SI

JEUNESSE SAVAIT

SI VIEILLESSE POUVAIT

691

SI

JEUNESSE SAVAIT

SI VIEILLESSE POUVAIT

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

SI JEUNESSE SAVAIT SI VIEILLESSE POUVAIT

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ

Auteur des Mémoires du Diable

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN

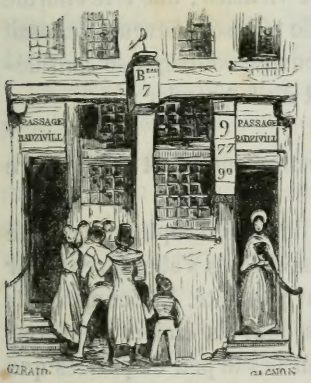
RUE JACOB, N° 30

M DCCC XLIV

SI JEUNESSE SAVAIT!... SI VIEILLESSE POUVAIT!...

CHAPITRE PREMIER.

Le passage Radzivill. — Deux vieillards. — Comment on fait de l'or. — Souvenirs d'Allemagne. — Esquisse d'une vie bien employée. — Miracle.



OUT le monde, à Paris, connaît le passage Radzivill; mais peu de gens l'ont considéré sous son aspect pittoresque et philosophique. Avant que le marteau de la civilisation, c'est-à-dire de la spéculation, ne l'ait embelli ou détruit, prenons-en un dessin exact afin que nos derniers neveux puissent se faire une idée de cette mystérieuse existence. Deux allées parallèles, étroites, fangeuses et obscures, partent de la rue de Valois et sont réunies à leurs extrémités par un couloir également obscur, fangeux et étroit; du milieu de ce couloir qui longe l'égout de la rue Neuve des Bons-Enfants, monte un escalier droit qui aboutit également au milieu d'un couloir supérieur, des deux bouts duquel partent deux autres allées aussi étroites, aussi fangeuses, aussi obscures que les allées inférieures, et qui débouchent en retour sur ladite rue Neuve des Bons-Enfants. Au centre de ces deux parallélogrammes superposés s'élève un escalier en spirale, immense, ténébreux, infini, et qui, les pieds dans la boue, ne s'arrête que là où la misère elle-même ne pourrait plus monter. Bien des fois, en considérant cette fantastique construction, je me suis imaginé que la

main de quelque magicien tout-puissant s'était plongée dans l'enfer du Dante, qui descend par neuf cercles jusqu'aux entrailles de la terre, et, le retournant de bas en haut comme on ferait d'un bonnet de coton, avait élevé au-dessus du sol ce monument immonde et ses neuf étages.

C'est là, c'est dans ce repaire effroyable, à son étage le plus élevé, dans son cabinet le plus délabré, que le plus âgé et le plus misérable de ses habitants était en contemplation devant une tabatière vide et un vieux billet de loterie. Cependant le visage de ce vieillard ne dénotait ni abattement ni désespoir; un sourire de dédain contractait seulement ses lèvres, et tout à coup il repoussa la tabatière et le billet en s'écriant :

« Ah! si jeunesse savait! »

Comme il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit, et un autre vieillard entra aussitôt dans le cabinet.

Ces deux hommes, parvenus l'un et l'autre à ce dernier terme de la vieillesse où tout caractère primitif s'efface dans un délabrement général du corps et de l'esprit, gardaient cependant encore en eux l'expression d'une nature et d'une vie bien différentes. Le premier, l'habitant du cabinet, était d'une stature remarquable; le développement de sa poitrine, la plénitude de ses membres, montraient que dans sa jeunesse il avait dû être taillé dans d'admirables proportions de force et de beauté; sa tête, toute couronnée de cheveux blancs, était peut-être un peu petite pour l'ampleur de ses épaules; son visage, quoique d'un dessin encore très-correct, n'annonçait pas qu'une intelligence de premier ordre eût jamais animé ce corps, mais il était sillonné de ces rides avachies qui décèlent l'action des passions brutales.

Quant au visiteur, c'était une sorte de momie vivante. Jamais corps plus étriqué, membres plus grêles, taille plus exiguë, ne s'étaient appelés du nom d'homme; et, pour compléter le contraste avec l'autre vieillard, une tête énorme et que l'exercice d'une pensée active avait dépouillée de tous ses cheveux, reposait sur des épaules étroites et relevées en bosse. Ces deux personnages se considérèrent un moment en silence, et l'habitant du cabinet dit le premier :

— Qui ai-je l'honneur de recevoir chez moi?

— Je me nomme le baron Bazilius, dit celui qui venait d'entrer, et je crois être chez M. le chevalier de Mun.

Si quelqu'un avait pu être témoin de cette entrée et de cette réception, il eût été incontestablement frappé de la façon dont ces deux mendiants s'abordèrent, car la pénurie excessive de leur costume disait assez leur pauvreté. Les noms qu'ils s'étaient attribués pouvaient jurer avec les guenilles dont ils étaient couverts; mais la tenue, le ton avec lesquels avaient été prononcées le peu de paroles que nous avons rapportées, eussent suffi à prouver que ces gens ne se donnaient pas des titres qu'ils étaient incapables de porter. Il y eut un moment de silence pendant lequel le vieux chevalier attendit que le visiteur voulût bien s'expliquer.

— Monsieur, dit enfin le baron Bazilius, je suis un pauvre savant (si un homme peut dire qu'il est savant après avoir vu tant de vérités à jamais acquises, disait-on à la science, tomber au rang des plus déplorables erreurs); depuis soixante-quinze ans, je cherche le grand problème de la nature.

— Ah! lui dit le vieux chevalier d'un ton dédaigneux, vous êtes un souffleur; vous courez après la pierre philosophale.

Le baron Bazilius renvoya au chevalier son dédain, mais d'une manière discrète et par un sourire qui ne fit que rendre plus pincées ses lèvres minces et blanches comme du vélin.

— Faire de l'or, répliqua-t-il d'une voix brève, est un métier trop vulgaire, à l'époque où nous sommes, pour qu'un homme de sens daigne s'en occuper.

Le chevalier ouvrit de grands yeux et répéta :

— Faire de l'or est un métier vulgaire!

— Oui, Monsieur, et ce que nous appelons, chimiquement parlant, la matière première de cette composition, se récolte par les chiffonniers dans toutes les rues et au coin de toutes les bornes.

— Quelle est donc cette matière première?

— Ceci, dit le savant en montrant au chevalier un petit morceau de son billet de loterie.

— Le papier? lui dit le baron.

— Le papier, Monsieur. Prenez une masse convenable de cette substance, et écrivez dessus : Actions de l'entreprise du *bélier romain* appliqué au pavage; quinze pour cent d'intérêt assurés, trente-cinq pour cent de dividendes immanquables; ou bien : Actions du journal *le Tigre civilisé*, cent lignes d'insertion par mois comme prime aux actionnaires; indépendamment des intérêts et dividendes; ou bien encore : Actions du théâtre moral *le Vertuorama*, pour l'instruction de la jeunesse, entrées de la salle et du théâtre aux actionnaires : et tout aussitôt les pauvres, les avares, les paresseux, que l'appât du gain attire plus nécessairement que l'aimant n'attire le fer; les envieux, les lâches, les sots, qui ont besoin de calomnier ou de parler d'eux; les débauchés, jeunes et vieux, les vieux surtout, les marchands de contremarques et les faiseurs de tragédies classiques, enlèveront, les uns les actions de votre pavage, les autres celles de votre journal, les derniers tous les coupons de votre théâtre, et votre papier se changera en or.

Le chevalier secoua la tête comme un homme peu persuadé de l'efficacité de ce procédé, et le baron continua :

— Cela vous semble-t-il trop difficile? Eh bien! prenez de la graine d'ognon et mêlez-la avec un peu de beurre, ou bien prenez de la sciure de bois, ou bien quoi que ce soit, et amalgamez-le avec ce que vous voudrez, et annoncez sur un autre morceau de papier : Remède infaillible contre... contre ce qu'il vous plaira, contre les maux de reins, de dents, d'yeux, de cœur, de jambes, contre les anévrismes ou les cors aux pieds, ou mieux, contre tous les maux ensemble, et chaque rame de prospectus se changera en un sac de louis.

— Monsieur, dit le chevalier, ce sont des industries de charlatans, et votre papier changé en or peut être une fort bonne plaisanterie; mais si j'avais à recommencer la vie, ce n'est pas à ces moyens que je demanderais ma fortune.

— Il est vrai qu'il y en a un plus simple. Vous prenez une feuille de papier, vous y mettez votre signature, vous l'escomptez, et vous ne payez pas à l'échéance; la métamorphose est opérée. Il faut dire que l'abus de ce moyen l'a rendu très-difficile; mais il en est mille autres que vous ne pouvez nier. Le papier gribouillé des

faiseurs de romans, celui des écrivains politiques, des économistes et des inventeurs d'almanachs; le papier timbré des avoués, des notaires et des huissiers; les papiers-monnaies des banques et des gouvernements; le papier des loteries, le papier même qu'on vous offre au pied de cette maison, dans un établissement nécessaire, tous les papiers, vous dis-je, se changent en or! Aussi, vous l'ai-je dit, ce n'est pas ce que vous appelez la pierre philosophale qui a été l'objet de mes recherches; c'est un mystère d'une importance bien autrement grande.

— Quel qu'il soit, Monsieur, dit M. de Mun, d'un ton impatient, il doit m'être assez indifférent.

— Peut-être, répondit le baron.

— Monsieur, reprit le chevalier, j'ai quatre-vingt-quinze ans, j'ai mis mon dernier écu sur ce billet de loterie, mon dernier sou dans cette tabatière; le billet a perdu, la tabatière est vide, je n'ai plus rien à attendre de la vie, et je suis prêt à mourir.

— Avec le regret de votre existence dissipée en faux calculs, en vaines illusions, en espérances décevantes.

Le chevalier considéra le vieux savant, dont le visage était crispé par une malice infernale, et dont le regard brillait d'un feu qui semblait partir d'un brasier allumé dans les profondeurs de son crâne.

— Qui vous a dit ma pensée? s'écria-t-il en tressaillant.

Le baron Bazilius éteignit l'éclat de ses regards, effaça l'expression de sa physionomie, et repartit d'une voix insinuante:

— Vous-même, Monsieur, vous-même me l'avez révélée, lorsque vous vous êtes écrié: « Ah! si jeunesse savait! »

— Eh! Monsieur, fit le chevalier avec un soupir, quel homme éclairé par l'expérience n'a regretté de ne l'avoir acquise qu'à l'heure où elle lui était inutile?

— La croyez-vous donc un guide infaillible?

— Oui, Monsieur, reprit le chevalier, surtout lorsque aucune déception n'a manqué à la vie d'un homme, comme, par exemple, à la mienne.

— A la vôtre! dit le baron; vous êtes né cependant noble, riche, beau...

— Et je meurs dégradé, pauvre et inconnu, après avoir vécu malheureux, dit M. de Mun d'un ton amer. Puisque rien ne me manquait au départ, et que je suis si mal arrivé, c'est que l'expérience n'a jamais éclairé ma carrière.

Le visage du baron reprit sa malignité sauvage. Il attacha sur le chevalier son regard d'un rouge de fournaise comme s'il eût dû l'éclairer jusqu'en ses entrailles, et lui dit d'une voix éperonnée de sourires moqueurs:

— Peut-être croyez-vous avoir beaucoup vu et beaucoup appris, parce que vous avez vécu longtemps, mon cher Monsieur; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'on ne se tromperait plus si on avait à recommencer la vie; elle a tant de phases diverses que nul homme ne peut se vanter de les avoir toutes parcourues.

— Sans doute, Monsieur, dit le chevalier avec humeur, celui qui a vécu toute sa vie dans un laboratoire, en face d'une cornue et d'un alambic, serait peu propre à tenter cette épreuve, si elle était possible; mais j'ai la vanité de croire, vanité que j'ai payée assez cher pour ne pas m'en glorifier, que je ne serais plus la dupe des fripons, des coquettes, des intrigants, des flatteurs, des faux amis,

pas plus que je ne l'ai été de charlatans à la façon de Mesmer... ou à la façon...

— Du baron Bazilius, voulez-vous dire...

— Vous avez le don de deviner ma pensée, Monsieur, reprit le chevalier avec hauteur, mais moi je n'ai pas cette faculté, car je ne sais pas encore à quelles intentions vous êtes entré chez moi.

— Pour m'assurer qu'il existe un homme qui ne craindrait pas de recommencer sa vie, si cela était possible.

— Eh bien ! repartit le chevalier en se levant, cet homme vous l'avez vu ; qu'avez-vous à lui demander ?

— S'il veut essayer.

Le visage du chevalier se rembrunit, et, malgré la pauvreté de ses vêtements, il reprit un moment l'air de grand seigneur qui devait lui aller si bien dans sa jeunesse, et répliqua :

— Si vous avez compté vous jouer de ma vieillesse, Monsieur, je me dispenserai de respecter la vôtre ; et, si faible que je sois, il me reste encore assez de force pour vous jeter à la porte.

Cette menace ne parut pas faire le moindre effet sur le baron, car il tira paisiblement une tabatière de sa poche, et l'ouvrit pour ainsi dire sous le nez du chevalier. A cet aspect, les narines du vieillard menaçant s'épanouirent et vibrèrent, ses doigts s'allongèrent par un mouvement convulsif, et ce fut les yeux fixés sur la tabatière, qu'il écouta Bazilius qui répliqua du même ton d'ironie :

— Je crois votre expérience infaillible, mais elle ne peut exister là où la mémoire fait défaut, et la vôtre est bien paresseuse, ce me semble.

En disant cela il tendit sa tabatière à M. de Mun. Il y eut un moment d'hésitation, mais le besoin l'emporta ; le chevalier plongea les doigts dans la tabatière, et aspira avec une furieuse avidité la prise énorme dont il s'était emparé.

O prodige ! jamais sensation, si douce et si vive à la fois, n'avait ému le sens olfactif du vieillard ; c'était ensemble un parfum éthéré, une excitation caressante, et un agacement voluptueux des papilles nasales. Le chevalier ferma les yeux comme pour mieux savourer cette jouissance ineffable ; il éternua, et alors il lui sembla que son cerveau se débattait au milieu de matières hétérogènes ; il éternua encore, et ces matières semblèrent se séparer de la matière cérébrale dont elles obstruaient l'action ; il éternua une troisième fois, et sentit aussitôt son cerveau se dégager tout à fait. Ce fut d'abord une confusion active, mais sans désordre, comme celle d'un régiment dispersé pour le repos, et dont les soldats accourent pour reprendre leurs rangs : de même les pensées et les souvenirs du chevalier, depuis longtemps endormis, s'éveillaient rapidement et se classaient en tumulte. Alors il regarda le baron Bazilius avec un étonnement mêlé de terreur, et lui dit :

— Quelle est cette substance ?

—Du tabac porté à la quinzième puissance, voilà tout. Le mien opère à un degré supérieur l'effet que le tabac vulgaire opère d'une façon presque imperceptible.

— Et c'est là sans doute votre merveilleuse découverte ?

Le baron répondit avec un sourire de dédain :

— C'est le plus misérable des résultats que j'ai obtenus, mais il suffira à vous prouver que je ne suis pas un charlatan qu'il faut jeter à la porte.

— Mais enfin, lui dit M. de Mun, épouvanté de la vie confuse encore qu'il se sentait au cerveau, pourquoi êtes-vous venu chez moi ?

— Je vous l'ai dit : pour rencontrer un homme qui ne craindrait pas de recommencer sa vie.

—Et je vous ai répondu, je crois, dit le chevalier, dont les idées récentes étaient un peu bousculées par le retour des souvenirs anciens, je vous ai répondu que cet homme vous l'avez vu.

— Et je vous ai demandé si vous vouliez essayer, dit le chevalier en se levant à son tour; vous m'avez menacé de me jeter à la porte comme un charlatan, et c'est alors que je vous ai dit que votre mémoire vous faisait défaut, et c'est alors...

En parlant ainsi le baron avançait sur le chevalier, dardant sur lui ses yeux de feu; à chaque pas le chevalier reculait avec plus de terreur, enfin il se voila la face de ses deux mains, ne pouvant supporter l'éclat de ces rayons dévorants, et il s'écria :

— Bazilius! Bazilius! est-ce vous, vous mon maître à l'Université d'Heidelberg.

Le chevalier tomba sur son lit et le baron sur sa chaise; mais l'effort qu'il venait de faire avait probablement épuisé le baron, car il murmura d'une voix douce et douloureuse, comme s'il eût répété le refrain de quelque vieille ballade :

— Meta! ma fille, Meta! pourquoi sors-tu si matin? tu vas, dis-tu, écouter le chant des oiseaux qui saluent le retour du soleil sur les saules du rivage comme des enfants joyeux qui revoient leur père après une longue absence. Meta! ma fille, Meta! pourquoi sors-tu si tard? tu vas écouter, dis-tu, la voix gémissante des vents qui, pendant la nuit, chante une musique céleste dans les ruines du vieux château. Non, Meta, ce ne sont pas ces chants ni cette voix que tu vas écouter; ce sont les chants d'amour et la voix jeune et discrète du bel étudiant français.

— Pauvre Meta! murmura le chevalier.

Le baron se redressa, et, d'une voix retentissante et qui fit vibrer l'étroite chambre où il se trouvait, il s'écria :

— Citoyen, cet homme n'est pas un espion des Prussiens; c'est le fils de mon vieux professeur, c'est Max Bazilius, mon ami d'autrefois, un cœur honnête, un fils respectueux, un père juste et bon; s'il est en France, c'est moi qui l'y ai appelé. Citoyen, sauve-le. Qu'as-tu répondu à cette voix de ton âme, chevalier? « Je ne connais pas cet homme; qu'on le mène à l'échafaud. »

— Oh! Bazilius, s'écria le vieillard tremblant, je me souviens... je me rappelle tout; Meta abandonnée et morte, Max accusé et tué; mais, Bazilius, ce n'était pas ma faute... Je ne savais pas...

— Mais tu sais maintenant, n'est-ce pas? dit le baron d'un ton amer.

— Oh oui! répliqua le vieux chevalier, je sais; quatre-vingt-quinze ans d'erreurs et de fautes m'ont appris la vie.

— En es-tu sûr? dit le baron.

— Tu ne connais que mes crimes et non pas mes châtiments, Bazilius, reprit le chevalier. Revenu dans mon pays j'ai dévoré ma jeunesse dans l'orgie surannée du vieux Louis XV. Tout l'amour de mon âme a été donné à des courtisanes de la halle ou de la cour, et je n'y ai gagné que la corruption de leur sang et de leur

cœur. Je me suis marié à une femme dont la vertu devait, disait-on, rassurer ma défiance, et six mois après elle payait de l'argent que lui rapportaient les caprices du royal débauché de Versailles, ceux qu'elle éprouvait pour les beaux laquais qui la servaient. Je l'ai chassée, et, pour échapper à sa honte, dont on faisait la mienne, je suis allé dans les Amériques, où j'ai dévoré les restes de ma fortune à servir un pays de marchands fripons, de puritains dissolus, d'enfants bâtards d'une nation avide et perverse; je croyais me battre pour la liberté, je me battais pour une tasse de thé et un morceau de sucre. Oh! c'est alors que j'ai appris. Revenu en France, j'ai cru à la prédication insensée des encyclopédistes; je les ai suivis, et j'étais le disciple de Mirabeau le père, qui parlait des droits de l'homme, quand je sus qu'il avait obtenu dix-sept lettres de cachet contre son fils. Dans ma honte, je me fis l'ami de celui-ci, et le lendemain de sa mort je trouvai dans ses papiers la preuve que la veille il s'était vendu à la cour. Je reparus à la convention, où je votai la mort de Louis XVI, qui traitait avec les ennemis de la France, et bientôt après on me condamnait comme partisan de la monarchie. Plus tard j'étais près des princes de la famille royale, qui portaient, disait-on, si noblement les peines de l'exil, et je voyais l'un d'eux faire la cuisine avec son premier gentilhomme, et l'autre s'enfuir à la première balle de Quiberon. J'ai vu Barras s'enivrer avec des femmes publiquement nues, et dévorer les restes de la fortune de la France. J'ai vu Bonaparte commencer sa tyrannie aux applaudissements de la république, et la finir par cette immense hécatombe d'hommes qui s'est accomplie en Russie. J'ai vu la restauration et les trahisons blanches, les trahisons tricolores, les lâchetés en guenilles, les lâchetés dorées; j'ai vu les apostasies des uns, les entêtements aveugles et forcenés des autres; et enfin, pour couronner cette longue existence, j'ai assisté à cette énorme plaisanterie qu'on appelle la révolution de juillet. Ah! sur ce chapitre j'en sais trop, Bazilius, pour craindre de recommencer ma vie et d'être dupe d'aucun parti! Et si ce n'est pas assez du spectacle de tous ces événements, je te dirai que pour ma part, dans ma famille, j'ai été fils rebelle, mari trompé, père renié; pour ma part, dans ma carrière, j'ai été soldat, libelliste, agent d'affaires, député, ministre, ambassadeur, espion, munitionnaire, directeur de théâtre, banquier; pour ma part enfin, et dans mon âme, j'ai été dévot, libertin, joueur, avare, dissipateur; j'ai épuisé la coupe de toutes les jouissances, éprouvé la trempe de tous les hommes et de tous les événements, répudié toutes les espérances. Oh! si je pouvais recommencer ma vie, je voudrais devenir le maître du monde.

Le chevalier s'était animé en parlant, au point de ne pas faire attention à la manière dont le considérait le baron, à mesure qu'il récapitulait ainsi sa vie passée; le sourire imperceptible et pincé de Bazilius s'était peu à peu évanoui; il s'était changé en un rire sourd et bas, quand le chevalier avait parlé des divers états qu'il avait faits; puis enfin il avait éclaté en sons rauques et convulsifs, quand M. de Mun avait placé si haut l'avenir d'une nouvelle vie si elle lui était rendue. Ce rire farouche, insolent, moqueur, arracha le chevalier à son exaltation. La pensée lui revint qu'il était véritablement dans les mains de quelque charlatan qui avait expérimenté sur lui l'effet d'un nouvel excitant, et il voulut s'élancer sur le baron; mais une inertie insurmontable de tous ses membres le tint cloué sur son lit.

— Oh! misérable! s'écria-t-il, tu m'as tué !

— Je t'ai redonné la vie de l'esprit...

— Oui, oui, reprit le chevalier, je sais, je me souviens, je te reconnais... tu es Bazilius, cet audacieux chimiste qui passait pour avoir obtenu des secrets effroyables par de sacriléges expériences. Mais il y a soixante-quinze ans que tu étais devant moi jeune homme, déjà alors aussi vieux, aussi cassé, aussi mourant que tu l'es...

— Et si je voulais je redeviendrais jeune et fort comme tu ne m'as jamais vu.

En ce moment le chevalier ferma les yeux, baissa la tête et murmura sourdement :

— Oh! je deviens fou... je deviens fou...

Puis il fit un effort violent pour se lever et s'arracher à la vision qui le tourmentait; mais il retomba sur son lit où il s'agita d'un reste de force mourante avec une rage furieuse.

— Bazilius, s'écria-t-il, Bazilius, tue-moi... tue-moi... Oh! sentir sa tête penser, brûler, et ne pouvoir rien... Oh! tue-moi...

— Je suis venu pour autre chose, chevalier, reprit le vieux savant d'un ton sec et péremptoire. Je viens de te guérir de la vieillesse du cerveau; je puis te guérir maintenant de la vieillesse du corps, mais c'est à une condition.

— Ah! démon, démon, s'écria le chevalier, tu viens tenter mon âme; retire-toi, Satan!

— Quelle pauvre raison avais-tu donc, chevalier de Mun, qu'après tant d'années passées en ce monde, tu cries au sortilége pour une chose que tu ne comprends pas, quoique tu l'aies en partie éprouvée. Tu as vécu quatre-vingt-quinze ans, viens-tu de me dire; alors tu dois avoir vu nier et traiter de rêves insensés tout ce qui fait aujourd'hui l'orgueil des nations et de la science; mais je n'ai que faire de te citer les mille exemples vulgaires qui te montreraient que toute découverte a été l'objet des mépris de quelques ignorants et de toutes les académies savantes : je t'ai prouvé mon pouvoir et je puis t'en faire sentir toute la portée; je t'ai parlé d'une condition, mais ce n'est pas une condition que ma volonté seule t'impose, c'est la condition nécessaire de ton retour à la jeunesse.

— Et quelle est cette condition?

— Tu ne pourras plus oublier. La mémoire, ce que tu appelles l'expérience, sera toujours à tes côtés, prête à te conseiller.

— C'est ce que je veux, s'écria le chevalier.

— Oh! ne crois pas que ce soit une mémoire comme celle de ta première vie, qu'on fasse taire par le vice, par la fureur du mouvement, par l'ivresse d'une passion; cette mémoire, elle sera indépendante de toi; inhérente à ton corps, elle en sera cependant séparée: ce sera ton ombre, toujours visible aux yeux de ta pensée, toujours présente et implacable, qui te parlera d'une voix à laquelle tu ne pourras fermer tes oreilles, insensible aux émotions physiques et morales de ton corps; une mémoire que tes plus doux ravissements comme tes douleurs les plus vives ne pourront rendre muette; ce sera enfin l'expérience toujours éveillée, active, admonestant et avertissant à chaque minute; voilà la condition, la veux-tu accepter?

— Oh! tu railles, Bazilius, reprit le chevalier, tu railles, car tu me présentes

comme une rude condition la seule chose qui puisse faire de la vie nouvelle que tu prétends pouvoir me redonner, un avenir de gloire, de puissance et de bonheur; tu railles, car, ce pouvoir, si tu le possédais, tu t'en servirais pour toi-même.

— Ne te souviens-tu pas de ce que tu viens de me dire? Ne m'as-tu pas vu, il y a soixante-quinze ans, vieux, cassé, mourant comme je le suis, et ne me retrouves-tu pas tel que tu m'as quitté? Ces années écoulées ont suffi à une nouvelle carrière. Je pourrais la recommencer encore avec une plus longue masse de souvenirs et d'expérience, mais j'en ai assez, et j'ai reconnu que la mort était le dernier bienfait que Dieu ait accordé à l'homme.

— En ce cas pourquoi donc m'offres-tu ce magnifique présent de la vie?

— C'est ma vengeance, chevalier de Mun, vengeance terrible si tu l'acceptes, et tu l'accepteras; ta vanité féroce ne t'y pousserait pas, que le premier don que je t'ai fait t'y forcerait par la torture. Tu penses, tu sens, tu désires, vieillard impotent et délabré, et rien en toi ne peut plus satisfaire un désir ou obéir à une volonté. Ce supplice peut être long sans que tu en meures, et tu succomberas à la tentation de revivre.

Le chevalier s'agita encore sur son lit, comme un enfant se roule dans son berceau, sans pouvoir se dresser sur ses jambes.

— Oh! c'est un rêve affreux, un rêve que je fais... au secours... au secours...

Bazilius se pencha sur le chevalier et plongea ses regards enflammés dans les yeux éteints de sa victime.

— Ombre infernale, laisse-moi, dit le chevalier.

— Tiens, lui dit Bazilius en le souffletant de sa main décharnée, suis-je une ombre?...

— Oh! s'écria le chevalier, la vie, la force pour une heure, pour une minute, pour que je te punisse et que je t'écrase.

Bazilius se mit à rire et repartit :

— Don Diègue, qu'as-tu fait de ton Rodrigue pour venger ton injure? Et maintenant écoute-moi.

Le chevalier était étendu sur son lit; Bazilius s'assit sur sa poitrine dans la position de cette figure de singe hideux, sous laquelle les peintres représentent le cauchemar; le malheureux chevalier, haletant, étouffé, sentit la voix lui manquer sous ce poids incommode.

— Je suis un corps, tu le sens, chevalier, lui dit Bazilius. Ne crains rien, tu ne mourras pas encore, mais ainsi tu m'entendras mieux, cela fera cesser un moment le supplice de ta pensée. Chevalier Jacques Arthur de Mun, voici le récit de ta vie comme tu aurais dû le faire. Tu as séduit ma fille Meta quand je te disais : Épargne cette enfant, jeune homme, sa raison est perdue, et si tu la trompes elle en mourra.

— Je ne savais pas...

— Mais tu sais maintenant, reprit Bazilius en se soulevant et retombant de tout son poids sur la poitrine du chevalier, tu sens et tu ne commettras pas le même crime. Revenu en France, qu'as-tu fait lorsque ton père t'a dit : Défie-toi de ces femmes prostituées de la halle ou du boudoir, corruption où périra la fleur de ton âme et de ta jeunesse?

— Je ne savais pas.

— Mais tu sais maintenant, reprit Bazilius avec un accent amer et méprisant. Quand tu as épousé ta femme, on t'a averti de la vénalité et de la fureur de ses amours; mais il fallait rétablir par un riche mariage ta fortune dissipée.

— Je ne savais pas et j'espérais.

— Mais tu sais maintenant, reprit encore le baron en se soulevant de nouveau pour retomber plus lourdement sur la poitrine du malheureux chevalier, puis il ajouta :

— En vérité, c'est trop de honte que de te rappeler ta vie entière, vie de débauche, de désordre, de cruauté, d'infamie, de sottise, où tu as été aussi souvent victime que bourreau, aussi souvent trompé que trompeur. A cela tu me répondrais encore « Je ne savais pas, » quoique les avertissements ne t'aient jamais manqué; mais Dieu a voulu, et tu en es la preuve la plus effroyable, que l'expérience des pères ne profitât jamais aux enfants. Eh bien! tu auras la tienne, et je saurai si c'est là le guide infaillible.

— Peut-il y en avoir un meilleur? dit le chevalier avec un pénible effort.

Bazilius le regarda avec un sourire cruel, et, au lieu de répondre, il lui adressa la question suivante :

— N'y a-t-il pas des hommes qui, sans avoir plus appris de la vie que tu n'en savais, n'ont jamais commis tes crimes ni tes erreurs?

Le baron sembla attendre la réponse du chevalier avec anxiété; celui-ci ne la chercha point et répondit :

— Ceux-là ont été plus heureux que moi.

A ces mots Bazilius se trémoussa sur le corps du malheureux chevalier; une joie inespérée l'agitait, il frappait des mains, riait, se balançait, et, dans sa joyeuse humeur, il se mit à pincer le nez du vieillard de ses doigts maigres et osseux, et lui dit du ton d'un invalide qui joue avec son caniche et lui fait des mines et des contorsions coquettes :

— Ah! vieux misérable, drôle de quatre-vingt-quinze ans, nous allons en faire de belles, n'est-ce pas? Je t'aime, chevalier de Mun; tu es le vice endurci jusqu'à la férocité. A la bonne heure, mon ami. Avec un autre que toi je n'aurais pas pu résoudre le grand problème. Car tu ne sais pas qui je suis, seigneur; je suis la science, et j'ai de par le monde une sœur aînée qui s'appelle la conscience et qui prétend que c'est elle qui préside à toutes les bonnes actions. Je veux lui prouver que c'est moi, et pour cela tu es l'homme qu'il me faut; tu n'as jamais hésité à faire le mal, et tu n'as jamais eu que le remords de l'avoir fait maladroitement. Oh! bon chéri, il faut que je te baise.

Le chevalier voulut se soustraire à cette accolade; mais il sentit les deux lèvres desséchées de Bazilius sur son front brûlant : elles étaient froides comme une démonstration de mathématiques, et lui donnèrent un frisson douloureux.

— Esprit, démon ou ombre, je t'adjure, laisse-moi, s'écria le chevalier.

— Quand tu voudras, dit le baron en sautant à bas de son lit.

A l'instant même la pensée de Mun reprit son activité, elle brûlait son cerveau; c'était le supplice du mutilé à qui l'on a coupé les jambes, les bras et la langue; c'était le supplice du cataleptique frappé d'immobilité et d'impuissance, qui

voit et entend, sans pouvoir avertir qu'il n'est pas mort. Quelquefois on prépare la bière devant lui, le linceul est jeté sur sa face, la prière bourdonne au pied de son lit, horreur ! il ne peut ni crier ni se mouvoir. Le chevalier cependant pouvait parler encore.

— Bazilius, vas-tu me laisser mourir ainsi ?

— Tu veux donc revivre, chevalier ?

— Oui, la vie pour me repentir, dit le chevalier.

— Ou pour te venger, dit Bazilius en riant.

— Je ne sais, je ne sais, dit le vieillard ; mais assez de ce supplice affreux... assez... la vie quelle qu'elle soit... ou la mort.

— La vie... la vie ! dit Bazilius avec triomphe... la vie.

Aussitôt il tira de sa poche un flacon d'un pur diamant, renfermant une liqueur lumineuse, dont l'éclat resplendit avec une intensité inouïe. Il sembla au chevalier que ses yeux buvaient cette bienfaisante lumière qui les pénétrait d'un sentiment de douce fraîcheur. Bazilius en était éclairé si vivement qu'il semblait un corps diaphane. Sa peau jaune et parcheminée brillait comme une topaze, et ses deux yeux saillirent comme d'éclatants rubis. Alors il tira encore de sa poche un gobelet d'émeraude, et y versa une goutte de sa splendide liqueur. Cette goutte retentit sur la pierre comme le son argentin d'un timbre divin ; ce son se prolongea avec une vigueur d'abord croissante, et puis s'éteignit insensiblement par de molles vibrations qui caressaient amoureusement l'oreille du chevalier. Bazilius versa cette goutte de liqueur sur la langue de Mun, et une saveur céleste, vive, appétissante à la fois, éveilla chez le vieillard décrépit toutes les jouissances du goût.

A ce moment Bazilius s'arrêta et lui dit :

— Des cinq sens dont la nature t'a doué, quatre ont été rajeunis. Vois ce qu'ils ont été, et ce qu'ils sont devenus par l'abus, l'excès, la dépravation. Maintenant c'est le toucher, c'est la force, c'est la jeunesse que je vais te rendre ; prépare-toi, l'épreuve est solennelle.

Aussitôt Bazilius déchira les guenilles qui couvraient le chevalier, il mit à nu ce corps flétri, décrépit, infirme, hideux, et répandit sur lui le reste de cette liqueur éthérée.

A ce moment il sembla au chevalier qu'un feu dévorant le pénétrait de toutes parts, déchirant nerfs et muscles, corrodant les chairs, étreignant les artères, tenaillant le cœur et les entrailles.

— Infâme ! infâme ! cria-t-il en se relevant, tu m'as tué...

La même idée qui lui était déjà venue qu'un chimiste avait voulu éprouver sur lui l'action de quelque substance inconnue lui revint à l'esprit. Cependant la torture augmentait, le feu pénétrait jusqu'à la moelle des os ; c'était la souffrance universelle, excessive, instantanée de tout ce qui peut souffrir dans le corps humain.

— Ah ! s'écria le chevalier, je te punirai, infâme !

Aussitôt, avec une force et une vigueur étonnante, il se jeta sur Bazilius. Il l'atteignit, le prit dans ses bras, l'y serra avec rage ; mais ce corps, comme un ballon gonflé, et dont le gaz s'échappe, céda sous cette étreinte puissante. Le

chevalier, plus furieux, le saisit, l'enleva de toute la force excessive qui renaissait en lui, et le jeta sur la terre, où il s'aplatit comme une peau vide, flasque et molle. Cependant l'ardeur du feu ne faisait que s'accroître, et le chevalier fut transporté d'une colère furieuse; cet être tout à l'heure si pesant, et qui lui échappait, donna à Mun un vertige de rage forcenée, et, avec une frénésie qu'attisaient la torture et l'impuissance de saisir ce fantôme, il foula ce tégument insensible qui semblait s'amincir à chaque coup, il le battit du pied, trépigna, dansa sur lui avec d'horribles imprécations, et il allait sans doute périr dans une suffocation de colère impuissante lorsque tout à coup la douleur cessa comme par enchantement, un bien-être inouï remplit le corps du chevalier, sa poitrine se gonfla, ses membres s'étendirent dans la plénitude de leur vigueur, il se vit, il se sentit, il se toucha, il s'écouta : il était beau, jeune, fort, et, comme il s'agitait avec une sorte de délire de joie, il entendit une voix grêle, incisive, railleuse, qui lui dit :

— L'œuvre est faite.

Il porta ses regards sur le sol : c'était ce qui restait du corps de Bazilius ; il voulut y toucher, et ne sentit rien ; seulement, cette apparence s'agitait quand il s'agitait, demeurait immobile quand il ne remuait plus, et le chevalier lui dit :

— Mais qui es-tu ?...

La voix, qu'il reconnut alors, la voix de Bazilius, la voix de la science, la voix qui lui avait dit qu'il n'oublierait plus, lui répondit :

— Je suis ton ombre !

CHAPITRE II.

Bon sens et humanité du bon peuple. — Le gamin. — Le gendarme. — Le commissaire de police. — L'anthropophage. — Manière de gagner sa journée.

Est-ce vrai, lecteur, que vous trouvez invraisemblable ce que je vous ai raconté? Certes, je professe le plus profond respect pour le public; mais, en vérité, pour vous permettre d'être si difficile, monsieur le lecteur, ou madame la lectrice, qui êtes-vous, s'il vous plaît? D'où venez-vous? Êtes-vous avocat, juge, ou député, vous, Monsieur, qui me repoussez du dos de la main avec un air si dédaigneux? Comment! monsieur l'avocat, vous affirmez à votre client, qui n'a ni droit ni ombre de droit, que sa cause est excellente, et vous prétendez qu'il vous croie et vous donne quelque cinq cents francs d'avance! Quoi! monsieur le juge, vous déclarez que cette fille a empoisonné son père trente-cinq jours de suite, mais qu'il existe des circonstances atténuantes, et la société doit respecter cette vérité à genoux! Et vous, monsieur le député, vous dites que vous êtes inaccessible à l'ambition, et, sur la foi de votre serment, il faut que vos électeurs dorment sur les deux oreilles; mais vous voilà ministre, et vous jurez encore que vous n'avez que le bien public en vue, et il ne faut pas en douter, sous peine de destitution!

Mais, je me trompe; j'y suis, vous êtes chimiste, et vous dites qu'il y a de l'arsenic dans les chairs de ce cadavre de six mois; non, vous dites qu'il n'y en a pas... si, vous dites qu'il y en a, — il n'y en a pas, — il y en a, — il n'y en a pas; — si! — non! — mais si, — mais non!!! Et vous voulez qu'on vous croie! — Pardon, vous êtes journaliste, et vous dites que vous ne vendez ni vos éloges ni vos blâmes, et vous voulez qu'on vous croie! — Ce n'est pas cela, vous êtes agent de change, vous prétendez faire un métier honnête, et vous voulez qu'on vous croie! — Je me trompe encore, vous êtes entrepreneur des fosses *inodores*, et vous affichez que cela ne sent pas mauvais, et vous voulez qu'on vous croie!

J'y consens.

Et vous, Madame, quel âge avez-vous, s'il vous plaît? — Seize ans. — Pardon, à cet âge on ne lit pas de romans, on en fait; on écrit des petites lettres, toutes brûlantes d'un feu innocent, et on se rencontre en cachette, dans des petits coins où l'on affirme qu'il ne se passe rien que papa et maman ne puissent voir; je vous crois, je vous crois, ma belle enfant! Et vous, Madame, qui me regardez, la tête haute et en clignant les yeux, comme on regarde un faquin, vous êtes bien sûre que vous n'allez au bois, entre trois et cinq heures, qu'afin de prendre l'air pour la santé de votre mari qui s'évertue à la chambre des députés à improviser une interruption. Je vous crois, Madame. Et vous, digne matrone, lorsque du haut de vos cinquante ans décharnés, vous dites que tout ce qui est jeune n'a plus la grâce, la fraîcheur, la naïveté, la séduction de votre temps; vous le dites parce que c'est vrai, et non pas parce que vous crevez de dépit d'être vieille et laide. Je vous crois, Madame, je vous crois. Et vous aussi, cher curé, quand vous prêchez le pardon des injures; et vous aussi, gros docteur, quand vous ordonnez le régime; et vous aussi, élégant héritier d'un chaudronnier auvergnat, quand vous dites: *un homme comme moi!* Et vous, pâle jeune homme, qui écrivez à votre père, entre une pipe et une contremarque de Musard, que vous faites votre droit; et vous, qui vendez avec garantie les chapeaux imperméables, la toile incombustible, les fers *inoxidables*, je vous crois tous, Messieurs, je vous crois. Eh bien! pour tant de complaisance de ma part, ayez-en un peu pour moi, et croyez, aussi sincèrement que je vous crois, que ce que je vous ai raconté est l'exacte vérité, et vous verrez de belles choses, je vous le jure. Que si vous n'en voyez pas, c'est que la foi vous manquera, et ce ne sera pas ma faute. Ceci étant bien convenu entre nous, je continue mon récit, et peut-être vous semblera-t-il curieux d'apprendre comment le grand sens et la bonté d'un bon peuple comprirent cet étrange événement.

Or, on doit concevoir qu'une chose si extraordinaire ne puisse arriver à un homme sans qu'il se demande à lui-même s'il n'est pas le jouet d'un rêve. Le chevalier de Mun se secoua pour s'éveiller; il se mit à parler tout haut, pour s'assurer de sa voix, et, charmé de la rondeur et de la plénitude de son organe, de l'agilité et de l'élasticité de ses membres, il sauta à tort et à travers, battant des entrechats, criant, frappant des mains, donnant de grands coups de poing aux murs, à son unique chaise, si bien que c'était un vacarme qui éveilla l'attention de toute la maison.

— Qu'est-ce? dit une vieille femme en montrant sa tête branlante à l'entrée du palier; est-ce que le vieux M. Mun est devenu enragé?

— Écoutez donc, dit une autre vieille tête féminine, portant un nez à crochet, ce n'est pas la voix du vieux palanquin, c'est la voix d'un jeune homme.

— Dieu me pardonne, ajoute une troisième, ce gaillard casse les meubles du vieux méléagre.

Les trois voix reprirent à l'unisson :

— Faut aller chercher le commissaire.

Une voix piaillarde repartit aussitôt :

— Ah! je vais y aller, moi.

Et sur ce, un gamin, figure pâle et livide, bouche vorace et bien dentée, cheveux noirs longs et huileux, corps grêle et efflanqué, le tout vêtu d'une blouse bleue découpée en guenille, enfourcha la rampe de l'immense escalier, et disparut dans la profonde spirale, en criant à tue-tête :

— Un commissaire! un commissaire!

L'une des trois vieilles se pencha sur le gouffre où s'enfonçait le gamin d'un vol rapide et circulaire, comme un démon qui va porter l'âme d'un usurier en enfer, et elle lui cria :

— Dis-lui de mettre son écharpe, mon ange.

Après cette touchante recommandation, cette vieille revint à son poste, et l'entretien suivant s'établit entre elles :

Première vieille. — Il l'assassine, c'est sûr; j'entends le râle du vieux gueux.

Troisième vieille. — Il faut que celui qui fait le coup ait bien faim de tuer un homme, pour s'en prendre à ce grabatier.

Deuxième vieille. — Laissez donc, il a peut-être plus d'écus dans sa paillasse que vous ne pensez.

Première et troisième vieilles (ensemble). — Est-ce que vous en avez l'idée?

Deuxième vieille (d'un ton prophétique). — Vous savez, le pauvre du boulevart Poissonnière, qui montre une maison en fer; eh bien! à ma connaissance, il a sept maisons en pierres de taille sur le pavé, et un château à Compiègne, où il donne des dîners servis en or.

Première et troisième vieilles (d'un air capable). — Ça s'est vu, ça s'est vu.

Première vieille (seule). — Entendez, on n'entend plus rien.

Troisième vieille (après un silence). — Il est achevé.

Silence général et attentif; les trois vieilles grattent pour ainsi dire la porte des yeux, les oreilles sont tendues; toutes trois, par un même mouvement, s'avancent sur la pointe du pied; la deuxième, qui paraît la plus intelligente, a quitté ses savates, et fait signe aux autres de s'arrêter; elle arrive seule au trou de la serrure, et se recule avec horreur.

Première et troisième vieilles (d'une voix qui coupe le silence, comme le bruit d'une scie ébréchée sur du bois pourri). — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

La deuxième vieille se retire et montre le trou de la serrure d'un geste tragique. La première vieille regarde longtemps, et se retire à son tour en levant les yeux au ciel. La troisième fait son inspection, et obtient le même résultat.

PREMIÈRE VIEILLE. — Un homme tout nu !

TROISIÈME VIEILLE. — Un jeune homme !

DEUXIÈME VIEILLE (celle qui est intelligente). — Un bel homme !

PREMIÈRE et TROISIÈME VIEILLES. — Quelle idée de se mettre tout nu pour assassiner quelqu'un !

DEUXIÈME VIEILLE. — C'est pour ne pas tacher ses habits avec le sang du vieux. Il est à ma connaissance que le jury a condamné à mort une bande de douze hommes, parce que le chef avait une tache de sang grande comme une tête d'épingle sur la manche de sa veste.

LES DEUX AUTRES VIEILLES. — Ça s'est vu, ça s'est vu.

TROISIÈME VIEILLE. — Qui ça peut-il être ?

DEUXIÈME VIEILLE (toujours celle qui paraît avoir une connaissance supérieure du monde). — Ça doit être un fils abandonné qui a retrouvé son père.

PREMIÈRE VIEILLE. — C'est vrai, on dirait qu'il lui ressemble.

TROISIÈME VIEILLE. — C'est pourtant un beau jeune homme.

DEUXIÈME VIEILLE (la vieille supérieure). — Le père a dû être magnifique.

A ce moment la porte du chevalier de Mun s'entr'ouvre et se referme aussitôt ; les trois vieilles rentrent avec épouvante chacune dans son trou et tenant sa porte prête à se fermer. Il s'établit un long silence pendant lequel s'échangent des regards pleins de trouble, d'attente et de frayeur. Puis, lorsqu'elles se sont assurées que le calme est entièrement rétabli, l'entretien reprend ainsi :

PREMIÈRE VIEILLE. — Le petit ne revient pas.

TROISIÈME VIEILLE. — Il n'aura pas trouvé le commissaire.

DEUXIÈME VIEILLE. — Il le trouvera, je vous en réponds !

PREMIÈRE VIEILLE. — C'est vrai, qu'il est bien gentil, votre enfant.

DEUXIÈME VIEILLE (de l'air le plus majestueux). — Ah ! dame, on n'est pas né duc et pair pour être un imbécile comme les autres.

LES DEUX AUTRES VIEILLES (oubliant la catastrophe du vieux voisin à cette déclaration solennelle). — Duc et pair ! ! !

DEUXIÈME VIEILLE. — Sa mère, qui est ma fille, me l'a confié pendant qu'elle suivait la duchesse d'Angoulême à Gueretz (c'est ainsi que la vieille prononçait Goritz, sans doute). Ah ! Madame, continua-t-elle, la révolution de juillet a été bien cruelle pour nous ! Ma fille était très-liée avec madame de Feuchères, et le prince de Condé adorait le petit. J'ai vu de mes propres yeux le testament où il était porté pour vingt-sept millions.

Les deux autres vieilles balancèrent la tête en bas, en signe de condoléance et de participation à ce malheur inouï, tandis que la grand'mère du déshérité la balançait en l'air comme si elle appelait le ciel en témoignage de ce qu'elle venait de dire.

Cependant, au bruit de plusieurs personnes qui gravissaient l'escalier, ces signes taciturnes cessèrent tout à coup. Le passé fut oublié pour le présent, et les trois vieilles se penchèrent vers l'escalier avec une expression de joie. On entendait encore dans les étages inférieurs la marche lourde et éperonnée d'une grosse paire de bottes, que le jeune duc et pair était déjà au sommet de l'escalier, et criait de sa voix perçante :

— Je n'ai pu avoir qu'un gendarme.

— C'est bien peu, fit avec dédain la première vieille à qui la révélation de ce qu'était cet intéressant enfant avait inspiré un commencement de haine contre sa voisine.

— C'est tout ce qu'il faut, repartit aigrement la respectable aïeule.

— Dites-nous, mon chéri, fit la troisième vieille d'un ton carressant, a-t-il son sabre?

— Flatteuse! grommela la première vieille, tandis que la noble jeune canaille répondait de ce ton d'insolence railleuse qu'on ne peut exprimer :

— Tiens! s'il a son sabre; est-ce qu'il serait gendarme, s'il n'avait pas de sabre?

— Qu'est-ce qui dit? fit la première vieille avec un grognement désapprobateur.

— Il dit la vérité; le magistrat, sans les enseignes de son état, n'est qu'un homme comme un autre.

Cette phrase, où la prononciation de la deuxième vieille fit défaut à ses connaissances légales en disant enseignes pour insignes, fut débitée avec un accent qui imposa le silence à ses deux voisines.

Il faut dire que la présence du gendarme qui arrivait en haletant comme une cheminée de locomotive, contribua à supprimer toute réflexion. Il était suivi de deux ou trois personnes qui avaient entendu l'enfant avertir le gendarme du meurtre qui venait de s'accomplir. Parmi ces personnes se trouvait un liquoriste voisin à qui le prétendu défunt devait trois livres huit sous de petits verres d'eau-de-vie, et qui venait s'informer de l'état réel de sa créance. Ce puissant intérêt lui fit recouvrer la parole avant que le gendarme eût encore pu se remettre de son ascension, et il dit:

— Est-ce qu'il l'a tout à fait tué?

— Il n'y a pas de doute, fit la deuxième vieille, car on n'entend plus qu'un silence de morgue.

— Voyons, voyons, dit le gendarme qui soufflait plus régulièrement : où est la chambre du coupable?

— C'est là, dit la deuxième vieille; mais tirez votre sabre, gendarme. Cet homme est armé de plusieurs couteaux.

Le gendarme ne tint aucun compte de l'avis et frappa à la porte. On ne répondit pas.

— Entrez donc, dit la vieille.

— Je n'en ai pas le droit, fit le gendarme d'un air capable.

Et il refrappa plus vigoureusement; le même silence lui répondit, ou ne lui répondit pas, comme on voudra.

— Quel scélérat! murmura la première vieille.

— Il va se sauver par les toits, dit la deuxième; c'était bien la peine de se déranger. Aussi mon ange, fit-elle à son chéri, je t'avais dit d'amener un commissaire.

— Puisqu'il est sorti, le commissaire, dit le gamin.

— Sorti! fit l'aïeule avec indignation. Un commissaire qui sort..... Et voilà comment se fait la police. Ça nous coûte pourtant assez cher.

Le gendarme refrappa et obtint le même silence qu'avant.

— Il est sauvé, c'est sûr, fit la vieille.

— Eh bien! s'il est sauvé, cria le gamin, nous le saurons; et sans autre forme de procès-verbal il donna un coup de pied à la porte, qui s'ouvrit avec force. Le gendarme se précipita avec intrépidité dans la chambre, et la parcourut de l'œil.

— Est-ce que vous vous... moquez de moi! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre Il n'y a personne ici.

— Puisqu'il s'est sauvé, dit la vieille.

— Et celui qu'il a assassiné, s'est-il sauvé aussi?...

— Tiens, fit le gamin en furetant dans le lit, pas de sang, pas de mort... Il a emporté son mort.

— Par où? fit le gendarme furieux : par la fenêtre? elle est fermée en dedans; par la cheminée? il n'y en a pas.

— J'ai pourtant entendu tout briser ici, dit une des vieilles.

— Et moi aussi..., et moi aussi..., firent les deux autres.

— Vous voyez..., vous voyez, la table est brisée, la chaise est en morceaux.

Pendant qu'on examinait les dégâts, le gamin s'était mis à cheval sur le lit, et chantait à tue tête :

Oh! oh! oh!
Qu'il était beau,
Le postillon de Lonjumeau.

Et tout en prolongeant dans un cri aigu le refrain de cette chanson, il se dandinait sur le matelas relevé en bosse, comme un jockey qui trotte à l'anglaise; le gendarme comprit le gamin. (Il y a entre ces deux intelligences une sympathie étrange.) Il leva le matelas, et vit le coupable dans son affreuse nudité.

— Le voilà! l'assassin, s'écria la deuxième vieille tandis que les deux autres se retiraient pudiquement.

— Que faites-vous là? dit le gendarme.

— Je suis chez moi, repartit le chevalier de Mun; j'y suis comme il me plaît, et je vous ferai repentir d'avoir brisé la porte de ma chambre.

Le gendarme fut d'abord assez interloqué de l'assurance de ce monsieur; mais les témoignages unanimes du voisinage ayant établi que le matin même la chambre était occupée par un vieillard de quatre-vingt-quinze ans, qui avait disparu, le ton hautain du prévenu passa pour l'impudence d'un criminel endurci.

— Allons, allons, dit le gendarme, tirez-vous de là et répondez-moi décemment.

— Qu'il s'habille d'abord décemment, dirent les deux vieilles, sans ça on ne peut pas déposer contre lui.

Mais on chercha vainement les habits du misérable assassin; sa chambre n'en renfermait pas, et force lui fut de s'envelopper dans un vieux reste de couverture. Cependant les interpellations, le tumulte, les suppositions augmentaient à tous moments. Qu'était devenu l'intéressant M. de Mun? où était-il? On l'avait vu rentrer la veille, on ne l'avait pas vu sortir le matin, et l'on trouvait à sa place un autre individu inconnu, qui ne pouvait dire ni d'où il venait, ni qui il était, ni comment il se nommait. Toutefois il n'y avait aucune trace de meurtre, pas une goutte de

sang ; c'était à n'y rien comprendre. Le gendarme et le gamin tirèrent chacun de toutes ces circonstances une conclusion digne de leurs sentiments particuliers.

— Monsieur, dit le gendarme, vous ne me paraissez avoir commis d'autre crime que celui de n'avoir pas d'habits ; mais comme je vous trouve chez une personne qui est peut-être sortie pour ses affaires et que rien ne justifie votre présence dans sa maison, mon devoir est de vous conduire en prison.

Le chevalier voulut résister, et le gendarme tira son sabre, ce qui fit une peur si vive à l'accusé qu'il faillit se trouver mal.

— Mais qu'a-t-il fait du vieux? s'écria le liquoriste exaspéré par le souvenir de ses trois livres huit sous.

— Eh bien! dit le gamin, puisqu'on ne trouve ni l'homme ni les guenilles, c'est qu'il l'aura mangé tout habillé.

L'assemblée parut frappée de l'idée lumineuse du jeune enfant, et elle provoqua un tressaillement d'horreur suivi des plus foudroyantes menaces. Alors, comme les voisins de tous les étages s'étaient émus peu à peu du vacarme qui se faisait au sommet de la maison, cette charmante idée descendit l'escalier comme une étincelle électrique, et la foule qui s'amassait à la porte fut avisée qu'on venait d'arrêter un homme qui en avait mangé un autre tout entier, si bien qu'il n'y en avait plus de traces. Sur ces entrefaites, le commissaire de police arriva ; il trouva la population disposée à manger le coupable pour montrer l'horreur que lui inspirait son crime ; et, sans savoir de quoi il s'agissait, il annonça à la foule irritée que l'on allait livrer cet atroce criminel à la juste vengeance des lois. Il gravit alors le tortueux escalier et arriva juste au moment où les trois vieilles, armées de manches à balai très-pointus, commençaient le siége du coupable vainement défendu par le gendarme. Lorsque l'écharpe respectée du commissaire s'interposa entre elles et M. de Mun, elles baissèrent leurs armes, mais elles élevèrent à la fois leurs voix prophétiques comme les sorcières de Macbeth, en criant toutes les trois :

— Va..., va..., tu ne mourras que sur l'échafaud.

Je ne puis dire par quel sentiment secret cette menace agit sur le malheureux accusé, mais il pâlit et finit par se trouver mal tout à fait. L'horrible gamin eut encore un mot pour la circonstance, et cria de sa voix glapissante :

— Ah! cet ogre, il a une indigestion.

On emporta l'assassin pendant que la deuxième vieille, celle dont nous avons déjà signalé l'intelligence, disait au gendarme en le tirant par son habit :

— Vous n'oublierez pas que je suis témoin, que c'est moi qui ai fait découvrir le crime. Je me recommande à vous pour être assignée.... Ah! fit-elle en levant les yeux au ciel, c'est toujours quarante sous par jour que ça me rapportera.

Puis, comme se ravisant tout à coup pendant que l'on s'éloignait, elle cria au gendarme :

— Et le petit! faites assigner aussi le petit. Tiens, tiens, mon bon chéri, c'est quatre francs à nous deux, mon loulou.

— Ah! fit le gamin d'un ton d'humeur, j'aime mieux aller le voir guillotiner.

Il nous a été prouvé depuis que ce jeune enfant fréquentait l'école primaire, où il avait appris à lire, et c'est en vertu de cette instruction qu'il volait la *Gazette des Tribunaux* dans le cabinet de lecture du rez-de-chaussée et l'étudiait avec une

ardeur digne de l'attention de M. le ministre de l'instruction publique. Cet illustre gamin s'appelait Léopold Fouriou. O peuple français! peuple qui marchez en tête de la civilisation, ô peuple parisien, essence précieuse de ce peuple civilisé, sois béni!

CHAPITRE III.

Dissertation médico-légale. — Deux scélérats. — A quoi sert l'expérience. — Un premier défenseur de la veuve et de l'orphelin.

Quand notre héros revint de son évanouissement, il était dans une prison, étendu sur une planche revêtue d'une botte de paille; lui-même avait été couvert d'une vieille blouse et d'un mauvais pantalon. Un geôlier fort propre et deux messieurs très-élégants étaient autour de son lit. L'un d'eux dit à l'autre :

— Eh bien! docteur, croyez-vous à la possibilité de ce fait?

— Je ne puis vous cacher, monsieur l'inspecteur, que la science constate cette effroyable passion chez certains individus. Jacobi de Hatzfeld en cite plusieurs exemples dans son traité *ex professo*, entre autres celui d'un pâtre nommé Goldsmich, qui assassinait les voyageurs pour les dévorer.

Le chevalier, qui n'avait aucune idée du crime que le propos du jeune Léopold Fouriou lui avait fait attribuer, encore engourdi, d'ailleurs, de son évanouissement, ouvrit les yeux; et, parlant sous l'influence d'une sensation intime qui le dominait, il murmura :

— J'ai faim.

A cette parole les deux messieurs se reculèrent avec une épouvante terrible; trois porte-clefs se précipitèrent sur le malheureux pendant qu'il se débattait instinctivement, et l'amarrèrent sur le grabat, de façon à ce qu'il ne pût pas bouger. Pendant ce temps, le docteur, un tant soit peu tremblant, disait à l'inspecteur, non moins effrayé :

— La fureur de ces abominables appétits se dévoile.

— C'est très-curieux, fit l'inspecteur.

— Ah! ah! murmura le docteur, l'Académie des sciences a dédaigné de rendre compte de mes observations sur l'amygdalite; voici un fait sur lequel il faudra bien qu'elle parle du mémoire que je vais lui adresser.

— Oh!.... oh!.... fit l'inspecteur, la *Gazette des Tribunaux* fait la bégueule. Je vais aller porter le fait au *Droit;* il y a cent abonnés dans cette nouvelle.

Ils se retirèrent avec le geôlier et laissèrent le chevalier de Mun tout seul.

— Ça commence mal, dit tout haut le chevalier, qui s'était peu à peu rappelé l'accusation dont il était l'objet. Comment vais-je me tirer de là? Où est donc cette ombre, ce compagnon inséparable de moi-même, qui devait me guider dans la vie?

— Me voici, repartit la voix sèche et pénétrante de l'ombre.

— Eh bien! madame la science, l'expérience, que dois-je dire? que dois-je faire?

— Je ne sais pas, repartit l'ombre.

— Comment, tu ne sais pas?

— Je ne puis savoir que ce que j'ai appris étant à ton service dans ta première vie; or tu n'as jamais été dans une position pareille, nu comme un ver, gueux comme un rat, sans ami, sans famille, sans un être au monde qui puisse dire qui tu es.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura le chevalier; eh bien! je dirai la vérité.

— On te prendra pour un fou et on t'enfermera à Bicêtre.

— C'est probable ; mais si je ne dis rien?

— La justice humaine est sujette à d'étranges méprises, et comme on ne te retrouvera pas en qualité de victime, elle est capable de te pendre en qualité d'assassin, pour te venger toi-même.

— Est-ce là tout ce que tu as à me dire? N'as-tu pas un bon conseil à me donner?

— J'en ai énormément pour d'autres circonstances, mais je ne trouve rien dans ton passé d'immédiatement applicable au danger présent. Voyons, réfléchissons, et nous causerons après.

— Ce n'est pas la peine d'en savoir tant, dit le chevalier, pour se trouver à court dès le premier pas.

Comme il allait se désoler de son impuissance, il entendit ouvrir la porte de la prison, et l'on poussa dans l'intérieur un nouveau prisonnier, avec ces paroles :

— N'ayez pas peur, il est enchaîné.

Celui qu'on venait d'introduire ainsi était, comme le chevalier de Mun, un jeune homme ; mais il était loin d'être doué, comme son collègue de cachot, des avantages d'une beauté peu commune et d'une force herculéenne.

Il était petit, frêle, chétif; il semblait déjà miné par la misère, la maladie ou le chagrin. Son visage n'avait d'autre expression qu'une douceur angélique et une expression de vive intelligence. Il s'était réfugié dans un coin de la prison, et regardait du côté de Mun avec une sorte d'effroi curieux.

— Dites donc, Monsieur, lui cria le chevalier, avez-vous peur que je vous mange, que vous n'osez approcher?

Le jeune homme tressaillit malgré lui, mais il s'approcha et lui répondit d'une voix triste :

— Après ce que vous avez fait, cette frayeur peut m'être permise.

— Bien! fit le chevalier, on m'a enfermé avec un fou.

— S'il y a folie dans l'accusation que je porte contre vous, ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, dit le jeune homme avec une tristesse craintive, c'est à ceux qui en me conduisant ici m'ont dit de quel crime affreux vous êtes prévenu.

— D'avoir assassiné un vieillard pour le voler, n'est-ce pas?

— Ce ne serait rien, Monsieur, dit le jeune homme.

— Comment rien? que prétendent-ils donc?

— Un pareil crime n'a pas de nom, dit le jeune homme en s'éloignant.

— Qu'est-ce que ce peut être? dit tout bas le chevalier à son ombre.

— Je ne sais pas, j'étais évanouie comme toi.

— Que sais-tu donc, science stupide?

— Le passé que j'ai vu, répliqua l'ombre.

— Que le diable t'emporte! fit le chevalier, ne voyant aucune issue raisonnable à sa position.

Pendant ce temps, le jeune homme s'était assis sur une escabelle, le plus loin possible du chevalier, qui se disait à lui même :

Ce drôle est plus heureux que moi : il a peut-être véritablement assassiné ou volé, mais enfin il peut dire qui il est; avec un peu d'adresse et de bonheur, et grâce à ses amis ou à ses complices, il arrivera probablement à se faire acquitter, au lieu que moi...

A cette pensée, le chevalier se secoua dans ses cordes, avec une telle violence, qu'il rompit celles qui tenaient ses mains et qu'il se souleva sur sa paille. Le jeune homme poussa un cri d'effroi, et le chevalier, à qui cette frayeur paraissait fort insultante, lui cria :

— Ah ça! décidément, vous avez donc peur que je vous mange?

Le prisonnier ne résista pas à cette épouvantable parole et se mit à pousser des cris perçants en frappant à la porte du cachot.

— Rassure-le, sans cela on va venir t'enchaîner de nouveau, dit l'ombre au chevalier.

Celui-ci dit alors d'une voix calme qu'il essaya de rendre amicale :

— Voyons, jeune homme, qu'avez-vous? Que vous a-t-on dit? Qui vous alarme à ce point?

L'autre malheureux se retourna, comme s'il avait senti sur son épaule la dent de son compagnon, et se mit à crier :

— Grâce, grâce, ne me dévorez pas... Ah! ce doit être une mort horrible?

— Vous dévorer? reprit le chevalier, à qui son ombre conseillait tout bas la patience et qui sentait déjà que ses avis ne seraient pas toujours goûtés.

— N'avez-vous pas déjà dévoré un homme ce matin?

Le chevalier retomba sur la paille, se mit à rire avec frénésie, puis il reprit :

— Quoi! c'est en France, à Paris, dans notre siècle, qu'on peut croire à de pareilles stupidités.

— Jacobi en cite des exemples mémorables, dit l'ombre dans l'oreille du chevalier, et tu as dit deux fois à ce jeune homme : « Avez-vous peur que je vous mange? »

Cette admonestation de sa mémoire, qui lui expliqua le propos du docteur, troubla la gaieté du chevalier, et il se dit encore :

— Que faire?

L'ombre ne répondit pas.

Le pauvre diable, à qui la jeunesse devait rendre la fortune et le pouvoir, qui voulait devenir le roi du monde, avec le seul appui de ses quatre-vingt-quinze ans d'expérience, se trouva embarrassé comme le dernier des mortels à la première épreuve, et il retomba désespéré sur son grabat, tandis que l'autre prisonnier s'aplatissait, pour ainsi dire, le long de la porte. Peut-être il y fût mort de frayeur si cette porte ne se fût ouverte, et n'eût donné passage à un jeune homme, à qui une voix dit tout bas :

— Vous n'avez qu'une demi-heure, maître Tisonneau.

Ce nouveau personnage, qui s'avança rapidement vers le lit sur lequel gisait le chevalier, était un homme de moyenne taille, poupard, rose et frisé. Il avait de vingt-huit à trente ans, était exactement vêtu de noir, avec une cravate blanche, il portait sous le bras un portefeuille rempli de papiers.

— Qui êtes-vous? dit de Mun en le considérant.

— Je suis avocat, et je viens pour vous demander si vous voulez me choisir pour vous défendre?

— Vous êtes bien jeune, dit le chevalier, dont le vieil esprit parla malgré lui.

— Quel âge avez-vous donc, mon cher? fit l'avocat; vingt ans à peine?

— Oui, dit le chevalier, qui se remit sa nouvelle personne en mémoire, j'ai vingt ans.

— Nous n'avons pas le temps de causer longtemps; une autre fois vous me raconterez votre crime en détail; mais, si vous voulez me prendre pour défenseur, j'ai vingt-cinq louis à votre service.

Le chevalier réfléchit à l'étrangeté de la proposition, et il n'avait pas encore répondu que l'autre prisonnier s'écria :

— Homme généreux, vous ne me refuserez pas alors vos bons offices.

— Qu'est-ce que c'est? qui êtes-vous? fit l'avocat d'un ton sec.

— Un orphelin, Monsieur, arrêté cette nuit comme vagabond au pied d'un arbre des Champs-Élysées, où je me suis endormi accablé de faim et de lassitude.

— Eh bien, mon cher, vous irez à la correctionnelle, vous aurez un mois de prison; vous n'avez pas besoin d'un avocat pour ça.

— Oh! mon Dieu! s'écria le prisonnier en pleurant, un mois de prison! que deviendra ma pauvre sœur pendant ce temps?

Maître Tisonneau se retourna vers le chevalier de Mun sans écouter les doléances du malheureux et lui dit :

— Eh bien, voyons, l'ami, acceptez-vous?

— Ce serait vous voler, mon cher, reparti dédaigneusement le chevalier, dont la haute expérience avait compris que l'avocat cherchait une cause à effet pour se faire un commencement de réputation; je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître.

L'avocat se pencha sur le lit du chevalier et lui dit à voix basse :

— Vous avez peur de parler parce que cet homme est là, je le conçois, quoique je ne le croie pas de la maison. En tout cas, voici deux louis d'arrhes. Souvenez-vous que je suis le premier en date: maître Tisonneau; vous n'oublierez pas.

Il se retourna pour sortir, et l'autre prisonnier lui dit :

— Et moi, Monsieur?

— Toi, je t'ai dit ton affaire.

— Mais je suis innocent aussi; mon arrière-grand-père est à la mort, ma sœur et moi nous avons tout vendu pour le soigner, et j'étais allé jusqu'à Passy pour voir si je pourrais trouver de l'ouvrage.

— Et tu t'es endormi en revenant; ce n'est pas fort, ceci, mon garçon. Je te conseille de te faire honnête homme, tu me parais trop bête pour autre chose.

— Honnête homme! Monsieur, dit le jeune homme avec énergie, je le suis.

Cette protestation arrêta l'avocat : il considéra un moment le prisonnier et lui dit après un moment de réflexion :

— Au fait, je t'enverrai le petit Minuet. Un honnête homme qui n'a pas de quoi manger! tu dois être un communiste ou un radical, quelque chose comme ça. D'ailleurs Minuet te posera à sa manière, et s'il te fait condamner, ce qui est probable, tu auras toujours une trentaine de francs des sections.

Le prisonnier écoutait encore sans comprendre, que l'avocat s'était vivement retourné vers le chevalier, et après lui avoir jeté un dernier regard s'éloigna en disant :

— Ça sera neuf.

Il disparut aussitôt, et les deux prisonniers demeurèrent seuls.

Le chevalier avait vu bien des choses, mais il ne connaissait pas encore cette nouvelle race d'avocats dont nous avons présenté un individu à nos lecteurs. Celui-ci est l'avocat destiné à un immense succès. Il cherche, il demande, il sollicite, il achète une ou deux causes extravagantes, furieuses, ruisselantes de sang ou de poison; il enfle jusqu'à une sorte d'éloquence redondante, une loquacité intarissable, il grossit jusqu'à la fureur et assouplit jusqu'aux larmes son organe grêle et criard; et grâce à cette mise de fonds de talent, de conscience et de sensibilité, il se fait une énorme réputation.

Cette réputation une fois jetée au monde, il se gare des procès criminels comme d'un billet à ordre de fils de famille, il se rabat sur les vulgaires procès, où il gratte de l'or sur les plaideurs, après avoir gratté la gloire sur les assassins, et au bout de quelques années, il a un cabinet considérable et considéré : alors, il plaide pour les sociétés d'actionnaires, et les séparations de corps, pour tous les procès où l'on paie cher pour bien faire tondre et injurier ses adversaires. Ceci est l'avocat homme d'affaires, quant à l'avocat politique, celui qui se destine à régir l'État, nous en aurons tout à l'heure un échantillon.

CHAPITRE IV.

Encore un défenseur de la veuve et de l'orphelin. — Nouveau personnage.— Le chevalier transformé en marquis par un gamin. — Un juge d'instruction destiné à devenir garde-des-sceaux. — Fabrication de poudre. — L'ombre continue à être bête. — Divers moyens impossibles d'avoir à déjeuner sans argent. — Moyen du gamin. — Un métier non patenté. — Le marquis se loge dans une maison à aventures.

Le chevalier se livrait à d'assez tristes réflexions en ne voyant aucune issue à sa position. Cependant les heures se passaient et rien ne venait. Il avait déjà essayé de lier conversation avec l'autre prisonnier ; mais, soit que celui-ci fût sous l'empire d'un désespoir trop vif, soit que l'horreur que lui inspirait le crime prétendu du chevalier fût insurmontable, il ne lui avait répondu que par monosyllabes. Enfin la porte du cachot s'ouvrit de nouveau, et, cette fois, un homme en robe fut introduit. Cet homme et sa robe étaient démesurément longs ; le visage était long aussi, le nez long, les cheveux longs, et il traînait autour de la prison un long regard.

Il s'avança vers le lit d'un air mélancolique et méditatif.

— Voulez-vous me montrer vos mains, s'il vous plaît, dit-il au chevalier.

Celui-ci les lui montra :

L'avocat (c'était encore un avocat) arracha de sa poitrine un soupir désespéré et dit d'un ton pesant :

— Des mains admirables de forme, d'une finesse et d'une blancheur qui attestent l'homme de loisir, le riche, le privilégié : j'en étais sûr, un si grand crime, une si horrible dépravation ne peuvent se trouver que dans cette caste.

— Ah ça, dit le chevalier, vous êtes donc aussi âne que votre confrère, pour croire à ces stupidités atroces.

Mais l'avocat se détourna et alla au jeune homme, qui était demeuré dans son coin, et lui dit :

— C'est vous, citoyen, qui êtes accusé de vagabondage.

— C'est moi, monsieur.

— Votre nom ?

— Jean Bazilius.

— Jean Bazilius! s'écria une voix tonnante.

L'avocat citoyen et le citoyen prévenu tombèrent par terre d'épouvante, tandis que le chevalier, à qui ce nom avait donné une commotion électrique si violente qu'il avait achevé de briser ses liens, s'était dressé de toute sa hauteur :

— Jean Bazilius, le fils ou le petit-fils de l'illustre Bazilius le chimiste ?

— Son arrière-petit-fils, Monsieur, dit le jeune homme en tremblant ; mon père est mort, mon grand-père a péri dans la révolution, victime de l'infâme trahison d'un certain chevalier de Mun, et c'est mon bisaïeul, l'illustre savant, que j'ai laissé hier soir mourant dans un pauvre grenier du passage Radzivill. Vous le connaissiez ?

— Non, repartit le chevalier, en retombant sur son lit, foudroyé pour ainsi dire par cet étrange concours de circonstances.

Pendant ce temps, maître Minuet s'était relevé en s'écriant :

— Cette administration des prisons est un crime permanent : on enferme ensemble le malheur et le crime et il y a tant d'humidité sous ces voûtes semi-sépulcrales qu'au moindre pas on glisse et on tombe sur le sol.

Puis il ajouta en essuyant le derrière de sa robe :

— Je me charge de votre cause, jeune homme. La misère et la persécution, voilà l'héritage que l'ordre actuel assure au descendant de l'un des plus grands noms dont la France s'honore.

— Pardon, fit le jeune homme d'une voix timide, mon bisaïeul était Allemand.

— Je le savais, mon cher, fit maître Minuet d'un ton rogue ; mais la gloire naturalise. A demain, je reviendrai vous voir.

L'avocat sortit ; mais, à la façon dont il s'esquiva de côté, dès que la porte fut entre-bâillée, on eût pu voir qu'il avait hâte d'échapper à l'appétit de ce terrible accusé qui avait rompu ses liens. Mais le chevalier était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne s'aperçut ni de la sortie de l'avocat, ni de l'entrée de deux autres individus. C'était d'abord une jeune fille, et ensuite l'intéressant enfant Léopold Fouriou avec lequel nous avons eu déjà l'occasion de faire connaissance. La jeune fille s'était précipitée dans les bras de son frère Jean, pendant que Léopold, planté devant le chevalier, l'examinait en se dandinant et en grignotant du bout des dents un croquet dur comme une pierre.

Pendant ce temps Jean interrogeait sa sœur et lui demandait des nouvelles de son illustre bisaïeul.

— Hélas, repartit la jeune fille, ton absence a causé le plus affreux malheur. Ce matin ne te voyant pas revenir, épouvantée de ce qui pouvait t'être arrivé, je suis sortie pour m'informer dans le voisinage si on ne t'avait pas aperçu. Notre

bisaïeul paraissait plus tranquille et je lui avais caché la cause de ma sortie; mais lorsque je voulus rentrer à la maison j'appris qu'un crime affreux y avait été commis; je montai en tremblant; j'arrive, j'ouvre, notre aïeul n'était plus dans la chambre; je l'ai vainement cherché, je me suis informée, personne ne l'avait vu sortir de la maison.

— Est-ce que vous l'aviez mangé aussi, cria le gamin en riant, comme le vieux chevalier monsieur de Mun?

Cette interpellation tira notre héros de la rêverie qui l'absorbait complètement, tandis que Jean s'écriait:

— Le chevalier de Mun?

— Eh bien oui, dit le gamin, c'est le vieux qui logeait à l'autre bout de notre corridor.

— Grand Dieu! dit Jean, je devine la vérité; mon bisaïeul aura appris que ce misérable demeurait près de lui; la haine qu'il lui portait, cette haine, le seul sentiment vivant qui fût resté dans ce cœur mort à toute affection, lui aura inspiré d'aller trouver son ancien ennemi, et Dieu sait ce qui sera arrivé.

— Tiens, ce qui sera arrivé, dit Fouriou, ils seront sortis ensemble pour se donner une volée, ou pour se raccommoder, et, à l'heure qu'il est, ils sont peut-être gris comme des pots chez quelque marchand de vin, ou bien ils se sont tués tous deux en duel.

— Hélas, répondit la jeune fille, je crains que cet enfant ne dise la vérité.

— Oublies-tu, repartit Jean, que, pour sortir de la maison, mon bisaïeul a dû avoir quelques vêtements et que nous avons vendu jusqu'au dernier, n'espérant pas qu'il pût jamais quitter le lit sur lequel il gisait depuis six mois.

— Tiens, c'est ça, s'écria le gamin, il aura volé les habits de monsieur, c'est pour ça qu'on l'a trouvé tout nu. Ah ça, dites donc, vous, continua-t-il en s'adressant au chevalier, pourquoi n'avez-vous pas tout raconté au moment où on vous a arrêté.

— Que voulez-vous, mon ami, dit le chevalier, à qui les suppositions du gamin semblaient une lumière soudaine qui devait l'arracher à son extravagante position, le trouble, la frayeur, m'ont fait perdre toute présence d'esprit.

— Cré mâtin, que vous êtes bête, mon cher, dit Léopold, on voit bien que vous êtes un provincial; car ça doit être à vous ce portefeuille que j'ai trouvé dans le lit du vieux en farfouillant après votre départ.

A l'aspect de ce portefeuille le chevalier pâlit. Le jeune homme fut épouvanté de l'horrible souvenir que le vieillard lui avait légué.

Mais, avant de faire connaître cette histoire d'où devait naître le dénouement de cette cruelle position du chevalier, il faut apprendre au lecteur comment la sœur de Jean était arrivée jusqu'à lui.

— Hélas! lui disait-elle, lorsque je fus trop certaine de la disparition de notre bisaïeul, ne sachant que faire, que devenir, à qui m'adresser, pleurant, me désolant, et priant Dieu de m'éclairer, je vis entrer cet enfant qui me dit...

— Je vous ai dit une chose juste, mam'zelle Méta, dit Léopold, en l'interrompant d'un air de franche amitié pour elle; je vous ai dit: ma grand'mère et les deux vieilles chauves-souris de voisines viennent de faire arrêter un grand

zozo d'imbécile qui est capable de se laisser condamner vu qu'il a perdu ici ses papiers. Je vais aller à la Préfecture de police pour les lui rapporter. Votre frère doit y être ou bien il est à la Morgue ; j'y verrai. Vous avez voulu venir ; voilà votre frère, voici le zozo, et voilà son portefeuille

— Mais qui êtes-vous donc, Monsieur? dit Jean au chevalier.

— Cette lettre vous l'expliquera, dit celui-ci, qui voulait expérimenter sur quelqu'un le succès de la ruse que l'enfant lui avait inspirée.

Jean prit la lettre et lut les lignes suivantes :

— « Mon cher cousin, au moment de mourir, je vous adresse mon fils Arthur que quelques affaires appellent à Paris ; guidez-le, je vous prie, et rendez, si vous le pouvez, au fils, les services que le père vous a rendus autrefois.

« Le marquis de Mun. »

— Eh bien, après? fit l'enfant.

— J'arrivai il y a quinze jours à peu près, et ne sachant à quel degré de misère était descendu le chevalier de Mun, je me présentai chez lui avec mon bagage. Il m'accueillit avec empressement; mais le soir même de mon arrivée il me conduisit dîner à une barrière près de la Seine, et comme il m'avait fait boire outre mesure, le soir, en rentrant... la nuit était sombre...

La voix du chevalier tremblait en parlant ainsi, quand le gamin reprit :

— Il vous a poussé à l'eau peut-être, en ce cas c'était la nuit des noyades, et vous êtes plus heureux que celui qu'on a repêché le lendemain matin et qui est resté à la Morgue jusqu'à hier sans qu'on ait pu le reconnaître.

Le chevalier était pâle comme un mort pendant que l'enfant parlait ainsi; car celui-ci venait de raconter l'affreuse vérité. Voici comment le chevalier la tourna.

— Oui, il me poussa à l'eau, et je parvins à m'échapper, quoique blessé ; mais je répugnais à accuser un homme de ma famille, lorsque, ce matin, me sentant plus de force, je me traînai chez lui; mais soit émotion, soit faiblesse, je me trouvai mal en arrivant dans sa chambre, et il aura profité de mon évanouissement pour me dépouiller.

— Et mettre vos habits en gage comme les autres, dit le gamin, car le portefeuille est plein de reconnaissances du Mont-de-Piété, à moins que ce ne soit le triple grand-papa Bazilius qui ne les ait mis sur soi-même. C'est drôle, pourtant, qu'un grand corps comme vous soit sujet à s'évanouir comme ça.

Méta avait écouté le récit du beau jeune marquis de Mun avec un intérêt que méritait sans doute son malheur, mais qu'obtenait assurément sa belle et charmante figure. Le marquis aussi regarda cette admirable jeune fille, dont la beauté brillait par la pauvreté même de ses vêtements, et tous deux avaient baissé les yeux, elle devant l'ardeur du regard, lui devant la chasteté de cette figure d'ange, lorsqu'on vint leur annoncer que le juge d'instruction allait les interroger.

Voici donc le vieux chevalier de Mun devenu le jeune marquis de Mun, grâce aux savantes combinaisons du gamin Léopold Fouriou; le voilà avec un titre avoué et une fortune, car dans ce portefeuille se trouvait une lettre de crédit sur un banquier de Paris, lettre testamentaire qui mettait à la disposition du porteur une

somme de cinq cent mille francs. Quinze jours avant, le chevalier avait jeté à l'eau le jeune homme dont il prenait la place, pour quelques louis et des hardes à mettre en gage, car la lettre de crédit ne lui avait pas paru susceptible d'exploitation, vu qu'elle disait au banquier : « Mon fils, jeune homme de vingt ans, que je vous « recommande, vous remettra, etc... » et maintenant, le coupable en tirait cinq cent mille francs; c'était peu, mais il en tira une conclusion bien supérieure à la morale des hommes qui ne vivent que de leur part. Cette conclusion il la formula de la manière suivante : Un forfait n'est jamais perdu. Le marquis, qui venait d'éprouver que l'expérience était un pauvre auxiliaire dans les circonstances difficiles, s'apprêta à se rendre chez le juge d'instruction, avec la ferme conviction que maintenant, grâce à cette expérience infaillible, il allait dompter la fortune et le sort. Cependant il est très-probable que la résolution qu'elle lui avait soufflé de pousser des cris d'indignation et de traiter ce magistrat le plus cavalièrement du monde, et comme le devait un gentilhomme, eût remis notre héros dans l'embarras, si par hasard le gamin inexpérimenté n'eût demandé quel était ce juge d'instruction. Le geôlier répondit qu'il s'appelait M. Jean Bonhomme.

— Connu! connu! s'écria le gamin, en s'adressant aux prévenus; je l'ai vu faire, le juge Bonhomme. En voilà un qui a la passion des criminels! il en voit partout, et je crois qu'il en fait peindre sur les verres de ses lunettes. Un jour que je lui ai été présenté, au sujet d'une conspiration que j'avais vue dans une mansarde faire des cartouches, il m'a tordu comme un linge, pour me faire exprimer la vérité. Mais non, mon juge, tu n'es pas assez fin pour Fouriou; Fouriou est ton maître; mais vous autres deux, ne vous y jouez pas. Vous, surtout, le marquis, vous êtes colère comme un dindon, mon cher, et il est homme à vous asticoter jusqu'à ce que vous le soyez assez pour lui dire qu'il vous embête. Sitôt dit, sitôt pincé, on vous présente la carte..... Pour injure au magistrat, deux ans de prison. C'est une manière d'avoir son criminel, une manière à lui... je lui vote un brevet d'invention...

Cette appréciation un peu risquée de la magistrature faite par le jeune Léopold Fouriou l'emporta cependant sur les conseils que l'expérience avait donnés au marquis Arthur de Mun. Au lieu de faire peur au magistrat de sa colère, il prit le parti de lui faire pitié par sa timidité bête, et il fut immédiatement relâché, ainsi que Jean Bazilius. Toutefois il faut dire, pour la justification du juge, qu'il ne se serait pas contenté de l'histoire de la noyade, et qu'il eût voulu savoir où le noyé avait passé ses quinze jours d'indisposition, si, par un de ces hasards dont le marquis attribua le résultat à l'habileté de ses réponses, il ne fut arrivé que, la veille de ce jour, on avait découvert que dans une cave un homme mêlait de la poussière de charbon à d'autres substances. Cette fabrication clandestine de poudre à canon avait paru au juge Bonhomme le premier fil du réseau qui couvre la France d'une conspiration permanente, et il s'était vite débarrassé des autres prévenus en faveur de celui qui promettait une si nombreuse proie. Comme d'après le portrait que nous venons de tracer du bon juge, nos lecteurs seraient peut-être curieux de connaître le succès qu'il obtint dans cette affaire si vaste, nous allons lui en soumettre un résumé. Il résulta des rapports de plusieurs officiers attachés au comité d'artillerie et des dépositions des voisins, que l'inculpé de conspiration républi-

caine s'occupait de la culture des hortensias, et faisait un mélange de poussière de charbon et de terre de bruyère, pour donner à ses plantes cette belle couleur bleue qui les rend si précieuses.

Ce point d'histoire étant convenablement coulé à fond, je reviens à notre héros. Nous avons montré M. de Mun riche, ayant un nom, une position, rêvant du moins qu'il avait tout cela pendant qu'il était enfermé dans les prisons de la Préfecture de police : maintenant le voilà libre; et, avec la liberté, il devait réaliser tous ses projets. Mais, à son second pas dans la vie, l'homme qui avait tant vu et tant appris se trouva aussi embarrassé qu'au premier. Certainement c'était très-joli d'être le marquis de Mun, d'avoir vingt-cinq mille livres de rentes, et d'être orphelin, ce qui n'est certainement pas aussi avantageux que d'être bâtard, mais ce qui ne laisse pas d'avoir son bon côté. En effet, l'orphelin est affranchi, comme le bâtard, des devoirs les plus vulgaires; pour lui, point de considération de famille, pas d'autorité qui vienne faire obstacle à l'accomplissement de ses désirs; le soin du *moi*, l'adoration du *moi*, la fortune du *moi*, deviennent son unique pensée; point de partage avec des parents exigeants. Le bâtard ou l'orphelin, dans la position particulière du marquis de Mun, est à la fois son dieu, son espoir et son but : admirable position, mais qui, malgré un commencement de succès, n'était pas encore tout à fait conquise à notre héros.

A la porte du Palais de Justice, Arthur de Mun s'était séparé de Jean (ainsi que du gamin et de Méta, qui avaient attendu l'issue de l'interrogatoire), en se promettant bien de ne plus revoir cette sotte canaille. Cependant il ne voulut pas agir à la légère, et il allait se demander ce qu'il fallait faire, tout en se promenant sur le quai aux Fleurs, lorsqu'il entendit une bouquetière dire en le voyant passer : « Quel dommage qu'un si beau garçon soit un paresseux, et peut-être pis. » Cette réflexion était inspirée par l'état de dénûment d'Arthur, et lui apprit que le premier soin qu'il devait prendre, c'était de se vêtir d'une manière sortable. Notre jeune homme, car désormais nous le considérerons comme étant ce qu'il paraissait être, notre jeune homme avait cinq cent mille francs dans sa poche, et il ne pouvait pas, avec toute son expérience, découvrir un moyen d'avoir un habit. Il se disait, à la vérité, d'un air sûr de lui : « Si j'avais un habit, j'aurais bientôt mes « cinq cent mille francs, et mieux encore. » « Si j'avais mes cinq cent mille francs, « j'aurais bientôt un habit.» Mais, quant à avoir l'habit ou les cinq cent mille francs, l'un sans l'autre, rien, absolument rien, ne venait l'éclairer. Enfin, las de flotter entre ces deux propositions sans issue, il s'adressa à son ombre et lui dit :

— Voyons maintenant, c'est à toi à me guider; que dois-je faire?

Hélas! le pauvre homme s'adressait bien mal, car ce qui ne lui avait d'abord paru que difficile, lui parut impossible lorsque l'expérience eut embrouillé la question de tous les *si* et de tous les *mais* dont elle a une si abondante provision. — D'abord, lui dit-elle, te présenter ainsi chez le banquier, c'est t'exposer à te faire arrêter comme un voleur, ou comme ayant trouvé ce portefeuille, ensuite de quoi on te ramènera ici, et c'est une épreuve à ne pas recommencer; d'un autre côté, à supposer même que tu eusses un habit, cela ne te donnerait pas tes cinq cent mille francs, car je me connais en hommes de finances, ils sont d'un chiffre énorme beaucoup moins faciles à tromper que la justice, non point

parce qu'ils sont plus spirituels, mais parce qu'ils défendent leurs propres intérêts, et non pas ceux de la société. Or, avant de te donner ladite somme, il faudra que ton identité soit prouvée cinq cent mille fois au banquier, et les intérêts en plus, s'il en doit. D'un autre côté, tu sais que le jeune de Mun ne s'est pas présenté chez le banquier, vu que tu l'as arrêté à temps dans les bras de la Seine, mais tu n'es pas parfaitement sûr que quelqu'un de cette maison ne le connaisse pas d'ancienne date. Le plus prudent, c'est de renoncer à tes cinq cent mille francs.

— Tu n'es qu'une sotte, repartit le chevalier, ombre de moi-même : renoncer à ma fortune?

— C'est-à-dire à ce que tu as volé!

— Cela n'appartient pas davantage au banquier qui le tient en ce moment ; d'ailleurs, chère ombre, je ne te demande pas de morale, mais un moyen de me tirer d'embarras.

— Comme tu ne t'es jamais trouvé en pareille circonstance, je ne puis pas te dire ce que tu as déjà fait, et par conséquent ce que tu aurais à faire.

Cette réponse mit le chevalier en colère, et, sans trop faire attention à l'endroit où il se trouvait, il se mit à menacer son ombre du poing, si bien que deux sergents de ville (les sergents de ville sont comme les pigeons : ils vont toujours par deux) ; si bien, disons-nous, que deux sergents de ville se mirent à examiner notre homme d'un air curieux.

A ce regard, le marquis eût donné cent francs qu'il n'avait pas pour pouvoir jeter à l'eau les cinq cent mille francs qu'il avait ; et, dans un premier mouvement de frayeur, il se dirigea du côté du pont Saint-Michel ; puis, lorsqu'il eut pris une avance assez considérable sur les sergents, il se mit à courir avec une rapidité telle que, malgré leur ardeur, les deux ramiers l'eurent bientôt perdu de vue. De cette façon notre héros arriva dans les petites rues hideuses qu'on appelait autrefois les coulisses de la Grève, et il fut très-étonné de voir que son ombre l'avait suivi à grand'peine.

— Ah ça! lui dit-il tout à fait découragé, vas-tu me quitter?

— C'est toi qui m'as oubliée, lui repartit son ombre ; sans cela je t'aurais dit que le meilleur moyen de te faire arrêter était de te mettre à courir comme un voleur que tu es.

Le marquis fit encore la grimace ; mais il fut détourné de ses réflexions sur l'ineptie de son ombre par un léger tiraillement interne, quelque chose d'inquiet et d'irritant qui lui fit jeter un regard avide et plein de convoitise, sur un jambon et une galantine insolemment étalés derrière une vitre d'un beau poli. Le marquis reconnut qu'il avait faim.

— Hum! se dit-il, quand j'aurai mes cinq cent mille francs, j'irai déjeuner chez Véry.

— Mais tu ne les a pas, ces malheureux cinq cent mille francs! tu n'as pas d'habit pour les avoir, et tu n'as pas assez d'esprit pour avoir un habit.

— Ah ça! mon ombre, ceci n'est pas neuf : je n'ai pas le sou et j'ai faim. Ça m'est arrivé bien souvent, et pourtant j'ai déjeuné ; tu ne resteras pas à court cette fois-ci.

— Non! de par Dieu, repartit l'ombre d'un air triomphant, nous avons à ce sujet

des antécédents assez nombreux; ainsi, lorsque tu étais en Amérique, un jour que tu avais perdu au jeu jusqu'à ta solde à venir, tu entras dans une maison de fermiers, prétendant qu'ils donnaient asile à des espions anglais; et tandis que les soldats fouillaient la maison, tu visitais le garde-manger. Je crois, parbleu! que ce fut d'une bosse de bison que tu te régalas très-gaillardement, et de deux bouteilles de bordeaux que le fermier gardait pour le jour où il lui naîtrait un fils.

L'eau en vint à la bouche du marquis.

— Mais ce n'est pas le cas, dit-il, je n'ai ni soldats à mes ordres, ni ferme isolée sous la main, ni espions anglais à poursuivre.

— C'est juste, dit l'ombre, et tu as peut-être encore mieux déjeuné dans ce village de la Flandre où tu te présentas chez un vieux prêtre comme un confrère proscrit. C'était une bien autre affaire qu'aujourd'hui, ma foi, tu étais condamné à mort, ce qui ne t'empêcha pas de manger de fort bon appétit; lorsque le curé eut découvert que tu n'étais qu'un régicide, et qu'il voulut te chasser, avec quelle présence d'esprit tu menaças de le dénoncer, comme ayant cru donner l'hospitalité à un prêtre. Mais ce jour-là, non-seulement tu as déjeuné, mais encore dîné et attrapé deux louis au pauvre homme.

— C'est très-bien.... très-bien; mais cela ne me tire pas de mon embarras présent.

— Ah! dit l'ombre, il y a encore...

— Au diable le passé!... c'est le présent qui m'occupe, fit le marquis avec colère...

Mais du moment où il allait recommencer ses extravagances, il entendit une voix connue qui lui cria :

— Hohé! de la borne.... le marquis.

Celui-ci leva la tête et aperçut en face de lui et à la fenêtre d'un petit restaurant le charmant enfant auquel il devait à la fois son arrestation et sa délivrance.

— Qu'est-ce que vous faites là?

La question était on ne peut plus naturelle; le marquis ne sut qu'y répondre, et allait quitter son poste lorsque Léopold lui cria :

— Voyons, montez un peu, faut pas être fier, parce que vous êtes marquis; je vous offre une côtelette de porc frais et un litre à douze.

La faim, cette horrible conseillère, cria si fort dans l'oreille du marquis... une côtelette de porc frais et un litre à douze, qu'il n'entendit pas son ombre qui lui disait : Tu vas te compromettre dans une compagnie indigne de toi.

Arthur monta et trouva le gamin attablé d'un air important, comme un coulissier qui va faire faillite :

— Dites donc, lui dit le gamin, je vous croyais chez votre banquier, moi?

— Je ne puis m'y présenter dans cet état.

— Qu'est-ce qu'il vous manque donc?

— Un habit convenable.

— Tiens! fit le gamin, et vous êtes embarrassé pour ça. Ah! êtes-vous de votre village, mon cher. Le vieux qui vous a pillé a mis vos habits au Mont-de-Piété; il faut les retirer.

— Avec quoi? fit le marquis; je n'ai pas d'argent.

Le gamin le regarda d'un air surpris.

— Ah! ça, êtes-vous donc bête. Voici la manière : Vous avez là pour six cents francs de reconnaissances; je les ai vues. Cent francs une montre en or qui doit en valoir deux cents; cent cinquante francs une épingle à diamant, qui doit en valoir quatre cents... Je vais vous enseigner un négociant qui vous donnera trois cents francs des deux reconnaissances ; avec ça, vous retirez le reste, et vous êtes vêtu comme un prince.

Cette idée sourit d'abord à Arthur; mais il se trouvait, selon l'observation de son ombre, que le marquis noyé avait quatre pieds dix pouces, et que lui, marquis vivant, avait près de six pieds. Cependant l'idée du gamin en fit germer une autre dans la tête du marquis; c'est qu'il pourrait vendre toutes les reconnaissances et avoir d'autres habits.

— Ma foi, dit-il, mes habits sont tout à fait hors de mode, et je préfère en acheter de neufs.

Le gamin le considéra d'un regard bien autrement profond que celui de Jean Bonhomme le juge, et murmura entre ses dents :

— « Tu n'es qu'un mauvais filou. » Puis il reprit tout haut :

— Va comme il est dit.

Aussitôt il frappa fièrement sur la table, et sans attendre la carte, il dit au garçon :

— Six sous de pain, vingt-quatre sous de vin, seize sous de côtelette. Une poignée de main comme pourboire : total, quarante-six sous; voilà vingt francs, rends-moi ma monnaie.

Le marquis regarda la pièce d'or; c'était une de celles que maître Tisonneau lui avait données comme arrhes de sa cause. Il examina le gamin; celui-ci se curait les dents avec la pointe de son couteau en sifflottant un air langoureux.

— C'est comme ça! fit le gamin qui se laissa regarder avec une complaisance admirable, et qui ramassa sa monnaie d'un air parfaitement désintéressé Voulez-vous venir chez le négociant en question?

Le marquis jugea prudent de ne paraître avoir rien deviné, et accepta.

Le gamin le conduisit dans une maison que M. de Mun reconnut pour avoir été y faire la même opération dans les derniers temps de son ancienne vieillesse; la facilité avec laquelle il trouva le véritable escalier entre trois ou quatre qui se confondaient au pied de l'allée, la persistance avec laquelle il monta jusqu'au cinquième, sans demander une seule fois s'il était arrivé, firent réfléchir Léopold qui se dit :

— Ce filou en sait autant que moi; mais je vais le pincer.

Ils entrèrent dans une chambre encombrée de toutes sortes d'ustensiles et de meubles, ou un homme d'une quarantaine d'années était occupé à visiter les poches d'un paquet d'habits qui lui étaient sans donte arrivés par une voie analogue à celle par laquelle les nouveaux venus se proposaient de faire passer la défroque du défunt.

Le marquis ne fut pas étonné lorsque M. Landurde dit à Léopold d'un ton d'amitié bienveillante,

— Bonjour, gamin; comment va la grand'mère?

— Elle boulotte, fit le gamin en plongeant la main et le nez dans un autre paquet

éventré, et d'où sortaient une foule de guenilles à tout usage. Voilà un monsieur qui a une histoire à vous raconter.

Le marquis fit à M. Landurde le récit de son aventure en termes si clairs, si nets et si choisis que Léopold Fouriou, qui jusqu'à ce moment n'avait pas entendu sortir quatre paroles de suite de sa bouche, le regarda avec une plus grande curiosité, et parut fort incertain de savoir ce qu'était sa nouvelle connaissance.

— Est-ce vrai, tout ça? fit M. Landurde en regardant le gamin.

Celui-ci fit un signe approbateur, et le négociant prit les reconnaissances des mains du jeune marquis, et après les avoir examinées, il les lui remit :

— C'est très-bien, dit-il, et je donnerai cent écus de tout cela; mais pour pouvoir faire usage de ces reconnaissances, il faut que le propriétaire les signe, et m'autorise à retirer les objets engagés.

—C'est ce que je vais faire, dit le marquis à qui ce mot, cent écus, fit oublier toute prudence. En prenant une plume et de l'encre, il mit aussitôt la signature nécessaire au dos des reconnaissances.

Le gamin s'était penché avec une curiosité vorace; mais lorsqu'il vit sortir de la plume du jeune marquis la signature du vieux chevalier, si ce n'est que la nouvelle était d'une écriture plus ferme, il laissa échapper un sifflement prolongé et qui voulait dire :

En voilà un gaillard qui en sait plus long que moi et qui m'a mis dedans avec son air bête.

M. Landurde ouvrait des yeux stupéfaits, il regardait alternativement le gamin e le marquis, pour savoir s'ils étaient complices; mais la figure ébahie du gamin

apprit à l'usurier qu'il était aussi étonné que lui de cette merveilleuse adresse de faussaire. M. Landurde, regardant le marquis en face, et considérant sa stature et sa force athlétique, tendait machinalement la main vers une dague de Tolède, pour le moins, afin d'être en mesure de résister à cet intrépide brigand, lorsque le gamin s'écria vivement :

— C'est bon ! la chose est en règle maintenant, donnez les cent écus, monsieur le marquis est pressé.

Celui-ci avait enfin compris le motif de l'étonnement du négociant; mais il était trop tard, et il ne devina pas le motif de l'intervention du gamin. Il était même si troublé qu'il n'avait pas remarqué le signe par lequel maître Fouriou avait, pour ainsi dire, ordonné à son ancien de conclure l'affaire sans observations. La vue des trois cents francs, que Landurde tira, écu à écu, de cinq ou six sacs différents, absorba toute l'attention du marquis; d'ailleurs, il eût remarqué que Léopold, tout en paraissant jouer, poussait l'aiguille d'une vieille pendule sur le chiffre neuf, qu'il ne se fût point douté que cela voulait dire qu'il reviendrait à neuf heures.

Arthur de Mun reçut ses cent écus et se hâta de quitter cette maison, se disant que l'obstacle invincible étant levé, il allait marcher dans sa force et dans sa liberté; mais il avait oublié Léopold, qui descendait sur ses talons, et qui lui offrit de lui enseigner un tailleur et de le reconduire à son hôtel, car, comme l'observait judicieusement Fouriou, vous avez dû loger quelque part pendant que vous n'étiez pas au fond de la Seine. Le marquis lui jeta une pièce de cent sous d'un air tout à fait gentilhomme, et s'éloigna. Léopold hésita un moment, comme s'il était tenté de remonter chez son ami le négociant; mais il se souvint sans doute d'une affaire plus pressée, car, il prit ses jambes à son cou et tourna le dos à Arthur.

Celui-ci se sentit enfin libre, maître de lui, et en position de ne plus agir sans réflexion, comme il l'avait déjà fait; et comme il n'y avait ni gendarme à ses trousses ni appétit qui criât dans son estomac; comme enfin il n'était sous le stimulant d'aucune crainte ni d'aucun besoin pressant, il se trouva parfaitement capable, grâce à son expérience consommée, d'acheter un habit propre et tout ce qui s'en suit et d'aller se loger dans un hôtel garni assez équivoque pour que la production d'un passeport en règle, ou toute autre formalité de police, ne lui fût pas demandée.

Or le soir de ce fameux jour, M. le marquis de Mun, après avoir acheté un habit raproprié et avoir dîné d'une manière confortable chez un restaurateur médiocre, rentra dans la chambre qu'il avait louée rue Saint-Nicolas-d'Antin. Il faut faire remarquer que la rue Saint-Nicolas-d'Antin avait été choisie par Arthur en habile connaisseur. D'abord elle était assez éloignée du quartier du Palais-Royal, pour qu'Arthur n'eût pas à craindre la rencontre du petit nombre d'individus qui connaissaient son nouveau visage, jusqu'à ce qu'il fût établi dans une position du haut de laquelle il pût braver toute reconnaissance de la part de cette canaille. Outre cet éloignement, la rue Saint-Nicolas-d'Antin a un caractère mixte qui allait fort bien à la position d'Arthur : cette rue finit par ses deux bouts à deux des grandes voies de Paris renommées par leur opulence, la rue du Mont-Blanc et la rue Caumartin, et cependant

elle-même est assez obscure, assez sale, assez mal habitée. Le magasin n'y est guère qu'à l'état de boutique, et l'allée y est plus fréquente que la porte cochère. Mais M. de Mun avait posé là le pied de son échelle avec une certaine habileté, très-disposé à ne monter qu'échelon à échelon.

Or donc ce soir-là, comme notre marquis rentrait l'estomac plein, le cœur gai, il s'enferma dans sa chambre et il se donna audience à lui-même dans la personne de son ombre ; ce qui résulta de leur entretien fut une règle de conduite très-sage et que nous nous empresserions de faire connaître au lecteur, pour qu'il jugeât du caractère et de l'habileté de notre héros, si lui-même n'avait été interrompu dans son dialogue par un petit coup frappé à la porte. Tout l'alarmait, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il répondit : Entrez.

Il s'attendait à quelque visite menaçante ; il fut donc très-surpris de se trouver face à face avec une jeune fille de dix-huit ans, d'une beauté équivoque, d'une mise comme sa beauté, et qui se glissa dans la chambre avec un empressement mystérieux. Cette femme était remarquablement rousse, d'une taille assez élevée, et promettant de l'embonpoint. Le marquis la considéra d'un air défiant, et son ombre lui glissa dans l'oreille : Prends garde, c'est une intrigante.

— Qui ai-je l'honneur de recevoir chez moi (c'était une vieille formule de son ancienne splendeur) ? dit le marquis assez dédaigneusement pour montrer qu'il avait mesuré la valeur de la personne qui se présentait ainsi chez lui.

La dame, sans répondre, fit signe à Arthur de se taire, et sembla écouter ce qui se passait à l'extérieur. Arthur écouta aussi et il entendit une voix d'homme qui criait.

— Je vous dis que madame la duchesse de Ménarès loge dans cette maison.

Le portier, propriétaire de l'hôtel garni, repartit :

— Je n'ai aucun locataire de ce nom, vous dis-je.

— On l'a vue entrer ici il n'y a pas deux heures, et elle n'est pas repartie.

— Je vous dis encore une fois que je n'ai pas de locataire de ce nom, et après tout, Monsieur, ce n'est pas une maison de duchesses que la mienne.

— Quand les duchesses se cachent, dit le premier interlocuteur, elles ne sauraient mieux choisir que votre bouge, car personne ne s'aviserait de les y venir chercher. Mais le hasard a fait que mon valet de chambre l'a vue entrer ici et il ne l'a pas vue sortir.

— Eh bien ! Monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ? si cette dame a voulu se cacher, vous comprenez bien qu'elle n'a pas été me dire son nom de duchesse.

— Ceci est raisonnable, dit le questionneur, je vais donc vous tracer son portrait, et vous allez alors m'indiquer sa chambre. Une femme de dix-huit ans, blonde, pâle, grande ?

— C'est madame Durand.

— Madame Durand, répéta le questionneur, c'est le nom de sa première femme de chambre, ce doit être elle ; où la trouverai-je ?

— Au premier, n° 4.

CHAPITRE V.

Quiproquos.—Une duchesse espagnole et un comte espagnol. — Première querelle avec l'ombre. — A quoi sert de souffler la chandelle. — La visite nocturne et ses suites. — On parle d'un comte polonais.

Le bruit de quelques écus se fit entendre sur la table de la loge, et Arthur entendit monter lestement l'escalier. La dame, épouvantée, se recula et alla se cacher dans un angle de la chambre et derrière les rideaux du lit d'Arthur. On frappa trois ou quatre coups à une porte voisine de la sienne, et personne n'ayant répondu, l'individu, qu'on ne voyait pas, se mit à crier à travers le trou de la serrure :

— Ouvrez, madame la duchesse, c'est moi. J'ai découvert votre retraite; vous ne m'exposerez pas à une esclandre, que je ferais certainement, malgré les dangers qui pourraient en résulter pour vous.

L'effet de cette voix semblait si fort épouvanter la prétendue duchesse qu'elle regardait Arthur en joignant les mains, comme pour lui dire : protégez-moi. Mais l'ombre de celui-ci lui dit encore : C'est une intrigante. Est-ce qu'on trouve des duchesses fagotées comme ça dans des maisons comme celle-ci? D'ailleurs, le nom de Ménarès est espagnol, et cette femme est rousse comme une Allemande.

Arthur hésitait cependant; il y avait dans toute la personne de cette duchesse un attrait particulier, et ces cheveux roux eux-mêmes lui disaient que si elle n'était pas espagnole, elle devait en avoir les passions; il hésitait, disons-nous, lorsque sa porte s'ouvrit tout à coup, et il vit entrer un monsieur portant à la fois des favoris noirs, des moustaches noires, une royale noire, la plus belle

barbe noire du monde, disposée en massifs réguliers et pittoresques tout à la fois; ce monsieur était en outre noir par les sourcils, par les cheveux, par les yeux, par les bottes vernies; sa redingote noire, un gilet de velours noir avec des chaînes d'or et une chemise de fine batiste, sur laquelle brillaient de gros boutons en diamants, montés sur émail noir, complétaient le plus magnifique Espagnol qu'Arthur eût vu depuis longtemps.

Ce pouvait être un homme de trente-huit ans. Comme il se trouva face à face avec Arthur, qui, pour mieux écouter, s'était tenu collé derrière la porte, le superbe hidalgo ne put franchir le seuil, mais il mesura le jeune homme d'un air redoutable, et voyant que c'était un enfant, malgré ses cinq pieds huit pouces, il lui dit avec peu de courtoisie :

— Dites-moi, monsieur, vous ne sauriez pas ce qu'est devenue la dame qui loge dans cette chambre?

Arthur se sentit pris de l'envie de couper la figure à ce monsieur; mais son ombre le tira par la basque de son habit, en lui disant :

C'est une mauvaise affaire où tu serais un sot de te fourrer; ce sont des intrigants, qui ne demandent pas mieux que de te prendre à leur piége. Ne fais pas ici le jeune homme, le Don Quichotte, et agis avec la prudence d'un homme qui sait la vie.

Sur ce Arthur répondit :

— Je ne sais, Monsieur, si madame est la personne que vous cherchez, mais elle vient de s'introduire à l'instant dans ma chambre.

En disant cela, il montra la dame de la main, et vit qu'elle le regardait avec une surprise étrange.

Elle se redressa tout à coup avec une énergie singulière, et, sans daigner jeter les yeux sur l'Espagnol, qui, dès qu'il la vit, avait ôté son chapeau et pris une posture respectueuse, elle dit à Arthur :

— Un homme qui n'a pas une parole pour protéger une femme, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle s'est mise sous sa protection, cet homme, surtout quand il est jeune, est un lâche.

— Madame ! s'écria Arthur d'un air furieux.

La duchesse passa devant lui en le couvrant d'un souverain regard de mépris, et dit à l'Espagnol :

— Puisque je suis découverte, j'obéis. Je suis à vous, comte de Camballero.

Elle rentra dans sa chambre, et le comte la salua profondément quand elle passa devant lui. Aussitôt qu'elle fut rentrée, le comte tira quelques louis de sa poche et les présenta au marquis.

— Tenez, mon ami, voici pour vous remercier d'avoir bien fait les choses.

— Pour qui me prenez-vous donc? dit le marquis avec hauteur.

— Pour rien, fit le comte; vous m'avez rendu un service en m'évitant de faire fouiller cette maison par un commissaire de police, je vous paie ce service, voilà tout.

— Mais c'est donc véritablement la duchesse de Ménarès.

— Et qui voulez-vous que cela soit.

— Je vous avoue que je l'ai prise pour une intrigante..... sans cela, ajouta le

marquis d'un air menaçant, vous ne l'auriez pas découverte si aisément, et....

Mais avant qu'il eût eu le temps de faire cette apologie de ses intentions, un — Insolent!

Articulé d'une voix méprisante, lui coupa la parole; et comme il allait se récrier et demander raison, la duchesse parut et dit au comte :

— Venez, Monsieur, et laissez là ce misérable.

Elle descendit rapidement l'escalier, et le comte la suivit. Arthur, suffoqué de colère et d'étonnement, courut à la fenêtre, pour leur jeter une injure sur la tête; mais il s'arrêta, en voyant la duchesse monter avec le cavalier dans un magnifique équipage qui s'éloigna rapidement.

Après cette petite scène imprévue, Arthur se renferma dans sa chambre comme un forcené; on eût dit qu'il murait le champ clos où allait se livrer un combat à outrance. En effet, il se posa d'une façon tragique devant son ombre, qui prit exactement la même pose académique; il lui montra le poing; elle lui montra le poing.

— Ah çà, s'écria le marquis, te moques-tu de moi?

— Je ne suis point plaisante de ma nature, dit l'ombre; depuis tantôt une foule de siècles, on m'a appelée la triste expérience.

— Triste ou gaie, car le ton n'y fait rien, tu ne m'as encore servi à rien.

— C'est que tu ne sais pas m'employer, mon bon ami, répliqua l'ombre.

— Et comment se sert-on de toi, ma bonne amie?

— Avec un peu d'esprit et de jugement, rien n'est plus facile.

— Il me semble que je n'en manque pas, dit le marquis d'un ton suffisant.

— Hum! fit l'ombre.

— Hein? fit le marquis.

— Je peux te dire cela entre nous, et sans que personne nous entende : tu es un peu bête, mon cher ami.

— Moi?.....

— Tu es bête.

— Ce n'est pas possible.

— Tu es très-bête.

— Veux-tu te taire?

— Tu es excessivement bête.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu es bête, et je vais te le prouver.

— Mille tonnerres! te tairas-tu! s'écria le marquis, en donnant à son ombre un grand coup de pied qui alla frapper le mur, où le marquis se fit un mal horrible, comme si l'ombre lui avait rendu son coup de pied, tandis qu'elle reprenait du même ton sardonique et persévérant :

— Tu vois bien que tu es très-bête.

Arthur fit une grimace douloureuse; cette grimace était-elle le résultat du mal qu'il s'était fait ou de la conviction qu'il éprouvait?

Elle était le résultat de l'un et de l'autre; mais Arthur, ayant passé à ce moment devant une glace, où il resta un moment à se contempler, s'écria :

— Allos donc, il est impossible qu'avec une figure comme celle-là, une tour-

nure comme celle-ci, un nom historique, et la fortune que j'aurai demain, je ne réussisse pas.

— Tu ne serais pas le premier sot qui aurait réussi, lui dit son ombre tout bas.

— Qu'est-ce que c'est donc que l'esprit? C'est d'arriver, et j'arriverai.

— Les commencements ne sont pas heureux, fit l'ombre; sans le secours d'un gamin, tu n'aurais pas d'habit et tu crèverais de faim. Ce matin tu t'écriais : « De la jeunesse, de la force, de la beauté, et je deviendrai le maître du monde. » Pauvre marquis, et tu t'es fait arrêter comme anthropophage, et voilà qu'une femme te traite de lâche, et un homme d'insolent.

Le noble Arthur commençait à trouver la société de son ombre fort ennuyeuse, et, indépendamment de cette voix qui lui déplaisait, la vue de cette compagne impertinente qui se modelait sans cesse sur lui, et qui répétait exactement ses haut-le-corps d'indignation, ses trémoussements de colère, l'irritait; il souffla la chandelle, dans un mouvement de colère.

L'ombre se mit à ricaner, et lui dit :

— Tu commences, pour bien peu, à vouloir me faire disparaître; mais qu'importe que tu ne me voies pas, tu m'entendras.

Ici le marquis, pour étouffer cette voix moqueuse, se mit à jurer d'une façon terrible, en criant de toutes ses forces.

La voix menue de l'ombre perça ce tapage, comme le son aigu du fifre perce les ronflements de la grosse caisse, et lui dit :

— Tu vas te faire prendre pour un fou.

Le marquis se tut, en se rongeant de colère, et il dit d'une voix contrainte :

— Eh bien! expérience d'enfer, que me conseilles-tu?

— Que veux-tu, d'abord?

— Je veux être riche et considéré.

— Il faut travailler et être honnête homme.

— Je ne veux pas travailler, et je serai honnête homme quand je serai riche.

— Bien mal acquis ne profite jamais.

— Tu sais le contraire.

— C'est-à-dire que j'ai vu des fripons ayant les dehors du bonheur; pour ceux-là, je ne sais ce qui se passait dans leur intimité, mais tu n'as jamais eu à t'applaudir d'une mauvaise action.

— Ni d'une bonne.

— Tu n'en as jamais fait.

— Ce n'est pas pour mériter le prix Monthion que j'ai voulu revivre, c'est pour m'amuser.

— Soit, dit l'ombre, nous essaierons.

Comme le marquis allait répondre, un léger coup fut encore frappé à sa porte.

— Entrez, dit le marquis avec impatience,

La porte s'ouvrit, et une voix d'une suavité caressante poussa un petit cri d'effroi. Le marquis reconnut, à la lueur du gaz qui éclairait l'escalier, une exquise silhouette de femme qui se dessinait dans le cadre éclairé de la porte. Cette apparition avait quelque chose de fantastique et d'élégant; les formes souples et élancées d'une jeune fille se dessinaient aux yeux du marquis, et lui apprirent

la réalité des vingt ans qui lui avaient été rendus. Il se leva et s'avança d'un mouvement rapide vers cette apparition.

— Prends garde, lui dit encore son ombre : c'est une intrigante.

— Ah! lui dit le chevalier, tu n'as que cette chanson. Tu rabâches la vieille, tu rabâches.....

— Il n'est pas naturel qu'une fille de cet âge et de cette tournure.....

— Tu viens de m'en dire autant pour cette Espagnole de tout à l'heure, et tu m'as fait faire une sottise.

L'ombre se tut; elle semblait s'être trompée une fois, et elle ne voulut pas risquer de compromettre son autorité en se trompant peut-être encore, et elle laissa le marquis céder à ses vingt ans.

— Est-ce que vous êtes sans lumière, Charles? dit l'inconnue en entrant doucement et d'une voix qui affectait un léger grasseyement.

— Oui, répondit Arthur de ce ton bas et sifflant qui est à peu près le même dans tous les organes.

— Tu as bien fait, reprit l'apparence de jeune fille; on te croit encore absent, et comme les gens de la maison passent souvent par cette rue pour rentrer le soir ils auraient deviné que tu étais de retour, et qui sait si l'un d'eux ne fût pas monté?

La nécessité d'une obscurité profonde se trouvant ainsi établie, Arthur imagina qu'il serait excellent d'en tirer profit, et, pour savoir jusqu'où ce profit pouvait s'étendre, il prit la main à l'élégante visiteuse.

« Ah! ah! dit l'ombre au marquis, voici où tu vas triompher; un blanc-bec de vingt ans eût dit à cette ravissante créature : « Vous vous trompez, » et il l'eût poliment reconduite chez M. Charles. Tu n'es pas si innocent, toi... Nous n'avons pas vécu quatre-vingt-quinze ans pour faire de telles niaiseries. Commençons par lui serrer la main. »

A cette douce pression l'inconnue dit doucement :

— Est-ce avec cette froideur que tu me reçois, après un mois d'absence?

Avant que son ombre lui eût suggéré ce que voulait dire ce reproche, et à quoi cela l'autorisait, Arthur, pour lui prouver qu'il n'était pas si bête qu'elle voulait bien le dire, se subrogea aux droits de l'absent.

— Tu as coupé tes moustaches, dit la douce voix.

Mais Arthur ne se mit pas en peine d'expliquer cette absence si bien sentie; il envahit les possessions du pauvre Charles avec une telle rapidité, que la conquête elle-même, si disposée qu'elle fût à subir le joug de l'usurpateur, ne put que dire d'une voix impatiente :

— Ce n'était pas pour cela que j'étais venue..... Je voulais savoir si le comte de Trobanowski revient à Paris, ou s'il attendra la duchesse de Ménarès au Havre.

Ce nom, qui venait d'être pour lui le sujet d'une rencontre si peu aimable, revint à la mémoire d'Arthur, qui répondit à tout hasard :

— La duchesse a été retrouvée par le comte Camballero.

— Nous savons ça, le comte vient de l'écrire à la maison... Et le Polonais... que fait-il?

Arthur ne parla pas; mais sans doute il agissait, car la voix répéta d'un ton mignard :

— Mais ce n'est pas pour ça que je suis venue...

La réplique à cette observation se fit attendre assez longtemps, quoique nous puissions affirmer qu'elle fut attendue sans impatience, si toutefois elle le fut. Nous pouvons même dire que la visiteuse l'avait complètement oubliée, lorsqu'il plut au marquis de parachever le tour charmant qu'il venait de jouer, en disant de sa voix de stentor :

— Pourquoi donc êtes-vous venue ?

A cette question pas un mot ne fut prononcé. La dame se dégagea et, passant rapidement du côté de la porte, elle gagna l'escalier et s'enfuit comme épouvantée. Arthur voulut au moins la voir, et la suivit sur le palier; mais elle porta la main à son visage : il s'aperçut seulement qu'elle tenait quelque chose de brillant. Arthur mit la main à sa poche, et l'allée se fermait comme il s'écriait :

— C'est ma bourse !

Il rentra furieux dans sa chambre et courut à un tiroir où il avait enfermé ses papiers les plus importants, entre autres, la fameuse lettre de crédit; il la trouva et, consolé par cette suprême espérance, il s'écria :

— Assez, assez de ces rencontres abjectes ! Ce matin, dénoncé par deux vieilles folles déguenillées, traité comme un enragé, insulté et morigéné par un gamin, dépouillé par un prêteur sur gages et volé par une fille..... C'est un autre monde qu'il me faut. J'avoue que mon esprit ne peut descendre jusqu'à me défendre de piéges si bas... Demain j'irai chez mon banquier... et.....

— Nous verrons, dit l'ombre en hochant la tête. Tu as soufflé la chandelle pour ne pas me voir, et il en est arrivé que tu n'as pas vu qu'on te volait ta bourse.

CHAPITRE VI.

Un banquier qui, au premier aspect, semble bonhomme. — Une marquise bourgeoise. — Alarmes du marquis. — Rencontre préméditée du gamin.

Le lendemain de ce grand jour, Arthur, grâce au bon tour qu'il avait fait la veille, se trouva dans la nécessité absolue de se rendre chez le banquier qui devait lui remettre les cinq cent mille francs appartenant à celui dont il avait pris le nom. Ce banquier s'appelait M. de Labarlière, et occupait un hôtel rue de la Chaussée-d'Antin, et par conséquent à très-peu de distance de la maison où Arthur avait subi de si cruels désappointements.

La nuit porte conseil, et le marquis, un peu revenu de l'éblouissement de son merveilleux retour à la jeunesse, avait réfléchi aux chances qu'il pouvait avoir de tromper le banquier : en conséquence, et au lieu de se tracer une règle de conduite bien arrêtée, il se promit d'avancer ou de se tenir à l'écart, selon les circonstances et selon le caractère de l'homme auquel il allait avoir affaire. Il se remit en mémoire les façons, la tenue, l'air gauche de l'ancien Arthur, et se présenta vers onze heures chez M. de Labarlière. C'était un dimanche : les bureaux étaient fermés; mais le marquis aima mieux arriver directement au chef de la maison, que de passer par une filière de commis fort curieux d'examiner de la

tête aux pieds un marquis de province, et qui, avec l'intention de le trouver ridicule, eussent pu arriver à découvrir qu'il était un fripon.

Ne sachant précisément quelle démarche avait été faite par le marquis noyé, au sujet de la lettre de crédit, il se réserva autant que possible de s'en déclarer porteur ou propriétaire à son gré. C'est pour cela qu'au lieu de demander à voir immédiatement M. de Labarlière, il remit la lettre à un domestique, en le chargeant de demander à son maître s'il voulait bien le recevoir. Les quelques minutes qui s'écoulèrent entre l'allée et le retour du valet furent remplies d'une anxiété cruelle; le sort d'Arthur se décidait en ce moment. Le regard du domestique qui l'avait toisé des pieds à la tête, lui avait suffisamment annoncé que son habit bleu à boutons jaunes, son pantalon d'un gris équivoque, ne lui donnaient pas une tournure de gentilhomme, et mentaient surtout à sa qualité d'héritier. Cependant, le premier mot du domestique sembla décider la question en sa faveur, car il revint avec empressement et, d'un air aussi respectueux que son regard avait été insolent, il dit à Arthur :

— M. de Labarlière est prêt à recevoir M. le marquis de Mun.

Arthur suivit le laquais à travers une suite de salons, et arriva dans un petit cabinet où il trouva un homme d'environ cinquante ans, court, gros, et d'une physionomie assez empâtée pour qu'on s'étonnât de la réputation qu'il avait d'être l'un des plus habiles financiers de Paris. Au moment où on ouvrit la porte, il se leva avec empressement pour quitter le bureau devant lequel il travaillait; mais, comme si le regard qu'il jeta sur le marquis l'eût repoussé à sa place, il se rassit et dit avec une légère inclination de tête :

— Qui êtes-vous, Monsieur, et que me voulez-vous?

— C'est moi, Monsieur, répondit Arthur, qui viens de vous faire remettre une lettre de crédit de cinq cent mille francs.

Le banquier considéra de nouveau le marquis, et quoiqu'il n'eût aucune raison de soupçonner une fraude, il lui demanda assez sèchement à quel titre il lui présentait cette lettre. Arthur se montra étonné de la question, et répliqua d'un ton encore plus sec que celui du banquier:

— C'est à titre de créancier de votre maison, Monsieur, et comme héritier de M. le marquis de Mun, dont je suis le fils.

M. de Labarlière, qui jusque-là avait trouvé convenable de laisser debout l'habit bleu et le pantalon gris, s'empressa d'offrir un siége au marquis et à l'héritier. Cependant son regard ne quittait pas Arthur, car, en même temps que l'étrangeté de son costume l'étonnait, la beauté et la distinction de sa personne lui paraissaient une sorte de preuve de la vérité de son assertion.

— Monsieur, lui dit-il enfin, j'ai été avisé depuis plus de quinze jours de votre arrivée et de la mort de monsieur votre père, et j'ai été aussi surpris depuis ce temps de ne pas vous voir...

—Que vous l'êtes sans doute en ce moment... de me voir dans l'état où je suis; n'est-ce pas, Monsieur? dit Arthur en souriant.

— Il est vrai, dit le banquier, que je m'étais fait une tout autre idée du fils de M. de Mun, et que votre personne....

— Ou plutôt mon costume, Monsieur, vous a fait croire que vous étiez en présence de quelque intrigant de bas étage.

— Ah! Monsieur, fit le banquier en s'inclinant d'un air de confusion et d'excuse.

— Mon Dieu, Monsieur, ne vous en défendez pas, reprit Arthur, car si j'avais eu la défiance que vous me montrez, ce n'eût été ni dans ce costume ni en ce moment que je me fusse présenté chez vous.

— Que vous est-il donc arrivé? dit M. de Labarlière avec une curiosité où régnait encore un reste de doute.

— Beaucoup de choses où j'ai été plus ridicule qu'il n'est permis à un gentilhomme de l'être, dit Arthur, qui reprit avec talent ses façons de 1760. Je me suis laissé dépouiller comme un provincial, par tout ce qu'il y a de plus misérable, et si je n'arrive pas nu chez vous comme un petit saint Jean, c'est que la coquine qui m'a pris hier mes derniers louis, n'a pas pu emporter mes habits.

La façon de dire était tout à fait marquise; elle l'était même tellement, que M. de Labarlière fronçait déjà les sourcils, en se consultant sur le parti qu'il devait prendre, lorsqu'une dame entra inopinément dans le cabinet du banquier.

C'était une femme de cinquante ans, d'une maigreur excessive, ne possédant personnellement rien de ce qui ne peut se dissimuler quand cela existe, et de ce qui se remplace si aisément quand cela n'existe pas.

Elle était vêtue de blanc, et la finesse du squelette étant donnée par la nature, il s'en suivait que, grâces aux adjonctions créées par l'art, cette femme avait une de ces tailles frêles et menues qui font d'autant mieux ressortir l'ampleur des hanches et la rondeur du sein, qu'on peut donner à ces appas la juste mesure qui doit les rendre très-séduisants et leur prêter tout l'aspect de l'extrême jeunesse. Par un hasard assez remarquable, elle s'arrêta un moment à l'embrasure de la porte qu'elle venait d'ouvrir, et rappela à Arthur d'une manière à la fois précise et fugitive l'adorable silhouette qui l'avait si galamment escroqué la veille au soir.

Cependant, avant d'avoir fait cette remarque, ou plutôt avant d'avoir subi cette sorte de réapparition, Arthur s'était levé, et avait salué la femme qui entrait, quelle qu'elle fût. Ce bon signe de savoir-vivre avait frappé le banquier, qui alliait mal, dans son esprit, le langage et les façons d'Arthur avec la pénurie de son costume et la prétendue niaiserie qui l'avait laissé duper par de misérables intrigants. Il allait donc arriver que, pour avoir voulu trop ressembler à ce qu'il devait être, le marquis de Mun était menacé d'une inquisition sévère sur sa personne, lorsque cette dame vint à son aide. Ce que M. de Labarlière avait été un quart d'heure à reconnaître, ladite dame le vit en une seconde. Il n'y a point d'habit mal fait ni de pantalon disgracieux pour de vieux yeux féminins; ils ont un sentiment artistique qui devine la beauté sous les voiles les plus disgracieux. Madame de Pimpani reconnut au premier coup d'œil qu'Arthur était le plus beau jeune homme qu'elle eût rencontré de sa vie : elle répondit à son salut le plus gracieusement du monde, et dit à son frère d'une voix qui fit tressaillir notre jeune homme :

— Je viens vous avertir que Charles est de retour.

A ce nom de Charles, Arthur attacha sur la dame des yeux aussi épouvantés que surpris; la silhouette et le Charles s'unirent dans un même souvenir, et

Arthur pâlit à la pensée de ce qu'il avait peut-être osé contre cette figure abominable. Mais ni elle ni son frère ne purent s'en apercevoir, car le banquier s'était levé précipitamment à la nouvelle de cette arrivée, et avait entraîné sa sœur dans l'angle d'une croisée où ils causaient à voix basse : après que M. de Labarlière eut sans doute obtenu les renseignements qu'il désirait avoir, ce fut le tour de madame de Pimpani d'adresser des questions au banquier, et évidemment ses questions avaient pour objet la présence de ce jeune et bel étranger. Les réponses de M. de Labarlière ne devaient pas être favorables à Arthur, car il lui sembla que la sœur les combattait en attachant sur son protégé des regards curieux et stupéfaits. M. de Labarlière ne paraissait point convaincu que la beauté d'Arthur fût une preuve de son identité, et ce fut probablement pour faire taire les protestations de madame de Pimpani, qu'il lui dit d'un ton de mauvaise humeur, mais d'une voix assez mal contenue pour qu'elle pût arriver jusqu'au marquis :

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il prétend avoir été hier soir dépouillé de ses derniers louis par je ne sais quelle coquine.

A cette phrase, le visage convaincu de la dame donna une consistance aux vagues soupçons qui avaient traversé la tête du marquis, et, pendant qu'elle le regardait, pour les confirmer tout à fait, il dit de cette voix de stentor, de laquelle il avait attendu la veille un si grand effet :

— Oui, Madame, on a profité de mon inexpérience pour me réduire en l'état où je suis.

S'il était donné à quelqu'un de traduire le mouvement de physionomie de madame de Pimpani, c'eût été probablement un assez long récit commençant par ces mots, suivis de plusieurs points d'exclamation :

— Il appelle cela de l'inexpérience!!!

Quoi qu'il en soit de ce que pensa la dame et de ce qu'elle ne dit pas, le résultat de l'épreuve fut favorable à Arthur, car elle sembla affirmer à son frère qu'il commettait une grande imprudence en paraissant douter que ce fût là véritablement le marquis de Mun qui était devant lui. M. de Labarlière essaya encore quelques objections, mais elles ne tinrent pas contre la dernière raison que madame de Pimpani glissa dans l'oreille de son frère. Il se retourna vers Arthur, et lui dit alors avec une courtoisie empressée :

— Il ne faut pas vous étonner, Monsieur, de l'accueil un peu réservé que je vous ai fait d'abord ; vous savez mieux que moi à quelles indignes tromperies un homme d'honneur peut être exposé.

Nous ne pouvons dire par quel hasard les regards d'Arthur et de madame de Pimpani se rencontrèrent à cette parole ; mais Arthur, en considérant ce visage décharné et artistement peint, ces yeux éraillés, ces sourcils tracés au pinceau et ces cheveux noirs dont la transparence rougeâtre annonçait l'emploi des cosmétiques de madame Mâ, ne put s'empêcher de pousser un profond soupir en disant :

— Je le sais, Monsieur.

Probablement madame de Pimpani n'était pas assez complètement absorbée par l'admiration émue que lui causait la présence d'Arthur, car elle réprima un mouvement furieux de dignité. A l'expression lamentable du marquis, M. de La-

barlière ne vit qu'une doléance fort naturelle du pauvre dupé, et se retira en lui disant :

— Permettez-moi, monsieur le marquis, de vous laisser un moment avec ma sœur ; j'ai besoin de faire à la personne dont on vient de m'annoncer l'arrivée une réponse qu'elle ne peut attendre longtemps.

M. de Labarlière se retira, et madame de Pimpani et Arthur restèrent en présence : elle le considéra un moment en face et lui dit, du ton le plus dégagé :

— Vous êtes M. le marquis Jacques-Arthur de Mun, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, répondit Arthur d'un air impertinent; et je demeure rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° 8, au premier, la porte à gauche, et dans une chambre qui a été, je crois, occupée par un M. Charles.

— Je sais tout cela, Monsieur, répondit madame de Pimpani, sans se troubler le moins du monde et d'un air moqueur. Je l'ai appris d'une femme de chambre que j'ai envoyée hier à cette adresse, et à laquelle il est arrivé je ne sais quelle aventure, dont je ne veux pas savoir les détails.

Le visage d'Arthur prit une expression de joie à cette déclaration, et repartit toujours avec la même impertinence :

— Et ladite femme de chambre était sans doute jeune et jolie?

— C'est ma sœur de lait, repartit madame de Pimpani, en se pinçant les lèvres d'un air hautain.

Elle est bien nommée, pensa le marquis, auquel un ancien souvenir de liaison avec M. de Bièvre avait prêté une pointe de calembourg dans l'esprit, et en faisant une horrible grimace. Mais il garda pour lui cette réflexion, pendant que madame de Pimpani continuait :

— Une fidèle négresse sur laquelle je puis compter.

La grimace d'Arthur redoubla ; mais, comme il s'aperçut qu'il allait faire éclater la vieille, il reprit le plus gracieusement du monde :

— Est-ce aux bons rapports que cette fille a pu vous faire de moi, Madame, que je dois la protection qui vous a fait prendre ma défense contre les soupçons de M. de Labarlière?

— Peut-être, Monsieur, dit madame de Pimpani en souriant; mais il ne suffit pas de ce que vous avez fait, pour vous assurer cette protection à l'avenir.

— Est-ce qu'il me faudra recommencer, Madame? fit le marquis en affectant une frayeur comique.

— Cela vous a paru, à ce que l'on m'a dit, assez agréable pour que je ne fusse pas étonnée que la fantaisie vous en reprît, dit madame de Pimpani dont le vieux visage avait une malice qui rappelait au malheureux l'expression terrible de Bazilius. Il commençait à avoir peur, lorsqu'elle reprit d'un ton dédaigneux :

— Mais laissons, je vous en supplie, cet entretien fort équivoque et de mauvais goût, et dites-moi, Monsieur, si vous êtes dans les dispositions que monsieur votre père m'a annoncées dans la lettre qu'il m'a écrite avant de mourir.

A ce moment, les autres frayeurs d'Arthur le reprirent à la gorge; il chercha à se rappeler tout ce qu'avait pu lui dire son parent disparu, sur les intentions secrètes de son voyage, mais il ne trouva rien qui pût l'avertir des intentions aux-

quelles madame de Pimpani faisait allusion. Il se contenta donc de répondre vaguement :

— Le premier devoir d'un gentilhomme et d'un fils respectueux est d'accepter sans discussion l'héritage entier de son père, quelques obligations qu'il lui impose.

— La duchesse de Ménarès, Monsieur, répondit madame de Pimpani, n'attendait pas moins de vous, et j'aurai l'honneur de vous présenter à elle quand je l'aurai instruite de votre arrivée.

Comme elle achevait cette phrase, le banquier rentra, et sa sœur quitta le cabinet après avoir recommandé, par un signe, le silence à Arthur. Celui-ci, au nom de la duchesse, avait éprouvé un étonnement encore plus vif que celui qui l'avait frappé à l'aspect de madame de Pimpani. Ces rapprochements de noms, ce conflit de circonstances étranges lui faisaient douter de la réalité de ce qui se passait, et il restait immobile à sa place, cherchant à démêler par quel fil tous ces personnages se trouvaient attachés les uns aux autres, lorsque M. de Labarlière lui dit :

— Ma caisse est fermée aujourd'hui, et je ne pourrai faire établir le compte exact de ce qui vous est dû; mais d'après ce que vous m'avez raconté, je crois vous être agréable en vous priant de prendre ces dix mille francs jusqu'à ce que nous puissions arrêter ce compte par le solde de ce qui vous appartient, à moins qu'il ne vous soit plus commode, ajouta le banquier d'un ton désintéressé, de laisser vos fonds dans ma maison comme avait fait monsieur votre père.

— C'est une décision, Monsieur, à laquelle je crois que je m'arrêterai, mais à laquelle je n'ai pas encore pensé.

— Comme il vous plaira, Monsieur, dit M. de Labarlière; nous en causerons, si vous voulez, demain, à dîner, car je compte que vous me ferez l'honneur d'accepter mon invitation, et que je pourrai vous présenter au reste de ma famille.

Arthur accepta et se retira immédiatement.

Lorsqu'il fut hors de cette maison, et quoiqu'il ne pût se rendre un compte bien exact de la voie dans laquelle il s'était engagé, il se sentit déchargé d'une énorme inquiétude, et il serra ses billets avec un mouvement de joie convulsif, et s'écria en lui-même;

— Maintenant l'avenir est à moi!

Si M. de Mun s'était jamais occupé de poésie, peut-être que son ombre eût pu répondre à son exclamation par une des plus belles strophes de M. Victor Hugo, qui commence par ces mots :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire : l'avénir est à Dieu.

Mais, quoique moins poétiquement exprimée, la réponse ne manqua pas à l'exclamation, et cette réponse n'était autre chose que la présence de Léopold Fouriou, assis négligemment sur une borne en face la porte cochère de l'hôtel de M. de Labarlière. Lorsqu'il aperçut Arthur, il descendit de sa borne, et lui dit de ce même ton impudent et railleur qu'il avait la veille :

— Dites donc, monsieur le marquis, est-ce que c'est vous qui payez à déjeuner ce matin?

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle? fit Arthur en s'éloignant, après lui avoir jeté, du plus haut qu'il put, un regard de mépris :

— Dites donc, dites donc, lui cria le gamin, vous oubliez bien vite les amis. J'ai à vous parler sérieusement de la part du négociant à qui vous avez repassé hier les reconnaissances du Mont-de-Piété.

Comme le gamin disait cela en élevant la voix pour se faire mieux entendre d'Arthur qui marchait rapidement devant lui, celui-ci craignit qu'il ne donnât suite à ses confidences publiques, et s'arrêta pour répondre à l'illustre Léopold.

— Je suis sûr, dit celui-ci en ricanant, que vous ne couriez pas si vite il y a quinze jours, quand vous n'aviez que cinq pieds deux pouces; mais l'air de Paris vous est bon à ce qu'il paraît, car vous êtes fièrement grandi en peu de temps.

Ceci expliqua à Arthur que le prêteur sur gages avait sans doute été retirer les habits du Mont-de-Piété, et avait reconnu qu'ils ne pouvaient appartenir au colosse qui s'en disait le propriétaire. Cependant Arthur ne sachant pas jusqu'à quel point cet homme pouvait vouloir user de cette circonstance accusatrice, et voulant de son côté pouvoir y parer avec connaissance de cause, crut devoir transiger avec Léopold, et l'engagea à le suivre.

CHAPITRE VII.

Destinée du marquis. — Son passé, son avenir. — Considérations sur la question espagnole, par Fouriou. — Les Ménarès. — Fidélité carliste. — Les habitués du théâtre du Palais-Royal. — L'habitué du quai aux Fleurs. — Un comte polonais. — Une comtesse polonaise. — Prétentions du gamin. — Premier récit de l'ombre.

Le marquis, tout en marchant, et pour commencer sa reconnaissance, demanda à Léopold comment il avait été informé de sa présence chez M. de Labarlière.

— Il me semble, lui répondit Léopold, que lorsque je vous ai apporté le portefeuille à la Conciergerie, je vous ai prouvé que je savais lire. Il ne faut donc pas vous étonner si j'étais sûr qu'un gaillard de votre force ne s'arrêterait pas à chiper quelques méchantes hardes, et voudrait s'attribuer les cinq cent mille francs du défunt.

— De qui veux-tu parler ? dit Arthur.

— Pardieu, dit le gamin, du petit dont cette vieille canaille de chevalier avait mis les habits en gage, sans doute de complicité avec vous, car sans cela vous n'auriez pas su aussi bien ce que contenait le portefeuille. Je commence à comprendre la chose maintenant ; vous avez escofié le jeune de moitié, et comme la moitié vous a paru trop maigre pour votre appétit, vous avez escofié le vieux à vous tout seul, pour ne partager avec personne. Cela n'est pas trop bête. Seule-

ment je me suis imaginé de m'instituer héritier du vieux chevalier, comme vous du petit marquis, si ce n'est que je ne prends la place de personne. Votre affaire était bien emmanchée ; mais, ce que je ne conçois pas, c'est la rage qui vous a pris de hurler comme un fou, pendant que vous étiez dans la chambre du vieux. Mais enfin ce qui est fait est fait, la chose a bien tourné, il ne faut pas que nous la laissions en chemin.

Cette manière de s'associer à lui déplut singulièrement au marquis de Mun ; mais il n'en savait pas encore assez pour pouvoir éconduire le gamin, et il répondit d'un air qu'il tâcha de rendre bienveillant :

— Tu es fou, mon pauvre garçon, et tu arranges dans ta tête une histoire comme celles que tu as l'habitude de lire dans la *Gazette des tribunaux*.

— D'où savez-vous que je lis la *Gazette des Tribunaux?* fit Léopold : vous connaissiez donc bien le vieux chevalier pour qu'il vous ait parlé de moi?

Arthur se mordit les lèvres de la niaiserie qu'il venait de dire, et reconnut qu'il n'y avait rien à gagner pour lui à discuter avec Léopold.

— Sans doute, reprit-il, je connaissais le chevalier; la meilleure preuve que j'ai eu affaire à lui c'est qu'il m'a dépouillé de tout ce que je possédais.

— Vous devez en être consolé, reprit Léopold en ricanant, puisque vous avez tout rattrapé.

Le ton dont Fouriou prononça ces paroles alarma le marquis, et à tout hasard il répliqua :

— Après la ruine complète dont j'ai failli être victime, je suis fort peu touché de la perte de quelques valeurs, qui ne m'ont pas été restituées.

— Il paraît que vous n'estimez pas beaucoup votre peau, monsieur le marquis, car si les papiers qui étaient cachés dans le secret de votre portefeuille étaient tombés dans les mains de la police, ou je ne me connais pas en cour d'assises, vous eussiez pu dire adieu à vos cinq cent mille francs et à la promenade des Tuileries ou toute autre qui pourrait vous plaire.

— Quels sont ces papiers? s'écria Arthur, de plus en plus alarmé.

— Si vous voulez monter chez vous et vous faire servir un morceau de galantine et une bouteille de vin de Champagne, car, lorsqu'on est chevalier, on ne doit plus boire que du champagne, je vous raconterai l'histoire du papier.

— Tu l'as dans ta poche? dit Arthur avec anxiété.

Le gamin hocha la tête, et reprit d'un air hypocrite :

— Vous comprenez bien que je n'ai pas voulu l'exposer à se perdre, et je l'ai appris à peu près par cœur, pour pouvoir vous le réciter.

Le marquis espéra qu'il trouverait dans ce récit l'explication de la réception que lui avait faite madame de Pimpani, et il engagea Léopold à le suivre dans sa chambre. Une fois qu'ils y furent établis, Arthur donna l'ordre à l'un des garçons de l'hôtel d'aller chercher et d'amener un tailleur célèbre et de lui recommander d'apporter plusieurs habillements noirs complets comme il convenait à un héritier d'en avoir. Il donnait encore à ce garçon les détails nécessaires sur sa taille et sur sa personne pour que les habits fussent convenablement choisis, lorsque Léopold continuant les instructions données par Arthur, expliqua comme quoi il lui fallait aussi un habillement complet, et montra qu'il s'entendait en élégance beaucoup

mieux que le marquis lui-même. Celui-ci montra qu'il avait profité des sages conseils que son ombre avait dû lui donner en secret, car il s'excusa, pour ainsi dire, vis-à-vis du gamin de l'avoir oublié, et confirma les instructions que Léopold venait de donner au garçon. Une fois ces arrangements pris et le déjeuner ayant été servi, voici en quels termes le jeune Léopold rendit compte à Arthur de Mun de la lettre particulière, ou plutôt du petit manuscrit qu'il avait soustrait du fameux portefeuille.

Je demande pardon à mes lecteurs de leur donner le récit de Fouriou tel qu'il fut fait au marquis, au lieu de la lettre qui sans doute racontait les événements, dont il va être question d'une façon grave et convenable; mais je n'ai pu me procurer cette lettre, et je suis obligé de m'en tenir au résumé qui en fut fait par le gamin.

— Voici ce que c'est : Le papa vous explique comme quoi il y a en Espagne un roi et une reine; seulement ce n'est pas comme dans les contes des fées, où le roi et la reine ont un enfant charmant qui promet d'être un prince accompli, et un tas d'autres choses, et qui là-dessus vivent en bonne amitié. Pas du tout. Le roi et la reine d'Espagne vivent comme chien et loup, c'est-à-dire qu'ils ne demandent pas mieux que de s'étrangler l'un et l'autre, ce qui est bien étonnant puisqu'ils ne sont pas mariés. Cela prouve, entre nous soit dit, que les mœurs de la cour sont bien différentes des nôtres : tant il est que, pendant que madame la reine règne à Madrid, monsieur le roi lui fait la guerre dans la province. D'après la lettre du papa, il paraît que ce roi-là avait non-seulement des partisans dans son pays, mais encore en France, et que le papa était un des plus chauds. Mais avant de vous expliquer ce qu'il a fait pour témoigner au roi Charlos tout le dévouement qu'il avait pour lui, il faut que je vous parle d'une autre histoire qui est aussi dans la lettre.

Il y avait en Espagne, parmi ceux qui tenaient pour le roi Charlos, comme disent les Espagnols, un certain duc et une certaine duchesse de Ménarès, qui avaient plus de millions que le roi lui-même. Ce duc et cette duchesse, vivant dans un pays où on envoie tous les cinq ou six ans des gouvernements se promener pour leur santé, avaient fait passer en France une bonne partie de leurs chers millions et les avaient mis en dépôt chez M. de la Barlière où vous avez été ce matin. Lorsqu'ils en eurent assez amassé en dehors de leur pays pour y servir la cause de leur roi, qui pendant ce temps-là se faisait traquer comme un renard et se faisait dire la messe comme un pape, ils lâchèrent l'Espagne au ciel bleu, comme dit la romance de M. Monpou, et vinrent en France où ils amenèrent avec eux leur fille unique qui devait hériter non-seulement de tous les millions de Paris, mais encore de tous les millions d'Espagne.

Maintenant, voici la chose : le duc et la duchesse, et un tas d'autres bêtes de leur sorte, tant Français qu'Espagnols, donnaient de l'argent à M. de la Barlière pour qu'il achetât et envoyât au roi d'Espagne des fusils, de la poudre, des canons et du chocolat : or, le papa, votre papa s'entend, le papa qui vous écrit, qui demeurait à Mont-de-Marsan, était chargé de faire passer les objets en question à ce bon roi Charlos, et c'est à cela qu'il a gagné les cinq cent mille francs dont vous venez d'hériter, gâcee à moi. Voilà ce que vous ne saviez pas, et ce

que ce bon papa, dont vous n'avez pas la moindre idée, vous écrivait à son lit de mort, comme il le dit sentimentalement.

Mais, pendant que le papa ratissait sur la poudre et le chocolat de M Charlos, il arrive que le duc et la duchesse de Ménarès meurent tous deux comme s'ils n'avaient pas le sou, et laissent leur fille orpheline comme le dit toujours sentimentalement le papa, qui, à ce qu'il me paraît, n'était pas très-fort sur le français, attendu, qu'à mon idée, on n'est jamais orpheline quand on a des rentes.

Il est probable que vous avez étudié en droit dans votre province, car je vois qu'on fait étudier en droit tous les jeunes gens de famille, sans doute pour les préserver des huissiers, des notaires et des juges, enfin de tout ce qui peut nuire à l'homme. Vous savez donc, par conséquent, qu'aussitôt que le père et la mère sont morts, on nomme un tuteur à l'enfant. Il est vrai que l'enfant avait seize ans, mais enfin le tuteur n'en fut pas moins nommé.

M. de la Barlière avait plus qu'envie de le devenir; quand je dis plus qu'envie, je parle bien; il en avait besoin, vu qu'il avait ratissé de son côté sur les millions du duc et de la duchesse, et qu'il n'était pas fâché de reconnaître lui-même ses comptes de cuisine. Mais l'orgueil espagnol, comme dit toujours le papa, ne put admettre qu'une noble duchesse *castillane* (toujours le papa) fût soumise à la tutelle d'un simple Français et, qui plus est, d'un misérable agioteur. (J'ai retenu le mot parce que je ne l'ai pas compris. Pourtant, à l'air général du discours, cela m'a fait l'effet que le papa appelait M. de la Barlière un fripon, ce qui n'est pas délicat de sa part, et ce que n'eût jamais fait un pensionnaire de Saint-Denis ou du Mont-Saint-Michel où l'on se respecte entre soi.) Mais revenons à la chose.

Le banquier ne put pas se faire nommer tuteur; mais le banquier a une sœur qui est aussi une espèce de duchesse espagnole, du temps du roi que l'empereur Napoléon Ier avait nommé pour faire ses affaires en Espagne. Ce que le banquier n'avait pas pu faire pour lui, la marquise de Pimpani l'emporta d'emblée pour un certain comte de Camballero qui n'était rien moins que l'amant de la vieille; car il paraît que la sœur est vieille, que le comte est pauvre et que leurs amours se réglaient en pièces de cent sous. Le M. Camballero fut donc nommé tuteur de la petite duchesse de Ménarès. Il paraît que le papa croyait son fils très-bête, quoiqu'il ne s'imaginât pas que cette lettre dût être un jour à votre usage, puisqu'il lui explique, pendant plus de deux pages et demie, comme quoi c'est maintenant la Pimpani qui est à la fois le banquier et le tuteur. Je n'ai pas eu besoin de quatre mots pour comprendre la ficelle. Elle a fait faire des lettres de change à son M. Camballero, et elle lui dit : Si tu fais le méchant avec mon frère, je te fais mettre dedans; et elle dit à son frère : Si tu ne m'en donnes pas, je te fais rendre tes comptes au tuteur. Peut-être que vous êtes curieux de savoir par qui le papa a appris tous ces secrets de famille : c'est par un certain Charles Loupon qui voyage pour le compte de la maison de la Barlière et qui fait à la fois dans les provinces les affaires des carlistes de Charlos V, et les affaires des carlistes de Charles X. La lettre dit tout naïvement : « C'est Charles Loupon qui m'a raconté cela, lorsque nous nous sommes rencontrés à Nantes à l'époque où nous avons agité la question de savoir s'il fallait recommencer les mouvements dans la Vendée. » Il n'y a pas d'autres renseignements sur le Charles Loupon.

Le marquis pensa avec raison que c'était celui dont il avait si imprudemment pris la place, et prêta une nouvelle attention au récit du gamin, qui reprit :

— La manigance de la Pimpani allait très-bien; mais, comme il y a une fin à tout, et que la jeune Espagnole semblait ne vouloir rester mineure que d'âge, et pas du tout de mariage ou d'autre chose, on pensa à lui donner un époux légitime; voilà où cela commença à s'embrouiller. Il fallait à la fois un joli gaillard pour plaire à la petite duchesse, et un bon garçon pour acquitter les registres du tuteur et du banquier. Or, savez-vous qui on finit par choisir après bien des recherches inutiles? Vous, monsieur le marquis, ou plutôt le gringalet que vous avez envoyé se faire manger aux poissons. Je récite : « Un grand nom et en même temps une fortune dépendante vous ont mérité ce choix, ô mon fils! descendant illustre de l'illustre famille des Margraves de Mun, votre haute noblesse rassurera les susceptibilités de la noblesse espagnole qui aurait pu s'alarmer d'une mésalliance, et vous-même, en vous prêtant à la fraude loyale de madame de Pimpani, vous trouverez encore dans les restes de la fortune de la duchesse de Ménarès et dans les vastes possessions qu'elle a laissées en Espagne de quoi reprendre le rang dont le malheur vous a fait descendre. Écoutez les conseils d'un père mourant, ô mon fils! c'est au moment où il va comparaître devant Dieu, qu'il vous adresse ces dernières exhortations. Ne vous montrez pas trop difficile lors de la libération de M. de la Barlière et du comte Camballero, car enfin vos possessions d'Espagne vous resteront, et vous serez toujours maître, quand il en sera temps, d'abandonner la cause de Charlos V, lorsque vous serez sûr du triomphe de l'innocente Isabelle. » En voilà-t-il une canaille de père? Il n'a fait accepter monsieur son fils que pour son fanatisme, et parce que, selon lui, il préférerait mille morts plutôt que d'abandonner la cause du roi légitime de l'Espagne et il lui conseille de le lâcher. Quel vieux belître! Je continue : C'est au moment où le jeune homme en question allait recevoir la confidence de toutes ces belles choses que le papa se sentit pris d'un mal de ventre tout à fait mortel; or, comme le jeune homme n'était pas présent, il lui écrivit tout ce que je viens de vous dire, en lui recommandant de se presser un peu plus qu'un maçon qui traîne une pierre, afin d'arriver à temps, vu qu'il se passait à Paris des choses pour lesquelles la jeune duchesse Josepha de Ménarès n'avait pas demandé la permission de son tuteur.

Suivez bien l'histoire, elle est très-embrouillée, et cela va recommencer sur une autre gamme.

Donc M. de la Barlière a deux fils et une fille : comme de juste les fils ne ressemblent pas à leur père. Je peux vous en tracer le portrait, attendu que j'ai l'honneur de les connaître tous les deux, beaucoup mieux que vous ne connaissez votre papa de Mont-de-Marsan.

Le marquis interrompit le gamin, et lui dit avec étonnement :

— Comment se fait-il que tu puisses connaître des jeunes gens comme les fils de M. de la Barlière?

— Connus, parfaitement connus tous les deux; je n'ai pas besoin, croyez-moi, d'entrer dans leur salon, de dîner avec eux, pour connaître les gens. Cela se sent, cela se voit, cela se devine à des riens du tout, dont vous n'avez pas d'idée. Il

faut vous dire que le soir, quand je n'avais rien de mieux à faire, je m'allais poster au coin du théâtre du Palais-Royal pour ouvrir les portières des voitures; or, qu'est-ce que c'est que le Palais-Royal, et qui est-ce qui va au Palais-Royal?

Le gamin prit une attitude de charlatan au moment où il vend et explique les propriétés de son vulnéraire universel, et il dit d'une voix claire et démonstrative :

— Le Palais-Royal, c'est un théâtre où il y a des demoiselles qui sont maigres comme un os et qui mettent des tas de faux mollets et autre chose pour le montrer le plus possible au public. Le théâtre du Palais-Royal est un théâtre où on récite toutes les polissonneries possibles, et où, excepté la fin finale de l'amour que la police ne permet pas aux pièces, on fait tout ce qui peut se faire quand la chandelle est allumée. C'est gentil, c'est amusant, je ne dis pas non, mais enfin qui est-ce qui va au Palais-Royal? Primo, des vieux qui prennent cela comme du tabac pour se faire éternuer, et puis de vrais gamins qui adorent les bâtons rembourrés et les mènent faire des petits soupers; car entre ces femmes-là et les poupées il n'y a d'autre différence que les unes marchent à la mécanique et que les autres marchent toutes seules. Or, le jeune M. Gustave de la Barlière ne quittait pas ledit théâtre et n'y venait jamais seul, et jamais avec la même; outre cela il avait toujours des gants jaunes, des cannes à pomme d'or avec des diamants dessus, des camélias à sa boutonnière; il traitait ses domestiques comme des nègres, et tous les marchands de contremarques le saluaient avec respect : ajoutez à cela que je l'ai vu fumant à un grand balcon sur le boulevard, et vous comprendrez que je n'ai pas besoin d'avoir vécu avec lui de pair à compagnon pour être sûr que c'est un farceur qui mange l'argent de son père par les deux bouts.

Voici maintenant pour le second : Je suis médaillé du quai aux Fleurs, et les mercredis et les samedis je voyais venir un petit jeune homme barbu comme le juif errant, avec des grands cheveux plats et un chapeau à grands bords et énormément pointu. Il n'y a pas à se méprendre à ce signalement, c'est un républicain ou un artiste. La seule chose qui m'embêtait un peu, c'est qu'il dépensait toujours beaucoup d'argent et qu'il est connu, comme il est connu qu'il fait jour en plein midi, que jamais le républicain et l'artiste n'ont eu le sou; ce n'était donc pas un républicain comme un autre, ni un artiste comme un autre.

A toi, à moi, à lui, à qui saura ce que c'est que ce petit barbu, qui achète deux fois la semaine des charges de fleurs et qui les fait porter toujours dans un hôtel garni de la rue Caumartin. Cela fut dit un matin en guise de pari : et je me charge de la commission. On me laisse me présenter tout seul pour traîner des fleurs dans une petite charrette, et le jeune homme me donne l'adresse de l'hôtel en me disant comme d'habitude de laisser les fleurs chez le concierge. Mais, au lieu d'avoir compris comme j'avais entendu, une fois arrivé là je dis que l'on m'avait ordonné de monter des fleurs chez la personne à qui elles étaient destinées. Le concierge me regarda d'un air effaré et me demanda qui m'avait dit cela. Je lui dépeignis mon jeune homme, et il se tourna vers sa femme comme pour se consulter avec elle, en lui disant :

— C'est bien cela le portrait de M. Félix de la Barlière.

Je connaissais déjà l'autre frère dont j'avais appris le nom en causant par ci par là avec le cocher ou avec le valet de pied pendant qu'on l'attendait à la porte du

théâtre. Bien, me dis-je à moi-même, je tiens déjà le nom, seulement celui-ci est un farceur à la sourdine.

— Mais, reprit le concierge, il ne vous a pas dit le nom de la personne à qui ces fleurs étaient destinées.

— Ma foi, lui dis-je, il aura supposé que vous sauriez bien m'indiquer le nom de la personne, puisqu'il en envoie ici deux fois par semaine.

Le concierge et sa femme échangèrent un petit signe d'intelligence et il me dit :

— Eh bien, mon garçon, monte au troisième et demande la comtesse Trobanowski.

J'en savais assez pour ce qui avait été du pari des autres, puisque j'avais découvert le nom du jeune homme et celui de la dame; mais il me fut avis qu'en montant j'apprendrais quelque chose qui pourrait me profiter, et je grimpai au troisième avec deux pots sous chaque bras. Ce fut une espèce de grande femme de chambre, avec des cheveux de filasse, qui vint m'ouvrir et qui cria tout aussitôt :

— Madame, voici les fleurs.

Il y eut aussitôt une voix d'homme qui répondit :

— Tout à l'heure; qu'on les dépose dans l'antichambre.

Je m'étais arrangé de manière à faire plusieurs voyages, afin de pouvoir rôder plus longtemps dans l'appartement. Quand je remontai le second convoi, il n'y avait personne dans l'antichambre, et je pus écouter ce qui se disait dans le salon à côté.

— Il est temps, criait une voix de femme, que M. de la Barlière s'explique, cela m'embête (elle a dit cela m'embête, je l'ai bien entendu et bien retenu), de faire la comtesse polonaise pour ne recevoir que des bouquets.

— Patience, répliqua la voix d'homme, patience, ma sœur, les affaires vont très-bien avec la petite duchesse; il ne se passera pas un mois sans qu'elle consente à se laisser enlever.

— Il est possible, répondit la femme, que la petite duchesse soit très-amusante; mais, pour ma part, je m'ennuie beaucoup à entendre M. Félix me faire de la politique humanitaire et des déclarations d'amour pour les malheureux Polonais et les nègres de la Martinique.

— Songe que c'est un mariage superbe, reprit le monsieur, et que si tu as le courage de te tenir encore un ou deux mois, ce sera une affaire terminée.

J'avoue que, dans ce moment-là, ce que j'entendis ne me parut pas assez intéressant pour vouloir en entendre davantage. J'allai chercher le restant des pots et je les remontai. Cette fois je rencontrai le monsieur dans l'antichambre; c'est un gaillard, mon cher ami, qui vous en remontrerait pour la tenue et la beauté. Mais je ne vous aurais pas parlé de cette rencontre sans un petit incident. Comme j'avais fini de déposer les fleurs dans l'antichambre, je tirai ma casquette et je lui dis :

— Est-ce qu'il n'y a rien pour boire, notre bourgeois?

A ce mot de bourgeois, il me regarda d'un air colère et me dit d'un ton emphatique :

— Tiens, drôle, voilà de la part du comte Trobanowski.

J'avais cru d'abord que c'était un faux Polonais, mais à cette façon d'agir, il n'y

avait pas à s'y tromper. Il m'avait peut-être donné sa dernière pièce de cent sous, mais il m'avait flanqué par le nez qu'il était le comte Trobanowski. A vous ou à tout autre, il l'aurait peut-être flanquée avec un soufflet ou un coup d'épée, parce qu'il faut toujours qu'un Polonais soutienne son rang. Je mis la pièce de cent sous dans ma poche, je filai, et je ne m'occupai plus de la chose.

Maintenant, faisons encore une fois volte-face, et revenons à la lettre du papa, qui se trouva pour moi beaucoup plus claire qu'elle n'eût été pour un autre. Il met six pages encore à expliquer à son vrai descendant, si tant est qu'il fût vrai, parce que, dans ce monde, on n'est jamais sûr de rien; il met donc six pages à lui expliquer comme quoi des deux fils de M. de la Barlière, le plus jeune, malgré ses opinions d'égalité, était le plus souvent possible chez la petite duchesse, et comme quoi il lui aurait présenté le comte Trobanowski. C'est ce comte-là qui avait gâté vos affaires, monsieur; c'est à cause de celui-là que le papa vous ordonnait de partir si vite, attendu que la petite duchesse devenait difficile à garder comme une colombe en mal d'amour. La seule chose qui me chiffonne et que je ne comprenais pas bien dans l'histoire, c'est que le papa a l'air de supposer que le petit républicain à chapeau pointu et à barbe de bouc avait jeté ses prétentions sur la grandesse d'Espagne, et que l'amour du comte était un abus de confiance et une trahison. Mais j'ai réfléchi, et j'ai pensé que le Polonais, loyal avant tout, au lieu d'enjamber par-dessus la passion de son ami, l'avait seulement détournée et lui avait creusé un nouveau lit; et, pour qu'il pût satisfaire à la fois sa passion des grandes dames et de la république, il lui avait arrangé une comtesse polonaise, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus noble, de plus pauvre et de plus proscrit au monde.

Voilà ce que monsieur votre père vous écrit.

—Et je ne vois pas là-dedans, dit le marquis, ce qui peut justifier la menace que tu me faisais.

— C'est que ce papier-là finit par ces mots : « Vous trouverez sous cette même enveloppe toutes les lettres où vous me rendez compte des missions dont vous avez été chargé. »

— Et ces lettres, s'écria le marquis en pâlissant, ces lettres, que disent-elles?

— Comment! fit le gamin en se penchant sur le dos de sa chaise; comment! vous ne savez pas ce que vous avez fait, mon cher ami? Mais vous avez fait de quoi vous faire fusiller six fois, si vous étiez un tant soit peu Espagnol, Polonais, Piémontais ou Autrichien; mais vous êtes Français, et le mont Saint-Michel est comme le paradis : il s'ouvre à tous les pécheurs.

— Mais enfin, reprit encore une fois le marquis, que disent ces lettres?

— Elles disent : Donne-moi de quoi que tu as, et je te donnerai de quoi que j'ai. Parlons peu et parlons bien : vous êtes marquis, je veux être chevalier. Je suis votre cousin, je le suis, je le veux être; c'est à prendre, ou à être retourné dans deux heures à la préfecture de police.

Le marquis écoutait avec un étonnement stupide la proposition audacieuse de Léopold, ne comprenant pas que, dans une si jeune tête privée de toute éducation, il pût y avoir à la fois une si vive intelligence des intérêts les plus compliqués, une ambition si nette et si droite. A ce moment, il lui sembla que son ombre

qui se dessinait, à la lueur du soleil, sur le mur de sa petite chambre, s'inclinait en signe d'humilité; et il lui sembla aussi, pendant que le gamin buvait un dernier verre de vin de Champagne, que l'ombre lui disait de sa voix grêle et menue :

— Voici déjà l'un de vos maîtres, monseigneur.

Le marquis se révolta, mais l'ombre reprit d'un ton sec :

— De l'esprit, de l'impudence, de la décision: rien à perdre, ni rang, ni fortune; rien à ménager, ni nom, ni famille. Un sens qui devine, cela vaut souvent toute votre expérience du monde, qui n'est qu'un sens qui se souvient.

Voici donc notre héros transporté, comme il le désirait ardemment, du ruisseau dans le salon, du bas peuple dans le beau monde; mais hélas, il avait encore un pied dans ce ruisseau, une main dans les mains de ce bas peuple. Léopold Fouriou était là, devant lui, la casquette sur l'oreille, se posant comme un apprenti lionceau, et offrant à M. le marquis Arthur de Mun une alliance ou plutôt un partage dans la fortune à prendre qui se présentait à eux. Malgré l'avis très-implicite de son ombre, Arthur ne pouvait accepter une pareille complicité Il était redevenu le jeune, le beau gentilhomme d'autrefois, et avec cette jeunesse il avait repris ce qui l'avait toujours égaré, un contentement parfait de soi-même qui dominait beaucoup d'autres mauvaises qualités : et, contre ce défaut, il n'y a aucune expérience qui tienne. Je le donne à mille millions d'inventeurs de procédés pénitentiaires, ou de moralistes, ou de professeurs de vertu : qu'ils se réunissent, qu'ils travaillent, qu'ils compulsent, qu'ils cherchent, qu'ils imaginent, qu'ils analysent, qu'ils fassent tout au monde, ils pourront découvrir l'art de réformer les assassins, les voleurs, les hypocrites, les calomniateurs, les menteurs; je leur concède même qu'en cherchant le grand problème, ils trouvent par hasard l'art de guérir les avares, comme Paracelse découvrit le mercure en cherchant à faire de l'or; mais qu'ils parviennent à extraire de tout leur savoir, de tout leur esprit, de toutes les puissances physiques et métaphysiques réunies ensemble, un procédé qui persuade à un sot qu'il n'est pas le premier homme du monde en toutes choses, je les en défie; je leur offre cent millions de rente de prime (et si la société veut payer pour moi, elle fera un bon marché); je leur promets des statues et des autels s'ils y réussissent. Le temps, ce maître prodigieux qui fait tout et sait tout, n'a pas encore pu y parvenir; quand on naît sot, on meurt sot.

J'avais espéré, je l'avoue, quand j'ai découvert M. le marquis Arthur de Mun, (un homme qui avait la force de tête de la jeunesse avec la prévision de souvenirs d'un vieillard), que c'était le cas de voir s'accomplir ce phénomène; mais point. Le vieux chevalier resté un sot vaniteux, mais affaibli, dans son enveloppe de vieillard, était resté un sot vaniteux avec la férocité d'un homme vigoureux.

Or ce monsieur avait, outre sa vanité d'homme, sa vanité de gentilhomme, ce qui produisait un fruit monstrueux qu'il suçait comme une orange sucrée, et ce suc se tournait en vinaigre sur son estomac à la pensée de s'associer à ce gamin; ce suc aigri lui montait à la tête; et malgré son ombre qui lui disait tout bas : « Accepte, ou aie l'air d'accepter, » il acheva une phrase commencée dans cette intention de la façon suivante :

— Tu es drôle, tu es amusant, et je ne t'abandonnerai pas; tu feras un groom charmant, et je t'offre d'entrer à mon service.

Fouriou lança dans l'air trois de ces coups de sifflet qui sont l'espoir du voleur et le désespoir des dramaturges. C'était une manière à lui d'expectorer des mouvements de rage auxquels il ne voulait pas donner une signification plus claire. Puis, après cette façon de soupir, il dit d'un ton très-calme et très-froid:

— Tu n'as pas l'habitude du vin de Champagne, mon vieux (à ce mot le jeune marquis pâlit, croyant qu'il allait voir s'évanouir sa jeunesse), ça te porte à la tête et ça te fait dire des bêtises. Fourre-toi bien ceci dans la tête; c'est que je suis le chevalier de Mun comme tu es le marquis de Mun. J'ai des papiers qui prouvent que je suis le petit-fils de cette vieille canaille.... Je les ai..... entends-tu cela? N'en parlons plus; c'est dit.... c'est fait. Voici le tailleur qui monte.... Attention, et pas de bêtises.

En effet, le tailleur entra, puis le linger, puis le bottier, puis le chapelier, puis le gantier.... Trois heures après, Arthur et Léopold de Mun avaient, le premier la belle tournure d'un gentilhomme de grande race, le second la charmante grâce d'un enfant maladif, de ceux que les femmes obtiennent des dernières années de

leur fécondité, qu'elles adorent, qu'elles bercent sur leurs genoux, et pour lesquels elles sollicitent l'amoureuse protection de quelque prudente amie qui éclaire leur frêle jeunesse en la ménageant.

Le marquis le regardait avec envie et commençait à croire que ce pourrait bien être quelque rejeton ignoré d'une noble souche. Arthur croyait à la puissance du sang, dans le sens que ce sang est noble. Qu'on y croie dans le sens qu'il est fluide ou épais, lent ou rapide, et qu'il vous rend par conséquent ardent ou apathique, c'est une question de médecine; mais que M. de Mun n'admît pas qu'un gamin né de je ne sais qui, aît ce je ne sais quoi qui décèle le gentilhomme, sans tenir à la noblesse par un fil égaré, c'est l'extrême bêtise. Toutefois le gamin, une fois équipé de très-bonne façon, lâcha un mot qui eût dû rassurer le marquis s'il avait eu pour une obole de ce bon sens que donne l'observation. Léopold, après s'être miré dans sa nouvelle splendeur, lui dit d'un ton tout à fait emprunté aux lions, comme les entendent les artistes des Folies-Dramatiques :

— Maintenant, marquis, donne-moi un billet de cinq cents francs, je vais me faire friser, et je veux acheter de la pommade du chameau pour me faire pousser des moustaches.

Le gamin voulait être homme; il y avait de quoi le tenir. Mais Arthur était préoccupé de pensées trop hautes pour regarder ce petit ridicule du jeune Léopold. Du reste, nous devons dire que si la façon dont Léopold avait parlé n'était pas du goût le plus exquis, c'est que les modèles lui avaient manqué, et qu'après une séance ou deux il eût parfaitement remplacé *cinq cents francs* par vingt ou trente louis (jamais vingt-cinq louis; le chiffre vingt-cinq est proscrit de tout club où entre l'or; c'est sûr. Pourquoi? Ah dam!...) Léopold eût aussi également dit qu'il allait se faire coiffer et non friser, et n'eût point parlé de la pommade du.... (Voici pourquoi, je me le rappelle à présent, le monde fashionable ne dit plus vingt-cinq louis; c'est qu'autrefois c'était un nombre vulgaire comme dix écus ou cent pistoles, et que cela sent le commis voyageur, qui achète toujours ses chevaux vingt-cinq louis.)

Léopold annonça à Arthur sa visite pour le lendemain, et cette promesse rappela à celui-ci celle qu'il avait faite à madame de Pimpani d'aller la prendre pour être présenté à la duchesse de Ménarès.

Lorsque Arthur fut seul, il se contempla en lui-même, et se dit avec une assurance admirable :

— L'avenir me sourit : ainsi me voilà marquis, titre précieux quoi qu'en disent tous les gentilshommes républicains et tous les bourgeois aristocrates; j'ai la chance de devenir, par un mariage qu'on me mitonne, duc de Ménarès, grand d'Espagne, pays de révolutions, où l'avénement d'un roi nouveau peut me mettre au premier poste de l'État, et alors.... alors....

On ne saurait exprimer tout ce qu'il y avait de choses dans cet alors. Femmes andalouses, chevaux barbes, nuits frénétiques, salons splendides, bals, musique, ivresse, trône, Alhambra, que sais-je!!

Toutefois, après cette injection de son regard dans cet avenir merveilleux, Arthur se mit à réfléchir sur l'essentiel de la question; pour arriver à tout cela, il fallait épouser; or, pour épouser, il faut aimer ou du moins être aimé. Sera-t-il aimé.... Cela ne pouvait être douteux avec sa tournure et sa beauté.

— C'est possible, dit son ombre, si tu étais arrivé à temps.

— Je suis protégé par les tuteurs.

— Raison de plus pour être repoussé. La contradiction est le premier amour de la femme.

— Cependant on a vu des hommes en supplanter d'autres malgré cet invincible obstacle d'un autre amour.

— Tu as raison.

— Il y a donc une manière d'y arriver.

— Il y en a mille.

— Dis-moi la meilleure.

— La meilleure, c'est-à-dire celle que nous avons vue réussir admirablement, la voici, dit l'ombre :

PREMIER RÉCIT DE L'OMBRE.

Il y avait autrefois à Versailles, en 1760, une certaine baronne de Paimpadeuc, Bretonne râblée, brune, accorte, solide en ses appas, et d'un crépu que toute la poudre du monde dissimulait difficilement. Cette baronne était veuve, galante, âgée de trente-cinq ans, et avait une fille de la moitié juste de son âge, qui, une fois sous la poudre, sous le rouge, les mouches et les paniers, ressemblait si bien à sa mère qu'à l'exception d'un peu plus d'embonpoint du côté des trente-cinq ans, il y avait de quoi s'y méprendre. La baronne de Paimpadeuc était immensément riche, et ne savait que faire de son argent et de sa fille. Un soir elle rêva qu'elle pourrait faire de son argent une dot et de sa fille une chevalière...

— Ah pardieu! c'est vrai, fit le marquis à son ombre, c'est ma première aventure.... C'est quelque chose comme ce qui se présente.

— N'est-ce pas? dit l'ombre, je continue.

Ce fut un soir.... un soir après maintes folies. Ce vers d'opéra-comique me revient malgré moi quand je pense à la baronne. L'œil égrillard, la hanche provocante, la jambe nerveuse, le pied fin, les dents perlées, les sourcils noirs, qu'elle était charmante à ce souper où elle vint avec le vicomte d'Astres, le plus beau cent-suisse de la maison du roi, et où elle s'en alla avec le baron de Chapry, le plus pétulant mousquetaire de Versailles. Il en résulta un duel le surlendemain matin.

— Était-ce le surlendemain ou le lendemain matin?

— Le surlendemain, mon cher : la baronne ne se levait que pour retourner souper. La nature bretonne a cela de particulier dans tout ce qu'elle produit, c'est la persévérance. Aucun de ses noirs petits poneys ne soutiendrait une course contre les ardents coursiers d'Arabie, mais une fois en train, ils trottent vingt-quatre heures sans débrider. Mais, pour retourner à la baronne, elle eut un moment d'incertitude, car il y avait à ce souper le petit chevalier de Mun, qui passait pour valoir quelque chose; elle le toisa de l'œil et ne le trouva que de hauteur à faire un mari; un mari, mais non pas pour elle. Pour qui donc ce mari? Pour sa fille Lucinde. Car elle s'appelait Lucinde.

« Une grosse dot, un mari comme je le prendrais pour moi si j'en voulais un : voilà qui est décidé; je serai une très-bonne mère, ma fille sera très-heureuse, et je ne l'aurai plus à mes côtés pour me demander tous les huit jours avec une naïveté stupide :

— Pourquoi M. A.... ou M. B..... ou tout autre qui venait tous les soirs, ne vient-il plus nous rendre visite? »

CHAPITRE VIII.

La baronne de Paimpadeuc. — Lucinde sa fille. — Art de rendre amoureux les enfants désobéissants. — Succès. — Apparition d'un vicomte et d'un commandeur. — A quoi sert de se griser. — A quoi sert d'écouter aux portes. — Résolution d'une femme sensée.

C'était une femme intelligente que la baronne de Paimpadeuc; elle faisait comme toi, elle consultait son expérience : elle se demanda donc pourquoi elle avait aimé le premier ou peut-être le seul homme qu'elle eût aimé, et s'étant bien remise les choses en mémoire, elle invita le jeune de Mun à souper avec les plus laides figures de sa connaissance. Quand il y fut venu, elle ne s'occupa point du tout si le chevalier lorgnait ou ne lorgnait pas Lucinde, s'il lui disait des choses tendres comme c'était la mode, s'il la trouvait belle, avenante, ou la comparait à une déesse, à Hébé, par exemple, comme cela se faisait d'habitude; la baronne ne perdit pas son temps à si peu de chose. Mais dès que le souper fut fini, et tout le monde retiré, elle dit à sa fille d'un air solennel :

— Mademoiselle, je vous défends de regarder à l'avenir M. le chevalier de Mun.

— Mais, maman, je n'ai pas levé les yeux sur lui.

— C'est un séducteur, un homme capable de tout, un Lovelace qui a déjà fait vingt victimes.

O matris pulchræ filia pulchrior! (C'était une ombre du latin du vieux chevalier.)

Lucinde rougit et ne dit pas à sa mère que le chevalier lui avait serré le genou sous la table. La baronne n'en savait rien; mais elle savait de science certaine que sa fille rêverait au chevalier du moment qu'on lui défendrait d'y penser. Il lui en était arrivé autant. Ceci fait, la baronne attendit le futur de pied ferme. On avait

joué après le souper et elle avait deviné son chevalier rien qu'à la manière dont il tenait les cartes. Il les collait à sa poitrine, surveillant de l'œil tous les regards qui auraient pu les convoiter ; en outre, il jouait très-cher et très-serré, et se dépitait sur sa perte. Il y avait là deux choses qui devaient assurer le succès : il y avait de l'avare et du dissipateur, par conséquent, la dot d'un million était une tentation à laquelle il ne pouvait résister. Il s'agissait seulement de la lui montrer sans avoir l'air de la lui jeter à la tête. Or, le chevalier était dans la pleine et entière jouissance des plus beaux vingt ans que jamais homme ait possédés. Cela rendait l'entretien fort difficile pour la baronne.

— Ce freluquet, se disait-elle, est capable de s'imaginer que c'est pour mon compte que je lui en veux, et s'il se met en tête de me le prouver, je ne sais trop ce que j'aurai à lui répondre.

Dans cette perspective, voici le stratagème auquel elle s'arrêta. Elle se para d'une robe unie, relevée de rubans verts, comme sa fille en avait une, et prit un tambour à broder, chose dont elle baronne était tout à fait incapable ; une misérable bougie allumée dans le grand salon y jetait une lueur très-incertaine, et lorsqu'on annonça le chevalier de Mun, la baronne baissant la tête derrière son tambour fit une révérence de fille à marier et dit d'une voix tremblante :

— Maman va venir, monsieur le chevalier.

La robe, le tambour, la voix produisirent leur effet, et le chevalier repartit le plus galamment du monde :

— Est-ce une raison pour vous éloigner, belle Lucinde?

— Vous riez de moi de m'appeler belle, Monsieur, dit la fausse Lucinde, vous croyez parler à maman.

— Vous êtes plus belle qu'elle de toutes les années que vous avez de moins, charmante Lucinde.

— Ne dites pas cela, Monsieur ; maman a cru voir que vous... que vous me remarquiez, et elle m'a défendu de vous parler.

— Elle a donc mieux compris mon cœur que vous, Lucinde, qui n'avez rien répondu aux signes de mon amour?

—Vous lui avez donc fait des signes, monsieur le chevalier, fit tout à coup la baronne en jetant son tambour avec fracas à l'autre bout du salon de manière à faire accourir les moins curieux, et sa fille était d'une curiosité exemplaire ; vous l'aimez, vous aimez ma fille, et la petite sotte s'est emportée sur cette idée.

— Madame! s'écria le chevalier consterné.

— Certainement, Monsieur, vous êtes un très-galant coureur d'aventures, on cite vos prouesses en ce genre ; mais ma fille n'est pas faite pour accroître la liste de vos brillantes conquêtes.

— Je vous prie de croire, Madame, à la pureté de mes vues.

— De ce côté comme de l'autre, Monsieur, votre recherche est inutile ; ma fille a un million de dot, un million comptant, entendez-vous, monsieur le chevalier, et je ne suis pas certaine que la fortune qui doit vous revenir un jour n'ait été gravement écornée par vos promenades en Allemagne.

— Je vous proteste, Madame...

— Il suffit, Monsieur, n'oubliez pas que je vous défends ma maison.

On entendit des sanglots dans une pièce voisine.

— La malheureuse! la malheureuse! s'écria la baronne exaspérée, elle oublie la pudeur, elle oublie ses devoirs pour une passion indigne! Retirez-vous, Monsieur, retirez-vous.

— Lucinde, Lucinde, s'écria le chevalier, parlant avec chaleur à l'huis de la porte derrière laquelle était Lucinde, je vous arracherai à la tyrannie de cette mère barbare.

Et il se retira après cette touchante apostrophe, pendant que la baronne tournait la clef et enfermait l'infortunée Lucinde dans sa chambre. Cela fait, la baronne rajusta quelques mèches de sa coiffure avec un art qui montrait qu'elle s'y entendait à merveille, quoiqu'il fût constant qu'elle eût appris l'art du rajustement dans des circonstances moins tragiques et moins maternelles. Puis, ce soin donné à sa personne, elle s'apprêta à se rendre à la comédie en se disant : « Ou cet homme est un âne bâté, ou dans une heure il séduira mes gens; ou, s'il est bâté à ce point, ma fille, qui est sûrement ma fille, sera à sa croisée pour le lorgner à son passage, et il lui doit au moins cette attention de passer sous sa fenêtre. »

— Voilà ce que j'appelle une mère prudente et avisée, fit l'ombre joyeusement, et il fallait toute la gaucherie du chevalier de Mun pour gâter ce bel arrangement.

— Ma gaucherie, dit le chevalier à son ombre, tu veux dire ma prudence, mon habileté. — L'ombre fit un mouvement et reprit :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ici? non, il n'y a personne; par conséquent nous pouvons tout nous dire : il est vrai que tu as échappé au piége de la baronne, mais non pas parce que tu l'as voulu; un autre t'en dépétra à ton grand désespoir, et même, à cette époque, tu te laissas aller à dire contre toi-même que tu étais un sot.

— La suite a prouvé le contraire.

— La suite ne prouve jamais rien : qui peut affirmer qu'entre deux actions celle qu'on n'a pas faite eût été pire que celle qu'on a accomplie?

— Mais rien aussi ne dit qu'elle eût été meilleure,

— C'est pour cela que la suite ne prouve jamais rien. Ainsi, chevalier, tu avais donné en plein dans le panneau et tu t'en réjouissais avec une assurance des plus magnifiques; tu avais gagné la chambrière à qui la baronne avait ordonné de se laisser gagner, et qui, présente à tes rendez-vous avec Lucinde, mettait un holà providentiel et savamment dirigé par la baronne, aux entreprises par trop cavalières de l'un et aux faiblesses fort peu bretonnes de l'autre. (*Nota benè.*) Dans les opinions de la baronne, la femme dont on disait : « Mme de... a pris un amant, » était une femme qui savait vivre; celle au contraire dont on parlait d'un air de pitié en se servant de cette phrase : « Elle a cédé à la passion de M..... » lui semblait une sotte. Elle admettait cependant comme très-galante la tournure suivante : « Mme F..... a couronné la flamme de M. H.....» Mais tout ce qui ressemblait à une concession lui paraissait méprisable.

Elle protégeait donc clandestinement les amours clandestins de mademoiselle Lucinde, et préparait une scène à éclats pour amener notre chevalier au mariage, lorsqu'à un de ses soupers, l'un de ses amis, le commandeur de Moralli, lui présenta son neveu, le plus délicieux petit chevalier de Malte du royaume.

Il avait dix-huit ans et pas de barbe, il chaussait des souliers de femme, était

mince comme une guêpe, avait des mains menues et blanches, un corps frêle et mignon, c'était enfin ce que vous autres, butors bons à faire des grenadiers pour Frédéric-Guillaume, vous appelez un avorton. Mais aussi quel délicieux visage! comme il se jetait bien dans un fauteuil! comme il savait montrer sa jolie jambe! comme il prenait bien du tabac! car le petit drôle prenait du tabac du bout de ses doigts roses; et puis rien ne lui faisait peur, ni femme, ni homme, ni personne, ni tout le monde; il disait tout, osait tout, et portait son épée en conséquence.

Cependant la baronne, qui avait les petits jeunes gens en exécration, le rudoya de prime-abord de façon à le faire rentrer sous terre. Mais le petit vicomte la lorgna de l'air le plus calme, et la salua en disant comme à part lui :

— C'est dommage; sacredié, la jolie petite femme !

La baronne le regarda de son air le plus haut. Mais il lui tourna les talons et dit au commandeur, d'une voix encore plus haute que l'air de la baronne :

— Sacredié, mon oncle, tâchez d'arranger mon affaire.

— Quelle est cette affaire ? dit la baronne d'un ton sec.

— Nous en parlerons demain si vous voulez, dit le commandeur.

La conversation n'alla pas plus loin, mais durant tout le souper le petit vicomte dévora la baronne des yeux et but d'une façon à étourdir un Flamand; puis comme celle-ci, ayant eu occasion de parler d'un gentilhomme qui avait donné trois coups d'épée à trois officiers qui avaient mal parlé d'une femme qu'il recherchait, vantait ce gentilhomme comme digne de toutes les faveurs, le petit vicomte s'écria :

— Pardine, Madame, permettez-moi de baiser le petit bout de vos doigts, et je me coupe la gorge avec tous ces messieurs.

On répondit par un immense éclat de rire à cette chevaleresque proposition, et le vicomte, sautant en arrière, courut à son épée et voulut se mettre en garde.

— Envoyez donc votre neveu en pénitence, dit la baronne en riant plus fort.

— Sacredié, madame la baronne, puisque c'est vous qui m'insultez, lui cria le vicomte, j'en aurai raison.

Et avant que la baronne eût eu le temps de se mettre en défense, il s'était approché d'elle et lui avait pris le plus excellent baiser.

— Qu'est-ce que ce petit insolent? s'écria la baronne, furieuse et le repoussant vivement, tandis que tous les convives riaient aux éclats.

— A vous autres! reprit le vicomte, qui chancelait beaucoup trop, j'en veux tuer quatre.

L'oncle riait plus que les autres.

— Adieu, Messieurs, s'écria le petit vicomte d'un air furieux, je vous attends demain à la pièce d'eau des Suisses.

— Il n'est pas en état de retrouver son chemin, dit quelqu'un, il faut le faire reconduire.

— La nuit est belle, dit le commandeur, et la promenade lui fera du bien.

Le vicomte était sorti, et la baronne, jetant un long regard de conviction sur l'assemblée, dit d'un air bien moins courroucé que dès l'abord :

— C'est qu'il m'a très-bien embrassée!

Puis comme on savait la haine de madame de Paimpadeuc pour les petits blancs-becs, on s'occupa d'autre chose.

Il était trois heures du matin; tous les convives s'étaient retirés. La baronne demeurée seule passa dans son salon de toilette, et après avoir donné à sa chambrière quelques ordres pour le lendemain, elle prit une bougie et alla jusqu'à la porte de sa fille qu'elle trouva dormant d'un sommeil peu amoureux, c'est-à-dire rouflant comme un Suisse; elle haussa les épaules avec dédain et rentra dans sa chambre, au fond de laquelle se trouvait une riche alcôve fermée par d'épais rideaux de tapisserie. La baronne, après avoir fait sa prière, car elle s'amusait trop de la vie pour ne pas être reconnaissante envers Dieu de l'avoir faite jolie, galante, riche, infatigable et aimée; la baronne, dis-je, éteignit sa bougie et s'assit sur son lit, mais elle se rejeta aussitôt en dehors en poussant un cri : en effet, elle avait senti quelque chose comme un homme qui occupait déjà la place. Madame de Paimpadeuc n'était pas habituée à des rencontres si inattendues, et les surprises n'étaient pas de son gracieux domaine; elle fut donc véritablement épouvantée, et se rencogna toute tremblante dans un des lourds rideaux de son alcôve; mais au lieu d'une attaque soudaine, violente, madame de Paimpadeuc n'entendit qu'une voix charmante et légèrement embarrassée qui murmura :

— Baronne..... belle baronne!....

Et une main douce et mince saisit la sienne au vol.

— C'est le petit vicomte, se dit la baronne furieuse; voilà qui est d'une audace bien impertinente, et je vais appeler mon grand laquais pour le jeter à la porte après lui avoir fait donner le fouet.

Mais le vicomte n'avait pas quitté la main et il était d'une telle pétulance que le grand laquais pouvait fort bien n'arriver que pour constater une impertinence de plus. La baronne chercha donc à se dégager doucement; et l'effort qu'elle fit éveilla tout à fait le dormeur, qui s'écria en se mettant sur son séant :

— Où suis-je donc?

La baronne fit une grosse voix et répondit :

— Dans une maison où on ne vous fera point de quartier.

— Sacredié, s'écria le chevalier en sautant à bas du lit et en tirant son épée, ce ne sera pas sans que j'en perce quelqu'un.

La baronne, prise d'une autre épouvante, poussa un nouveau cri et se jeta dans la ruelle.

— Hé! hé! fit le vicomte, c'est une voix de femme, Dieu me damne! Où êtes-vous donc, ma mie? ajouta-t-il en s'avançant vers la ruelle.

— Prenez garde à votre épée, vous allez me blesser, dit la baronne fort peu rassurée.

— Diantre, cela change la thèse, ma belle; mais dites-moi donc où je suis.

— Puisque vous y êtes venu, vous devez le savoir, dit la baronne en prenant un ton de voix de bal masqué.

— Que je meure si je m'en doute, fit le vicomte.

— Comment, vous ne vous rappelez pas ce que vous avez fait il y a deux ou trois heures?

— Hé par Dieu, j'y suis, j'ai embrassé la baronne. Connaissez-vous la baronne, ma mie? Quel charmant petit corps de femme! et que je l'aimerais de m'aimer un peu comme elle a aimé mon oncle le commandeur!

« Petit drôle! » murmura madame de Paimpadeuc, qui comprenait très-bien que si le vicomte n'avait pas tout à fait repris sa raison, il avait gardé la mémoire de ce qu'on avait pu lui dire. Mais comme elle craignait quelque maladresse, attendu qu'il errait toujours dans la chambre l'épée à la main, elle reprit :

— Lui avez-vous demandé de vous aimer?

— Oui certes, mais elle m'a ri au nez, sacredié, dit le vicomte en s'asseyant sur le lit, et je les ai tous défiés... c'est cela.

— Et après?...

— Après, ma foi! je me vois encore jusqu'au moment où je suis sorti de table, et que j'ai gagné la porte; alors, je ne sais ce qui m'est arrivé, mais, le diable m'emporte, il m'a semblé que j'étais ivre comme un laquais de fermier-général: les murs venaient à moi, et il me semblait que les portes m'engloutissaient, et puis je suis monté ou descendu, je ne sais quoi, mais me voilà ici..... dites-moi où je suis, ma belle.

— Où vous êtes? mais dans l'hôtel de madame de Paimpadeuc.

— Dans sa chambre peut-être? dit le vicomte se soulevant.

— Non, monsieur le vicomte, mais dans la mienne...

— Et qui êtes-vous?

— Je suis sa nourrice.

Le vicomte se leva du lit comme s'il eût été assis sur un fagot d'épines et s'écria :

— Sacredié, et j'ai dormi là-dessus, j'ai dormi sur un lit de nourrice. Ne dis pas cela, la mère, je te donnerai dix louis pour que tu ne contes cette mésaventure à personne.

La baronne rit en elle-même de l'effroi du vicomte, et lui dit d'un ton railleur:

— C'est mal, monsieur le vicomte, d'être si malséant pour une nourrice ; vous auriez peut-être encore besoin de la vôtre.

— Encore cette raillerie! Est-ce que ta maîtresse t'a fait la leçon pour me plaisanter à ce sujet?

— Ma maîtresse ne s'occupe pas d'un morveux comme vous.

— Sacredié, la vieille, fit le vicomte avec colère, veux-tu que je t'apprenne le respect qu'on doit aux hommes?

— Quel homme! fit la baronne en riant; cinq pieds à peine, point de barbe, et taillé comme une fille de couvent.

— Tu abuses de ce que, grâce à tes rides, je ne puis te prouver le contraire, fit le vicomte; mais, du diantre, d'où me connais-tu si bien, moi qui ne suis venu ici que ce soir?

La baronne craignit d'être devinée et repartit :

— Votre oncle le commandeur a parlé de vous à madame la baronne un jour que je l'habillais et qu'il assistait à sa toilette.

— Et qu'en a-t-il dit?

— Que vous étiez un petit monsieur bien présomptueux dont il fallait rabattre le caquet.

— Alors, mon oncle le commandeur est un traître abominable, dont je déjouerai la perfidie... Ah! il a dit cela à la baronne; eh bien, je dirai à la baronne ce qu'il m'a dit d'elle.

— Et que vous a-t-il dit?

— Tu es bien curieuse, nourrice, dit le vicomte.

Il garda un moment le silence, et reprit :

— Au fait je puis recevoir ce matin mon premier et mon dernier coup d'épée, et peut-être ne reverrai-je plus ma belle petite baronne; tu le lui reporteras, toi, nourrice, je ne veux pas qu'elle soit dupe de mon coquin d'oncle.

La baronne se sentit prise de pitié pour ce charmant enfant qui parlait si gaiement et si naturellement d'une rencontre où il pouvait être tué, et elle lui dit :

— Parlez, mon gentilhomme, et soyez assuré qu'elle ne perdra pas un mot de tout ce que vous direz.

— Il faut te dire, la vieille, que je suis cadet de famille, comme mon oncle. Mon père m'avait mis à l'âge de huit ans aux oratoriens pour me faire entrer dans les ordres: mais lorsqu'il mourut, il y a deux ans, mon oncle, à qui pareille chose faillit arriver, obtint de la comtesse, ma mère, qu'on ne contrarierait pas mes goûts et me proposa de le suivre. J'eus quelque peine à quitter le couvent, je dois te le dire : on m'avait si bien endoctriné que je ne voyais de vie qu'au ciel et de plaisir qu'à servir la messe. Mais lorsque j'eus tâté de la liberté, je me trouvai bien sot, et durant deux ans que j'ai suivi mon oncle dans ses caravanes sur mer, j'en ai bien appris à ce sujet.

— Il est certain que vous avez l'air d'en savoir beaucoup trop pour votre âge.

— Eh non! la vieille, fit le vicomte d'un ton comiquement désolé; car, sorti du couvent, je suis monté sur un navire. J'ai eu l'honneur de me battre contre les Turcs, et, sacredié, j'y allais comme s'ils avaient eu des harems dans leur entrepont; mais, bast! je n'y ai attrapé que des poux et deux bonnes blessures.

— Mais tout à l'heure, dit la baronne, étonnée de ce ton indifférent bien supérieur à la modestie, avec lequel cet enfant parlait de son courage, vous disiez que vous alliez peut-être recevoir votre premier coup d'épée.

— C'est vrai, la bonne; et c'est bien différent. La bataille, ma mie, c'est une ivresse comme celle qui m'a pris ce soir en voyant la baronne; à ces heures-là, vois-tu, pour la baronne comme pour une frégate turque, je me jetterais au plus fort de la mêlée, tant que j'aurais un bras pour frapper et une jambe pour avancer à cloche-pied. Mais un duel, je n'en ai point encore eu, et je ne sais pas ce que c'est. Je suis ignorant de mille choses, car de ce navire je suis monté dans une chaise de poste et nous sommes arrivés ce matin à Versailles. A la vérité, j'ai entendu raconter par les gentilshommes du bord, et par mon oncle le commandeur, plus qu'il n'en tiendrait dans cette chambre de bons tours et d'histoires galantes..... Je ne dis pas que cela ne m'ait un peu formé l'esprit..... mais...

Ici un énorme soupir qui excita chez la baronne un rire qu'elle eut toutes les peines du monde à réprimer, acheva la phrase... et elle lui dit :

— Et à ce qu'il paraît vous aviez hâte d'en finir avec ce qui vous manque.

— Sur l'honneur, la vieille, je n'en étais pas trop tourmenté quand je suis arrivé ce soir, malgré tout ce que m'avait dit le commandeur.

— Ah! fit la baronne, et que vous a-t-il dit?

— Il m'a fait proprement habiller, et après m'avoir visité comme un entrepont

de navire : Ah ça, monsieur mon neveu, m'a-t-il dit, je vous ai tenu ferme en lisière, pour que vous ne fassiez pas de folies indignes de vous ; mais je ne veux pas faire de vous un cénobite. Je vais vous présenter ce soir à une femme qui a été de mes amies, elle est fort bien en cour, jolie, malgré ses trente-six ans.

— Trente-deux, s'écria la baronne emportée par son amour de la non-vérité à ce sujet.

— Trente-deux ou trente-six, qu'importe? dit le vicomte, je n'ai point vu son extrait de baptême, mais je l'ai vue, et, sur mon âme, elle n'en a que vingt de corps et de visage.

La baronne frissonna du plus charmant plaisir que femme puisse goûter ; elle se rapprocha du vicomte, s'accouda sur le lit où il s'était assis de nouveau, et lui dit :

— Le commandeur vous a dit, vraiment, qu'elle était jolie?

— Oui-dà, il lui a fait cet honneur ; puis il a ajouté : c'est une femme comme il en faut une à un jeune homme qui veut bien débuter à la cour ; tâchez donc de lui plaire, cela n'est pas difficile pourvu que vous ne soyez pas pris devant elle d'une belle timidité d'enfant.

— Ce n'est pas là votre défaut.

— Non, de par Dieu, fit le vicomte, je ne crains ni homme ni diable, et encore moins une femme, et je dois te dire que quand je vis celle-là je me sentis embrasé d'un feu tout nouveau. J'étais venu assez mal disposé à obéir à mon oncle, attendu qu'il m'avait appelé monsieur mon neveu, et qu'il ne m'avait pas tutoyé, ce qui m'annonce toujours quelque affaire solennelle, comme lorsqu'il s'agissait de se battre ; mais quand j'eus vu la baronne avec son pied mignon, sa taille vive et preste, et ce je ne sais quoi qui rit dans tout son visage, je me serais battu contre cent mécréants pour avoir un de ces doux sourires qui font voir ses belles dents. Je me rappelai les conseils de mon oncle, et je tâchai de lui montrer que je n'étais point un enfant.

— Mais elle vous plaît donc bien? dit la baronne.

— Tiens, ma mie, dit le jeune homme en prenant la main à la nourrice, sens comme mon cœur bat, rien qu'à sa pensée. Oh! reprit-il, comme elle est gracieuse! comme elle marche! et que son œil a d'éclat et de finesse!... Nourrice, si tu veux parler pour moi, je te promets cent louis.

— Et que lui dirais-je, monsieur le vicomte?

— Que je l'aimerai de toute mon âme, vois-tu, que je me battrai pour elle, que je lui ferai des vers, dis-lui tout ce que tu voudras ; tu dois savoir cela mieux que moi...

— Mais je crois que, si elle vous entendait, elle trouverait que vous vous y prenez à merveille.

— Le crois-tu, nourrice?

— J'en suis sûre.

— Et tu m'aideras?

— Je vous le jure...

— Ah! par Dieu, pour cela il faut que je t'embrasse.

Le vicomte embrassa la baronne, et la repoussant aussitôt, il lui dit :

— Fi! la vieille, tu te laisses embrasser comme si tu étais jeune.

— C'est pour ma maîtresse, dit la baronne en riant.

—Pour ta maîtresse, j'embrasserais Clotho en personne, nourrice; tu le lui diras... Mais, par la sambleu! ta main tremble... ta main est fine et potelée... ton bras... il est ferme et rond... ta... sacredié je suis joué, tu n'es pas la nourrice...

La vérification prit une telle tournure que madame de Paimpadeuc s'écria :

— Monsieur le vicomte, voulez-vous être déjà infidèle à votre amour pour la baronne?

— Elle me le rendra bien, ma mie.

— Je vous le promets, petit monstre.

Le chevalier de Mun avait attendu cette nuit même derrière la petite porte du jardin, où Lucinde lui avait donné un rendez-vous, que cette fois la chambrière ne devait pas surveiller. C'est pour cela que Lucinde avait si bien l'air de dormir quand sa mère était entrée chez elle; c'est pour cela qu'elle avait lestement sauté hors de sa couche pour se rendre auprès de toi, chevalier; cependant elle entendit le cri que poussa sa mère, et courut vers la porte de sa chambre.

Lucinde entendit bien qu'on parlait, sans pouvoir toutefois saisir une parole, ce qui fit qu'elle écouta moins longtemps qu'elle ne l'eût fait sans cela. Elle des-

cendit donc dans le jardin; mais la porte avait été close par la prudente chambrière, qui avait envie de dormir. Les échelles avaient été rentrées, de façon que force fut aux amoureux de faire passer leurs protestations par le trou de la serrure. Cependant Lucinde glissa en même temps, par la même voie, la découverte qu'elle avait faite, et le chevalier, qui était un homme très-fort sur les expédients, imagina tout de suite qu'il pourrait tirer un très-grand parti de cette découverte, et promit à Lucinde que, dès le lendemain, elle verrait qu'il était homme à ne pas languir plus longtemps, et à forcer tous les obstacles. Ils se séparèrent, ou plutôt Lucinde s'en alla et repassa devant la porte de sa mère, qu'elle trouva cette fois barricadée comme de coutume d'une doublure matelassée, et le chevalier attendit dans la rue. Comme il l'avait prévu, le jardin s'ouvrit bientôt, et le petit vicomte, fredonnant un air à la mode, passa lestement à côté du chevalier, qui l'arrêta en lui disant :

— Un mot, Monsieur.

Le petit vicomte sauta en arrière et tira intrépidement son épée.

— N'ayez pas peur, dit le chevalier, je n'en veux ni à votre vie ni à votre bourse.

— Sacredié, répondit le vicomte, si vous n'êtes pas un voleur, vous êtes donc un amant jaloux, et, dans ce cas comme dans l'autre, je suis homme à vous faire face, fussiez-vous trois fois plus grand et trois fois plus gros.

— Vous vous trompez de moitié, repartit le chevalier, je suis peut-être amant, mais je ne suis pas jaloux.

— Tête-bleue! fit le vicomte en brandissant son épée, seriez-vous assez impertinent pour dire que je n'en vaux pas la peine?

— L'heure et le lieu où je vous rencontre disent suffisamment le contraire; seulement nous ne courons pas le même lièvre, quoique nos deux belles demeurent dans le même gîte.

— Ah! ah! fit le vicomte en jetant négligemment son épée sous son bras, et en se rapprochant du chevalier, est-ce qu'il y a par hasard là-dedans quelque chambrière avenante, et qui vaille la peine qu'on s'en occupe?

Le ton suffisant dont ces paroles furent prononcées excita la fatuité du chevalier qui répondit :

— Il peut y avoir là-dedans les chambrières les plus avenantes du monde sans que je m'en occupe; j'aime Lucinde.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Lucinde? fit le vicomte en regardant le chevalier de Mun sous le nez.

— Lucinde est le plus ravissant abrégé des merveilles de la nature, Monsieur: brune, potelée, rose, cheveux noirs, regard de feu, dents blanches, et à peu près de votre taille.

— Mais sacredié! s'écria le vicomte en sautant de nouveau en arrière et en brandissant son épée, mais sacredié! c'est tout le portrait de la baronne.

— Il est vrai que sa fille lui ressemble trait pour trait.

— Ah! fit le vicomte, il y a une fille là-dedans, une jolie fille, dont vous êtes amoureux, et à la porte de laquelle vous venez soupirer; je suis des vôtres, Monsieur; voici ma main : en quoi puis-je vous être utile?

— Vous avez accès dans cette maison, Monsieur; la baronne vous estime fort, à ce que je crois voir?

— Mais oui, Monsieur, fit le vicomte en tendant la jambe, elle paraît assez contente de moi.

— Eh bien, Monsieur, je viens vous demander d'user de cette influence sur madame de Paimpadeuc pour la déterminer à m'accorder la main de sa fille.

— Ah! fit le vicomte en s'arrêtant tout à coup et en se plantant devant le chevalier, qu'il mesura deux ou trois fois des pieds à la tête, ah! vous épousez; c'est très-bien. très-bien, nous pouvons nous entendre à merveille, et je serai tout à fait à votre service, quand je saurai à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je suis le chevalier de Mun, Monsieur.

— Et moi le vicomte de Moralli.

Les deux amoureux échangèrent un salut et continuèrent leur route. Il fut convenu entre eux que le vicomte tâcherait de voir Lucinde, pour s'entendre avec elle sur le meilleur moment et le meilleur moyen à prendre pour déterminer la baronne.

Le lendemain de ce jour, celle-ci était encore dans son lit sur les trois heures de l'après-dînée; le petit vicomte s'était assis près d'elle, et il lui baisait le bout des doigts, tandis qu'elle le regardait avec une expression de mélancolie bien rare chez elle.

— Maintenant que vous n'êtes plus un enfant, vicomte, dit-elle, je ne veux pas vous tromper; ce qui est fait est fait; mais ce qui a été ne doit plus être.

— Pourquoi voulez-vous me désoler, reprit le vicomte, et pourquoi me renvoyer comme un écolier mal appris?

— Je vais vous dire pourquoi : vous avez dix-sept ans et j'en ai trente-six; je veux bien braver l'opinion, mais non pas le ridicule.

— Ridicule! s'écria le vicomte d'un air piqué, mon amour est-il donc fait pour en donner?

— Je puis vous garantir qu'avant un an plus d'une belle dame s'en fera honneur, et si, après quelques nouvelles aventures, vous voulez bien vous souvenir, vicomte, que je suis la première que vous ayez aimée, je ne dis pas que ce jour-là je ne consente à m'en souvenir; mais, jusque-là, traîner un débutant à mon char, jouer le rôle de la vieille maréchale de M..., qui élève des petits jeunes gens à la becquée, c'est ce que je ne veux pas faire et ce que je ne ferai pas.

— Mais la maréchale est affreuse, et vous êtes jolie comme un amour.

— Quand vous saurez mieux ce que c'est qu'une jolie femme, je croirai à vos éloges; n'en parlons donc plus; je suis Bretonne et entêtée, et j'ai pris là-dessus un parti irrévocable.

— Sacredié! fit le comte, c'est ce que nous verrons...

La baronne le repoussa rudement et lui dit, d'un air triste et sérieux qui ne lui était pas habituel :

— Vous n'agissez pas, vis-à-vis de moi, en galant homme.

Le vicomte ne se tint pas pour battu et insista. La baronna tira une sonnette, et un grand laquais parut dans la chambre. Le petit vicomte eut l'air si pantois

que la baronne se défâcha tout de suite, et donna au laquais un ordre tout à fait insignifiant.

— C'est donc sérieux? fit le vicomte.

— Très-sérieux, repartit la baronne.

— Mais, vous ne m'aimez donc pas? dit le vicomte d'un ton douloureux.

La baronne le considéra un moment, et deux larmes d'enfant vinrent aux yeux de son jeune amant.

—Écoutez, lui dit-elle, sans doute vous m'aimez aujourd'hui, mais vous ne m'aimerez pas longtemps; si j'avais quinze ans de moins, je braverais le danger d'être abandonnée, car si cela m'arrivait, ce ne serait qu'un malheur; mais à l'âge où je suis, ce serait une humiliation. Je ne veux pas que vous me quittiez avec dédain; je ne veux pas que vous gâtiez, dans votre cœur et dans le mien, un bon et charmant souvenir; séparons-nous aujourd'hui, vicomte, et, dans deux mois, nous serons, l'un pour l'autre, des amis à toute épreuve; dans deux mois, au contraire, si nous n'agissions pas ainsi, nous pourrions devenir des ennemis irréconciliables.

Le vicomte ne comprenait pas beaucoup, malgré ses petits airs de roué, la morale de la baronne; mais il feignit de se soumettre à ce qu'il appelait intérieurement un caprice, et il lui répondit, après un moment de silence :

— Je serai tout ce que vous voudrez, Madame; votre ami seulement, puisque vous le voulez, et je vais vous en donner une preuve.

Il lui raconta alors sa rencontre avec le chevalier de Mun, et la promesse qu'il lui avait faite de servir ses projets de mariage. La baronne réfléchit assez longtemps à cette confidence, mais elle ne jugea pas à propos de confier au petit vicomte sa tactique vis-à-vis du chevalier; elle lui répondit donc :

— Votre confidence me prouve que vous voulez agir en ami; mais elle me montre aussi que cet homme veut tirer avantage de mon imprudence, pour me forcer à consentir à un mariage qui dérange tous mes projets.

— Le chevalier de Mun est bien né, fit le vicomte; c'est une sorte d'Apollon herculéen; on le dit assez bien en cour, et je ne vois pas ce que vous pouvez lui reprocher?

— Quand ce ne serait que sa conduite vis-à-vis de ma fille, ne suis-je pas autorisée à croire qu'il n'agit pas dans des vues aussi droites qu'il veut bien le dire?

— Sacredié! fit le vicomte, s'il en était autrement, je me chargerais de l'en faire repentir!

— C'est ce dont je serai bientôt instruite, car je vous charge de lui dire que je l'autorise à se présenter chez moi, du moment qu'il viendra dans un but honorable.

CHAPITRE IX.

Suite du récit de l'ombre. — Le vicomte protége le chevalier. — La baronne s'alarme. — Le vicomte se prend à son jeu. — Conversion de tous les personnages. — La baronne revient au vicomte. — Le vicomte va à Lucinde. — Lucinde vient au vicomte. — Le chevalier reste seul. — Dénouement. — Réflexions du marquis.

Le vicomte se retira, chargé de cette agréable mission, et, comme il traversait l'un des salons qui précédaient la chambre à coucher de la baronne, il y rencontra Lucinde. Elle avait été prévenue par le chevalier de la demande que le vicomte devait faire à la baronne, et le guettait au passage, pour en connaître l'issue. Le vicomte n'eut pas de peine à la reconnaître, tant elle ressemblait à sa mère ; il s'arrêta donc, pour la regarder avec complaisance, et, par un singulier sentiment, il s'approcha d'elle après l'avoir saluée, et lui dit, d'un ton quasi paternel, qui contrastait d'une façon charmante avec sa figure de dix-sept ans :

— Ma belle enfant, je suis charmé d'avoir une bonne nouvelle à vous annoncer : je viens de causer avec votre maman, et nous sommes convenus qu'elle permettrait à M. de Mun de venir ici vous faire sa cour.

Probablement Lucinde connaissait les préférences de sa mère, et probablement elle s'attendait à voir sortir de sa chambre un vicomte un peu plus largement constitué que M. de Moralli. Elle le regarda donc pendant quelque temps, d'un air tout étonné, et finit par lui dire :

— Comment, Monsieur, c'est vous qui.....

Le vicomte fut piqué de l'étonnement, et reprit, de son air dégagé :

— C'est moi qui ai bien voulu prendre en pitié les tourments amoureux du chevalier de Mun, qui, entre nous soit dit, ma belle enfant, me paraît plus habile à séduire un cœur sans expérience qu'à se faire apprécier par une femme qui sait ce que vaut un gentilhomme.

Lucinde, piquée à son tour du ton dont on lui parlait de son amant, répondit sèchement :

— Tel qu'il est, il me plaît, Monsieur.

— C'est un bonheur que tout le monde lui enviera assurément, et dont je voudrais bien avoir le droit d'être jaloux.

— Vous ? lui dit Lucinde, dont le regard jeté à la dérobée du côté de la chambre de sa mère commenta l'exclamation.

— Moi, dit le vicomte, moi, qui ne savais pas que la beauté fût un héritage qui s'accroît en se transmettant. Adieu, ma belle enfant ; ce soir je vous amènerai le chevalier.

Le vicomte baisa respectueusement la main de Lucinde, et sortit avec la grâce nonchalente de l'homme de cour le mieux appris.

Il se rendit chez son oncle le commandeur auquel il raconta tout ce qui lui était arrivé ; et comme il lui disait l'espoir qu'il avait conservé de faire revenir la baronne sur sa décision, le commandeur, qui prétendait la connaître, lui conseilla d'y renoncer.

— Ne vous y fiez pas, mon neveu, lui dit-il ; la baronne vous a parlé en femme sage et en femme d'esprit.

— C'est une façon de se faire aimer un peu plus, mais elle n'y gagnera rien, je l'aime déjà à l'idolâtrie, et je vous jure que je la ferai renoncer à sa résolution.

— Je crois que non.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il y a quelque chose qu'elle aime mieux que vous.

— Quoi donc?

— Sa liberté.

— Suis-je donc un tyran? fit le petit vicomte d'un air superbe.

— Je vous étonnerais fort si je vous disais qu'elle veut rompre avec vous parce qu'elle vous aime.

— Vous voulez tous vous moquer de moi; nous verrons!

La discussion s'échauffa à ce sujet, si bien qu'il y eut un défi donné et accepté. et que le vicomte poussa la suffisance jusqu'à dire :

—Eh bien, je m'engage à ne pas devenir l'amant réel d'une autre femme, jusqu'à ce que la baronne ait rétracté l'arrêt qui me condamne.

Le commandeur, à qui la pétulance et la jolie figure de son neveu donnaient quelques inquiétudes sur l'usage qu'il pourrait en faire, accepta le pari et lui dit d'un ton de solennité propre à engager un esprit moins chevaleresque que celui du petit vicomte :

— Je prends votre parole de gentilhomme, mon neveu, et je suis sûr que vous n'y manquerez pas.

C'est de cet étrange engagement que résultèrent les événements suivants. Si tu as bien compris le caractère du vicomte d'après son premier entretien avec la baronne, tu dois savoir qu'il était, moralement parlant, dans une singulière position : ayant voyagé en mer, pendant deux ans, parmi des officiers dont quelques-uns étaient de brillants courtisans, il avait entendu développer devant lui toutes les théories de l'amour et de la rouerie, et eût pu passer lui-même, dans une conversation s'entend, pour un des plus fins roués qui vécussent. Nous sommes tous deux trop vieux, mon maître, pour ne pas savoir qu'il y a entre l'esprit qui sait et le cœur qui sent une distinction profonde, et que tel homme qui juge, apprécie et pèse avec une excessive finesse les raisons de toutes choses est souvent celui qui, lorsqu'on le met en leur présence, en est la dupe la plus complète. Ainsi donc, malgré toutes ses théories mal apprises, le petit vicomte n'en était pas moins un enfant de dix-sept ans dont le cœur était à la merci des sentiments qu'il croyait dominer.

Ce fut dans ces dispositions aveugles qu'il se créa un plan de campagne contre la baronne. Le jour même, et selon sa promesse, il amena chez elle le chevalier de Mun. Rien n'était original comme de voir le ton de protection bénévole dont il encourageait le chevalier, et comment il disait, en souriant à Lucinde :

— Hé bien! belle enfant, ce petit cœur doit être content; vous voyez que je suis homme de parole, et je ne suis pas sans espérer que vous me récompenserez de tout ce que j'ai fait pour vous.

Ensuite il allait à la baronne et lui parlait avec le respect galant d'un homme qui se tient pour bel et dûment exilé, mais qui ne s'en désespère pas trop. Puis, il revenait à Lucinde et lui parlait de très-près. Il lui parlait de toi, chevalier, mais

c'est lui qui parlait. Que d'avocats, sans compter ceux que tu as vus hier, ne plaident la cause des autres que dans le seul intérêt de leurs succès!

Le manége du petit vicomte était assez bien calculé pour que madame de Paimpadeuc s'en aperçût, et pour que Lucinde examinât très-particulièrement ce beau petit jeune homme qui avait si bonne grâce, bien meilleure grâce que le chevalier de Mun.

Cependant celui-ci, en homme véritablement épris, avait formellement demandé la main de Lucinde qui lui avait été formellement promise, de façon que le mariage devait se faire au bout d'une quinzaine. Dans les premiers jours de cette quinzaine, la baronne avait suivi avec un dépit très-apparent, et peut-être avec un peu de chagrin véritable et caché, les attentions du vicomte pour sa fille.

Celui-ci, malgré toute l'adresse de madame de Paimpadeuc, avait parfaitement compris qu'elle était piquée au jeu, et qu'il n'en faudrait peut-être pas beaucoup plus pour la faire repentir de sa rigueur.

Un soir donc, que ses galanteries affectaient assez de témérité pour être remarquées, il s'assit près de Lucinde, tandis que le chevalier de Mun était retenu à une table de jeu. Le joli enfant et la belle Lucinde étaient en face de la baronne, qui les suivait attentivement de l'œil, et qui devait avoir dans le cœur plus de regrets féminins que d'inquiétude maternelle, car, pour la première fois peut-être, la surveillance qu'elle exerçait sur sa fille l'empêchait d'écouter les doux propos du plus beau brigadier des chevau-légers.

— Ainsi donc, belle Lucinde, disait le vicomte, tout en examinant du coin de

l'œil les petits mouvements d'impatience de la baronne, ainsi donc, dans huit jours, vous serez madame de Mun.

— Hélas! oui! fit Lucinde en baissant les yeux et en rougissant, sans que le vicomte pût s'imaginer qu'il y eût le moindre regret dans cet hélas!

— Vous serez heureuse, continua-t-il, car vous l'aimez, n'est-ce pas?

Lucinde ne répondit pas.

— Vous l'aimez, mais lui vous aimera-t-il comme vous le méritez? Comment! il pourrait être en ce moment près de vous, à ma place, il pourrait vous regarder, vous admirer, vous entendre, et il préfère remuer des dés et gagner de l'argent.

— Vous oubliez, monsieur le vicomte, dit Lucinde, que c'est maman qui l'a prié de faire la partie de monsieur votre oncle le commandeur.

— Je le sais, Mademoiselle, et il a obéi; mais, sacredié! madame votre mère, que j'estime fort, mon oncle le commandeur, que j'aime beaucoup, le roi lui-même, mon maître, m'aurait ordonné d'en faire autant que certainement je ne lui eusse pas obéi.

Cette fois encore Lucinde rougit et ne lui répondit pas. Le vicomte ajouta :

— Mais vous l'aimez, il est tout excusé; et puis ne sait-il pas que je suis près de vous pour défendre sa cause?

Cette fois, malgré sa timiditité, Lucinde regarda le vicomte, tant sa prétention d'être le défenseur du chevalier lui paraissait extraordinaire. Le vicomte, soit qu'il la comprît, soit qu'il agît d'instinct, tourna assez habilement la difficulté, et reprit d'un petit ton câlin :

— Et qui peut-on mieux choisir pour défendre sa cause que celui qui en est aussi pénétré que nous-même. Si le chevalier vous trouve belle et charmante, je vous trouve cent fois plus charmante et cent fois plus belle; s'il est heureux de vous entendre et de vous regarder, j'y mets aussi tout mon bonheur; et enfin, s'il vous aime, qui sait si je ne vous aime pas autant que lui, plus que lui, mieux que lui!

C'était le cas de ne pas répondre; mais ce fut précisément à ce moment que Lucinde se tourna vers le vicomte avec une joie et un trouble charmants dans les yeux et lui dit d'une voix émue :

— Est-ce vrai?

Le vicomte fut ébloui de ce regard, transporté de cette joie, bouleversé de ce trouble; les dix-sept ans de Lucinde venaient de parler à ses dix-huit ans; on eût dit d'un aveugle qui, après avoir admiré la lumière qu'un riche flambeau répand dans un salon, se trouverait en face du soleil. Certes il n'était plus aveugle, mais il n'avait pas encore vu le jour. Il en fut ainsi du cœur du vicomte. Jusqu'à ce moment il avait cru aimer la baronne; un rayon d'amour vrai venait de lui montrer qu'il s'était laissé prendre à une fausse lueur. Ce fut donc tout ému et tout tremblant qu'il répondit à Lucinde.

— Si c'est vrai! je donnerais ma vie pour vous le prouver; pour vous le prouver, je tuerais ce grand chevalier. Oh! je voudrais pouvoir vous dire ce que je sens, comme je l'éprouve; et, si vous consentiez à m'écouter, ajouta-t-il en baissant graduellement la voix, dans ce même jardin, à cette même porte où M. de Mun a obtenu la faveur de vous voir, faveur qu'il n'a jamais appréciée, je vous dirais....

A ce moment, Lucinde tremblait, pâlissait, rougissait ; madame de Paimpadeuc exaspérée s'était levée par un mouvement violent, mais le commandeur l'avait arrêtée en lui souriant d'un air d'intelligence. Ce mouvement avait appelé l'attention du vicomte, qui se leva et salua Lucinde en lui disant à voix basse :

— On nous observe; si vous consentez, en sortant de ce salon laissez tomber votre mouchoir.

Aussitôt il s'éloigna et alla féliciter le chevalier de Mun, qui comptait sordidement quelque cinquante louis qu'il avait gagnés au commandeur. Celui-ci avait compris la colère de la baronne, et ne voulut pas permettre que son neveu obtînt le triomphe que cette colère semblait promettre. Il expliqua en peu de mots à madame de Paimpadeuc comment le vicomte avait donné sa parole de gentilhomme de ne jamais accepter les faveurs d'une autre femme avant d'avoir reconquis celles de la baronne, et à ce récit il ajouta :

— Il vous aime comme un écervelé, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Ce sera à vous de juger du moment où vous devrez lui faire grâce, car sans cela il serait homme à tenir, dans l'avenir du moins, son serment de chevalier de Malte.

La baronne devint pensive, et son premier mot, accompagné d'un doux regard jeté sur le vicomte, fut cette seule exclamation :

— Pauvre garçon !

Puis elle reprit en riant franchement :

— C'est qu'il s'y prend à merveille, le petit scélérat! C'est que véritablement j'étais furieuse, jalouse, exaspérée; c'est qu'il m'a plus tourmentée que je ne saurais vous dire.

— J'aime à vous entendre parler ainsi de lui, répondit le commandeur; ainsi vous le trouvez ?...

La baronne n'eut qu'un mot; mais le regard, l'accent avec lequel elle le prononça lui prêtèrent un sens complet :

— Charmant! dit-elle.

— Vrai? fit le commandeur en souriant.

— Si charmant que j'ai failli en devenir ridicule. Ah! commandeur, nous sommes des fous; il n'y a qu'à cet âge-là qu'on aime et qu'on a le droit d'aimer.

La position devint piquante; le vicomte qui, un moment avant, faisait étalage de ses soins pour Lucinde, prit des airs langoureux vis-à-vis de la baronne, car il ne s'agissait plus de l'exciter, mais de la tromper. Madame de Paimpadeuc, rassurée sur les intentions du vicomte, et ne voyant plus dans les soins qu'il avait prodigués à Lucinde qu'une preuve d'amour, rayonnait d'une joie coquette : elle essayait de lui parler du ton le plus dur, comme si elle éprouvait encore réellement la colère qui l'avait si violemment agitée un instant avant; mais, quoi qu'elle en eût, un regard bienveillant, un sourire tendre démentaient la dureté de ses paroles, et comme le vicomte était beaucoup trop préoccupé pour y prendre garde, et ne changeait pas ses airs désespérés, peu s'en fallut que la baronne ne lui accordât tout de suite la grâce que le commandeur avait demandée pour lui.

Tu dois te souvenir, chevalier, que ce soir même, lorsque tout fier de ton triomphe sur le commandeur, tu t'approchas de Lucinde, tu la trouvas émue, tremblante

et agitée ; tu dois te souvenir quelle querelle elle te fit en te disant que tu ne l'aimais pas, que tu l'abandonnais, et comment elle quitta le salon, les yeux pleins de larmes, sans cependant oublier de laisser tomber son mouchoir, que tu ramassas avec transport et que tu cachas dans ton sein !...

Cependant la baronne, fort rassurée sur les intentions du vicomte, ne l'était pas autant sur les sentiments de sa fille. Elle avait commis une grave imprudence, c'était de te laisser le champ libre ; c'était d'enlever à ton amour le charme du fruit défendu. Depuis que Lucinde pouvait y mordre à belles dents, la baronne avait cru s'apercevoir que sa fille n'y trouvait plus la même saveur, et, dans de pareilles dispositions, madame de Paimpadeuc dut craindre que les cajoleries du vicomte eussent flatté le cœur qui t'appartenait, plus que cela n'était permis avant le mariage. Elle eut donc, le soir même de ce jour, un entretien avec sa fille, et, selon la façon de parler de ce temps-là, elle la tâta à l'endroit du vicomte. C'étai une heure trop tard; le mouchoir était tombé, et la petite traita le vicomte de petit fat qui lui était insupportable, et le chevalier d'homme cruel qui faisait son désespoir. C'est une vengeance du ciel qui fait que nous sommes toujours pris aux ruses avec lesquelles nous prenons les autres : la baronne avait cent fois caché ses amoureuses préférences sous de grands airs de dédain, et cependant la baronne crut au grand dédain de sa fille : elle se retira donc chez elle, où elle s'endormit avec la plus grande joie d'amour et de coquetterie qu'elle eût éprouvée depuis longtemps, tandis que sa fille descendait furtivement à un rendez-vous, auquel, cette fois, elle n'avait pas jugé à propos d'appeler la chambrière, qui était dans les intérêts de M. de Mun.

Ils étaient jeunes, beaux et charmants tous deux; lui, roué d'esprit, grâce à l'instruction qu'il avait puisée dans la société de son bord; elle, coquette, et fort avancée, grâce à l'exemple de sa mère; et cependant, vois ce que c'est que l'amour, et comme il se plaît aux plus étranges transformations : il éclaire, d'ordinaire, l'ignorance de ceux qui ne savent pas; mais, en cette circonstance, il éteignit la mauvaise science dans le cœur du vicomte et de Lucinde. Elle fut, près de lui, timide, tremblante, simple; il fut plus timide, plus tremblant, plus naïf. Le petit impertinent, qui avait si lestement joué avec l'amour madré de la baronne, s'était mis à deux genoux devant Lucinde, et ne lui parlait que du bonheur de la contempler. Ils restèrent bien deux heures entières ensemble, sans qu'ils se fussent dit beaucoup plus que ceci :

— Vous m'aimez... je voudrais le croire; mais vous serez volage...

— Jamais ! j'y engage ma vie.

— Jurez-le-moi.

— Je vous en fais serment. Mais vous, Lucinde, m'aimez-vous ?

— Pourquoi donc suis-je ici ?

— Dam ! vous y êtes déjà venue pour le chevalier...

Il n'y avait pas moyen de nier. Lucinde se mit à pleurer, et finit par trouver ceci :

— Ah ! j'étais une enfant, je ne savais ce que je faisais.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je sais que je me trompais.

— Ainsi, vous m'aimez ?

— Je préférerais la mort à votre infidélité...

— M'en croyez-vous capable?

Lucinde hésita; mais elle avait sa petite vengeance à exercer, et, malgré son embarras à aborder un pareil sujet, elle lui dit :

— Suis-je la première à laquelle vous ayez fait un serment d'amour, cruel?

Le vicomte parodia la réponse de Lucinde :

— Je ne savais ce que je disais, je ne vous avais pas encore vue. Je n'étais qu'un enfant.

Il le croyait, et c'est cependant à ce moment qu'il était véritablement enfant. Lucinde, par une précaution aussi filiale que féminine, et sans cependant nommer personne, demanda au chevalier le serment de ne plus rendre aucun hommage à celle qui la première avait eu son cœur.

Il était grand jour quand le vicomte rentra chez lui, car le bonheur du cœur est un tourment qui chasse le sommeil aussi bien que le désespoir, et le vicomte avait été courir les bois pour crier à l'air... Lucinde! Lucinde! Lucinde! Quand il aborda son oncle, celui-ci avait l'air d'assez farouche humeur. En effet, la vanterie de son neveu l'avait remis en goût de la baronne, et il s'était imaginé d'essayer ce que le vicomte avait tenté si résolument. La baronne lui avait ri au nez. Le commandeur s'était piqué au jeu, et, ne sachant où son neveu avait passé la nuit, il le reçut en lui disant :

— C'est affaire à vous, monsieur mon neveu; la baronne n'a pas tenu longtemps contre l'habileté de vos manœuvres.

— La baronne! s'écria le vicomte, d'un air à renverser le plus impertinent séducteur de Versailles; qui pense à la baronne? C'est bon pour un jour, comme tout le monde; mais ce n'est pas une femme comme il en faut une pour fixer à jamais ma tendresse...

Le commandeur ouvrit de grands yeux, et reprit :

— Vous êtes donc déjà amoureux ailleurs?

— Éperdument amoureux.

Le commandeur se douta de l'événement, et, riant en lui de ce qu'il prévoyait, mais prenant un air très-sérieux, il repartit :

— Je vous en félicite, vicomte, et c'est le cas de triompher au plus vite de la résistance de madame de Paimpadeuc, pour pouvoir faire honneur à vos nouvelles amours.

Le vicomte, déconcerté, se gratta l'oreille, et dit, en affectant un ton désintéressé :

— Comment l'entendez-vous?

— Mais comme vous l'avez entendu vous-même en jurant de n'être à aucun autre amour avant d'avoir reconquis vos droits perdus.

— C'est un propos en l'air.

— Un propos en l'air! s'écria le commandeur d'un air furieux; vous traitez de propos en l'air une entreprise où vous avez engagé votre parole de gentilhomme; tête-bleu! monsieur mon neveu... Je suis un oncle indulgent, et je vous en ai donné la preuve; mais en ce qui concerne une parole donnée, si vous y manquiez jamais.....

— Ce n'est pas mon désir; mais ce n'est qu'à vous que je l'ai donnée, et vous êtes le maître de m'en dégager.

— Je le voudrais, fit le commandeur, mais j'ai été si charmé de votre assurance et de vos succès que j'en ai déjà parlé à quelques-uns de vos amis et des miens; ils sont tous dans l'admiration de votre confiance; mais s'ils apprenaient que vous y renoncez au premier obstacle, ne vous y trompez point, vous tomberiez dans leur mépris et dans celui de tous les honnêtes gens.

— Mais enfin, si je ne réussissais pas.

— Cela vous rendra plus modeste à l'avenir.

— L'avenir... l'avenir, l'avenir; mais je n'ai plus d'avenir, si je ne réussis pas; car enfin.....

Le commandeur se mit à rire, et lui répondit :

— Vous serez alors un excellent chevalier de Malte...

— Mais, mon oncle, j'ai juré à celle que j'aime de ne plus aimer la baronne.

— Serment d'amour, sans importance, fait à une femme; mais moi, j'ai votre parole de gentilhomme, vicomte, ne raillons pas sur ce chapitre; l'honneur de votre nom y est engagé, et, si vous y manquiez, vous dis-je, je sais ce qu'il me resterait à faire.

Le commandeur quitta le vicomte, qui se prit à se désoler, et, après de longues indécisions, se résolut à ne point trahir Lucinde et à ne point trahir sa parole. « Je l'aimerai dans mon âme, se dit-il, je l'aimerai sans espoir de l'obtenir, je l'aimerai sans désir... »

Mais, ne voilà-t-il pas que ce fut précisément en disant ce mot qu'il se mit à rêver aux grâces charmantes de Lucinde, et, comme il avait passé une nuit sans sommeil, il s'endormit au milieu des pensées les plus agitées. Il vit la baronne, il vit Lucinde; Lucinde était la baronne, et quelquefois la baronne devenait Lucinde; il croyait saisir l'une, et trouvait l'autre. Il lui semblait qu'il manquait à son serment envers son oncle, ou bien à son serment envers Lucinde. Enfin, il eut un sommeil si agité, si fatigant, que lorsqu'il se leva, à la fin du jour, pour aller, comme de coutume, passer la soirée chez madame de Paimpadeuc, il était pâle, défait, languissant de visage, et véritablement désolé dans son cœur.

Tout allait bien à ce délicieux enfant, la tristesse comme la gaieté, la timidité comme l'impertinence. Quand la baronne le vit, retiré dans un coin, jetant des regards inquiets et douloureux, tantôt sur elle, tantôt sur sa fille, elle se dit qu'il n'avait pas le courage de continuer la comédie qu'il avait si hardiment jouée la veille; et, par un sentiment de compassion qu'elle n'avait jamais eu pour personne, elle se rapprocha de lui, et chercha à le consoler par un de ces doux sourires attrayants, qui semblaient lui dire : Allons, enfant, est-ce qu'on a envie de vous rendre aussi malheureux que cela? L'état du vicomte avait beaucoup de ce tumulte où le cœur distingue difficilement les sentiments qui l'agitent, lorsqu'ils parlent ensemble. Il y avait confusément dans la tête du vicomte, que les bonnes grâces de la baronne étaient, pour lui, une conquête à faire; mais cette conquête blessait la parole donnée à un autre amour. Attendrir la baronne était nécessaire, mais indigne. Et puis, quoiqu'il aimât Lucinde, le vicomte ne pouvait oublier ce doux regard, cette charmante facilité de madame de Paimpadeuc, cet amour d'une

heure, si heureux de son plaisir, si fier de la joie d'un autre, et qui s'était si franchement livré à lui; aussi, lorsque la baronne s'assit à son côté, lui prit la main, et lui dit en la serrant doucement :

— Eh bien! vicomte, est-ce que vous voulez être malade?

Il retrouva dans son cœur la délicieuse et pétulante femme pour laquelle il eût fait mille folies, et lui répondit avec un véritable entraînement:

— Il ne tient qu'à vous de me guérir...

A cette parole, le chevalier de Mun tomba tout de son long par terre. C'est que Lucinde, qui observait avec désespoir la pâleur douloureuse de son jeune amant, outrée de la figure radieuse avec laquelle il avait accueilli la baronne, avait, dans un brusque mouvement de colère, poussé du pied la chaise sur laquelle M. de Mun allait s'asseoir près d'elle. Le chevalier parut si ridicule à tout le monde que la baronne, furieuse à son tour, murmura entre ses dents :

— L'imbécile... voilà de quoi faire manquer son mariage.

Le vicomte oublia tout à coup le rôle de protecteur qu'il avait joué une semaine avant, et lui dit :

— Est-ce que vous pouvez penser encore à donner cette charmante enfant à ce grand maladroit?

La baronne jeta un coup d'œil stupéfait sur le vicomte. Il regardait Lucinde; ses yeux lui demandaient grâce, ses lèvres lui murmuraient mille excuses et mille serments. La baronne n'osa deviner, et lui dit, d'une voix inquiète, tandis qu'il se trémoussait sur son fauteuil :

— Mais... il me semble que c'est vous qui m'y avez engagée...

Le vicomte se leva, comme pris d'un vertige, en s'écriant :

— Est-ce que je savais ce que je faisais?

La baronne fut forcée de deviner!! Et son soupçon devint une certitude, lorsqu'elle vit l'accueil charmant que Lucinde, avertie par l'air de colère de sa mère, faisait au chevalier, pour rompre les chiens. Quant au vicomte, il avait couru vers le commandeur, comme frappé d'une inspiration subite, et, le prenant à part, il lui avait dit :

— Mon oncle, j'ai juré que je ne deviendrais jamais l'amant d'une autre femme avant d'avoir reconquis les faveurs de la baronne; mais si je puis devenir le mari de cette femme, c'est bien différent, et je ne manque pas à mon serment. Je vous prie donc de demander pour moi à madame de Paimpadeuc la main de sa fille...

L'air, l'allure du vicomte, avaient quelque chose d'égaré, qui fit peur à monsieur de Moralli, et, malgré l'envie de rire qui le prit, il dit doucement à son neveu :

— La commission est délicate : s'il est vrai que la baronne vous aime, ce serait lui porter un rude coup.

— Mais, s'écria le vicomte, Lucinde m'aime aussi, et elle est capable d'en mourir.....

La gravité du commandeur ne tint pas cette fois contre la confiance du vicomte, et il lui répondit, en lui montrant Lucinde qui coquettait avec le chevalier :

— Elle ne m'y paraît pas décidée.

Le vicomte pâlit de colère à cet aspect, jura d'un juron plus gros que lui, et ajouta :

— Il faut que je tue ce grand veau !

— Ce n'est pas lui qu'il faut punir, dit le commandeur, c'est Lucinde, et, le meilleur moyen, c'est de retourner près de la baronne.

— Vous avez raison, s'écria le vicomte, et Lucinde verra que l'on ne se joue pas de moi impunément.

Il était trop tard, et le pauvre petit vicomte n'eut pas cette joie. La baronne avait deviné tout à fait ; elle ne voulut pas se prêter à servir cette riposte amoureuse ; mais, au lieu de le repousser avec dédain, comme elle eût fait de tout autre homme, elle l'accueillit tristement, et, lorsqu'il se replaça près d'elle, elle lui dit, d'un air sérieux et presque sévère :

— Vous n'agissez pas en galant homme, monsieur le vicomte.

— Moi ! s'écria-t-il.

— Si je ne vous avais pas dit franchement les raisons qui me faisaient désirer de ne pas donner de suites à une rencontre bien fortuite, j'aurais compris que vous vous fussiez vanté de me punir de ce que vous appelez un caprice; mais, après ce que je vous avais dit, votre conduite envers moi est une malhonnête action.

— Ah ! s'écria le vicomte, mon oncle m'a trahi.

— Il m'a averti en ami de vos projets, et, puisque vous appelez cela trahison, obligez-moi de dire comment vous nommez votre façon d'agir envers M. de Mun, dont vous sembliez protéger le mariage, et dont vous voulez séduire la future?

Le vicomte, pris dans ses filets, se mordit les lèvres, voulut faire l'homme, se mit à jouer avec son jabot de dentelle, mais le cœur serré de la trahison de Lucinde, du grave dédain de la baronne, humilié d'avoir agi en enfant, il finit par laisser échapper deux grosses larmes de ses yeux. La baronne le vit; mais cette fois elle n'en eut pas de pitié, et elle se leva en lui disant :

— Vous pleurez, vicomte... Voulez-vous que je vous envoie la bonne de ma fille, pour vous consoler?....

Le trait sécha les larmes du vicomte, et il se leva lestement à son tour, et dit d'une voix claire et flûtée, et avec un salut fort leste :

— J'aimerais mieux votre nourrice, baronne...

La baronne s'arrêta, toute rouge de colère, et le vicomte lui dit alors :

— Tenez, baronne, n'abusez pas de moi; vous m'avez rendu fou, car c'est vous qui êtes cause de tout : pourquoi me repousser? J'aime votre fille, mais c'est vous que j'aime en elle; faites qu'elle soit belle comme Minerve ou Vénus; faites qu'elle soit autrement belle que vous; faites qu'elle n'ait ni votre sourire, ni vos yeux, ni votre grâce achevée, et je ne l'aimerai plus; mais pouvez-vous m'en vouloir d'adorer l'image de la déesse que je ne peux plus encenser ?

La baronne sourit et repartit :

— Vous êtes véritablement fou, vicomte. Mais il serait par trop plaisant de vous accorder un pardon grâce auquel vous vous croiriez libre de devenir l'amant de ma fille.

— Ce serait pourtant bien charitable à vous, lui dit le vicomte d'un petit air suppliant.

— Mais on n'est pas plus impertinent que cela, s'écria la baronne assez haut pour que tout le monde l'entendît.

— Qu'est-ce que c'est? fit le commandeur, en s'approchant avec quelques autres personnes,

La baronne cherchait encore une réponse, que le vicomte dit avec une rare intrépidité :

— C'est madame de Paimpadeuc qui se fâche, parce que je lui demande la main de sa fille...

A cette foudroyante repartie, tu sais quel cri de joie poussa Lucinde, et comment elle te laissa, ébahi, furieux, à ta place, tandis que la baronne reculait devant tant d'audace et que le vicomte continuait imperturbablement :

— Ce n'est pas ainsi que de pareilles demandes se font d'ordinaire; mais je vous fais juges, Messieurs, de ce qui m'a poussée à agir ainsi.

La baronne redouta qu'il n'allât jusqu'à raconter ce qui s'était passé, car elle jugea qu'il devait avoir pour ainsi dire perdu l'esprit, et elle l'arrêta en lui disant:

— Vous oubliez, vicomte, que vous êtes chevalier de Malte...

Le commandeur, qui depuis quelques minutes avait réfléchi à la dot de Lucinde, répondit aussitôt :

— On peut le relever de son serment.

La baronne lui lança un coup d'œil terrible, auquel le commandeur répondit en ricanant et en lui disant :

— A moins que vous ne préfériez le relever de sa parole.

C'est à ce moment que tu perdis tout à fait ta cause en faisant une grave menace à la baronne, et en disant qu'il serait honteux qu'une mère consentît à un pareil mariage..... après que.....

Ce mot te fut arrêté à la gorge par la plus rude bourrade qu'un petit avorton pût adressser à un géant, et le chétif vicomte s'écria :

— Je vous tiens pour le dernier des faquins, si vous dites un mot de plus. J'aime Lucinde, Lucinde m'aime; et si cela vous convient, je puis vous empêcher de mourir de désespoir; mais sachez que si jamais vous prononcez le nom de Mme la baronne de Paimpadeuc autrement qu'avec le plus profond respect, je vous en ferai repentir, quoique cela puisse ne pas vous convenir.

Le lendemain, tu lui donnas un coup d'épée au bras, qu'il te rendit dans les côtes, et huit jours après, il épousait Lucinde encore tout pâle et le bras en écharpe. Pendant la cérémonie, la baronne était triste, et le commandeur lui dit tout bas :

— Eh bien! qu'avez-vous donc, baronne?

— J'ai..... que cet enfant valait mieux que vous tous.

L'ombre s'arrêta, puis elle dit :

Tu vois comment se trouve remplacé un amant, même quand il a eu l'avantage d'être aimé comme fruit défendu: que cela te serve pour chasser le Trobanowski du cœur de la petite duchesse de Ménarès.

Ce récit fit rêver notre marquis. Il se rappela ce temps friand de sa jeunesse, où la galanterie était une belle dame, spirituelle, facile, portant la jupe courte, quoiqu'elle eût un tabouret à Versailles, et demandant à la jeunesse tout ce que

Dieu lui a donné d'ardeur pour en faire du plaisir, de la joie et de l'amour. Eh! oui, de l'amour, du véritable amour même, qui occupait la tête, le cœur, la nuit, le jour, mais qui, au lieu de se traîner mélancolique, la figure pâle et le regard perdu, comme celui d'aujourd'ui, marchait d'une fière allure, le chapeau sous le bras, l'épée à la hanche et le nez au vent.

Ce bon souvenir donna au chevalier un ardent désir de tâter de ses anciennes habitudes. Il se rappela comment, lorsqu'il n'était pas à Versailles, il allait autrefois, avant souper, à la Comédie Française. Il arrivait, ma foi, en carrosse, écrasant la canaille qui faisait queue pour rester quatre heures debout sur ses jambes dans un sale parterre. En ce temps-là, il se jetait hors de la voiture, et bousculait lestement tout ce qui encombrait sa marche, même le portier. Et puis, par la sambleu! quand il allait dans les coulisses, quel accueil! « C'est le beau chevalier de Mun en personne, » se disait-on.

— Hé! ne suis-je pas le beau marquis de Mun! se dit notre héros; il faut que j'aille voir par là, en attendant que je me fasse présenter à la cour. D'ailleurs, il faut se mettre au courant des auteurs à la mode et des comédiennes dont on peut parler, et qu'on peut se donner. Oui, il faudra que pour débuter je choisisse par là quelque chose de couru. Cela pose tout de suite un jeune homme.

— Cela le ruine quelquefois, dit l'ombre.

— Oublies-tu que je me marie?

— Ce n'est pas encore fait.

— Ça se fera, dit le marquis en tournant sur le talon

CHAPITRE X.

Les vieilles Thuileries et les nouvelles. — Les vieux cabarets et les nouveaux restaurants. — Le Théâtre-Français. — Ses abords. — Commerce autorisé par le préfet de police. — Ses habitués. — Ses critiques.

Arthur, ravi de ses belles résolutions, sortit de chez lui. En attendant le dîner, il pensa à aller aux Thuileries. Depuis de longues années, les guenilles du chevalier de Mun lui avaient interdit ce beau jardin. Car les Thuileries sont fermées au pauvre. Je me garderai bien de dire que c'est une tyrannie; mais, en vérité, c'est une bêtise; cela donne le droit aux républicains de dire qu'il y a encore en France une aristocratie à qui le soleil et l'ombre appartiennent de préférence. Ils font à ce sujet des phrases où ils proclament que le roi a peur de voir la misère du peuple, et, ma foi, ils ont l'air d'avoir raison, et leur donner l'air d'avoir raison est assurément une bêtise.

Mais ce n'était point de cela que s'occupait M. le marquis de Mun. Il rêvait aux belles Thuileries de 1780, avec les femmes du parlement et de la finance à panier pimpants et luxurieux, suivies de six galants et d'un petit Maure; aux belles Thuileries de 1798, avec ses courtisanes princières aux seins à moitié nus et aux pieds ornés de bagues. Il y courut. C'était un dimanche, comme nous l'avons dit, et tout le monde sait ce qu'est un dimanche dans la capitale, un jour d'autant plus désert qu'il est plus beau. Le marquis erra une heure sans rencontrer autre chose que des figures rousses sous des chapeaux roses, de ces figures que personne n'emmène nulle part où l'on paie une chaise plus de deux sous; de grandes filles tirant sur le jaune, et de grosses mères arrivées au rubicond le plus effrayant.

— Ma foi! se dit-il assez dépité, allons dîner au cabaret; j'y trouverai bien quelques gentilshommes qui feront grand gala.

Il entra dans une longue salle du Palais-Royal, où il y avait deux cents tables et huit cents personnes. Ici l'un demandait un bœuf aux choux, là un autre ne buvais pas un doigt de vin sans examiner s'il ne dépassait pas la demi-bouteille qu'il s'était accordée dans ce jour de splendide débauche. Une société de jeunes gens boursicota pendant dix minutes pour régler un compte de 19 francs 80 centimes, soit 20 francs y compris 4 sous pour le garçon, de façon à ce qu'aucun d'eux ne payât pas un centime de plus que l'autre; ils étaient six, et la division donnait 3, 33 par tête. Arthur écouta, regarda et se dit: « Oh! qu'est-ce ceci, et que vais-je rencontrer au Théâtre-Français? »

Il y avait précisément ce soir-là une solennité au Théâtre-Français : un grand artiste se retirait après trente ans d'honorables travaux, et tous les théâtres de Paris avaient voulu, comme de coutume, contribuer à donner à sa représentation de retraite tout l'éclat possible. Lorsque Arthur arriva aux abords de la salle, il eut la maladresse de se présenter au bureau, ce qui lui valut immédiatement d'être signalé du coude et de l'œil à une demi-douzaine de chenapans qui jugèrent que c'était un étranger, un provincial, ou un imbécile. Comme cela devait être, il n'y avait plus de places au bureau, et aussitôt Arthur entendit crier confidentiellement à son oreille : stalle de galerie, stalle de face; il n'en reste plus qu'une!

— Combien? demanda Arthur.

— Soixante francs.

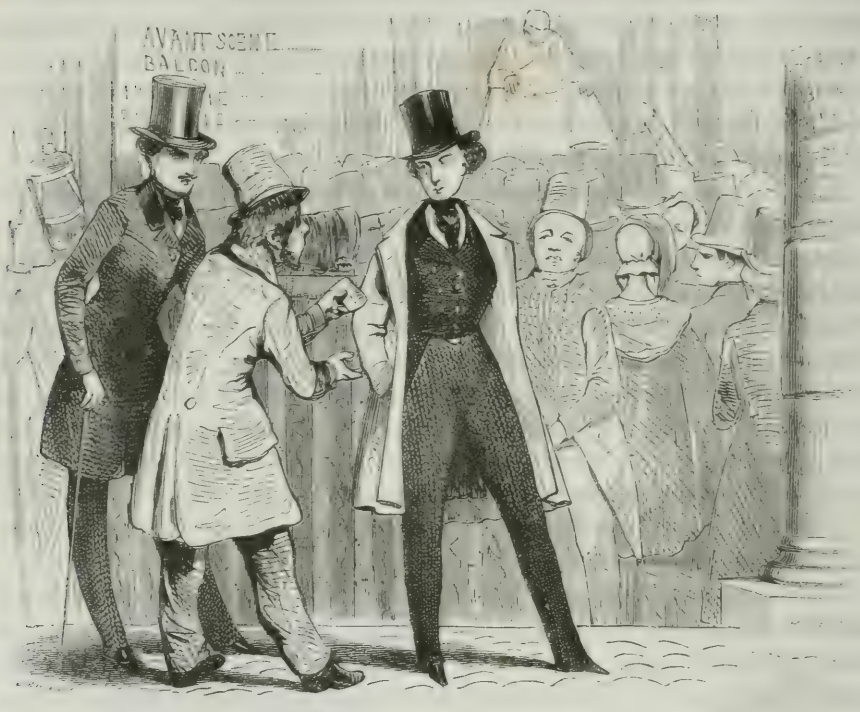
— Soixante francs, une place! allons donc!

Arthur n'eut pas plutôt lâché ce mot de refus, qu'un monsieur beaucoup mieux mis que lui repartit :

— Je la prends; et la paya de trois beaux louis d'or.

L'acquéreur disparut, et un autre de ceux qui font ce fructueux commerce dit à celui qui venait de vendre :

— Il m'en reste une, à moi, mais je ne la donnerai pas à moins de cent francs.



— Je vous endonne soixante, dit Arthur.

— Allons donc! fit le marchand, je vous les achète à quatre-vingts, si vous en avez à me vendre; et il s'éloigna d'Arthur sans daigner le regarder.

Cependant les équipages se succédaient; les femmes les plus élégantes passaient rapidement sous les yeux du marquis. Il était sous l'empire de ce désir qui vous entraîne à la suite de toute affluence curieuse et empressée. Cependant l'idée de payer une place cent francs lui répugnait comme une folie, lorsque tout à coup il lui revint à l'esprit qu'il n'était plus le vieux chevalier de Mun, habitué à la pénurie d'argent, et il s'écria en lui-même : « Allons donc! je suis un jeune homme, et j'agis comme un vieux cuistre. » Il chercha de l'œil son vendeur, et alla lui dire :

— Je vous donne cent francs de votre stalle.

— Je n'en ai plus du tout, monsieur, et, à l'heure qu'il est, vous n'en trouverez ni pour or ni pour argent.

Comme Arthur laissait échapper un vif mouvement de dépit, une voiture à livrée jaune, à panneaux armoiriés et à cocarde rouge, s'arrêta, et deux femmes en descendirent, suivies d'un brillant cavalier. La première était madame de Pim-

pani, la seconde la duchesse de Ménarès; quant au cavalier, Arthur le reconnut pour le comte de Camballero. En traversant la petite haie de sergents de ville, de gendarmes et de curieux qui s'établit d'ordinaire ces jours-là dans toute la largeur du péristyle du Théâtre-Français, madame de Pimpani jeta un vif regard autour d'elle, et ayant aperçu Arthur, elle lui envoya un petit sourire d'approbation, comme pour lui dire : «C'est fort bien fait à vous d'être ici.» Mais presque au même instant, ce regard sembla s'arrêter sur un personnage placé derrière Arthur, et, à la place du sourire, il y eut une expression de colère et de mécontentement. Arthur se retourna pour voir le visage qui excitait cette colère, et se trouva en face du monsieur beaucoup mieux mis que lui qui avait acheté la stalle soixante francs. Il semblait que ce monsieur attendît l'arrivée de madame de Pimpani pour entrer au théâtre, car, dès que ces dames furent passées, il coudoya assez brusquement M. de Mun et se précipita à leur suite. Une sorte d'illumination avertit Arthur que ce monsieur devait être pour quelque chose dans les intérêts de sa vie, et il fut pris d'un dépit excessif de s'être laissé enlever le moyen d'entrer au Théâtre-Français. Tout ceci s'était passé en un clin d'œil, et Arthur se retourna pour voir s'il n'apercevrait pas quelqu'un de ces honnêtes négociants qui revendaient des places. Il les vit groupés autour de lui, mais aucun n'eut l'air de faire attention à son désappointement.

— N'avez-vous aucune place? dit-il.

Au lieu de lui répondre; le mot : « As-tu des places: As-tu des places? » fut passé de bouche en bouche, et on lui répondit par un non unanime.

— Cependant il me semble qu'Auguste en avait encore une tout à l'heure, dit un de ces messieurs.

— Mais où est-il, Auguste?

Il fallut chercher Auguste, qui arriva de très-mauvaise humeur, et qui déclara qu'on l'avait dérangé au moment où il allait vendre sa stalle deux cents francs à un prince russe.

— Deux cents francs! s'écria Arthur.

— Ah ça, est-ce que c'est pour me marchander que vous m'avez fait venir ici? dit le marchand, en toisant le marquis; c'est deux cents francs, à prendre ou a laisser; d'ailleurs, ça m'est bien égal; dans un quart d'heure elles vaudront cent écus, et si je les laisse pour ce prix-là, c'est que j'ai besoin de m'en aller, parce que ma femme est en couches.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle? fit Arthur; sais-tu bien à qui tu parles, faquin?

Le marchand se recula un peu, examina Arthur, serra les poings, et avisa l'œil qu'il voulait pocher, mais il s'arrêta, attendu qu'un autre de ces messieurs lui dit :

— Prends garde, c'est peut-être un inspecteur.

A ce nom menaçant, l'athlète porta la main à son chapeau.

— Tu parles à un gentilhomme, dit Arthur, croyant assurer ainsi le commencement de respect qu'on lui montrait.

— Ah tiens! dit l'autre en remettant son chapeau, moi qui le croyais de la police, et qui m'échinais à le saluer. Allons, allons, gentilhomme de quatre sous, qui vient liarder sur des pauvres malheureux, je vais te dire mon nom pour t'apprendre à

ne plus m'appeler faquin..... Laisse donc, que je le lui écrive sur le muffle.

Un sergent de ville tourna la tête, et toutes les têtes à chapeaux gras, à chevelures huileuses; se baissèrent, et disparurent. En effet, le sergent de ville est le gentilhomme de la canaille, lui seul, sans être soldat, porte l'épée, il faut lui demander protection. Cependant un de ces messieurs resta près d'Arthur, et lui dit tout bas:

— Allons, décidez-vous.

Arthur, qui venait de voir par expérience comment le cours des stalles montait, tira dix louis de sa poche et paya sa stalle de galerie. Comme il entrait, il se sentit tirer par la basque de son habit, et Fouriou lui dit tout bas :

— Ça vaut vingt francs comme un liard; mais quand on est de province, il faut bien payer sa bien-venue.

Comme ils arrivaient ainsi au contrôle, Arthur présenta son coupon, et Léopold passa devant lui en disant négligemment :

— N° 24, loge de la duchesse de Ménarès.

Arthur, en le rattrapant au pied de l'escalier qui mène aux premières loges, lui dit d'un air ébahi :

— Comment! vous allez dans la loge de la duchesse?

— Oh! cette idée! fit le gamin. Me voilà dedans, c'est tout ce que je voulais; et je serai bien maladroit si, avec une pièce de quarante sous, je ne me fais pas donner un tabouret dans un couloir par la première ouvreuse venue. C'est bon aux malins comme vous de payer deux cents francs une mauvaise place.

Sur ce, le gamin monta les escaliers quatre à quatre, et laissa le marquis très-peu persuadé qu'il eût été joué par une ignoble comédie de vendeurs de billets.

— D'ailleurs, se disait-il, quand cela serait, ce n'est pas à de pareilles niaiseries que je veux appliquer l'expérience que j'ai des hommes et des choses. Arthur arriva enfin à sa place, qui était une stalle de galerie du second rang. La salle était resplendissante de femmes magnifiquement parées, et, aux mille petits saluts qui s'échangeaient d'un coin à l'autre du théâtre, et qui prouvaient que presque tous ces spectateurs se connaissaient entre eux, Arthur jugea que ce devait être une réunion de ce que Paris renferme de plus riche et de plus élégant. Comme il allait s'occuper à découvrir madame de Pimpani et le monsieur dont l'aspect l'avait mis de si mauvaise humeur, on baissa la grille de la loge devant laquelle il était assis, et tout aussitôt il vit entrer deux femmes. L'une de dix-huit ans à peu près, et d'un visage charmant; l'autre, plus âgée, quoique encore jeune, et passablement laide. Elles étaient accompagnées d'un jeune homme d'une élégance outrée, et auquel la femme laide dit d'un ton criard :

— Vous êtes toujours le même, Gustave, vous nous faites arriver avant que ce ne soit commencé; je ne connais rien de bête comme ça.

Puis, sans attendre la réponse de M. Gustave, elle prit place et se mit à lorgner dans toute la salle, nommant tous ceux qu'elle reconnaissait, et leur envoyant des petits signes du bout des doigts. Ce fut durant cette inspection qu'elle s'écria :

— Tiens! Gustave, voilà votre tante là-bas avec la petite duchesse.

Comme elle disait cela, madame de Pimpani tourna les yeux du côté de la loge,

et voulant sans doute encourager Arthur à venir la visiter, elle lui renouvela son gracieux salut, auquel le marquis répondit avec empressement. La femme laide s'en aperçut, et se penchant au fond de la loge, elle dit à Gustave :

— Dites donc, La Barlière, est-ce que c'est un nouveau à votre tante, ça? Il me paraît bien constitué, et elle l'a habillé de neuf.

— Voyons, Magnard, répondit M. Gustave, laissez ma tante tranquille ; que diable, ma chère, les pompiers ne sont pas faits pour vous toute seule.

— Ah! Dieu! êtes-vous brut! dit la femme laide. Je ne comprends pas, Jenny, comment tu peux aimer cet homme-là.

— Tu es bonne enfant, toi, reprit de l'air le plus bête possible la jolie fille, tu lui dis toujours des bêtises sur sa tante, et tu veux qu'il te réponde des douceurs.

Mais déja la femme laide n'écoutait plus; elle parcourait de nouveau les loges de son regard laid et effronté; elle se mit à crier tout à coup :

— Tiens! voilà le gros Benoît avec Lilie.

— D'où que tu viens donc? répliqua la jolie femme; il y a plus de huit jours que ça se sait à l'Opéra.

Cependant qu'Arthur écoutait ce dialogue, la porte s'ouvrit de nouveau; un homme jeune encore, mais aussi débraillé que M. Gustave était élégant et soigné, entra dans la loge, sans qu'aucune des deux femmes fît la moindre attention à lui. Le nouveau-venu passa sa tête entre elles deux, examina la salle, et dit :

— Il y a de l'argent.

Puis en se retirant, il se tourna du côté de la laide et ajouta :

— Plus que ça de guipures, Magnard; il paraît que ton ministre sert ses dîners sur tes épaules.

La femme laide comprit sans doute ce singulier langage, car elle repartit, sans montrer le plus petit étonnement :

— Est-ce que vous n'avez pas bien mangé?

— Ah! ma chère, fit le nouveau-venu en se jetant au fond de la loge, un dîner ignoble; c'était bien un vrai dîner de ministre.

— Qui aviez-vous donc? dit La Barlière.

— Nous avions le président du conseil, Lostange, le député, qui a fait un discours ministériel sur un mauvais buisson d'écrevisses, cette vieille bête de Vissi, qui s'imagine qu'on va le faire pair de France parce qu'il s'est posé pour le ministère dans la question des fonds secrets, et puis le gros Touton; il n'y a que lui qui ait été amusant : il nous a raconté les histoires de la petite duchesse avec le comte Trobanowski.

Puis, sans que personne eût l'air de faire attention à ce qu'il disait, ce nouveau-venu se tourna vers la jolie femme et lui dit :

— Tiens, Nichon, je ne t'ai pas encore dit bonjour, je crois; eh bien! qu'est-ce que tu as donc? tu me fais la grimace.

— Elle a quelque raison, dit Gustave : voilà trois lundis de suite que vous promettez de parler de son début, et vous n'en avez pas dit un mot.

— Aussi, pourquoi vas-tu te fourrer à la Porte-Saint-Antoine? Qui diable veux-tu qui aille te chercher dans ce taudis? Il n'y a que Gustave capable de cela. Nous te ferons débuter ici, mon petit Nichon; voilà une vieille ganache qui se

retire enfin ; tu as de l'esprit, de l'œil, de la dent, nous te ferons un succès, et alors tu lâcheras Gustave pour épouser un comte italien ou un prince russe.

Ni Gustave ni Jenny n'eurent l'air de se récrier contre cette prédiction. Dans cet étrange entretien, les paroles tombaient sans que personne les relevât jamais, soit qu'elles eussent un sens incontestable pour tout le monde, soit qu'elles n'eussent pas du tout de sens.

Le spectacle commença. Tout le temps que dura le premièr acte, Arthur ne put entendre que la biographie des gens qui se trouvaient dans la salle. Toutefois il ne put pas beaucoup en profiter. Il y avait entre ceux qu'il écoutait un langage de convention rempli d'ellipses que probablement la connaissance que chacun avait des histoires du jour lui rendait faciles à remplir. Déjà le marquis prêtait une oreille moins attentive à tous ces commentaires, lorsque une nouvelle exclamation de la femme qu'on appelait Magnard, sans que jamais ce nom fût précédé du titre de madame ou mademoiselle, vint réveiller son attention.

— Tiens, tiens, tiens, dit-elle avec quelque chose de ce ton que Léopold Fouriou avait si désagréablement fait résonner aux oreilles du marquis ; tiens, c'est donc un conte qu'on nous a fait, voilà là-bas le Polonais de votre petite duchesse.

— Où est-il donc? s'écria vivement Gustave de La Barlière en se penchant sur le bord de la loge.

— Est-ce que vous allez lui chercher querelle au nom de votre honorable famille, pour cause de rapt de la pupille de madame votre tante?

— Non pas, fit Gustave; mais je voudrais lui demander des nouvelles de deux cents louis qu'il me doit.

— En ce cas, reprit le second monsieur, fais-lui épouser la duchesse, ou tu peux dire adieu à tes deux cents louis. Il y a quinze jours que je lui ai gagné deux cents francs à la bouillotte, et, au lieu de me payer, il s'est probablement acheté un chapeau pour ne plus me saluer.

— Où donc ton frère a-t-il pris ce vampire-là? dit la Magnard; regarde donc comme il se pose en face de la duchesse; elle est amusante, ta tante : elle se trémousse pour empêcher la petite de lui faire des signes. Quelle rage a-t-elle donc de ne pas la donner à ce Polonais, puisqu'elle l'aime?

Arthur finit par découvrir celui dont on parlait, et reconnut que c'était le jeune homme qui avait acheté la stalle dont lui-même n'avait pas d'abord voulu.

La première pièce finie, le marquis se hâta de quitter sa place pour aller dans la loge de madame de Pimpani. Il avait bien pensé que M. de Camballero et la duchesse pourraient le reconnaître, mais il s'était fait à ce sujet une version pour expliquer sa conduite de la veille. Mais la duchesse, qui était très-myope, ne le regarda pas d'assez près pour se le rappeler, et M. de Camballero, sans doute averti par madame de Pimpani, ne voulut pas le reconnaître. La présentation fut faite le plus solennellement du monde, et madame de Pimpani avait engagé Arthur à rester avec elle, lorsque la loge s'ouvrit de nouveau, et l'intrépide Fouriou montra le bout de son nez, et dit de la voix la plus timide et la plus flûtée :

— Pardon, madame, j'aurais un mot à dire à mon cousin monsieur le marquis de Mun.

Arthur, indigné et troublé de tant d'audace, allait quitter la loge, et, dans un

premier mouvement de colère, il eût peut-être administré une correction brutale à l'impertinent petit drôle qui s'imposait si impudemment à lui; mais, dès qu'elle l'aperçut, madame de Pimpani s'écria d'un ton caressant :

— Comment! ce charmant enfant est votre cousin, monsieur le marquis?

— De bien loin, fit Léopold en baissant les yeux et en tournant son chapeau dans ses doigts; mon bisaïeul n'était que le cousin-germain du grand-père d'Arthur; je ne suis que le chevalier de Mun.

— Entrez donc, Monsieur, dit madame de Pimpani en le caressant de son plus doux regard.

Puis, se tournant vers le marquis, elle lui dit :

— C'est vous, sans doute, qui l'avez amené à Paris?

— Oui, madame, dit Léopold, qui, ayant sans doute arrangé une histoire à sa façon pour expliquer sa parenté, coupait la parole à Arthur de peur qu'il ne détruisît son roman par quelque sotte réponse.

— Eh bien! monsieur le marquis, dit madame de Pimpani, vous ne pouvez pas laisser cet enfant tout seul dans un hôtel garni; il faudra nous l'amener demain à dîner.

Et cette fois encore, sans attendre la réponse d'Arthur, elle se retourna vers Léopold et lui dit :

— Vous viendrez, n'est-ce pas; vous viendrez, Monsieur?

Et ce : Monsieur, avait un accent charmant de tendresse et de protection qui sembla toucher Léopold, qui répondit modestement et en baissant les yeux :

— J'aurai cet honneur, Madame.

Il se retira en faisant signe à Arthur de le suivre; à peine étaient-ils dans le couloir, qu'au moment où le marquis allait commencer à morigéner le gamin, celui-ci lui dit rapidement :

— Dites donc, j'ai besoin de votre place, je vas la prendre. Et, après cette déclaration saugrenue, Fouriou le laissa libre de rentrer dans la loge de madame de Pimpani.

Le marquis n'était pas depuis cinq minutes dans la loge, qu'il comprit l'imprudence de sa démarche : on lui parlait des affaires d'Espagne, qu'il connaissait moins bien que le premier venu, car, dans les dernières années de sa première existence, il ne s'était guère occupé d'étudier cette guerre de va-et-vient que s'étaient faite la régente et don Carlos. Ce déchirement des provinces navarroises et basques en parties et en portions de petites parties, ces marches et contre-marches sur un terrain de quelques lieues, ces illustres généraux de vingt-cinq brigands, ces grandes victoires de six hommes tués, tout cela pouvait et devait être classé dans la tête d'un homme qui en avait fait son étude spéciale; mais M. de Mun ne connaissait pas même ces événements comme le dernier des abonnés d'un cabinet de lecture; il allait donc être exposé à passer pour un imbécile ou à être soupçonné d'avoir usurpé un nom qui ne lui appartenait pas, lorsque heureusement pour lui, le gros homme qu'il avait laissé dans la loge de M. de La Barlière entra et vint à son aide. La marquise de Pimpani le salua du plus affectueux sourire, la jeune duchesse adoucit pour lui l'expression chagrine de son visage, et le comte de Camballero se leva avec empressement pour lui offrir sa place. Le mar-

quis fut d'autant plus étonné de cet accueil, qu'il entendit madame de Pimpani saluer cet homme en lui disant seulement :

— Bonjour, monsieur Ribaud.

Ribaud était un nom qui ne pouvait mériter un pareil empressement qu'à la condition d'être celui d'un ministre ou d'un banquier, et, d'après ce qu'Arthur avait entendu, M. Ribaud n'était ni l'un ni l'autre. Arthur, en contact avec les idées et les faits contemporains, était un peu dans la situation d'Épiménide; il n'avait pas dormi comme lui, et il avait vécu à côté de tous ces événements et de toutes ces idées, mais tellement séparé d'eux par sa vieillesse, et par l'inaction de son intelligence, qu'il ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui, et qu'en voulant juger les choses avec les idées vieilles qui lui étaient restées dans la tête, il y avait cent à parier contre un qu'il serait toujours à cent lieues de la vérité.

De l'étonnement qu'il avait ressenti en voyant l'accueil fait à M. Ribaud, le marquis passa à un autre en voyant que ce M. Ribaud le méritait, au moins par ses bonnes façons et son esprit, sinon par son titre. Le même gros homme qu'il avait entendu tout à l'heure rire lourdement, et parodier, pour ainsi dire, dans son langage, le style de la Grève, était devenu, en face de gens haut placés, un homme parlant à merveille, et parlant des intérêts les plus graves de la société en homme qui les connaît.

Madame de Pimpani avait dès l'abord présenté Arthur à M. Ribaud en lui expliquant qui il était; mais elle n'avait fait que nommer Ribaud à M. Arthur, comme si ce nom de Ribaud portait avec lui une histoire et une renommée que tout le monde devait connaître.

La présence de ce monsieur avait donné un moment de répit au marquis; mais il prévoyait que dès qu'il serait parti, la conversation reprendrait sur les événements d'Espagne, et qu'il lui serait bien difficile de ne pas dire quelque balourdise qui pût le compromettre. Il ne pouvait cependant prendre, pour quitter la loge, le prétexte de retourner à sa place, puisque Léopold s'en était emparé. Dans cette position plus qu'équivoque, il se résolut de s'accrocher audit M. Ribaud de façon ou d'autre, pour se sauver de ce danger imminent. Soit que la marquise se fût aperçue de la nullité de son protégé, et qu'elle ne voulût pas l'exposer à se montrer sous un jour trop défavorable aux yeux de la duchesse, soit toute autre raison, elle dit quelques mots à voix basse audit M. Ribaud, si bien que celui-ci, en quittant la loge, s'empara du bras d'Arthur en lui disant :

— Eh bien! monsieur le marquis, nous vous attendions depuis longtemps; on vous a annoncé à nous avec toutes sortes d'éloges. Il faut que je vous présente à Gustave et à quelques-uns de nos amis.

En disant cela, ils se dirigèrent du côté de la loge de M. de La Barlière; mais à chaque pas ils étaient arrêtés par une foule d'amis avec lesquels Ribaud échangeait des paroles auxquelles le marquis n'eût rien compris sans les commentaires complaisants que voulait bien y ajouter sa nouvelle connaissance.

— Eh! bonjour, toi, dit-il d'abord à un grand jeune homme barbu; il faut que je t'embrasse pour l'article que tu as fait avant-hier sur le livre de N***. Voilà ce que j'appelle de la critique; vois-tu, il y a plus d'idées dans cet article-là que dans tout le livre.

— Tu trouves? répondit modestement le jeune homme.

— Oui, vraiment; c'est admirable!

Le jeune homme serra affectueusement la main de M. Ribaud, et le marquis lui demanda quel était cet illustre critique.

— C'est un pauvre garçon sans idées, sans style, sans rien; ça meurt de faim, ça écrit pour vivre... on devrait bien supprimer les hommes de lettres de cette espèce.

Un peu plus loin, un homme avec un ruban rouge à sa boutonnière et un air de grand seigneur, arrêta M. Ribaud, qui le salua encore plus lestement que le jeune homme qu'il venait de quitter.

— Eh bien! monsieur Ribaud, lui dit ce grave personnage, vous parlerez de la représentation de ce soir, n'est-ce pas? J'espère que vous ne nous oublierez pas.

— Est-ce que vous dansez ce soir, monsieur le duc?

— Certainement; on a intercalé un divertissement dans le quatrième acte du *Mariage de Figaro*, et c'est ce pauvre ange qui danse.

— Eh bien, eh bien! dit Ribaud, nous verrons.

Cela dit, il tourna le dos à M. le duc, et répondit à Arthur, qui s'étonnait de la question : Est-ce que vous dansez ce soir?

— C'est un vieux brave homme à qui je demande s'il danse, parce qu'il dit: nous dansons, quand son ange, comme il l'appelle, vient faire son métier sur les planches. Ils sont comme ça une demi-douzaine qui s'incarnent dans leurs maîtresses et qui ne parlent plus d'elles qu'en disant nous. Du reste, celui-là n'est pas le plus bête de la bande, et voilà là-bas un gros homme qui fait presque tous les soirs un des traits les plus amusants de ce métier-là.

Il a une maîtresse dans un théâtre du boulevart, où les femmes ont les mains rouges, attendu qu'on ne sait pas ce que c'est que d'y faire du feu; cette maîtresse descend toujours de sa loge, enveloppée de trois ou quatre tartans, qu'elle lui jette sur les bras au moment d'entrer en scène; mais, comme à la sortie les tartans se seraient gelés sur les bras du galant, il ploie le plus mince et le met au fond de son chapeau, qu'il place sur sa tête; il pose le second sur un tabouret et s'assied dessus; il glisse le troisième entre son gilet et sa chemise, et, lorsque la petite rentre dans la coulisse, il la recouvre soigneusement de toutes ces loques auxquelles il a servi de poêle. Ce n'est pas cependant un homme de rien: il a offert dix mille francs à l'administration pour lui permettre d'introduire une chaufferette sur la scène; mais le corps des sapeurs-pompiers ne l'a pas permis, et le brave homme continue intrépidement son métier de calorifère.

— Pourquoi donc ne fait-il pas entrer cette fille dans un meilleur théâtre?

— C'est que cette fille n'a ni talent, ni jeunesse, ni beauté, et que, partout ailleurs qu'au bouge où elle est maintenant, on ne lui permettrait pas de jouer les premiers rôles de toutes les pièces, pièces que là-bas on fait pour elle, et dont le premier mérite est de lui permettre de changer quatorze fois de robe dans la même soirée.

— Cet homme est donc un imbécile? dit Arthur.

— Pas du tout: il est amoureux.

Tout en remontant la longue galerie qui borde la rue Richelieu, Ribaud

échangeait des saluts avec presque tous ceux qui passaient, et Arthur admirait quelle immense variété de formes il y a dans l'art de tirer son chapeau. Le rebord touché à peine des deux doigts, sans que la tête fasse la moindre inclination, constituait le salut rancunier, et était presque toujours suivi de ces paroles : « Voilà une canaille qui me passera par les mains. »

— Que vous a-t-il donc fait? lui dit Arthur.

— C'est un gueux dont j'ai dit tout le bien possible, et qui s'imagine à cause de cela qu'il a du talent.

Le chapeau légèrement soulevé de la tête, tandis qu'il tenait les yeux baissés, était, de la part de Ribaud, le salut de merci. Celui-ci n'était accompagné d'aucune phrase, mais voulait dire : « Vous m'avez blessé, je ne vous l'ai pas encore rendu ; voulez-vous faire la paix? »

Quand le chapeau était tiré jusqu'en bas, avec une inclination de corps et de tête empressée, cela devait s'adresser nécessairement à un diplomate étranger ou à un grand homme passé à l'état d'enfance. En effet, le diplomate procure des croix étrangères, et, grâce au grand homme passé à l'état d'enfance, on a l'occasion de louer quelqu'un sans que cela lui fasse plaisir, et de manière à ce que cela fasse beaucoup de peine à d'autres : cela vaut bien la peine de saluer jusqu'à terre.

Toutefois le marquis ignorait encore à quelle classe pouvait appartenir le personnage qu'il tenait sous le bras, et ne savait qu'en imaginer quoiqu'il eût affaire à un homme beaucoup plus occupé de lui que de personne, et qui n'avait guère d'autre conversation que de dire ce qu'il avait fait et ce qu'il se proposait de faire. Un heureux hasard vint au secours d'Arthur. Au moment où il désespérait de reconnaître l'état de son interlocuteur, il s'approcha d'eux un monsieur maigre, à visage tranchant, l'œil douteux, quelque chose de féroce et de buse dans l'expression.

— Eh bien! Ribaud, dit-il d'un ton grognon, vous êtes aimable ; voilà quinze jours que j'attends votre second article, et vous n'y pensez pas.

— Ah ! c'est vous, mon bon petit, s'écria Ribaud ; vous me demandez quoi?

— Le second article que vous me devez... Une autre fois, mon cher ami, je ne vous paierai que quand vous apporterez la copie.

— Ah ! farceur, dit Ribaud ; il n'y a que lui pour avoir des idées comme ça Voyons, soyez gentil, et on vous fera votre article demain.

— J'ai un marché signé, et ma foi, si vous ne l'exécutez pas...

— Bah ! fit Ribaud en riant.

— C'est comme ça. Je vous en préviens : je vous assigne.

Là-dessus, le passant s'éloigna.

— Quel est ce monsieur? dit le marquis.

— Ça, dit Ribaud, ça s'appelle Pangloss ; ça, c'est le directeur d'un certain journal où je travaille. Voyez-vous ce gaillard-là, mon cher marquis, c'est arrivé à Paris les chausses trouées et les pieds sales dans des bottes percées ; ça, s'est faufilé à je ne sais quel titre de garçon correcteur, de coupeur de bandes de je ne sais quoi dans une entreprise littéraire ; ça a fini par trouver un prince, un général de l'empire, quelqu'un enfin qui avait à raconter ses prouesses, ou à rabaisser celles

des autres. On a recommandé ce belître au général ou au prince comme un assez bon fricoteur littéraire. Il a fait alors le métier de coudre des vieilles phrases à la vanité ou à la colère de son patron. Le livre, tout plein de personnalités, a fait scandale; alors le cuistre a fait une masse de tous les gros sous qu'il a ramassés, et avec cela, avare, rapace, calculateur, il a acheté à celui-ci son esprit, à celui-là sa science, à cet autre sa poésie; il en a fait un recueil, et il en est devenu le directeur, le souverain, le maître. Cet homme est le seigneur féodal d'une des meilleures troupes de ceux qui ont pour arme une plume, ces lances aguerries qui se battent à outrance pour une cause qui n'est presque jamais la leur. Or il en est arrivé que ce faquin étant devenu une force, le pouvoir a compté avec lui, le pouvoir l'a décoré d'un ruban rouge, le pouvoir lui ouvrira le Conseil d'État, le pouvoir le poussera à une députation, s'il prend jamais fantaisie à cette abominable intrigaillerie de vouloir s'appeler honorable. Et cependant cherchez avec la loupe, mettez toute la police en campagne, faites passer toute la vie de cet homme dans l'appareil le plus délicat, et si loupe, police, alambic, découvrent dans cette existence une preuve de talent quelconque, une ligne valant dix sous, une action brave et généreuse, une vue éclairée et utile, un fait qui fasse dire : c'est bien ! je veux être pendu haut et court.

— Et cependant vous êtes enrôlé sous cette bannière, dit le marquis; vous écrivez pour cet homme.

— Eh! mon Dieu! j'écris pour lui comme j'écrirais pour vous, j'écris pour tout le monde; j'ai ce droit, car je ne suis point un homme politique. Je fais de la critique, et la critique n'a plus d'opinion, pas même d'opinion littéraire. Voilà notre avantage à nous d'être les amis de tous ceux qui paient et les ennemis de tous ceux qui font. C'est la royauté la plus absolue du siècle, et...

— Soupes-tu ce soir? dit à Ribaud un monsieur de trente-cinq ans et d'une grande beauté, en passant près de lui.

— Est-ce qu'on soupe?

— Oui, après la représentation. Je viens du théâtre ; nous avons arrangé cela.

— Je ne sais pas, dit Ribaud. Qui est-ce qui en sera?...

— Ah ! c'est Lucienne qui s'est chargée d'avoir ces dames.

Le dandy s'éloigna, et Ribaud dit au marquis :

—Allons au théâtre, nous verrons la liste. Si c'est amusant, vous viendrez.

Ribaud et le marquis entrèrent dans le théâtre.

Enfin, se dit le marquis, me voilà au centre d'une de ces réunions où l'esprit du siècle vient se refléter, parmi des gens qui, s'ils ne sont pas le monde, en sont la copie la plus exacte. Je vais voir ces femmes dont l'éclatante et spirituelle galanterie enchaîne autour d'elles les hommes distingués qui fuient dans l'aimable liberté de leurs salons l'ennui et l'étiquette de la cour et des réunions aristocratiques. Le marquis aspira profondément cet air pommadé qui est l'atmosphère des théâtres, et il lui sembla que les parfums de l'amour libertin, effronté, brusque, léger, le pénétraient de toutes parts. Comme il était dans cette joyeuse et heureuse disposition, il rencontra dans le couloir une personne ornée de deux yeux noirs qui s'épanouirent quand elle aperçut Ribaud et le beau marquis, de manière à leur lancer toutes les flammes de son regard; un sourire heureux qui écarta deux lèvres

de corail pour montrer des dents de perles, semblait attester cette ardente coquetterie qui cherche à émouvoir tout un homme.

— Bonjour, cher Ribaud, fit-elle de la voix la plus câline. Monsieur..... dit-elle en se tournant vers le marquis pour le saluer, et en le dévisageant d'un air troublé.

— Eh bien! Laurence, comment ça va?

— Triste, mon ami, triste. Adélaïde, vous savez, ma plus jeune, a la coqueluche. Je me sauve... Je vais me déshabiller et rentrer chez moi pour lui donner ses remèdes; la pauvre enfant n'en veut que de ma main.

Elle salua avec une sourire lascif, un regard humide, et s'éloigna.

— Hum! fit le marquis; j'espérais que nous aurions cette dame à souper.

— Elle? dit Ribaud, madame Cambreton, la plus honnête femme de Paris, qui est fidèle au mari le plus bête et le plus nul de France!

— Est-ce possible!

— Que voulez-vous? il lui a donné un nom.

— Il me semblait que c'était le métier de ces dames de s'en faire un.

— Ah! mon cher, ça demande trop de talent. Ces dames se sont imaginé de remplacer ça par l'honnêteté; on les cite comme mères de famille, et on les loue à l'Académie française, où, vous le savez, on ne fait plus de littérature, mais de la vertu.

— Mais il me semble, dit le marquis, que ce regard et ce sourire...

— C'est une grimace à laquelle elle s'est tellement livrée à la scène, qu'elle ne peut plus l'effacer de son visage. Voilà tout.

CHAPITRE XI.

Aperçu d'un foyer de théâtre.

Après cette première rencontre, ils pénétrèrent dans le foyer des comédiens; comme nous l'avons dit, c'était un jour de représentation à bénéfice, et le théâtre était encombré d'acteurs de tous étages et de toutes façons. Lorsque le marquis entra dans cette réunion confuse, Ribaud fut presque à l'instant accaparé par une petite actrice, parfaitement exiguë de taille, de visage et de voix, et qui l'entraîna en lui disant :

— Dites donc, mon petit, j'ai reçu ce matin une lettre de Constantinople; je crois que notre ambassade tire à sa fin.

Arthur entendit encore quelques paroles, et s'aperçut que le gros Ribaud et la frétillante comédienne étaient complètement absorbés dans un entretien de politique orientale; le marquis se trouva donc seul au milieu de ce brouhaha où l'on parlait, où l'on chantait, où l'on récitait, où l'on pirouettait, sans que chacun prît garde à ce que faisaient les autres. Le marquis de Mun serait demeuré longtemps comme un idiot au milieu de cette tumultueuse assemblée, s'il n'avait été tout à coup frappé de ravissement en apercevant une femme d'une éblouissante beauté qui rajustait quelques rubans à sa coiffure, et qui venait de jeter à une jeune fille qui la suivait le manteau court dont elle s'était enveloppée pour descendre de sa loge. Il sembla au marquis de Mun qu'il reconnaissait cette actrice si belle, et il reconnut positivement la femme de chambre, plus belle encore que sa maîtresse. Celle-ci, en l'apercevant, jeta un cri de surprise, qui assura le marquis qu'il ne se trompait point. En effet, cette jeune fille n'était autre que Méta, la sœur de ce Jean Bazilius avec lequel Arthur avait été enfermé durant quelques heures. A ce cri, la belle actrice se mit à considérer le personnage qui l'avait provoqué, puis son regard se reporta sur sa femme de chambre, puis retourna sur le beau marquis, et tout cela se conclut par un petit mouvement de tête qui voulait dire : « Ma femme de chambre a des connaissances dont je me contenterais bien. » Aussitôt elle sortit du foyer, en faisant signe à Méta de la suivre; mais celle-ci ne put s'empêcher, en se retirant, de laisser tomber sur le marquis un long regard où il y avait un profond regret de le retrouver si brillant dans un pareil endroit, tandis que lui-même se disait qu'il n'eût jamais cru que cette blanche enfant, qui lui était apparue dans sa sombre prison, pût être au service d'une comédienne.

Cependant ce cri et cette petite scène muette avaient attiré l'attention de quelques personnes, et l'on se demandait tout bas quel était ce magnifique jeune homme que personne ne connaissait. En un moment, le marquis fut l'objet d'une foule de mots qui bourdonnèrent à ses oreilles, sans qu'il pût les comprendre. Un monsieur, superbement habillé en Maure, le regarda passer, et poussant le coude à une jeune Napolitaine de vingt-six ans, forte en appas, mais qui les portait en ingénue, comme si sa pudeur ignorante eût été embarrassée de leur volumineuse provocation, il lui dit :

— Vois donc, Mimi, plus que ça de physique.

La jeune personne à qui on avait ainsi parlé regarda Arthur, qui s'aperçut qu'elle était fort jolie, et tout aussitôt la forte fille baissa les yeux et répondit :

— Taisez-vous donc, monsieur Brodion, ne désignez donc pas comme ça ma beauté à l'attention des étrangers.

Le Maure, épouvanté de voir traduire ainsi sa grosse plaisanterie, battit en retraite, en grommelant quelques injures contre l'actrice, et Arthur demeura pour ainsi dire seul avec elle au milieu de groupes qui ne s'occupaient pas d'eux.

— A qui ai-je l'honneur de parler? dit l'intelligente jeune première.

— Je m'appelle le marquis de Mun, répondit Arthur.

A ce mot de marquis, la robuste ingénue ouvrit des yeux voraces comme un enfant à qui l'on montre des confitures; elle cherchait sans doute une réponse à glu, de ces réponses dans lesquelles on empêtre un beau jeune homme de vingt ans, lorsque arriva tout à coup un gros gaillard, fredonnant, chantant, se tapant sur le ventre, et qui dit à la jolie Napolitaine :

— Bonjour, madame Coscambeau.

— Ne m'appelez donc pas comme ça, répondit la jeune première d'un ton aigre; c'est pour ça que je déteste jouer mon rôle de ce soir parce qu'on m'appelle madame Coscambeau.

— Laissez donc, laissez donc, reprit le gros gaillard; si vous trouviez un mari, vous le prendriez, quand il s'appellerait M. Coscanquoi.

Arthur, pour ne pas avoir l'air tout à fait d'un imbécile, crut devoir dire d'un air gracieux :

— Mademoiselle a tort de craindre un nom ridicule; quand on est jolie comme elle, on ferait aimer même un nom commun.

La jeune personne releva la tête avec des yeux encore plus voraces que la première fois, et répéta d'un air effaré,

— Un nom *comme Mun*..... Y a-t-il calembour, Monsieur le marquis?

Le marquis qui ne comprit pas du tout, répondit :

— Pas le moindre, Mademoiselle.

— En ce cas, repondit la jeune personne en baissant les yeux et en faisant la révérence, votre proposition m'honore, Monsieur; j'en parlerai à ma famille.

Arthur cherchait encore ce que cela pouvait vouloir dire, lorsque deux ou trois éclats de rire furieux partirent à ses oreilles, le forcèrent à se retourner, et il vit derrière lui Ribaud, la petite actrice qui l'avait accaparé, et celle qui lui avait paru être la maîtresse de Méta.

— Madame, dit Ribaud en présentant Arthur à la petite comédienne; Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. le marquis de Mun, qui n'épouse pas, précisément à cause de son nom.

— Monsieur, dit l'extrait d'actrice, je reçois tous les samedis; M. le comte de Blancé arrive ces jours-ci de son ambassade, et je suis sûre qu'il sera charmé de faire votre connaissance.

Elle salua le marquis de Mun, et se retira comme une princesse qui vient d'accorder l'entrée de ses salons à un gentilhomme de province. A peine fut-elle partie que Ribaud, se tournant vers la belle maîtresse de Méta, lui dit, en lui présentant Arthur :

— Tiens Lucienne, voilà notre convive de ce soir.

— Je le connais ton convive, repartit Lucienne, en toisant le marquis, et j'ai affaire de lui parler; venez donc un petit moment avant une heure du matin, et je vous dirai de quoi il s'agit.

— On obéira à madame la marquise, repartit Ribaud en saluant d'un air rail-

leur, et Lucienne se perdit à son tour dans la troupe tumultueuse des comédiens.

— Je suis ravi de vous avoir retrouvé, dit Arthur à Ribaud, car j'avoue que je me perds dans tout ce monde auquel je ne comprends plus grand'chose.

— C'est-à-dire auquel vous ne comprenez pas encore grand'chose, dit Ribaud.

— Vous avez raison, reprit Arthur; mais j'avais gardé du théâtre ce que je pourrais appeler un souvenir; d'après ce que mon père m'avait raconté, je m'aperçois que tout est bien changé. Et pour commencer, dites-moi quelle est cette petite fille qui m'a dit cette énorme bêtise à propos de mon nom?

— Ça, c'est la belle Gangaret, vierge dramatique, destinée à l'état d'épouse, qui est restée pendant près de quatre ans la ligne tendue pour pêcher un mari, sans pouvoir en trouver un, même parmi les garçons de théâtre, et qui, lasse d'attendre, a vendu ses premières faveurs par devant notaire, et par contrat duement enregistré. Il y a eu signature, dîner, bal, témoins, etc... C'a été un mariage complet, moins le maire et le curé. Mais l'acheteur s'étant cru volé, c'est-à-dire que n'ayant pas reconnu valable l'apport virginal dénoncé à son amour, il a voulu chicaner sur l'apport pécuniaire qu'il avait bêtement reconnu pour assurer les droits de la vierge; alors il y a eu procès; elle l'a gagné, et aujourd'hui elle est fille, veuve, et recherche encore un mari, car c'est un mari qu'il lui faut.

— Pourquoi?

— Allez lui voir jouer la comédie, et vous le verrez; cette femme est née pour torcher des enfants et laver des couches, comme Napoléon pour commander des armées.

— C'est donc une rage de mariage? fit le marquis.

— Une rage effrenée, une rage telle que je suis à me demander si ce n'est pas une maladie endémique. Voyez à la hauteur du genou de ce père noble cette poupée

qui est une femme de cinquante ans, et qui n'a pas même l'apparence d'un enfant. Jamais esprit plus fin et plus sordide ne tira meilleur parti de si petites gentillesses ; les plus beaux généraux de l'empire ont porté ce joyau à la poignée de leur sabre, d'où elle a détaché assez de dragonnes d'or pour s'en faire une fortune. Eh bien, un jour, jamais on n'a pu savoir pourquoi, il lui prit fantaisie d'un mari ; rien que d'un mari, vous m'entendez bien : pas de nom illustre, pas de fortune ne devaient s'ensuivre, comme vous allez voir. Elle avise le seul homme à peu près qui l'eût aimée sans succès,... un bon pauvre diable, n'ayant plus de la jeunesse que les dettes dont elle est si féconde. Elle achète une douzaine de lettres de change du malheureux, lettres de change grandies dans la procédure jusqu'à l'état de saisie personnelle, puis, un beau matin, elle fait venir le souscripteur, et lui dit :

— Tu sais que tu m'épouses ?

— Moi !

— Toi, ou dans huit jours tu pourris en prison.

— Diable !

— Choisis !

— Mon choix est fait, j'épouse ; seulement, je voudrais bien savoir à quoi cela peut vous servir ?

— A rien de neuf, pas même à savoir si un mari est plus amoureux qu'un amant, car le soir même de nos noces, tu logeras chez toi et moi chez moi.

Et ce qui fut dit fut fait, et le diable lui-même ne sut peut-être pas pourquoi cette femme a voulu avoir un mari.

— Et cette autre petite qui m'a prié si gracieusemnt d'aller lui rendre visite ?

— Une grisette, sortie de rien, fine, tenace, spirituelle, froide, qui ne s'est jamais donnée pour rien, quoiqu'elle ne se soit jamais vendue pour de l'argent. A l'âge où elle valait toutes les folies qu'on pouvait faire pour elle, elle fut la proie de quelques odieux grigous, régisseurs ou directeurs de théâtres, et aujourd'hui, à l'âge où elle devrait commencer à être de celles dont les débutants de seize ans font leurs amours, elle a à ses ordres un des plus beaux noms, un des plus beaux jeunes gens, un des plus puissants de notre aristocratie ; c'est en outre un homme d'esprit qui a été pendant quelque temps le sous-chef d'un parti d'opposition, et comme il n'en était pas moins l'esclave de cette imperceptible femme qui vient de nous quitter, j'ai vu des puissances politiques venir traiter avec elle pour avoir on appui dans les questions les plus importantes.

— Mais tout cela ne ressemble à rien de rien, dit Arthur en riant, et j'espère que cette Lucienne avec qui nous soupons ce soir est une comédienne de la vieille souche, et que ce nom de marquise que vous lui avez donné lui vient de ce qu'elle appartient à un homme dont elle prend le titre.

— Non point, non point, lui dit Ribaud; c'est une marquise de son chef et de son droit, qui veut bien accepter les hommages de ce bélâtre que vous avez vu, et qui n'est rien moins qu'un agent de change qui se ruine pour elle ; mais elle est marquise de nom, de sang, de race, et n'épouserait pas celui qu'elle gruge, de peur de se mésallier, dût-il se ruiner d'une fortune dix fois plus grande que la sienne.

— Et le roi permet ces choses-là ! s'écria le marquis d'un ton indigné.

Cette exclamation de 1760 fit retourner la tête à Ribaud, qui regarda Arthur, et lui dit en riant :

— Il y a des vaudevillistes et des faiseurs de nouvelles, deux espèces de bêtes que j'exècre, comme ces chenilles voraces qui vivent de roses, et flétrissent toutes celles qu'elles ne mangent pas : ces gens-là s'imaginent de mettre encore à la scène ou en roman, des vieillards, et des jeunes gens pour qui le passé semble ne pas avoir existé, et qui arrivent au milieu de notre société avec des idées à manchettes et à jabots tachés de tabac d'Espagne, comme avant 89; eh bien, ces gens-là ne sont pas si stupides que je me l'imaginais ; quelle idée avez-vous donc non-seulement du théâtre, mais encore de la société actuelle, pour vous étonner à propos de cette petite fille de ce que le roi ne l'empêche pas de prostituer sa noblesse.

Arthur réfléchit assez longtemps, et se laissant précisément emporter à ses réflexions au moment même où il cherchait à se bien pénétrer de la nécessité d'oublier son passé, il dit à mi-voix, comme s'il se parlait à lui-même :

— En effet, tout cela est bien changé depuis soixante ans ; ce n'est pas l'époque de la Guimard, de Sophie Arnould, où les grands seigneurs faisaient mener une existence de princesses véritables à ces princesses de clinquant et de théâtre.

— Pardieu non, s'écria Ribaud, ce n'est plus la même chose, et regardez là-bas

ces trois femmes posées comme les trois grâces, se souriant et se parlant tout bas: elles portent toutes les trois des noms aussi blasonnés que le vôtre, Monsieur le marquis, des noms qui leur appartiennent par légitime mariage, et qui leur coûteront assez cher pour que toutes les trois, belles, jeunes, spirituelles, reines par le talent, aillent un jour mourir sur la paille d'un hôpital, à moins que quelque vieux camarade de théâtre qui aurait mis à la caisse d'épargne ne les prenne pour portières de son hôtel,

— Comment cela se fait-il? dit le marquis fort surpris.

— Le procédé est assez connu, je suppose, pour qu'aucune ne s'y laisse tromper désormais. Une de ces brillantes étoiles du théâtre se lève tout à coup; tant qu'elle n'est qu'à l'état d'espérance, c'est-à-dire tant qu'elle est fraîche, naïve, facile à tout et à tous, elle vit heureuse, entourée de gens qui l'aiment pour elle et pour son talent, et qui lui font la route fleurie et sablée; si vous saviez, marquis, ce que c'est que l'amour d'un artiste pour un artiste: c'est quelque chose où il y a, à côté de l'amour de l'homme pour la femme, l'amour du frère pour la sœur, l'amour de l'exilé pour la proscrite, du prisonnier pour la captive; c'est un aint amour que j'ai éprouvé une fois en ma vie, avant d'être critique, quand j'espérais pouvoir être moins que cela, un méchant auteur de mauvais drames; en ce temps-là, j'ai aimé... Depuis lors ... je fais un dur métier. Or cette femme artiste dont je vous parle est la femme la mieux aimée du monde tant qu'elle n'est rien; mais, une fois arrivée, un jour vient où elle n'a plus ni sourire, ni coquetterie, ni franche trahison, ni oubli furtif, ni rien de ce qui fait ce joyeux amour d'une belle fille qui croit à Dieu et à sainte Madelaine. Le changement est terrible; d'où vient-il? De ce que, la belle fille gagnant, depuis un an ou deux, soixante ou cent mille livres par an, il s'est placé sur son chemin quelque beau fils, plumé de toute ressource, excepté de son nom, et qui, au lieu de lui proposer d'avoir pitié de lui, et de le consoler pendant quelques heures, a l'impertinence de lui dire qu'il la fera plus qu'elle n'est; plus qu'aimée et libre, le fat! comme s'il y avait quelque chose au-delà. Hélas! il le lui persuade parce qu'il la fera comtesse ou marquise, vu que lui-même est comte ou marquis, et qu'il veut bien l'épouser. La malheureuse le croit; elle achète un titre pour ne pas le porter, et un mari pour l'usage des autres; car, sans elle, le comte ou le marquis était enfermé à Sainte-Pélagie, et il ne pouvait plus continuer sa vie d'aigrefin blasonné. En effet, dès qu'il est le mari, c'est-à-dire le chef de la communauté, il administre ou plutôt il s'administre les soixante ou cent mille francs d'appointements de sa femme, et avec cela il joue, il boit, il paie tout ce qui peut s'acheter à Paris. La marquise ou la comtesse pleure cependant; elle pleure en faisant ses ronds de jambes ou en chantant ses plus joyeuses cavatines..., et comme femme qui pleure et qui est encore jeune émeut facilement la pitié des cœurs sensibles, elle trouve, pour la consoler, plus d'amis qu'il ne lui en eût fallu pour ne pas devenir malheureuse à ce point. C'est alors que le mari se montre dans toute la splendeur de sa spéculation: il crie, il tempête, il s'indigne pour son noble nom si outrageusement insulté, et fait à sa femme un, deux, cinq, dix procès en adultère; il en trouve un de bon dans le nombre, et, en vertu de la loi, il se fait adjuger les appointements de sa femme comme pension alimentaire,

et roule carrosse aux frais de son indigne épouse, tandis que celle-ci s'use jusqu'à la vieillesse pour nourrir dans tout son lustre la noble indolence de son noble époux.

— Mais c'est affreux! s'écria le marquis.

— Et véritablement, dit Ribaud en riant, ce serait bien plus le cas de dire : comment le roi permet-il à sa noblesse de se dégrader à ce point!

— Oui, oui, dit Arthur, je sais bien que maintenant vous n'avez plus ni roi ni noblesse.

— De par Dieu si, dit Ribaud, nous avons un roi et nous avons une noblesse, pour ne pas dire deux noblesses; mais ce que nous n'avons plus c'est une monarchie, une aristocratie et une cour.

— Comment cela? dit Arthur, à qui la conversation de Ribaud donnait des renseignements qu'il eût vainement cherchés ailleurs.

— Oh! ce sera fort long à vous expliquer; c'est un système social tout entier à vous développer, et qui se base principalement sur la négation de ce qui est : à mon sens, nous avons trop ou trop peu de rois, trop ou trop peu de cour, trop ou trop peu d'aristocratie, trop ou trop peu de liberté, trop ou trop peu de grandes propriétés, trop ou trop peu de petites propriétés; nous n'inclinons à rien, ni à une organisation puissante par la tête, ni à un système fermement assis par la base; enfin, mon cher, la société me fait l'effet de danser sur la corde, le système représentatif lui servant de balancier, s'inclinant tantôt à droite, tantôt à gauche, selon que l'équilibre lui manque d'un côté ou de l'autre; mais un beau jour viendra, et ce beau jour n'est pas éloigné, où le vertige prendra à notre société saltimbanque, et où elle finira par tomber d'un côté ou d'autre à la merci d'un ouvrier qui en fera sa servante, ou d'un caporal qui en fera sa cantinière. Sur ce, allons rejoindre La Barlière et ses femmes, puis nous irons, comme il est dit, boire et vivre chez Lucienne.

— Pardon, dit Arthur en arrêtant Ribaud, mais je vous serais fort obligé de me montrer les grands comédiens de l'époque; je ne voudrais pas quitter ce foyer sans en avoir vu au moins un.

— Un grand comédien, fit Ribaud; vous êtes bien exigeant, monsieur le marquis : voyons un peu.

Ce disant, il jette les yeux tout autour de lui, comme s'il eût voulu trier toute cette foule bigarrée du bout du regard pour y trouver une aiguille; puis il murmura :

— Un grand comédien, diable! je n'en vois pas.

— Vous plaisantez! on dit qu'il y a ici l'élite de tous les théâtres. Celui-là, tenez, qui se pose devant une glace.

— Ah! fit Ribaud,... ça. Si jamais vous redevenez margrave de quelque forêt hongroise, comme vos aïeux, je vous le recommande comme le meilleur chasseur de France. C'est pour cela que lorsqu'il récite un rôle, je n'ai jamais pu entendre autre chose que... tayaut! tayaut! Néron entre : Tayaut! tayaut!... Bajazet sort : Tayaut! tayaut!... Oreste a des visions : Tayaut! tayaut! tayaut! tayaut!... Cela lui épargne les frais de mémoire.

— Mais celui-ci?

— Hi! hi! J'ai vu de lui un petit bout de peinture assez bien débité.

— Mais cet autre qui a au moins le mérite d'avoir une taille de roi?

— Celui-là c'est un professeur.

— De déclamation?

— Non, il enseigne aux petites filles à montrer leurs dents quand elles les ont blanches; c'est ainsi qu'il joue la comédie depuis trente ans, et c'est ainsi qu'il l'enseigne.

— En voici un qui a une véritable taille de financier; il me rappele tout à fait Desessarts, et sa figure épanouie annonce la gaieté la plus communicative.

— Pardieu, fit Ribaud, vous avez raison; c'est l'homme qui a le privilége de faire rire tout Paris.

— Ah diable! reprit le marquis, c'est un grand talent que celui-là; ce droit n'appartient qu'à l'esprit, à la bonhomie et à la finesse, et cet homme a l'air de les porter en lui.

— Vous avez raison, dit Ribaud, il les porte dans son ventre; ses succès sont le fruit de ses entrailles.

— Vous plaisantez, fit Arthur.

— Non pardieu, mon cher, reprit le critique. Le public est arrivé à ce point de bêtise qu'il rit de celui-ci parce qu'il est gras et de celui-là parce qu'il est maigre: nous avons des auteurs qui font reposer tout l'esprit d'une pièce sur l'abdomen de ce gros homme, et le public est ravi; c'est un crétinisme universel.

— Et ces deux là-bas qui causent si activement? Je voudrais les entendre parler de leur art.

— Ils s'occupent d'affaires. Le plus vieux est un avoué déguisé en comédien qui requiert, somme et assigne comme un charme ; l'autre est un écrivain orateur qui rédige des protestations contre le ministre qui leur donne de quoi manger, car vous saurez que la seule tradition qui soit restée à la Comédie Française c'est de ne pas faire le sou et d'être insolente. Du reste, c'est un nez qui parle à un nez... Seulement, l'un est un nez en faux bourdon et l'autre un nez soprano. Ces deux gaillards-là m'ont fait adorer ces mots de Virgile : *Sic ore locuta est.* C'est si rare en France un comédien qui parle de la bouche!

— Cependant, dit Arthur, il est impossible qu'il ne se trouve pas ici quelque grand comédien.

— De par tous les diables, dit Ribaud, voici votre affaire, c'est-à-dire le plus grand comédien et la plus grande comédienne de l'époque. Voyez-vous cette

grande fille osseuse, jaune et mal bâtie ; elle est sortie un jour de l'école d'un des deux nez dont je vous parlais tout à l'heure ; elle est la preuve la plus excellente d'un principe que le ministre de l'instruction publique devrait adopter, c'est qu'on n'enseigne jamais bien que ce qu'on ne pratique pas : témoin la vertu des héritières de filles entretenues ; témoin l'assiduité des étudiants aux cours du collége de France que les professeurs ne font jamais ; témoin la passion de tous les écoliers pour Victor Hugo, que tout agrégé de l'université traite de barbare ; témoin cette grande fille enfin, sortie puissante, naturelle, fière, et parlant nettement notre belle langue, de l'école du grimacier le plus affecté, le plus chantant et le plus maussade. Regardez bien celui avec qui elle cause : ils étudient en ce moment une

des plus jolies comédies de notre époque; en voici le sujet : Un des plus beaux bas-bleus de la France, un bas bleu de soie, un bas-bleu qui a du talent, beaucoup de talent, ma foi, a fait une tragédie qu'il a lue à la Comédie française, qui l'a refusée parce qu'elle refuse tout ce qui vaut un peu plus que rien ; or, ce bas-bleu a un ami, propriétaire, rédacteur d'un journal qui fait peur au conseil des ministres; furieux de la déconvenue fort peu méritée du bas-bleu, il va trouver le ministre de l'intérieur, et lui dit une chose d'une audace à faire trembler jusque dans leurs bases toutes les habitudes bureaucratiques, c'est-à-dire toutes les sottises enracinées de l'administration ; il lui dit qu'il est stupide que l'administration donne deux cent cinquante mille francs par an aux plus mauvais comédiens de Paris pour jouer les plus mauvaises pièces qui se fassent, et ajoute qu'il exige que la pièce de son ami intime le bas-bleu soit immédiatement reçue et jouée. Le ministre, protecteur-né de la littérature et des beaux-arts, refuse son intervention, attendu que le jugement et l'esprit des sociétaires du Théâtre Français sont beaucoup plus inviolables que la charte (fin du premier acte). Le bas-bleu et son ami intime sont battus. (Deuxième acte) : L'ami intime, rentré dans son bureau de journal, médite sa vengeance; il cherche longtemps, et se lève tout à coup en s'écriant : Je la tiens! Aussitôt, et dès le lendemain, un article habilement fait annonce à la France que les amis du ministère sont divisés sur le choix du président à donner à la chambre des députés; les uns, dit-il, les immuables, restent fidèles à celui de l'année dernière ; les autres, ceux qui désirent voir un grand nom à une grande place, sont décidés à nommer M. N.....

A ce nom, toute la France s'émeut, car c'est un nom populaire, honorable, puissant ; le conseil des ministres tremble sur ses fauteuils; l'on s'ingénie de tous côtés à chercher quel démon a pu imaginer cette candidature terrible qui porte la scission dans la phalange ministérielle; la France répond avec une admirable duperie que c'est la raison qui a dicté ce choix, tandis que le ministre de l'intérieur vient dire d'un air penaud autour de la table ronde où se décident les intérêts du monde, que c'est le refus de la Comédie Française qui vient de porter un terrible coup à l'existence ministérielle (fin du second acte). Le ministère est battu.

Ribaud s'arrêta, et le marquis lui dit :

— Et le troisième acte ?

— Ma foi, je crois qu'ils le font à eux deux dans ce moment-ci : ils arrangent une lecture publique de ladite pièce faite par la grande actrice à laquelle le principal rôle est destiné, et dont le magnifique talent de dire doit rendre encore plus puissants les beaux vers du beau bas-bleu. Cette lecture faite devant tous les pairs de France lettrés, tous les députés lettrés, tous les hommes de lettres lettrés, c'est-à-dire en petit comité, cette lecture doit exciter une indignation générale contre le ministre. On y signera des engagements pour pousser le président illustre imaginé par l'ami intime; cela fera un assez bon troisième acte, et, quant au quatrième, il se jouera incessamment à la Chambre des députés, entre deux urnes, et le cinquième pourrait bien être la chute du ministère, arrivée parce que la Comédie Française a refusé une tragédie en cinq actes.

— La pièce me paraît assez invraisemblable, dit le marquis.

— Précisément parce qu'elle est vraie, dit Ribaud.

— Mais le grand comédien, fit Arthur.

— Ma foi, si vous ne trouvez pas que celui qui la joue est de première force, je n'ai plus rien à vous offrir; à moins que vous n'acceptiez comme un grand comédien cet homme au nez retroussé, si fièrement et si nonchalamment appuyé sur sa grosse caisse : c'est le prototype de l'impossible; c'est la caricature exacte de ce qui n'est pas; c'est tout ce qui n'est rien. Personne n'a été, n'est et ne sera comme cet homme; personne n'a parlé et marché, ne parle et ne marche, ne parlera et ne marchera comme lui; c'est un idéal de grotesque qui ne s'appuie sur quoi que ce soit; mais ce n'en est pas moins le roi de la farce, et dans ce costume où vous le voyez, dans le rôle qu'il va jouer ce soir, c'est un admirable résumé de la société à la façon de Callot; impudence, gourmandise, paresse, friponnerie, insouciance, misère, oripeaux, raillerie, obscénités, fanfares, mensonges, c'est le monde littéraire, moral, politique, dans sa plus naïve et abjecte expression.

— Enfin, dit Arthur, voilà un grand comédien.

— Bah! fit le critique, il est tout cela sans s'en douter; il l'est parce qu'il me plaît de dire qu'il l'est; si demain il me plaît de dire qu'il ne l'est pas, il ne le sera plus; tenez, mon cher marquis, entre nous soit dit, il n'y a plus qu'une chose de grande et de respectable en France, c'est la critique, et entre nous la critique, c'est moi.

Cela dit, ils sortirent tous deux du foyer.

Ce qui surprenait singulièrement Arthur dans ce qu'il apprenait comme dans ce qu'il entendait, dans les faits comme dans les paroles, c'était ce singulier tohubohu où se mêlaient et se heurtaient à la fois les choses les plus éloignées et les plus

disparates; depuis deux jours qu'il revivait, il avait pour ainsi dire touché aux extrémités les plus opposées de la machine sociale, à la justice, à la canaille, à la finance, à l'intrigue politique, à des ducs et à des laquais, à des grandesses et à des filles entretenues, à la littérature et au théâtre, et il voyait dans tout cela un étrange enchevêtrement de toutes ces choses, tenant les unes aux autres par des liens obscurs, mais qu'on ne se donnait pas la peine de cacher; rien n'était classé dans une sphère quelconque; personne n'avait droit à rien, et tout le monde avait droit à tout. Arthur avait beau se dire cependant qu'il avait assisté au développement de cette forme sociale, mais il sentait qu'elle s'était opérée à côté de lui sans l'absorber. Certes, s'il lui eût fallu revivre dans la société du siècle précédent, il y eût été très à son aise. Mais dans la société de 183.., lui, vieillard de la veille, il s'y sentait plus désorienté qu'un sauvage de l'Orénoque, car celui-ci n'a qu'à apprendre ce qu'il ne sait pas, et le marquis avait à oublier ce qu'il savait. Le résultat de ses réflexions fut donc que toute sa science n'était bonne à rien, et que le premier soin qu'il devait prendre, c'était d'oublier tout ce qu'il se rappelait. Comme il se disait cela, en passant dans un couloir, il rencontra Lucienne que suivait la belle Méta, et l'actrice dit à Arthur :

— Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas?

Cette voix le frappa comme une apparition; il y avait dans son accent quelque chose de l'intonation âcre de Bazilius, et presque aussitôt l'ombre murmura à l'oreille du marquis : « Tu n'oublieras pas. »

Ils rentrèrent alors dans la loge de La Barlière, qui se montra très-empressé pour Arthur. Cependant, il parut fort contrarié lorsqu'il apprit que le marquis venait souper chez Lucienne. Arthur s'imagina que Gustave était jaloux; cela parut d'autant plus étonnant à Arthur, que mademoiselle Nichon ne faisait pas la moindre attention à lui, tandis que la grosse fille qu'on appelait Magnard le dévorait des yeux, et lui faisait des avances qui agitaient singulièrement sa jeune beauté et révoltaient sa vieille expérience. C'était la première contradiction du désir inexpérimenté et de l'expérience dédaigneuse. Tandis que le marquis cherchait à s'expliquer la cause de l'humeur de La Barlière, il aperçut Fouriou qui occupait sa place, et qui se tournait de temps en temps de son côté en faisant des signes à Magnard : ils semblaient se connaître; que s'étaient-ils dit à propos de lui ? car ce ne pouvait être qu'à l'intention de parler d'Arthur que Fouriou avait si lestement escamoté sa place. Le voilà donc dans un nouvel embarras de ce côté, fort indécis de ce qu'il devait faire, quand tout à coup Gustave saisit un moment où l'attention de tout le monde était fixée sur le théâtre, et lui dit :

— Ne venez pas à ce souper.

— Pourquoi ?

— Défiez-vous de Magnard; un mot imprudent peut nous perdre tous, et elle est femme à tout deviner.

Arthur cherchait encore à quoi La Barlière pouvait faire allusion, quand Ribaud se pencha à son oreille et lui dit :

— Je suis obligé d'aller au journal. N'oubliez pas la recommandation de Lucienne; c'est une fille précieuse et qui peut nous servir.

Ribaud sortit, et Arthur demeurait fort indécis, lorsque, en se retournant, il aperçut derrière le carreau de la loge une barbe et un chapeau pointu qui le considéraient d'un air de fort mauvaise humeur, et qui le désignaient à une autre figure qu'Arthur reconnut pour le comte Trobanowski.

Il y avait dans la figure de ce dernier monsieur un air de dédain et de provocation qui déplut si particulièrement au marquis, qu'il allait se lever pour lui en demander raison, lorsque son ombre lui dit tout bas : « N'as-tu pas assez à faire sans t'exposer encore à un duel? Ce n'était pas la peine de renaître pour te faire tuer le lendemain. »

Grâce à ce raisonnement, Arthur détourna la tête et évita de rencontrer le regard provoquant du comte Trobanowski; mais celui-ci avait, à ce qu'il semble, un parti pris, car il demeura de faction à la porte de la loge, si bien qu'Arthur, le croyant parti depuis longtemps, et ayant ouvert la porte pour attraper au passage Fouriou qui venait de sortir en lui faisant un signe, se heurta assez violemment au comte Trobanowski, qui lui dit durement qu'il était un maladroit.

L'ombre eut beau tirer l'oreille à Arthur : on le regardait, on l'écoutait; il repartit qu'il serait bien aise de montrer à ce monsieur qu'il n'était pas maladroit à tous les jeux.

A ces mots, M. Trobanowski lui donna sa carte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit le marquis.

— Mon nom et mon adresse... J'attends les vôtres.

— Je me dispense de porter ces petits morceaux de carton, dit Arthur qui s'aperçut

qu'il lui manquait une des choses importantes des habitudes actuelles...; mais, si vous êtes désireux de me trouver, je demeure rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° ....

— Rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° ...., dit le comte en regardant Arthur; c'est là que je l'avais laissée. J'y serai demain à sept heures.

Arthur se rappela alors sa rencontre avec la duchesse de Ménarès, et il allait répondre, quand une voix d'une autre nature lui dit à l'oreille :

— Rue Saint-Nicolas-d'Antin, au premier, n° 5.

— Sans doute, dit le marquis en se retournant et en apercevant le plus beau chasseur de la domesticité moderne, qui repartit :

— En ce cas, nous avons quelque chose à démêler ensemble, foi de Charles Loupon.

C'était l'individu dont il avait pris la place la veille. Le marquis regarda un moment autour de lui comme s'il rêvait; mais il sortit aussitôt de ses préoccupations, éveillé par la voix criarde de Fouriou, qui lui dit :

— Venez, venez;..... j'ai à vous parler.

Arthur, abasourdi de tout ce qu'il entendait et de ce conflit inoui de circonstances, suivit le gamin qui lui dit :

— Si vous allez à ce souper sans moi, vous êtes perdu.

— Comment! tu prétends...

— Puisque je suis du dîner de demain, je puis bien être du souper de ce soir.

— Viens donc, dit Arthur tout décontenancé, et se disant dans une sorte d'angoisse : « Je rêve sans doute, je rêve, et je vais m'éveiller tout à l'heure dans ma misérable mansarde du passage Radzivill, vieux, usé, cassé, ruiné, mais délivré de l'horrible tourbillon des petits événements qui m'étourdissent. » Il en était déjà à douter de la réalité de ce qui lui arrivait, tant cette réalité lui semblait au-dessus de ses forces.

Cependant Fouriou l'entraîna comme un homme à moitié ivre.

Le bélâtre qui avait parlé le premier de souper se trouva comme à point nommé sur le passage d'Arthur, et l'arrêtant tout aussitôt, il lui dit :

— Ne manquez pas à notre réunion, Monsieur, il s'agit d'un intérêt immense.

Gustave avait suivi Arthur, et lui dit aussitôt :

— Ne venez pas à ce souper, c'est un piége qu'on vous tend.

— Hélas! hélas! hélas! s'écria le marquis désespéré, que faire?

L'ombre se tut; mais Fouriou répondit :

— Il faut me suivre; nous avons plus d'une heure avant souper, et dans une heure on peut décider de la vie de vingt mille hommes quand on est général, et de la vie d'un innocent quand on s'appelle Jean Bonhomme.

Le marquis suivit machinalement Fouriou qui l'emmena au café de Foy, le fit monter dans un de ces entresols du Palais-Royal où l'air vital est aussi aplati que possible. Le gamin demanda des glaces, non plus de ce ton de la veille, insolent et criard, mais comme quelqu'un qui fait déjà une chose qui est dans ses habitudes. Le marquis considéra Fouriou plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusque-là, il fut frappé de l'étrange changement qui s'était opéré, non-seulement dans les façons, mais encore dans le visage de Léopold. Cette effronterie basse et intelligente qui le caractérisait la veille encore avait perdu beaucoup de sa grossièreté, et semblait s'être modifiée en une audace toujours résolue, mais déjà plus

réfléchie. Les traits du visage mêmes avaient pour ainsi dire vieilli comme l'expression, et déjà l'enfant semblait être arrivé en quelques heures à cet état de jeune homme qu'il désirait si ardemment. En vérité, en voyant la légère moustache qui commençait à ombrager sa lèvre supérieure, on eût pu s'écrier, comme les annonces des journaux parisiens : Miracle ! prodige de la chimie ; ô pommade du lion !

— Ah ça, dit Fouriou après avoir examiné le marquis comme s'il eût voulu le peser dans son regard, à quoi avez-vous voulu arriver? Voyons, parle un peu, que je sache ce qu'on peut faire de toi.

— Hein? drôle, fit la sottise du marquis, qui se réveilla à ce ton d'autorité protectrice.

— Dieu me damne! s'écria Fouriou d'un ton colère, tu n'es qu'un sot, rien de plus, rien de moins ; tu t'es engagé dans une aventure sans en comprendre la portée, et tu ne vois pas même, maintenant que tu es entré dans l'affaire, où elle peut te conduire,

Le ton ferme, net et péremptoire de Fouriou décida Arthur à essayer de se mettre au niveau de son interlocuteur, et il répliqua :

— Elle me mènera où je veux qu'elle me mène, à épouser la duchesse de Ménarès et à devenir ce que j'ai juré que je deviendrais.

— Marquis, mon ami, dit Fouriou en l'interrompant, ne fais pas le fier; tu es en passe de voler cinq cent mille francs, parce que je t'ai remis une lettre de crédit d'un père qui t'est inconnu ; tu es en passe d'épouser une grandesse d'Espagne, parce que je t'ai dit ce que ce prétendu père t'écrivait; jusqu'à présent tu n'as vu que ce que les autres t'ont montré, et, dans le peu que tu as fait, tu as déjà créé des obstacles à ton succès ; mais enfin ce qui est passé est passé. Cependant voici que de nouvelles chances se présentent ; les as-tu comprises ?

Le marquis, à cette interpellation, demeura assez stupéfait, et regarda son ombre qui était occupée à manger goulument une glace à la vanille, et il lui demanda mentalement si, plus avisée que lui, elle avait découvert ces chances dont lui parlait Fouriou.

— C'est clair, fit l'ombre ; jeune et beau comme tu l'es, tu as fait la plus grande sensation parmi toutes ces femmes de bas étage, comme tu fis autrefois quand tu parus à la ville et à la cour, et tu vas trouver ce soir les séductions les plus agaçantes pour s'emparer d'un homme destiné à devenir à la mode, et peut-être, parmi toutes celles qui se disputeront ton choix, trouveras-tu quelque protectrice qui te fera bien venir des puissants du jour.

A mesure que sa vieille expérience disait au marquis ce qu'elle pensait de sa position présente par rapport à sa position passée, Arthur répétait ses paroles à Fouriou, qui le regardait comme s'il avait entendu parler un fou de Charenton. Enfin le gamin reprit après un moment de silence :

— Je ne sais qui vous êtes, mais vous avez pris une tâche au-dessus de vos forces ; vous avez escroqué dix mille francs à La Barlière, c'est plus que vous ne valez; emportez cela, disparaissez, et qu'on n'entende plus parler de vous, si vous ne voulez pas retourner faire connaissance avec mon ami Jean Bonhomme.

Arthur fit un mouvement de gentilhomme offensé, qui fit trépigner le jeune gamin sur sa chaise.

— De pardieu! monsieur le marquis, dit-il en prenant un ton de comédie en ha-

bit à la française, il me semble, quand vous parlez, que je suis à la représentation d'une pièce qu'on appelle *Turcaret*, et que vous jouez le rôle de M. le chevalier ; est-ce que vous avez cent cinquante ans, mon cher, de parler comme vous faites ?

A cette question, le marquis se sentit devenir froid, et se regarda dans la glace comme pour voir s'il avait encore sa jeune figure ; Fouriou s'aperçut du mouvement, et reprit brusquement :

— Et de par tous les diables ! c'est bien vous, si bien vous, qu'il faut vous prendre comme vous êtes ; le hasard vous a donné une position à exploiter, comme il aurait pu vous faire prince, tout bête que vous êtes ; on vous a vu ; vous êtes connu, et il faut continuer.

— En vérité, dit le marquis, vous devenez d'une impertinence que je corrigerai, mon petit monsieur.

A ce nom de petit monsieur, Léopold Fouriou sourit avec satisfaction, et dit d'une voix étrange :

— Ah ! vous comprenez déjà que je ne suis plus le gamin du ruisseau ; eh bien, comprenez-moi jusqu'au bout. Voici pourquoi on veut que vous alliez à ce souper, et voici pourquoi on ne veut pas que vous y alliez. Vous êtes un colosse, monsieur le marquis de Mun, sur qui toute la France a dans ce moment-ci les yeux fixés, vous portez dans votre poche les destinées de deux pays, et c'est pour cela que vous allez souper avec des rats, des lions et des loups-cerviers. Vous me regardez d'un air étonné ; c'est que vous ne savez pas même la langue du pays où vous allez vivre ; j'appelle rats les femmes, lions les jeunes gens, loups-cerviers les gens de bourse qui seront ce soir à souper.

— Mais enfin, dit M. de Mun, qu'ai-je à faire avec tous ces gens-là ?

— Demandez-moi donc ce qu'ils ont à faire de vous plutôt. Magnard n'est-elle pas la maîtresse du ministre N... qui l'entretient, toute vieille et laide qu'elle est, non pas parce qu'elle est la fille la plus amusante de Paris, comme on le dit, mais parce qu'aucune femme n'a jamais si bien arraché à un homme tous ses secrets au milieu du rire et de l'orgie ; et vous avez assez d'esprit, ce me semble, pour calculer ce que vous rapporteriez à Magnard si elle pouvait aller raconter à son ministre tous les secrets des carlistes de France et d'Espagne, que l'on croit déposés dans votre sein, mais que j'ai prudemment mis sous clef.

— Bah ! fit le marquis d'un air étonné.

— Savez-vous ce que vous pourriez rapporter à Lucienne, maîtresse d'un agent de change qui a besoin d'émettre un emprunt espagnol et christinos, si elle vous soutirait une des lettres du parti carliste que vous devriez avoir dans votre portefeuille, mais que j'ai dans le mien, et qui annonce la ruine complète du parti ?

— Bah ! ! fit le marquis.

— Vous savez, s'écria Fouriou, à quoi vous êtes bon à M. de La Barlière le père, pourvu que Dieu vous prête vie, et vous fasse réussir près de la petite duchesse ; mais si vous croyez que vous ne gênez M. Félix de La Barlière et le comte de Trobanowski qu'à titre de prétendu, vous vous trompez grossièrement, car votre mariage avec la petite duchesse détruirait un des plus vastes complots qui aient été encore formés pour associer les partis révolutionnaires de la France, de la Pologne et de l'Espagne.

— Tu rêves, mon garçon, tu rêves, s'écria le marquis.

— C'est vous qui n'êtes pas éveillé, car vous ne comprenez rien à rien.

— Mais à supposer que je croie vrai tout ce que tu me dis, que faut-il que je fasse?

— Venir à ce souper pour vous taire et pour apprendre.

— Moi apprendre, dit Arthur en ricanant, j'en sais plus de la vie humaine que personne n'en saura jamais.

— Et où l'avez-vous appris? dit Fouriou en regardant le marquis avec dédain.

— Dans le passé, dit Arthur.

— Mais nous sommes dans le présent, dit Fouriou; les gens qui se conduisent en regardant dans le passé me font l'effet d'imbéciles qui voudraient avancer vite dans leur route en marchant à reculons et en cherchant le chemin qu'ils ont à faire dans celui qu'ils viennent de parcourir. Mais voici déjà une heure du matin, le souper doit être bientôt servi; c'est le temps d'arriver; il y aura déjà assez de monde pour ne pas être chambré d'avance, et cependant nous ne viendrons pas assez tard pour être remarqués.

— Partons, dit Arthur.

— Un dernier mot. Voulez-vous vous placer tout d'un coup aussi haut que pourrait le faire un homme de génie: écoutez sans rien dire, et, au bout d'une heure, tout le monde aura peur de vous; l'homme qui écoute, est cent fois plus puissant que le plus beau parleur. Mettez-moi en face de M. Berryer et de M. Odilon Barrot: si je veux discuter avec eux, ils me battront; mais si j'ai la patience de les écouter tant qu'ils auront de langue, et en les regardant attentivement dans le blanc des yeux, ils ne tarderont pas à dire des bêtises. Pour les plus forts, ça peut durer une heure; les autres pataugeront au bout de vingt minutes. Je ne connais qu'une sorte d'hommes au-dessus de cette épreuve : ce sont les sots qui commencent par parler de leur mérite, et qui continuent toujours, comme M...

(Nous prions le lecteur d'écrire le nom à la main. Il y a cent à parier contre un qu'il écrira le nom d'un de ses meilleurs amis.)

CHAPITRE XII.

L'illustre souper.

Comme Fouriou l'avait prévu, ils arrivèrent au moment où les deux tiers des convives étaient déjà réunis dans le salon de Lucienne. Parmi les personnes qui s'y trouvaient et que le marquis connaissait déjà, il y avait en fait de femmes, Magnard, la petite fille appelée Nichon, Lucienne; parmi les hommes, Ribaud, La Barlière, Primarion le bélâtre, agent de change, qui appartenait à Lucienne; tous les autres étaient parfaitement inconnus à Arthur, et nous ne les ferons nous-mêmes connaître à nos lecteurs qu'à mesure qu'ils prendront place dans le festin. Lucienne reçut Arthur avec une attention par-

ticulière, et le présenta à son Primarion comme on présente une cuisse de volaille à un chien de chasse. Primarion voulut mettre immédiatement la dent sur la proie, mais Magnard arriva comme le bouledogue qui veut une part du morceau, et les deux voracités se tinrent un moment en respect. Cependant les convives se complétèrent peu à peu, et l'on vint avertir que le souper était servi; mais Lucienne déclara d'un ton désolé que l'assemblée était incomplète, et que l'on attendait Jean Bonhomme.

— Qui? dit Arthur; Jean Bonhomme, le juge.

— Il ne viendra pas, cria Magnard; il fait une conspiration avec mon ministre pour faire passer les fonds secrets; ce soir on criera toute la nuit : A bas Louis-Philippe! et la chambre, justement alarmée...

— A la porte la politique! cria-t-on de tous côtés.

— Mais où est donc l'abbé Verdurette? dit Ribaud.

— L'abbé! où est l'abbé? cria-t-on de tous côtés.

— Sacredié! dit une voix creuse et cassée sortant d'un petit boudoir, laissez-moi donc finir mon mandement; commencez sans moi; je vous rattraperai.

On passa dans la salle à manger, où était servi le souper le plus splendide du monde, et chacun prit place. On avait fait les honneurs à Arthur; il était à la droite de Lucienne; Ribaud à sa gauche; en face, M. Primarion avec Magnard et la belle Nichon. La conversation eut d'abord ce vague indécis qui caractérise le

commencement de tout festin bien accueilli par les convives. Il fut question de la représentation du soir, et Arthur remarqua qu'on ne parla pas une seule fois des acteurs mâles qui y avaient figuré, mais des actrices seulement, et, à leur propos, les femmes ne s'occupaient que de leur toilette, et les hommes que de leur beauté. Quant au talent qu'elles avaient pu montrer, il n'en était nullement question. Arthur se crut autorisé à penser qu'il avait affaire à des gens dont les idées n'allaient pas au delà de la plus superficielle observation, lorsque tout à coup entre dans la salle à manger un homme long, sec, jaune, cheveux noirs et plats, ressemblant assez exactement au portrait de saint Louis de Gonzague, qu'on n'a fait sans doute le patron des écoliers que par l'immense faculté qu'il avait de jeûner huit jours durant. Une acclamation générale l'accueillit, et des interpellations lui arrivèrent de tous les coins de la table.

— Dis-donc, Verdurette, lui cria Magnard, que viens-tu de faire? dis-moi ton mandement pour nous égayer un peu.

— Eh! Verdurette, fit Ribaud, dis donc à l'éditeur de ton cours de morale religieuse de ne pas faire dessiner et graver des saintes qui ressemblent à Fanny Elssler; c'est immoral, mon cher.

— Ah ça, Verdurette, dit de son côté Primarion, est-ce que vous croyez que je me suis abonné à votre journal d'éducation chrétienne pour que vous enseigniez à mes enfants des principes de désordre?

— Lui! Verdurette! dit-on de tous côtés, ce n'est pas possible; c'est la morale en personne dans ses écrits.

— Jolie morale, fit l'agent de change, qui consiste à dire aux enfants de donner leur argent aux pauvres; enseigne-leur à le mettre à la caisse d'épargne, animal, ou bien je me désabonne.

— Bravo! Primarion, s'écria-t-on de tous côtés, tu es le roi des agioteurs, et tu es digne d'être le roi des économistes.

— Bah! s'écria Ribaud, Primarion plaisante; il ne doit pas craindre pour sa progéniture les mauvaises leçons de Verdurette; ses enfants sont de race arabe plus sûrement que les chevaux du duc d'Orléans, car, dernièrement, pendant que j'étais dans son cabinet, sa petite fille, âgée de huit ans, est entrée d'un air mystérieux, et lui a dit d'un ton ravi d'elle-même :

« Papa, maman vient de me donner trois louis pour m'acheter des joujoux, je viens te les apporter. — Pourquoi faire, ma Louise? lui a dit tendrement Primarion. — C'est que je voudrais jouer à la bourse, lui a dit la charmante enfant. » A ces mots, Primarion a pleuré de joie, a béni sa fille, et a pris les trois louis. Tu peux continuer, Verdurette, tes saintes prédications; ce n'est pas dans la finance que tu feras des prosélytes.

— A bas la finance! cria-t-on de tous côtés.

— Qu'est-ce qui crie à bas la finance? dit Gustave La Barlière en se levant et en tenant dans ses mains un verre rempli jusqu'aux bords, qui est-ce qui ose proclamer la rébellion contre la reine du siècle?

— La reine de la sottise, veux-tu dire, répliqua Ribaud.

— Votre reine à tous, repartit Gustave en élevant la voix, votre juge à tous, votre idole à tous.

— Je propose trois grognements contre l'usurier, dit un petit jeune homme d'une élégance si étriquée qu'elle ne pouvait venir que des courses de New-Marcket.

— Nous sommes vos rois, reprit La Barlière en vidant son verre, et je vais vous le prouver.

— Laissez aller, cria Ribaud; la finance est grise : elle va faire des aveux.

— Soit, cria Gustave ; et le premier de tous ces aveux c'est que toi, Ribaud, et toi, Verdurette, vous êtes les plus soumis de nos esclaves.

— Au fait, dit Nichon avec son bel air bête, vous ne travaillez pas pour autre chose que pour de l'argent.

— Nichon, mon amour, lui dit Ribaud, ne te mêle pas des bêtises de Gustave ; elles sont encore trop spirituelles pour toi. Va donc, ministre du veau d'or, et prouve-moi que tu es le roi du monde.

— Si tu avais regardé la société ailleurs que dans les coulisses de théâtre, lui cria La Barlière, je n'aurais pas besoin de te le prouver ; dis-moi, quand la société veut faire un député, c'est-à-dire celui qui fait les lois, demande-t-elle à l'électeur s'il a une idée, et à l'élu s'il a une opinion raisonnée sur quoi que ce soit? non : elle leur demande s'ils ont une contribution, c'est-à-dire de l'argent ; quand elle veut faire un juré, c'est-à-dire celui qui absout ou condamne tous les crimes, depuis l'adultère jusqu'au livre où il est traité des plus grandes questions de philosophie, lui demande-t-elle s'il est un homme de bonnes mœurs ou s'il sait lire ; elle lui demande s'il est électeur, c'est-à-dire s'il a de l'argent. Lorsque votre société fait ses juges civils à douze cents francs par an, moins que je ne paie le garçon qui balaie les bureaux de mon père, elle s'oblige à les choisir parmi ceux qui n'ont pas besoin de leur place pour vivre, c'est-à-dire parmi ceux qui ont de l'argent. Qu'est-ce que la société demande aux notaires, aux avoués, pour garantir leur bonne conduite? ce n'est pas de la vertu, c'est un cautionnement. De l'argent, de l'argent! voilà le cri de la société nouvelle ; c'est le Montjoie Saint-Denis! de notre génération, et notre oriflamme est un coupon de rente trois pour cent, devant lequel vous êtes tous agenouillés, et au nom duquel je vous bénis.

Sur ce on but avec fracas, les hommes commencèrent à se renverser sur leurs chaises ; les femmes se laissèrent aller sur l'épaule de leurs voisins, tous riant et clapotant.

A peine La Barlière eut-il fini que Primarion se leva, et, lui tendant son verre, lui cria :

— Je te promets ma voix aux prochaines élections.

— Décidément, s'écria Ribaud, la finance est grise : Primarion a oublié de faire son prix avant de vendre.

— Comment, dit Magnard d'une voix éclatante et criarde, tu n'as que cela à répondre à ce livre de caisse appelé La Barlière ?

— Il me semble, dit Ribaud qui buvait lentement et à petits coups, que tu dois être de celles qui reconnaissent cette royauté.

— A peu près comme Verdurette reconnaît la vérité de la religion, en calculant ce que ça peut lui rapporter.

— Veux-tu me laisser manger tranquille, dit Verdurette d'une voix caverneuse.

— Allons, Magnard, dit Ribaud, tu vois bien que Verdurette n'en est encore qu'à son troisième perdreau et à sa seconde bouteille; il dort encore.

— Comme vous dormez tous, dit Magnard, sans vous apercevoir, pauvres hommes que vous êtes, que vous descendez chaque jour de vos droits pour devenir nos très-humbles esclaves.

Arthur, qui jusque là n'avait fait que boire sans prononcer une parole, crut devoir jeter son mot dans cette conversation qui lui paraissait si étrange.

— Ç'a été toujours, dit-il d'un ton de galanterie poudrée, ç'a toujours été le premier droit des hommes d'être les esclaves des dames.

Il s'éleva un murmure confus de consternation à cette parole extravagante, et Verdurette dit d'une voix rauque :

— Je demande que le mot soit peint au pastel, et exposé au prochain salon, dans un cadre Pompadour.

Sans doute Lucienne avait des instructions qui ne lui permettaient pas de laisser molester le beau marquis de Mun, car elle l'arracha à l'ouragan de quolibets qui allaient fondre sur lui, en disant à Magnard :

— Est-ce que tu vas nous laisser battre, nous autres femmes, par tous ces ténors suraigus, qui ne chantent même pas à la chapelle Sixtine ?

— Voilà une injure qui te regarde, Primarion, dit La Barlière.

— Bah! dit Ribaud, si elle ne te regarde pas, c'est que tu es un grand fat ou un grand sot, car jamais notre bonne amie Lucienne ne parle qu'en connaissance de cause.

— Si tu dis un mot de plus, dit Lucienne tout bas à Ribaud, je raconte tes promenades au bois de Verrières avec madame Primarion.

— Eh bien, Magnard, dit Ribaud obéissant, puisque tu ne reconnais pas la royauté de la finance, quelle est celle que tu proclames ?

— La nôtre, dit Magnard en se levant, la royauté de la femme libre.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Arthur en regardant tout le monde d'un air effaré.

— Ce que c'est, monsieur le marquis, dit Magnard, c'est la royauté de la révolte, révolte de la femme, qui considère le mariage comme un joug insupportable; révolte de la femme, qui considère comme un privilége tyrannique le monopole que les hommes se sont attribué dans toutes les affaires de la vie; révolte de la femme, qui trouve ignoble que vous soyez tous ici des hommes, mariés ou non, vous vautrant dans l'orgie pour rester demain honorables et vertueux, tandis que les femmes qui feraient ce que vous faites passent pour des êtres flétris et sans mœurs; révolte de la femme, qui a trouvé même parmi vous, des imbéciles pour la soutenir ; si bien que le saint-simonisme, venu à son aide, proclamant l'égalité des sexes, l'illégitimité du mariage, l'infamie de la famille, l'abolition

de l'hérédité, a amené après lui le communisme, où il n'y a plus rien, que chacun pour soi, sous prétexte de chacun pour tous, c'est-à-dire le renversement complet de tout ce qui est, ce qui fera arriver les faibles à la place des forts, et la femme à la place de l'homme, en ce sens qu'elle sera d'autant plus honorée qu'elle aura eu plus d'amants.

— Tu patauges, Magnard, cria Verdurette d'un ton de cloche lent et majestueux; nous ne sommes pas en marche d'avénements, mais de restauration ; la femme libre est passée de mode, et c'est la religion qui reprend le sceptre.

— Dans la société la plus sceptique du monde, dit Ribaud.

— Tu veux dire la plus hypocrite, dit Verdurette. L'hypocrisie, voilà votre reine à tous, et la tienne à toi, Ribaud, comme celle de tout le monde. Quand tu cries à l'immoralité de la littérature moderne, tu sais bien que tu ne fais pas de la critique, mais de l'hypocrisie; et pourquoi? pour des femmes qui vont à la messe avec un billet doux dans la poche, et dans l'esprit un roman graveleux qu'elles lisent, mais qu'elles cachent. Regardez plutôt, mes petits anges, regardez ce libraire qui se ruine à publier des livres d'histoire ou de science ; la peur de faire faillite le prend, il va trouver le premier archevêque venu, et lui demande sa bénédiction pour un *A B C D* religieux, attendu que, si ce n'est pas ce qui se lit, c'est ce qui s'achète ; et cet homme refait sa fortune, grâce à l'hypocrisie, qui est un commencement de religion, comme elle est un hommage à la vertu.

— Bois encore une bouteille, Verdurette, dit Ribaud; tu n'es pas encore dégagé des idées catholiques dont tu t'es fait la trompette à mille francs par mois. La reine du monde, ce n'est pas la religion, c'est la presse; la presse, qui fait et défait les gloires ; qui fait et défait les fortunes, les ministères, les dynasties; qui change à son gré toute bonne action en trahison, et toute trahison en dévouement; la presse politique, qui a le droit d'appeler des héros ceux que la veille elle appelait des assassins.

— La presse, cria La Barlière, qui ne parlera, qui ne peut parler que grâce à nous, car, sans cautionnement, c'est-à-dire sans argent, point de journal. J'avais oublié cet argument en faveur de la finance qui, je vous le répète, est la reine du monde.

— Jusqu'à ce qu'il plaise à la presse de trouver que vous faites un métier de voleurs, de le dire, de le proclamer, et de vous renverser comme elle a renversé la dynastie de saint Louis.

— Vous êtes tous des fous, cria une petite voix aigre et perçante que le marquis reconnut pour la voix de Léopold Fouriou, qui, debout sur sa chaise, avait dans l'expression de son visage la malignité cruelle d'un démon : le roi de notre époque, c'est le gamin.

Un immense acclamation, suivie d'un long applaudissement, accueillit cette transcendante proposition.

— Oui, oui, continua Fouriou, c'est le gamin ; car vous êtes un peuple gamin. Connaissez-vous, par hasard, le prêtre sévère et honnête qui remplit saintement sa noble mission? Non; pas un de vous ne pourrait me le nommer; mais qu'il existe un abbé freluquet, louant des chanteurs à l'Opéra, des ouailles à la rue Saint-Georges, empruntant des chandeliers aux menus-plaisirs, un abbé qui trotte

en tilbury, qui joue au billard, qui fume, passe les nuits à la bouillote, et donne aux belles dames du faubourg Saint-Honoré l'absolution des péchés qu'il leur a fait faire, un vrai gamin d'abbé enfin, et sa renommée sera dans toutes les bouches, ses petites escapades dans toutes les chroniques, et vous le ridiculiserez tant, vous le prônerez tant, que le gouvernement sera forcé d'en faire un évêque pour amortir cette puissance de gamin que vous exaltez tous sans en vous en douter. Vous aimez si bien le gamin, vous dis-je, que vous n'en voulez tant à ceux qui sont de la monarchie que parce qu'ils ne sont pas assez gamins; que s'ils avaient rossé le gué, battu le pavé de Paris durant des promenades nocturnes et avinées, enlevé quelque fille de théâtre ou quelque duchesse, de manière à vous jeter un scandale, à vous défrayer de plaisanteries pendant huit jours, vous trouveriez que ce sont des princes parfaits et dignes du caractère français.

Tout le monde écoutait Fouriou en se demandant quel était ce petit être dont personne ne savait ni le nom ni l'état.

— Oui, oui, continua-t-il d'une voix qui devenait de plus en plus aigre et perçante, vous aimez le gamin en tout; s'il y a une popularité politique en France, elle n'appartient pas à l'homme grave et sévère qui a marché invariablement dans une voie quelconque, elle appartient au premier danseur de corde venu, qui n'a ni conscience ni opinion, dont tout le talent consiste à parler beaucoup sans rien dire, bavard creux, criard, infatué de la plus petite personne qui ait jamais paradé derrière une tribune; elle appartient à cet être qui n'est d'aucune religion, qui proscrira demain ce qu'il flattait hier, qui cassera son encensoir sur le nez de Robespierre, élèvera des autels à Napoléon et fera fusiller au besoin républicains et bonapartistes; qui se moquera de ceux qui lui ont fait du bien, tendra la main à ceux qui lui ont fait du mal; sauteur infatigable qui réjouit la masse attentive à ses cabrioles; illustre gamin politique que vous porterez un jour en triomphe comme vous allez me porter en triomphe tout à l'heure, moi, gamin, moi, votre roi, moi, votre idole.

— Il a raison, il a raison, s'écria Ribaud en riant aux éclats; le petit bonhomme nous a tous enfoncés; à sa santé, et va comme il est dit : que Verdurette le porte sur ses épaules en signe de triomphe.

— J'en suis, j'en suis, dirent trois ou quatre voix, et tout aussitôt on enleva la chaise de Fouriou, et on lui fit faire processionnellement le tour de la table pendant que Verdurette, un flambeau à la main, chantait d'une voix sépulcrale : *Domine, salvum fac puerum gaminaticum.*

— Superbe! s'écria Ribaud; l'Église a un latin qui célébrerait Satan, si jamais on le couronnait.

Cependant Fouriou s'approchait de Lucienne, qui se leva et qui lui dit, tandis qu'il se penchait vers elle :

— Ne sortez pas sans m'avoir parlé.

Le marquis devina ce que signifiait cette recommandation, et il allait menacer Fouriou de sa colère, quand celui-ci, lui présentant son verre, lui dit :

— A votre santé, marquis de Mun, rendez-moi raison.

On remplit le verre d'Arthur, qui se trouva d'une capacité à laquelle il ne fit pas attention.

— Buvez, buvez, lui cria-t-on de tous côtés.

Le marquis but, et alors Fouriou s'écria :

— Bravo, marquis, vous n'avez dit qu'une bêtise, et maintenant vous voilà ivre comme un portier : la patrie est sauvée.

Arthur, en effet, se sentit chanceler ; il entendit seulement ces paroles de Lucienne, qui dit à deux grands laquais :

— Emportez cet imbécile dans mon boudoir, et dites à Méta de lui donner du thé.

CHAPITRE XIII.

Contraste. — Honnête Fille. — Honnête Maison. — Honnêtes Gens. — Fouriou revient. — Commencement d'infamie.

A peine Arthur avait-il été jeté sur le large sofa d'un boudoir dont la fenêtre était ouverte qu'il lui sembla que l'air plus frais et plus pur dégageait sa poitrine de la suffocation qui l'oppressait, et délivrait sa tête de cette espèce de tourbillon de paroles, de cris, d'idées, qui l'avait étourdi. Presque aussitôt, il entendit près de lui ce frôlement d'une robe de femme, doux comme ces brises fugitives du soir, qui glissent à votre oreille et y jettent furtivement des murmures d'amour. Le marquis se retourna, et vit à la porte du boudoir une jeune fille qui regardait avec crainte autour d'elle. Que cette fille était belle! Ce n'était point une de ces poupées fuselées, sortant d'un globe de jupons, et ressemblant fort exactement à un buste de squelette habillé, planté sur une cloche à melon, car c'est ainsi que les gravures de modes ont façonné les femmes à la mode. Les pauvres malheureuses ont pris au sérieux ces grotesques élégances, et se torturent plus que ne le supporterait un fakir, afin de ressembler à quelque chose qui ne ressemble à rien. Non, cette fille était belle comme la nature entend la beauté : dans sa large poitrine, il y avait place pour le cœur et pour l'amour; dans son flanc arrondi, il y avait place pour la maternité; une profusion de cheveux noirs et luisants de leur finesse et non de bandoline, de lustrine ou d'oléagine, encadraient un visage frais, simple, grave, bienveillant; sa main posée sur des lèvres vermeilles n'avait pas cette blancheur inerte qui n'appartient qu'à une vie épuisée; la lueur rose d'un sang jeune perçait son épiderme transparente, comme le reflet d'un soleil ardent s'adoucit à travers une légère mousseline; son pied fermement appuyé sur le sol ne devait pas son élégance à une maigreur comprimée au lacet: il avait cette forme allongée et pleine que la statuaire antique a si bien comprise; et puis, dans la manière dont cette fille regardait autour d'elle, soit que son buste tournât sur ses hanches, soit que sa tête seulement tournât sur ses épaules, il y avait une souplesse, une liberté de mouvements, une grâce hardie, que le corset bardé d'acier de nos belles dames leur défend.

Arthur reconnut Méta.

Elle ne lui dit rien; mais, lorsqu'elle fut assurée que personne ne pouvait la voir, elle le regarda et lui fit un signe. C'était un regard de cristal, si clair et si diaphane, qu'il semblait qu'on vît au travers l'âme candide de cette belle fille; ce signe était un appel, un appel furtif, caché, qui voulait dire : Venez! mais qui demandait sans promettre, et auquel Arthur obéit sans croire aller à un plaisir. Il se leva, et Méta marcha devant lui; ils passèrent devant la porte de la salle à manger, derrière laquelle l'orgie commençait à hurler des couplets obscènes et à briser des verres; c'est le progrès appliqué à ce que nos pères appelaient trinquer en chantant. Le marquis entendit, au milieu du tumulte de ces cris et de ces rires, son nom ballotté de quolibets en quolibets, comme celui d'un niais, et il lui prit fantaisie de briser cette porte, et d'aller demander raison de ces injures : mais la jeune fille l'arrêta au moment où il allait tourner le bouton, et la fraîcheur de cette main posée sur la main brûlante de fièvre du marquis lui fut si

douce qu'il se laissa entraîner. Ils quittèrent ainsi l'hôtel de Lucienne, et se trouvèrent bientôt dans la rue.

Le jour venait, beau, calme, bleu au sommet du ciel, et teint de pourpre à l'horizon. Arthur crut s'éveiller; tout ce qui s'était passé lui sembla une de ces folles créations de la vie de sommeil, bizarres, déraisonnables, impossibles, insaisissables, qui fatiguent l'âme, l'esprit et le corps, sans qu'ils aient véritablement senti et vécu. Méta marchait rapidement devant lui, et Arthur la suivait, comme si une chaîne d'aimant l'eût attaché à cette jeune fille. La curiosité, le désir, l'obéissance même, a besoin de volonté pour agir, et Arthur marchait sans rien éprouver qu'un irrésistible et doux entraînement qui l'emportait dans la sphère de cet astre charmant. Méta ne disait rien, et Arthur ne lui parlait pas. Ce n'est pas qu'il eût peur d'adresser la parole à cette jeune fille; mais il ne vivait plus de lui-même, et il semblait qu'il attendît que cette jeune fille lui donnât la parole comme elle lui imprimait la marche.

Ils parcoururent plusieurs rues encore désertes, et arrivèrent ainsi jusqu'à la rue de Latour-d'Auvergne, où Méta entra dans une petite maison posée au coin d'un jardin dépendant d'un hôtel plus éloigné. Méta monta un étroit escalier de bois; puis, arrivée au second étage de cette petite maison, elle ouvrit une porte, et entra en disant: — Le voilà.

A ce mot, un jeune homme se retourna, et Arthur reconnut Jean Bazilius, celui qui avait été durant quelques heures son compagnon de captivité. Le marquis regarda la chambre où il se trouvait: elle était spacieuse et claire. Une haute fenêtre s'ouvrait jusqu'à un pied du sol; à cette hauteur, la large pierre d'appui sortait en saillie sur la rue, et soutenait un balcon contourné en feuillage de fer, sur lequel avait été rejetée une jalousie qui protégeait contre les premiers rayons du soleil une demi-douzaine de pots de fleurs, soigneusement arrangés sur la pierre. Au-dessus, et à un des côtés de la fenêtre, était pendue une cage tout enveloppée de verdure fraîche, et dans laquelle deux petits chardonnerets faisaient entendre leur gazouillement; des meubles de noyer, luisants de propreté, des rideaux de percale brillants de blancheur, quelques cadres de bois de sapin avec des lithographies de la Vierge, de saint Jean et de Napoléon, ornaient les murs couverts d'un papier gris-perle, à bouquets roses. C'était la modeste chambre d'un ouvrier, mais la chambre propre, saine, joyeuse de l'ouvrier honnête et laborieux, et il y avait dans la clarté qui inondait cette chambre, dans l'air qui y pénétrait par fraîches bouffées, dans le simple arrangement de tout ce qui s'y trouvait, un calme, une amabilité qui flattaient le regard, et presque un candide bonheur qui touchait le cœur.

— Enfin, vous voilà, dit Jean à Arthur en lui tendant la main; nous avons bien craint de ne plus vous retrouver, et c'eût été pour nous un grand chagrin, car vous nous avez été bien recommandé.

Depuis qu'il était entré dans cette chambre, un sentiment inquiet et douloureux s'était emparé d'Arthur; la première sensation l'avait pour ainsi dire rempli tout entier d'une joie simple et paisible. De même que l'air du matin avait chassé les douleurs de sa poitrine, et les pesanteurs de son cerveau, de même l'atmosphère de cette chambre avait, au premier moment, dissipé toutes les frénétiques

idées auxquelles il était en proie quelques heures avant. Mais, à peine eut-il entendu la voix de Jean, que ce bien-être auquel il se laissait aller fut troublé par la voix sèche et impérieuse de son ombre, qui murmura tout bas à son oreille: « Prends garde, voici l'intrigue en veste et en robe de toile; que peux-tu avoir affaire, toi, marquis de Mun, à de pareilles gens? »

Cet avis fut désagréable à Arthur, sans cependant l'irriter, et il dit à Jean Bazilius :

— Comment se fait-il, Monsieur, que j'aie pu vous être recommandé, et par qui et de qui avez-vous reçu cette recommandation?

— Ma sœur va vous le dire, Monsieur, répondit Jean, car l'heure est venue où il faut que je me rende à mon atelier; mais, comme c'est ici près, je reviendrai déjeuner avec vous, et j'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

« Tu vois, dit l'ombre à l'oreille d'Arthur, ils n'ont pas même l'habileté la plus vulgaire; le frère s'éloigne pour te laisser toute liberté avec la sœur. »

Ce nouvel avis fit tressaillir Arthur; tout continuait à être calme et serein autour de lui; le visage de Jean avait cette honnêteté religieuse d'un cœur qui met son espérance en Dieu et en la vertu, tandis que la belle et fière figure de Méta ne trahissait aucune émotion. L'avertissement de l'ombre en face de ce naïf spectacle était comme un cri discordant au milieu d'une irréprochable harmonie. Arthur eût voulu ne pas l'entendre; mais presque aussitôt la peur d'être trompé lui fit pardonner à son ombre d'avoir altéré la quiétude sans doute trompeuse à laquelle il se laissait aller. Jean sortit. Méta s'était assise à côté de la croisée, et travaillait à un léger ouvrage de broderie. De temps en temps, elle se penchait vers ses roses

entr'ouvertes pour en aspirer le parfum ; d'autres fois, elle agaçait du bout de son doigt rose les chardonnerets de la cage, qui, sans doute accoutumés à cette attention, redoublaient leurs joyeux petits piaillements pour remercier leur belle maîtresse. Arthur était en face de Méta, et la contemplait dans un silence absolu. C'était une horrible position que celle de cet homme. A l'aspect de cette jeune fille, il sentait son cœur s'agiter faiblement en lui avec un doux murmure comme s'agite en bégayant l'enfant qui s'éveille dans son berceau. Il regardait encore Méta, et comme s'il émanait d'elle le seul air dont il pût vivre, sa poitrine se soulevait sous de profondes aspirations qui l'inondaient d'une émotion ineffable. C'était à la fois une douleur et un ravissement prêts à éclater en larmes et en transports de joie ; c'était de l'amour enfin ; mais, au moment où il était prêt à s'y livrer, la voix aigre de l'ombre lui criait à l'oreille : « Niaiserie de ta part, ruse de l'autre ; » et Arthur refoulait tout aussitôt les jeunes élans de son cœur sous la glace de son expérience.

— Eh bien, dit-il enfin, me direz-vous, Mademoiselle, ce que j'ai demandé vainement à monsieur votre frère ?

Méta regarda Arthur qui avait prononcé ce peu de paroles d'un ton froid et cérémonieux, et lui répondit doucement :

— Voici de quoi il s'agit, Monsieur. Hier, quand nous sommes sortis de la prison où vous étiez enfermé, nous sommes rentrés avec mon frère dans notre maison, et, en cherchant attentivement dans notre demeure à découvrir quelque indice de la disparition de notre bisaïeul, nous avons trouvé une lettre qui nous disait de ne point nous inquiéter de lui, et qu'un jour il reviendrait près de nous. Cette lettre nous avertissait que cette chambre et le petit appartement dont elle dépend étaient prêts à nous recevoir. Un emploi était désigné à mon frère dans une manufacture située à quelques pas d'ici, et cette lettre se terminait enfin par ces mots : « Dans la chambre qui est contiguë à la nôtre, vous trouverez un jeune « homme appelé M. de Mun, dépourvu de tout, n'ayant ni parents, ni amis, ni « famille ; que Jean se rende près de lui, et qu'il le traite comme son frère, quoi- « que ce nom de Mun soit un fatal souvenir dans notre famille ; qu'il y ait place « pour lui dans votre maison et à votre table ; donnez-lui sa part de votre travail, « et il aura sa part de cette heureuse fortune qui attend l'homme laborieux et « honnête. »

« Sottise, sottise, » murmura l'ombre à l'oreille d'Arthur.

Pour la première fois, celui-ci se révolta sincèrement contre cette voix, et voulut s'écrier : C'est la vérité. L'ombre reprit avec sa voix railleuse : « Regarde, pauvre fou: qu'est tout cela ? misère, privations, travail, tandis qu'ailleurs c'est richesse, abondance et oisiveté. »

— Sans doute, murmura Arthur en lui-même, mais aussi c'est vertu.

L'ombre se mit à ricaner, et Arthur sentit dans son cœur une douleur cruelle, comme si la pince d'un chirurgien en avait saisi les fibres les plus sensibles.

En effet, murmura-t-il, tout ceci doit être une comédie, et encore vaut-il mieux le vice qui marche les seins nus et la ceinture dénouée, comme celui que je viens de voir, que le vice qui se revêt de la blanche robe de la vertu.

Et maintenant figurez-vous cet homme en proie à la divine fascination de la beauté sur le cœur et de la jeunesse sur la jeunesse ; toujours prêt à s'élancer vers cette radieuse image qui était devant lui pour y croire et l'adorer, et retenu au premier bond de son élan par une chaîne de fer qui l'arrête en le blessant ; voilà comment il était pendant que Méta continuait à parler, en l'inondant de son regard calme et limpide.

— Vous savez, Monsieur, comment il est arrivé que nous ne vous avons pas trouvé là où nous l'avait dit notre père ; il paraît qu'une colère qui avait sans doute une raison puissante vous a fait briser avec fracas les meubles de la chambre du vieux M. de Mun, qui, à ce que nous dit notre bisaïeul, est parti avec lui. Vous vous rappelez comment ce bruit étrange a été expliqué ; quel événement il a amené, et je vous ai déjà dit que nous ignorions encore la volonté de notre bisaïeul quand nous vous avons vu la première fois.

En effet, pensa Arthur, j'ai mal commencé, car j'ai témoigné mon bonheur de me sentir renaître par une violence sotte et insensée.

« Ce qu'il y a de sot et d'insensé, c'est ta réflexon, lui dit son ombre, car si tu t'étais tenu tranquille dans ta mansarde, tu ne serais pas le marquis de Mun, tu n'aurais pas une fortune faite, et tu ne serais pas en passe d'épouser une des plus riches héritières de l'époque. »

C'est pardieu vrai, pensa le marquis, et je suis un niais de m'arrêter à écouter de pareilles sornettes, quand même cette demoiselle Méta serait la vertu en personne.

A ce mot vertu, l'ombre ricana encore plus aigrement, et dit ce seul mot : « Essaie. » Arthur regarda Méta, mais il lui sembla qu'il y avait entre elle et lui quelque chose d'infranchissable, et il ne put que lui dire, sans s'apercevoir qu'il répétait les mots que lui suggérait le méchant esprit qui vivait en lui :

— Mais comment se fait-il que vous m'ayez trouvé où j'étais cette nuit, et comment moi-même vous ai-je trouvée chez une femme comme mademoiselle Lucienne ?

Méta rougit.

« Ta fabuleuse vertu se déconcerte, » dit l'ombre pendant que Méta répondait doucement :

— J'ai connu Lucienne, pauvre fille comme moi, et je ne juge point ce qu'elle a fait ; mais hier nous passions dans la rue au moment où vous entriez au spectacle, j'ai fait demander Lucienne au théâtre pour la prier de faire entrer mon frère dans la salle afin qu'il pût vous retrouver, car nous étions trop pauvres pour pouvoir acheter une place ; Lucienne m'a fait monter près d'elle pour savoir ce que j'avais à lui demander ; elle m'a retenue pour me montrer, disait-elle, le spectacle attrayant de cette vie où elle a voulu cent fois m'entraîner, et qui me paraît hideuse ; c'est alors que je vous ai aperçu dans le foyer du théâtre, et que j'ai appris presque aussitôt que vous deviez souper chez Lucienne : j'en ai averti mon frère, et c'est lui qui m'a ordonné de vous suivre dans cette maison pour vous en arracher.

— Va, ma sœur, m'a-t-il dit, la parole de notre père est sainte, tu le sais, et sa dernière recommandation doit avoir un but plus élevé que celui que nous y croyons voir; va sans crainte au milieu de ce monde de vices et de désordre, car c'est au premier pas que nous devons arrêter celui qui nous est recommandé, et qui semble déjà avoir un pied dans sa perte. Voilà pourquoi, Monsieur, vous m'avez trouvée dans cette maison; voilà pourquoi je vous ai amené dans celle-ci.

A ce moment la figure de Méta sembla s'envelopper dans une auréole lumineuse; elle parut à Arthur comme un ange descendu près de lui, et devant lequel il allait se mettre à genoux quand son ombre lui dit encore: « Imbécile, c'est un rayon de soleil qui s'est glissé entre deux lames de jalousie un peu plus écartées que les autres. » C'était vrai. « Et, quant à cette touchante histoire qu'on te raconte, n'oublie pas que cette belle fille et son frère étaient présents au moment où le gamin Fouriou te remettait le portefeuille qui te créait marquis, et te constituait vingt-cinq mille livres de rentes. » C'était vrai, et chacune de ces observations fut une cruelle douleur pour Arthur, car il regardait toujours Méta, et c'était au moment où, pénétré de cette lumière, de cette chaleur, de cette vie douce et fraîche qui émanait de cette jeune fille, il se sentait heureux, qu'un coup d'ongle venait déchirer sa délicieuse émotion. C'était l'homme brûlant de fatigue qui trouve une fontaine pure et froide, et qui s'y désaltère avec ardeur, et à qui une voix crie tout à coup que la source est empoisonnée. Il s'arrête, puis, dévoré de soif, séduit par la transparence de cette onde légère, il y trempe encore ses lèvres, s'en abreuve avec délice jusqu'à ce que la voix reprenne : Il y a du poison sous ce cristal. Oh! comme Arthur aurait voulu pouvoir croire à ce que lui disait Méta! Oh! comme alors il se serait mis à genoux devant elle! Oh! comme il lui aurait demandé de répandre sur lui sa parole, ainsi que l'eau d'une ablution céleste qui eût lavé toutes les souillures que la première journée de sa nouvelle vie avait déjà jetées sur lui! comme il eût reçu la foi, l'espérance et le courage de cette voix si ferme et si touchante! comme il eût aimé cette femme! comme il lui eût promis la vie et comme il la lui eût donnée! comme il eût été heureux enfin s'il avait pu oublier! mais il ne le pouvait pas, et le cœur d'Arthur, ainsi placé entre cette chaste image de la vertu et cette ombre funeste du monde, se tordait dans le doute, cet enfer bien plus cruel que celui de Satan, car il ne permet pas de croire au ciel.

Cependant le charme était si puissant, le regard si pur, l'expression si vraie, qu'Arthur était prêt à y céder, et que l'ombre répéta le mot qu'elle avait déjà jeté dans l'oreille d'Arthur : « Essaie. »

— En vérité, dit-il alors à Méta, je ne sais comment vous remercier de vos bonnes intentions à mon égard, mais je voudrais les devoir à un autre sentiment qu'à celui de l'obéissance que vous avez pour les recommandations de votre aïeul.

— Et quel sentiment pouvez-vous me demander, à moi qui ne vous connais pas? dit paisiblement Méta.

— Je ne puis vous le nommer, dit Arthur, mais je l'ai éprouvé. Lorsque vous êtes venue dans la prison, et que je vous ai vue, j'ai senti que je serais heureux

s'il m'arrivait jamais d'être assez riche et assez puissant pour pouvoir vous épargner un malheur ou une souffrance.

— Je comprends cela, dit Méta, car j'ai éprouvé, moi, une vive tristesse en vous voyant enchaîné comme un malfaiteur, vous si jeune ; et lorsque j'ai reconnu que celui que nous recommandait notre père comme un orphelin sans famille et sans amis était celui que j'avais déjà vu souffrir, je fus encor plus triste, et cependant j'aimai mieux que ce fût vous qu'un autre, et je fus heureuse d'un ordre qui s'accordait avec le désir de vous venir en aide que j'avais éprouvé de moi-même.

Il se passa entre Arthur et son ombre quelque chose comme l'action d'un de ces Frontins de comédie qui viennent de donner un mauvais conseil à leur maître, et qui lui poussent le coude en lui disant : « Hein ! voyez comme ça prend. » Le pauvre marquis s'était déjà fâché contre sa compagne parce qu'elle l'avait laissé dans l'embarras, et voilà que maintenant il était prêt à se fâcher contre elle parce qu'elle le faisait trop bien réussir, lutte cruelle entre le besoin de croire, qui était un des instincts de la jeunesse de son cœur, et l'impossibilité d'avoir foi en rien de bon, qui était la nécessité d'un esprit démoralisé dans l'exercice des mauvaises passions. Celui-ci l'emporta encore, et Arthur continua :

— Je vous remercie de ce sentiment, mais ce n'est que de la pitié, et déjà cette pitié, je ne la mérite plus.

Méta rougit et répondit d'un ton grave :

— Un jour d'erreur ne suffit pas pour faire taire l'intérêt qu'on prend à un ami, et cet intérêt, dussiez-vous l'appeler encore de la pitié, je l'éprouve peut-être encore plus vivement, car notre père m'a appris à regarder toute faute comme un malheur.

— Serais-je donc déjà coupable à vos yeux? dit Arthur légèrement troublé.

— Puis-je le savoir certainement ? dit Méta.

— Cependant vous semblez le supposer.

— Les dernières paroles de notre père, repartit Méta, ne disent-elles pas que vous étiez sans fortune, sans parents et sans amis, et vous avez une fortune, des amis et des parents ; tout cela vous appartient-il justement?

La voix de Méta rendit Arthur si confus qu'il n'entendit pas pendant quelques moments son ombre qui lui criait dans l'oreille et lui disait : « Et si tu renonces à tout cela, par quoi cette belle fille le remplacera-t-elle? » A ce moment, Jean reparut, et, abordant Arthur d'un ton joyeux, il lui dit :

—Votre affaire est faite : mon maître, à qui j'ai présenté le dernier billet de mon bisaïeul, vous donne une place dans son atelier; vous gagnerez peu d'abord, c'est tout simple, car si toute peine mérite salaire, tout salaire mérite un travail que vous ne savez pas encore; mais, dans un mois, vous gagnerez un peu plus; un mois après, un peu plus encore ; dans six mois, vous serez un excellent ouvrier, et, avec du travail, de la persévérance et de l'économie, nous arriverons; car, quoi qu'on en dise, voyez-vous, mon frère, le succès appartient bien plus souvent à l'honnêteté qu'à l'intrigue, et le bonheur n'est qu'à l'honnêteté.

Depuis quelques instants, l'ombre perdait ses peines à se faire entendre par Arthur; mais, aux mots de travail et d'ouvrier, le gentilhomme et le fainéant se sou-

levèrent d'un bond, et l'expérience acquise par le marquis lui dit à l'oreille : « Ces gens-là ont raison, Monseigneur, mais ils ont raison pour eux ; les gens à pied arrivent quelquefois comme les gens en poste, mais à condition qu'ils mettront des années entières à faire la route que les autres feront en quelques jours, et puis, ne comprends-tu pas que ce sont les héritiers de ce vieux Bazilius, qui t'a voué une haine si profonde? Qui t'a dit que ce ne soit pas sa vengeance qu'il continue en voulant t'empêcher de poursuivre la voie où le hasard t'a peut-être jeté encore plus que ta volonté. As-tu jamais trouvé que personne en ce monde ait agi autrement que pour son intérêt; ces gens-là doivent donc en avoir un tout puissant à t'attacher à eux. »

Jean et Méta considéraient Arthur qui gardait le silence; ils attendaient sa réponse avec une vive anxiété, et le regard de la jeune fille paraissait si suppliant que, par un entraînement dont il ne pouvait se rendre compte, Arthur fut sur le point de renoncer à tout, et de dire : Je reste, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et l'on vit entrer Fouriou, qui s'écria :

— J'étais bien sûr qu'il était ici.

— Qu'y a-t-il? dit Arthur à cette voix qui lui déchirait l'oreille, mais qui avait sur lui un empire irrésistible.

— Il y a, dit Fouriou, que madame de Pimpani a envoyé déjà deux fois à la maison pour savoir si vous étiez rentré, car il paraît qu'elle vous attend ce matin même pour vous conduire chez la duchesse de Ménarès; il y a que le comte Trobanowski est déjà venu, et qu'il reviendra demain matin, à pareille heure.

A ces mots, Arthur se leva en répétant, comme un homme qui s'éveille d'un rêve : La duchesse de Ménarès et le comte de Trobanowski, et tout aussitôt des images d'illustre alliance, de fortune princière, et en même temps des bruits étranges, comme les mots de lâche qui avait fui, passèrent devant ses yeux, et résonnèrent à son oreille, et il s'apprêta à sortir en disant à Jean et à Méta :

— Oh! vous m'avez peut-être perdu.

— Ne partez pas, ne partez pas, s'écria Méta avec un accent désolé, et sans paraître confuse du désespoir qu'elle éprouvait.

Arthur s'arrêta un moment, mais cette indécision ne fut pas longue, et il sortit en disant seulement :

— Je reviendrai.

Il était déjà dehors lorsque Jean secoua lentement la tête, tandis que Méta disait :

— Tu l'entends : il reviendra.

— Si je lui en laisse le temps, dit Fouriou en s'en allant.

Il rejoignit le marquis, qui, chemin faisant, apprit de Fouriou que celui-ci avait quitté la modeste chambre de la rue Saint-Nicolas pour louer un riche appartement meublé, rue de la Chaussée-d'Antin, où l'attendait un valet de chambre que Fouriou s'était procuré. Le marquis voulut se révolter de l'impertinence avec laquelle le gamin disposait de son argent et de sa femme.

— Oubliez-vous donc ce que vous êtes et ce que je suis? oubliez-vous le rôle que vous avez accepté et qu'il faut bien que je vous laisse? si vous ne savez pas

le jouer de vous-même, acceptez donc qu'on vous le souffle comme il faut; soyez dans une heure chez madame de Pimpani, et n'oubliez pas que nous dînons aujourd'hui ensemble chez M. de La Barlière, et que je saurai si vous avez tenu votre parole.

« Mais ce misérable enfant est donc mon maître? murmura en lui-même Arthur. — J'en ai peur, lui repartit son ombre à l'oreille. — C'est ce que je ne veux pas plus longtemps. — C'est ce qu'il te faut supporter encore, car il peut te perdre. — Pourquoi donc m'as-tu laissé sortir de chez ces pauvres gens qui voulaient me sauver? — En es-tu sûr? et serait-ce la première fois que tu aurais vu l'intrigue affecter les dehors de la vertu? Oublies-tu qu'il y a un vice qui s'appelle l'hypocrisie? — Mais à quoi le reconnaît-on enfin, ombre exécrable? dit mentalement Arthur. — A ses actions, dit l'ombre.» — Ceci est par trop stupide, pensa le marquis; non, l'expérience, cette sagesse des hommes et des peuples, qu'ils invoquent à tout propos, ne peut être si absolument ignorante et absurde; c'est quelque mauvais esprit que l'infâme Bazilius a attaché à mon existence, et si je suis forcé de l'entendre encore, du moins ne l'écouterai-je plus.

Le marquis rentra chez lui, s'habilla de son mieux, et se rendit immédiatement chez madame de Pimpani. Il trouva dans l'antichambre le magnifique chasseur de la veille qui lui fit des yeux si menaçants qu'Arthur ne put s'imaginer que ce beau butor pût lui en vouloir de l'avoir remplacé la veille auprès de la vieille négresse qui avait été le demander rue Saint-Nicolas-d'Antin, d'après le dire de la marquise, et il soupçonna que c'était une ruse de madame de Pimpani pour lui cacher la bonne fortune qu'il avait si adroitement extorquée au superbe chasseur. Loupon le fit entrer dans un salon où se trouvait Gustave de La Barlière, qui salua Arthur d'un air de félicitation goguenarde, et qui lui dit:

— Mille millions de compliments, monsieur le marquis: pendant que nous étions à nous égosiller à dire les plus sottes folies du monde en assez mauvaise compagnie, vous enleviez la plus jolie fille de France, à ce qu'on nous a dit.

— Moi! fit Arthur d'un air confus.

— Eh, mon Dieu, ne vous en défendez pas! A cause de ce qui va se passer ce matin, j'ai raconté l'histoire à ma tante; elle en est ravie, et je ne serais pas surpris qu'elle en fît part à la petite duchesse, avec toutes sortes de regrets et de lamentations sur votre inconduite. C'est à rendre toutes les pupilles folles de vous; car toutes femmes sont femmes, et celles de cette nuit qui, je dois vous le dire, vous avaient en maigre estime, ont tellement dit d'horreurs de vous en apprenant votre escapade, qu'à l'heure qu'il est je parierais qu'elles ont toutes envie de vous avoir.

« Il a raison, pensa en lui-même l'ombre du marquis, et je serais un grand sot de détruire cette bonne opinion d'une bonne fortune qui, si elle n'est pas vraie, le deviendra. »

— Un mot cependant, dit La Barlière en baissant la voix: ne vous est-il pas arrivé une espèce d'aventure l'avant-dernière nuit, dans votre hôtel de la rue Saint-Nicolas-d'Antin?

Arthur lui raconta le fait, et l'espèce d'explication que lui avait donnée madame de Pimpani. Gustave ne put s'empêcher de rire.

— J'ai donc été mystifié si cruellement qu'on le dit?

— A la couleur près, dit Gustave, je le crois.

En ce moment entra madame de Pimpani, et Arthur retrouva encore une fois devant ses yeux le profil de gaze et de jupons qui l'avait si bien trompé.

La manière dont madame de Pimpani considéra Arthur, le sourire de satisfaction et de malice joyeuse qui suivit cet examen, avertirent le marquis qu'on le trouvait suffisamment beau, et qu'on se félicitait de lui. Était-ce pour l'avenir? était-ce pour le passé? Cette question demeurait dans la nuit de la chambre n° 5 de la rue Saint-Nicolas-d'Antin. On monta en voiture, et en quelques minutes la voiture de madame de Pimpani eut conduit la vieille femme et le jeune homme rue du Faubourg-Saint-Honoré. C'était une fort belle demeure en ce sens que la maison était splendide, les appartements bien dorés et richement ornés, les ameublements d'étoffes superbes ; mais l'air qu'on y respirait avait une funeste odeur de crasse et de tabac, aiguisée d'une pointe d'ail, qui envenimait le nez. L'œil n'était pas moins désagréablement choqué que l'odorat : de riches lustres laissaient pendre de longs bouts rompus de leurs chapelets de cristal. Sur une admirable pendule d'une délicieuse sculpture en albâtre se carrait un globe ébréché, laissant ouverture à des essaims de mouches qui avaient badigeonné les visages d'Angélique et Médor de ces petites taches noires qui ont un nom qui n'appartient qu'à elles. Là, un fauteuil montrait son étoffe de soie brochée, à travers les déchirures d'une housse portant empreint le rond d'une tasse à café, déposée là par un domestique pressé. Les tapis suaient l'huile par toutes les roses et toutes les pivoines de leurs riches dessins. On crachait partout dans ces salons, et particulièrement sur un feu de cuivre doré, qui gardait cuites et recuites toutes les empreintes qu'on lui envoyait. Le jour intérieur était sale, et à travers la mousseline sale et les carreaux sales, l'air extérieur lui-même prenait une teinte sale.

Cette magnificence crasseuse et puante rappela tout à coup à Arthur la délicieuse pauvreté de la chambre de Méta, et il jeta autour de lui un regard surpris et dédaigneux. Madame de Pimpani le devina, et lui dit :

— Il y aura beaucoup de réformes à faire.

On avait été prévenir M. le comte de Camballero de la visite de madame de Pimpani; il arriva dans une robe de chambre de velours noir, dont les reflets blancs dénotaient le coton dont elle était tissue. Une cordelière d'or, dont les reflets rouges décelaient le cuivre dont elle était filée, serrait la taille cambrée du comte. Des pantoufles de véritable velours, brodées de boutons de roses et de pensées, œuvre de madame de Pimpani, et touchante allusion à leurs sentiments, chaussaient le pied d'un pantalon de cachemire rouge, débris de quelque châle conquis par la vigueur du mollet qu'il enveloppait. Une pipe assez haute pour poser par terre lorsqu'il la fumait debout était à sa main ornée de bagues colossalement amoureuses. Du reste, il était finement rasé, et prodigieusement frisé et pommadé. Il entra en s'excusant de ce qu'il venait d'être pris au saut du lit, et madame de Pimpani le contempla avec une douce admiration tandis qu'il entremêlait chacune de ses paroles d'une légère bouffée de tabac dont il inondait ses moustaches, tantôt par la bouche, tantôt par le nez.

— La duchesse est prévenue de votre visite ; je vais lui faire demander si elle est visible, attendu que l'on m'a dit qu'elle est avec son confesseur.

A ces mots, M. de Camballero sonna, et une jeune Andalouse à l'œil vif et pétillant, aux allures accentuées, entra et examina madame de Pimpani avec une impertinence remarquable. La vieille marquise regarda le comte, qui s'enveloppa d'un immense nuage de fumée pour cacher sans doute la rougeur qui lui vint au front ; mais l'émotion de sa voix lorsqu'il dit :

— Nansa, sachez si votre maîtresse est visible, perça malgré lui.

Tandis que madame de Pimpani, l'œil en feu, attendait que le nuage fût dissipé pour examiner le coupable, la camérière sortit, et la marquise dit d'une voix sèche :

— Quelle est cette fille, monsieur le comte ?

— Une fantaisie de dona Josepha. Elle a voulu avoir près d'elle une femme de chambre espagnole.

— On en trouve de plus convenables par leur âge à Paris pour le service d'une jeune personne.

— Dona Josepha l'a voulue comme ça.

— Eh ! mais vous auriez pu ne pas la vouloir, dit madame de Pimpani d'un ton de commandement à faire trembler un débiteur.

Cependant le comte resta immobile en caressant sa pipe de ses lèvres, et répondit par phrases entrecoupées, comme s'il attendait une interruption.

— Que voulez-vous, ma chère marquise,... c'est en satisfaisant les petits caprices de la duchesse... que nous arriverons... à... la faire changer de résolution. Mais si nous la contrarions sur tout,... je crains bien que vos projets,... que vos arrangements au sujet de... monsieur le marquis de Mun n'échouent complètement.

Arthur ne crut pas pouvoir permettre qu'on le mît en scène sans en paraître surpris, bien qu'il sût à quoi le comte faisait allusion.

— De quels arrangements et de quels projets s'agit-il, Monsieur? et en quoi...

— Pardon, dit madame de Pimpani en contraignant mal la colère que lui inspirait sans doute l'insubordination du comte, voulez-vous me permettre de dire en particulier un mot à M. de Camballero?

Le marquis de Mun s'inclina en signe d'assentiment comme un homme bien appris, et, pour ne pas gêner l'entretien des deux intéressés, il se mit à regarder dans la cour de l'hôtel, de l'air le plus attentionné, tout en prêtant l'oreille afin de saisir quelques mots qui pussent l'éclairer; mais la marquise et le comte, retirés à l'angle le plus reculé du salon, causaient vivement, mais si bas qu'il n'en arrivait pas une parole jusqu'à Arthur. Cependant, au moment le plus animé de leur conversation, le marquis écarta plus vivement le rideau de mousseline dont il comptait les taches, faute d'une occupation plus amusante, regarda avec une ardente curiosité dans la cour, et laissa échapper une exclamation presque aussitôt comprimée. Il y avait en effet de quoi être surpris et de quoi se récrier : il venait de voir un jeune homme traverser la cour pour sortir de l'hôtel, et ce jeune homme était M. de Trobanowski en personne.

Le comte, soit pour échapper à la conversation de la marquise, soit que l'exclamation d'Arthur l'eût véritablement alarmé, se leva tout à coup en disant:

— Qu'est-ce que c'est, monsieur le marquis?

— Rien, monsieur le comte, fit celui-ci d'un air dédaigneux.

Et tout aussitôt entra la chambrière andalouse, qui dit d'une voix impudemment claire, et en grasseyant d'une façon provocante :

— Madame la duchesse de Ménarès est prête à recevoir madame Pimpani et le Monsieur qui l'accompagne.

La «madame Pimpani» tout court et «le monsieur qui l'accompagne» firent monter un véritable rouge au visage de la marquise; elle toisa le Camballero d'un regard à l'écorcher vif, et dit à la chambrière, d'un ton impératif:

— Votre nom, Mademoiselle?

— Nuna, dit la chambrière d'un ton décidé.

— Il paraît que vous avez appris toute autre chose qu'à prononcer l'espagnol à cette Andalouse de la rue de l'Égout, fit la marquise en jetant un nouveau coup d'œil sur le comte.

Elle passa alors impétueusement devant Arthur, en lui faisant signe de la suivre, et celui-ci, qui sortit plus lentement, put entendre la chambrière dire de cet accent inouï que la voix de Fouriou avait si crûment appris à son oreille :

— Qu'est-ce qu'elle chante donc votre vieille carcasse de marquise?.... elle est jolie? je vous en fais mon compliment, Roderigo.

Puis, la voix du comte se fit entendre. Puis plus rien qu'un murmure et des rires étouffés.

CHAPITRE XIV.

Découverte. — Présentation. — Commission.

Arthur avait le cœur gros de la découverte qu'il avait faite à travers le carreau sale du salon; cette découverte ne le faisait pas précisément renoncer à ses projets, car les trésors et le titre de la duchesse de Ménarès n'avaient pu être altérés par la visite du beau Polonais; mais il voulait montrer qu'il n'allait pas en aveugle à la conquête de cette Palestine, et qu'il était homme à faire des conditions. Il arrêta solennellement madame de Pimpani, en lui disant :

— Pardon, Madame, un mot.

— Qu'y a-t-il? dit la marquise en s'arrêtant.

— Je crains, Madame, que la visite que nous allons faire ne soit parfaitement inutile.

— D'où vous vient cette crainte, monsieur le marquis?

— Êtes-vous sûre, Madame, du confesseur que vient de consulter mademoiselle de Ménarès?

La marquise réfléchit un moment, et répondit avec une sorte de rage :

— De quoi peut-on être sûr en ce monde? les hommes ont si peu d'honneur et si peu de délicatesse dans leurs goûts!

Arthur fit preuve d'intelligence en comprenant à quoi se rapportaient les paroles de la marquise, et, dans un accès d'esprit, il repartit du ton le plus faquin, voulant encore prouver à madame de Pimpani qu'il n'était pas homme à se laisser duper par de vaines apparences :

— M. de Camballero porte un grand nom, il faut le reconnaître, mais, en vérité, sa personne dément jusqu'à un certain point sa naissance. Sa beauté a quelque chose de commun, si bien qu'en entrant chez vous ce matin, madame la marquise, j'ai vu un grand chasseur qui a tout à fait ses allures, et qu'on nomme, je crois, Charles Loupon.

Madame de Pimpani parut terrifiée; son œil presque égaré semblait demander à Arthur si c'était la plus insolente épigramme du monde; mais le marquis était si ravi de lui-même, si enchanté de l'esprit qu'il venait de montrer, qu'un sourire gracieux et avenant errait sur ses lèvres, et que son regard caressait, pour ainsi dire, la vieille figure bouleversée de madame de Pimpani. Ce que c'est que la vanité! Arthur, en contemplant pour ainsi dire sa supériorité dans l'effet prodigieux qu'il venait de produire, avait pris un visage si charmant, si charmé, que la marquise errait d'une supposition haute comme les tours de Notre-Dame à une crainte profonde comme les catacombes. Y eut-il de la part de madame de Pimpani conviction ou adresse, génie ou audace? mais elle s'arrêta à la supposition, et baissant les yeux, laissant palpiter son cœur, elle tendit la main à Arthur, et lui dit d'une voix perdue d'émotion et de tendresse :

— Arthur, m'avez-vous donc devinée?

— M'en voulez-vous? dit le marquis, qui prit ce trouble pour une honte bien naturelle, et pour la résignation d'une vieille coquette qui s'avouait à sa merci; mais il tomba du haut de ces tours de Notre-Dame qu'il venait d'élever dans l'esprit de la

marquise lorsque celle-ci reprit avec une sorte d'abandon en délirant sous la peau :

— Et pour moi, Arthur, vous voulez renoncer à ce mariage qui vous promettait la plus haute fortune?

— Madame!... s'écria Arthur, à qui aucune autre protestation ne put venir à la bouche, tout abîmé, tout surpris de ce seau de glace fondante qui lui tombait sur le chef.

—Ah! taisez-vous, enfant, lui dit la marquise, pas un mot de plus! Je vous expliquerai tout; vous avez raison, ami, il faut renoncer à ce mariage; nous sommes trahis et nous nous vengerons.

Arthur se secouait comme un caniche mouillé à qui l'eau découle dans les yeux et bourdonne dans les oreilles, et qui ne voit plus et n'entend plus, et sans doute il allait enfin trouver une dénégation précise des sentiments qu'on lui supposait lorsqu'une porte s'ouvrit, et la petite duchesse elle-même parut en disant :

— Eh bien, ma chère marquise, ne voulez-vous point entrer? je vous attends.

Arthur et madame de Pimpani, pris à l'improviste, furent obligés de céder à cette gracieuse invitation.

Les premiers moments de l'entrée, de la présentation, de la prise des siéges, de la déclinaison des noms, donnèrent à Arthur le temps de se remettre, et il se résolut à rétablir sa position par une protestation indirecte, mais si claire, que madame de Pimpani ne pût s'y méprendre. En conséquence, dès que la conversation permit à Arthur de parler à la duchesse, il lui dit :

— Permettez-moi, Madame (et ce nom de madame fut dit avec une déférence qui s'attribuait au rang et non à l'état de la personne), de me féliciter de ce que madame de Pimpani a bien voulu me donner l'occasion de mettre à vos pieds l'hommage de mon respect.

— C'est un sentiment dont je vous remercie, Monsieur, dit froidement la duchesse; dans ma position, reprit-elle en regardant madame de Pimpani, on ne peut en souhaiter d'autres.

— Pourquoi cela, ma belle? dit la marquise d'un ton colère; et il fallait que la vieille marquise fût très-heureuse pour ne pas rendre en centuple aigreur l'aigre regard que lui avait jeté la señora Josepha.

— C'est qu'on peut croire les autres intéressés, Madame, dit la duchesse en regardant le marquis.

Cela n'avait rien de bien attrayant; mais Arthur était tellement dominé par le désir de faire comprendre son erreur à madame de Pimpani, qu'il repartit de son plus bel air galant :

— Il est certain, Madame, que quiconque aura l'honneur de vous connaître mettra le plus précieux intérêt de sa vie à vous plaire.

Malheureusement pour lui, la marquise n'entendit pas, car M. de Camballero venait d'entrer dans le salon, et, avec lui, la rage entra dans le cœur de madame de Pimpani. Elle se leva, et dit aussitôt à Josepha avec ses grâces les plus enfantines :

— Veuillez me permettre, ma chère belle, d'aller écrire un petit mot : c'est pour une affaire très-pressée, et qui a besoin d'une solution prompte.

Elle divisa en deux parts inégales et dissemblables le regard qu'elle adressa à ces messieurs en sortant : ce fut tout miel et caresse pour Arthur, qui baissa la tête d'un air défait ; ce fut tout haine et menace pour le comte, qui se rengorgea avec la satisfaction la plus insolente.

Cependant Arthur ne s'était pas aperçu que, pendant la majestueuse sortie de madame de Pimpani, Josepha s'était armée d'un binocle, et l'avait lorgné avec une attention et une surprise extrêmes ; puis elle avait considéré le comte avec un étonnement qui semblait dire de la façon la plus claire : Mais, en vérité, je ne me doutais pas que ce pût être là M. de Mun. M. de Camballero comprit-il ce regard ? ou bien voulut-il donner suite à la déclaration de guerre qui, sans doute, venait d'être proclamée entre lui et madame de Pimpani ? car il dit tout aussitôt à Arthur :

— Vous ne croiriez jamais, Monsieur, à quel point je suis distrait et oublieux ; voilà trois fois depuis hier que je me promets de vous faire mille excuses pour ce qui s'est passé hier entre nous ; et voilà trois fois qu'entraîné par la conversation, je n'accomplis pas ce devoir.

Arthur, humilié au dernier point, fut sur le point de demander de quoi il s'agissait ; mais la duchesse, qui en un instant se trouvait prendre à M. de Mun un intérêt extraordinaire, s'en enquit avant lui, et le comte répondit de l'air le plus insolent :

— Mais c'est chez Monsieur que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer hier.

La duchesse se leva si rouge de visage que ses cheveux en parurent blonds.

— Chez monsieur le marquis de Mun ?

— Chez moi, en effet, dit Arthur furieux, qui, ne pouvant deviner dans quel but M. de Camballero cherchait à les humilier en face l'un de l'autre, voulut venir en aide à la pupille qu'il avait si mal protégée la veille, et ajouta : C'est moi qui ne pouvais m'imaginer qu'une personne du rang et de la position de madame la duchesse en fût réduite à chercher dans une si pauvre maison un asile contre certaines tyrannies.

— Bah ! fit le comte en l'interrompant d'un ton moqueur ; j'aurais pensé que si ma conduite a été tyrannique, ce n'était pas à vous de vous en plaindre.

Arthur se souvint alors que la poursuite du comte n'avait eu d'autre but que d'empêcher le départ de dona Josepha avec M. de Trobanowski, et que c'était à son profit que ce rapt par consentement avait été prévenu. Il se mordit les lèvres, et reprit :

— C'était votre droit de tuteur, monsieur le comte ; je l'ai respecté, et je veux ignorer les motifs qui ont amené cette rencontre.

— Votre visite ici, Monsieur, dit le comte, me prouve que vous les ignorez.

— Et la señora peut être certaine, dit Arthur, décidé à la conquête de l'héritière, que je les ignorerai toujours.

— Je vous remercie, Monsieur, dit la duchesse d'un air plus gracieux.

— Il importe peu que Monsieur les ignore ou les sache, dit le comte, d'après ce qui a été décidé cette nuit.

— Monsieur, dit doña Josepha d'un ton de reine, je vous prie de taire ce qui n'est à l'honneur de personne.

Elle allait quitter l'appartement, quand madame de Pimpani reparut, et l'arrêtant doucement, lui dit :

— J'ai à vous parler en secret, ma toute belle, et j'espère que monsieur le comte voudra bien me le permettre?

— Madame... fit celui-ci d'un air à dire non.

— Pendant ce temps, je demanderai à monsieur de Mun de vouloir bien me rendre un service très-important. Voici une lettre que je viens d'écrire à M. Saint-Fiacre, rue Mauconseil, nº 101, et je serais bien aise que monsieur le marquis voulût bien la remettre lui-même, et à l'instant, dans les mains de la personne à qui elle est adressée.

— Madame!... s'écria encore le comte qui pâlit à ce nom de Saint-Fiacre, j'aime à croire...

— Vous aimez!... lui dit madame de Pimpani en l'interrompant comme on ferait d'un subalterne, vous aimez de fort vilaines choses.

Arthur se trouvait pressé en ce moment entre madame de Pimpani, dont les espérances l'épouvantaient, M. de Camballero, qui lui paraissait d'une outrecuidance par trop castillane, et la duchesse de Ménarès, qui lui apparaissait dans un cadre de millions blasonnés, mais ayant à ses côtés un confesseur à moustaches. Dans cette cruelle position, le marquis crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer pour pouvoir prendre une détermination à tête reposée, et il accepta la commission que lui donnait madame de Pimpani.

— A cinq heures aujourd'hui, lui dit gracieusement le cruel squelette en lui mettant sa lettre dans les mains de façon à lui serrer amoureusement le bout des doigts.

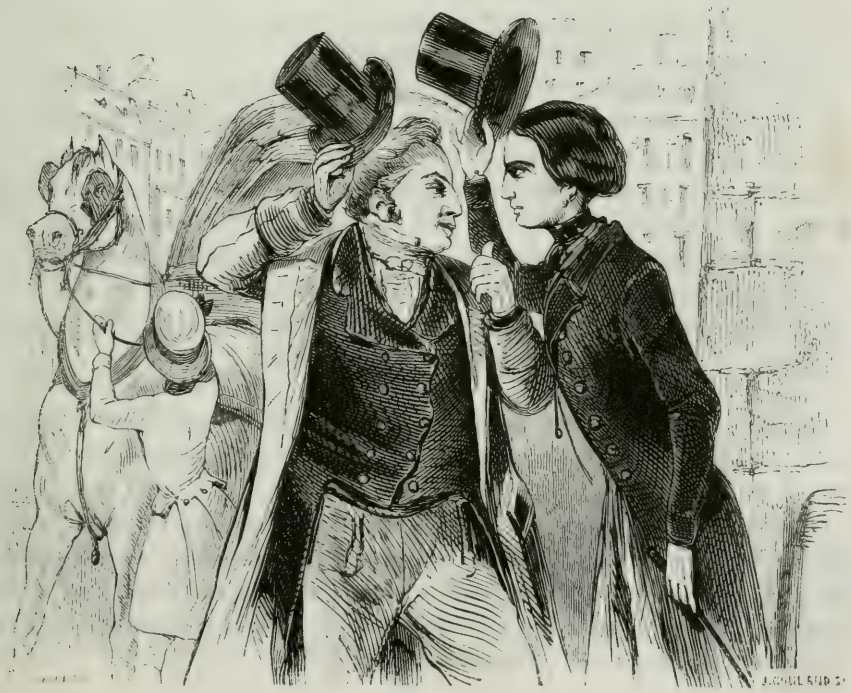
Arthur tressaillit et salua sans répondre, mais il crut remarquer en se relevant que la duchesse lui jetait un regard de regret; quant à M. de Camballero, notre héros le toisa de façon à lui dire : Quand cela vous plaira, vous trouverez à qui parler. Puis il sortit.

CHAPITRE XV.

Petite consultation.

Lorsque le marquis fut sorti de l'hôtel, il chercha à se rendre compte de ce qui venait de se passer sous ses yeux : il lui apparut d'abord, clair comme le jour, que M. de Camballero s'était permis une infraction à ses engagements amoureux vis-à-vis de madame de Pimpani, et il ne douta point que la lettre dont il était porteur ne fût destinée à amener le châtiment de l'infidèle. Ce qui ne s'expliquait pas avec la même netteté, c'était la bonne grâce de la petite duchesse à son égard, surtout après avoir vu M. de Trobanowski sortir de chez elle. Cependant la consultation qu'il avait eue la veille même avec son ombre lui fut rappelée par celle-ci, et il se demanda s'il ne serait pas possible que, par une combinaison quelconque, M. de Camballero eût trouvé bon de passer dans le camp polonais, et de donner

son consentement à une union qui paraissait avoir été vivement entamée entre les deux amoureux. En vertu de cette comparaison de sa position présente avec son histoire passée, le beau marquis de Mun se demanda encore s'il n'arrivait pas à M. de Trobanowski ce qui lui était arrivé à lui-même ; si, du moment qu'il n'était plus un amant défendu, il ne devenait pas un amant dédaigné, et si, par conséquent, lui-même ne pourrait pas jouer vis-à-vis du comte de Trobanowski le rôle que le vicomte de Moralli avait pris autrefois dans son intrigue avec mademoiselle de Pimpadeuc. Ravi de cette supposition, Arthur trouva même qu'il y avait une espèce de similitude entre la rencontre fortuite qui avait eu lieu entre lui et madame de Pimpani, et celle qui s'était passée jadis entre la jolie petite baronne et le joli petit vicomte. « Je ferai comme il a fait, se dit Arthur : je saisirai au vol une occasion de forcer le consentement de la vieille, et j'aurai une femme riche, puissante et de la plus intacte vertu, car enfin tous mes rendez-vous nocturnes avec Lucinde n'avaient abouti à rien, et je ne vois pas pourquoi ceux de M. de Trobanowski et de doña Josepha auraient eu un résultat plus attentatoire à mes prétentions. » Tout plein de cette idée, charmé d'avoir trouvé une occasion où le récit de son ombre pouvait lui servir à quelque chose, Arthur prit un air de conquérant comme s'il venait de remporter une grande victoire ; il marchait dans la rue le nez au vent, et se dandinant, comme il se rappelait avoir vu se dandiner le joli petit vicomte, lorsqu'au fond d'un cabriolet qui venait rapidement à lui, il aperçut quelqu'un qui lui faisait signe. La voiture s'arrêta, et il en descendit M. de La Barlière le père, qui, sans autre préambule, lui dit en l'entraînant dans l'enfoncement d'une porte cochère :



— Vous venez de chez la duchesse, n'est-ce pas?

— Pardon, Monsieur, fit Arthur du bout des lèvres; M. de La Barlière, je crois.

— Oui, Monsieur, lui répondit sèchement et vivement le banquier, mais veuillez me répondre. Sortez-vous de chez mademoiselle de Ménarès?

— J'en sors, répondit avec circonspection Arthur, à qui cette façon d'interrogation ne convenait point du tout.

— Et que s'est-il passé?

— Rien que je sache.

— Mais ma sœur? fit le banquier qui bouillait d'impatience.

— Je l'ai laissée avec madame la duchesse.

— Et, reprit M. de La Barlière en regardant attentivement Arthur afin de reconnaître s'il était discret ou bête, et madame de Pimpani ne vous a rien dit?

La suffisance d'Arthur commença à s'alarmer de l'air inquiet du banquier, et il voulut bien lui répondre :

— Elle m'a chargé d'une lettre qui me paraît fort pressante pour un M. Saint-Fiacre.

— Ah! fit le banquier d'un air presque joyeux; c'est bien, allez porter cette lettre sur-le-champ; puis il ajouta en souriant d'un air d'intelligence à Arthur : Ma sœur n'est pas une femme qu'on puisse prendre sans vert; je vais la rejoindre à l'instant même, et comme il est nécessaire que cette lettre arrive rapidement, et que vous pouvez avoir quelques courses à faire, prenez mon cabriolet; ma sœur me ramènera.

Le banquier fit un signe, et le cabriolet s'approcha.

— Vous allez conduire monsieur partout où il voudra, dit-il au domestique, puis il continua sa route vers l'hôtel de la duchesse.

Le marquis, occupé à saluer M. de La Barlière, monta dans la voiture sans trop faire attention à celui qui l'occupait, et ce ne fut que lorsqu'il fut assis qu'il s'aperçut qu'il était conduit par le terrible Charles Loupon. Cette vue le troubla singulièrement; c'était l'homme dont il avait si malencontreusement pris la place dans la rue Saint-Nicolas-d'Antin; bien plus, c'était le courrier secret des intrigues carlistes dont M. de La Barlière était le banquier, et dont lui-même, marquis de Mun, était un des principaux agents. Arthur appela à lui toute son ombre pour ne pas faire quelque faute capitale, et dit en se renfonçant dans le coin du cabriolet comme un homme profondément occupé d'affaires.

— Rue Mauconseil, n° 101.

Charles Loupon le regarda du coin de l'œil d'un air ironique, prit la route du boulevart et se mit à dire en regardant les oreilles de son cheval :

— Enfin, monsieur le marquis, vous voilà à Paris.

Ce premier mot fut un grand soulagement pour Arthur, et lui prouva que Charles Loupon ne connaissait pas personnellement l'individu dont il tenait la place, et, par cela seul qu'il échappait à ce danger imminent, notre héros se crut complètement sauvé; mais les paroles suivantes de Charles Loupon calmèrent vite cette joie, et lui donnèrent de nouvelles anxiétés.

— Nous allons enfin pouvoir régler ensemble notre petit compte, monsieur le marquis, et vous ne m'échapperez pas ici comme vous avez fait dans les Pyrénées et en Espagne.

Arthur reconnut encore qu'il ne s'agissait point du comte de la rue Saint-Nicolas, mais d'un autre dont il n'avait pas la moindre idée.

— De quel compte s'agit-il, mon cher? fit le marquis d'un air doucereux.

— Pardieu! fit Charles Loupon assez brutalement, vous êtes gentil de me le demander après avoir manqué me faire fusiller comme voleur, attendu que dans l'armée de don Carlos le Code pénal était parfaitement peu en usage, et qu'une balle coûte moins cher qu'une prison.

Arthur eût donné tout ce qu'on pouvait lui réclamer pour être hors de cette voiture, mais il n'y avait pas moyen de s'échapper, et il crut faire un acte de haute prudence en disant à Loupon :

— Eh bien, mon cher, venez chez moi demain matin ; nous causerons de tout cela.

— C'est parfaitement inutile, monsieur le marquis, dit Charles; nous allons chez un homme qui entend les affaires à merveille; j'ai vos papiers sur moi, et ça sera réglé en deux temps et un mouvement; sans cela l'affaire sera bientôt expédiée, maintenant que je sais où vous pêcher.

— Qu'est-ce que signifient ce ton et ces menaces? dit le marquis qui ne s'imaginait pas qu'un homme comme il avait dû être quand il n'était pas lui, eût pu se compromettre à ce point vis-à-vis d'un laquais.

— Comment, ce que ça signifie ? dit Charles Loupon d'un ton encore plus insolent; mais je vais vous l'apprendre dans dix minutes, et vous vous souviendrez alors de ce que ça signifie.

Le ton très-explicite de cet homme annonçait un droit qui ne pouvait être révoqué en doute, et la sagacité naturelle d'Arthur, jointe à son immense expérience, lui prouvèrent qu'il devait se démarquiser un peu de façons et de manières.

— Que diable! dit-il d'un air dégagé, je suis habitué à payer ce que je dois, et quand nous aurons fait notre compte, vous n'attendrez pas longtemps.

— A la bonne heure, fit Charles Loupon.

Il doit s'agir de quelques milliers d'écus, pensa le marquis, promis par moi ou par mon père à ce misérable; j'en serai quitte en lui donnant un bon sur M. de La Barlière, son maître, et ce ne sera pas acheter ma sécurité trop cher de ce côté. Mais Charles Loupon avait sans doute plus de droits que ne se l'imaginait le marquis, car il lui dit :

— Pardieu ! je serais bien curieux de savoir où vous êtes allé dans ce moment-là, après avoir quitté Barcelone?

— Je suis rentré en France, repartit le marquis.

— En France ! mais je vous ai suivi à cheval de poste en poste jusqu'à Madrid, et ce n'est guère le chemin...

— C'est celui que mes affaires m'obligeaient de prendre.

— Mais par où diable avez-vous donc passé, alors?

Le marquis appela à lui toutes ses connaissances géographiques, et repartit :

— J'ai passé par Burgos.

Charles Loupon regarda Arthur comme s'il rêvait, et celui-ci, convaincu qu'il avait dit quelque lourde bêtise, lui dit d'un ton impératif :

— Faites donc attention, ce n'est pas là le chemin de la rue Mauconseil.

— C'est vrai, dit Charles Loupon, et il me semble que vous connaissez bien Paris, si vous ne connaissez guère l'Espagne.

Tout cela étourdissait Arthur de plus en plus ; il commençait à s'apercevoir qu'il s'était embarqué dans une intrigue dont il ne savait pas le premier mot : il se demandait presque s'il ne ferait pas mieux d'y renoncer ; mais le duché de Ménarès et les millions qui lui servaient d'auréole étaient là devant ses yeux, et le fascinaient comme la pourpre fascine les taureaux, qui se précipitent pour l'atteindre à travers les épieux et les obstacles, sans mesurer le danger. A ce moment, ils arrivèrent à la porte de M. Saint-Fiacre, et le marquis espéra pouvoir se débarrasser de Charles Loupon, en lui disant :

— Je n'ai plus besoin de vous.

— Mais, moi, c'est tout le contraire, dit Charles Loupon, et vous ne m'attendrez pas longtemps.

Aussitôt il appela un commissionnaire du coin, lui confia la garde du cheval et du cabriolet, et monta derrière les talons d'Arthur, qui se décida enfin à savoir tout de suite ce dont il s'agissait. Arrivés tous deux au premier étage de cette maison, Charles Loupon tourna le bouton d'une porte sur laquelle un écriteau en cuivre portait le nom de M. Saint-Fiacre, et, le chapeau à la main, il le fit passer devant lui avec tout le respect dû à son rang, et en lui disant :

— Faites vos affaires, monsieur le marquis ; M. de La Barlière m'a mis à vos ordres, et je puis vous attendre tant qu'il vous plaira.

Arthur, confondu de tant d'audace, et épouvanté surtout de ce qui pouvait l'autoriser, entra dans le cabinet de l'homme d'affaires comme un accusé dans la prison. Il était tellement troublé qu'il n'eût pu apprendre à une espèce de petit commis pourquoi il venait, si Charles Loupon n'eût dit à cette façon de clerc :

— Allez dire à M. Saint-Fiacre que M. le marquis de Mun désire lui parler.

La petite pièce dans laquelle le marquis attendit un moment le retour du messager expédié à M. Saint-Fiacre, avait un aspect d'encre tout à fait sinistre. Des casiers noirs, des cartons couverts de papier maroquiné noir, des tables noires ; je ne sais quoi de noir répandu dans l'atmosphère ; un carreau jadis peint en rouge et granité de noir par des millions de taches d'encre ; tout cela donnait à cette petite pièce l'aspect d'une chapelle tendue pour un enterrement. Cet aspect serra le cœur d'Arthur comme un pressentiment ; était-ce donc dans cette enceinte qu'allait s'exécuter le *De profundis* de toutes ses belles espérances ? Maître Charles Loupon, en somptueuse livrée, debout à côté de la porte, ressemblait assez au suisse dont la canne frappe avec la même indifférence pour frayer le passage au prêtre soit qu'il aille au baptême, soit qu'il s'apprête à célébrer un mariage ou à prier sur un cercueil.

Un froid particulier saisit le marquis. C'est un froid que ceux qui ne l'ont jamais éprouvé ne peuvent concevoir : il prend au cœur, et se glisse rapidement du centre

aux extrémités; une humidité glacée humecte la paume de la main tandis que le front reste sec, mais comprimé comme dans un cerceau de glace. L'effet de ce froid n'est pas d'engourdir les facultés agissantes du corps et de l'esprit, bien au contraire, il leur donne une activité, un tourbillonnement qui les confond, les irrite, les exaspère; c'est une sorte de fièvre à la glace, qu'on peut justement appeler fièvre d'huissier.

Cependant le petit commis reparut, et pria M. de Mun d'entrer dans le cabinet du patron. Ce cabinet était un contraste délicieux avec l'antichambre encrée qui le précédait. Un vaste bureau d'acajou, des bibliothèques élégantes où se montrait le dos de magnifiques reliures, des chaises en fer creux peintes en bambou, et probablement destinées, par leur vigoureuse construction, à résister aux ébranlements nerveux que ceux qui s'en servaient pouvaient ressentir, une pendule représentant Angélique et Médor, une jolie table à ouvrage en laque, ornaient le cabinet. Au moment où il entrait, une femme d'une beauté admirable, mais de proportions extrêmement développées, passait dans un petit salon, en disant à un homme d'assez triste apparence qu'elle faisait marcher devant elle :

— Allons un moment de ce côté, nous reviendrons quand Monsieur aura fini.

Une idée sublime, rapide, hardie, passa dans la tête du marquis.

— Je ne veux déranger personne; demeurez, Madame. Il s'agit d'une lettre que je dois remettre à M. Saint-Fiacre de la part de madame la marquise de Pimpani.

La belle femme s'arrêta à la parole, à l'aspect du beau jeune homme, et lui répondit par un sourire d'une forte amabilité et par ces mots dits d'une voix très-masculine :

— Je vous suis très-obligée, Monsieur.

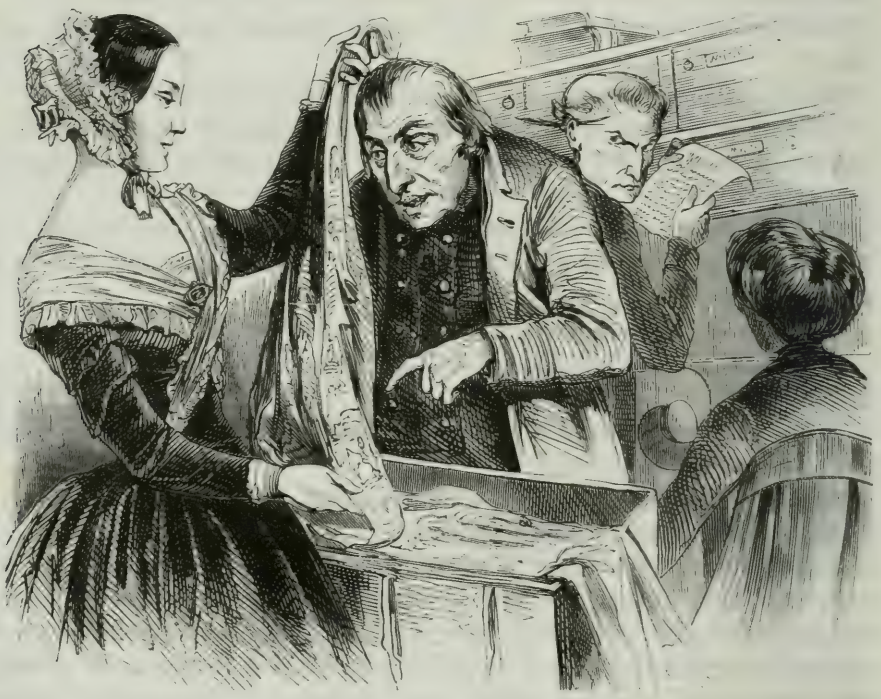
Puis, s'adressant à l'individu qui avait déjà passé dans la seconde pièce, elle lui dit :

— Voyons, dépêchez-vous de me montrer tout ça; il faut que je sorte, et je n'ai pas le temps de baguenauder.

Pendant que l'individu ainsi interpellé rentrait, le marquis s'avança vers M. Saint-Fiacre, dont il n'avait aperçu que la tête, caché qu'il était derrière son bureau. Le marquis s'étonna de ce que ce monsieur ne se levait pas pour le recevoir; mais, lorsqu'il fut tout à fait près de lui, il s'aperçut qu'il était debout. M. Saint-Fiacre était un véritable nain; il paraissait âgé d'une quarantaine d'années et n'avait conservé autour de sa tête chauve qu'une couronne de cheveux d'un châtain-clair, tellement soyeuse et mal peignée, qu'elle ressemblait à une fourrure de chat sauvage. Un nez comme un clou à crochet, des yeux gris et ardents, une bouche pâle et pincée, lui donnaient une véritable expression de férocité. Il avait suivi des yeux M. de Mun pendant qu'il parlait à sa femme (car la somptueuse personne dont nous venons de parler était sa femme). Une grimace cruelle avait contracté sa face lorsque madame Saint-Fiacre avait consenti à demeurer dans le cabinet, et quand Arthur s'était approché de lui, il avait dardé ses regards dans les yeux du marquis pour y découvrir si le beau jeune homme s'était aperçu de la beauté de la grande femme; mais Arthur avait bien autre chose à

penser; en priant madame Saint-Fiacre de demeurer, il avait espéré que Charles Loupon, voyant le patron du cabinet occupé en famille, n'insisterait pas pour le règlement de ses comptes; que ce serait peut-être affaire remise, et que de là au jour où il faudrait en reparler, le hasard, ou Léopold Fouriou, ce dieu malfaisant auquel Arthur était poussé à sacrifier malgré lui, viendrait lui donner des renseignements qui lui apprendraient de quoi il s'agissait entre lui et le terrible domestique.

Probablement, M. de Saint-Fiacre ne reconnut dans le visage d'Arthur aucun indice de curiosité galante, car il prit la lettre de madame de Pimpani de l'air le plus gracieux du monde. Il offrit un siége à Arthur, en le plaçant cependant de manière à ce qu'il tournait le dos à madame Saint-Fiacre et à son interlocuteur, et de façon à la voir bien en face de lui; cela fait, M. Saint-Fiacre s'assit sur un fauteuil qui le grandit considérablement, et du haut duquel il pouvait surveiller les opérations de sa femme.



Ce fut pendant qu'il lisait la lettre que commença le petit dialogue suivant entre la belle dame et le monsieur inconnu. Celui-ci avait défait un ballot assez volumineux et en avait extrait une certaine quantité d'étoffes.

— Voyez, disait-il, Madame, d'une voix nasillarde et légèrement accentuée d'allemand, voilà une étoffe de Vienne en pur cachemire que je puis vous offrir pour une robe de bal; j'ai vendu les pareilles à Sa Majesté la reine et à madame de Rothschild.

A cette voix, le marquis de Mun avait tressailli comme un musicien dont l'oreille est déchirée par un son discordant; cette voix était connue d'Arthur sans qu'il pût se rappeler où il l'avait entendue. Pendant qu'il cherchait à se le rappeler, madame Saint-Fiacre avait répondu avec un gros rire :

— Vous me faites l'effet d'un fameux farceur avec votre reine et madame de Rothschild; votre robe est une vieille guenille que vous m'avez déjà offerte dix fois, et dont je n'ai pas voulu; voyons, avez-vous autre chose?

— Allons, ma petite madame Saint-Fiacre, répondit la voix désagréable, je vais vous montrer quelque chose de magnifique; après ça, si vous n'êtes pas contente, je ne puis rien vous offrir de mieux, et nous ne ferons pas d'affaires ensemble.

Arthur entendit défaire un autre paquet, puis une exclamation de surprise satisfaite :

— Tiens, au fait, c'est gentil, dit madame Saint-Fiacre.

— Comment, si c'est gentil, fit le marchand d'un air rogue; c'est la pareille à celle que la reine Victoria portait le jour de la signature de son contrat avec le prince Albert.

— Allons donc, dit madame Saint-Fiacre, comment voulez-vous me faire accroire cela?

— C'est mon secret; mais, voyez-vous, cette robe-là je ne pourrais pas vous la donner à moins de cinq cents francs si je ne l'avais pas eue de première main.

— Au fait, dit madame Saint-Fiacre en caressant la robe du regard, c'est gentil; mais êtes-vous bien sûr que c'est la pareille à celle de la reine d'Angleterre?

Le marchand baissa la voix, et reprit comme en confidence :

— Je puis bien vous dire ça à vous, parce que vous êtes une femme secrète; eh bien, cette robe a été volée dans le palais de Buckingham par le petit ramoneur qui y a été arrêté deux fois, et qui était un des émissaires des contrebandiers anglais avec lesquels je suis en relation.

Le son de cette voix était trop désagréable à Arthur pour qu'il fît grande attention au sens des paroles du marchand à la toilette; cependant M. Saint-Fiacre avait achevé la lettre de la marquise, et avait dit à Arthur de Mun :

— Pardon, Monsieur, il faut que je consulte quelques papiers, et je dirai à madame de Pimpani ce que nous pouvons faire immédiatement contre M. de Camballero.

Cette formule causa un nouvel effroi à Arthur; il ne douta plus qu'il ne fût chez un huissier ou chez un garde du commerce, et il perdit pendant un moment la faculté de voir et d'entendre, de façon qu'il ne s'aperçut pas du petit complot qui se trama derrière lui, et qu'il ne vit madame Saint-Fiacre qu'au moment où elle lui adressait la parole, malgré les supplications du marchand.

— Pardon, Monsieur, lui dit la belle dame, vous qui êtes du grand monde, vous devez vous y connaître, et je voudrais bien savoir si les duchesses et les marquises portent des robes à peu près comme ça?

En parlant ainsi, elle lui mit sous le nez une étoffe de soie imprimée avec des

oiseaux incroyables, et Arthur, quoique s'y connaissant fort peu, était prêt à lui déclarer que cette robe était affreuse, lorsqu'il tourna les yeux sur le marchand, reconnut M. Landurde, et, par contre, pour avoir vu dans son magasin de guenilles la robe que le marchand disait avoir orné la reine d'Angleterre. Arthur faillit tomber à la renverse tandis que madame Saint-Fiacre le considérait avec un intérêt très-marqué; cependant il reprit quelque empire sur lui, et se hâta de répondre que la robe était délicieuse, et qu'il en avait vu beaucoup de semblables dans les réunions brillantes des meilleurs salons.

A cette apologie de ce malheureux chiffon, M. Landurde se mit à considérer Arthur comme quelque chose d'extraordinaire; il parut même tellement surpris qu'un homme de cette sorte pût trouver de bon goût une étoffe pareille, qu'il se rapprocha vivement de M. Saint-Fiacre, occupé à déterrer des papiers dans un casier, et lui demanda :

— Quel est ce monsieur?

— Un provincial, répondit tout bas M. Saint-Fiacre; allons, finissez votre marché avec ma femme, car nous avons à causer.

Ce petit aparté avait laissé Arthur et madame Saint-Fiacre seuls un petit moment, et celle-ci en avait profité pour dire d'un air sentimental et ému au beau jeune homme :

— Puisqu'elle vous plaît, Monsieur, j'achèterai cette robe.

La suprême vanité du marquis domina un moment ses terreurs, et il répondit rapidement et à voix basse :

— Et où pourrai-je vous voir quand vous en serez parée?

— A Saint-Méry, dimanche matin, à la messe.

M. Landurde s'était rapproché, et madame Saint-Fiacre se retira dans un coin avec le marchand pour faire son prix. De son côté, M. Saint-Fiacre revint avec une liasse de dossiers, et, les ayant rapidement compulsés, il dit tout haut au marquis :

— Nous avons contre M. de Camballero pour trente-deux mille francs de prise de corps, immédiatement exécutoires, et vous pouvez dire à madame de Pimpani que demain, avant midi, M. de Camballero sera à Sainte-Pélagie, à moins qu'elle ne m'envoie des ordres contraires d'ici à ce soir.

— Comment, bon chéri, dit à son mari madame Saint-Fiacre d'une voix doucement plaintive, vous allez donc être encore demain toute la journée dehors?

— C'est probable, répondit le garde du commerce, car, il n'y avait plus à en douter, c'était un garde du commerce; c'est probable : ce n'est pas le tout, en effet, d'arrêter les débiteurs; il n'y en a pas un qui ne prétende avoir dans tous les coins de Paris des amis qui pourront payer pour lui, et nous sommes obligés de les promener en voiture toute la journée.

— Ah! je vais bien m'ennuyer toute seule, dit madame Saint-Fiacre, dont le nom avait un si singulier rapport avec les fonctions de son époux.

CHAPITRE XV.

Nouvelles surprises. — Une femme qui s'ennuie. — Intervention nouvelle de Fouriou. — Encore un fripon. — Deux fripons. — Trois fripons.

Arthur reconnut dans cette exclamation douloureuse un appel à sa sensibilité : mais il n'osa pas y répondre d'une façon directe, tant il redoutait le regard de M. Saint-Fiacre, pointé sur lui comme le canon d'un pistolet. Probablement la belle femme ne crut pas avoir été comprise parce qu'on ne lui avait pas répondu, car elle reprit :

— Dis-moi, au moins, bon chéri, à quelle heure tu rentreras.

— Mais à l'heure que je pourrai, dit M. Saint-Fiacre avec impatience.

— Si c'est comme ça, reprit madame Saint-Fiacre d'un ton larmoyant, j'irai demain toute la journée à l'église pour prier Dieu, et tâcher de me désennuyer.

Le garde du commerce se fia à l'immobilité du visage d'Arthur, et ne crut pas que cet appel eût été compris ; d'ailleurs sa chaste épouse avait parlé de l'église, et ne sachant pas que celle de Saint-Méry avait été désignée d'avance, le soupçonneux mari fit sortir sa femme, en la consolant par la promesse d'un prompt retour. Elle avait à peine quitté le cabinet que la figure de Charles Loupon, qui était sans doute aux aguets, se montra dans la porte entre-bâillée, pendant qu'il disait :

— Si vous avez fini, monsieur Saint-Fiacre, j'aurais un mot d'affaires avec M. le marquis de Mun à vous expliquer entre nous.

A ce nom de marquis de Mun, M. Landurde ouvrit de grands yeux, car ce nom lui était connu sous un autre titre, et il lui rappela exactement le garçon en guenilles qui était venu lui vendre des reconnaissances du Mont-de-Piété, et qu'il ne pouvait reconnaître dans l'élégant costume sous lequel il se présentait à lui. Jamais homme n'avait été dans une plus terrible position qu'Arthur : M. Saint-Fiacre avait répondu à Charles Loupon :

— Entre, mon garçon, je suis tout à l'heure à toi.

De façon que le pauvre marquis se trouvait en face d'un homme auquel il s'était présenté sous un autre nom que celui qu'il portait maintenant, et d'un homme vis-à-vis duquel il avait pris, sous ce dernier nom, des engagements qu'il ne connaissait pas. Quelques moments avant, le marquis avait regretté Léopold Fouriou et son éminente adresse ; à ce moment, il se rappela Méta, et sa blanche demeure, et sa paisible mansarde, et sa calme pauvreté, et il eût tout donné pour être près d'elle, marquisat et fortune, grand nom et espérances, excepté cependant sa jeunesse, qu'il eût voulu garder pour aimer cette belle enfant : tardif retour qui ne pouvait le sauver, et qui ne fit qu'ajouter un remords à son embarras. Cependant M. Saint-Fiacre s'était approché de M. Landurde, et, sans prendre garde aux personnes qui étaient dans le cabinet, il lui dit :

— Quel est le prix convenu avec ma femme ?

— Cent cinquante francs.

— Bien, dit M. Saint-Fiacre ; alors c'est trente francs la robe.

— Trente francs, dit affirmativement M. Landurde.

Arthur comprit comme quoi M. Saint-Fiacre habillait à bon marché sa femme comme une reine. Une robe de trente francs, eût-elle été délicieuse, eût paru abo-

minable à la superbe Céleste; mais du moment que cela coûtait cent cinquante francs, elle eût porté la plus odieuse souquenille, eût-elle dû y attacher avec une épingle le mémoire acquitté.

— Maintenant, reprit M. Saint-Fiacre, m'avez-vous apporté ce que je vous ai demandé pour le petit?

— J'ai votre affaire, dit M. Landurde en jetant un regard mystérieux sur Arthur, et je suis sûr que Monsieur, qui est connaisseur, vous dira que c'est du beau et du bon.

Cela dit, l'honorable négociant tira d'un foulard de coton (on fait des foulards de coton) un habit noir qu'il étala avec une complaisance excessive, habit tout neuf, habit qui n'avait rien de remarquable que des boutons de soie bombés, ce qui attestait son origine provinciale, et ce qui le fit reconnaître immédiatement par le jeune marquis pour un des habits du malheureux dont, avant sa résurrection à la jeunesse, il avait mis la dépouille en gage. Le lecteur se doit rappeler comment ils avaient dû revenir aux mains de Landurde; mais il ne saurait s'imaginer quel effet cet habit produisit sur le marquis, surtout quand M. Saint-Fiacre, ayant appelé son jeune clerc, lui ordonna d'essayer cet habit. Le petit drôle était de la taille du vrai marquis disparu, et quand il fut revêtu du fatal habit, Arthur, par une sorte d'hallucination, crut voir le défunt lui-même; un tremblement nerveux le saisit; il devint pâle comme s'il allait mourir, et il fut obligé de s'asseoir. La chaise de fer résista à sa chute; mais Charles Loupon s'aperçut de la pamoison, et s'écria :

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur le marquis? on dirait que vous vous trouvez mal.

— C'est vrai, je ne suis pas bien.

— Ah dame, fit Charles Loupon pendant que M. Saint-Fiacre allait dans sa salle à manger chercher la bouteille de vinaigre, on peut être dur à la fatigue pour courir la nuit par monts et par vaux; mais il faut être bronzé pour passer la nuit à des soupers et à autre chose.

M. Saint-Fiacre reparut le vinaigre à la main, et suivi de madame Saint-Fiacre, que la plus tendre curiosité agitait; mais déjà le marquis était revenu à lui, et profitant de sa faiblesse avec une véritable présence d'esprit, il dit à Charles Loupon.

— En vérité, je me sens incapable de parler d'affaires. Expliquez cela vous-même à monsieur Saint-Fiacre. Ce que vous ferez sera bien fait.

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, reprit Charles Loupon. D'ailleurs, il ne s'agit pas de grand' chose : c'est vingt mille francs que vous avez pris à Barcelone sur mon compte, chez Pedro Rodriguez, notre banquier; faites-moi une acceptation en blanc, à quinze jours, parce qu'encore vous faut-il le temps de vous retourner, et je vous rends le reçu que vous avez laissé au banquier, et qu'il m'a remis comme pièce comptable.

— Soit, dit Arthur pressé de quitter cette maison où il lui semblait qu'à tout instant il allait sortir des recors et des gendarmes des murs pour s'emparer de lui; soit : que monsieur Saint-Fiacre prépare une lettre de change, et je suis prêt à l'accepter.

— Diable! diable! fit M. Saint-Fiacre, c'est une affaire que vingt mille francs, c'est dur à payer d'un seul coup; si vous divisiez cela en plusieurs paiements?

— Non, non, dit Charles Loupon, la somme a été prise en bloc, je ne veux pas la rattraper par bribes.

— C'est que je n'ai que des timbres de deux mille francs, dit le garde du commerce, et nous pourrions échelonner cela de cinq jours en cinq jours.

— Non, dit Loupon, je vais aller chercher un timbre de vingt mille.

— Vous avez tort, lui dit M. Saint-Fiacre d'un air d'intelligence.

Loupon ne comprenait pas; mais Landurde comprenait sans doute, car il ajouta d'un air mielleux :

— Cela vaut bien mieux, et c'est plus commode à passer dans le commerce.

Cela voulait dire : si le jeune homme ne paie pas, ce qui est probable, il y aura dix protêts, dix assignations, dix jugements, dix prises de corps, et une masse de frais que le poursuivant paiera si ce n'est le poursuivi. Charles Loupon était en ce moment aussi bien pillé que le marquis; cependant, pressé d'avoir son règlement, il consentit à diviser ainsi sa créance; mais un nouveau coup de foudre attendait notre héros. En effet, lorsque M. Saint-Fiacre étala devant lui le paquet de papier timbré en lui disant :

— Écrivez là : « Accepté pour la somme de deux mille francs, payable le... » signez et mettez votre adresse,

Arthur éprouva une nouvelle pamoison interne. Il fallait signer, et comment signer? Il avait bien donné la veille un reçu au banquier, mais celui-ci ne possédait

pas, à ce qu'il paraît, d'autographe de l'ancien petit marquis, tandis que Loupon en cherchait une dans la poche d'un portefeuille où se trouvaient des lettres d'une écriture fantastique, écrites sur papier d'un rose lie de vin : c'était sa correspondance amoureuse.

D'un autre côté, M. Landurde, poussé par une curiosité dont le motif était patent pour Arthur, se tenait de l'autre côté du bureau, pour voir si la signature du marquis serait semblable à celle qu'il avait déjà apposée sur les reconnaissances du Mont-de-Piété. C'en était fait d'Arthur, et il cherchait à s'évanouir tout à fait pour échapper à la terrible position qu'il s'était faite, lorsque la Providence vint à son aide d'une façon inespérée, et Léopold Fouriou entra avec fracas en s'écriant :

— Je vous trouve enfin, monsieur le marquis; venez, j'en ai long à vous apprendre.

— C'est vous, chevalier, dit le marquis avec une véritable effusion, en allant vers le gamin.

C'était l'heure des étonnements, et M. Landurde s'écria d'un air stupéfait :

— Ça, un chevalier! Fouriou!

— Moi-même, monsieur Landurde, dit le gamin en le toisant de l'air le plus impertinent. Vous traitiez ma grand' mère de vieille folle quand elle vous parlait de ma noble naissance; mais, à l'arrivée de mon noble cousin, j'ai pu reprendre mon nom.

— Son nom! et quel est ton nom? dit M. Landurde stupéfait.

— Léopold de Mun, monsieur Michelon.

A ce nom de Michelon, ce fut le tour de M. Landurde de pâlir, tandis que M. Saint-Fiacre s'écriait :

— Hein! de quel nom avez-vous appelé M. Landurde?

— De son nom, dit effrontément le gamin.

— Vous avez dit Michelon, ce me semble?

M. Landurde allait s'évanouir à son tour, mais Fouriou regarda M. Saint-Fiacre par dessus l'épaule en lui disant :

— Les oreilles vous cornent, mon cher Monsieur, j'ai dit Landurde. Du reste, voici un nouveau billet de madame de Pimpani qui donne contre-ordre relativement à M. Camballero.

M. Saint-Fiacre prit le billet de madame de Pimpani; il le lut, pendant que Charles Loupon disait :

— Que cela ne vous empêche pas de signer mes lettres de change.

Le marquis serra la main au gamin, fort occupé à lorgner madame Saint-Fiacre, et Léopold dit tout aussitôt :

— Signer quoi?

— Mes lettres de change pour sûr, fit Loupon de sa plus grosse voix.

— Oui, répondit le marquis, pour les vingt mille francs que j'ai pris à Barcelone.

— Eh bien, dit le gamin, et les trente mille francs qu'il prétend avoir donnés à don Irribido, deux minutes avant que ce général fût frappé d'un boulet, de façon à ce que lui, Charles Loupon, n'a pu en rapporter de reçu du géné-

ral, a-t-il envie que vous les lui redemandiez? car, comme vous le savez, nous avons le reçu que lui, Charles Loupon, laissa à votre père qui lui remit cet argent.

— Damnée bête de vieillard ! s'écria le chasseur en frappant du pied.

— C'est un échange que nous pourrons faire tout à l'heure, dit Léopold, car puisque le cabriolet de M. de La Barlière est en bas, il va nous reconduire chez nous.

M. Saint-Fiacre, probablement fort vexé de voir échapper à la fois l'arrestation de M. de Camballero et les espérances de procédure que lui promettaient les acceptations de M. de Mun, s'en prit à sa femme, dont la présence lui parut probablement fort saugrenue, et il lui dit d'un ton bourru :

— Que faites-vous ici?

— Je cherche mon livre de messe dans votre bibliothèque, lui dit madame Saint-Fiacre.

— Comptez-vous donc aller à la messe à cinq heures du soir? lui dit son mari; je vous prie de nous laisser causer d'affaires

— Cinq heures ! s'écria tout à coup Fouriou, et nous dînons à six chez M. de La Barlière; c'est à peine si nous aurons le temps de nous habiller. Partons.

Déjà M. Landurde avait fait son paquet et avait prudemment gagné la porte; mais lorsqu'Arthur et Léopold traversèrent l'antichambre, ils virent le petit commis qui lui jetait son habit en pleurant et en disant :

— Je n'en veux pas de votre vieux habit. Papa a envoyé soixante-dix francs pour m'en faire faire un neuf, et voilà que ce vieux ladre de patron m'en achète un vieux tout fait.

— Qu'est-ce que c'est? cria la voix tonnante de M. Saint-Fiacre.

Le petit bonhomme renfonça sa fureur, reprit l'habit, et se rencoigna derrière sa table noire.

— Comment vous nomme-t-on ? dit Fouriou au malheureux.

— Nestor Riquet.

— Bien ! et où demeure monsieur votre père ?

— A Joigny, Grande-Rue.

— Très-bien! dit Fouriou. — Je vous salue, monsieur Saint-Fiacre, ajouta-t-il de l'air le plus impertinent. — Mon bon ami, si vous n'êtes pas content de votre position, dit-il en s'adressant de nouveau au petit bonhomme, venez me voir rue de la Chaussée-d'Antin, n°..., je vous en trouverai une meilleure, où vous aurez des habits neufs.

M. Saint-Fiacre se mordit les lèvres et se retourna; il vit que sa femme était sur ses talons; elle n'avait entendu de tout cela que deux choses : c'est que Léopold et Arthur logeaient ensemble, et que Léopold logeait rue de la Chaussée-d'Antin, n°...

— Pardieu, s'écria M. Saint-Fiacre, rentrez chez vous, Madame!

— Madame Saint-Fiacre s'éloigna, et se mit à fredonner d'une voix terrible le refrain :

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours.

Arthur se tint pour averti, et rien ne se passa de nouveau si ce n'est que Léopold fit monter Charles Loupon derrière le cabriolet, et le conduisit lui-même avec cette dextérité aisée qui n'appartient qu'à certains privilégiés qui font très-bien ce qu'ils n'ont jamais fait.

CHAPITRE XVI.

Combinaisons politiques.

Maintenant, il est nécessaire d'expliquer au lecteur comment Fouriou avait été amené si à propos au secours du marquis, qui ne tira de cela d'autre conclusion que celle-ci : Beaucoup d'impudence et de hauteur, et l'on pare à tous les dangers. Pauvre garçon, qui oubliait l'intelligence et l'esprit! Quant à Méta et à sa modeste pureté, elle était à mille lieues de la pensée du marquis : il était sauvé, c'était assez ; seulement, il eût voulu avoir quelques jours de repos et de méditation pour examiner sa position ; mais les événements l'emportaient malgré lui, et, après être sorti sain et sauf de sa rencontre chez M. Saint-Fiacre, il était forcé de retourner chez M. de La Barlière où il allait peut-être trouver des gens qui le connaîtraient ou qui du moins l'interrogeraient sur ses campagnes en Espagne. Ce dîner qu'il avait si légèrement accepté la veille le tourmentait ; mais, tout en comptant

sur la présence de Fouriou pour le secourir, il ne pouvait se décider à lui demander directement sa protection; il lui répugnait, à lui gentilhomme, de s'adresser à l'enfant du peuple; à lui, magnifique colosse, de recourir à cet être chétif; à lui, doué d'une expérience séculaire, de s'éclairer de cette intelligence qui commençait à naître. Mais revenons, comme nous l'avons dit, aux circonstances qui avaient amené Fouriou à son secours :

On se rappelle que Léopold avait quitté le marquis en sortant de chez Méta, et en lui donnant rendez-vous pour le dîner; mais il ne lui avait point dit où il allait; c'était chez Magnard qui lui avait donné un rendez-vous.

Léopold arriva chez elle au moment où la grosse fille, qui venait de se lever, se mettait à déjeuner. De tous les vices de Magnard, le plus implacable était la gourmandise. Elle mangeait plus qu'aucune femme, et aurait pu trouver peu de rivaux, même parmi les plus goinfres des hommes qui ont une réputation de mangeurs. On fit entrer Léopold dans la salle à manger, où il se trouva en présence d'un homme de cinquante-cinq à soixante ans, de l'extérieur à la fois le plus distingué et le plus élégant. Il n'avait plus que de rares cheveux gris, mais ils étaient ramenés sur le front avec un soin exquis. Sa figure était grave, et d'une distinction tout à fait aristocratique. Habillé avec un soin extrême, chaussé et ganté comme un jeune homme, il n'avait pas ce type ridicule d'un vieillard qui ne veut pas avoir son âge; mais il était le modèle achevé d'un homme qui défend ses derniers avantages de tout son pouvoir. Il avait encore les dents belles; ses yeux étaient vifs et armés d'un regard un tant soit peu inquisiteur; du reste, jamais contraste plus grand n'exista entre la tenue réservée et précieuse de cet homme et la tournure commune et débraillée de Magnard; cependant cet homme n'était autre que le comte de N..., le ministre, qui passait pour être l'amant en chef de la célèbre Magnard.

Lorsque Fouriou entra, le comte l'examina vivement, et comme le gamin avait mieux que la tournure d'un fils de famille, à l'époque où la plupart des fils de famille se font gloire d'avoir la tournure de palefreniers, le comte répondit par une légère inclination au salut de Léopold.

— Est-ce que c'est cet enfant qui vous a conté toute cette affaire?

— Oui, monsieur le comte, dit Magnard.

— Eh bien, on lui donnera ce qui lui a été promis.

— Il ne m'a rien été promis, dit modestement Fouriou, car je n'ai rien spécifié.

— C'est vrai, dit Magnard, je lui ai promis qu'on lui donnerait ce qu'il demanderait.

— Eh bien, que veux-tu, mon garçon?

Fouriou parut offensé, et le comte lui dit d'un air plus bienveillant :

—Eh bien, que voulez-vous, mon enfant, sinon pour vous, qui ne me paraissez pas d'âge à pouvoir désirer grand'chose, du moins pour quelqu'un de votre famille?

— Je suis moins jeune que je ne le parais, dit sèchement Fouriou, et en tout cas on ne devrait pas calculer les services à l'âge ni à la taille. Napoléon commandait les armées de la république à vingt-cinq ans, et j'en ai vingt.

— Toi? lui dit Magnard; avant-hier tu avais l'air d'un gamin.

— Je suis resté enfant tant que cela m'a servi, dit Fouriou péremptoirement. L'exiguité de ma taille me l'a permis; mais du moment que j'ai besoin d'être un homme, je le suis, et je vous prouverai que je le suis.

Magnard et le comte regardèrent mieux Fouriou, et crurent remarquer que ce visage, si jeune en apparence, était déjà complètement arrêté ; la taille était parfaitement formée, quoique très-petite, et la voix, aussi bien que l'accent, dénotaient aussi que celui qui venait de parler ne le faisait pas comme un enfant.

— Tant mieux, dit le comte, si vous êtes aussi âgé que vous le dites. Voyons, Monsieur, que désirez-vous ?

L'entretien avait commencé par le tutoiement du maître; puis il avait pris un accent paternel, et on avait appelé Fouriou, mon enfant ; voici qu'enfin c'était Monsieur : Fouriou sentit le chemin qu'il avait fait.

— Je veux être attaché d'ambassade, dit-il en regardant le ministre en face; et comme ma famille m'a laissé sans fortune, je pense qu'une somme de cent mille francs ne serait pas trop forte pour mes premiers frais d'installation.

Le ministre se mit à rire, malgré sa gravité, et Magnard éclata à se rouler. Fouriou fronça le sourcil.

— Ce petit bonhomme est fou, dit le comte en se levant. Voyons, Magnard, faites-lui entendre raison.

— Monseigneur, dit Fouriou d'un air résolu, c'est deux cent mille francs que je demanderai, pour vous prouver que je ne suis pas fou.

— Mais, mon pauvre enfant, vous imaginez-vous avoir fait quelque chose de bien important pour nous avoir donné quelques renseignements assez obscurs?

— Et après tout fort inutiles, dit Magnard.

— Et en vertu desquels voici ce que vous avez fait, monsieur le ministre, reprit l'être fantastique que nous avons représenté sous la forme de Fouriou. Vous avez fait venir ce matin chez vous le comte de Trobanowski, et vous lui avez dit :

« — Nous sommes informés que vous avez conservé des relations avec la Pologne, que vous en avez établi en Espagne, et que vous êtes initié aux sociétés révolutionnaires qui rêvent le renversement de la monarchie. Votre alliance avec mademoiselle de Ménarès, en vous mettant dans les mains une fortune immense et des capitaux considérables, vous donne l'espoir d'apporter à votre association un pouvoir et des moyens d'action qui ont toujours manqué aux hommes qui veulent tenter des révolutions. La résistance de M. de Camballero à votre mariage vous est un obstacle que vous avez essayé de vaincre en enlevant mademoiselle de Ménarès. Le rapt n'a pas réussi, et vous n'avez plus guère d'espoir. »

Le ministre écoutait le gamin avec un singulier étonnement; Fouriou s'arrêta.

— Continuez, Monsieur, lui dit sérieusement le comte de N..., tandis que Magnard, la bouche pleine, grommelait entre deux bouchées de filet de bœuf :

— Ah ! quel petit gredin !

— Vous avez ajouté, reprit Fouriou : « — Vous devez savoir, Monsieur, d'où vient la résistance de M. de Camballero ; il a des engagements pécuniaires avec M. de La Barlière ou une personne de sa famille, engagements tels qu'il recevra les comptes de M. de La Barlière tels quels, et qu'il lui faut pour mademoiselle de Ménarès un mari qui reçoive de même ses propres comptes de tutelle. »

— C'est juste, dit le ministre, mais en quoi tout cela a-t-il pour le pouvoir un intérêt tel que nous devions le payer du prix que vous y mettez?

— Le voici, monsieur le comte. Les projets républicains de M. Trobanowski vous gênent nécessairement, mais les projets carlistes de M. de Mun vous épouvantent encore plus; or vous êtes en position de détruire les uns et les autres. M. de Trobanowski n'est qu'un réfugié que vous avez le droit de faire conduire de brigade en brigade jusqu'à la frontière; donc il est à vos ordres et ceux que vous avez à lui donner sont fort simples: «—Nous allons, avez-vous dû dire, garantir M. de Camballero des poursuites de madame de Pimpani; moyennant cet arrangement, il consentira à votre mariage avec sa pupille; une fois délivré de la crainte qui le tient, M. de Camballero exigera des comptes très-exacts de M. de La Barlière, et nous enlevons à ce banquier les moyens de servir la cause carliste par le mariage de mademoiselle de Ménarès avec M. de Mun. Vous allez, vous, monsieur de Trobanowski, prendre immédiatement et par écrit des engagements tels vis-à-vis du gouvernement qu'à la moindre tentative d'indépendance, nous pourrons vous perdre dans l'opinion.» Ceci a dû être fait dans votre cabinet avant que M. de Trobanowski en soit sorti, car il en est sorti libre, et sans cela il serait déjà en route pour la frontière. D'un seul coup de dé, rien qu'avec une menace vous faites arrêter à la fois deux plans également menaçants: si cela ne vaut pas deux cent mille francs et une position, cela ne vaut pas un sou.

— Vous avez vu M. de Trobanowski? dit le ministre.

— Non, monseigneur, mais je l'ai vu sortir du ministère et aller chez M. de Camballero, ce matin.

— Mais enfin, Monsieur, dans quel intérêt avez-vous révélé tous ces faits à mademoiselle Magnard?

— Dans le mien, ce me semble, dit Fouriou.

— Eh bien, mon cher Monsieur, dans le vôtre, je vous conseille de garder secret tout ce que vous supposez, on fera pour vous quelque chose. Votre désir d'être utile vous sera compté comme un titre, et je tâcherai de vous placer comme surnuméraire dans mes bureaux.

Fouriou ne parut pas le moins du monde déconcerté de ce que venait de lui dire le ministre, et répondit en se levant et en saluant:

— J'attendrai, Monsieur le ministre, la commission que vous jugerez convenable de m'envoyer demain matin.

— Oh! s'était-il écrié en sortant, les imbéciles! ils ne comprennent ni les hommes ni les choses; ils me forcent à être contre eux: guerre donc! guerre! A tout prendre, il vaut encore mieux les imbéciles naïfs comme le marquis que les sots rusés comme ce ministre.

Il avait immédiatement couru chez le banquier La Barlière, près duquel il s'était fait introduire par Gustave, et lui avait raconté la combinaison Trobanowski. A l'alarme que le banquier en éprouva, Fouriou comprit quel était le danger dont il venait de le sauver, et, sans perdre une minute, il avait couru chez le comte de Trobanowski, pendant que M. de La Barlière allait rejoindre sa sœur chez mademoiselle de Ménarès.

Le nom de chevalier de Mun, sous lequel il se fit annoncer, lui fit ouvrir im-

médiatement la porte du comte, qui pensa que celui-ci venait pour arranger sa rencontre avec le marquis de Mun. Il fut très-étonné de l'exiguité du personnage, et lui dit d'un ton parfaitement dédaigneux :

— Qui êtes-vous, Monsieur?

— Je vous ai fait dire mon nom, monsieur le comte, et il vous est assez connu, je pense. Maintenant, j'ai à vous entretenir de choses d'une gravité telle que je vous prie de me prêter une attention profonde. Veuillez vous armer de patience, non pas en ce sens que je serai long, mais en ce sens que ce que je vais vous dire va probablement vous irriter au dernier point.

— Monsieur le marquis de Mun refuse-t-il de me rendre raison?

— Monsieur le marquis ne vous rendra pas raison, parce que vous ne l'exigerez pas.

— Monsieur!...

— Il n'entre pas dans les plans de M. le comte de N... de risquer le succès de votre mariage avec mademoiselle de Ménarès dans un duel. Du reste, monsieur le marquis m'a laissé le maître d'arranger cette affaire d'une manière convenable pour vous et pour lui. MM. de La Barlière fils, nos amis communs, signeront toutes déclarations à ce sujet.

— Vous venez donc de la part de M. de N...?

— Je ne suis pas autorisé à vous dire qui m'envoie, mais vous n'ignorez pas, Monsieur, que rien ne se fait en France que sous l'inspiration d'une autorité supérieure à celle des ministres mêmes. Cette autorité sait tout et dirige tout. Elle sait ce qu'ignore le ministre: c'est que vous faites passer pour votre sœur et pour comtesse une femme qui n'a aucun droit à ce titre.

— Monsieur!

— Je ne vous en dis pas davantage. Cette autorité vous enjoint par ma voix de ne rien précipiter dans cette affaire, et pour savoir jusqu'où vous pouvez aller, il faut que je sache jusqu'où vous avez été.

— Mais, Monsieur,... murmura le comte, qui tombait des astres.

— Vous avez vu M. de Camballero?

— Je l'ai vu.

— Le consentement est obtenu?

— Oui, Monsieur.

— Cela suffit pour le moment. Demain je vous dirai ce que vous avez à faire.

— Mais vous êtes le parent du marquis de Mun; comment se fait-il que dans une telle occurrence ce soit mon parti et non le sien que vous serviez.

— En vérité, Monsieur, je ne sers ni l'un ni l'autre; j'obéis aux ordres qu'on me donne; je vous les transmets. Seulement, n'oubliez pas que le pouvoir a dans les mains des armes telles que votre position et votre honneur sont à sa merci.

Fouriou laissa le comte abasourdi de ce qu'il venait d'entendre, et avec cette activité qui en faisait une sorte démon pour lequel le temps comptait double et les distances ne comptaient pas, il se rendit chez la duchesse de Ménarès : sa scène avec M. de Camballero ne fut qu'une conséquence de sa scène avec M. de Trobanowski; mais l'explication qu'il eut un moment après avec madame de Pimpani

est nécessaire à l'intelligence complète de notre récit. La marquise était encore chez la petite duchesse avec son frère M. de La Barlière qui venait de lui apprendre la fatale nouvelle.

— Eh bien? lui avait dit le banquier en le voyant entrer.

— M. de Trobanowski ne remuera pas d'ici à vingt-quatre heures, et c'est beaucoup pour parer au coup qui vous menace.

— Vous avez raison, dit madame de Pimpani, car demain, au point du jour, M. de Camballero sera arrêté; une demande en justice sera faite pour lui retirer la tutelle, et, dans cette position, il ne pourra plus donner son consentement à ce mariage.

— Ni à celui-ci ni à un autre, Madame, dit Léopold, et il faut qu'il puisse donner ce consentement; d'ailleurs, je lui ai promis qu'il serait libre.

— Mais, Monsieur, dit madame de Pimpani.

— Mais Madame, si M. de Camballero est destitué de sa tutelle, savez-vous qui sera nommé à sa place? L'autorité des magistrats, éveillée par une esclandre pareille, ne peut-elle intervenir dans cette affaire? Il s'agit d'une mineure, et, bien qu'elle soit étrangère, la loi veillera sur elle; et pensez-vous que le nouveau tuteur accepte votre libération comme pourrait le faire encore M. de Camballero.

Le frère et la sœur se regardèrent, et Fouriou reprit sans se déconcerter.

— Il faut que le mariage de mademoiselle de Ménarès se fasse par vous et sous votre inspiration; M. de Camballero est le seul homme qui puisse vous servir comme vous l'entendrez : il est donc nécessaire non-seulement de le ménager, mais surtout de lui laisser la possibilité de vous obéir. Il dînera aujourd'hui chez vous avec mademoiselle de Ménarès. Je viens d'arranger tout cela.

— Mais enfin quel est votre plan?

— Cela dépendra, Madame, de ce qui se passera ce soir. J'aurai l'honneur, j'espère, d'être l'un de vos convives; et ce sera à mon cousin, M. de Mun, à décider mademoiselle de Ménarès à cette union : j'aime à croire que cela ne lui sera pas difficile.

— Peut-être, dit madame de Pimpani, n'y mettra-t-il pas toute la bonne volonté que vous imaginez.

Fouriou regarda à son tour madame la marquise d'un air fort surpris. Mais il y a, dans la femme qui s'attribue intérieurement la froideur qu'un homme doit rencontrer vis-à-vis d'une autre femme, un rengorgement si furieux qu'il est difficile de ne pas le rencontrer; Fouriou s'inclina en souriant :

— L'amour, dit-il, n'est pas toujours nécessaire en pareille affaire, madame; d'ailleurs les maris comme le marquis de Mun ne manqueront pas.

— Mais par quel moyen avez-vous donc arrêté M. de Trobanowski?

— C'est par le même moyen qui m'a appris le secret de cette intrigue, et je pense vous avoir prouvé que j'étais informé; car déjà M. de Trobanowski était venu ici, et, si je ne m'étais hâté, dans deux jours il était impossible de prévenir le coup qu'une main habile avait dirigé contre vous.

— Mais qui donc a pu apprendre au ministre l'arrivée de M. de Mun, nos projets?

— Un homme que je puis faire taire ou parler à mon gré, Madame, un homme

qui a tous vos secrets, tous, et auquel il faudra sa part en ceci, une large part, je vous en préviens. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant. Veuillez me donner l'ordre nécessaire pour arrêter les poursuites dirigées contre M. de Camballero, et ce soir nous déciderons ce qu'il y a à faire.

Madame de Pimpani obéit, et Fouriou courut chez M. Saint Fiacre, où, comme nous l'avons vu, il tira le marquis de la position plus que critique où il se trouvait.

Ainsi l'habile Fouriou avait élevé un édifice qu'il venait d'ébranler; il avait donné un moment la victoire à Trobanowski et venait de la lui arracher, ou du moins de la laisser incertaine. Comme on le voit, il n'y avait dans cette nature ni remords ni principe; il y avait ce qui caractérise notre époque, l'ambition effrénée de l'argent et du pouvoir, la soif des plaisirs de toute sorte: c'était la même âme que celle de notre héros, M. Arthur de Mun; seulement la tête était différente. Chez celui qui se croyait fort de son expérience, la présomption, la sottise et l'impertinence égaraient la passion. Chez l'enfant, l'intelligence, la souplesse, l'oubli feint de soi-même quand il en était besoin, la rapidité de conception et de résolution, lui faisaient tout voir, tout comprendre, tout deviner. Voilà donc en présence une vieillesse savante qui pouvait, car elle était jeune, et une jeunesse qui ne savait pas, et le chemin qu'elles avaient fait toutes deux était assurément bien différent. C'est que.... Mais il n'est pas temps de tirer de cette histoire la conclusion qui ne doit ressortir que des faits.

FIN DE LA PREMIÈME PARTIE.

CHAPITRE XVI.

Un autre monde.

Continuons donc, et avant d'introduire notre héros dans un monde qu'il eût dû connaître, disons quel fut son entretien avec Fouriou.

— Ainsi, lui dit le gamin, vous alliez vous livrer pieds et poings liés à ce misérable Loupon.

— Que m'importent quelques mille francs de plus ou de moins, quand j'ai en perspective une fortune comme celle de mademoiselle de Ménarès.

— Bah ! lui dit Fouriou ; mais cette fortune, il y a un certain comte de Trobanowski que vous oubliez et qui a fort avancé les affaires pendant que vous faisiez du sentiment d'étudiant en droit chez mademoiselle Méta.

— Je sais, dit le marquis, que la duchesse a une espèce de goût pour lui, goût qui ne lui vient probablement que de la défense qu'on lui fait de l'aimer.

— Ah, reprit Fouriou, et comme maintenant M. de Camballero est tout disposé à donner son consentement au Polonais, vous restez tranquille dans la persuasion où vous êtes que cet amour s'envolera dès qu'il ne sera plus défendu.

— Eh mais, dit le marquis que rien ne pouvait corriger de la fatuité de dire les lieux-communs qui sont l'esprit des sots ; je crois connaître assez les femmes pour pouvoir l'espérer, et je suis persuadé, à la manière dont la duchesse m'a reçu, qu'elle savait déjà que M. de Camballero était de son parti.

— Je vous en fais mon compliment, lui dit Fouriou du ton le plus sincère; les femmes sont si bizarres, mais il se pourrait bien que si vous vous montriez trop empressé, elle fît la fière.

— N'ayez pas peur, je la tiendrai en bride.

— Je m'en rapporte parfaitement à vous, reprit Léopold, quoique à votre place je ne fusse pas si pressé que vous de finir ce mariage.

— Et pourquoi cela ?

— Ah! dit Fouriou, il court de mauvais bruits sur la position de La Barlière, et il serait bien dur d'avoir sur les bras une femme fort peu séduisante de sa personne, et de ne trouver pour dot que des créances véreuses.

— Vous croyez? s'écria le marquis.

— Vous avez un moyen bien simple de le savoir : réglez vos comptes personnels avec M. de La Barlière. Cinq cent mille francs ne sont rien pour La Barlière s'il est en bonne position ; mais s'il hésite d'une minute, c'est que cela le gêne; la plus petite objection au remboursement immédiat sera un avis dont vous profiterez comme vous l'entendrez.

Ceci frappa vivement le marquis. Il parut réfléchir pour la première fois de sa vie avant de parler, et s'écria tout à coup :

— Ce sont les papiers que tu m'as volés, qui t'informent si bien de tout; il faut me les rendre.

Fouriou regarda Arthur avec un mépris souverain, et lui répondit :

— Il est possible que je fasse ce que vous me demandez, mais je le ferai quand cela me conviendra.

— Oublies-tu que je puis dire qui tu es?

— C'est un avantage que vous avez sur moi, car je ne sais pas encore qui vous êtes; mais je sais très-bien qui vous n'êtes pas. D'ailleurs, nous sommes liés maintenant l'un à l'autre. C'est un lourd fardeau que de vous traîner après soi; mais il faut bien accepter les charges que Dieu nous envoie.

Arthur se mit à rire pour cacher la honte qu'il éprouvait à s'entendre traiter de la sorte et à ne pouvoir s'en venger.

— Je suis un imbécile, je l'avoue, dit-il d'un air suffisant; mais jusqu'à présent je ne crois pas m'en être mal tiré. Cependant le dîner où nous allons peut être embarrassant pour vous, illustre et spirituel chevalier. Si je dis quelque sottise sur les affaires d'Espagne, et que je sois découvert, que deviendrez-vous?

— Vous avouez donc enfin, lui dit le gamin, que vous êtes un fripon; voilà le premier mot de bon sens que vous dites.

— Assez! s'écria Arthur.

— Ne rétractez pas l'aveu, dit vivement Fouriou, et tâchez de m'apprendre qui vous êtes pour que nous puissions agir de concert; sans cela, comme vous le dites, vous ferez quelque niaiserie. D'où venez-vous? qui êtes-vous? où avez-vous vécu?

Le marquis demeura fort embarrassé, et repartit :

— Cela, je ne puis le dire. Seulement je puis vous attester que le nom de Mun est le mien.

— Alors vous êtes quelque bâtard du vieux chevalier.

— Je ne puis rien vous répondre à cela.

— Eh bien! dit Fouriou, je le saurai.

— Ah! pour cela, dit le marquis, si vous le devinez jamais, je vous permets de me demander ce que vous voudrez.

— Ce que je voudrai? dit le gamin.

— Ce que vous voudrez.

— Eh bien, dit le gamin, n'oubliez pas la gageure.

— Et quel est votre enjeu, si vous ne le découvrez pas?

— Les papiers qui vous font marquis.

— Et quel délai exigez-vous?

— Quinze jours.

— Quinze jours soit.

— Bon! se dit le marquis; ce dîner-là passé, je me fais malade durant quinze jours pour éviter toute déconvenue, et une fois maître de la position, une fois instruit de tout ce que j'ignore, à moi la fortune, le succès, la puissance, les plaisirs. Je n'ai plus rien à craindre.

Ce fut sur cette belle détermination qu'il partit avec Fouriou pour aller dîner chez La Barlière,

Léopold et le marquis arrivèrent à sept heures du soir chez le banquier, où ils retrouvèrent quelques-uns des convives de la nuit précédente : Primarion et l'illustre Ribaud. Selon la promesse du gamin, M. de Camballero et mademoiselle de Ménarès étaient venus à ce dîner où devaient se décider de si graves intérêts. Outre les personnes que nous avons déjà nommées, il y avait dans ce salon trois ou quatre femmes, que madame de Pimpani avait pu choisir plus vieilles qu'elle et surtout plus désagréablement laides. Ainsi l'une d'elles, madame de Fairfandois, était une petite femme de quatre pieds tout au plus, si monstrueusement grasse, si furieusement rouge, si abominablement informe, que la maigreur de madame de Pimpani, alors même qu'elle n'eût pas été si habilement rembourrée, eût passé pour de l'élégance à côté de ce globe charnu. Madame de Fairfandois était, en outre de son obésité, entachée de mille petites grâces agaçantes et d'une petite voix flûtée, qu'elle modulait le plus languissamment du monde. Elle avait épousé M. le baron de Fairfandois en personne, et certes il y avait de quoi s'en vanter, lorsque l'on reconnaissait l'importance que M. le baron de Fairfandois attachait à sadite personne. Jamais, selon sa parole, il ne l'avait commise dans aucune action de la vie humaine. — J'ai envoyé mon valet de chambre savoir de ses nouvelles; j'ai fait dire au ministre par mon secrétaire; j'ai chargé mon intendant de répondre; je dirai à mon notaire de s'entendre avec vous; si vous voulez en parler à mon avoué, je verrai ce qu'on pourra vous faire proposer, etc. Jamais M. de Fairfandois ne semblait avoir fait rien de sa personne, et c'est pour cela que je disais que madame de Fairfandois avait lieu de se vanter d'avoir l'honneur d'être sa femme, si tant il est qu'il eût jamais daigné être son mari.

Indépendamment de ce premier repoussoir (en peinture on appelle repoussoir des tons violemment chargés, qui servent à faire ressortir par le contraste des tons moins grossiers et moins lourds), indépendamment, dis-je, de ce premier repoussoir, madame de Pimpani en avait découvert un second qui montrait une habileté merveilleuse. Celui-là n'était pas vieux comme les autres; celui-là était

madame de Reuné, femme de lettres à tous crins. Certes, elle n'avait pas plus de quarante ans, et l'ardeur de la pensée n'avait point fait blanchir ses cheveux et ne les avait pas éclaircis. La fatigue des veilles poétiques n'avait point creusé ses yeux et ridé ses joues; elle n'avait laissé aucune dent incisive dans les morsures que ses colères littéraires avaient infligées à certains critiques. A tout prendre, elle avait encore un visage potable, une taille admissible, des pieds et des mains d'une assez bonne forme; mais son visage était coiffé d'un si horrible turban, si horriblement jauni et si horriblement sale; cette taille était si négligemment abandonnée aux pressions inégales d'une robe complaisante; la robe elle-même était si graisseuse, le soulier si baroque, le gant si crasseux, que la parfaite propreté de madame de Pimpani, le minutieux arrangement de toute sa personne, en tiraient un lustre remarquable.

Mademoiselle de Ménarès n'était pas cependant la seule jeune fille du salon ; à côté d'elle était assise une belle enfant de seize ans, modestement vêtue, modestement assise, fraîche comme un ciel du matin, et que le hasard avait sans doute dotée d'un nom qui eût pu passer pour un sobriquet. On l'appelait Aurore. En effet, on eût dit que tout naissait en elle, le cœur, la beauté et l'intelligence. Elle causait avec dona Josepha de Ménarès, et lorsque M. le marquis de Mun vint saluer la duchesse espagnole, la fraîche Aurore leva sur lui un regard si lumineux qu'il en fut presque ébloui.

Déjà Fouriou, ou plutôt le chevalier de Mun, était devenu l'objet de la curiosité et de l'admiration de la partie féminine et semi-séculaire de l'assemblée : il était si petit, si gentil, que si on eût laissé faire madame de Fairfandois, elle eût assis le charmant enfant sur ses genoux pour lui faire mille jolies petites questions. Cependant le marquis commençait à se demander si on ne l'avait pas fait comparaître devant quelque conseil de famille, et, malgré l'importance que pouvait avoir pour lui cette soirée, il songeait au moyen de s'esquiver aussitôt après le dîner, lorsque la porte du salon s'ouvrit avec un certain fracas, et le domestique annonça, avec un éclat inaccoutumé : Madame de Primarion.

Madame de Primarion entra d'un pas résolu ; et madame de Pimpani la reçut comme si elle n'était pas belle et jeune; c'est-à-dire avec franchise et bonne grâce; M. de La Barlière vint la saluer profondément. Tandis que madame de Primarion s'asseyait et se mettait un lorgnon dans l'œil, elle serra la main au banquier, sans le regarder, en lui disant d'une voix décidée :

— Bôjour, cher, bôjour.

Elle promena son lorgnon sur toute l'assemblée, l'arrêta à trois ou quatre personnes de sa connaissance, hommes ou femmes, en leur faisant de petits signes de tête en guise de salut. L'examen fut plus long pour M. Arthur de Mun dont madame de Primarion parcourut la beauté d'un œil connaisseur, tandis qu'elle se penchait vers madame de Pimpani pour lui dire à voix basse :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est M. le marquis de Mun, répondit la marquise d'un air où la vanité de la femme aimée se mêlait à la vanité de la femme titrée ; comment le trouvez-vous?

— Ma foi, répondit madame de Pimpani, ça ferait le plus beau chasseur du monde.

— Comment l'entendez-vous? reprit madame de Pimpani d'un ton aigre.

— Sans malice, ma chère, répondit madame de Primarion; cet homme est superbe, voilà tout; il est né doublement heureux, car s'il n'était pas marquis et riche, il n'y a pas une maison un peu bien équipée où on ne lui donnât cent louis d'appointements pour l'avoir à son servive. Et quel est cet autre petit qui lui vient à la hanche?

— C'est son cousin, M. le chevalier de Mun.

— Oh! quel délicieux groom ça ferait! Sur un anglais de chasse, il serait délicieux à voir. Qu'est-ce que ça fait ces deux messieurs?

Madame de Pimpani fut tout à fait remise de l'appréciation de la beauté du marquis par l'appréciation de l'exiguité du chevalier; elle reconnut avec plaisir que la belle madame de Primarion n'avait que des pensées d'écurie vis-à-vis de ces messieurs, et que s'ils eussent été trois au lieu de deux, elle eût trouvé au troisième une tournure de cocher ou de piqueur. Elle répondit donc à la question de madame de Primarion:

— Mais ça vit ces messieurs.

— Ah! fit madame de Primarion qui ne répondit pas autrement, et qui fit un petit signe à Félix de La Barlière, que son frère venait de présenter au marquis et qui causait avec lui.

Le jeune homme s'approcha de la belle dame, qui lui dit d'un ton de voix fort masculin:

— Dites donc, Félix, est-ce que vous ne connaissez pas le rédacteur en chef d'un petit journal qu'on appelle, je crois, *le Cerbère?*

— Parfaitement, lui répondit Félix.

— Eh bien, dites-lui de ma part, d'abord qu'il est un âne, qu'il devrait s'abstenir de parler de chevaux et de confondre un anglais pur sang avec une vieille rosse normande. Qu'il dise de mes allures personnelles tout ce qu'il voudra, mais qu'il se permette d'écrire que Phœbé, vous savez, celle qui a couru aux dernières courses, a été battue d'une demi-longueur, tandis qu'elle n'a manqué le poteau que d'une demi-tête; qu'il se permette d'avancer que Benjoin a été obligé de la fouetter et de la lancer à fond de train pour lui donner un peu d'ardeur; qu'il se serve encore de la presse pour faire de la calomnie, et il peut être assuré que la première fois que je le rencontrerai, je lui coupe la figure à coups de cravache.

— Je ne manquerai pas de faire votre commission, lui répondit très-sérieusement Félix de La Barlière, et j'aime à croire qu'à l'avenir il se montrera plus juste et plus galant... pour Phœbé.

L'accent dont cette phrase avait été prononcée, la manière dont M. Félix en avait suspendu les derniers mots, annonçaient sa prétention à faire de l'esprit, mais madame de Primarion n'avait point écouté, et déjà Gustave s'était approché sur un de ses signes familiers et impératifs avec lesquels elle avait l'habitude de transmettre ses volontés d'un bout du salon à un autre.

— Vous êtes bien gentil, Gustave, lui dit-elle; je vous avais prié de m'envoyer l'adresse de votre vernis pour les sabots de mes chevaux, et vous m'oubliez absolument.

— Point du tout, dit Gustave. Je croyais vous voir hier aux Français, et je voulais vous la remettre moi-même: la voici.

— Est-ce que c'était bien, hier?

— Pas mal.

— Avec qui étiez-vous?

— Comme à l'ordinaire.

— A propos, voulez-vous une place dans le quadrille de Baucher; il cherche une petite femme gentille.

— Non, merci, Ribaud m'a promis de la faire entrer à la Renaissance.

— Où est-ce ça, la Renaissance?

— Dans l'ancienne salle Ventadour.

— Ça pourrait faire un beau manége.

La conversation équestre de madame de Primarion fut interrompue à ce moment par l'arrivée fulgurante d'une autre belle dame. On l'annonça sous le nom de madame de Prussien. C'était une femme de trente-six ans, d'une fraîcheur de rose de Provins, ni grasse ni maigre, ni laide ni belle, mais d'une longueur colossale. Elle profitait de l'immensité de sa taille, comme un architecte d'un vaste terrain, pour y dessiner une foule de petits accidents propres à y poser des diamants. Autour d'un long cou, elle portait un carcan fermé par une boule de diamants; sa robe de velours était montante, et le corsage en pointe descendait hors de toute mesure, de façon à obtenir une longueur de plusieurs pieds. Cette longueur permettait à madame de Prussien de développer une double chaîne de diamants, arrêtée tous les trois pouces par d'énormes broches en diamants. La longueur fabuleuse de ses bras lui plaisait assurément, parce qu'elle lui permettait de mettre, les uns au-dessus des autres, trois ou quatre bracelets éblouissants de diamants. Ses boucles d'oreilles en grappe lui traînaient sur les épaules, malgré la longueur démesurée de son cou; des peignes de diamants retenaient, écartés sur son front, de longs cheveux à l'anglaise, et le chignon grec qu'elle portait avait une chaîne de diamants à chaque tresse dont il était composé. Elle était suivie par un gros homme court, pataud, commun, tout vêtu de noir, fort diamanté aussi, mais dont l'air rusé et le malicieux sourire annonçaient que, s'il se sentait ridicule, il se croyait au-dessus du ridicule. Arthur avait déjà questionné Ribaud sur les femmes avec lesquelles il allait dîner. Il avait appris que madame de Fairfandois était une baronne de la restauration. De Fairfandois était, pour sa part, un ancien commis des finances, qui avait eu l'esprit de se faire royaliste en 1814, et de prendre la place de son chef de division. Aux cent-jours il avait suivi le roi à Gand, et avait été à son retour investi d'une commission de liquidation. Il paraît qu'il avait liquidé si dru, si serré, si vite, qu'en 1818 il passait déjà pour posséder, sur la tête de sa femme, trois ou quatre millions en rentes sur l'Etat. Depuis ce temps, il avait été intéressé dans la liquidation de l'indemnité aux émigrés, de l'indemnité aux colons de Saint-Domingue, aussi n'y avait-il rien de plus liquide et de moins clair que les sept ou huit millions qu'il possédait sur la tête de son fils en 1830, époque à laquelle il se fit nommer conseiller à la cour des comptes, dont il était un des magistrats les plus rigides, ne laissant passer aucune erreur, et capable de reconnaître une faute à la manière dont était faite la queue d'un 9. Il s'en vantait, et il avait donné en ce genre des preuves d'une sagacité que l'habitude des mauvais comptes avait pu seule rendre si experte. Arthur n'était guère

curieux qu'à l'article des femmes, et avait été surtout très-agacé par les allures de madame de Primarion ; mais il ne put obtenir de Ribaud d'autre réponse que celle-ci.

— C'est madame de Primarion.

— Je l'ai entendu nommer ; mais qu'est-elle ?

— C'est la femme de Primarion, avec qui vous avez soupé la nuit dernière.

— En parle-t-on? avait dit Arthur d'un air régence.

— On ne m'en parle pas, avait répondu Ribaud d'un ton sec, donc je ne saurais qu'en dire.

Le marquis crut comprendre que madame de Primarion et Ribaud étaient deux ennemis acharnés, d'autant qu'ils ne s'étaient ni salués ni regardés. Il crut donc ne pas devoir pousser cette reconnaissance plus loin, et se rabattit sur celle qui s'était fait annoncer sous le nom de madame de Prussien.

Sur ce sujet, Ribaud fut beaucoup moins discret que sur madame de Primarion, et raconta sur M. de Prussien et sa femme autant et plus que ne l'eût peut-être voulu le marquis.

En effet, il commença par l'origine même du nom de M. de Prussien. On le disait né de la première invasion faite par les ennemis de la révolution française. Une jeune fille d'un village de la frontière avait été surprise, dit-on, par deux ou trois soldats dans une ferme isolée, où ces messieurs avaient exercé ce qui s'appelle en termes polis les droits de la guerre. Plus tard, les bons paysans, au lieu de plaindre, de protéger, de venir en aide à la pauvre fille, n'avaient rien trouvé de mieux que de l'appeler madame Prussien. Le fils qui lui était né s'était appelé le petit Prussien, et n'avait reçu d'autre éducation que les coups de poing, les injures et le mépris de ses camarades. Un beau jour donc, à l'âge de dix ans à peine, il s'était enfui de sa commune et était venu à Paris. Prussien avait été décrotteur ; de décrotteur sur pavé, il s'était fait décrotteur en boutique ; étant décrotteur en boutique, il avait installé à côté de lui, dans un passage renommé, une entreprise à trois sous la séance, papier compris. Quelques années après il avait fait l'entreprise générale des choses qu'il n'avait d'abord exploitées qu'en particulier ; à cette entreprise générale, il avait joint celle des boues, ce qui était déjà un peu plus propre ; de l'entreprise des boues, il avait sauté à l'entreprise des pavés ; de l'entreprise des pavés à celle de l'éclairage, et à l'heure présente il venait de créer l'entreprise des trottoirs parquetés. Cet homme avait fait suer à la ville de Paris, de tous les besoins qu'elle éprouve, de toutes les améliorations qu'elle a subies, de toutes les inventions dont elle est engouée, plus de millions que M. de Fairfandois n'en avait trouvé dans la manipulation des créances sur l'État,

Quant à madame de Prussien, il y en a qui prétendaient l'avoir vue trôner chez un de ces chaudronniers auvergnats, pour qui il semble que Regnard ait écrit ce vers :

Dans ses heureuses mains le cuivre devient or.

On ajoutait que par un admirable instinct, bien supérieur à toute la science médicale, le Prussien avait deviné que le chaudronnier était affecté d'une maladie qui devait nécessairement l'emporter au bout de trois ou quatre ans. Durant tout ce temps, il avait couvé des yeux la chaudronnière et ses cuivres, si bien que, le décès prévu étant arrivé, la chaudronnière s'était trouvée à point pour convoler à

de secondes noces. C'était là le plus grand événement de la fortune de M. de Prussien, car sa fortune avait été sa vie; jamais, avant ni depuis son mariage, il ne s'était occupé d'autre chose : nulle autre femme que la sienne n'avait appelé un seul de ses regards; il l'aimait plus que lui-même, mais beaucoup moins qu'une bonne spéculation : madame de Prussien était fort heureuse. Battue par un premier mari, l'indifférence du second lui semblait le comble de la félicité. D'ailleurs n'avait-elle pas autant de diamants qu'une duchesse qui en a beaucoup; n'avait-elle pas une voiture, et si son mari l'obligeait à s'ennuyer une fois par semaine aux Italiens, ne lui permettait-il pas tout le reste de la semaine de louer des loges à l'Ambigu-Comique et aux Folies-Dramatiques? Leur position de parvenus n'embarrassait aucun des deux époux; madame de Prussien se croyait la femme du meilleur goût et du meilleur ton possible, et M. de Prussien, quoique averti par son bon sens qu'il manquait de la plupart des qualités qui font un homme du monde, se disait, quand il ne le disait pas tout haut, que c'était chose fort inutile, quand on avait de l'argent, puisque, grâce à cet argent, on vous dispensait d'avoir ces qualités. Les empressements de Primarion pour M. de Prussien faisaient foi de la vérité de cet axiome. M. de Fairfandois seul, fort de sa fortune incontestée, quant au chiffre, traitait M. de Prussien avec un dédain aristocratique, et de son côté, M. de Prussien, fort d'une richesse qui n'avait rien à démêler avec les corruptions gouvernementales, traitait M. de Fairfandois avec une froideur qui ressemblait beaucoup au mépris qu'on a pour un fripon. Cette illustre société se trouvant enfin au grand complet, on annonça que le dîner était servi. La disposition des places avait été faite avec une préméditation qui n'amena peut-être pas les résultats qu'on attendait de cet arrangement, mais qu'Arthur trouva tout au moins extraordinaire. Ainsi, M. de La Barlière fit asseoir à sa droite mademoiselle de Ménarès, et Fouriou auprès d'elle, tandis que madame de Pimpani gardait à sa gauche M le marquis de Mun, flanqué de madame de Fairfandois. Arthur ne put méconnaître le sentiment qui avait dicté cette disposition à la marquise: d'ailleurs elle l'en avertit suffisamment par une douce pression de genou, ce qui coupa court au bon appétit que notre héros se sentait un moment avant de se mettre à table. Cependant il se consola un peu en voyant le gamin causer activement avec mademoiselle de Ménarès, et il ne douta pas un moment qu'il ne s'occupât, avec son habileté ordinaire, à rendre la jeune duchesse favorable à ses prétentions. La société était composée de carlistes au premier chef, tous gens fort instruits des moindres intérêts de la cause, de façon qu'au bout de quelques instants, la conversation se mit sur un terrain qui eût dû être parfaitement familier à M. le marquis de Mun. Le malheureux ne trouva qu'un moyen pour échapper aux interpellations qui lui arrivaient de tous les coins de la table, ce fut de s'occuper de ses deux voisines avec un empressement qui parût l'absorber tout entier. Il s'adressa d'abord à madame de Fairfandois, dans l'espoir que celle-ci n'attacherait aucun sens déterminé à cet empressement, mais il n'eut pas plutôt lâché trois ou quatre phrases semi-galantes, que la baronne, aussi charnelle que charnue, se mit à lui faire de petits yeux langoureux, et à lui parler d'un ton quasi-mourant. L'œil courroucé de madame de Pimpani apprit à Arthur avec quelle bonne foi on accueillait ses attentions; et comprenant l'immense danger

qu'il y avait à irriter madame de Pimpani, il se retourna vers elle pour échapper à la question d'Espagne qui ne cessait de bourdonner à ses oreilles. Le malheureux s'engouffra dans l'abîme qu'il voulait éviter : il y marcha en désespéré, la tête baissée, les yeux fermés. Madame de Pimpani en rayonna de tous ses attraits; mais madame de Fairfandois avait été trop vivement alléchée par les premières attaques d'Arthur pour ne pas tâcher de disputer la victoire. L'infortuné marquis se trouva donc entre deux feux, ou, si vous l'aimez mieux, entre Charybde et Scylla; madame de Pimpani accepta le combat avec une assurance dédaigneuse ; et jamais, au grand jamais, ville prise, surprise, reprise et perdue par deux armées ennemies, ne fut plus saccagée que ce pauvre Arthur. Jamais jeune homme ne fut si complètement abandonné au pillage de deux vieilles femmes. Enfin, au dessert, madame de Pimpani, qui n'avait à vrai dire maintenu la bataille que pour mieux montrer la défaite de son ennemie, madame de Pimpani planta son drapeau sur le malheureux Arthur, et traîna le captif à son bras jusqu'au salon, où il alla tomber éperdu, brisé, anéanti, sur un canapé où il chercha un moment à se remettre. Les fils La Barlière et Primarion riaient à gorge déployée, tandis que Ribaud faisait dans un coin un bout de feuilleton sur cette affaire. Mais Arthur trouva un auxiliaire dans une personne sur laquelle il n'aurait certes pas compté. Madame de Primarion avait remarqué, avec un certain dépit, que M. Ribaud avait accordé à mademoiselle Aurore une attention qu'il n'eût certes pas prêtée à l'œuvre de son meilleur ami. Elle se dit en elle-même : Si ce marquis de province est absolument bête, il n'en est pas moins absolument beau. Je veux apprendre à ce fat de Ribaud qu'il a trop de ventre pour son peu d'esprit, et qu'il ne devrait pas se montrer si empressé à se moquer des autres. » En vertu de ce raisonnement, et pendant que les quarantenaires de la société, hommes et femmes, se choyaient de café sous la direction de madame de Pimpani, madame de Primarion s'approcha du groupe joyeux, et s'emparant de Gustave, lui dit avec sa rude franchise :

— Je veux parler à ce marquis.

— Que diable en voulez-vous faire? lui dit Gustave.

— J'ai envie de le désinfecter de madame de Fairfandois et de...

— Chut.., chut..., lui fit Gustave; nous sommes en famille de patriarches, et les tantes sont comprises dans le respect filial que nous devons aux grands parents.

— Je vous aime, reprit madame de Primarion, parce que vous avez la bonne grâce de vos vices; mais je ne pardonne pas à Ribaud ses airs modestes et langoureux pour mademoiselle Aurore.

— Il y perdra ses avances.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète, c'est qu'il les ait faites.

Grâce à ces trois ou quatre paroles, ils arrivèrent près du canapé où se trouvait Arthur, si absorbé, si étourdi, qu'il ne s'aperçut pas que madame de Primarion le touchait sous prétexte de regarder un tableau au-dessous duquel il était assis.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit madame de Primarion.

— Cela passe pour un Vander Meulen, dit Gustave.

— C'est possible, reprit madame de Primarion; les chevaux sont au moins Flamands.

Arthur se leva à ce moment en s'excusant, et madame de Primarion le remercia par un sourire qui montra les plus belles dents du monde.

— Montez-vous à cheval, monsieur le marquis ? lui dit-elle aussitôt.

Arthur se rappela avoir été un des cavaliers les mieux assis du manége de Versaîlles, et s'empressa de répondre :

— Oui, Madame.

— Eh bien, Gustave, pourquoi ne nous amenez-vous pas demain M. de Mun à Antony? il suivrait la course au clocher avec nous.

— Mais je le ferai avec grand plaisir, si cela peut lui être agréable, dit Gustave.

— Ce serait aussi un grand plaisir pour moi, dit le marquis; mais je n'ai point de chevaux.

— Qu'à cela ne tienne, dit madame de Primarion; Gustave vous en prêterait un, et, dans tous les cas, je vous donnerais un des miens. Précisément, j'ai un cheval alezan dont je suis ennuyée, une bête superbe, mais que j'ai depuis un an. J'ai eu fantaisie de m'en défaire il y a quinze jours, et j'en avais trouvé un excellent prix : mais j'en avais besoin pour suivre une chasse au courre, et je l'ai gardé. Aujourd'hui, il est tout à fait à votre service; il m'a coûté deux cents louis.

— En ce cas, dit M. de Mun, c'est deux cents louis que je vous dois, Madame.

— C'est convenu, dit madame de Primarion ; à demain, monsieur le marquis.

Arthur salua, et Gustave dit à madame de Primarion :

— Votre cheval ne vaut pas quinze cents francs, ma chère.

Madame de Primarion regarda Gustave d'un air indicible, et lui dit en riant :

— Mon dieu, que vous êtes inepte quelquefois!

Gustave la regarda à son tour, et chercha à comprendre le sens de l'accusation, mais il ne put y parvenir, et repartit :

— J'avoue... j'avoue...

— Rassurez-vous, patriarche, lui dit madame de Primarion, votre marquis ne sera pas volé.

— Je paie le cheval quatre cents louis à ce compte, dit Gustave qui avait compris à ce qu'il paraît.

— Ah! mon pauvre Gustave, reprit madame de Primarion, on voit bien que vous avez l'habitude de marchander des filles.

Madame de Pimpani s'approcha.

— Que disiez-vous à M. de Mun? ma chère,

— Je lui vendais un cheval, dit l'amazone en passant. Est-ce que le petit salon n'est pas éclairé ?

— Il doit l'être. Ces messieurs y sont déjà.

— Merci, ma chère. Gustave, demandez donc des cigarres à mon mari ; les vôtres sont détestables.

— Si nous faisions fumer le marquis, dit Primarion en s'approchant.

— J'ai horreur de la pipe! s'écria vivement la marquise de Pimpani.

— Bah, bah! dit madame de Primarion, il faut aguerrir ce jouvenceau ; amenez-le, Primarion.

Le banquier, qui avait entendu la proposition, fit un signe à sa sœur, qui consentit à ce qu'on débauchât M. le marquis de Mun. Celui-ci, entraîné dans le petit

salon, fut stupéfait en remarquant que madame de Fairfandois y était déjà installée avec Ribaud et Félix de La Barlière, fumant avec un abandon oriental des petits cigarres, aussi parfaitement puants que tout tabac peut l'être. Madame de Primarion elle-même était déjà allumée, et offrit du feu à notre héros, c'est-à-dire qu'elle s'approcha de lui, le cigarre à la bouche, tandis qu'Arthur allumait de même le sien. Cette espèce de baiser de cigarre à cigarre, ce feu qui s'allume bout à

bout par l'aspiration des lèvres, fit frissonner notre marquis. D'ailleurs, ce qu'il voyait était si nouveau pour lui : des femmes du monde fumant, c'est-à-dire commettant la saleté que les grandes dames de sa jeunesse eussent expressément défendue à leurs palefreniers, si un drôle de cette espèce eût même osé se le permettre dans les cours de leur hôtel ; cela lui paraissait si étrange, si impossible, qu'à travers le nuage de fumée qui l'étourdissait un tant soit peu, et qui lui voilait les objets dont il était entouré, il s'imagina un moment être en proie à un rêve confus et vaporeux. Madame Primarion cependant lui lançait à la fois les regards les plus ardents et les bouffées de tabac les plus provocantes. Qu'il rêvât ou qu'il

fût éveillé, la vanité lui dit qu'il avait l'air d'un sot, et, malgré l'horrible mal de cœur qu'il éprouvait, il se mit à fumer avec fureur en parlant chevaux d'un style assez savant, quoiqu'un peu arriéré, pour que madame de Primarion redoublât d'attention et de fumée, et lui rappelât à plusieurs reprises sa promesse d'assister le lendemain à la course d'Antoni. Arthur le jura d'une façon à faire écouter tous ceux qui étaient présents, et, soit le trouble que lui causaient les attitudes fières et accusées de madame de Primarion, soit l'émotion du cigarre qu'il absorbait comme si le feu qu'y avait mis la belle amazone passait dans ses veines, il ne s'aperçut pas de l'étonnement qu'il causait et ne devina pas pourquoi madame de Fairfandois quitta le salon aussi furtivement que possible. Aussi ne comprit-il pas bien le motif de l'avis qui lui fut glissé dans l'oreille tout à coup.

C'était Fouriou qui venait d'arriver, et qui examina rapidement la position respective des personnages. Probablement il y comprit un danger, soit pour lui, soit pour le marquis, car il vint brusquement se mêler à l'entretien d'Arthur avec madame de Primarion, et demanda à son tour du feu à la belle fumeuse. Celle-ci lui tourna le dos en lui répondant d'un ton cavalier :

— Pardon, Monsieur, mais je ne pourrais me baisser jusqu'à vous.

On eût dit que le gamin commandait même aux choses qui semblaient lui être désagréables, car il se retourna vivement vers Arthur en lui disant :

— Il était temps que je vinsse vous débarrasser de cette femme.

— Plaît-il? fit le marquis, de qui parles-tu?

— Retournez-vous et regardez, dit tout bas Fouriou.

Arthur obéit, et aperçut à l'entrée du salon madame de Pimpani et mademoiselle de Ménarès qui regardaient curieusement ce qui s'y passait sans paraître cependant oser pénétrer tout à fait dans cette atmosphère puante. Pendant qu'Arthur, dont la vue devenait plus incertaine à chaque instant et dont l'estomac, barbouillé par l'influence inaccoutumée du cigare, lui faisait monter au cerveau des vertiges qu'il prenait pour des émotions, Fouriou lui dit tout bas :

— Mademoiselle de Ménarès, ce me semble, y met de la complaisance; elle veut, pour ainsi dire, vous offrir l'occasion de réparer la négligence que vous avez montrée à son égard; car enfin ce dîner a été donné surtout en vue de vous rapprocher, et vous n'avez pas daigné lui adresser la parole.

Arthur comprit confusément la sagesse de cet avis, et s'avança le plus également qu'il put auprès de mademoiselle de Ménarès. Fouriou le suivait d'un œil si curieux et si méchant à la fois, que quelqu'un qui l'eût remarqué eût deviné aisément qu'il y avait un piége dans l'avis qu'il venait de donner au marquis. Cependant celui-ci avait salué dona Josepha, et commençait la phrase suivante :

— J'ose prier madame la duchesse de m'excuser si... (un hoquet interrompit la phrase) si jusqu'à ce moment... (un haut le cœur plus violent arrêta encore le marquis) je n'ai pas...

Un cri d'horreur et de dégoût se fit entendre à l'instant; mademoiselle de Ménarès se recula épouvantée avec madame de Pimpani, et alla se cacher avec elle dans son appartement, tandis que La Barlière entraînait M. de Mun, et que madame de Primarion disait d'un air bienveillant :

— Les premières fois, le cigarre fait toujours cet effet-là.

CHAPITRE XVII.

Toujours les mêmes sottises. — Ou, si l'on veut, nouvelles sottises.

La vie allait vite pour le marquis : chaque journée lui amenait une leçon, une déception ou une chute.

On eut beau raconter l'aventure de ce grand seigneur qui passait pour un des hommes les mieux appris de la cour, et à qui pareille chose était arrivée à une table de wisth, où était assise une fille de France ; M. de Mun n'en passa pas moins pour une espèce de manant hideux, surtout quand Ribaud ajouta charitablement que la veille on avait été obligé de le jeter ivre-mort sur un canapé, et d'ailleurs madame de Fairfandois tira de ceci une conclusion qui parut assez raisonnable à Fouriou, c'est qu'une dauphine de France peut pardonner à un courtisan ce qu'une jeune fille ne pardonne jamais à un prétendu.

Ainsi, quoi qu'il eût d'aveuglement, il fallait bien qu'il reconnût que jusqu'à ce moment rien ne lui avait réussi que par le secours d'un autre, et qu'il avait gâté tout ce qu'il avait touché. Mais ce retour sur lui-même n'avait point eu pour résultat de lui faire s'attribuer personnellement les sottises qu'il commettait : les circonstances étaient toujours et à propos de tout, les seules coupables. Une des choses les plus remarquables de l'organisation humaine, c'est que l'individu qui manque le plus absolument d'idées, de calcul, de prévision, de raison pour se conduire, trouve de toutes ces qualités en abondance pour s'excuser. Il a une réponse prête pour toutes les accusations, et s'il ne lui arrive pas toujours de persuader ces esprits impitoyables qui n'admettent comme valeur probante que les résultats, il n'en gagne pas moins quelques-uns, et il se gagne surtout lui-même. Quelques heures avant son accident, le marquis avait pris une résolution pleine de sagesse, c'était d'affecter une maladie, de se cloîtrer durant quinze jours, et d'obtenir, par le gain de sa gageure contre Fouriou, les terribles papiers qui faisaient la force de celui-ci, et qui devaient lui donner tous les avantages qu'avait le gamin. Le marquis oubliait que peut-être ces papiers n'avaient de valeur qu'autant que celui qui les possédait savait les lire ; et c'est une chose si rare en ce monde que de savoir lire. Savoir lire, c'est-à-dire pénétrer dans le sens de chaque phrase, saisir l'intention de chaque mot, découvrir la vérité dans le mensonge écrit, rapprocher les contradictions, nouer ensemble les événements, deviner l'inconnu par le connu, combler par la logique les intervalles qu'une correspondance, quelle qu'elle soit, laisse toujours vides et obscurs ; c'est un art, c'est une science, disons mieux, c'est un génie qui manquait complètement au marquis.

Cependant, s'il était probable que ces papiers n'auraient jamais pour lui la complète signification qu'ils avaient eue pour Léopold Fouriou, s'il était certain que le marquis était incapable d'en extraire tout ce que le gamin y avait découvert, ils devaient toutefois lui être d'une utilité relative, et le parti vraiment sage eût été de s'en tenir à sa première résolution.

C'était là la question que le marquis agitait avec lui-même le lendemain matin de sa mésaventure. Mais quelle fuite honteuse c'eût été après l'horrible accident

de la veille! Gustave La Barlière, pour le consoler, lui avait raconté le fait du grand seigneur à qui pareille chose était arrivée, et avait ajouté qu'on avait trouvé d'une supériorité admirable qu'il eût reparu le lendemain à la cour, comme si rien ne s'était passé, sans en faire d'excuse à personne. Pour imiter un si illustre exemple, il fallait donc suspendre au moins d'un jour la résolution qu'il avait prise : il fallait se montrer, et se montrer publiquement. Il n'y avait pour cela rien de mieux que de se rendre à la course, où l'attendait madame de Primarion, et à laquelle Gustave lui avait annoncé qu'assisteraient les plus intrépides lionnes de Paris. Ce mot de lionnes étourdit visiblement le marquis, et Gustave ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise. Si ce n'eût été la façon de parler d'Arthur, qui annonçait un homme d'une éducation assez distinguée, ses connaissances en beaucoup de matières, connaissances très-arriérées, mais qui dénotaient une étude sérieuse ou une habitude consommée des choses passées, Gustave aurait cru à certains moments qu'il avait affaire à un homme qui voulait jouer un rôle sans en avoir la moindre notion; mais il y avait dans l'ignorance du marquis des lueurs de savoir-vivre qui éclipsaient à certains moments toutes les prétentions de Gustave : une discussion s'étant ouverte sur les anciennes chasses à courre, Gustave fut battu avec une telle supériorité qu'il fallut bien qu'il reconnût dans le marquis une science très-particulière des choses inutiles de la vie, ce qui, à toutes les époques, est la marque distinctive de l'homme bien né. La Barlière en conclut qu'Arthur avait été élevé par un père qui avait dû être un courtisan achevé de l'ancien régime, et qui avait appris à son fils à être ce qu'il avait été, oubliant que le temps avait marché. Cette idée une fois admise, il pensa à considérer le marquis sous ce point de vue, et à s'amuser de ses étonnements, en le mettant en présence des objets qui devaient lui être tout à fait inconnus.

La course ne devait commencer qu'à une heure de l'après-midi, sans compter les retards imprévus, qu'il faut toujours prévoir, et qu'on peut certainement calculer à une heure au moins. Il n'était que dix heures du matin, et Gustave proposa à Arthur d'aller faire une promenade.

— A midi, nous monterons en voiture, lui dit-il, nous trouverons nos chevaux tout frais à Antoni, où j'ai envoyé les miens et le vôtre.

— Ah! dit Arthur, qui se rappela seulement alors son marché de la veille.

— Et, après la course, nous allons tous dîner à la campagne, chez Primarion; il m'a chargé de vous inviter, et je crois que nous y trouverons quelqu'un que vous ne serez pas fâché de voir.

— Qui cela?

— Mais mademoiselle de Ménarès; je crois avoir entendu dire qu'elle y allait avec ma tante.

Le marquis dissimula l'embarras qu'il éprouvait à l'idée de se retrouver en face de mademoiselle de Ménarès, après le singulier souvenir qu'il lui avait laissé la veille. Arthur désirait, avant de sortir de chez lui pour faire la promenade proposée par Gustave, et aller ensuite à la course, Arthur, dis-je, désirait vivement revoir Fouriou. D'après les renseignements que lui avait donnés son valet de chambre (présent dudit Fouriou), celui-ci était rentré fort tard, et ressorti de très-bonne heure. Où il avait été le matin même, notre héros s'en occupait fort peu;

mais ce qu'il avait fait dans la soirée de la veille l'intriguait vivement. Le petit chevalier, car déjà Arthur lui concédait ce titre sans trop de répugnance, le petit chevalier avait dû recauser avec mademoiselle de Ménarès, et le marquis désirait savoir comment il avait expliqué et atténué l'horrible tort qu'il avait eu envers la robe de la grandesse espagnole.

Cependant, comme Gustave le pressait vivement de le suivre, le marquis lui dit avec cette éternelle impertinence que rien ne pouvait tenir en bride :

— Je suis fort inquiet de mon petit cousin qui m'est échappé malgré ma défense formelle de sortir sans moi, et je crains qu'il n'ait été faire quelque sottise à laquelle il me sera fort difficile peut-être de remédier.

— Entre nous, repartit Gustave, je crois votre petit cousin fort sûr de tout ce qu'il fait, et s'il arrivait par hasard que cela ressemblât à une sottise, il se pourrait bien qu'au fond ce fût une spéculation.

Gustave fut frappé sans doute en ce moment de la différence qui existait entre le chevalier et le marquis, et tandis que celui-ci reconnaissait en lui-même la vérité de l'observation qui venait de lui être faite, La Barlière reprit :

— Est-ce que vous avez été élevés ensemble ?

— Avec qui ? fit Arthur.

— Mais avec le petit chevalier.

— Avec ça ! dit le marquis, toujours empêtré de l'idée du gamin en souquenille, et dont l'orgueil aristocratique se révoltait sans cesse contre son association forcée avec ce petit misérable ; avec ça, non certainement.

— Cela se voit aisément, repartit La Barlière d'un ton ironique qui eût dû prouver à Arthur la différence qu'on faisait entre lui et le gamin. En effet, il vit une différence, mais il la jugea en sa faveur.

De par le ciel, je vous le jure, lecteur, c'est une terrible chose que d'avoir à peindre un sot ; il faut dire et redire jusqu'à la satiété, l'admirable faculté qu'il possède de traduire toutes choses à son avantage ; il n'est si minime circonstance de sa vie, si petit repli de son cœur, si obscur recoin de son être, où la vanité ne pénètre, et qu'elle ne remplisse exactement ; comme le métal en fusion jeté dans un moule, il s'infiltre jusque dans ses sinuosités les plus ténues, jusque dans ses cavités les plus étroites. Aussi, lorsque la statue est bien coulée, tout est bronze, le petit doigt comme le corps, les poils de la moustache comme les cheveux, et si le héros qu'on représente avait une verrue sur le nez, la verrue est de bronze. Il en est de même pour le sot : quand la nature l'a bien coulé en sottise, il est sottise partout, jusqu'à la plus fine pointe de ses cheveux, jusqu'à l'extrémité de ses ongles, jusqu'à la verrue, s'il en a une.

Après ce cri de douleur sur la difficulté de la tâche que je me suis imposée, je reviens à mon récit, et nous allons suivre maintenant le marquis et Gustave de La Barlière, descendant bras dessus bras dessous le boulevard des Capucines pour aller jusqu'à la Madelaine, où ce jour-là se tenait le marché aux fleurs. Le marquis, se sentant fort des révélations que lui avait faites Fouriou au sujet des envois fréquents que le frère de Gustave faisait à la fausse comtesse de Trobanowski, et voulant lui faire entendre que si on l'aidait au mariage, il avait aussi les moyens de réussir, dit finement :

— Est-ce que vous êtes comme votre frère Félix : est-ce que vous faites votre cour avec des charretées de roses et de tulipes?

— Tiens! lui dit Gustave d'un air surpris et contrarié, d'où savez-vous cela?

— Mais, reprit Arthur, tout fier d'avoir enfin un petit avantage sur quelqu'un, je le sais de bonne source, et peut-être en sais-je plus que vous ne vous imaginez.

Gustave parut sérieusement mécontent, et, fronçant le sourcil, il répondit très-froidement :

— Il faut que je vous dise, monsieur le marquis, entre nous qui avons la réputation de nous moquer de tout, il y a cependant une mesure que nous ne dépassons jamais; nous livrons à la plaisanterie de nos amis, tant que cela leur convient, les liaisons comme celle de Primarion et de Lucienne, comme les miennes, si vous voulez, avec Nichon; mais lorsqu'il s'agit d'une passion grave, profonde, et à laquelle un homme a attaché son bonheur et son avenir, nous la respectons, et nous évitons d'en parler légèrement. Félix ne serait pas mon frère que je vous dirais cela comme je vous le dis maintenant.

Le ton et la leçon déplurent au marquis, qui répliqua assez aigrement :

— Je n'avais aucune envie de manquer au respect qu'on peut devoir à la passion de monsieur votre frère, puisqu'elle est si sérieuse que vous dites; seulement, d'après certains renseignements qui me sont tout à fait personnels, j'aurais pu croire que c'était une fantaisie ou plutôt une erreur dont il était permis de s'amuser.

Gustave parut encore plus contrarié de la persistance du marquis, et répliqua plus sèchement encore :

— A mon sens, le cœur ne commet pas d'erreurs, et quand un homme aime une femme, il y a une chose sur laquelle il ne se trompe certainement pas, c'est son amour, qu'elle le mérite ou non aux yeux de certaines gens.

— Vous admettez cependant, reprit le marquis, sans s'apercevoir, ou plutôt sans tenir compte de la mauvaise humeur de son interlocuteur, vous admettez cependant que, s'il ne peut pas y avoir d'erreur sur le sentiment qu'on éprouve, il peut y en avoir sur la valeur de la personne qui l'inspire.

— C'est l'affaire de celui qui aime de juger cette valeur.

— Mais ne peut-il pas être dupe de...

— De lui-même, reprit sèchement La Barlière, c'est encore son affaire.

— Vous ne supposez donc pas, reprit avec une ténacité stupide le marquis, qu'une intrigue habilement ourdie...

— Monsieur de Mun, dit vivement Gustave en interrompant encore Arthur, je ne sais ni ne veux savoir à quoi tendent vos insinuations; il ne me convient à aucun titre de me mêler des affaires de mon frère, ce n'est qu'à cette condition que je puis exiger de lui qu'il ne se mêle point des miennes, et comme je suppose qu'elles vous sont fort indifférentes, je vous conseille de faire comme moi.

Notre marquis n'était pas de force à comprendre la partie cachée de ce raisonnement; nous-mêmes nous ne pourrions guère l'expliquer à nos lecteurs en ce moment, et nous attendons que l'intelligence de Fouriou en ait percé le secret pour la leur apprendre. Nous resterons avec Arthur, et nous serons forcés de dire

que, malgré l'avis très-direct qui venait de lui être donné, il n'en persista pas moins, et répartit d'un ton rogue :

— C'est parce que ses affaires me regardent peut-être plus personnellement que vous ne le croyez que je m'en occupe.

— Ma foi, à votre aise, dit La Barlière en bâillant et d'un air tout à fait dégagé; mais quant à moi, je ne voudrais pas perdre une minute à m'informer si madame une telle est ce qu'elle paraît être ou ne l'est pas, attendu que je suis fort convaincu que celui qui a le premier intérêt à le savoir le sait parfaitement, et que, s'il continue cependant ses assiduités, c'est que cela lui convient. Sur ce, expliquez-vous-en avec Félix si vous y avez un intérêt direct, car il me semble l'apercevoir à l'autre extrémité du marché, faisant sa récolte ordinaire.

Comme il disait cela, ils virent une petite charrette, traînée par un enfant, et accompagnée par Félix, passer le long du trottoir, et tandis que le jeune La Barlière abordait son frère et le marquis, celui-ci laissa échapper un cri de surprise. Dans l'enfant qui traînait la charrette, il venait de reconnaître Fouriou en personne. Léopold tira la langue, le poudra (c'est-à-dire lui adressa ce geste indicible du gamin parisien, qui envoie la bravade et la moquerie au nez des passants comme les perruquiers d'autrefois envoyaient la poudre sur les vénérables perruques de nos aïeux), puis il passa fièrement, tandis que les deux jeunes La Barlière s'informaient à Arthur de la cause de son exclamation.

— Quel est l'enfant, dit M. de Mun, qui emporte ces fleurs?

— Ah! je comprends votre étonnement, reprit Félix : n'est-ce pas qu'il a une

ressemblance prodigieuse avec votre petit cousin le chevalier; cela m'avait d'abord frappé hier soir légèrement; mais cela m'a paru véritablement extraordinaire ce matin.

— C'est singulier, dit Gustave d'un air assez distrait, et en considérant une femme qui marchandait quelques fleurs, et dont on ne pouvait apercevoir le visage.

— C'est véritablement si extraordinaire, reprit Félix, que je veux vous en faire juges, et je vais l'appeler.

— C'est inutile, dit le marquis avec un trouble dont il ne fut pas le maître, mais qui échappa aux deux La Barlière, attendu que Gustave disait à Félix en ce moment même :

— Regarde donc de ce côté : voilà parbleu la plus belle fille que j'aie vue de ma vie!

Arthur n'avait pu s'empêcher, malgré tous ses efforts pour paraître indifférent, de suivre de l'œil la petite voiture traînée par Fouriou, et c'était avec un grand soulagement de cœur qu'il venait de la voir disparaître à l'angle d'une maison, lorsqu'il entendit Gustave dire encore à son frère :

— C'est étonnant avec quelle attention cette femme nous considère; est-ce que tu la connais?

— Point du tout, dit Félix.

— C'est donc à vous qu'elle en veut, marquis? reprit Gustave.

Et Arthur, ayant porté les yeux du côté qu'on lui désignait, aperçut Méta, qui semblait l'appeler de son doux regard, et lui dire comme un ange protecteur : « Venez; le salut est avec moi. »

Ce ne fut point la Méta qu'il avait suivie hors de la maison de Lucienne, et accompagnée chez elle; ce ne fut point celle qui avait un moment ému son cœur, et qui l'avait fait hésiter entre le travail honorable et l'oisiveté vicieuse, entre la pauvreté sans reproches et l'opulence pleine de craintes; Arthur ne reconnut tout d'abord que la pauvre fille qui l'avait vu prisonnier et déguenillé, et qui, d'un mot, pouvait faire douter de ce qu'il était en disant d'où il était parti, et il répondit aussitôt :

— Non, je ne connais pas cette femme.

— Eh bien, pardieu, je la connaîtrai, dit Gustave; c'est qu'en vérité c'est ce que j'ai vu de plus merveilleusement beau au monde, et il y a de quoi faire une révolution dans toute la ménagerie du Jockey-Club si j'arrivais un jour à une course avec une fille de cette tournure-là.

Ces paroles infligèrent immédiatement à Arthur le remords de sa lâcheté, et ne pouvant, grâce à son mensonge, défendre celle qu'il avait reniée, il essaya de détourner Gustave de ses projets en lui disant :

— Mon Dieu, laissez donc cette pauvre fille tranquille, et pensez aux fleurs que vous voulez envoyer à votre Nichon pour la consoler de ce que vous ne l'emmenez pas à la course.

— Vous êtes sublime, mon cher, dit Gustave en riant; on dirait que vous avez envie de la garder pour vous; mais, ma foi, c'est votre faute si je conteste vos droits, car c'est à vous qu'elle semblait en vouloir au premier moment. Suivons-la un petit peu; nous verrons bien à ses allures s'il y a quelque chose à faire.

Le marquis hésita entre la crainte de paraître partager les insolentes entreprises de Gustave, s'il demeurait avec lui, et la crainte d'y abandonner complétement Méta, s'il se séparait de La Barlière.

Une velléité de protection pour cette belle fille saisit à la gorge le piètre marquis, et cette lueur de bon sentiment se trouvant corroborée de la peur où il était que Méta ne consentît à suivre La Barlière, et qu'elle ne pût lui apprendre leur première rencontre, il se résolut à s'attacher aux pas de Gustave, et à prévenir cet entretien par tous les moyens possibles; mais Gustave, qui savait qu'on ne fait jamais bien de pareilles affaires que quand on est tout seul, chercha de son côté à se débarrasser du marquis, et, pour cela, il ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— A propos, monsieur de Mun, puisque vous voilà avec mon frère, vous pouvez causer avec lui de l'affaire dont vous vouliez me parler et qui vous regarde tous les deux.

Le marquis fit une grimace d'impatience, mais il avait affaire à un de ces jeunes républicains qui s'attribuent le droit de censurer toutes choses, qui dévouent à l'indignation presque tous les actes de la vie privée de quiconque leur paraît manquer de régularité et même de prudence, et qui cependant se révoltent avec exaspération contre la première parole tenue sur leur compte. Ces héros de l'égalité ont surtout cela d'admirable qu'ils se croient obligés pour maintenir la dignité des droits de l'homme, d'être d'une rare insolence vis-à-vis de tout individu à qui sa naissance ou sa fortune donne une apparence de supériorité. En conséquence, dès que Gustave eût annoncé à Félix que monsieur de Mun s'était permis de parler de lui, il prit un air superbe et, se drapant d'une surprise offensée, il dit à Arthur ces mots de Jean-Jacques Rousseau, l'un des saints de la religion de ces messieurs :

— Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, Monsieur?

— Fort peu de chose, Monsieur, reprit le marquis dont tout l'orgueil se réveilla aux façons de M. Félix, et qui ne jugeant pas cependant à propos d'aborder le fond de la question eut une inspiration qu'il crut fort heureuse pour éviter d'entrer dans des détails par trop pénibles. Il y a fort peu de chose, reprit-il, il y a M. le comte de Trobanowski, votre ami, qui m'a honoré d'une visite en votre absence, et dont je n'ai pas retrouvé la carte (le gamin s'en était emparé); il avait fait dire chez moi que j'aurais l'honneur de le revoir ce matin; il m'a dispensé de cet honneur que je suis fort jaloux de recevoir, et je comptais me permettre de vous prier de vouloir bien lui dire que, s'il voulait avoir l'excessive obligeance de me donner un jour et une heure certains, je me mettrais à sa disposition avec le plus vif empressement.

M. de Mun était un sot, nous l'avons assez dit pour qu'on ne puisse pas en douter, mais il n'en était pas moins de race aristocratique, il n'en avait pas moins le sentiment incontestable de la valeur de son nom, et ce sentiment, si absurde qu'il puisse être, mais par cela seul qu'il est naturel, a cent manières de se produire que toute la prétention roturière ne saurait égaler. La grossièreté impertinente de Félix de La Barlière fut écrasée par l'impertinence polie de M. de Mun, et le jeune républicain reprit avec un peu moins de confiance et plus de suffisance à la fois :

— Mais il me semblait qu'hier votre petit cousin m'avait dit avoir arrangé cette affaire.

— Pardon, Monsieur, reprit Arthur, je croyais que vous saviez qu'il y a des affaires qu'on n'arrange bien que soi-même. M. le chevalier de Mun mon cousin a pu se tromper sur le sens de quelques paroles que j'aurai laissé échapper pour le rassurer, mais ce n'est point là l'intermédiaire que j'aurais choisi si j'en avais désiré un. Au reste, Monsieur, je ne me serais pas permis de vous occuper un seul moment de tout cela, si on ne m'avait dit, chez moi, que vous accompagniez M. de Trobanowski, lorsqu'il m'a fait l'honneur de s'y présenter.

Félix La Barlière sentit encore une fois l'ascendant de cette parole où le dédain perçait sous l'accent le plus obséquieux et, voulant à tout prix sauver l'honneur du drapeau, il reprit :

— Si vous êtes si pressé de savoir ce que peut vous vouloir M. de Trobanowski, je pense que nous le trouverons maintenant chez lui.

— Mille pardons, Monsieur, mais j'ai disposé du reste de ma journée. D'ailleurs, je n'ai rien à demander à M. de Trobanowski, je ne puis que l'attendre, et c'est ce que je ferai quand il aura bien voulu me faire savoir le jour où il sera libre ; veuillez le lui faire savoir.

Arthur salua Félix sans attendre sa réponse et chercha Gustave du regard ; il ne le vit point d'abord, mais il aperçut Méta qui venait vivement de son côté et qui, l'ayant aperçu, sembla vouloir se diriger vers lui.

Le marquis était dans une mauvaise disposition pour les La Barlière, qu'il trouvait d'une rare outrecuidance, et ne doutant pas que l'air alarmé de Méta ne vînt de ce que Gustave l'avait poursuivie, il marcha droit à la jeune fille et lui dit :

— Venez, Méta, ne craignez rien.

Gustave arrivait précisément à cet instant.

— Méta, répéta-t-il, Méta, la belle Méta, celle que vous avez si lestement enlevée de chez Lucienne. Oh! mon cher, que ne me disiez-vous cela tout de suite, j'aurais respecté la promenade sentimentale de mademoiselle. Je ne vais sur les brisées de personne.

— Il n'y a à aller sur les brisées de qui que ce soit ; mademoiselle Méta appartient à une famille honorable et...

— Et vous la retrouvez chez Lucienne, et vous partez avec elle en pleine nuit, et c'est chez elle qu'on vous retrouve : c'est à merveille, dit Gustave en couvrant sa raillerie d'un air de félicitation pour M. de Mun.

Méta regardait notre héros de l'air d'une personne qui ne comprend pas ce que l'on dit devant elle.

— Cessons toute plaisanterie à ce sujet, dit Arthur, Mademoiselle mérite tous vos respects.

— Maintenant que je la connais, dit Gustave, j'aurai pour elle tous les sentiments qu'il vous plaira, et je lui dirai même que, si elle a eu le malheur d'être en butte à mon obsession, c'est que vous m'avez dit d'abord ne pas la connaître.

Le visage de Méta prit un air de dignité et de sévérité qui frappa Gustave d'un tel respect, qu'il ôta son chapeau tandis qu'Arthur se mordait les lèvres de rage.

— Si Monsieur, répéta-t-elle alors, prétend ne pas me connaître, il a grand

tort de s'interposer dans une rencontre où je n'ai besoin de l'appui de personne. J'espère que ces Messieurs me permettront l'un et l'autre d'acheter les fleurs que je suis venue chercher sans que ni l'un ni l'autre m'exposent à une nouvelle injure.

Méta se retira et Gustave s'écria aussitôt :

— Vous avez eu tort, mon cher ; pourquoi, diable, cette discrétion? Êtes-vous donc si gentilhomme de province de ne pas oser avouer une femme parce qu'elle est couturière ou quelque chose comme ça? Elle est assez belle pour excuser tous les caprices du monde et, au besoin, une passion. Ce qu'il y a de fâcheux dans votre silence, c'est que vous avez compromis ma position.

— Comment votre position ? dit Arthur.

— Et certainement. Ce qui vient de se passer doit vous être fort indifférent, car vous n'en voulez plus, c'est probable puisque vous avez paru désirer l'éviter; mais moi qui étais avec vous, j'ai eu l'air d'un malotru, et ces filles-là ont quelquefois des susceptibilités étranges, quoiqu'elles ne viennent guère ici à pareille heure que pour y chercher des aventures.

La supposition de Gustave révolta Arthur ; mais presque aussitôt il se demanda si cette supposition n'était pas conforme à celle qu'il avait eue déjà au sujet de Méta. Qu'était-elle venue faire précisément à ce marché, et si elle y avait rencontré Fouriou, que s'étaient-ils dit? Mille hypothèses plus extravagantes les unes que les autres traversaient l'esprit d'Arthur; il crut deviner dans la double rencontre qu'il avait faite de Fouriou et de Méta un rendez-vous et une complicité, et remettant toujours au lendemain à éclaircir l'espèce de mystère qui l'enveloppait, et à s'arracher un moment au tourbillon qui l'emportait, il dit à Gustave :

— Je vous serais fort obligé de ne pas vous occuper de cette jeune fille.

— Bah! fit Gustave.

— J'en appelle à vos propres principes, qui sont de ne s'immiscer dans les sentiments de personne.

— Soit, dit Gustave : du moment qu'il s'agit d'une passion sérieuse, je me retire; et à propos de cela, que vous a dit Félix ?

— J'ai suivi vos conseils, je lui ai parlé de tout autre chose.

— A la bonne heure, dit Gustave d'un air joyeux, vous vous formez.

Ce mot, qui eût été assez dur vis-à-vis de tout autre, parut plaisant à Arthur qui se mit à rire. Lui se former, lui l'homme qui avait tant vécu, qui savait tant, qui avait vu tant de choses ! «Oh! se dit-il en lui-même, sotte vanité de la jeunesse! cet homme qui commence à peine la vie me dit que je me forme. Pauvre fou ! »

Cette réflexion rendit le marquis tellement content de lui-même, qu'il répondit en riant de tout son cœur :

— Eh oui, je me formerai, je ne suis pas si niais qu'on peut se l'imaginer, et, avec un peu d'expérience, je deviendrai tout à fait digne de votre approbation.

L'excessive gaieté du marquis à propos d'un mot qui aurait pu tout au plus le formaliser, sembla si extraordinaire à Gustave qu'il le regarda en se disant mentalement :

« A quelle espèce d'être ai-je affaire? Il y a de la folie dans cette tête; il y manque assurément une pièce. »

Il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir que le désordre ne venait pas de ce qui manquait, mais de ce qui surabondait.

Le marquis le comprit, et, tout fier de l'effet qu'il faisait, il se mit à rire de plus belle. En ce moment Méta repassa devant eux ; elle portait sur son bras et appuyé sur son sein, un rosier dont les fleurs se mêlaient aux boucles de ses cheveux, que le vent y avait mêlés avec ce bonheur qu'aucune adresse ne saurait égaler. Gustave l'aperçut le premier, et la salua ; Arthur ne l'aperçut qu'après, et put remarquer dans le regard qu'elle lui jeta un étonnement douloureux : c'était le chagrin de surprendre à malfaire quelqu'un contre lequel on n'aurait pas voulu avoir de griefs. Ce regard fut si éloquent qu'il arrêta soudainement le rire d'Arthur, qui devint muet. Gustave se tut ; mais il étudia curieusement le visage du marquis, et le trouble qu'il y remarqua lui parut si grand qu'il ne douta pas qu'il n'y eût entre Méta et M. de Mun des relations d'une véritable gravité. Le marquis, surpris dans cette extase, en fut aussi irrité que honteux, et s'écria dans un mouvement d'humeur contre sa sottise :

— Cette femme m'est insupportable !

Le misérable ! il avait laissé insulter et maintenant il injuriait cette femme

dont la beauté rayonnait de vertu et de pureté! Pauvre marquis! à qui cet ange avait jeté un regard comme un ami vous tend la main et qui l'avait repoussé en s'écriant :

— Cette femme m'est iusupportable!

Gustave entendit, mais il ne releva pas cette exclamation, qui ne fit que le confirmer dans la pensée que le marquis était un tant soit peu timbré. Sans autres raisons que de donner à son opinion un fondement quelconque, il reprit tout à coup :

— Nous allons aller déjeuner au café de Paris, où ma voiture viendra nous prendre, et où j'espère terminer une affaire qui m'ennuie.

— Volontiers, dit Arthur.

— Je vous demanderai, dit Gustave, la permission de m'informer, en passant sur le boulevard, de la santé d'un de mes amis qui a fait une horrible chute ces jours derniers. Est-ce qu'en courant sans cesse dans vos montagnes, dit Gustave, vous n'avez jamais été blessé?

— Si pardieu, dit M. de Mun, qui ne s'apercevait pas qu'il appliquait à sa vie nouvelle un de ses anciens souvenirs, pardieu si, j'ai reçu jadis un coup de sabre sur la tête, dans un combat contre...

Il s'arrêta en s'apercevant qu'il allait parler des grenadiers de Frédéric II, et que cela manquerait singulièrement de probabilité, et il substitua assez adroitement à ceux-ci des guerillas christinos. En toute autre occasion, Gustave aurait sans doute remarqué la réticence, mais comme la réponse du marquis flattait l'opinion qu'il avait conçue, il l'accepta pour bonne, et se dit que ce devait être là la cause des singulières observations du marquis. Ceci n'eut pas d'abord d'autre valeur dans l'esprit de Gustave que de le pousser à observer M. de Mun plus attentivement. Toutefois, avant d'aller plus loin, il est bon de faire observer à nos lecteurs que cette pensée de Gustave devait avoir sur lui l'influence qu'a sur un homme toute opinion préconçue, c'est-à-dire qu'elle lui fit rapporter à une disposition à la folie, ou du moins à une sorte d'absence de mémoire, tout ce qui lui paraît extraordinaire et inconséquent. Certes, si ce n'eût été cette préoccupation, il eût interprété autrement qu'il ne le fit l'embarras du marquis pendant le déjeuner.

En arrivant au café, La Barlière fut accueilli par une bienvenue que dans son ancienne vie notre héros eût prise pour une épigramme contre La Barlière, mais que celui-ci accepta avec une satisfaction qui lui prouva que les défauts qui faisaient le charme de la jeunesse d'autrefois n'étaient plus de mode aujourd'hui. Est-ce mieux? est-ce plus mal? et qu'importe! La société parcourt la route de tous les vices dans sa marche séculaire, comme l'homme la parcourt dans ses plus courtes années.

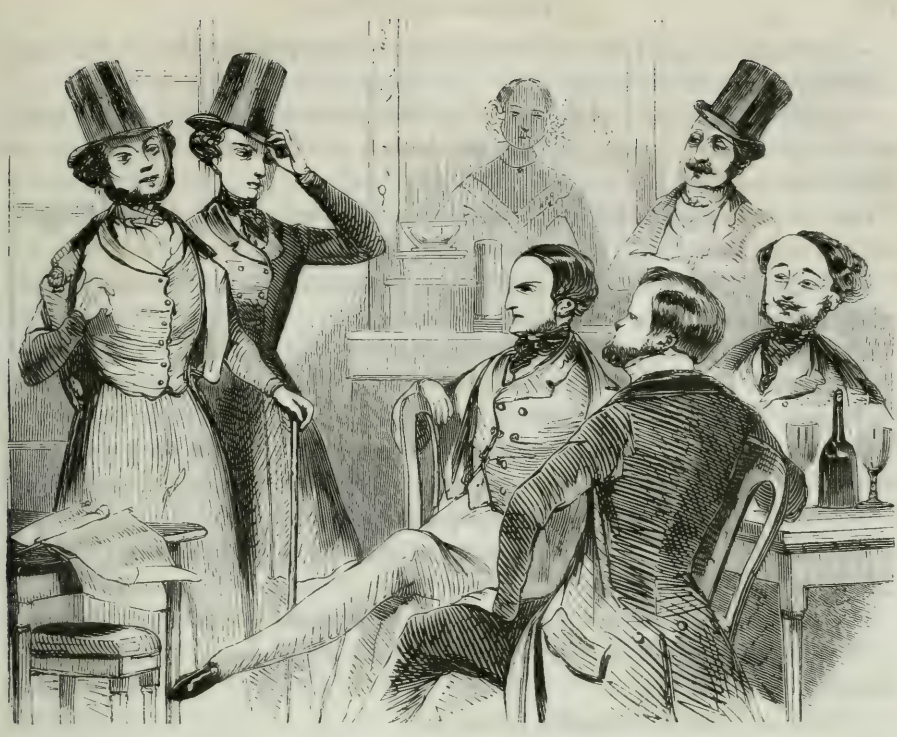
Elle est d'abord ignorante, brutale, rieuse comme l'enfant; puis elle devient élégante, folle, parée, pavanée, toute en dentelles et en galanterie, comme le jeune homme, puis discrète, recourant à la force de l'esprit, à la puissance de la valeur morale, comme l'homme dont la tête est encore complète quand la beauté de son physique commence à se défleurir de cette première grâce si sincère que Dieu a donnée aux fleurs de mai et aux visages de vingt-cinq ans.

Enfin elle devient calculatrice, avare, altérée d'or comme l'âge mûr, et c'est là que nous en sommes: la société a quarante-cinq ans. Tout être né en la présente année a quarante-cinq ans; et comment ne les aurait-il pas?

Ne sera-t-il pas élevé pour voir mettre au-dessus de tout savoir, de toute probité, de toute intelligence, l'écu? Où sont les beaux salons où l'on régnait par l'esprit, les ruelles où l'on était aimé pour les belles folies de l'amour, les libérales institutions où toute opération qui ne rapporte pas un intérêt légal n'est pas traitée d'utopie? Quel chagrin une famille éprouve-t-elle de la mauvaise conduite de son enfant, ce n'est pas de ce qu'il s'amoindrit le cœur, c'est de ce qu'il y perd son argent. Quel homme se désole de la trahison d'un ami si celui-ci ne lui emporte que son amitié? Quelles malédictions nos furieux à la mode jettent-ils à la tête de leurs infidèles, qui ne soient appuyées sur des mémoires acquittés? Et vous voulez qu'au milieu de tout cela il y ait place pour la jeunesse. Non, il n'y en a pas. Il y a place pour les besoins sensuels, pour l'exercice de cette vitalité jeune qui veut du bruit et du mouvement, et c'est pour cela que vous trouvez partout ces bals frénétiques où se rue le vice, dans le tapage et l'ivresse, cette fureur d'aller, de venir, de courir, de chasser, de voyager, d'user enfin la vapeur du jeune âge. Mais pour la vraie jeunesse du cœur, il n'y en a plus. L'homme n'est plus qu'une locomotive qui va dans le rail social de la spéculation, là où le chemin de fer ne mène pas. Il ne saurait aller ni dans les bois retirés, ni dans l'amour, ni sur les hautes collines, ni jusqu'aux sommités des hautes pensées. C'est une affaire finie. Heureux nos neveux, ils ont la chance de retomber en enfance, c'est-à-dire qu'ils ont l'espoir de naître vieux, et d'avoir par conséquent quelques-unes de ces illusions que Dieu a gardées à la vieillesse pour la consoler; car alors on croit encore quelquefois à l'amour et souvent à l'avenir.

O dieu de la spéculation, dieu au ventre d'or, dont l'excrément est si immonde qu'il a vicié toute l'atmosphère, flétri toutes les fleurs, tué toutes passions généreuses, qui as inventé le cosmopolitisme pour te débarasser de la nationalité, qui prétends à la société universelle de peur d'avoir des ennemis qui attaquent tes frontières et t'obligent à les défendre; dieu qui présides à la création des banques et des caisses d'épargnes, des assurances mutuelles contre la conscription, où l'on spécule sur le prix du sang à vendre; où l'on prend une commission par homme à abattre. Idole splendide et laide, poursuis ton triomphe et règne sans partage!!!

Jamais divinité n'eut autant de prêtres et d'adorateurs que toi, et jamais esclaves d'un maître absolu ne furent plus insolents que ne le sont les tiens. Tu as des temples et tu as des sacrifices. La bourse trône sur la plus belle place de Paris. Le banquier t'immole tout le petit commerce; l'agent de change te nourrit des entrailles de tous les capitalistes; le chemin de fer t'amène le dernier sou de l'économe rentier; tu bois du sang et de l'or. Tu dévores la pensée, tu manges l'intelligence, tu suces la passion, tu dessèches les sens, tu dévastes les forêts, tu rases les collines, tu absorbes l'univers. O vampire! sois respecté et honoré, c'est ton temps, ton ère, mettons-nous à genoux!!!



CHAPITRE XVIII.

Café de Paris. — Un industriel à la mode. — Un banquier d'aujourd'hui.

Mais c'est assez philosopher, revenons à notre promenade à travers ce monde qui est, qui doit être vieux, parce que rien ne rajeunit, les sociétés pas plus que les individus, et voyons l'entrée de Gustave et d'Arthur au Café de Paris, le fameux Café.

— Ah! s'écria-t-on de tous côtés; voici La Barlière, celui-là n'y est pour rien, c'est sûr.

— De quoi s'agit-il?

— D'une mauvaise affaire. Ça ne peut pas vous regarder.

— J'aime à le croire, dit Gustave d'un air content de lui-même.

— Cependant vous aviez l'air fort liés. Vous êtes amis, je crois?

— De quoi s'agit-il enfin?

— Du vicomte Léon de Blavichy.

— Certes, c'est un de mes amis, dit Gustave d'un air sérieux.

— Est-ce que vous avez fait des affaires avec lui?

— Vous êtes stupide, mon cher, reprit Gustave en jetant son chapeau à un garçon et en s'asseyant à une table, est-ce que je fais des affaires avec mes amis.

— Quand je vous le disais. Son frère peut partir pour la Belgique si ça lui convient, Gustave ne sera pas pour un écu dans la déconfiture.

— Bah! dit La Barlière, est-ce que le vicomte s'est expatrié?

— Hier soir, et exécuté ce matin.

— Comment exécuté! s'écria Arthur à qui ce mot représenta tout de suite une guillotine et tout ce qui s'ensuit.

— Pardon, messieurs, reprit Gustave, je vous présente M. le marquis de Mun, un de mes clients; il ignore encore que le mot exécution veut dire la mise en faillite d'un individu.

Deux ou trois regards échangés entre les commensaux du café de Paris répondirent à cette présentation par un commentaire qui voulait dire :

« S'il reste longtemps dans les pattes de La Barlière, il pourra apprendre par lui-même ce que c'est qu'une exécution. »

Cependant La Barlière reprit :

— On a été bien vite, ce me semble. Si on lui avait donné du temps, la famille du vicomte aurait pu faire quelque chose pour lui.

— Il est miraculeux avec la famille du vicomte. Vous ne savez donc rien, mon cher? Est-ce que vous arrivez du cap Horn?

— Je ne suis pas allé à la bourse depuis deux jours.

— C'est d'hier matin. Vous savez bien que Blavichy jouait la hausse.

— Je le sais.

— Il avait à payer aujourd'hui une différence de deux cent mille.

— Je le sais si bien, que je lui ai escompté, il y a huit jours, cinquante mille francs.

— Vous, et vous êtes tranquille comme ça?

— Pourquoi non, dit Gustave.

— Mais la signature est fausse.

— Laquelle?

— La sienne.

— Qu'est-ce que ça me fait? j'en ai trois autres.

— Mais on dit qu'il a fait de fausses traites avec fausses acceptations.

— C'est grave, dit Gustave sans s'alarmer. Savez-vous si on demandera l'extradition?

— Oh! féroce animal, infâme Abraham, minotaure financier. Je parie qu'il n'a escompté ce papier que sur consignations de valeurs doubles.... triples.... quadruples.

Gustave se mit à rire et sans répondre il reprit :

— Je savais bien qu'il allait vite, mais je ne le croyais pas si bas. Quant au fait de faux... c'est un imbécile.

— Vous trouvez! eh bien, voilà ce qui est arrivé; vous n'avez pas gardé les traites?

— Que vouliez-vous que je fisse de papier à deux mois.

— Eh bien, mon cher, il a su à quelles maisons vous les aviez passées... fort de ce fait, il est allé en présenter de toutes semblables, en disant que vous l'aviez ignoblement écorché.

— Canaille! dit Gustave.

— Et il en a glissé ainsi pour deux cent mille francs à C... D... L... M...

— Imbéciles! dit La Barlière; mais j'en reviens à mon dire : raison de plus pour lui donner du temps; la famille aurait reculé devant un procès criminel.

— C'est qu'il n'y a pas de famille, entendez-vous, léopard?

— Bah! fit Gustave, toujours mangeant, riant sans paraître le moins du monde affecté du titre de léopard qu'on lui donnait, ceci est drôle; était-il bâtard?

— Légitime comme un fils de portier. Mais légitime de M. et madame Sauvenan, huissiers à Villefranche. Le drôle, qu'ils avaient fait élever au collége, n'avait pas vingt ans qu'il avait volé son père, fait toutes les sottises possibles à un fils d'huissier qui a des économies placées chez un receveur général, et qu'en outre il avait déjà fait sa main sur quelques dossiers dont il avait extrait des à-comptes qui n'étaient portés nulle part.

Dans ces circonstances, le jeune Sauvenan ne trouva rien de mieux que de s'éclipser, et après avoir été musicien ambulant et marchand de gravures obscènes, il entra au service de M. de Blavichy, qui est mort aux eaux de Pulna. Le fils d'huissier, valet de chambre, a fait promptement enterrer le vrai Blavichy, après s'être muni de son passe-port et de ses fonds; il a essayé de sa vicomté à Bade et à Wiesbade, où, avec le bonheur qui est le partage de tout fripon, il a gagné où les autres perdent, et il est enfin arrivé à Paris où...

— Vous avez fait des affaires avec lui, dit Gustave en haussant les épaules.

— Et où vous l'avez appelé votre ami, reprit une des dupes financières.

— C'est un nom qui ne m'a pas coûté cher, dit Gustave avec un cynisme si révoltant, que l'un des interlocuteurs reprit en jetant un regard en dessous sur le marquis :

— Ce titre eût pu le mettre en débet.

Certes, l'insinuation était trop directe pour que le marquis ne l'eût pas remarquée s'il n'avait été dans un état de trouble effroyable. Cet homme qui avait volé un nom, des papiers, une position, semblait lui apparaître la chaîne au cou et aux pieds. Arthur mangeait le nez dans son assiette. Et lorsque son ombre, la compagne fidèle qu'il avait si peu consultée depuis deux jours, lui tira l'oreille pour lui dire :

— Hé! sot trembleur, montre donc un peu d'assurance, ou tout au moins d'indifférence, ou ces gens-là vont te deviner au premier regard.

— C'est juste, pensa Arthur.

Mais, cette fois, notre homme éprouva pour la première fois que ce n'est pas assez de savoir;... qu'il faut encore pouvoir, et qu'il est des choses que la jeunesse ne donne pas plus que la vieillesse, c'est-à-dire un esprit présent, un cœur et un visage bronzés, une imperturbable sérénité.

Arthur cependant voulut faire effort pour s'arracher à cette épouvante qui le dominait, et ne sachant que dire, il s'écria d'une voix de stentor :

— Garçon, du pain!

Du pain! du pain!! le malheureux demandait du pain! et il demandait du pain à qui? à un garçon!

Hé! misérable va-nu-pieds, tu ne peux donc pas oublier qu'il y a quelque temps encore, tu mourais de faim, et que, dans tes jours de splendide goguette, tu allais dîner à vingt-deux sous par tête, grâce à cette noble annonce: PAIN A DISCRÉTION, et si cela ne suffit pas à prouver que tu es un meurt-de-faim, si l'ampleur de ton individu peut permettre aux plus indulgents de traduire cette exclamation par un besoin de l'estomac, comment n'as-tu pas remarqué qu'un goinfre, si goinfre

qu'il soit, peut tout manger avec excès si ce n'est du pain. Le vicomte de Blavichy ne s'y fût pas trompé. Il est vrai de dire qu'ayant été valet de chambre, il devait mieux avoir que toi l'instinct de se nourrir des meilleurs morceaux ; et puis, ne sais-tu pas, faquin, que personne n'appelle plus le garçon : garçon ; ce citoyen a un nom, ce nom est écrit en tête de la carte ; tu ne sais donc pas lire, animal ? il fallait crier Auguste, Louis, Barnabé, tout.... excepté garçon.

Aussi quel terrible effet ce mot : GARÇON, DU PAIN ! ne produisit-il pas sur toute l'assemblée ;... ce fut au point que Gustave en fut embarrassé ;... mais il tenait, pour des raisons à lui connues, à notre marquis de Mun, et pour le venger des mépris de ses amis, il lui dit d'un air respectueux :

— Ces Blavichy sont, je crois, du Languedoc?

— Oui, dit le marquis, qui se trouva, grâce à cette question inespérée, sur un terrain qu'il n'eût pas eu l'adresse de trouver, ils passent pour anciens : il y a eu un Blavichy qui commandait les gendarmes à la bataille de Montlhéry, contre le roi de France ; un autre Blavichy a été condamné pour fausse monnaie avec Charnacé, sous le règne de Louis XIV ; le dernier Blavichy qui ait fait parler de lui est mort à l'étranger pour avoir tué le frère d'une femme qui était sa maîtresse : c'est une famille fort honorable ; ils portaient un casque de comte, taré de front, avec des armes burelées d'argent et d'azur.

Autant le cri de gueux : garçon, du pain ! avait été jugé du dernier malotru, autant ladite réponse fut admirée. Onze bourgeois, d'extraction plus ou moins infime, tous nés de parents qui n'étaient plus des manants parce qu'ils avaient renversé ce blason injurieux, onze de ces bourgeois s'inclinèrent devant celui qui venait de leur montrer une science qui était une impertinence pour eux.

Après cette magnifique repartie, Arthur eût pu demander du gras-double que toute la fashion n'eût vu dans un pareil goût qu'une fantaisie chevaleresque. Eh ! mon Dieu ! n'avons-nous pas vu, pendant huit jours, tout Paris suspendu à cette nouvelle étrange que M. W....., le fameux W....., le W..... si gourmand, si gras, si cossu, si financier, si replet, avait demandé au Café de Paris du *bœuf aux choux*. Le foyer de l'Opéra s'en est ému, et il y a peu de conteurs d'anecdotes qui ne vous assassinent de la phrase suivante, en manière de préambule :

— Vous savez la fameuse histoire de W....., qui a demandé du bœuf aux choux ?

Hélas oui ! cela a été une anecdote !... O misère du siècle !

Cependant, Gustave triomphait par Arthur, tandis que celui-ci demeurait assez embarrassé de l'histoire du fils d'huissier, qui bourdonnait sans cesse à son oreille, et ne se doutant nullement du prodigieux succès qu'il venait d'obtenir. La Barlière le couvrait de son regard, comme s'il eût dit à tous :

— En voilà un de *vrai marquis* que je possède, et dont vous n'aurez pas !

Toutefois, il s'était trouvé dans l'assemblée un individu que la science du marquis avait tout à fait laissé froid. Cet individu, que personne ne remarquait, tant il était maigre, chétif, et tant il s'effaçait derrière la table où il était assis ; mais il avait écouté cette conversation avec une attention extrême. On était encore sous le charme de la réponse péremptoire du marquis, lorsqu'un des déjeuneurs, celui qui avait fait l'insinuation malveillante, se leva et dit à Gustave :

— Venez-vous à la course ?

— Nous partons dans cinq minutes, dit La Barlière.

— Pouvez-vous me donner une place dans votre voiture?

Gustave fronça le sourcil d'un air mécontent et repartit :

— Je ne pense pas.

— C'est une opinion tout au moins étrange, c'est une de ces choses qu'on sait ou qu'on ne sait pas.

La réplique du jeune homme avait été faite d'un ton si provoquant qu'Arthur devina que c'était une querelle qu'on voulait faire naître ; mais Gustave parut ne pas s'apercevoir de l'impertinence de l'accent et du regard, et repartit d'un air railleur :

— J'avoue que je sais pas si j'ai une place pour vous ou si je n'en ai pas, et comme, *moi*, je ne m'engage à faire que ce que je puis tenir, je vous réponds comme je dois le faire.

— C'est-à-dire que vous me refusez, reprit le jeune homme ; c'est une insolence que je n'accepte pas.

— J'en suis fâché pour vous, reprit La Barlière ; mais, puisque c'est ainsi, permettez-moi d'adresser une question tout haut à ces messieurs : Ai-je jamais refusé une affaire?

— Jamais, répondit-on.

— Si donc je refuse celle que M. D.... m'offre si intempestivement, personne n'osera dire que ce soit crainte. D'ailleurs, je suis prêt à prouver à qui le dirait qu'il se trompe. Ceci étant posé, je vous avertis, mon cher D...., que vous pouvez vous dispenser d'injures à mon égard, et que je n'y répondrai pas. Voilà huit jours, bien comptés, que vous m'ennuyez de vos airs irrités, de vos petites plaisanteries à brûle-pourpoint : je vous ai montré que j'étais patient, j'en appelle à vos souvenirs. Êtes-vous prêt?

A cette question, le jeune homme était devenu pâle, et il répondit :

— Je suis prêt à vous souffleter.

Gustave se leva en prenant un couteau, et s'écria vivement :

— Avant de souffleter les créanciers, il faut payer, Monsieur.

Ce mot n'était pas lâché que le petit monsieur qui se tenait caché derrière la table, s'élança vers M. D...., et lui dit :

— Monsieur, je suis chargé de vous arrêter, à moins que vous ne me soldiez immédiatement dix mille francs de lettres de change, à l'ordre de M. La Barlière.

Cet homme était M. de Saint-Fiacre. Méphistophélès a eu Goëthe pour le mettre en scène, Satan a eu Milton; qui aurais-tu, ô Saint-Fiacre! toi qui parus plus terrible au milieu de toute cette jeunesse dorée que l'archange Michel ne paraîtra au jour du dernier jugement? Tous en tressaillirent, les vitres vibrèrent, les garçons pâlirent et les sauces tournèrent dans les casseroles à la voix de monsieur de Saint-Fiacre.

— C'est une lâcheté! s'écria le jeune homme.

— C'est à quoi je vous promets de répondre, s'il vous plaît de venir me le dire quand vous aurez soldé monsieur, reprit Gustave.

Et prenant aussitôt son chapeau, il sortit en emmenant le marquis, dont toutes les idées étaient bouleversées, non pas du fait en lui-même, mais de ce qu'il était

accompli avec cette froideur par un homme de vingt-sept ans, comme il eût pu l'être par l'usurier le plus consommé dans la pratique de son métier.

Nous ne resterons point à écouter les propos qu'excita cette affaire dans l'illustre café : les uns trouvant que La Barlière entendait admirablement la manière dont devait se conduire un homme d'honneur; d'autres le blâmant, non point de la conclusion, mais de ce qu'il n'avait pas suffisamment averti son antagoniste. L'un des amis de La Barlière fit cesser les blâmes par un mot qui avait une portée très-menaçante, car on n'y répondit point,

— Ce n'est pas seulement pour le petit D...., reprit-il, que Gustave a agi, mais c'est encore un avis au public qu'il a voulu donner.

Quant à Gustave, il avait allumé un cigarre, s'était étendu dans sa calèche les deux pieds sur la banquette de devant, et il se mit à parler de toute autre chose que de ce qui venait de se passer.

Le singulier effet que le marquis avait produit sur Gustave par la science de certaines choses s'accrut durant la route qu'ils avaient à parcourir. La Barlière savait les noms de presque tous les propriétaires actuels des maisons de campagne ou châteaux qu'ils rencontraient sur la route, et il ne s'étonnait pas de l'ignorance d'un provincial sur un pareil sujet; mais, dès qu'il voulait entrer dans l'historique de ces châteaux, et remonter aux propriétaires qui les avaient possédés jadis, il était relevé par Arthur, qui, là-dessus, en savait autant qu'un dictionnaire.

Gustave se garda bien de montrer son étonnement; il laissa s'enfoncer le marquis, et le tâta de façon à s'assurer qu'il parlait avec une parfaite connaissance de cause; mais il avait beau se torturer la tête pour expliquer cet homme, il ne pouvait y parvenir, car le marquis, fier de son succès, racontait toujours quelque anecdote curieuse à propos des familles dont il parlait, si bien que Gustave finit par s'imaginer que c'était là un des systèmes d'éducation de la noblesse provinciale, d'occuper ses enfants de la science des petites histoires de toutes les familles nobles, sans les mêler au grand progrès des idées, à l'histoire générale de la marche des siècles. En vertu de cette supposition, notre jeune banquier crut devoir conclure par cette phrase superlative :

« Ce parti auquel nous sommes rattachés sera donc toujours le même : entiché de petites vanités et de sots souvenirs! Aussi, si jamais ce parti triomphe, les hommes d'affaires auront la position belle à exploiter, car toute cette jeunesse ne sera bonne, comme par le passé, qu'à faire des gardes-du-corps et des mousquetaires, et c'est nous qui mènerons l'état et les finances. »

De son côté, Arthur prit pour de la confusion le silence de Gustave, et tous deux arrivèrent à Antoni avec un profond sentiment chacun de sa supériorité.

CHAPITRE XIX.

Les environs de Paris et le Parisien. — Antoni. — Nouveaux personnages.

Si les Parisiens voulaient faire attention à quelque chose, ils remarqueraient que Paris est une ville délicieusement environnée. Presque de tous côtés des bois, des collines délicieuses, des eaux fraîches, des sites agrestes. Mais, à l'exception du coin de Montmorency, fameux par ses ânes, ses cerises et l'ermitage de Jean-Jacques, le Parisien ignore presque toutes ses richesses. Il ne connaît guère Sceaux que par son bal et par l'éternel et ingénieux calembourg des cochers de coucous (encore un pour Sceaux) ; il ignore Montfermeil et le Raincy, ne connaît guère Ermenonville, Chantilly, Morte-Fontaine, que comme il connaît le Liban et la vallée de Tempé ; mais ce qu'il ne sait pas du tout, le Parisien, c'est la vallée de Bièvre.

A ce propos, et pour que nos réflexions ne fassent pas confusion dans l'esprit de nos lecteurs, il faut que nous leur expliquions un peu ce que nous entendons par le Parisien proprement dit, par le citadin de Paris, en donnant à ce mot de citadin la signification d'enfant de la cité, enfant rangé, enfant qui n'a pas fait l'enfant prodigue, qui est demeuré grassement à la maison, et qui n'a pas été quérir la moindre idée exotique dans un vagabondage externe.

Il naît à Paris, comme partout ailleurs, des hommes qui sont de partout, mais assurément, vu la population, il en naît un moins grand nombre qu'ailleurs. Cherchez parmi les grands généraux, les grands hommes politiques, les éminences artistiques, financières, littéraires ou industrielles, et vous trouverez le Parisien en très-petite quantité. Sans aller si haut, je dis qu'il ne faut pas chercher le Pari-

sien parmi les capacités agissantes et fortes qui mènent l'époque actuelle : ces capacités sont ce que j'appelle des hommes de partout; nés à Paris ou ailleurs, ils seraient ce qu'ils sont : chez eux l'individu domine le citadin. Il y a des gens nés pour être ridicules ou brutaux ; il y en a qui sont nés pour être intrigants et vantards, soit que leur souche tienne au Nivernais, au Roussillon ou à la rue Vaugirard. Mais il y a un immense majorité de natures molles, faciles, commodes, que l'éducation, l'atmosphère, l'habitude surtout, façonnent d'une manière quasi-uniforme et inspirent des mêmes opinions et des mêmes idées; c'est la partie moyenne de la population.

Quant à la partie populacière de Paris, elle est encore moins indigène que la partie aristocratique. Elle est si abondamment composée de maçons limousins, de tailleurs de pierre picards, de porteurs d'eau, de charbonniers, de commissionnaires auvergnats, de marchands de salade manceaux, etc., etc., que le Parisien n'y entre que dans une quantité tout à fait homéopatique. Reste donc la bourgeoisie, le petit marchand, le commis, le rentier. Voilà le Parisien.

Celui-là est quelque chose de fin, matois, rusé, ignorant et content de lui. Non que le Parisien ait la vanité pédantesque et *hurluberlante* du Gascon ; point du tout : il est content de lui parce que tout lui vient, tout lui abonde, tout le flatte, sans qu'il se donne la moindre peine pour l'obtenir. Expositions de tableaux, théâtres variés, concerts splendides, améliorations matérielles, beaux trottoirs, riches monuments, il a de tout en souverain fainéant. Quand on accorde un réverbère à Toulouse, on lui donne une illumination; quel est le bel esprit qui ne sue pas sang et eau pour lui? Tel est son mérite enfin qu'il a gagné plus de croix d'honneur à monter la garde que toutes les armées de Napoléon à conquérir l'Europe.

Voilà pourquoi le Parisien est content de lui ; mais il l'est en grand seigneur, comme habitué à sa supériorité, il ne la jette au nez de personne, il y est à l'aise ; il joue avec son mérite avec l'aisance d'un marquis jouant avec son jabot ou ses manchettes. Avec cela, le Parisien est rusé comme l'homme qui attend toujours et qui ne cherche jamais. C'est tout simplement la différence qu'il y a entre celui à qui on propose une affaire et celui qui vient la proposer ; tout le pouvoir est du côté de celui qui écoute, alors même que le mérite serait tout entier du côté de celui qui parle. C'est l'avantage du juge qui est un âne sur l'avocat qui peut être un Gerbier. Ignorant du fond de toutes choses, le Parisien sait en général les apparences de tout. Vivant dans une activité où viennent se confondre toutes les idées nouvelles, toutes les théories courantes, toutes les expériences faites, tout ce qui est ou a envie d'être, il ne s'étonne de rien, et pour qui le voit à la passade, il a aisément l'air d'un homme capable et universel. Mais ayant lui-même la conscience de sa nullité, incapable de rien juger *à priori*, il se garde bien de s'emporter sur une idée ou une chose quelconque avant qu'elle ne soit consacrée par le succès.

Aussi est-il en général moqueur, frondeur, et toujours prêt à repousser ou à nier ce qui lui demanderait une science qu'il n'a pas, ou un effort de réflexion qu'il n'a jamais fait; d'ailleurs, gorgé de jouissances de toutes sortes, il se dit dans son égoïsme inintelligent :

— « Si ce dont on me parle est destiné à être, je l'aurai ; assez d'autres se don-

neront la peine de le mettre au jour, de l'élever, de le rendre viable, sans que je m'en mêle. »

Est-ce qu'il n'a pas attendu Pagagni vingt ans sans se donner la peine de le demander, et Paganini n'est-il pas venu? Est-ce qu'il a besoin de s'enquérir si on mettra le centre des chemins de fer à Paris? Paris n'est-il pas le centre de tout? Est-ce que la France entière ne se tue pas en imaginations de toutes sortes, en travaux de toute espèce pour lui plaire, pour le parer, l'endormir, le nourrir, le bercer, l'enivrer. Aussi ne se remue-t-il jamais pour rien, pas même pour prendre l'air, pas même pour prendre le parti de ce qui lui est propre.

Ainsi il est arrivé un jour, dans le siècle passé, où Jean-Jacques Rousseau a fait une réputation à Montmorency; alors le Parisien, satisfait de cette découverte qu'un nouveau Cook avait bien voulu faire pour lui, s'est donné la peine d'aller mettre son sceau approbateur à cette renommée. Vous savez tous jusqu'où elle est allée : la vallée de Montmorency a écrasé les lacs d'Ecosse, les glaciers de la Suisse, et les aspects splendides du Rhin. Mais à deux pas de là il ne connaît plus rien, et si par hasard il se trouve que ce qui vaut mieux soit à la barrière opposée à celle par laquelle il a l'habitude de chercher la campagne, à ces antipodes qui ont pour diamètre la largeur de Paris, le Parisien en sait moins que vous n'en savez et qu'il n'en sait lui-même sur les forêts du Nouveau-Monde qu'il a parcourues avec Cooper, ou sur la Judée qu'il a admirée avec Chateaubriand, sans la comprendre.

En présence de tels faits, il faut nous vanter de notre audace si nous osons dire que la vallée de Bièvre est un des plus délicieux pays du monde.

— La vallée de Bièvre, s'écriera un Parisien; est-ce que ça prend le nom de la Bièvre par hasard?

— Sans doute.

— Comment? la vallée de Bièvre un délicieux pays!... vous vous moquez de moi! mais la Bièvre, c'est cet horrible petit ruisseau, ignoble, sale, puant, noir, qui sort d'un égout un peu au-dessus du pont d'Austerlitz?

— Absolument.

— Mais ce n'est pas de l'eau, c'est de la boue, et de la boue Mouffetard; la Bièvre, ce n'est bon qu'à teindre les tapisseries des Gobelins, à qui cette eau impure donne des couleurs d'un éclat inouï; la Bièvre n'a jamais pu couler dans un pré; jamais il n'y a eu ni une fleur, ni une herbe, ni un arbre sur le bord de la Bièvre.

— Faites trois lieues seulement, et allez voir. Votre civilisation, il est vrai, vos tapisseries des Gobelins, vos tanneries, vos manufactures de toiles perses, ont fait leurs ordures dans la Bièvre lorsqu'elle vous arrive; mais un peu plus haut?

— Ah ça, mais il y a eu un fameux marquis de Bièvres, le calembourg fait homme; est-ce qu'il est pour quelque chose dans ce pays-là?

— Vraiment oui, son château est dans la vallée.

— Et vous dites que c'est champêtre, délicieux, un pays où il y a une rivière comme ça et le château d'un homme qui a vécu de calembourgs? Allons, vous raillez; et vous pouvez être sûr que le Parisien ne vous croira pas, qu'il vous

tournera le dos, à moins qu'il ne prenne le parti de vous demander si c'est un calembourg que vous faites.

Heureusement, il est arrivé qu'une partie de la population de Paris, qui n'est point parisienne, que celle qui a des modes que le Parisien ne peut avoir, que la fashion, la lionnerie, le Jockey-Club, quelque chose de tout nouveau enfin, a pris tout à coup la vallée de Bièvre en amour.

Ce n'est pas, je vous prie de le croire, pour ses bois montueux, percés de routes semées de fraises et de violettes, et qui s'ouvrent tout à coup sur des paysages d'une richesse et d'une variété merveilleuses; ce n'est point pour ses prés verts, tout coupés de longs murs de peupliers, semés de bouquets d'arbres et de saules; ce n'est point pour ses eaux limpides, et ses verdures aux teintes nuancées, et ses douces vapeurs, et ses horizons changeants : c'est tout simplement parce qu'il y a suffisamment de haies, de fossés à franchir, et puis cette fameuse Bièvre, qui n'a pas dix pieds dans sa plus grande largeur, et qui est une barrière pour un cheval mal monté; voilà pourquoi les princes de la mode ont pris la vallée de Bièvre en affection; c'est parce que c'est le pays le plus propice pour y faire une course au clocher : montées énergiques, descentes entraînantes, obstacles imprévus.

Mais qu'importe, la vallée de Bièvre est en jeu, on en parle, on y va. Il y aura donc un jour quelque modeste piéton qui s'en ira de ce côté pour voir passer la course; il se postera à un des sentiers par où elle doit à peu près passer, s'y asseoira à l'ombre de quelques beaux arbres, avec une étendue immense de prés, de bois, de champs richement étendus sous ses regards; il y regardera ces ombres et ce soleil qui s'y projettent et s'y disputent d'une façon si charmante; il y verra ces blanches maisons, si familièrement et si joyeusement disséminées sur ces coteaux aux flancs verts et rougeâtres, et peut-être que, la course passée, il ne rapportera de la journée que le souvenir de la vallée de Bièvre comme l'image d'un rêve délicieux dont il a été éveillé par des chevaux furieux, des cavaliers suants, des jockeys criards; et s'il arrive que cet homme soit un Jean-Jacques Rousseau, il est possible que la vallée de Bièvre ait sa célébrité, sa mode, son règne. Mais il n'y a plus de Jean-Jacques, et les Jean-Jacques, s'il y en a, ne vont pas regarder passer les courses au clocher, et malgré tout ce que je dis, il y a cent à parier contre un que Bièvres restera dans son obscurité.

Tant mieux, mon Dieu! pour ceux qui l'aiment.

O Seigneur, faites que ce beau coin, retiré de la science du monde, ne voie pas fondre sur lui ce terrible hanneton qu'on appelle le Parisien.

Le Parisien mange l'herbe des prés, brûle la feuille des arbres, salit le pied des murs et charbonne leurs plâtres blancs; le Parisien emporte avec lui le silence des bois, et laisse sur les mousses des oublis étranges; le Parisien inonde le pays où il y a des restaurateurs qui vendent d'affreuses viandes, des cabaretiers qui changent leur aigre piquette en des vins douceâtres de bois de campêche; il crée des bals champêtres qui sentent le rance, et des manéges d'ânes pour se promener le dimanche, avec d'ignobles chansons et des rires obscènes. Ah! non,... non,... ne faites point une réputation à la vallée de Bièvres; qu'elle reste ignorée, verte, innocente, virginale; qu'elle soit le partage, l'asile de quelques amis du calme repos, de la fraîche verdure, des chemins ombreux et moussus; qu'elle soit même

oubliée et dédaignée par tous les courseurs du monde, si c'est possible... C'est là, ô Seigneur, le vœu de tous ceux qui la connaissent et qui l'aiment.

Cependant, le marquis et Gustave de La Barlière arrivèrent à Antoni, au milieu d'un bruit, d'une poussière, de cris et de clameurs, qui semblèrent d'un goût étrange à notre ami Arthur. Mais il savait qu'il se trouvait plus avant que jamais dans ce monde qu'il avait vu à souper dans sa moitié masculine, mais dont la plus belle partie ne lui était encore connue que par madame de Primarion.

Arthur remis de l'étonnement que lui causait ce fougueux bourdonnement de voix, de chevaux, de chiens, remarqua bientôt certaines tournures, certaines façons d'être, qu'il était trop gentilhomme pour ne pas apprécier. Dès l'abord, il reconnut à la façon dont on salua M. de La Barlière du haut de certaines calèches qu'il n'était plus là qu'en seconde ligne. Les femmes lui rendaient son coup de chapeau, avec cette figure qui dit :

Je vous salue parce que vous me saluez; mais je ne sais qui vous êtes.

Les cavaliers de ces calèches avaient pour lui des inclinations trop arrêtées pour qu'elles pussent s'adresser à un égal. On le tenait en bride si serré qu'il lui eût été difficile de s'égayer; Arthur s'en aperçut, et comme il avait eu honte du gamin, puis de Méta, il eut un peu honte de Gustave. N'était-il pas fait pour être à la plus belle place entre les plus nobles et les plus élégants, et il se trouvait avec un marchand d'argent, quelque chose comme un traitant, un être qui ne devait être pour lui qu'un peu plus qu'un intendant, tandis que Ribaud, le gros Ribaud, était accueilli de tous côtés par des empressements furieux.

En effet, Arthur venait de le reconnaître sur un poney assez mal harnaché, au centre d'un groupe de chevaux, salué, accueilli, appelé. Des cavaliers d'une distinction irrécusable partaient des plus belles voitures, où se trouvaient les plus belles dames, pour aller porter des dépêches verbales à Ribaud. Le gros homme tournait alors son regard vers la royauté qui lui faisait des avances, et c'était beaucoup que d'obtenir de lui un salut direct, qui signifiait :

— Je vous remercie de me trouver spirituel;

— Je vous sais gré de ne pas trop m'ennuyer.

Une seule de ces ambassades eut un succès que sans doute elles ambitionnaient toutes : à peine un beau et élégant jeune homme eut-il approché du groupe où se tenait Ribaud, à peine, de l'air le plus flatteur, lui eut-il transmis quelques paroles, que Ribaud jetant un adieu assez dédaigneux à quelques-uns et obséquieux à d'autres, suivit le beau messager.

Pour être si pressé, où allait donc Ribaud? où? regardez : quelle voiture admirable! quels chevaux magnifiques! et quelle femme! La voyez-vous, qui se penche hors de sa calèche pour accueillir Ribaud? quelle taille souple et élégante! quelle distinction de visage! quelle finesse de sourire! quelle caresse dans le regard! Et comme celui qui a amené Ribaud à cette séduction paraît ravi du plaisir qu'il procure à cette femme ravissante et à l'illustre Ribaud. Il n'y a pas, il ne peut donc pas y avoir, dira-t-on, de jalousie dans l'âme de celui-là, et cependant quel homme en voyant un autre reçu avec cette joie éclatante par une si éclatante beauté ne serait envieux d'un pareil accueil?

Il y avait donc un mystère dans la position de cet homme vis-à-vis de cette

femme? Mystère facile à expliquer, pensa Arthur : il doit être si sûr de ce cœur, qu'on ne peut troubler sa sécurité, Or, comme Arthur, indépendamment de sa supériorité de véneur et de généalogiste, voulait aussi établir sa supériorité comme connaissant l'humanité, il dit à Gustave en clignant les yeux à la façon d'un homme qui aperçoit quelque chose qu'il reconnaît sans le voir exactement :

— Est-ce que ce jeune homme qui est sur cet arabe n'est pas l'amant de cette dame qui parle à Ribaud.

— Lui, s'écria Gustave, il en est, je crois, plus éloigné que de devenir l'amant de la sultane favorite. C'est le comte de Bragière; il est fou de la duchesse de Massignac; mais elle n'en voudrait pas pour cent millions.

— Ah! fit Arthur d'un ton serré, je me suis laissé dire...

— Est-ce que vous connaissez la duchesse?

— Non pas personnellement.

— Elle est de vos pays cependant?

— Oui, je sais;... mais ce comte de Bragière, qu'est-ce que c'est? d'où vient qu'il a l'air si ravi de la façon dont la duchesse parle à Ribaud?

— Il est ravi parce qu'il lui a amené Ribaud, comme il serait ravi si elle daignait porter un bouquet qu'il lui aurait offert,... et tenez, voilà peut-être la première fois que Bragière a un succès. Voyez Ribaud qui descend de son poney; la duchesse va lui donner une place; il monte dans sa voiture. Bragière triomphe : il lui avait promis Ribaud; elle l'a! Bragière aurait des chances, si on pouvait en avoir avec la duchesse.

— Quel diable de langage me parlez-vous? dit Arthur; comment la faveur que madame de Massignac accorde à Ribaud peut-elle profiter à Bragière?

— Elle a non seulement pris le bouquet; elle fait mieux : elle le met à son côté.

— Ainsi le triomphe de Ribaud est un succès pour le comte?

— Le triomphe de Ribaud, s'écria Gustave en riant, d'où venez-vous donc, mon cher? ce n'est pas Ribaud qui triomphe, c'est la duchesse!... Est-ce que vous prenez Ribaud pour un homme ayant cours comme homme?... Allons donc!... c'est une curiosité, un singe amusant, rare, unique dans son espèce; il est à la mode cette année; il fait fureur! C'est à qui s'en parera, ne fût-ce qu'une heure, et voilà la duchesse qui l'accapare, et qui ne le lâchera pas, je vous en réponds : la voilà la maîtresse de la course, et Dieu sait tout ce qu'elle va faire écrire à Ribaud. Il n'y en aura dans l'illustre *Courrier de Paris* que pour elle et les siens. Elle a quelqu'un par ici qui doit l'intéresser; c'est un homme lancé. Elle charge Ribaud, et demain il éclatera en admirations furibondes, étincelantes, écrasantes, hyperboliques, sur les rois et les reines de la course : ce sera à faire crever d'envie toutes les femmes, et particulièrement madame de Primarion, que je vois là-bas fulminant des regards furieux contre Ribaud. Ah! la chance est bonne aujourd'hui pour vous.

CHAPITRE XX.

Une amazone. — Chute et rechute et rencontre.

Arthur comprit à peu près ce jargon, en ce qu'il concernait Ribaud. Du mépris jeté sur un homme d'esprit est presque une flatterie pour un sot; mais ce qu'il comprit à merveille, car cela touchait droit sa vanité, c'était l'allusion à la possibilité de son succès immédiat. Il ne le manifesta point, mais sur sa demande, Gustave et lui poussèrent vers madame de Primarion.

Elle reçut le marquis avec toute la grâce d'une femme enragée : fin sourire, œil languissant, doux tremblement de voix. Le marquis devait s'y laisser prendre et y fut pris ?

Céleste de Primarion était en amazone dans sa calèche. Contre l'ordinaire de toutes les jolies femmes, dont ce costume écrase un peu les grâces délicates, elle était admirable ainsi : la cravate noire et le chapeau de feutre adoucissaient un peu la masculinité de sa beauté; et la précision de son corsage dessinait un sein et des bras d'une richesse et d'une forme admirables.

— Vous arrivez bien tard, dit-elle à Arthur d'un air doucement fâché. Oh ! je vous en prie, une autre fois ne venez pas avec le beau Gustave : il a la prétention de croire qu'il est de bonne façon de se faire attendre.

Avant qu'Arthur eût tiré de la poche de son expérience une réponse assortie à une si vive attaque, Gustave repartit d'un air assez piqué pour donner à Arthur de la vanité, s'il est permis d'ajouter à l'infini :

— Je vous ferai observer que personnellement je ne faisais attendre personne, pas même Ribaud, que je ne croyais pas rencontrer ici.

Madame de Primarion ne daigna même pas être émue de cette réponse, et s'adressant à Arthur, elle lui dit :

— Avez-vous vu le cheval que j'ai fait amener ?

— Non, Madame, dit Arthur; de vous je prends tout les yeux fermés.

Gustave fit une grimace significative, et dit tout aussitôt :

— Voulez-vous me permettre d'aller monter à cheval. Je suivrai un moment la course. Je vous laisse le marquis.

— Comme il vous plaira, dit madame de Primarion en se mordant les lèvres cette fois ; mais n'oubliez pas que j'ai à vous parler sérieusement après dîner.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir avoir l'honneur de me rendre à votre invitation, fit Gustave.

— Vous êtes un être insupportable, Gustave, dit madame de Primarion tout à fait en colère ; montez avec moi et priez M. de Mun de nous accompagner, nous allons aller retrouver nos chevaux.

De Mun monta le premier, et pendant qu'il s'asseyait sur le devant, il entendit madame de Primarion dire tout bas à Labarlière :

— A qui diable en avez-vous de me quitter quand nous avons mille louis en jeu ?

— C'est ce que je ne veux pas être de l'autre, dit Gustave.

— Vous êtes fou, lui dit-elle. Je suis furieuse !

— Je le vois bien.

Le dialogue n'alla pas plus loin, et les mille louis dont il était parlé par madame de Primarion rappelèrent au marquis les deux cents louis qu'il devait pour le cheval qu'il n'avait pas encore vu. Il pensa à la meilleure manière de remettre cet argent à sa belle maquignonne, ne s'imaginant pas qu'elle était femme à le prendre parfaitement de la main à la main.

Cependant la calèche de madame de Primarion allait croiser celle de la duchesse. La fière amazone jouait avec une cravache surmontée d'un petit sifflet en or qu'elle mordillait du bout des lèvres, et qui était une de ses inventions (renouvelées de l'ancienne façon d'appeler les pages et les chambrières). Du fond de sa calèche, grâce à ce sifflet, elle ordonnait à son cocher tous les mouvements qu'il devait faire, sans quitter cette position indolente et abandonnée d'une femme qui se laisse aller où on la mène et comme on la mène.

A quelques pas de la calèche de madame de Massignac, un petit sifflement se fit entendre, et voilà que tout à coup les chevaux de madame de Primarion, qui allaient d'un pas très-aisé, s'arrêtent, résistent, gambadent, caracolent, tentent de se cabrer, font tant de fracas enfin, que tous les regards sont appelés sur la calèche en danger, et plus nécessairement encore ceux de la duchesse. Madame de Primarion, le lorgnon dans l'œil et le coude appuyé sur le bord de la voiture, comme si de rien n'était, dévisageait pendant ce temps sa rivale avec une insolence et un calme qui contrastaient avec l'effroi que montrait la duchesse.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria celle-ci, ces chevaux vont s'emporter ; monsieur de Bragière, essayez de les saisir à la bride. Voyez donc, monsieur Ribaud.

Ribaud avait reconnu les chevaux depuis longtemps, et il connaissait le manége du sifflet depuis bien plus longtemps encore. Il s'était donc jusque-là dispensé de porter les yeux du côté de la calèche ; mais il fallut bien céder à l'appel de madame de Massignac, et il se tourna en plein vers madame de Primarion, qui, tout à coup, le montra du doigt au marquis, d'un air stupéfait, et en se mettant à rire aux éclats.

Que signifiait ce rire ? c'est ce que la duchesse ne savait pas, ce que ne savait pas non plus Ribaud ; mais il est certain qu'il y avait là-dessous une terrible impertinence. Quelle impertinence ? L'incertitude de ce qu'elle pouvait être la rendait encore plus cruelle à supporter, et la duchesse fut assez embarrassée de Ribaud qu'on montrait au doigt, Ribaud, furieux, ne fut pas moins embarrassé d'être près de la duchesse qui était embarrassée de lui : descendre de la voiture et remonter sur son ridicule poney, c'était reculer, et madame de Massignac, qui l'avait formellement accaparé pour toute la course, ne pouvait décemment le renvoyer. Ni M. de Mun, ni Gustave n'avaient rien compris au rire homérique de madame de Primarion, si ce n'est que c'était une impertinence, et en hommes qu'ils étaient, ils en cherchaient le sens.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ainsi ? disaient-ils tous les deux.

Pauvres sots ! y avait il besoin d'un motif, du moment que c'était impertinence ? madame de Primarion voulait-elle faire autre chose, et n'avait-elle pas réussi ?

Mais à peine la scène était-elle achevée d'un côté qu'elle recommença d'un autre. La calèche de madame de Primarion n'avait pas dépassé de cent pas celle

de la duchesse, qu'elle se croisa avec celle de madame de Pimpani, qui avait à son côté mademoiselle de Ménarès et sur le devant l'illustre Fouriou.

La marquise, bordée d'une jeune fille et d'un petit garçon, avait un air de mère de famille qui la rendait pâle de colère. Elle n'eut pas plutôt aperçu madame de Primarion, qu'elle lui envoya un geste qui la priait d'arrêter.

Madame de Primarion siffla l'ordre, et dit à Gustave qui s'était posté en face d'elle :

— Pincés, mon cher Gustave.

— Empruntons-le-lui franchement, murmura celui-ci.

— La fourmi n'est pas prêteuse... J'enlève.

Cet inintelligible jargon passait devant Arthur sans qu'il en entendît la moitié et sans qu'il en comprît un mot. Les deux voitures s'arrêtèrent roue à roue, et la marquise envoya son plus agaçant sourire à Arthur, qui salua d'un air contraint.

— Où allez-vous donc par-là, chère? dit madame de Pimpani.

— Prendre nos chevaux. Nous revenons.

Puis elle se pencha vers la marquise, et ajouta :

— Je vous fais mon compliment; il est plein d'esprit.

Et au petit sifflet, les chevaux repartirent sans que madame de Pimpani eût eu le temps de réclamer son bien.

Cependant le tumulte allait croissant; les juges de la course étaient en fonctions; on pesait les cavaliers, on les bourrait de plomb pour les allourdir, on examinait les bêtes qui devaient courir; l'heure du départ approchait. L'endroit où madame de Primarion avait fait arrêter ses chevaux était un pré devant lequel la course devait passer, si bien que beaucoup de voitures étaient venues s'y ranger, entre autres celle de la duchesse. Il y avait donc un assez bon nombre de spectateurs pour assister à la mise en selle de madame de Primarion. Cela fut exécuté avec une légèreté, une prestance et une vigueur merveilleuses. Le cheval se cabra, sauta, se calma et, maintenu d'une main habile, vint parader en faisant le beau devant la duchesse.

Gustave fit aussi son petit manége, mais sans succès : ce n'était que médiocre. Arthur eût pu avoir tous les avantages, car il monta le dernier à cheval. Les premiers mouvements furent assez vifs, quoique d'un mauvais style. Mais notre héros avait oublié qu'on oublie. Il y avait quelque cinquante ans qu'il n'avait enfourché une selle, et encore au temps où il excellait dans l'équitation, était-ce sur une large et bonne selle de velours, les jambes armées de bottes à l'écuyère, et non sur une selle rase et luisante qui semble faite exprès pour qu'on ne puisse pas se tenir à cheval. A peine fut-il en selle que le cheval s'égaye, et voilà notre marquis qui, tout surpris de ce cuir verni, va devant derrière. Il serre le genou, le cheval se cabre, il lui rend la main, le cheval rue. Le marquis furieux lui coupe la bouche; le cheval fait un bond prodigieux et envoie notre Arthur au beau milieu du pré au moment où la marquise arrivait. A cet aspect, elle pousse un cri d'épouvante et s'évanouit. Tous les yeux vont d'Arthur à la vieille pâmée, et la duchesse elle-même ne put s'empêcher de dire :

— Bah !

— Oui, fit Ribaud.

Et voilà madame de Massignac riant à son tour avec un abandon, une grâce, un bonheur inoui.

Madame de Primarion, furieuse, grommela avec fureur un :

— Sot animal ! adressé à Arthur, et partit au galop avec Gustave.

L'infortuné marquis fut relevé par Fouriou, qui avait abandonné madame de Pimpani aux soins de mademoiselle de Ménarès. Arthur, encore tout étourdi de sa chute, se laissa conduire où on le menait, et se trouva assis en face de la marquise, qui rouvrit languissamment les yeux en lui disant d'une voix mourante :

— Ah ! que vous m'avez fait peur ! Aussi, quelle imprudence ; une bête que vous ne connaissez pas, un cheval vicieux..... Vous n'êtes pas blessé ?.... Voici des sels.....

Et tout cela avec une tendresse, avec une affectation...

— Voilà M. de Mun affiché comme pour une représentation à bénéfice, dit Ribaud à la duchesse.

— Quoi ! fit celle-ci, c'est là le fameux marquis de Mun ?

— Lui-même.

La duchesse le lorgna, et le trouva très-beau.

Pendant ce temps, Fouriou avait fait raccourcir les étriers du cheval rétif, et s'élançant sur la noble bête, il la soumit en un tour de main, et se rapprochant de la voiture, il passa du côté de mademoiselle de Ménarès, et après quelques paroles échangées d'un air d'intimité fraternelle, il disparut au grand trot du cheval de chasse, ferme comme un écuyer de Franconi. Dona Josepha le suivit des yeux avec une douce admiration, et se rencogna dans son coin pour le suivre d'imagination dès qu'elle l'eut perdu de vue.

Arthur était dans un état de fureur indicible. Être tombé de cheval devant tant de gens, être si bêtement tombé, et par-dessus le marché se trouver chambré par madame de Pimpani face à face, genou à genou, œil à œil ! Quel supplice ! quel ridicule ! Et ce misérable Fouriou qui l'abandonnait, Fouriou qui montait le même cheval qui l'avait si complétement désarçonné... Malédiction ! exécration !.. Eh !... Ah !... De par tous les diables ! ceci est le complément de toutes les vexations possibles ! En face du marquis, debout derrière la voiture, le superbe Charles Loupon gardant un sérieux impudent, mais examinant avec une attention profonde l'endroit où était tombé le marquis.

Quelque chose de vague, d'incertain, d'insaisissable, passa dans l'esprit d'Arthur, et y murmura des paroles qui ne disaient pas précisément :

— J'aimerais autant être encore sur mon grabat,

mais qui étaient déjà un dépit du présent, sinon encore un regret du passé.

Un mouvement général annonça que les apprêts de la course étaient finis, et que les combattants allaient se préparer à la lutte. Arthur, qui venait de payer une chute deux cents louis, bondissait d'impatience, et comme, dans ce moment, une masse de cavaliers arriva, parmi lesquels se trouvait Fouriou, le marquis s'écria, sans la moindre attention pour les œillades suppliantes de madame de Pimpani : « Il faut que je dompte ce cheval ou qu'il me tue. »

— Mais, répliqua mademoiselle de Ménarès, ce cheval m'a l'air fort docile quand il est bien monté.

Arthur trouva dona Josepha plus rousse qu'à l'ordinaire, et pour se venger d'elle, il dit à madame de Pimpani qui le priait de ne pas tenter l'aventure :

— Vous ne voudriez pas me laisser sur un ridicule.

— Eh bien donc, puisque vous le voulez absolument, vous savez que nous dînons chez Primarion...

— J'y serai.

Sur un signe de mademoiselle de Ménarès, Fouriou approcha, sauta à bas de cheval, et remit à la duchesse et à la marquise deux immenses bouquets, en disant à Arthur :

— Je te demande pardon, mon cher, de t'avoir si lestement emprunté ton cheval ; mais cette bouquetière, qui est ma foi fort belle, est à une demi-lieue, et, par le monde qu'il y a ici, j'aurais été une heure à aller et revenir.

Arthur tutoyé, Arthur tutoyé par Fouriou, se sentit pris d'un étonnement mirobolant ; mais la course allait commencer. Loupon descendit sur un signe de sa maîtresse, tenant le cheval d'un air de mauvaise humeur. Le marquis se hâta, en se promettant de remettre plus tard le petit impertinent à sa place, et enfourcha courageusement son cheval ; tous les regards se tournèrent vers lui ; mais, cette fois, Arthur, armé à la fois de toute sa vigueur et de toute sa prudence, demeura ferme sur sa bête, et s'étant doucement essayé, il lui fit faire quelques passes assez agréables, et qui charmèrent tellement madame de Pimpani qu'elle lui cria :

— Bravo ! bravo ! très-bien !

Arthur la remercia avec une reconnaissance inflammatoire, et qui donna à la marquise un rayonnement de triomphe dont le ridicule se refléta immédiatement

sur l'objet de ses tendres amours. Son succès lui fut plus fatal que sa chute. Le bonheur qui inspire le rire est pire qu'une infortune grave.

Tout conspirait contre Arthur, et lui plus que personne, car ce n'était pas assez que d'avoir restauré sa réputation de cavalier vis-à-vis de madame de Pimpani, il fallait aussi vaincre devant madame de Primarion ; il la chercha des yeux, et la vit fort entourée et remarquablement occupée du comte de Bragière, qu'elle avait sans doute destiné à punir Ribaud de sa désertion, en remplacement d'Arthur tombé.

Arthur pointa de ce côté ; mais avant qu'il y fût arrivé, madame de Primarion, donnant le signal, se mit à galoper de manière à tenir Arthur à une distance que ses efforts ne pussent rapprocher. Était-ce hasard ou envie de le fuir? c'est ce que je ne puis dire; mais c'est à quoi Arthur ne pensa point : était-il de nature à s'imaginer que l'on pût chercher à l'éviter?

Il se décida donc à poursuivre la belle coureuse; mais presque aussitôt un profond silence s'établit sur toute cette plaine si tumultueuse et si bruyante ; elle parut frappée tout à coup de mutisme et d'immobilité, et Arthur s'arrêta. Ce moment d'attention et d'attente générales dura quelques minutes, et fut bientôt suivi d'un bruissement de voix poussant un cri long et uniforme. Les coureurs venaient de partir, puis tout aussitôt les appels, les exclamations se croisèrent, et toute la multitude se mit en mouvement, les piétons courant à travers les arbres, les cavaliers par les sentiers, les voitures par les grandes routes, tous disparaissant chacun à son tour comme par enchantement, ceux-là derrière un massif, ceux-ci au coin d'un talus ; on eût dit une armée en déroute, surprise par un parti vainqueur, et qui s'échappe, se cache, fuit et disparaît sous l'impulsion folle d'une terreur panique.

Avant qu'Arthur eût pris un parti sur le chemin qu'il devait suivre, il se trouva à peu près seul sur la route avec quelques paysans qui riaient de ce rire aigre qui raille si insolemment les plaisirs des riches qu'il peut leur faire croire que ces bonnes gens ne sont pas assez sots pour les leur envier.

— Que le diable leur casse bras et jambes, dit un de ceux-là à qui l'on avait payé quatre fois ce que son champ eût pu lui rapporter pour que six chevaux pussent y imprimer leurs pieds en passant; voilà comment on détruit le bien du pauvre monde.

— Tais-toi donc, dit un autre, en voilà encore un qui est demeuré ici.

— Ce grand dadais, repartit le premier paysan, c'est celui qui s'est fourré par terre à la volée. A-t-il l'air dindon?

— Hé ! bourgeois, cria-t-il, est-ce que vous ne savez pas le chemin?

Arthur ne répondit pas, il n'en avait plus le pouvoir. Sur un petit tertre de la route, il venait d'apercevoir assise une jeune fille qui, la tête basse, comptait sur son giron les petites pièces de monnaie blanches qu'elle avait reçues ; cette jeune fille avait près d'elle un grand panier ou étaient demeurés quelques débris de fleurs : ce devait être la bouquetière qui réglait les bénéfices de sa journée.

Une idée lumineuse était venue à Arthur : ce petit drôle de Fouriou avait été fort bien accueilli pour avoir apporté à mademoiselle de Ménarès et à madame de Pimpani de magnifiques bouquets; personne n'avait songé à madame de Primarion ; ce serait donc d'une bonne grâce achevée de la rattraper un bouquet à la

main. Cette gracieuse idée faisait rêver notre héros qui se complaisait à l'admirer. Il s'approcha tout à fait de la jeune fille qui comptait toujours sa recette, séparant avec un soin et un bonheur d'enfant les belles pièces neuves des vieilles ; les premières pour en faire l'épargne, les autres pour la dépense.

— Hé ! la fille, lui cria Arthur du haut de ses deux cents louis, as-tu encore un bouquet à vendre?

La bouquetière ainsi interpellée releva brusquement la tête ; le rouge de l'indignation était sur son visage ; mais à peine eut-elle envisagé celui qui lui parlait de ce ton, qu'une expression douloureuse remplaça cette fierté blessée. Arthur de son côté ne fut pas moins surpris en reconnaissant Méta. Celle-ci, tout à l'heure si joyeuse en présence du trésor qu'elle avait amassé, se leva tristement, et fouillant dans son panier, elle lui répondit doucement :

— Je n'ai point de bouquet à vous vendre, Monsieur ; mais voici une fleur que je vous donne.

Cet homme dont j'écris l'histoire était un être abominable ; il ne comprit rien à cette parole si douce, à cette résignation si simple, à cette fleur donnée, et il répondit avec la brutalité de la fatuité (la plus cruelle et la plus lourde à la fois) :

— Mais, ma belle enfant, je ne puis offrir à une dame une simple fleur comme celle que vous me présentez.

La fleur échappa à la belle main qui la tenait, et une grosse larme tomba des beaux yeux qui regardaient Arthur.

— Qu'est-ce que vous dites donc à cette demoiselle pour la faire pleurer? s'écria le paysan qui avait jeté une si rude malédiction sur les cavaliers qui venaient de partir.

Cet homme en ce moment faisait un des actes les plus communs et les plus admirés de la vie humaine : il couvrait le besoin d'injurier un plus haut que lui d'une apparence de protection pour un plus faible. Arthur allait répondre comme il croyait convenable à cette grossière et menaçante question ; mais Méta s'empressa de répondre :

— Monsieur ne me dit rien à quoi je ne dusse m'attendre de lui ; cela ne vous regarde pas.

—Ah ! tiens... bah... c'est comme ça? fit le paysan en ramenant, par ces diverses exclamations, l'accent de sa voix, de la menace brutale à la raillerie insolente : il paraît que ce n'est pas une nouvelle connaissance... Ah ! ah ! la bouquetière, on ne veut plus de votre fleur, à ce qu'il paraît. Ça arrive toujours à celles qui en vendent tant.

— Tu es un insolent ! s'écria Arthur, et je vais t'apprendre...

A ces mots le marquis, la cravache haute, fit marcher son cheval sur le paysan, mais celui-ci, se jetant vivement de côté, s'empara d'une fourche appuyée le long d'un arbre, et la présentant comme un soldat qui croise la baïonnette à son antagoniste, il lui cria :

— Si vous avancez, je vous éventre vous et votre rosse.

— Monsieur de Mun, s'écria Méta en se jetant courageusement entre les deux ennemis, cet homme n'a offensé que moi, s'il m'a même offensée; ne vous exposez pas à un danger inutile pour une parole qui ne m'a pas même touchée.

— Cela se peut, répliqua le marquis ; mais ce drôle n'en a pas moins été insolent envers moi, et c'est ce que je ne veux pas souffrir.

Il n'avait pas plutôt dit ces mots, qu'une pierre lancée par un enfant vint frapper le marquis. Dans le premier mouvement de douleur, il donna une forte secousse à la bride, et le cheval fit un écart et heurta si rudement la pauvre Méta, qu'elle fut renversée à terre. A cet aspect, une troupe de femmes demeurées jusque-là spectatrices silencieuses des débats, se mirent à hurler.

— Ah! la canaille d'homme qui tue les femmes!

Elles se précipitèrent autour de Méta, les unes disant :

— Pauvre fille! voilà ce que c'est que d'écouter des farauds comme ça.

D'autres s'écriaient :

— Ces horreurs d'hommes, ça séduit la jeunesse et ça la méprise après.

— Ça la bat.

— Ça veut la tuer.

— Assassin.

— Scélérat!

— Brigand!

Ce concert de cris, parti d'abord de différentes bouches, comme dans une symphonie on entend successivement les entrées de la clarinette, du hautbois, du cor, des violons, exécutant chacun une phrase, Arthur put d'abord distinguer chacune des mesures produites par vingt voix différentes, jusqu'au moment où l'orchestre féminin se fondit tout à coup en un magnifique ensemble exécutant, en fortissimo le plus violent, cette mélodie terrible :

— Tapez dessus, vous autres.

Cette marseillaise féminine eut un succès si grand, que le marquis sentit immédiatement sur ses jambes, sur ses cuisses, sur ses épaules, des coups de gaule, des coups de fouet. Le cheval, atteint en même temps que le cavalier, se mit à faire des évolutions extravagantes, et voyant enfin un jour où passer, il s'élança au galop dans cette direction. Arthur, meurtri, brisé, étourdi, éperdu, se laissa emporter; tandis que les enfants, qui, durant le premier brouhaha, s'étaient tenus à l'écart pour ramasser des pierres sur les bords de la route, le poursuivaient à travers le bois, coupant les taillis pour l'attendre au passage lorsqu'il tournait une allée, s'ameutant après lui, hurlant, courant, se le donnant pour but comme un tronc d'arbre ou comme un chien enragé.

Enfin notre héros, fuyant toujours, parvint à trouver un sentier où on le perdit, et où son cheval, couvert d'écume, de poussière, haletant, fourbu, brisé, s'arrêta de lui-même et permit à Arthur de respirer un moment, de se regarder, de se sentir et de réfléchir.

Réfléchir, c'est-à-dire regarder sa vie, ses actions, ses paroles, sans vaine préoccupation, les juger et reconnaître la vérité, c'eût été une bonne et excellente chose. Mais Arthur se croyait bien plus fort que tous les hommes; n'avait-il pas en effet une conseillère qui valait mieux selon lui que le bon sens et le sens commun? n'avait-il pas son ombre, n'avait-il pas son expérience, qu'il avait complétement oubliée depuis quelques jours? Furieux de toutes ses déconvenues, irrité contre tout le monde et contre cette fatale compagne, qui ne lui servait à rien,

il s'assit sur un tertre pendant que son cheval restait près de lui la tête pendante, les naseaux fumants, tremblant sur ses jambes et toussant avec effort, et il s'écria dans un mouvement de rage :

— Ombre exécrable ! qu'as-tu à me dire ?

L'expérience lui répondit d'une voix très-explicite :

— Que si tu laisses refroidir ton cheval, il est perdu.

— Je te parle de moi, reprit Arthur exaspéré par cette réponse.

— Si tu te laisses refroidir, tu peux gagner une fluxion de poitrine.

— Tu as raison, fit-il en se secouant. Viens donc, nous causerons en marchant.

— Soit, dit l'ombre.

Et M. de Mun ayant passé la bride de son cheval sous son bras, se mit à arpenter le bois de Verrières, lui, son ombre et son cheval, tous trois de compagnie. Cette sage précaution, à l'usage de sa propre sûreté, lui ayant été inspirée par sa lumineuse expérience, il se sentit moins irrité contre elle, et lui adressa la parole d'un ton beaucoup plus doux.

Est-ce donc une destinée qui me poursuit? dit Arthur. Suis-je le jouet d'une machination surnaturelle ayant un but que je ne puis concevoir ; car tout ce qui m'arrive n'est pas dans l'ordre ordinaire des événements. Tant de déconvenues

ne peuvent pleuvoir sur un homme avec cette rapidité et cette abondance, à moins qu'il n'y soit dévoué par une fatalité prédominante.

— Ecoute, reprit l'ombre d'une voix grave, ce qu'elle n'avait pas fait encore jusqu'à présent, et ce que le piteux état du marquis lui inspirait sans doute de faire : nous avons commencé ensemble, nous avons grandi ensemble; c'est ensemble que nous avons vieilli, et maintenant que tu es redevenu jeune, moi, vieille toujours, je n'en suis pas moins restée avec toi.

Cependant, depuis quelques jours, depuis que tu m'as traitée avec mépris, je t'ai laissé aller sans trop me récrier, comme une mère qui voit avec douleur les égarements de son fils, mais qui les supporte avec patience, bien sûre que le malheur le lui ramènera. Maintenant que te voilà comme l'enfant prodigue, je vais te parler le langage de la vérité. Tu cherches dans les autres, dans les événements, dans la fatalité, dans une sorte de persécution imaginaire, la cause de tout ce qui t'arrive. Tu es ce que sont la plupart des hommes, tu es, après une existence séculaire, ce que tu as toujours été, aveugle, parce que tu regardes autour de toi et non pas en toi.

— Que diable veux-tu que je voie en moi? dit Arthur.

— Regarde-s-y bien.

— J'y regarde.

— Qu'y vois-tu?

— Je n'y vois rien, si ce n'est que ce qui réussit aux autres ne me réussit pas.

— A qui en est la faute?

— Oh! fit Arthur avec impatience, le passé est passé, c'est pour l'avenir qu'il me faut des conseils.

— Puis-je prévoir ce qui t'arrivera?

— Non; mais tu peux me dire ce que je puis faire.

— Retourne chez Méta, dépouille le nom usurpé que tu portes et qui est la principale cause de tous tes embarras. Cache-toi jusqu'à ce que tu te sois fait une position dont personne n'ait à te demander l'origine ; tu as vu bien des exemples de ce qu'on peut devenir sans avoir à rendre compte de ce qu'on a été.

La partie morale la plus sensible du marquis se révoltait toujours à cette proposition; toutefois une partie physique que le galop effréné de son cheval avait douloureusement meurtrie, les coups de bâton dont on avait affecté certaines autres parties, le faisaient pencher pour une retraite subite; mais aussitôt revenaient en foule, les 500,000 francs de chez La Barlière, la grandesse d'Espagne, les soupers de Lucienne, et madame de Primarion elle-même; et puis, disait-il à son ombre :

— Vois Fouriou, n'est-il pas en dehors de sa sphère plus que moi, qui, après tout, suis né gentilhomme, et ne me refais que ce que j'ai été. Tout lui réussit, tout lui va.

— C'est qu'il a le grand art d'être, non ce qu'il faut pour lui, mais ce qu'il faut pour les autres.

— Eh bien, j'essaierai, dit Arthur.

Cher et honoré lecteur, si vous trouvez que l'ombre de notre héros ne lui donne que de bien piètres conseils, nous vous prierons de remarquer que ce n'est que l'ombre de lui-même qui lui parle. Ombre ou expérience, comme vous le voudrez,

ne sont jamais que le résultat de celui à qui elles appartiennent. L'ombre d'un magot ne peut avoir les formes de Calliope ; l'expérience d'un sot, eût-elle mille ans, ne sera jamais que l'expérience d'un sot.

C'est pour cela que nous avons supprimé les petits bouts de dialogue qui avaient eu lieu depuis quelques jours entre elle et le marquis. Quant à celui-ci, tout insignifiant qu'il peut être, nous l'avons rappelé parce qu'il mena Arthur dans une des parties les plus reculées du bois de Verrières, sans qu'il s'en aperçût. Il venait de le conclure par un mot déjà plus sage et plus prudent : J'essaierai ! lorsqu'au détour d'une allée, il se trouva face à face avec une femme qu'il ne reconnut pas tout d'abord, mais dont la grâce achevée le frappa subitement. Elle parut fort surprise et presque émue de la rencontre, comme si elle avait pu croire qu'on l'avait suivie et espionnée. Mais l'allure de M. de Mun, l'état de sa personne, lui montrèrent sur-le-champ que le cavalier honteux cachait sa déconvenue dans les profondeurs des bois, et n'y venait surprendre les secrets de personne. Arthur salua et passait, lorsque la plus douce voix du monde dit d'un ton interrogatif :

— Monsieur le marquis de Mun ?

Arthur s'arrêta, et ayant mieux considéré la belle dame, il répondit avec un plus profond salut :

— Madame la duchesse de Massignac.

A son nom, la dame parut contrariée et fit un mouvement pour s'éloigner sans répondre ; mais elle s'arrêta encore, et dit au marquis :

— Vous n'êtes pas blessé, Monsieur, j'espère ?

— Non, Madame ; mais je voudrais l'être, si je pouvais ainsi mériter un moment votre intérêt.

La duchesse comprenait sans doute ce qu'un pareil entretien avec un inconnu pouvait avoir d'inconvenant, car elle éprouvait un visible embarras. Elle tendait de tout son corps à quitter la place, mais en même temps une invincible curiosité la retenait là où elle était. Cette dernière phrase du marquis la fit sourire comme s'il avait dit une chose charmante, et elle ne put résister à la tentation de continuer l'entretien.

— Vous connaissez ces bois? je suppose, dit-elle à Arthur.

— Pas le moins du monde, Madame.

— Ainsi, vous êtes tout à fait égaré?

Arthur regarda autour de lui, et répondit :

— Tout à fait, si on peut s'égarer à quelques lieues de Paris et dans des bois de si peu d'étendue.

— Ils sont assez grands, Monsieur, reprit madame de Massignac, pour que l'on y puisse errer longtemps, assez longtemps, reprit-elle avec un fin sourire et une agaçante raillerie, pour laisser passer l'heure d'un rendez-vous donné.

— Je n'ai d'autre rendez-vous, dit Arthur, qu'une invitation à dîner dans ce pays chez madame de Primarion.

La duchesse répondit par une de ces inclinations balancées qui signifient : « Ah ! diable ! vous dînez chez cette dame ! Peste ! quel gaillard vous faites ! Dîner chez madame... madame Primarion ! voilà qui vaut qu'on s'en vante. » Puis, cette petite pantomime achevée, madame de Massignac reprit avec un regard qui alla jusqu'au cœur d'Arthur, et un sourire qui ne manquait pas de dédain :

— C'est une très-belle personne que madame de Primarion. N'étiez-vous pas dans sa voiture?

—Oui, Madame, dit Arthur à qui l'expression équivoque du visage de la duchesse parut une raillerie; j'étais avec madame de Primarion au moment où nous avons croisé votre calèche, où vous étiez, je crois, avec M. Ribaud.

—C'est vrai, Monsieur, votre remarque est parfaitement juste. Le connaissez-vous beaucoup?

— Qui cela?

— Mais... monsieur Ribaud...

— Fort peu, Madame, c'est un de ces hommes qu'on peut voir une fois par hasard, pour s'en amuser, mais...

— Vous le traitez mal, Monsieur; il m'a dit beaucoup de bien de vous.

— De moi?

— Oui, Monsieur.

— Je l'en croyais incapable...

— Alors vous le connaissez mieux que vous ne dites.

Cette réplique faisait un mot spirituel de la dernière réplique du marquis, et il était évident que madame de Massignac avait un désir extrême de faire causer M. de Mun.

Celui-ci était loin d'en deviner le motif. Il ne se doutait pas du tout que Ribaud, en faisant de lui le portrait le plus ridicule du monde pour une madame de Primarion ou une madame de Pimpani, lui avait rendu le plus éminent service auprès de l'excentrique duchesse de Massignac.

Vous remarquerez, cher et amé lecteur, que c'est moi personnellement qui me sers du mot excentrique, et que c'est à vous que je l'adresse. Je me serais bien gardé de le mettre dans la bouche de notre marquis, qui ne le connaissait pas, et si je le lui avais fait adresser, il m'eût fallu immédiatement lui faire prendre un de ces airs étonnés qui s'emparaient de lui toutes les fois qu'il entendait un de ces mots qui appartiennent à la langue moderne.

Il avait cependant déjà vu des choses tout à fait en dehors de tout ce qu'il pouvait imaginer.

Ainsi, madame de Primarion était pour lui une femme extraordinaire, et s'il eût connu le mot excentrique, il le lui eût appliqué et il eût mal fait. En effet, madame de Primarion était l'expression, exagérée peut-être, d'une mode, mais elle était le résultat de cette mode. Il y avait à côté d'elle, après elle, des lionnes écuyères, chasseresses; elle n'était pas unique. Elle était, si on veut, l'astre le plus marquant d'un monde excentrique, mais personnellement, elle n'était pas excentrique. La duchesse, au contraire, était ce qu'on peut appeler un être excentrique, ce qu'autrefois on appelait une personne originale. Cette qualité ne tient pas à un fait social, elle tient à l'individu, à l'organisation de son corps, de son esprit, elle tient à une idée fixe, à une croyance, ce quelque chose qu'on ne partage avec personne, à ce qui fait les grands hommes et les fous, à ce qui n'est qu'en soi enfin.

Or, voici quelle était l'excentricité personnelle de la duchesse de Massignac.

CHAPITRE XXI.

Une femme comme il y en a peu.

Fort jeune, fort libre de sa main, pouvant choisir parmi les plus beaux, les plus grands et les plus riches, mademoiselle Amadise de Moralli avait repoussé les hommages les plus empressés, les plus ardents, les plus sincères même, pour se donner au duc de Massignac, vieillard octogénaire, impotent, et d'un esprit encore aimable pour les hommes, disait-on, mais si préoccupé de roueries politiques, de combinaisons ministérielles, qu'il n'avait guère le temps de causer, même avec sa femme.

Après la surprise que causa le choix que fit la belle Amadise d'un si vieil époux, on éprouva la surprise de voir celui-ci ratifier ce choix.

M. de Massignac passait pour avoir eu dans sa longue carrière tous les vices que peut avoir un homme qui sait les avoir. Ses prodigalités, soutenues par des opérations financières d'une audace aventureuse, étaient célèbres. On ne connaissait pas un homme qui, lui ayant rendu quelques grands services, n'eût été sacrifié par lui à un intérêt puissant ou léger, ou même au besoin de dire un bon mot. Ses trahisons politiques avaient nourri les journaux de plus d'articles de vertueuse indignation que ne l'a fait la vie de M. de Talleyrand, réunie à celle de M. de Sémonville. Il jouait un jeu colossal avec un bonheur qui passait pour de l'adresse ; ses aventures avec les femmes les plus éclatantes avaient toujours fini de son côté par

quelque infamie ou quelque lâcheté; M. de Massignac enfin avait en grand toutes les mauvaises qualités que les petits blâment faute de pouvoir les posséder; mais il n'avait jamais été ridicule.

Lorsqu'on apprit son mariage avec mademoiselle Amadise, le monde sur lequel il avait plané, qu'il avait insulté, raillé, pillé, méprisé, rêva une vengeance. On 'écria de tous côtés:

« Enfin cette longue et mauvaise carrière aura une fin méritée; le vieux et rusé Massignac sera puni, il n'en faut pas douter: il sera ridicule! »

Et vous savez ce que peut vouloir dire ce mot quand il est appliqué à un homme de quatre-vingts ans qui épouse une femme qui n'en a que vingt.

Le monde attendit et lança ses plus habiles *ridiculiseurs* à la suite de la jeune et belle duchesse; la plupart de ceux qu'elle avait repoussés comme époux eurent la prétention d'être plus ou moins que ce qu'ils n'avaient pu être; mais le monde eut beau faire: les plus charmants, les plus adroits, les plus amoureux c'est-à-dire les plus redoutables, eurent beau faire; madame de Massignac s'enferma dans l'île escarpée et sans bords de Boileau, et contempla en riant tous les naufrages qui eurent lieu autour d'elle; mille assauts furent donnés à ce terrible Gibraltar: tous furent repoussés.

Décidément, M. de Massignac avait sur le front une étoile protectrice; une étoile!! ce n'est pas là ce qu'on eût voulu y voir!

On y mit cependant tous les soins possibles; le moindre petit bout d'apparence n'avait qu'à percer, vite on y attachait une corde pour pendre à la lanterne commune le nom du vieux duc. Pour cela on commenta toutes les inconséquences de la duchesse, l'extrême liberté de sa conduite, ses entretiens avec des jeunes gens, quelques rencontres qui avaient l'air de rendez-vous; on y sema de la médisance; on y planta de la calomnie: rien n'y fit. Si cela paraissait pousser un jour ou deux, il arrivait bientôt un événement, une parole, un mot, qui emportaient médisance et calomnie comme une herbe qui n'avait pu prendre pied sur ce roc nu et poli, et madame de Massignac sortait triomphante de toutes les atteintes.

Sans se donner la peine d'une justification, sans se sevrer d'une fête, d'un plaisir, ouvrant sa loge aux Italiens ou à l'Opéra à qui voulait venir lui dire qu'elle était belle et qu'il mourrait pour elle, tenant cercle à une heure après minuit, et recevant tout ce qui avait une prétention à un nom célèbre; courant les matinées, seule dans sa voiture, partout où son caprice lui disait d'aller, rencontrée quelquefois à pied tout enveloppée de voiles qui cachaient son visage, de pelisses qui dissimulaient l'aristocratique charme de sa taille, elle restait toujours inabordable, et qui pis est, toujours immaculée.

Ce qu'on inventa à propos de madame de Massignac demanderait de gros volumes. On pensa à un amour obscur, inconnu, à quelque fantaisie comme celle des romans ou des vaudevilles, où l'on voit des duchesses amoureuses d'un colleur de papier. (Il est à remarquer que les colleurs de papier, que les littérateurs semblent oublier, sont en général ce qu'il y a de mieux dans la classe des ouvriers séducteurs: *avis à mes confrères.*) Mais l'amant obscur, la passion de haut en bas qui avait d'abord eu une façon de succès, fut bien vite abandonnée. On fit causer, on ne découvrit rien.

Après l'amour de la grande dame pour l'ouvrier, on inventa plus que je n'en puis dire. Les femmes le confièrent à leurs amants dans ces heures où elles disent le secret des autres et jamais le leur, et cela prit quelque consistance; d'autres femmes détruisirent cette explication.

Enfin, au moment dont nous parlons, il était arrêté et convenu que madame de Massignac était un morceau de bois sans cœur, incapable d'aimer, dans toutes les acceptions du mot.

On considérait, en conséquence, ceux qui s'obstinaient à lui offrir de l'amour comme des fous qui voudraient absolument se faire entendre à des sourds-muets en leur criant à l'oreille :

« Je vous aime. »

L'oreille est irrévocablement bouchée; rien n'y pénètre, et celui qui crie est un sot ridicule.

Le délicieux comte de Bragières était un de ces derniers maladroits, et on ne l'épargnait en aucune occasion. Madame de Massignac le recevait, comme elle en avait reçu tant d'autres, quand il venait, mais sans s'occuper de lui quand il ne venait pas. Elle quittait sa maison de Paris pour une de ses terres, où il était constaté qu'elle avait passé huit jours toute seule, le jour où elle lui avait permis de l'accompagner au bal. A la saison des eaux, suivie d'un véritable train princier, elle allait de résidence en résidence, tandis que son mari demeurait à Paris, se laissant rencontrer, mais jamais poursuivre.

Comme toutes les femmes, madame de Massignac avait eu des amies intimes qui lui avaient demandé son secret pour le divulguer; mais ces séductions n'avaient pas eu plus de succès que les autres, et madame de Massignac s'était contentée de répondre qu'elle était la plus heureuse femme de la terre.

Cette très-longue exposition du nouveau personnage que rencontra Arthur expliquera comment il se faisait que la duchesse eût arrêté sans trop d'embarras un jeune homme qu'elle ne connaissait que par son nom, et se fût pour ainsi dire établie en conversation réglée avec lui. On a pu remarquer quel sentiment de curiosité avait percé dans la façon dont cette femme regardait et examinait cet homme. Ce sentiment était le produit du portrait tracé par Ribaud, qui, dans ce qu'il disait comme dans ce qu'il écrivait, n'était jamais bien sûr de ce qu'il croyait dire ou écrire.

En voulant ridiculiser notre héros, il en avait fait le plus merveilleux éloge.

« Cet homme, avait-il dit, est à la fois ignorant, mal élevé, et parle cependant comme si son titre de marquis était chargé d'avoir de l'esprit et de la politesse pour lui. A chaque instant, on dirait qu'il s'éveille en sursaut et qu'il est transporté dans un pays inconnu, et ce pays lui est si bien inconnu qu'à tous les pas qu'il a voulu faire, il s'est heurté contre un obstacle, et a fait une chute comme celle qu'il vient de faire à l'instant même : il s'est laissé prendre, à ce que j'ai entendu dire, dans une aventure grotesque avec la plus laide femme de Paris, et passe pour avoir séduit et enlevé en une heure la plus belle fille de France, déclarée vertueuse par la plus dévergondée coquine du monde, ce qui doit être une preuve assez irrécusable de vertu; très-présomptueux, très-niais, très à cheval sur les vieilles galanteries... Il doit être fo..... ce qui est la distinction de l'imbécillité. »

Précisément parce que tout ceci n'eût eu rien de bien recommandable pour le le vulgaire, cela devint une sorte d'apologie exubérante pour l'excentrique duchesse.

Qui l'eût dit? qui l'eût pu croire? au moment où Arthur rencontra Amadise elle pensait à lui.

Un homme qui ne ressemblait pas aux autres, un homme qu'on ne pouvait pas savoir par cœur dès les premiers jours, dont on ne prévoyait pas la parole, les serments, les actions, mais voilà ce qu'elle cherchait depuis qu'elle vivait :... un homme dont son mari ne pût pas lui rendre compte en vingt minutes;... mais c'était sa vie, son bonheur, son avenir,... son amour qu'elle allait reconquérir.

Heureux Arthur!

Mais avant d'aller plus loin, il nous faut encore une grosse digression pour expliquer une phrase que nous venons d'écrire :

« Un homme dont son mari ne pût pas lui rendre compte en vingt minutes! »

Qu'est-ce que cela signifie? le voici :

Lorsque mademoiselle de Moralli avait épousé le duc, celui-ci avait prévu le cas dont on avait tant parlé : or, ce fut à ce sujet que ces paroles, éternellement remarquables, furent prononcées par cet éminent vieillard :

— J'ai quatre-vingts ans, et si mon âge ne me permet plus de me venger de la trahison d'un homme, il ne peut m'empêcher de punir l'infidélité de ma femme par des moyens infaillibles : un procès ridicule pour moi et déshonorant pour elle pourrait y suffire ; mais j'ai mieux que cela, et j'en garde le secret. Cependant, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous serez tentée. Vous laisser une vie sans autre but que de faire parler de vous comme d'un être exceptionnel serait trop vous exposer. Aussitôt que l'éclat de votre incomparable folie sera amoindri, il vous faudra un nouvel aliment.

— Mais, lui avait dit sa femme, pensez-vous, Monsieur, que ce ne sera pas une chose assez nouvelle qu'une femme qui demeurera inabordable en pareille position?

— Madame, reprit gravement le duc, dans ma jeunesse on avait l'habitude de fouetter les écoliers paresseux et libertins; j'ai subi souvent cette correction et je me suis aperçu d'une chose, c'est que l'homme ne permet pas à un coupable la moindre vertu. Lorsque je supportais le fouet avec un courage ferme, et qui eût dû montrer que j'avais au moins un bon côté dans ma personne, on redoublait avec rage ; lorsque je criais comme un poltron, on adoucissait les coups. Vous venez de manquer à mille gens en m'épousant, on va vous fouetter à coups de langue pour vous punir : si vous demandez grâce en prenant un amant, on vous épargnera un peu; si au contraire vous bravez l'opinion publique en repoussant toutes les poursuites, cela sera une calomnie sans fin et dont vous vous lasserez comme moi des coups de fouet.

— Rassurez-vous, reprit Amadise, c'est précisément cette persévérance à me poursuivre qui m'est un garant de ma force.

— Du caractère absolu dont vous êtes, cela n'est pas impossible pour quelque temps; mais ce sera toujours la même chose. La gloire uniforme est aussi ennuyeuse que le plaisi uniforme, et peut-être alors...

— Jamais... Monsieur... jamais... Vous savez l'espèce d'estime que j'ai pour les hommes tels qu'ils sont, vous savez celui que j'aurais désiré s'il pouvait exister; mais il n'existe pas.

— Eh ! mon Dieu ! fit le duc, il existera le jour où vous aimerez quelqu'un.

— Mais, pour aimer, il faut reconnaître à quelqu'un des qualités que vous-même m'avez dit ne pas exister.

— Elles n'y seront pas, mon enfant, mais vous les y verrez. L'amour est comme la peur, il fait un fantôme immense d'un mouchoir qui flotte au vent, une montagne d'un caillou; seulement la peur peint en laid et l'amour peint en beau. Vous trouverez un jour cet homme que vous avez rêvé, quoiqu'il n'existe pas, et comme c'est moi qui sans le vouloir vous ai détruit dans le cœur l'espérance de le rencontrer et vous ai poussée, sans y songer, à la folle détermination que vous avez prise de m'épouser, je veux être généreux avec vous, et je vous permets d'aimer ce phénix si jamais vous le rencontrez.

— Ah ! Monsieur ! fit la duchesse dédaigneusement.

— Cherchez-le et trouvez-le si vous pouvez; seulement promettez-moi sur l'honneur, et je crois au vôtre, que vous me permettrez de causer avec lui vingt minutes, et si au bout de ces vingt minutes je n'ai pas fait tomber les faux plâtres, je n'ai pas dissous les brillants vernis dont cet homme se couvre, donnez-vous à lui ou prenez-le, je vous jure de mon côté que je n'en soufflerai mot.

— Sur quoi basez-vous tant d'assurance, Monsieur?

— Sur votre honneur d'abord, Madame, puis sur le mépris que je fais de l'humanité.

— Mais j'en suis de cette humanité, Monsieur, reprit la duchesse.

— Pas encore, ma chère; mais cela vous viendra. J'espère qu'alors je serai mort.

— Et j'espère, Monsieur, que je trouverai l'homme impossible que vous me permettez, pour vous apprendre à estimer quelqu'un.

— Je l'attends, repartit le duc.

Cette singulière explication fut acceptée comme un contrat réel, et depuis trois ans à peu près madame de Massignac se laissait faire la cour, sans autre envie d'abord que de montrer à son époux qu'il y avait des hommes qui méritaient d'être aimés, et que, si elle était vertueuse, elle en était seule coupable.

Mais aucun des prétendants n'avait pu résister au vieux duc : il les avait presque tous frappés à des endroits cachés, d'où il avait fait jaillir de très-vilains sentiments.

La duchesse s'était piquée au jeu, et toutes ses courses extravagantes, ses coquetteries si vives, n'avaient eu d'autre but que de trouver le demi-dieu promis. Il n'est pas hors de propos de dire que, si elle le désirait encore pour confondre surtout son époux, elle l'attendait déjà pour se prouver péremptoirement à elle-même qu'elle avait eu tort de croire qu'il n'existait pas.

Dès l'abord, ceux qu'elle avait soumis à l'examen de son mari avaient été triés par elle dans un grand nombre, comme les plus capables de supporter cette singulière expérience, et M. de Massignac avait presque hésité devant quelques-uns; mais, à mesure que la lutte continuait, ceux qu'elle lui amenait devenaient de plus

en plus faibles : elle eût eu autrefois honte de les produire, et maintenant c'est tout ce qu'elle avait à montrer. La fable du héron au long bec s'accomplissait pour la duchesse.

Le dernier qu'elle avait soumis à l'analyse du duc, était le comte de Bragière. Il était beau, doux, dévoué, crédule, et la duchesse l'avait presque suivi des yeux comme une mère dont l'enfant chéri est interrogé par un cruel professeur. Elle avait espéré que le comte s'en tirerait à son honneur à elle; mais hélas! il fut mis à sec et à nu en un quart d'heure. Une proposition d'aller révolutionner l'Inde, pour revenir avec assez de millions pour faire une couronne de sa fortune à celle qu'il aimait, le trouva froid.

« L'amour vit de peu »

était la devise du comte; à quoi le duc avait répondu :

— En ce cas, s'il vit de peu, il est comme les ours, il vit de lui.

Madame de Massignac avait été furieuse contre le comte, et depuis ce jour le maltraitait avec une douceur qui prouvait qu'elle ne voulait plus rien de lui qu'un esclave qu'elle se gardait en attendant mieux.

Or, voilà quelle était la femme que notre marquis venait de rencontrer et voilà en quelles dispositions il la rencontrait. Ces dispositions feront comprendre comment madame de Massignac avait prêté une signification spirituelle à un mot du marquis; elle lui eût donné tout le sien si elle avait pu, elle lui eût prêté son âme pour devenir le libérateur que maintenant elle demandait à la nature entière. Jusqu'à ce jour, elle avait commencé par étudier ceux qu'elle présentait à la candidature; mais à ce moment elle fut prise d'une résolution désespérée, et elle se dit : Il faut que je soumette celui-ci au duc sans préparation, sans examen, comme il est, au saut du cheval, meurtri, assommé, ridicule pour tout le monde. C'est peut-être ainsi que doivent se présenter les êtres excentriques.

Emportée par cette idée, madame de Massignac jouant l'hésitation, dit à Arthur :

— Je sais que vous êtes encore bien loin de la maison où l'on vous attend, il vous sera difficile de retrouver votre chemin, et si vous le retrouvez, de le faire à pied, car voilà un malheureux cheval qui ne ferait pas un quart de lieue sans tomber. Le petit ermitage que je possède dans cette vallée est à peu de distance ; j'y retournais à pied quand je vous ai rencontré; voulez-vous y accepter l'hospitalité?

— Madame... s'écria Arthur avec empressement.

— Vous y trouverez M. le duc de Massignac, reprit doucement la duchesse; il sera charmé de connaître l'héritier d'un des plus beaux noms de la province. Je suis sûre de lui faire plaisir en vous présentant à lui, et j'insisterais beaucoup, si je ne craignais de vous être importune.

« Sacredié! je ne suis point un belître!, pensa Arthur en lui-même ; la vanité ne m'aveugle point, cette femme se jette à ma tête. »

— C'est une trop haute faveur, répliqua-t-il tout haut, pour que je ne vous en sois pas reconnaissant. L'état où je me présenterai chez M. le duc n'a pas besoin d'excuse et peut être au besoin un prétexte.

— Un prétexte! fit la duchesse d'un air majestueux.

— L'hospitalité, reprit Arthur avec une finesse prodigieuse, est un devoir envers les malheureux égarés, et je le suis de bien des façons.

Jamais femme n'éprouva un repentir si cruel et si subit d'une démarche inconsidérée! Oh! le bourreau! le galant animal! qui disait de ces choses-là à une femme qui rêvait un homme. Mais l'affaire était engagée, et après tout, madame de Massignac avait la ressource, pour ne pas être trop humiliée par son mari, de présenter Arthur comme il l'entendait, comme un pauvre imbécile qui s'était foulé une jambe et qui ne pouvait plus marcher.

— Vous avez beaucoup plus de titres que vous ne pensez, reprit-elle, pour être admis dans la maison de M. de Massignac, et votre accident n'en ajouterait que de bien faibles.

« Tu vois bien, marquis, tu vois bien que tu es un être important, désiré partout. Allons, va, vole et sois vainqueur cette fois. »

Arthur se mit alors à mieux considérer la duchesse; c'était une petite femme, toute mignonne, à l'œil de feu, au sourire perlé, le nez fin, le menton mobile, le front vaste et bombé. Animée sous sa pâleur par une sorte de vibration perpétuelle de physionomie, elle brûlait dans sa peau, selon l'expression de son mari, mais elle n'en pouvait sortir sans sa permission, et il l'y tenait.

Cependant, à travers ces traits inconnus, M. de Mun remarqua dans madame de Massignac de ces aspects involontaires que prend le visage, de ces mouvements fugitifs que le corps affecte tout à coup et qui lui rappelèrent un vague souvenir d'autrefois. Préoccupé de cette pensée, il regardait madame de Massignac avec l'attention obtuse d'un savant qui s'imagine qu'il lit du sanscrit. Elle remarqua cette attention, et lui dit alors:

— Je vous parais sans doute bien extraordinaire, pour que vous me considériez ainsi, Monsieur?

— Vous me paraissez charmante, Madame, dit le marquis d'un air de suffisance si achevée, que cette fois il parut amusant à la duchesse; mais ce n'est pas seulement vos charmes qui appellent mes regards; c'est comme un souvenir, je jurerais que je vous ai vue autrefois.

— Autrefois, s'écria la duchesse toute joyeuse de rencontrer cette espèce d'originalité dont Ribaud avait voulu faire un ridicule au marquis, et qui lui avait fait dire qu'il avait souvent l'air d'un homme qui s'éveille. Autrefois, reprit-elle, y a-t-il bien longtemps?

Arthur était à mille lieues de comprendre que c'était précisément dans l'incohérence de ses idées qu'était l'excentricité qui paraissait le rendre intéressant à l'excentrique duchesse, et se hâta de réparer ce qu'il appela une échappée de langue en disant:

— Autrefois est un mot qui n'a pas de sens avec vous, Madame, vous êtes trop jeune pour qu'il puisse vous aller.

— C'est possible, fit la duchesse; mais on dirait qu'il vous va à vous, quoique assurément vous soyez aussi jeune que moi.

Est-ce tout bonnement parce que le mot suivant est une bêtise, ou bien parce que, de son temps de vieux chevalier de Mun, notre jeune homme l'avait lu à l'angle alinéa de quelque cornet de tabac, qu'il le dit avec une si vive conviction.

Est-ce enfin la vérité qui l'emporta; toujours est-il qu'il s'écria d'une voix pleine de sentence :

— J'ai tant vécu!!!!!

— A vingt ans à peine?

— Hélas! oui, Madame.

Une question grillait sur les lèvres de la duchesse, une question qui grille sur les lèvres de toutes les femmes, grisettes ou reines :

« Avez-vous donc aimé? »

Mais la duchesse n'osa pas la faire directement, et la tourna en disant :

— Vous avez déjà beaucoup souffert?

Tout excentrique qu'elle était, notre duchesse n'était pas à l'abri des idées courantes. Ainsi les légendes actuelles sur l'âme qui souffre, âme de femme incomprise, de génie méconnu, de maudit solitaire, entraient pour quelque peu dans les superstitions de son cœur. Notre ami M. de Mun ne se doutait pas du tout de cette nouvelle face de la littérature romanesque : le mot souffrir avait pour lui une signification arrêtée. *Ergo*, il était trop jeune pour avoir souffert de grandes peines morales; mais il était l'éditeur responsable d'une vie où il avait pu se rencontrer beaucoup de douleurs physiques; aussi s'était-il empressé de répondre :

— Ah! j'ai eu, Madame, de rudes journées et de pénibles nuits. Dans une gorge des Pyrénées, plus d'une fois, j'ai dormi la tête sur la pierre, les pieds dans la neige, et je me suis vu poursuivi par les soldats, qui m'ont forcé à chercher un refuge dans les pics inaccessibles.

La duchesse ouvrit de grands yeux.

« Oh! qui est-ce? pensa-t-elle en elle-même : est-ce quelque noble contrebandier bien plus poétique que le valeureux *contrabandista* que la Malibran chantait si fièrement qnand elle chantait sur la terre et qu'elle n'avait pas été reprendre sa place dans les chœurs de l'harmonie éternelle? Est ce un frère de Mauprat, ce fils d'un autre génie non moins hardi, non moins beau, non moins harmonieux? Qui es-tu?

— Vous, dit-elle avec une curiosité délicieuse, vous, vous avez passé vos jours et vos nuits dans les forêts, sur les monts, parmi les rocs et les aigles?

— Hélas! oui, Madame, dit le marquis en croyant parachever son effet par la légèreté avec laquelle il avait supporté ses rudes épreuves, oui, et bien des fois, en compagnie des soldats dégnenillés de don Carlos, buvant de détestable eau-de-vie pour chasser le froid, et chantant des psaumes pour chasser la peur.

Ceci n'était pas trop mal; cela sentait assez le Mauprat; il y avait même un caractère assez particulier dans la dernière phrase, et la duchesse reprit avec une curiosité sérieusement excitée :

— Oh! que je serais curieuse de vous entendre raconter tout cela!

Désir embarrassant, désir compromettant, désir qui ramenait le marquis sur un terrain où il ne pouvait manquer de s'empêtrer; cela le contraria; il devint rouge, soucieux, presque brusque, et repartit d'une voix sourde :

— Il s'est passé là des choses, Madame, que personne ne doit jamais savoir, et que moi j'ai juré de ne jamais dire.

« Oh! pensa la duchesse, quelque effroyable serment!... quelque épouvantable

exécution!... une de ces scènes noires, éclairées par un foyer rouge, avec des figures sinistres, des tortures et du sang... Je veux le savoir,... je le saurai!... et voilà un homme qui, s'il n'a pas une figure excentrique, a du moins eu une vie excentrique; je saurai tout... Je vais prévenir le duc, et il le fera parler. »

Après ce monologue particulier, la duchesse s'inclina comme ayant l'air d'accepter le serment de M. de Mun, qui se crut sauvé.

A quoi avait donc servi à cet homme de vivre, puisqu'il ne savait pas qu'à l'instant où une femme ne vous demande plus votre secret, elle a trouvé un autre moyen de l'apprendre.

Ils arrivaient alors à une porte cachée derrière des massifs d'arbres; la duchesse l'ouvrit elle-même, et à peine avait-il fait quelques pas qu'elle chargea un jardinier qui se trouva là de prendre le cheval du marquis; puis ils s'acheminèrent par une suite d'allées détournées vers le château qu'on ne faisait encore qu'entrevoir à travers les massifs d'arbres rares, chargés des fleurs les plus exotiques.

Il y a une chose qu'il faudrait bien établir dans l'esprit du public pour qu'il ne s'étonnât point de la scène qu'il va voir se passer sous ses yeux. C'est que de même que Lavater reconnaissait un homme à son nez, Gall à ses bosses, M. Saint-Omer à son écriture, etc., etc., on peut reconnaître un homme à l'air de son habitation; et cela d'une façon qui ne trompe jamais.

L'appartement d'un homme, dans ses arrangements, vous l'enseigne en cinq minutes comme caractère; son habitation entière vous le dit tout entier en très-peu d'instants. Mais ce qui est vrai dans la façon dont des meubles ont été choisis ou distribués, est également vrai dans la manière dont un parc est dessiné, arrangé, orné.

Prenez la plus magnifique maison de campagne du plus riche banquier, qu'il soit Allemand, juif, Espagnol catholique, ou Français athée, et sans vous en douter vous sentirez la finance de tous côtés. Il existe dans l'argent, bien ou mal acquis, un despotisme qui perce partout. Etudiez, et vous reconnaîtrez de toutes parts des sommes énormes dépensées pour des niaiseries, des impatiences de parvenu qui veut jouir vite et à qui la conscience de sa durée n'a pas appris que le temps ne se hâte pour personne.

Le parc d'un riche d'hier et le parc d'un pauvre grand seigneur ont une différence tout en faveur de celui-ci. Le riche ne veut pas d'obstacle et veut tout acheter; le grand seigneur, que le temps a fait ce qu'il est, respecte son créateur et lui cède en bien des choses. Un banquier fera abattre une vieille allée de frênes moussus pour y replanter des mimosas à belles fleurs odorantes; le vieux grand seigneur la gardera comme contemporaine de quelque chose avec quoi il a vécu par lui-même ou par les siens. Il se gardera des montagnes élevées à force de tombereaux de terre, et des rivières faites à coups de tuyaux de plomb.

Il est vrai que Louis XIV a fait Versailles; mais ici l'immensité tient lieu de noblesse.

Quant au financier, il fera de la Suisse, de l'Écosse, de la ruine et du temple dans sa terre avec une profusion en partie double. Voyez une plantation faite par un homme de haut rang: il la dispose largement, il lui permet d'être trente ans à pousser pour devenir ce qu'elle doit être, le temps et lui se connaissent; la plan-

tation du banquier est serrée et menue pour donner vite de l'ombre: il faut qu'il arrive vite en tout.

Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais ce que je vous dis là Arthur l'éprouva. En entrant dans l'allée du parc où l'introduisit madame de Massignac, il se sentit ramené à sa belle jeunesse, à ces nobles habitations seigneuriales qui avaient une grandeur particulière jusque dans les plus étroites enceintes, jusqu'en ces endroits libertins qu'on appelait les petites maisons.

Il se sentit dans des murs de vieux duc, dans une maison de véritable noblesse, et il renifla cet air aristocratique, comme son cheval eût fait en sentant l'odeur de son écurie. Lorsqu'il fut entré dans la maison et que la duchesse l'eut prié d'attendre dans un petit salon boisé garni de meubles des Gobelins, de mode passée et de magnificence incontestable, un valet de chambre vint offrir ses services à M. le marquis, et l'ayant conduit dans une vaste chambre à vaste lit, à vaste cheminée, à haut plafond, à tentures épaisses, ce valet de chambre peigna, brossa, essuya ledit marquis de Mun avec le respect et l'attention qu'il eût pu mettre lui-même à passer la chemise au roi Louis XV.

Cela fait, M. le marquis fut laissé seul un moment après que le valet de chambre eut ouvert, avec un respect silencieux, une seconde chambre attenante à celle du marquis. Ce que renfermait cette chambre, peut-être vous le dirai-je plus tard, mais pour cela il me faudrait votre permission, ô lecteur!

Et cependant, cette chambre et ce qu'elle renfermait n'était pas un des moindres signes de l'aristocratie intelligente de nos ancêtres. Nous sommes devenus très-délicats sur les mots, nous avons peur de l'expression propre pour la plupart des choses usuelles; eux, au contraire, avaient la délicatesse des choses et non des mots, si délicatesse peut se dire pour certaines choses... mais... Enfin nous verrons plus tard.

Un quart d'heure après que le valet de chambre fut sorti, arriva un monsieur en habit à la française, un monsieur qu'Arthur eût salué chez La Barlière, mais que dans cette haute maison, notre marquis sentit appartenir à la haute valetaille, et qui lui vint annoncer que M. le duc était prêt à le recevoir. Cet homme était un officier de M. de Massignac, officier, entendez bien, ce qui jadis voulait dire ayant un office dans sa maison, et non point un officier ayant des épaulettes sur les épaules et des soldats derrière lui. Cet officier précéda M. de Mun. « M. de Mun, entendez bien, » car tout ceci s'adressait à M. de Mun; quoiqu'il n'eût que vingt ans, il était M. de Mun, il portait un de ces grands noms qui étaient autrefois une dot indépendamment du titre; or, M. de Mun eût-il été encore plus malotru qu'il n'était jeune, on l'eût traité chez M. de Massignac avec la même déférence.

Toutefois, qu'il me soit permis de faire une réflexion avant d'aller plus loin: j'ai dit que M. de Mun avait un de ces grands noms qui autrefois servaient de dot, et je connais des gens qui seraient capables de me chicaner en me disant qu'il en est de même aujourd'hui. Je demande qu'on veuille bien remarquer que j'ai ajouté: indépendamment du titre. Certes il y a aujourd'hui encore des filles de riches parvenus qui se marient à de pauvres nobles, mais ce n'est plus pour le nom, c'est pour le titre.

Ainsi il n'y a pas une femme qui ne préfère aujourd'hui être duchesse de *Caranquoi*, si vous voulez, que d'être tout simplement une *Bonneval*, dont l'antiquité va jusqu'à la vieille Rome, ou une Du Bourg, qui n'a pas d'autre titre que d'être Du Bourg. C'est que le temps est passé des grands souvenirs et des grands noms. Il y a cent ans un d'Estissac ou un Caylus n'avaient besoin que de leur nom pour être tout de suite connus pour ce qu'ils étaient ; aujourd'hui on ne sait plus ce que vaut le sac si l'étiquette n'est pas dessus.

Or, M. de Massignac connaissait le nom de Mun, et il honorait le nom de Mun selon son mérite. En conséquence, notre héros traversa plusieurs salons, précédé par l'officier chargé de l'introduire, et à la façon dont les valets en livrée ouvraient les deux battants des portes à mesure qu'il avançait, il reconnut qu'on le traitait selon son rang.

Déjà l'aspect de la maison, ensuite les soins du valet de chambre, puis la chambre secrète, l'avaient remis dans une sorte de renaissance du passé où il était très à l'aise; enfin l'appareil de l'introduction lui rendit tout son antique savoir-vivre lorsqu'il fut annoncé à M. de Massignac. Le duc s'était levé et demeurait debout devant son fauteuil; il attendit que le marquis fût près de lui, et s'inclina le premier en disant d'un air fort sérieux:

— J'ai l'honneur de saluer monsieur le marquis de Mun.

Celui-ci le laissa faire, puis, lui prenant la main, il repartit de l'air le plus respectueux :

— Je baise les mains à monsieur le duc de Massignac, et il fit une inclination profonde comme s'il allait faire ce qu'il disait, avec une imperceptible génu-

flexion. Cela voulait dire, je suis votre supérieur en rang, mais je m'incline devant vos quatre-vingts ans, maintenant que vous avez reconnu qui je suis.

A cette façon de se présenter, l'œil du duc étincela; il considéra M. de Mun qui se posta devant lui avec une fierté qui semblait dire : « Je suis bon à regarder, et ne crains pas qu'on me regarde, » et une complaisance qui signifiait : « Je suis tant que vous voudrez à vos ordres. »

Le duc examina Arthur et jeta à sa femme un regard qui voulait dire : « Voici un garçon tout nouveau. »

Bien nouveau en effet, un garçon de cent ans et qui avait les manières d'il y a un siècle. La petite duchesse, qui avait mille fois entendu raconter à son mari ce qu'il appelait les seules manières possibles du monde pour que chacun y fût à sa place, reconnut ou discerna un de ces traits de la vieille école d'autrefois, et en fut ravie.

Elle trouva Arthur superbe, Arthur qui ne s'était incliné devant l'âge qu'après qu'on s'était incliné devant son nom; une espérance fugitive d'avoir enfin rencontré son libérateur brilla dans ses traits, et le duc la saisit au passage. Le premier effet du marquis avait été si formidable que le duc eut peur, mais presque aussitôt un sourire supérieur effleura ses lèvres; il se dit que tout cela pouvait être le résultat d'une leçon donnée par un père qui avait gardé les saines traditions; mais de cette convenance intérieure à cette supériorité intellectuelle qu'il voulait exiger pour donner à la duchesse licence d'être femme, il y avait un monde, et c'est ce monde que M. de Massignac comptait bien épaissir entre eux de toutes les sottises qu'il allait arracher à Arthur.

Amadise comprit le sourire triomphant de son mari, et soit qu'elle trouvât qu'il ne rendît pas assez de justice au premier triomphe d'Arthur, soit qu'elle trouvât que les jugements de son époux devinssent d'une sévérité par trop intéressée, soit qu'elle nourrît depuis quelque temps l'envie de se soustraire à cette sévérité, elle se dit :

« A moins qu'il ne soit un âne bâté, je l'aiderai si bien qu'il triomphera. »

Vous rappelez-vous, lecteur, ce mot d'âne bâté? vous souvenez-vous par qui il a été déjà prononcé en faveur de ce même homme ayant aussi vingt ans à cette époque? et si vous faites attention au nom de famille de madame de Massignac, vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître qu'il y a des qualités de race qui se transmettent de génération en génération, et qui, avec des applications différentes, n'en partent pas moins du même principe.

— Qu'est-ce donc que mademoiselle de Moralli? — La fille d'un Moralli. — Quel est ce Moralli? — Le fils d'un autre Moralli. — Mais ce même Moralli? — Eh bien? — Eh bien? — Eh bien, n'y en a-t-il pas un qui a épousé une certaine mademoiselle de Paimpadeuc? — Bah! Lucinde? — Oui, Lucinde. — La fille de la baronne? — La fille de la baronne. — Qui serait grand'mère de la duchesse? — Sa bisaïeule.

Maintenant, continuons.

CHAPITRE XXII.

La critique et le public. — Succès du marquis. — Simple histoire. — Dénouement imprévu.

Certainement, rien n'est plus difficile à propager qu'une vérité. Pourrait-on croire que ce que nous avons osé avancer comme étant le résultat d'une observation constante a été traité par quelques esprits rebelles comme une de ces assertions légères, et complétement dénuées de fondement, qui sont dans les habitudes des romanciers.

Et, à ce propos, il serait peut-être bon de s'expliquer un peu sincèrement avec le public sur sa prétention à regarder les romanciers avec dédain. Ce que j'en dis n'est pas pour moi, je vous jure, c'est pour vous, lecteurs; car, en vérité, il est pénible de voir traiter d'honnêtes gens comme on vous traite, et de ne pas vous avertir que vous y mettez par trop de longanimité.

Il y a eu et il y a, à l'heure qu'il est, une quantité donnée d'hommes incapables d'une idée, d'une invention, d'un arrangement des idées ou des inventions des autres; ces hommes se sont faits critiques, et ces hommes vous disent à pleine bouche, vous crient de toute leur voix, que vous vous nourrissez de sotte littérature, de mauvaise littérature, de littérature immorale.

« Ceci est, à les entendre, de la boue et du sang; cela de la crême fouettée à l'oignon; il n'y a plus que des héros de bagne et des amoureuses de sophas flétris et tachés; tout est affreux, détestable, immonde, et surtout misérable. »

Vous cependant qui ne savez que faire de vos heures d'ennui, vous lisez toutes ces ordures qui vous amusent, puisque vous recommencez le lendemain; mais, en présence de cette criaillerie, honteux de votre plaisir, vous n'osez avouer ce qui vous plaît, et vous laissez à peine tomber du bout des lèvres que vous vous êtes compromis avec un livre nouveau. Cet aveu, si on vous l'arrache, vous le tempérez tout de suite par le mépris que vous faites du livre, quel qu'il soit. En conséquence de votre lâcheté, la critique se frotte les mains, se met à rire, se rengorge dans son lard et triomphe : n'a-t-elle pas, en effet, insulté un écrivain qui produit, et n'a-t-elle pas craché sur votre plaisir? Que diable peut-elle demander de mieux!

Ce qu'elle peut demander de mieux, pauvre niais que je suis, et ne l'a-t-elle pas déjà obtenu? ne venez-vous donc pas d'en être les témoins? Depuis tantôt douze ans, le clergé, fort ennuyé d'une révolution qui a détruit les espérances de reconstitution qu'il avait conçues sous les autres Bourbons, était en quête d'intrigues pour tourmenter, taquiner et irriter le gouvernement; il ne s'occupait point à autre chose : refusant des baptêmes, et ne chantant le *Domine salvum* qu'avec le nez, lorsque tout à coup il s'est éveillé, au bruit d'une prédication qui, parlant au nom de la morale, de la famille, de la religion, semblait vouloir usurper un peu de son terrain. Elle en a pris l'alarme; mais, après avoir considéré ce dont il s'agissait, les hommes de Dieu se sont aperçus qu'il n'y avait pas de danger à craindre de ces nouveaux prédicants, mais qu'il pourrait bien y avoir avantage à s'emparer de leur thèse. Ainsi ont-ils fait; et vous avez maintenant des évêques qui font des feuilletons sous le nom de mandements, à l'usage des critiques qui faisaient des mandements sous le nom de feuilletons.

C'est à qui se frappera le plus rudement la poitrine entre le critique et le frère ignorantin; mais le critique est le plus fort, et il a inventé à ce propos un *meâ culpâ* près duquel toutes les bassesses de Tartuffe ne sont rien. Et le clergé de redoubler et d'absoudre le repentir, et de flageller celui qui persévère; *perseverare diabolicum!...* n'est-ce pas? Il vous en cuira, littérature, critique comme il vous en cuit déjà, littérature universitaire; faux frères qui avez trahi les vôtres pour vous pavaner sous vos bonnets d'âne et de docteur; le prêtre vous arrivera, nous l'espérons, s'il ne vous est déjà arrivé, et alors vous saurez ce que c'est que d'être calomniés.

En attendant, le triomphe est grand! le clergé en queue de la critique, sans compter le barreau et le parquet qui s'en prennent à la littérature de ce que les femmes trompent leurs maris, de ce que les domestiques volent leurs maîtres, et de ce que les chiens ne mordent plus les mollets des voleurs.

Et tout cela s'accomplit sous vos yeux, ô public, et vous ne sifflez pas toutes ces comédies stériles! Bien plus, comme il n'y a guère qu'un écrivain faisant des œuvres qui puisse dire ce que je dis, vous vous écrierez sur-le-champ :

« Ah! il paraît qu'il a été maltraité par la critique : il geint, il pleure, il veut se venger; ô le vaniteux qui ne peut souffrir qu'on le flagelle sans se mettre de mauvaise humeur ; du reste, tous les hommes de lettres sont ainsi faits : du moment qu'on les touche, ils se révoltent comme s'ils étaient des dieux qu'on insulte. Criez tant que vous voudrez, mon bon ami, je ne vous crois point, car c'est votre cause que vous défendez. »

Vous n'en sortirez pas, ô public; vous n'en savez pas plus long, et je vous en dirais de plus merveilleuses, que voilà l'argument contre lequel toutes mes raisons viendraient se briser : « C'est votre cause que vous plaidez, je ne vous crois point. » C'est pourtant bien bête! N'importe, il faut se soumettre au fait.

Nous du moins, romanciers, nous devons le faire, car, pour le public, il se contente de nier le fait tant qu'il peut, surtout quand il lui déplaît. Ceci me ramène à mon point de départ, car je n'ai fait toutes ces réflexions que parce que l'on a accusé d'impertinence de romancier cette vérité souveraine que j'ai émise : c'est qu'il y a des qualités de race qui se transmettent de génération en génération.

A ce propos, j'ai été traité de faquin par plusieurs lettres qui me blâment de flatter la noblesse, et qui concluent en me citant une foule de noms illustres qui n'ont laissé que des descendants fort vulgaires.

Il me faudrait un volume in-quarto pour établir les qualités qui constituent une race, et les distinguer des qualités qui constituent un individu; il me faudrait un autre volume pour montrer comment l'homme le plus éminent et l'homme le plus inepte sont de leur race dans leurs qualités les plus élevées, comme dans leurs défauts les plus bas. Le génie lui-même garde l'empreinte de son origine. Molière a beau être le plus grand esprit qui ait cours : c'est un génie bourgeois. La Rochefoucault, avec son méchant petit livre de pensées étroites, n'en est pas moins un esprit aristocratique. Pourquoi cela? Il me faudrait un autre volume in-quarto pour vous le dire si vous ne le sentiez pas, comme on sent qu'une mélodie est triviale ou distinguée, comme on sent tout ce qui s'apprécie par ce don caché, qui

n'a pas de nom, et qui est si puissant; il vaut donc mieux revenir à mon récit, et c'est ce que je fais avec empressement.

J'ai laissé notre héros, M. le marquis de Mun, en compagnie du duc et de la duchesse de Massignac; le vieux duc en disposition de l'écraser, la duchesse fort encline à le soutenir, et lui-même très-content de la réception qu'on lui avait faite.

— Hé bien, monsieur de Mun, fit le vieux duc, vous êtes donc venu ici prendre langue pour vos affaires de là-bas.

— Pardon, je ne suis à Paris que pour des affaires toutes personnelles, reprit Arthur, à qui l'Espagne et don Carlos apparaissaient encore une fois comme l'écueil sur lequel un navire est sans cesse ramené pour s'y briser définitivement.

— Dans votre position, reprit le duc, les affaires personnelles deviennent souvent des affaires d'état : une alliance, un mariage, peuvent déterminer certaines adhésions qui peuvent grandement servir une cause.

— Je ne suis ni assez dévoué, dit Arthur, pour m'imposer des liens éternels pour une cause politique, ni assez vain pour croire que je pusse gagner à ma cause des appuis bien puissants par un mariage.

— Vous désespérez de la cause légitime, à ce qu'il me paraît.

— Je ne la juge pas, reprit froidement Arthur.

— Je la conçois dans ses motifs; mais je ne la comprends pas dans ses chances.

— Juger que sa chance est mauvaise, c'est déjà trahir une cause.

— La vôtre est irrévocablement perdue.

— C'est ce que je ne puis pas savoir.

— Vous qui en avez tous les secrets?

— C'est pour cela, monsieur le duc, que je garde mon avis.

— Vous avez fait de grandes fautes.

— Qui n'en fait pas?

— Vous avez eu aussi des succès incontestables.

— Mais non pas incontestés.

— Je me rappelle avoir connu le prétendant; c'est un homme obstiné, qui croit à son droit, et qui a des promesses formelles, quoique secrètes, des souverains du Nord, mais auxquelles il aurait tort de se fier.

— Ce sont les chances communes de tous les hommes dans toutes les affaires que de voir manquer aux promesses les plus saintes.

— Il a pu l'apprendre déjà par la défection de quelques-uns de ses fidèles.

— Ces mots jurent ensemble, Monsieur : les fidèles ne trahissent pas.

— C'est vrai, dit le duc en souriant; mais les fidèles ont besoin de vivre ; ce qui manque surtout à don Carlos, c'est l'argent.

— C'est une chose qu'on dit beaucoup.

Il était malaisé de répondre plus bêtement à des questions auxquelles on eût voulu répondre; mais du moment que le duc s'imagina que c'était un parti pris de ne pas répondre, il fut assez content de la manière dont Arthur s'en tirait; mais ce qui le surprit plus que nous ne le saurions dire, ce fut cette discrétion elle-même. Quel jeune homme de vingt ans, ayant eu une participation aussi active que le

marquis de Mun à une révolution, eût été si froid à ce sujet; point de récriminations contre le blâme, point de vanterie et de laisser-aller en réponse à une louange. Ah! c'était véritablement une exception, et le duc parut un moment considérer le jeune de Mun comme un être fort capable d'être dans les conseils d'une affaire sérieuse.

Cependant, ce que M. de Massignac avait espéré obtenir d'un défaut de M. de Mun, sans y être parvenu, il pensa l'avoir par sa propre adresse, et il recommença la conversation sur un autre point, mais de façon à la ramener par des sentiers détournés à la grave question d'Espagne. Mais le marquis fut encore inabordable; il dérouta son adversaire par les réponses les plus extraordinaires, de façon que le duc se demanda si, par hasard, ce petit jeune homme ne savait pas qu'il avait affaire au plus habile roué de la France, et si cette discrétion n'était pas une épigramme encore plus qu'un devoir.

En présence d'une habileté si soutenue, le duc fut assez déconcerté, et comptant, comme les plus grands esprits, sur les moyens les plus vulgaires pour arriver à son but, il proposa au marquis, en attendant le dîner, une partie de trictrac. Le trictrac avait été le triomphe de notre héros dans son premier temps : il accepta; mais cette fois, averti par sa récente mésaventure en fait d'équitation, il se présenta comme un novice dont il serait par trop facile au duc d'avoir raison. Mais l'esprit du jeu avait toujours été une des spécialités d'Arthur, et il n'avait pas joué cinq minutes, que cette rouille du temps, qui s'impose toujours à ce qu'on sait le mieux, s'était effacée au premier frottement, et qu'il menait le duc battant avec les termes les plus savants de ce jeu, qui possède un jargon si singulier.

M. de Massignac passa de l'étonnement à la mauvaise humeur, preuve qu'il reconnaissait la supériorité du marquis, et se décida plus formellement encore à employer contre Arthur le moyen qu'il avait mis en réserve.

Ce qui ne laissait pas d'accroître la colère du duc, c'était le ravissement d'Amadise. Comme toute femme, si excentrique qu'elle soit, elle était ravie, non point de ce que M. de Mun savait garder le secret de la cause carliste, ni de ce qu'il était fort savant au trictrac, ni de ce qu'il mattait un peu l'exubérante prétention du duc. A bien regarder, le premier mérite d'un homme pour une femme, c'est de déplaire à son mari.

Enfin l'heure du dîner arriva, solennelle et avec son étiquette d'autrefois, étiquette qu'Arthur accepta comme chose qui lui était parfaitement familière.

M. de Massignac le tenta sur quelques détails ; mais il s'aperçut que le marquis lui en montrerait sur ce chapitre encore plus qu'il ne lui en avait caché sur celui de don Carlos. D'ailleurs une défaite du marquis sur une chose qu'il ne pouvait savoir que par tradition était de peu d'importance, et le duc commença ainsi la redoutable conversation où la supériorité d'Arthur devait se montrer.

— Je suis charmé de voir, Monsieur, qu'il y a encore en France, je ne dirai pas une noblesse, car elle est détruite à tout jamais comme corps politique, mais quelques gentilshommes qui demeureront comme des modèles de ce qu'était autrefois ce qu'on appelait le monde.

— Permettez-moi, reprit Arthur, de ne pas être de votre opinion sur l'anéantissement de la noblesse : elle est éternelle et reprendra sa place.

— C'est la confiance de la jeunesse qui vous fait parler ainsi.

— Et ce qui est bien rare aujourd'hui, ajouta la duchesse, c'est la foi en sa propre cause, en son avenir.

— Vous avez raison, fit le duc, mais ce n'est pas assez qué de vouloir, il faut encore pouvoir. On a pu garder les noms et les prétentions, mais il faut faire revivre les sentiments, et c'est ce qui ne se transmet pas comme un nom, comme un héritage.

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur le duc, dit Arthur, que c'est de ces sentiments qu'il faut nous garder, si nous voulons revenir au point dont nous sommes tombés.

— Il est vrai que l'esprit chevaleresque de notre temps serait bien malséant dans celui-ci, Monsieur.

— Ou je connais bien mal l'esprit du temps dont vous parlez, ou il était fort peu chevaleresque.

— Qu'est-ce à dire? fit le duc, prétendez-vous blâmer l'époque où la cour brillait des plus grands noms et des esprits les plus remarquables.

— Je ne la blâme point, mais il me semble qu'on y était fort occupé de jeu, de galanterie, de petits ouvrages d'esprit ou de tapisserie, de billevesées de fort bonnes manières, mais de billevesées.

— Vous oubliez que nous faisions la guerre d'Amérique.

— Oui vraiment, dit Arthur; ç'a été une belle escapade. Nous avons été aider là cet amour de M. de Lafayette pour la liberté, sans voir où cela nous conduirait nous-mêmes. Il y avait un peu de guerre à faire contre les Anglais, nous n'y avons

pas vu plus loin, et nous avons été faire les affaires d'un peuple qui nous a pris nos hommes, notre argent, et qui a fini par nous établir un compte en partie double, où l'on nous a déclarés ses débiteurs.

— Vous parlez de ce que vous ne pouvez juger, Monsieur, fit le duc sévèrement ; mais je ne veux pas entamer à ce sujet une discussion qui pourrait paraître fort ennuyeuse à madame de Massignac. Cependant je n'abandonnerai pas mon observation dans un sens où elle peut être un excellent juge. Non, Monsieur, non, les sentiments chevaleresques de cette époque ne peuvent plus renaître dans aucun genre, et ceux qui faisaient des femmes les reines du monde, moins que d'autres ; ceux qui donnaient à la galanterie ce tour exquis, cette grâce achevée que vous ne connaissez plus, sont à jamais perdus.

— Pardieu ! monsieur le duc, fit Arthur comme s'il avait été dans un salon de Versailles, vous me la baillez belle avec votre galanterie délicieuse et le tour piquant des amours de cette époque. Est-ce que c'était quelque chose de si musqué que nos amours de mousquetaire et nos aventures avec les filles de l'Opéra ?

— Nos amours, dites-vous ?

— Je parle comme quand vous parliez de la noblesse ; ce qui lui appartient est à tous et dans tous les temps.

— Je le veux bien ; mais je vous défierais de citer aujourd'hui des hommes comme Caudante.

— Un belâtre qui visait les femmes comme une cible, et qui ne touchait jamais.

— Dufander ?

— Un homme d'esprit, à ce que disaient les philosophes, ce qui faillit les brouiller avec les femmes qui le trouvaient un sot.

Le duc était presque rouge de colère ; il hésita et jeta négligemment le nom du chevalier de Marence.

— Le chevalier de Marence ! s'écria Arthur en riant, pardieu ! parlez-moi de celui-là. Vous avez raison, il était fort agréable, très-spirituel, très-beau ; mais, Dieu me damne ! il a fait métier de sa personne et de son esprit beaucoup plus que n'eût pu faire la plus jolie fille de l'Académie royale.

De rouge qu'il était, le duc devint pâle, et reprit d'une voix émue :

— Qu'entendez-vous par là, monsieur le marquis ?

— Pardieu ! vous devez le savoir aussi bien que moi ; c'était de votre temps que le chevalier se laissait aimer par la vieille maréchale de M.... et qu'il lui envoyait, avec un admirable sang-froid, les mémoires de ses fournisseurs. Et puis son histoire avec Maupeou, quand il écrivait de petites brochures en faveur de son parlement, que le chancelier lui payait mille louis, et qu'il y répondait par d'autres petits écrits que le libraire lui payait dix écus.

— Monsieur ! s'écria le duc renversé, M. de Marence était un très-loyal gentilhomme, dont les sentiments...

— Etaient fort loyaux assurément, reprit Arthur, mais enfin il était à la mode de son temps.

Le duc se remit, et haussant les épaules, il lui dit :

— Vous êtes bien du vôtre, Monsieur, de croire à ces sottises sur une époque

qui a été d'autant plus calomniée qu'elle a été plus brillante. Vous êtes, à ce qu'il me paraît, de ce libéralisme qui croit avoir tout dit de la fin du dix-huitième siècle en parlant de la corruption de ses mœurs.

— Ma foi, monsieur le duc, je ne sais de quelle époque je suis, mais je sais que celle dont vous parlez était d'un singulier modèle. Je me rappelle qu'il y avait dans ce temps-là à Versailles une maison prodigieuse, où allait quelquefois ce chevalier de Marence dont vous me parlez... C'était la maison d'une certaine baronne de Paimpadeuc.

— Bah! s'écria le duc d'un ton fort curieux.

— Madame de Paimpadeuc? fit la duchesse.

— Oui, une petite Bretonne fort avenante pour tout homme qui se présentait en forme, et dont la fille, qui est devenue depuis vicomtesse de Moralli, a eu une aventure assez piquante avec un mes grands oncles. Quant à la baronne, elle mit un jour le chevalier de Marence à la porte de la façon la plus originale.

— Contez-nous donc cela, s'écria vivement la duchesse avec un ravissement si empressé qu'Arthur ne put douter de l'immense succès qu'il obtenait.

— Puisque vous savez si bien les choses, reprit le duc, donnez-nous d'abord quelques renseignements sur cette madame de Paimpadeuc. Vous la disiez fort légère.

La duchesse se mordit les lèvres à son tour, et Arthur répondit:

— Eh! mon Dieu! elle était comme M. de Marence, à la mode de son temps. Seulement, elle eut cela d'original, qu'ayant accepté les hommages de bien des hommes qui ne passaient pas pour en valoir la peine, elle ne voulut pas de ceux de M. de Marence, et s'en débarrassa d'une façon merveilleuse.

— Mais dites-nous donc cela, Monsieur! reprit la duchesse d'une façon si pressante que le duc en montra une véritable colère, qui ne parla point, mais qui n'en fut pas moins menaçante.

— Pardon, Madame, fit Arthur, l'aventure de M. de Marence est si ridicule et touche à des matières si particulières, qu'il est bien difficile de la raconter devant une femme.

— Je ne sache pas que M. de Marence, fit le duc avec hauteur, ait jamais été ridicule, et ce dont je suis sûr, c'est que personne ne le lui eût dit en face.

— On le lui a dit, et il n'a pas voulu le croire, dit Arthur; il a essayé de prouver le contraire dans une rencontre, et il a été puni par un coup d'épée aussi ridicule que l'histoire qui avait donné lieu à la querelle.

— Un coup d'épée ridicule! dit la duchesse, cela me semble extraordinaire.

— Eh! Madame! si je pouvais, si j'osais vous dire tout cela, vous en ririez à mourir. Mais M. le duc vous la racontera... il doit la savoir.

— Monsieur de Mun, dit le vieillard avec une gravité et un flegme admirable, j'ai une grâce à vous demander. Donnez-moi votre parole d'honneur de raconter cette histoire, et je vous promets en retour une histoire non moins plaisante.

— Je n'ose m'engager, fit Arthur.

— Je vous en prie, dit le vieillard.

— Je vous le promets donc.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur.

— Maintenant, Monsieur, reprit le duc, vous saurez qu'il y a des épées dans cette maison, et si vieux que je suis, je vous donnerai une leçon d'escrime.

— Pour m'être moqué du chevalier de Marence?

— Vous qui savez si bien les histoires de ce temps-là, vous n'ignorez pas, je suppose, à quelle famille appartenait M. de Marence ?

— Eh ! parbleu ! vous avez mille fois raison, monsieur le duc, il était un Frangeau du Languedoc, dont la branche aînée avait le titre de duc de Massignac ; il était des vôtres, mille pardons, mais un cadet fort éloigné, d'une branche assez ignorée, à mille lieues de compter parmi vos proches.

— La révolution, Monsieur, fit le duc, a rapproché beaucoup de distances. La guillotine a coupé, entre le cadet de la branche cadette dont vous parlez et l'aîné des Massignac, toutes les têtes qui pouvaient coiffer la couronne ducale, et ce cadet est aujourd'hui... le duc de Massignac.

— Vous! s'écria Arthur.

— Moi-même.

Arthur, pris si vivement à la gorge, s'écria malgré lui :

— Vous êtes bien changé!

A son tour, le duc le regarda, et il se demandait ce que signifiait cette singulière exclamation, quand Arthur, toujours sous l'impulsion de ce premier mouvement, reprit :

— Je ne vous aurais pas reconnu.

— Nous ne pousserons pas la plaisanterie plus loin, reprit le duc.

— J'ai été mal informé, fit Arthur; et vous comprendrez qu'à mon âge on puisse ignorer des choses qui datent de soixante ans passés.

— Vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur, reprit M. de Massignac, l'histoire est vraie, et je vous prie de la raconter à madame la duchesse tout à l'heure quand nous serons retournés au salon.

— Veuillez m'en dispenser.

— Si vous vous tirez galamment de ce récit, fit le duc d'un ton gracieux, vous aurez fait gagner à madame de Massignac un pari bien important pour elle, je vous en préviens.

— Je le voudrais, mais cela me semble impossible.

— Essayez. Qui sait si vous ne gagnerez pas aussi, sans préjudice du coup d'épée que je vous ai promis.

— Si c'est ainsi, monsieur le duc, je ferai comme vous dites, repartit le marquis; j'essaierai :

Le dîner s'acheva, on passa dans le salon, où le café fut servi par le même valet de chambre qui avait donné ses soins à Arthur. Ceci n'était pas dans l'ordre; mais le marquis, fort préoccupé de ce qu'il avait à dire, n'y fit pas attention. Dès que les domestiques furent retirés, le duc, s'asseyant dans un vaste fauteuil d'un air complaisant comme quelqu'un qui attend un plaisir, dit gaiement à Arthur :

— J'attends votre récit, Monsieur.

— Vous y tenez absolument ?

— J'y tiens.

— Madame m'excusera s'il s'y trouve des choses qui ne sont pas d'un goût fort délicat ?

—Oui, Monsieur, j'apprécierai la violence morale qu'on vous fait, et vous pouvez tout dire, tout, sans craindre que je puisse vous accuser de manquer de convenance.

— Eh bien, soit! dit le marquis, je commence.

Il s'assit entre le duc et la duchesse, en adressant au premier un regard de bravade, à madame de Massignac un coup d'œil pour implorer son indulgence.

Il ne faut pas que nos lecteurs oublient que notre Arthur n'était pas un homme comme les autres, que, malgré son apparente jeunesse, il avait derrière lui quatre-vingt-quinze ans d'existence; que, ramené au sentiment de ce qu'il avait été autrefois, par l'aspect des lieux où il se trouvait, il était, moralement parlant et par une sorte de sentiment que lui seul pouvait avoir, dans un état d'égalité vis-à-vis de M. de Massignac, et que ce que n'eût jamais osé tenter un véritable jeune homme en face d'un vieillard de quatre-vingts ans, Arthur put oser le tenter, sans s'apercevoir de quel manque de respect et de convenance il se rendait coupable.

— Comme je vous le disais, Madame, dit-il d'un ton dégagé, M. le chevalier de Marence s'était promis d'ajouter son nom à la très-nombreuse liste des amants de madame de Paimpadeuc. Celle-ci avait pour M. de Marence une haine singulière; il lui plaisait au point qu'elle l'aimait.

Or, de toutes les passions que redoutait le plus madame de Paimpadeuc, l'amour était la première. Etre à la merci d'un sentiment impérieux qu'on porte en soi, lui semblait une chose fort ridicule. Madame de Paimpadeuc pensait que les hommes n'étaient forts que parce que les femmes étaient faibles : et une femme amoureuse était à son sens un être si faible, que le plus indigne devenait cependant le tyran le plus redoutable. Sentant germer en son cœur le commencement de son esclavage vis-à-vis de M. de Marence, qui du reste avait la réputation d'avoir perdu toutes les femmes qui pouvaient l'être, et maltraité toutes celles qui étaient au-dessus de ce danger...

— Vous me ménagez, fit le vieux duc d'un air moqueur, et vous avez tort, monsieur de Mun; vous aviez mieux commencé votre histoire durant le dîner.

— Je la dis comme madame de Paimpadeuc me l'a racontée.

— A vous ! fit la duchesse.

— A moi! ai-je dit à moi? c'est que j'ai été si complaisamment bercé de toutes ces histoires, qu'il me semble les tenir des acteurs eux-mêmes. Donc, madame de Paimpadeuc, alarmée de l'état de son cœur et pour donner une solution à cet amour imprudent, invita M. de Marence à souper en tête-à-tête. Il paraît que, se défiant de son courage, elle garda pendant tout le temps du souper quelqu'un auprès d'elle, et entre autres une certaine nourrice fort dévouée et qu'on disait une sorte de devineresse, ou autre chose, qui versait à boire à M. de Marence.

Le souper achevé, le chevalier de Marence vit avec le plus vif espoir qu'on renvoyait les domestiques et qu'on passait dans un boudoir fermé, qui avait une réputation célèbre. Y eut-il un moment de repentir de la part de madame de Paimpadeuc, voulut-elle réparer le mal qu'elle avait fait, et donner au chevalier,

qui avait été charmant, des armes contre elle-même ; mais il est certain que jamais elle ne mit moins de façons à laisser prendre ce qu'on lui demandait; mais, quelque soin qu'elle y mît elle-même, quelque empressement qu'y apportât M. de Marence, à la première tentative il fit une horrible grimace.

Comme ces conteurs qui pour donner plus d'effet à leur récit le miment et reproduisent le geste ou l'expression de physionomie qui a dû accompagner l'action qu'ils racontent, le marquis fit lui-même une grimace fort singulière, mais il se remit et continua.

— M. de Marence avait éprouvé une douleur fort vive, mais il supposa qu'elle n'était que passagère, et voulut poursuivre, mais à l'instant même...

A ce moment le marquis s'arrêta l'œil hagard et en portant vivement les mains à son ventre. Madame de Massignac, qui l'écoutait avec l'attention la plus bienveillante, se mit à rire en s'écriant :

— Quoi... vraiment... Oh! quelle folle idée !

— Continuez, monsieur de Mun, fit le duc.

Mais déjà le marquis était devenu pâle et se trémoussait sur son fauteuil.

— Il me semble voir ce pauvre chevalier, dit la duchesse en riant. Qu'en dites-vous, monsieur de Massignac, est-ce bien cela ?

— Mais cela s'en rapproche assez. Continuez donc, marquis.

Athur, l'œil en feu, les poings serrés, reprit :

— Ce pauvre chevalier, pris à l'improviste par la colique la plus furieuse qu'eût jamais ressentie un homme, se leva pour s'échapper...

Et Arthur profitant de ce qu'il avait jusque-là si bien mimé son récit, se leva aussi et courut vers la porte, mais aussitôt le duc lui dit du ton le plus moqueur :

— Le pauvre chevalier trouva la porte fermée.

Et il se trouva que la porte du salon était fermée comme avait été fermée celle du boudoir.

— C'est une trahison, s'écria Arthur en se levant et en se jetant sur une chaise.

Le duc se prit à rire, et repartit :

— C'est bien cela le mot du chevalier.

— Monsieur! s'écria Arthur, si je ne respectais votre âge, je vous souffletterais...

— C'est à madame de Paimpadeuc que M. de Marence fit cette menace.

— Ah!... horreur! s'écria Arthur en courant vers une fenêtre, qui refusa aussi de s'ouvrir.

— Mais qu'est-ce donc? fit madame de Massignac qui ne comprenait pas qu'on pût pousser si loin le talent de l'imitation.

— Sentez, s'écria le duc tandis qu'Arthur se cachait derrière un rideau.

— Ah! fit madame de Massignac en se levant; fi! qu'est-ce que c'est que ça? Mon Dieu! ouvrez! de l'air!

— C'est absolument comme ça, fit le duc, que se termina mon aventure avec madame de Paimpadeuc, sans que jamais elle ait voulu me consoler..... Voyez, Madame, si vous aurez pour M. de Mun plus de courage que votre bisaïeule.

A ces mots le duc sortit, et madame de Massignac, outrée du tour infâme que son mari venait de lui jouer dans la personne du marquis, essaya de rester, de lui dire un mot; mais il n'y avait pas moyen d'y résister; il fallut s'enfuir, et Arthur demeura seul.

Le valet de chambre qui lui avait donné ses soins et qui lui avait servi le café perfide qui avait vengé le duc des indiscrétions du marquis, le ramena dans sa chambre, où il avait déjà rétabli sa toilette : pour la seconde fois, il lui ouvrit la porte de la chambre intérieure où se trouvait une collection admirable de chaises percées. Malheureusement, il était trop tard.

Comment se termina cette aventure? hélas! il faut bien le dire : la duchesse ne put tenir rancune à son mari, et un quart d'heure après, elle riait avec lui, et d'un rire si immodéré qu'il arriva aux oreilles d'Arthur. Le valet de chambre du duc, secrètement autorisé par son maître, avait fait circuler la nouvelle dans toute la maison, de façon qu'on riait à l'antichambre, à l'office, dans les cuisines; les murs eux-mêmes semblaient rire; et quand Arthur, furieux, exaspéré, se promettant la vengeance la plus éclatante, s'échappa de la maison, il lui sembla que les pavés de la cour riaient sous ses pas, les arbres sur son passage, et la grille en se fermant ne cria pas sur ses gonds, elle rit d'un rire de fer rouillé qui écorcha les oreilles du marquis.

Le voilà donc fuyant encore, après avoir fui quelques heures auparavant : la première fois, sous les pierres et les injures populacières d'un tas de manants; la seconde, sous le rire insolent d'un grand seigneur et de sa valetaille.

C'en était trop : Arthur sentit sa raison prête à se perdre. Cette fois, il n'y avait pas, il ne pouvait y avoir de sa faute. Bien décidément, c'était une vengeance de cet infâme sorcier appelé Bazilius; il avait fait un marché de dupe, il fallait le rompre absolument; mais comment le rompre? eh! mon Dieu! un coup de pistolet dans la tête, et, à défaut de pistolet, sa cravate passée autour de son cou et nouée à un arbre, et c'était une affaire défaite.

La honte, la fureur du marquis étaient si violentes, qu'il noua la cravate à la branche, mais lorsqu'il s'agit de la passer autour de son cou, il hésita et se dit :

—Ah! que ne suis-je encore sur mon grabat, vieux et pauvre! J'avais mon plaisir, mon tabac, mon petit verre de temps en temps.

Cette fois, le regret fut net, précis, complet; et cependant, qu'était-il arrivé à notre héros? des mésaventures grotesques, voilà tout..... jusqu'à ce moment, le côté sérieux de sa vie n'avait éprouvé aucun échec véritable. Il se retourna de ce côté; mais il était tellement dominé par la terreur que lui inspirait cette fatalité cachée qui semblait le poursuivre, qu'il reculait devant ce qui jusqu'à ce moment avait été son ambition.

— Méta! Méta! s'écria-t-il, c'est près de toi que doit être le bonheur, le repos, le succès; Méta, j'irai te retrouver.

Ceci pensé, et même dit à haute voix, tant l'enthousiasme de notre héros était grand, il regarda l'endroit où il se trouvait.

La nuit était venue, et il ne vit que des arbres pour se pendre. Un sentier étroit se trouvait devant lui, il s'y engagea et marcha résolument, espérant trouver quelqu'un à qui il pourrait s'informer du chemin de Paris.

Il marcha ainsi pendant plus d'une heure, mais il ne rencontra personne. Cependant, soit qu'il revînt sans cesse sur ses pas, soit qu'il fît moins de chemin que son impatience ne croyait en mesurer, il n'avait pas même rencontré une de ces vastes allées qui mènent nécessairement quelque part. Ce fut alors que, brisé de fatigue, fort gêné dans sa marche par l'état où le cheval de madame de Primarion vait mis sa personne et l'état où la plaisanterie du mari d'Amadise avait mis son pantalon, il se décida à se coucher auprès d'un arbre pour attendre le jour.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il s'endormit.

Le sommeil est un bienfait de la nature, à ce qu'on dit..... je le veux bien, à condition qu'on supprimera les rêves. Pour un qui est agréable et qui vous donne tous les succès, toutes les beautés, et qui vous laisse, au réveil, dans votre nullité et votre désespoir, il en est mille qui vous fatiguent et dont le réveil lui-même ne vous débarrasse pas entièrement.

En effet, jugez s'il n'eût pas mieux valu pour notre héros ne pas dormir du tout que de faire le rêve que je vais vous raconter.

CHAPITRE XXIII.

Le Rêve.

On peut dire que le marquis ne s'aperçut point du sommeil qui s'emparait de lui; en effet, il demeura un instant les yeux ouverts en regardant tous ces arbres qui lui semblaient des fantômes bizarres, et lorsqu'il fut endormi, il se vit, à l'endroit même où il était couché, entouré précisément des mêmes objets qui lui semblaient de même s'agiter et tourner devant ses yeux.

Tout à coup son attention fut attirée par quelques étincelles qui jaillirent à quelque distance, accompagnées du bruit d'un briquet sur une pierre à fusil. Le marquis se releva sur son coude, et vit mieux que la première fois les étincelles, entendit mieux le briquet, et put distinguer un individu accroupi par terre.

Une voix étrange, sèche, glapissante, mais qui ne lui parut pas étrangère, dit alors à Arthur :

— L'humidité du bois a pénétré l'amadou ; en as-tu ?

— J'ai une guenille du vieux chevalier de Mun que j'ai gardée soigneusement, et qui n'a pas été consumée quand je lui ai versé l'esprit de vie. Le vieux podagre était couché sur le dos, et si bien collé à son lit que la liqueur n'a pu arroser partout. Tiens, voilà le fond de sa culotte.

Cette voix était celle de Bazilius, et M. de Mun la reconnut avant que le vieux chimiste n'eût parlé de choses qui devaient le déceler.

— Pouah ! fit l'autre voix,... n'importe; cela doit être râpé à s'allumer au feu d'une vestale.

Cette fois, le marquis reconnut tout à fait cette voix : c'était celle de Léopold Fouriou, qui battit de nouveau le briquet et alluma une chandelle. Il faisait du vent ; mais la flamme de cette chandelle était immobile, et ressemblait assez à un fer de lance rougi au blanc; elle jetait une lueur vive, pénétrante et pâle. Cette lumière montra à Arthur le vieux Bazilius et Léopold assis par terre, en face l'un de l'autre, les jambes étendues pied à pied, de manière à renfermer entre eux un lozange de gazon qui ressemblait, ainsi encadré, au tapis d'une table de jeu.

Ce devait être une sorte d'intuition *somnambulique* qui avait fait trouver au marquis cette ressemblance, car presque aussitôt Fouriou tira de sa poche un jeu de cartes, et le jetant sur le gazon, il dit à Bazilius :

— Quel jeu veux-tu jouer ?

— Le piquet.

— Tu n'es qu'une vieille bête avec ton piquet ; c'est un jeu de portier ou de sous-préfet.

— La bouillotte à deux n'est pas possible.

— Eh bien, essayons le cabarbi.

— Tu sais bien que ce jeu ne doit être enseigné aux hommes qu'en 1851.

— Je le sais si bien, que c'est le don qui m'a été accordé par notre maître pour piper l'argent des Russes.

— Va donc pour le cabarbi.

— Ah ça, entendons-nous sur l'enjeu, dit Fouriou.

— C'est convenu.

— A partir de demain, tu me livres le marquis si je le gagne?

— Je te le livre; mais, si tu perds, tu n'y prétendras plus rien?

— Rien, pas même à le faire cocu.

— Eh bien, je suis généreux : je te permets ce plaisir par-dessus le marché.

— Fais le signe.

Les deux joueurs prirent aussitôt chacun la moitié du jeu, et chacun garda les cartes qui lui convenaient, et ils commencèrent tandis que le marquis se disait.

« Ah ça, est-ce que je vais me laisser jouer comme ça sans rien dire? »

Mais il voulut leur permettre de commencer, dans l'espérance d'apprendre le jeu et de le voler à Fouriou ; il se glissa donc tout doucement au pied d'un buisson pour pouvoir mieux voir; mais il eut beau regarder, il ne put comprendre en vertu de quelles règles ils jetaient leurs cartes; d'ailleurs, ils jouaient avec une rapidité qui l'eût empêché de suivre le jeu s'il eût pu le comprendre. Seulement, il devina à la figure de Bazilius, qui était en face de lui, que Fouriou gagnait, et, par un sentiment qu'il ne pouvait s'expliquer, il fut fâché du succès du gamin. Était-ce un reste de haine de vieillard contre la jeunesse; était-ce que Bazilius, avec sa science infernale et occulte, lui semblait moins redoutable que Fouriou avec son adresse toute naturelle.

Ce sentiment de préférence pour Bazilius était si vif que dans un certain moment le vieux sorcier ayant dit :

— Comment, tu n'as pas de trèfle?

Et le gamin ayant répondu que non, Arthur, qui voyait ses cartes, s'écria avec indignation :

— Il ment, il en a.

—Ah ! tu me voles, s'écria Bazilius, pendant que le gamin riait à gorge déployée.

Aussitôt le chimiste se jette sur le gamin, et alors commença une lutte terrible entre eux. Cette lutte avait le caractère particulier d'un entrelacement et d'étreintes qui ressemblaient au combat de deux serpents. Pas un coup n'était porté ; mais les deux adversaires se saisissaient, se pressaient, puis glissaient dans les bras l'un de l'autre pour se ressaisir et se tordre.

Le marquis examina ce combat avec une sorte de curiosité ; mais, comme cela lui paraissait durer trop longtemps sans que l'avantage fût pour aucun des deux, il se décida à porter secours à celui pour lequel il avait pris parti ; il s'approcha le poing levé ; mais le gamin et Bazilius tournaient avec une telle rapidité que toutes les fois qu'Arthur avait l'intention de frapper sur Fouriou, celui-ci lui jetait la tête ou le dos de Bazilius sous la main.

Le marquis attendit pendant quelques instants ; mais sa patience (la patience est une vertu) fut bientôt épuisée, et il se mit à frapper indistinctement sur les deux combattants.

Au second coup de poing, ils tombèrent chacun de son côté, pâles, immobiles, morts.

Le premier sentiment du marquis fut une grande peur d'avoir tué ces deux hommes ; mais le second fut une satisfaction extrême de s'être défait de ses ennemis. Cependant à peine commençait-il à se réjouir qu'il lui sembla voir s'agiter les traits et le corps de Bazilius et de Fouriou ; le visage sembla se fondre, comme un masque de cire devant un feu ardent ; la face prit l'apparence d'un œuf noir, tandis que le corps s'allongeait comme un immense lierre. Le marquis considérait cette transformation avec une épouvante extrême, et cette épouvante redoubla lorsque ces énormes œufs noirs qui avaient pris la place des têtes se détachèrent tout à fait, et se mirent à rouler autour de lui en ayant l'air de se poursuivre. Enfin, l'œuf noir de Bazilius attrapa l'œuf du gamin, et tous deux se brisèrent avec un horrible éclat, et il en sortit immédiatement deux monstres difformes, velus, hideux, ressemblant assez exactement à des singes, mais gardant tous les deux le type de l'individu d'où ils sortaient : l'un était encore Bazilius, l'autre était toujours Fouriou. Quant à l'immense lierre qui s'était formé des corps et des jambes, il avait rapidement tracé une enceinte impénétrable autour de la clairière où se passait cette scène, et ce qu'il y avait d'effroyable dans cet arbre étrange, c'est qu'au lieu de feuilles, il avait des myriades d'oreilles humaines.

Le pauvre marquis demeurait muet et immobile, n'osant remuer, car tout ce qui s'accomplissait l'avait anéanti ; d'ailleurs, jusqu'à ce moment, tous ces êtres surhumains semblaient ne pas s'occuper de sa présence. Seulement l'enceinte était fermée, et il ne lui était pas possible de s'éloigner.

Les deux monstres étaient demeurés dans un état d'immobilité et d'attente qui semblait annoncer qu'il allait survenir quelque chose de nouveau. En effet, Arthur entendit bientôt un roulement lointain qui grandit peu à peu, et bientôt il vit la terre remuer doucement au centre de l'enceinte ; une pointe noire en sortit

et continua à monter. Cette espèce de bâton était à dix pieds du sol, quand Arthur reconnut que c'était une sorte de chevelure ; vint ensuite un front d'une dizaine de pieds, un nez de vingt pieds, une bouche ouverte en long, un cou démesuré, un corps proportionné en longueur à cette tête, et à ce cou des jambes de dimension semblable, si bien que le marquis voulant mesurer l'immense étendue de cet être singulier, se mit à regarder en haut, et s'aperçut que le sommet de cette tête se perdait dans les nuages. Le marquis se pencha tellement en arrière pour voir le haut de cette figure longitudinale qu'il fut entraîné par son propre poids, et tomba assis sur son derrière : comme si ce mouvement eût imprimé à cette figure infinie et ascendante un mouvement pareil, toute cette longue ligne perpendiculaire s'affaissa, et le marquis se trouva assis par terre en face d'une énorme figure ventrue, ayant en largeur ce que l'autre avait en hauteur.

Cet être non moins extravagant, mais beaucoup plus immonde que le premier, attachait sur le marquis des yeux verts et luisants, mais sans expression. Arthur était bien résolu à ne pas dire une parole, à ne pas tenter un mouvement, convaincu qu'il était que la moindre tentative de sa part serait le signal de quelque événement. Il parut avoir raison, car la masse informe qu'il avait devant lui ne bougea pas; les monstrueux visages de Fouriou et de Bazilius ne remuèrent pas non plus mais ces trois individus attachaient leurs yeux verts et immobiles sur le marquis, et toutes les oreilles qui feuillaient les arbres se penchèrent vers lui comme pour entendre ce qu'il allait dire. Cette attention devint bientôt fatigante pour Arthur, et il voulut fermer les yeux pour s'y soustraire; mais ses paupières étaient comme attachées, et il ne put s'empêcher de voir. Le regard fixe des monstres ne se détachant pas de lui, ce regard lui devint bientôt si insupportable qu'il se leva : rien ne bougea ; il se mit à tourner dans cette horrible enceinte, et il marcha quelque temps sans s'apercevoir que l'enceinte tournait avec lui. Il s'arrêta tout à coup en reconnaissant que ce mouvement circulaire imprimé à l'enceinte la faisait descendre en terre comme une vis qu'on y eût enfoncée. Pour regagner le niveau qu'il avait perdu, le marquis tourna en sens contraire, et l'enceinte tourna et remonta.

Satisfait de ce résultat, Arthur s'arrêta un moment ; mais rien ne changeait sa position. Cependant il se sentait percer d'un froid glacial par ces regards verts qui ne le quittaient pas ; un engourdissemement général était prêt à le saisir, et, ne voulant pas y succomber, il marcha tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; l'enceinte baissait et remontait, mais la position ne changeait pas. Le marquis comprit qu'il lui fallait prendre un parti, et s'adressant au monstre qui tenait le milieu et qui paraissait le chef, il lui dit :

— Qui es-tu, et que veux-tu de moi?

Ce mot n'était pas dit que le monstre tira une énorme langue, et la dirigea sur le marquis comme un fourmilier sur la fourmi. La langue était glutineuse, le marquis y resta collé ; la bouche s'ouvrit comme un antre de trente coudées, et notre héros se sentit englouti dans une bouche énorme ; il ne put distinguer la structure intérieure du monstre, car il lui sembla qu'il tombait en tourbillonnant dans un abîme sans fond, tandis que des myriades de voix aiguës lui sifflaient aux oreilles :

— Tu as péché par la langue, et la langue t'a emporté.

Le marquis ne put faire une juste application de cette leçon à sa situation actuelle, car il lui semblait qu'il se heurtait à des roches qui le jetaient d'un bord à l'autre de cet abîme.

Enfin il s'arrêta, mais sans éprouver la sensation de la lourde chute qu'il avait dû faire après un espace si long et si rapidement parcouru. On eût dit que des vapeurs élastiques l'avaient peu à peu soutenu, et il se trouva assis par terre à l'entrée d'une salle, le dos tourné vers l'intérieur, et le visage faisant face à une plaine immense où couraient une foule de cavaliers parmi lesquels Arthur reconnut madame de Primarion.

Elle était à califourchon, dans un état de déshabillé extrême, et le cheval qu'elle montait avait une queue comme celle d'un lézard, et qui se retournait sur elle-même. L'extrémité de la queue était armée d'une énorme molette d'éperon, et l'animal s'en servait pour labourer jusqu'au sang les reins de madame de Primarion.

Gustave la suivait en faisant la roue sur les mains, et de ses mains s'échappaient à chaque tour des poignées d'écus qui semblaient rougis au feu, et qui lui rôtissaient les doigts.

Cela put persuader à Arthur qu'il était dans une partie de l'enfer où l'on appliquait des tortures en épigramme aux péchés humains ; cette idée ne persista pas longtemps, car il remarqua presque aussitôt une foule de petits nains, hommes et femmes, qui passaient près de lui, portés sur les épaules d'hommes d'une stature colossale, et de femmes d'une beauté achevée.

— Voilà qui est singulier, dit le marquis, les petits et les laids qui sont portés par les grands et les beaux !

— C'est ici comme là-haut.

— C'est là-haut comme ici.

Lui répondirent deux individus qui vinrent tout à coup prendre place à ses côtés. Arthur reconnut Bazilius et Fouriou, mais tous deux avaient repris leur forme primitive, et il les accueillit avec une extrême cordialité. Ils ne lui inspiraient plus aucun sentiment de crainte ; et après leur avoir serré les mains, il dit en riant :

— Cela ne me paraît pas d'une certitude mathématique, savant Bazilius, ni d'une appréciation bien fine, habile Fouriou.

— C'est pourtant exactement la même chose, répondit Bazilius; seulement les distinctions sociales ont été établies ici, dans les anciens temps, en vertu des qualités physiques, tandis qu'elles l'ont été sur la surface du sol en vertu des qualités morales.

— Explique-moi cela, savant des savants.

— C'est une vieille histoire que tu devrais savoir, chevalier, dit Bazilius.

— Et que tu devrais deviner, marquis, dit Fouriou.

— A propos de cela, drôle, s'écria Arthur, j'ai une rancune contre toi de ce que tu t'es permis de me tutoyer devant la duchesse de Ménarès, et je veux t'apprendre à me respecter, faquin.

Sitôt dit, le marquis lança un soufflet à Fouriou. Jamais coup de tonnerre de la

nature sublunaire ne fit un fracas pareil à celui que venait de faire le soufflet donné par Arthur, et il ne l'eut pas plutôt donné qu'une foule de personnes s'approchèrent de Fouriou en lui disant :

— Quel est cet homme qui vient de vous honorer de cette marque d'estime? voilà un beau trait de sa part s'il est mérité : lui avez-vous donc sauvé la vie ou pris sa femme?

— Non, c'est pure générosité de sa part; c'est un homme qui est de la politesse la plus achevée, dit Fouriou.

— Il n'y a pas de politesse qui puisse pousser à une action si honorable pour celui qui en est l'objet : vous êtes assurément un grand homme.

Fouriou reçut les hommages et les félicitations de tous les passants, tandis que le marquis disait à Bazilius :

— Ceci est donc le monde à l'envers?

— Point du tout, c'est absolument comme là-haut.

— Encore cette sotte réponse!

— Encore ta sotte présomption!

— Mais explique-toi.

— Je l'aurais déjà fait si tu ne m'avais arrêté au moment où je commençais à le faire.

— Je t'écoute.

— Et d'abord ces petits nains que tu méprises tant sont les descendants des plus beaux hommes et des plus belles femmes de ce pays. Il y a vingt-deux siècles que tout homme ayant six pieds et au-dessus fut déclaré duc; à cinq pieds six pouces, on était comte; les marquis devaient avoir cinq pieds neuf pouces juste, ce qui les rendit fort rares quoiqu'ils fussent moindres que les ducs; on classa de même les vicomtes et les barons.

— Ah! ah! fit Arthur qui commençait à comprendre.

— Maintenant, reprit Bazilius, tu peux voir la race qui est sortie de ces illustres colosses; ils se sont appauvris de génération en génération, si bien que ce sont aujourd'hui les laquais qui ont les qualités des nobles, et les nobles qui ont les difformités qui avaient autrefois condamné ceux qui en étaient affligés à être des laquais. Dis-moi maintenant, illustre marquis, descendant du vieux marquis de Mun, le plus brave, le plus noble, le plus spirituel, le plus généreux, le plus sage, le plus prévoyant des conquérants de la Poméranie, ne te trouves-tu pas, auprès de ton ancêtre, beaucoup plus nain, beaucoup plus difforme, beaucoup plus dégradé, que ces nobles souterrains que tu as méprisés?

— Ce que tu dis est assez drôle, fit Arthur d'un ton dédaigneux, mais ce n'en est pas moins une sotte noblesse, et...

Il ne put achever sa phrase; une immense clameur s'éleva, et il entendit retentir de toutes parts cette terrible accusation : Il a méprisé la noblesse!

— Qui ça? dit Arthur.

— Toi! toi! s'écrièrent avec fureur la voix des beaux hommes.

— Et, fit Arthur, cela doit vous convenir à vous autres.

— Insulter nos maîtres! crièrent tous les colosses, quelle impudence!

— Ah ça, ils sont bêtes comme des oies, dit Arthur.

— Comme là-haut, mon bon ami, dit Bazilius, où il y a encore plus d'esclaves plats que de maîtres insolents.

— C'est plaisant, dit Arthur.

— Ah! tu trouves cela plaisant, lui dit une voix de stentor sortie d'un corps herculéen. Allons vite, viens devant le tribunal, et tu verras si c'est plaisant.

Le marquis voulut résister, mais on le saisit à la jambe et on le poussa en avant en le forçant à marcher sur les mains. Cette posture fort désagréable lui valut cependant une découverte qui le ravit, c'est que les pavés sur lesquels il marchait étaient doux comme du velours, et que l'eau des ruisseaux sentait la rose.

Malgré les sensations fort agréables qu'il éprouvait, Arthur se fatigua bientôt de cette façon de marcher, et demanda qu'on le remît sur ses pieds. Cela lui fut accordé avec empressement, et bientôt il arriva devant un palais bâti en terre, et que les dernières pluies avaient fort endommagé.

— Qu'est cela? dit Arthur.

— C'est le temple de la justice.

— Il ne me paraît pas bien solide.

— C'est que nous avons un gouvernement représentatif; et comme on nous change de lois tous les ans, nous avons un temple à l'usage de la loi qu'on nous fait; allez, allez,... il durera toujours plus que la loi en vertu de laquelle vous allez être jugé.

— Et quelle est cette loi?

— C'est la loi des abricots.

— Hein? fit Arthur, la loi des abricots pour un délit contre la noblesse?

— Imbécile, lui dit Bazilius, c'est toujours comme là-haut. N'avez vous pas les lois de mars, de juillet, de septembre?... celle-là s'appelle la loi des abricots, parce que les législateurs mangeaient des abricots pendant qu'ils la discutaient et quand ils la votèrent; elle est fort rigoureuse, et je te conseille de prendre un bon avocat.

— Ah! dit Arthur, j'ai horreur des avocats! Je plaiderai bien ma cause.

— Plaider ta cause? lui dit Bazilius; tu es fou.

— Ce n'est donc pas ici comme là-haut.

— Absolument la même chose; tu peux parler tant que tu voudras; mais ici, comme là-haut, tout ce que tu diras pour te défendre tournera contre toi, fusses-tu éloquent comme Démosthène. D'abord il est admis en ce pays, comme principe de morale publique, que tout homme qui parle pour lui ment invariablement. La vérité est proclamée ici, là-haut elle est latente, voilà la seule différence.

Jusqu'à ce moment Arthur avait suivi avec une certaine lucidité toutes ces aventures; mais voilà qu'au moment où il pénétra dans le palais de la justice, il lui sembla éprouver une sorte d'étourdissement étrange : des fantômes bizarres en robe lui coururent devant les yeux, et parmi ceux-là était le juge Jean Bonhomme, ivre comme un pot, et coupant avec un fer de guillotine les cheveux à une jeune et belle femme à genoux devant lui. Ribaud, en cuisinier, c'est-à-dire un bonnet de coton sur la tête, tenant un couteau sur lequel était écrit *tranche l'art* (qu'on voit bien que notre héros rêve dans la vallée de Bièvre!), essayait de couper le cou à une statue d'airain qui le regardait avec des yeux flamboyants et

qui l'éclairaient d'une lumière qui montrait une bile jaune et huileuse sous le rose de sa peau de marmot. En passant devant une vaste salle où était allumé un grand feu, il crut reconnaître mademoiselle de Ménarès sur les genoux de Fouriou, se chauffant les jambes les pieds appuyés de chaque côté sur les chenets; et, ce qui ne laissa pas que de faire horreur à notre héros, c'est que le comte de Trobanowski et Félix La Barlière servaient de bûches à ce terrible foyer, et flambaient avec d'atroces grimaces.

Le marquis était encore à chercher le sens de cette vilaine punition, lorsqu'en se retournant pour consulter Bazilius, il se trouva en face d'un tribunal composé de trois juges.

La composition de ce tribunal était singulière, mais elle n'étonna point le marquis. C'est le propre des gens qui ont beaucoup d'expérience de ne s'étonner de rien; cependant il y avait de quoi s'étonner, même pour les esprits les plus robustes. En effet, sur trois siéges couverts de toile perse imprimée en dessins représentant des sujets gastronomiques, siégeaient, comme président, un vieux serpent à la paupière lourde et dont la langue, à moitié tirée de sa gueule, semblait incapable de darder avec cette vélocité effrayante de nos serpents ordinaires; ce digne serpent était coiffé d'une perruque blonde artistement frisée; l'autre juge était un corbeau dans la force de l'âge; il était fort occupé à picoter un morceau de mou peint sur la toile perse qui garnissait le bureau derrière lequel il siégeait. Son œil était rouge et ardent, et son bec paraissait trempé du plus fin acier. Le troisième enfin était un charmant petit cochon de lait, qui avait l'air le plus bonhomme du monde, mais qui eût peut-être épouvanté encore le marquis plus que ses deux collègues, s'il avait pu savoir que ce petit cochon si grassouillet, si dodu, si beau, passait pour avoir dévoré dans un jour d'appétit judiciaire un petit enfant au berceau.

Le siége du procureur-général était occupé par un beau lézard vert; ce qui inspira au marquis cette réflexion consolante :

« Le lézard est ami de l'homme! »

Il y avait au banc des avocats une foule d'orateurs. En tête, on remarquait un beau haras que l'on dit être à Arthur le bâtonnier de l'ordre; il avait la gorge bleue, la queue rouge, et une crête qui se redressait avec un orgueil de dindon. Les moins célèbres étaient une certaine quantité de ces scarabées que les enfants appellent en langue vulgaire des cerfs, et qui sont ornés d'une immense paire de pinces dentelées qui ne lâchent pas aisément ce qu'ils ont pu saisir une bonne fois.

Cependant le marquis se décida pour un jeune crocodile qui le regardait les yeux pleins de larmes, et qui poussait des petits soupirs plaintifs et attrayants. Un gros hanneton, qui mangeait les feuilles du dossier, prit un cornet à piston et déclara la séance ouverte.

Le vieux serpent se déroula d'un quart de tour, montra sa tête au-dessus du bureau, et demanda à l'accusé ses nom, prénoms et qualités. Notre homme répondit en se disant :

— Arthur-Joseph de Mun, marquis de Mun.

— Vous êtes accusé d'avoir insulté la noblesse de ce pays.

— Comment cela serait-il probable, puisque moi-même je suis noble ?

— Vous niez donc le fait ?

— Je le nie.

— Puisque vous le niez, vous prétendez donc qu'il n'existe pas?

— Je le prétends.

— Tout fait qui n'existe pas est donc une illusion?

— C'est une illusion.

— Une hallucination ?

— Une hallucination.

— Les gens qui prétendent que le fait existe ont donc eu une hallucination?

— Sans doute, dit le marquis en hésitant un peu.

— Accusé, il résulte de votre manière de répondre qu'à vos insultes contre la noblesse du pays, vous ajoutez une injure nouvelle contre toutes les classes de citoyens, en les accusant de folie, de monomanie, car il n'y a que les fous et les monomanes qui ont des hallucinations.

— Mais je n'ai pas dit cela! s'écria Arthur.

— L'accusé rétracte ses aveux, preuve évidente qu'il a menti ou qu'il va mentir. Ah! jeune homme! vous marchez d'un pas bien rapide dans la carrière du crime !

— Mais je n'injurie personne, je n'insulte personne.

— Si vous n'injuriez personne, si vous n'insultez personne, j'ai donc menti, car j'ai avancé le fait?

— Je ne dis pas ça, fit Arthur.

— Encore une rétractation, c'est-à-dire que vous prétendez n'avoir pas dit que vous avez injurié?

— Je prétends n'avoir pas dit que vous mentiez.

— En ce cas, comme j'ai dit que je mentais, j'ai donc menti en le disant ; c'est une injure faite à la justice en ma personne. Je ne pousserai pas plus loin cet interrogatoire, par pitié pour l'accusé et pour ne pas augmenter le nombre des chefs d'accusation. La parole est à M. le procurateur-général.

Le jeune crocodile fit une moue triste qui sembla dire à Arthur qu'il avait singulièrement gâté sa cause. Le procurateur se leva, et s'essuyant les yeux avec un foulard en peau de lynx, il s'écria :

« Je pose deux principes incontestables.

« Le premier, c'est que la société d'aujourd'hui ne ressemble pas du tout à celle d'avant-hier.

« Le second, c'est que la société d'après-demain ne ressemblera pas du tout à celle d'aujourd'hui. »

Approbation des juges.

« J'en tire cette conséquence, c'est que tout homme qui porte atteinte à la loi existante, est le plus coupable des hommes. »

Admiration universelle poussée jusqu'à la stupéfaction dans la personne du jeune crocodile, sur lequel le lézard laisse tomber un regard écrasant de supériorité; le crocodile baissa la tête d'un air confus, mais les habitués du palais se dirent entre eux :

— Il doit avoir quelque réponse terrible à faire à ce lézard.

Cependant celui-ci continua :

« Il est certain qu'on peut insulter une loi qui dure depuis mille ans et qui doit durer mille ans encore : sa force la protége, et les efforts des perturbateurs pour l'abattre seront vains comme les flots contre le roc. Mais quand la loi est faible, transitoire, disons mieux, comme la rose dont elle n'a pas le parfum, y laisser toucher, c'est la flétrir, c'est compromettre la courte durée de son existence, c'est s'exposer à vivre dans l'anarchie la plus déplorable ; car on peut tuer cette loi avant que le pouvoir législatif ait eu le temps d'en faire une autre ; c'est donc précisément parce qu'elle n'a pas la moindre chance de durée, c'est précisément parce que nous-mêmes nous nous proposions d'en demander l'abrogation dans la séance du sénat de demain, que cette loi est essentiellement respectable et qu'il faut lui porter aide et secours contre les entreprises des mauvais citoyens.

« Cette loi, vous le savez, Messieurs, a été rendue parce qu'avant-hier, le vent ayant soufflé avec violence, plusieurs des plus huppés de la cour furent décoiffés et exposés aux regards indiscrets des passants. Aussitôt la presse s'empressa d'imprimer que les notabilités de la noblesse portaient des faux toupets. Cette assertion, d'autant plus infâme qu'elle était véridique, d'autant plus dangereuse que le ridicule était plus mérité, d'autant plus coupable enfin que rien ne défendait de dire la vérité, cette assertion éveilla la sollicitude des chambres, et la loi précitée fut rendue au milieu des acclamations de tous les hommes d'ordre et de sommeil.

« Cette loi, Messieurs, protége chaque classe de la société contre les autres. Il n'est, grâce à cette loi, permis de dire du mal ou du bien de personne, en laissant toutefois à chacun la liberté entière de sa pensée, pourvu qu'il ne l'imprime pas.

« Cette légère restriction apportée à la licence des journaux a excité les clameurs furibondes de ces écrivains qui ne vivent que du sang et de l'or des rois, et l'accusé qui est aujourd'hui devant vous est un de ces malheureux nourris de leurs fausses doctrines. Elles ont égaré sa jeunesse et l'ont poussé à commettre l'horrible crime dont il s'est rendu coupable. »

— Ah ! ah ! se dit Arthur, ceci va sans doute amener un petit bout d'allocution à l'indulgence du tribunal.

« Soyez donc plus sévères que jamais, s'écria le procurateur-généralissime ; soyez cruels, si ce mot peut jamais être vrai quand c'est la justice qui parle. Que les pervertisseurs de la jeunesse frémissent en voyant où ils la conduisent, et que ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple meurent de peur en voyant son supplice. »

Après cette péroraison prononcée d'une voix foudroyante, le vieux serpent se déroula encore d'un demi-tour, et, après avoir léché une boîte de jujube posée sur son bureau, il dit d'une voix pateline :

— La parole est à l'avocat de l'accusé.

Le jeune crocodile se dressa alors; ses écailles poussèrent un grincement sinistre; son œil, naguère pleureur et maladif, s'anima d'une flamme violacée et fulgurante, et il commença d'une voix superbe :

« Le parti que je représente dans cette enceinte n'a pas coutume de cacher ses opinions. Je suis républicain. »

Le président se déroula d'un tour et demi, et s'écria d'une voix dont le sifflement était âcre et mordant:

— Cette expression ne peut être tolérée par le tribunal. Il est défendu de dire qu'on est d'une opinion autre que la nôtre.

— Je me soumets, dit l'avocat, et je dis que je suis publicain.

Le président se déroula encore d'un demi-tour, et reprit encore :

— Ce mot ressemble trop au précédent pour ne pas avoir une signification semblable. Nous l'interdisons.

— Je dirai donc, reprit l'avocat en souriant fièrement, que je suis blicain.

Le président s'enroula sur lui-même en disant :

— Ce mot ne signifiant absolument rien, il vous est permis d'en user, mais toutefois avec une extrême modération.

« Je suis donc blicain, dit l'avocat, et vous savez tous ce que veulent les blicains. Les blicains veulent tout. Ce n'est pas un parti à idées étroites comme vous pouvez voir. C'est un vaste parti qui ne comprend que ceux qui ne sont pas ce qu'ils voudraient être, c'est-à-dire tout le monde. Or, ce parti voit avec douleur ceux qui sont sans avoir à cela un droit précis. »

L'orateur se moucha (si vous me demandez comment se mouche un crocodile, je vous prie de vous adresser à l'Académie française, et l'un de ses membres, fort distingué dans la science, s'empressera, j'en suis sûr, de vous apprendre comment cela se pratique), l'orateur donc s'étant mouché, se dressa sur sa queue, et, se rejetant en arrière avec un geste tragique, il vibra longtemps sur lui-même et s'écria avec un enthousiasme qui n'avait rien d'apprêté, tant il parut subit à notre ami Arthur :

« Il est temps que le progrès s'accomplisse. Qu'est-ce que la naissance? un don dû au hasard; qu'est-ce que la beauté, l'intelligence, la force? un don dû au hasard; la beauté, l'intelligence, la force, ont donc un droit égal à celui de la naissance. »

— Si l'avocat poursuit cette thèse subversive de toute morale, je lui interdirai la parole.

— La défense est-elle libre ou non?

Le procurateur. La défense peut dire tout ce qu'on lui permet.

« Je remercie mon adversaire de cette immense concession, et je poursuis. Le *blicain*, beau comme l'est mon client, est mécontent de son partage, et il s'écrie : La noblesse est sotte! C'est un cri coupable, mais naturel. Il est naturel, donc il est dans la nature; s'il est coupable, c'est parce qu'une loi contre nature a inventé un crime qui n'est pas dans le sein de la mère universelle. Par quel viol incestueux a-t-on pu faire enfanter ce crime à la nature? Voilà toute la question. Elle n'est que là, pas ailleurs. Je commence donc... »

A ce moment, le petit cochon se mit à ronfler, le corbeau aiguisa son bec sur un morceau de fromage toujours peint sur la perse du bureau, et le serpent se roula tout à fait sur lui-même. Alors l'avocat entama la thèse des impossibilités possibles et celle des probabilités certaines, puis il passa en revue la théorie de la participation tangente de l'opposition médicante, et, après avoir parlé deux heures durant, il conclut à ce qu'on acquittât son client, attendu qu'il avait commis le

crime avec préméditation, de sa seule volonté, et avec toutes les circonstances aggravantes prévues ou à prévoir.

Le tribunal se retira pour délibérer sous la table où l'on avait servi un bon repas aux juges, et après une heure de mastication, le président serpent déclara que le prévenu était condamné à livrer sa tête au bourreau.

Ce mot de bourreau fit un si prodigieux effet sur Arthur qu'il sentit la terre tourner sous lui, et presque aussitôt il fut emporté par une chauve-souris au-dessus d'un précipice sans fond sur lequel elle le balança longtemps. Le marquis se tenait cramponné à la chauve-souris avec un horrible désespoir. Ce désespoir

devint une horreur glacée lorsqu'en regardant mieux l'immonde et hideuse bête qui l'emportait, il reconnut madame de Pimpani qui penchait amoureusement sa tête sur lui en lui volant de petits baisers amoureux.

Arthur préféra la mort à ce supplice cruel, et il se débattit pour tomber dans le précipice; mais la griffe de la vieille était ornée de bagues de diamants taillés pointus comme des aiguilles, ce qui fit qu'Arthur se déchira les doigts sans pouvoir se débarrasser.

La Pimpani ne le serrait que plus fort en lui disant : « Je te comprends, attends, ne sois pas si pressé, nous serons heureux tout à l'heure. »

Arthur fermait les yeux pour ne plus rien voir, lorsqu'il se sentit lâcher par la terrible chauve-souris. Dans sa joie, il voulut voir où il tombait, mais il était dans un bois sombre, au milieu duquel il entendait cependant une voix dire :

— Quel est ce paquet au pied de cet arbre ?

Arthur tombait toujours.

— C'est quelque ivrogne.

— Bien. Vois s'il dort.

— Il dort.

Arthur entendit un carillon dans sa tête comme si les clochers de toutes les paroisses de Paris avaient sonné toutes leurs cloches.

Au même moment il se sentit saisir et étendre sur le dos, on posa une montagne sur sa bouche et on commença sur son corps une danse du sabbat effroyable; puis tout se tut; toutefois il étouffait : il fit un violent effort pour secouer l'énorme poids qui l'empêchait de respirer, et il se remit sur son séant.

Il était seul et regarda autour de lui, il était au milieu du même bois où il se rappelait avoir voulu s'endormir ; il essaya de se relever et retomba à terre anéanti par des douleurs cuisantes et dévoré d'une soif extrême. Pendant un instant encore, et comme s'il se sentait délivré du charme sous lequel il avait vécu pendant un si long temps, il voulut essayer de se remuer, mais il ne put y parvenir et fut presque aussitôt ressaisi par un de ces démons qui l'avaient emporté dans ce monde souterrain où il avait failli être décapité.

Mais celui-ci le fit monter perpendiculairement à une hauteur prodigieuse; ils allaient vers un soleil dont l'éclat avait une puissance inouïe. Ils passèrent à côté, et le marquis put remarquer que ce n'était qu'une énorme lampe Carcel, qui lui parut posée au sommet d'une pyramide en briques. Une foule d'individus en culottes courtes et en habit à la française venaient voleter autour de ce soleil : quelques-uns s'élançaient jusqu'au-dessus de son énorme cheminée de cristal, mais lorsqu'ils voulaient passer d'un côté à l'autre, ils étaient immédiatement rôtis et tombaient dans la flamme.

— Qu'est-ce que c'est que ces imbéciles-là ? dit le marquis au démon qui l'emportait.

— C'est la bourse du pays. Ceux qui volent autour sont des joueurs qui se brûlent plus ou moins ; ceux qui sont rôtis et engouffrés, sont ceux qui veulent en faire plus qu'ils ne peuvent.

— Je m'étonne de ne pas retrouver ici mon ami La Barlière, dit le marquis.

— Il y est, mais dans le pied de cristal, où il tourne une des roues du mécanisme qui fait aller cette lampe.

— Elle doit brûler une fameuse quantité d'huile.

— De l'huile, mon cher, dit la voix, on ne brûle ici que de l'argent liquide.

— Ah diable! fit en lui-même le marquis, ceci est un autre système d'allégorie, mais je me garderai bien de rien dire, on me condamnerait peut-être, et la vieille Pimpani n'est pas ici pour me sauver.

En disant cela, il regarda mieux le démon qui l'emportait et il reconnut que c'était toujours la chauve-souris, et qu'elle ne l'avait pas lâché comme il se l'imaginait. Mais cette fois il n'éprouva point l'horreur qu'il avait ressentie d'abord ;

c'était bien toujours madame de Pimpani, mais légère, suave, fluide; ce n'était plus une hideuse chauve-souris, mais un magnifique papillon.

En conséquence notre héros se laissa emporter sans faire la moindre résistance. L'air qu'il traversait était embaumé, une lumière vive caressait ses yeux ; mais ce qui rendait ce séjour moins agréable qu'il n'eût dû l'être, c'est qu'il y régnait un froid glacial, et que, malgré tout son bonheur, Arthur se sentait grelotter de tout son corps. Cependant, au train dont ils allaient, il devaient être au moins dans le septième ciel, lorsqu'il fut rencontré avec son beau papillon par un homme en costume de sac, qui empoigna madame de Pimpani par son aile la plus brillante, et qui la cloua avec une énorme épingle noire à une feuille de papier d'un livre-journal, où il la laissa en lui disant :

— Occupez-vous de vos affaires, s'il vous plaît; ne courez plus après ce godelureau.

La pauvre papillonne ainsi attachée se démena avec fureur, et malheureusement pour elle ce trémoussement fit tomber toutes les belles poussières de mille couleurs qui la recouvraient, et au bout de quelques instants il ne resta plus de l'insecte qu'une carcasse en croix (le corps et les deux ailes), couverte de vieilles toiles comme les ailes d'un moulin à vent, et qui se mit à tourner avec une rapidité furieuse. De ce travail inouï il résulta une mouture qui était reçue dans un immense cornet de papier par M. de La Barlière lui-même, qui le tenait dans sa bouche comme un entonnoir, et qui se gonflait dans son sac.

Le marquis fut curieux de savoir quelle était cette mouture, et il en prit une pincée qu'il aspira, aussitôt il éternua avec violence. C'était un moulin à cacao pour la confection du chocolat, ce qui fit supposer au marquis que M. de La Barlière continuait à avoir des relations avec don Carlos.

Le marquis, voyant qu'il n'avait plus rien à attendre de la marquise ni de M. de La Barlière, continua sa route tout seul, car, sans qu'il se fût rendu compte de la transformation, sans qu'il l'eût vue s'opérer, cet espace vide où il voyageait s'était changé en une terre semée de fleurs délicieuses, coupée de belles allées qui ressemblaient beaucoup aux allées du parc de M. de Massignac.

L'infortuné n'eut pas plutôt eu cette pensée, qu'il se sentit pris de coliques horribles, et comme il cherchait un endroit écarté, il vit tout aussitôt près de lui madame Primarion qui le regardait le lorgnon dans l'œil, puis madame de Massignac, la belle Aurore, Lucienne, Nichon, toutes les femmes qu'il avait rencontrées; alors il se mit à fuir et entra sans s'en apercevoir dans un immense palais, où il courut longtemps sans rencontrer personne, jusqu'au moment où il pénétra tout éperdu dans une salle magnifique où il y avait une foule de gradins sur lesquels étaient rangés des centaines d'individus, tandis qu'un gros homme sec restait immobile sur un véritable trône de velours.

Au moment où le marquis entrait, un monsieur en habit assez sale lui disait :

— Sire...

CHAPITRE XXIV.

Le rêve fait à temps. — Repentir. — Bonne résolution.

A ces mots, un

— Eh! l'ami, que faites-vous là? articulé d'une façon solide, éveilla tout à fait le dormeur et le rêveur, et bien prit à notre ami de se réveiller, car s'il s'était avisé de rêver sur un sujet aussi grave, il eût pu être singulièrement tracassé par ces messieurs de la justice de ce pays fantastique qu'il venait de parcourir, et rien ne l'eût sauvé de l'attaque d'un nouveau lézard ou de la défense d'un nouveau crocodile.

Arthur, tout à fait éveillé cette fois, considéra l'endroit où il se trouvait et reconnut le même bois où il s'était endormi, le même bois où il avait cru rêver quand on lui avait mis une montagne sur la poitrine, et vit qu'on l'avait privé pendant son sommeil de sa culotte, de ses bottes et de tout ce que contenaient les poches de son habit.

Voilà sans doute d'où lui venait le froid cuisant qu'il avait ressenti dans le voyage aérien qu'il avait fait.

— On m'a volé! s'écria-t-il, on m'a volé!...

— Ça se voit, dit en ricanant le garde qui avait découvert notre héros; mais qui êtes-vous, s'il vous plaît?

Le marquis s'était relevé : un homme en habit noir et sans pantalon est assurément le plus ridicule personnage qu'on puisse voir, mais le garde eût pu s'empêcher de rire avec cet excès; cependant il riait, il riait à se tordre. Arthur le vit, mais il ne se fâcha point. Ce sommeil, ce rêve, ce froid, avaient singulièrement calmé les vapeurs vaniteuses et emportées de notre héros. Il fut soumis, honteux,

et fit avec le garde un marché par lequel celui-ci lui prêta une blouse, un pantalon de toile et une vieille casquette, en recevant pour gage de sa confiance l'habit, le gilet et la cravate dont on n'avait pas pu dépouiller Arthur.

A peine celui-ci fut-il vêtu de manière à pouvoir circuler honnêtement sur les grands chemins, qu'il se mit en marche pour Paris, et fit le voyage à pied; il se garda bien de prendre cette fois une voiture qu'il n'aurait peut-être pas le moyen de payer. En marchant ainsi philosophiquement, Arthur récapitula ce que lui avait coûté cette journée de course, un cheval de deux cents louis, qui était sans doute éreinté, fourbu, perdu; les deux cents louis qu'il avait emportés dans sa poche et qui lui avaient été pris durant son sommeil; c'est-à-dire un capital de huit mille francs, sans compter les menus frais, pour avoir été la risée de tout le monde.

La veille encore, ce désastre ne lui eût inspiré qu'un sentiment, celui de prendre une revanche éclatante; mais un affaissement général de sa force physique avait entraîné chez lui un abattement complet de toute force morale, et il reconnut son incapacité à lutter contre des événements qu'il ne savait ni prévoir ni diriger. Il ne prit pas même un parti; mais cette portion de bon sentiment qu'inspire le malheur quand il frappe un être affaibli, le dirigea pour ainsi dire à son insu. Il parcourut toute la route la tête basse, dépassé de temps en temps par quelques cavaliers qui, après la course, avaient été dîner et passer la nuit dans les châteaux voisins; mais aucun d'eux n'excita son envie. A un certain moment il entendit venir une voiture, et reconnut celle de madame de Primarion; il se posta derrière un arbre, et la vit avec Ribaud, tous deux fumant de la meilleure intelligence. Cette rencontre ne lui inspira qu'un mépris dédaigneux pour ces mœurs qu'il avait enviées; madame de Primarion, telle qu'il l'avait vue dans son rêve, se représenta à lui, et il s'étonna de ses désirs et de son admiration de la vieille.

Il poursuivit ainsi son chemin, traversa tout Paris, et passa devant son hôtel, à la vue duquel il retrouva une nouvelle force, non pour monter chez lui et pour s'y reposer, mais pour le fuir et aller plus loin. Où allait-il donc ainsi? vous l'avez déjà deviné. Pourquoi donc le demander puisque vous le savez? il allait chez Méta, chez Méta qu'il avait méconnue, insultée, blessée.

Mais, dites-vous, il est plus fou et plus niais que jamais.

Non, il n'est plus ni fou ni niais; le voilà sage, le voilà corrigé : deux jours d'expérience de sa vie nouvelle lui ont mieux servi que les quatre-vingt-quinze ans d'expérience de sa vie passée; il a compris que c'était là qu'était pour lui la retraite assurée, l'asile inviolable où il devait trouver les premières traces du chemin qu'il avait à parcourir.

Sans crainte d'un ressentiment quelconque, il gravit le petit escalier et frappa à a porte, mais personne ne lui répondit; il attendit un moment et frappa de nouveau : on ne lui répondit pas davantage. Alors une peur cruelle s'empara de lui : Jean Bazilius et Méta auraient-ils quitté leur modeste demeure? allait-il demeurer seul sur la terre?

— Ah! se dit-il, ils n'ont pas été fidèles à la mission que leur avait donnée le vieux Bazilius; ils ne m'ont pas attendu longtemps.

Il redescendit, et s'informa à une vieille femme qui habitait le rez-de-chaussée de cette maisonnette si Jean Bazilius n'y demeurait plus.

— Il y demeure toujours, Monsieur.

— Bien! bien! dit Arthur, il est sans doute à la fabrique où il travaille?

— Hélas non, Monsieur, le pauvre jeune homme n'a guère le cœur au travail... C'est bien dur quand on est un honnête homme d'être si mal apparenté!

— Que voulez-vous dire?

— Ah! fit la vieille qui étendait sur un morceau de pain les restes impurs d'un fromage de Brie, la vanité est un grand principe de perdition dans notre époque.

— Mon Dieu! s'écria Arthur, est-ce que Méta...

— Méta, fit la vieille d'un air digne, mademoiselle Méta, voulez-vous dire!

— Oui, fit Arthur, est-ce qu'il serait arrivé malheur à mademoiselle Méta?

— Eh! reprit la vieille, c'est comme il vous plaira de l'entendre; vous êtes un jeune homme de ce temps-ci, et on appelle maintenant les choses autrement qu'autrefois; mais, dans ma jeunesse, nous autres honnêtes filles, nous appelions ça un malheur.

— Que lui est-il donc arrivé? s'écria encore une fois Arthur avec un véritable mouvement d'intérêt.

— Ah! reprit encore la vieille, ça vous touche de ce côté-là; en ce cas, je vous plains : ce n'est pas que je puisse dire que la chose est sûre, puisque je ne l'ai pas vue; mais quand on aime une fille pour en faire sa femme, c'est toujours désagréable d'avoir à se rappeler des aventures comme celle-là sur son compte.

— Mais quelle aventure, au nom du ciel! fit Arthur.

— Hé! si vous êtes si empressé de le savoir, allez, allez, ça se saura assez tôt dans le voisinage sans que je m'en mêle; et après tout, je ne voudrais pas servir à perdre de réputation une jeune fille qui ne m'a rien fait, quoique, à vrai dire, quand on est ce qu'elle est, on ne devrait pas faire la fière comme elle faisait avec moi.

— Je commence à comprendre ce que vous voulez dire, reprit Arthur; Méta n'est peut-être pas rentrée cette nuit, et son frère est parti pour aller la chercher.

— Ah!... ah! fit la vieille, il paraît que ça lui arrive assez souvent puisque vous l'avez deviné si vite. Ah bien, j'étais encore bien bonne, moi qui m'apitoyais sur son sort, et qui disais à son frère Jean de ne pas se mettre en colère, que c'était peut-être qu'elle s'était cassé une jambe, ou qu'elle avait été écrasée par une voiture. Et ce monsieur Jean qui faisait des hélas comme si c'était la première fois... En voilà une comédie pour faire croire à la vertu de sa sœur... Mon Dieu!... mon Dieu!... tout ça c'est canaille et compagnie. Jeune homme, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus fréquenter ces espèces-là.

— Pauvre Méta, murmura tout bas Arthur, car maintenant il comprenait qu'il était non-seulement l'auteur de l'accident qui l'avait sans doute empêchée de rentrer, mais encore que c'était lui qui l'exposait à ces insinuations calomnieuses.

Sans doute elles partaient de bien bas; mais elles étaient dans la sphère où vivait Méta.

— Vous la plaignez, reprit la vieille,... pauvre amoureux,... allez;... hum,... voilà que vous pleurez;... ah! les hypocrites... Allons donc, jeune homme, ayez un peu de sentiment de vous-même!... Si vous saviez!... car vous me faites pitié!.. Je ne sais pas quel métier font le frère et la sœur, mais savez-vous ce que m'a dit

le frère quand il est parti ce matin, c'est de donner la clef à sa sœur, si elle revenait...

— Vouliez-vous donc qu'il la laissât à la porte?

— Je ne veux rien moi, qu'est-ce que ça me fait?... je lui donnerai la clef si elle vient, et je la donnerai aussi au marquis de Mun s'il se présente.

— Au marquis de Mun, s'écria Arthur; on vous a dit de remettre la clef au marquis de Mun?...

— Eh oui, à un beau garçon avec qui elle est revenue déjà un matin à la pointe du jour... Un je ne dis pas... mais puisqu'on attend celui-là tout seul, ce n'est pas avec lui qu'elle est... La demoiselle ne s'en fait pas faute.

— Donnez,... donnez-moi cette clef, Madame, s'écria vivement Arthur.

— A vous? dit la vieille; qui êtes-vous, s'il vous plaît?

— Je suis le marquis de Mun.

Arthur ne s'était pas aperçu que deux ou trois individus s'étaient montrés chacun à sa porte pendant qu'il parlait avec la vieille dans la petite cour de la maison. A cette déclaration : « Je suis le marquis de Mun, » des éclats de rire partirent de tous côtés.

— Je suis le marquis de Mun, vous dis-je, s'écria Arthur en reprenant toute sa hauteur et sa fierté.

— Quel marquis en guenilles! fit la vieille. Il y a du mobilier dans la maison; ça n'est pas gros, mais enfin ça vaut mieux que rien, et vous êtes de taille à emporter le meilleur sous votre blouse. Allons, allons, décampons d'ici, l'ami, ou je vais chercher le commissaire.

Quelquefois on tourne des heures entières autour d'un mot sans pouvoir le retrouver, puis tout à coup quelque chose d'inattendu vous le rappelle complétement, et vous laisse dans l'étonnement d'avoir pu rester si longtemps à côté d'un nom qu'on sait si bien. Depuis qu'il causait avec la vieille, le marquis avait une sorte de conscience qu'il connaissait la voix qui lui parlait; mais ce mot « commissaire » fut comme la lumière soudainement apportée dans ce vague sentiment qui le préoccupait; il reconnut la voix, les traits, la personne tout entière de la vieille qui avait envoyé chercher un commissaire dans le passage Radziwill; il avait devant ses yeux l'aïeule du superbe Fouriou.

Cette découverte épouvanta le marquis : ce nouveau domicile n'avait pu être choisi à la vieille que par le méchant démon qui, selon le rêve qu'il avait fait, voulait s'emparer d'Arthur pour le perdre. Ce choix avait sans doute pour but de surveiller, d'espionner la noble protection que Bazilius, l'ennemi du gamin, avait posée près d'Arthur. Oh! qu'en ce moment notre héros eût donné d'argent, s'il en avait eu, pour pouvoir avertir Jean et sa sœur du terrible danger qu'ils couraient!

Que notre héros était changé! sa première pensée n'était pas pour lui : le sort de Méta l'occupait plus que le sien propre; aussi prit-il une bonne résolution : il ne voulut pas disputer plus longtemps avec la vieille; il sortit de la maison, et pensant que Jean reviendrait sans doute pour savoir si sa sœur avait reparu, il alla s'asseoir sur une borne de la rue d'où il pouvait le voir arriver d'un côté ou de l'autre.

Il fit de cruelles réflexions, car indépendamment de la fatigue cruelle qu'il éprouvait, il se sentait tourmenté d'une faim encore plus cruelle, et cette faim,

il n'avait aucun moyen de l'apaiser; d'un autre côté, le froid de la nuit lui avait donné un rhume terrible, et la tête lui brûlait; il avait ôté son chapeau, et l'avait posé sur ses genoux, l'œil au guet sur la porte de Jean Bazilius. Tout à coup une robe blanche le frôla; une femme enveloppée dans un châle de soie noire s'arrêta, et tirant une petite bourse, elle lui jeta deux ou trois pièces de vingt sous dans son chapeau.

La faim l'emporta, et il s'écria :

« Merci, » en regardant la dame.

C'était la duchesse de Massignac; où allait-elle ou bien d'où venait-elle? Cette question, qui eût emporté la veille notre héros sur les pas de la duchesse, ne l'émut point, et il demeura anéanti et confus sur la borne, tandis qu'elle s'éloignait sans paraître avoir remarqué qu'il pouvait être autre chose que ce qu'il paraissait : un mendiant en guenilles.

Quoi! cette femme qui l'avait si bien accueilli la veille, qui semblait vouloir appeler son amour, ses hommages!... elle ne l'avait pas même reconnu! rien ne lui avait dit qu'il y avait sous ces haillons un gentilhomme d'un nom, d'un rang supérieurs aux siens! Ah! que c'était à lui une sotte vanité d'avoir cru au pouvoir de cette noblesse.

Le malheureux était tout à fait sans force, sans courage, sans dignité; il regarda ces pièces de vingt sous, les mit une à une dans sa poche, et sûr qu'il était sans doute de pouvoir manger, soit plutôt qu'il n'eût pas même l'énergie de se satisfaire, il resta sur la borne. Pourquoi resta-t-il sur la borne? Était-ce donc une fatalité attachée véritablement à cet homme, que tout devait tourner contre lui? ou plutôt n'était-ce pas une leçon permanente qui eût dû lui apprendre que la faiblesse et l'abandon de soi-même sont aussi pernicieux que la confiance excessive et la sotte vanité? Toujours est-il que quelques minutes après que la duchesse de Massignac fut éloignée, il vit un petit jeune homme se planter fièrement devant lui.

— J'étais sûr de te retrouver de ce côté, dit Fouriou; mais je l'avoue, cher marquis, je ne pensais pas que ce fût en si piteux état.

A l'aspect de son cruel ennemi, Arthur se releva, remit son chapeau avec un air d'empereur français, et répondit :

— Il n'y a plus de marquis de Mun ici, misérable, il n'y a plus de complice de tes infâmes projets, de tes vices, de tes mensonges, de tes honteuses machinations.

A cette déclaration, Léopold pâlit; pour la première fois, le gamin parut épouvanté du ton et de la résolution d'Arthur.

Le bien fait toujours peur au méchant.

— Marquis de Mun, répliqua-t-il la voix basse et d'un ton de menace, tu as commencé un rôle, et tu l'achèveras.

— Je ne l'achèverai pas.

— Pauvre fou, lui dit le gamin, et que prétends-tu faire? à quoi es-tu bon si tu n'es pas bon à être un grand seigneur tout élevé, riche, ayant, sans s'être donné la moindre peine, tous les biens acquis. Sais-tu ce qu'il faut d'industrie, de force, de savoir, de patience et d'audace, pour sortir de la pauvreté et s'arracher à la vie misérable où tu veux végéter?

— Cette vie, je la préfère à celle où tu m'as lancé.

— Mais pour la préférer, la connais-tu?

Arthur, qui se rappela les pauvres dernières années de sa vie, répondit aussitôt :

— Oui, je la connais.

— Comme l'autre, sans doute pour l'avoir apprise par ouï-dire, je ne sais comment; oui, tu dois savoir quelque chose de la misère, car tu viens d'accepter l'aumône avec une résignation qui prouve que cela n'a rien qui t'offense et qui soit nouveau pour toi,... et pourtant tu as eu, toi, des heures de marquis et d'homme de cour. Tu es un être bien inexplicable; mais, qui que tu sois, qui que tu puisses être, je te prends comme je te trouve; tu as été marquis de Mun durant trop de jours, devant trop de gens, pour que tu ne le sois pas éternellement, pour que tu ne le sois pas jusqu'à la mort, ce qui est l'éternité humaine.

— Tu te trompes, Fouriou, lui dit Arthur, si tu crois que tes menaces me feront peur; je ne veux pas être ton complice ni ton jouet. Peut-être es-tu plus habile que je ne le suis; mais ton habileté échouera contre ma résolution; il ne faut pas grande habileté pour dire la vérité : je ne suis pas le marquis de Mun.

— Pauvre sot! si tu n'es pas le marquis de Mun, tu es autre chose : qui es-tu? peux-tu le dire? peux-tu l'avouer?

— Cela t'importe peu, et ce n'est pas à toi que j'ai à rendre compte de ce que je suis.

— Ce n'est pas à moi, dit Fouriou; à qui donc?

— A d'autres, ou peut-être à personne.

— Dans le monde où tu vis, on a toujours à rendre compte de ce qu'on est quand il plaît à quelqu'un de le demander, et moi je te le demande.

— Tu ne le sauras pas, dit Arthur en se levant pour s'éloigner.

— Je le saurai, dit Fouriou; tu ne partiras pas sans m'avoir répondu.

Et, avec une audace que rien ne pouvait intimider, ce faible et grêle enfant saisit Arthur au collet; celui-ci, exaspéré, le repoussa avec toute la force musculaire dont il était doué, et le renversa.

A l'aspect de cette lutte, quelques passants s'arrêtèrent et murmurèrent contre la brutalité de ce grand goujat qui frappait ce joli petit jeune homme.

— Oh! mon Dieu, dit Fouriou, ne lui en voulez pas; c'est un de mes parents qui est fou, et que je viens de retrouver dans ce misérable état.

L'indignation des passants se changea aussitôt en pitié.

— Un si beau jeune homme! s'écriait-on.

— Et l'espoir d'une si noble famille; c'est mon cousin, le marquis de Mun.

— Ce n'est pas vrai. Ce drôle ment : je ne suis pas le marquis de Mun.

— Véritablement il est fou, dit un des habitants de la cour où demeurait l'aïeule de Fouriou : il a déclaré tout à l'heure qu'il était le marquis de Mun.

— C'est vrai, dit la vénérable aïeule, il me l'a dit, et il me semble l'avoir vu ailleurs.

— Cette détestable vieille, s'écria Arthur, est la grand'mère de ce petit misérable, et ils s'entendent tous deux pour me perdre.

Ce fut, malgré l'effroi qu'inspirait la folie de ce jeune gaillard, un rire universel.

— Bah, cette vieille la grand'mère de ce petit monsieur!... Il est fou! tout à fait fou!

Quant à la vieille, elle n'avait dit mot; Fouriou l'avait seulement regardée par dessus l'épaule comme pour voir quelle espèce de femme on lui attribuait comme grand'mère ; mais ni l'un ni l'autre ne parurent se connaître.

Le marquis en ce moment douta de sa raison : se serait-il trompé? cette vieille ne serait-elle pas celle qu'il avait cru reconnaître, ou Fouriou ne serait-il pas le gamin qu'il s'était figuré? Lui-même n'aurait-il pas rêvé avoir vécu autrefois? et n'était-il pas simplement un homme comme les autres à qui la folie aurait enlevé le souvenir réel de sa jeunesse pour le remplacer par le souvenir fantastique de quelques lectures où il aurait puisé tout ce qu'il croyait lui être arrivé.

Dans ce doute affreux, Arthur se prit la tête dans ses deux mains, et s'écria avec un accent de désespoir :

— Grand Dieu, délivrez-moi de cette fatale vie !

Comme il prononçait ces mots, il vit arriver Jean Bazilius : cette apparition semblait répondre à son vœu ; Bazilius n'était-il pas celui qui lui avait redonné cette existence qu'il avait tant souhaitée, et son descendant n'était-il pas celui qui devait être chargé de la défendre ou de la lui retirer? Dans son égarement, Arthur se précipita vers lui en s'écriant :

— Oh ! sauvez-moi, Monsieur, sauvez-moi !

Jean recula en le regardant un moment avec surprise.

— Le marquis de Mun, s'écria-t-il, vous ! et vous me demandez de vous sauver ! Avant de me le demander une seconde fois, regardez ce que vous avez fait !

Il prit rudement le marquis par la main, et le traînant vers une civière qui suivait, il en dérangea le rideau, et lui montra Méta pâle et anéantie.

Arthur resta confondu en s'écriant :

— Méta,... Méta, pardonnez-moi !...

Elle ouvrit les yeux, voulut parler et lui tendre la main ; mais elle n'en eut pas la force.

— Cependant, s'écria Arthur désespéré en s'adressant à Jean, ce matin vous pensiez encore à moi ; ce matin, vous aviez laissé votre clef pour moi.

— C'est que je ne savais pas que le marquis de Mun était un misérable fou.

Ce mot n'avait pas pour Jean le sens absolu que lui prêtèrent ceux qui l'entendirent. Il avait ajouté ce mot à celui de misérable pour en tempérer la signification, pour rejeter sur l'inconséquence, sur la légèreté du marquis les mauvaises choses qu'il avait pu faire ; mais ce mot fut comme le dernier arrêt d'Arthur, grâce à ce que Fouriou avait déclaré, grâce aux témoins qui l'avaient vu affirmer d'abord et nier ensuite qu'il fût le marquis de Mun ; il se sentit perdu ; il comprit qu'il était à la merci de Fouriou ; que sur un signe, sur un mot du gamin, il allait être saisi, lié, garrotté ; sa vertu, sa crainte, son repentir, cédèrent à cette terrible appréhension, et il reprit doucement :

— Eh bien ! chevalier, puisque je suis reconnu, rentrons chez nous, mon cousin.

— Rentrons, dit Fouriou d'un air triomphant.

Le gamin fit approcher un fiacre, et ramena le marquis dans l'hôtel comme une victime. Arthur était abattu, vaincu, assommé ; toute la vaniteuse confiance qui le soutenait la veille s'était évanouie. Fouriou eut beau l'interroger, il n'en put rien apprendre. Cette discrétion fit encore peur au gamin ; mais, en examinant mieux la face d'Arthur, il vit que ses yeux brillaient d'un éclat maladif, ses mains brûlaient, ses pommettes étaient d'un rouge foncé : le marquis avait la fièvre, le marquis était malade ; c'est ce qui l'avait rendu si sage.

En arrivant à l'hôtel, le gamin le fit mettre au lit, et Arthur se laissa faire avec une docilité merveilleuse. Un médecin appelé jugea que c'était une violente courbature, et ordonna des sudorifiques et du repos. Arthur ne fit aucune objection à l'ordonnance, et but de la tisane sans se faire prier.

Fouriou, sûr de son homme, ou plutôt sûr de sa marionnette, dont il avait sans doute besoin pour arriver où il voulait, sortit pour poursuivre ses plans. Arthur demeura seul après avoir dit à son valet de chambre qu'il désirait dormir et qu'il n'avait pas besoin de ses soins.

— Eh bien ! dit-il tout haut à son ombre qui était couchée à côté de lui, que dois-je faire ? que vais-je devenir ? Faut-il persister dans la voie où je suis engagé ? faut-il en changer ? et, si j'en change, quelle est celle que je dois choisir ?

— Tout ceci est bien difficile, maître ; nous ne sommes pas de notre époque. Je n'étais pas bonne à conduire un vieillard dont la plupart des passions étaient usées, dont la misère et la décrépitude avaient presque éteint tous les désirs, et me voilà chargée de diriger un jeune homme turbulent, fort, d'une séve exubérante pour toutes les mauvaises choses ; je suis bien embarrassée.

— Je ne veux point t'accuser comme je l'ai déjà fait ; mais il y a une vérité parfaitement bien reconnue, c'est que l'expérience est une excellente chose. Te refuses-tu à m'éclairer ? Ce n'est pas ce que m'avait promis Bazilius.

— Un doute me vient à l'esprit, maître, c'est que l'expérience n'est excellente qu'avec l'autorité pour compagne. Je la comparerais volontiers à des rênes, qui ne sont bonnes à diriger un coursier fougueux qu'autant qu'elles sont dans les mains d'un habile cocher. Vous aurez beau mettre le mors à la bouche d'un jeune cheval, si c'est lui-même qui est chargé de se contenir, ce ne sera qu'une gêne qui l'irritera et le fera s'égarer davantage ; plus tard sans doute elle lui deviendra inutile : le cheval, à moins qu'il ne soit complétement vicieux, suivra de lui-même la bonne route, évitera les obstacles, prendra le bon côté du chemin ; mais c'est parce qu'il aura été vigoureusement morigéné dans sa jeunesse. Eh ! mon Dieu ! mon maître, t'en dirai-je plus que ne t'en ont dit les livres, que ne t'en disait ton père quand tu as eu tes premiers vingt ans ? et livres et père t'ont-ils empêché de faire une sottise parce que tu étais hors de leur autorité ?

— Cela se peut ; mais j'ai éprouvé personnellement, j'ai expérimenté par moi-même, et c'est là (en t'accordant comme vrai tout ce que tu dis sur l'inutilité de l'expérience séparée de l'autorité) l'expérience profitable ; car je ne puis douter de moi-même, je ne puis pas récuser mon propre témoignage.

— Tu le peux encore, maître, comme tu le pouvais et comme tu l'as fait autrefois, non pas en une occasion, mais en cent. Te rappelles-tu d'avoir été pipé au jeu par une fausse conseillère au parlement, qui avait les plus beaux yeux et les plus belles dents du monde ; et te souviens-tu qu'au sortir de la séance, bien averti par l'expérience, bien enseigné par toi-même, tu te dis que tu ne jouerais plus contre des femmes dont tu ne connaîtrais pas certainement l'état ; et trois jours après tu te faisais piper du double par une fausse baronne allemande, que tu crus baronne parce qu'elle te donna l'occasion de montrer que tu parlais fort bien l'allemand.

— C'est vrai, dit Arthur.

— Regarde où tu es ; ne te souvient-il plus d'avoir été ainsi dans ton lit, malade d'une fièvre pareille, repentant comme tu l'es, très-décidé à ne plus recommencer les orgies qui t'avaient jeté ainsi aux mains du médecin ; et à peine étais-tu levé que tu recommençais.

— C'est vrai, dit Arthur plus tristement encore ; mais que conclure de tout cela ?

— C'est qu'il y a un guide supérieur à l'intelligence, qui n'est guère que l'individualité usée et l'égoïsme rusé ; un guide qui ne peut se tromper dans ce qui constitue le bonheur intérieur de l'homme, s'il ne lui en donne pas les apparences : ce guide, c'est la conscience.

— Eh ! ma chère amie, reprit Arthur avec impatience, qu'est-ce que la conscience ?

— C'est le regret qu'on éprouve à faire une mauvaise action.

— Ne sais-tu pas qu'il y a des hommes qui trouvent un vrai plaisir à faire le mal ?

— Il y en a qui y arrivent, je le sais, je l'ai vu, mais je ne pourrais affirmer qu'il y en ait qui commencent par là. D'ailleurs, outre le regret que le cœur peut éprouver à faire le mal, il y a pour l'esprit une règle de conduite admirablement

renfermée en quelques mots qu'aucune intelligence ne peut se refuser à comprendre. Cette règle est celle-ci :

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

Souviens-toi, ramène toutes les actions de ta vie à ce point de départ, et tu reconnaîtras que, si tu n'avais jamais rien entrepris contre les autres, il t'en serait moins mal arrivé. Ta dernière aventure avec M. Massignac en est une preuve toute dépouillée de circonstances qui quelquefois empêchent de saisir l'ensemble logique des événements.

— Y avait-il tant de mal à raconter l'histoire d'un homme que je croyais mort?

— Il y a toujours du mal à médire, même des morts; mais, en te concédant ce point, je te dirai que, du moment que tu as su qui il était, tu as fait, vis-à-vis de cet homme, ce que certes tu n'eusses pas voulu qu'on fît contre toi. Tu as tenté de le rendre d'un ridicule honteux vis-à-vis de sa femme, il a fait retomber ce ridicule sur toi. As-tu, dis-moi, le droit de te plaindre de lui?

— Non certes, mais des autres.

— Est-ce des La Barlière? mais tu les voles indignement, et s'ils te volent plus tard, ne l'auras-tu pas bien mérité? Est-ce la Pimpani? Pourquoi lui donner une si haute opinion de ta personne? et ne voulais-tu pas tromper quelqu'un quand tu as fait cette niaiserie?

— C'est possible, dit Arthur qui commençait à sentir le sommeil le gagner..... Je suis assez de ton avis.....

— Ecoute-moi donc jusqu'au bout, ne dors pas au moment où je t'ai amené à reconnaître la vérité...

— Va toujours, je t'entends, dit Arthur en s'enfonçant la tête dans son oreiller.

— Eh bien! puisque le cœur te manque, puisque tu n'es pas doué de ce sens exquis qui guide les honnêtes natures, et qui leur fait choisir naturellement le bon à côté du mauvais, comme son instinct fait brouter à l'agneau l'herbe salutaire à côté de la plante vénéneuse, conforme-toi à ce que tu sais de la morale écrite... Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.

— Je me souviendrai du précepte, fit Arthur en balbutiant.

— Et surtout, sois honnête homme.

Arthur ronflait déjà quand l'ombre prononça ce dernier mot, qui fut perdu pour lui. C'était l'être vaniteux qui avait cédé à ses passions, l'être faible qui avait cédé à son malheur, l'être paresseux qui cédait à un besoin.

Pauvre marquis!

CHAPITRE XXV.

Retour à la santé. — Correspondance. — Amours rêvés.

Les événements cependant ne dormaient pas comme notre marquis, et ils devaient le retrouver à son réveil dans la plénitude de sa force et de sa santé. En général, il est reconnu par les plus savants médecins ; et l'on sait combien les médecins de notre époque sont savants ; ils le sont tellement qu'ils ne sont pas autre chose ; ils raisonnent, discutent et écrivent si bien, qu'il ne leur reste pas de de temps pour soigner et guérir leurs malades : donc il est reconnu par ces savants docteurs qu'en général la maladie aiguë s'attaque aux parties les plus vivaces de l'homme, à celles par lesquelles il est fortement organisé. Elle les abat, les annihile, et anéantit l'individu ; mais il est d'ordinaire aussi que lorsque la santé revient, ces parties affectées reprennent leur vigueur première, et, d'autant plus fortement qu'elles ont plus souffert, et qu'elles absorbent à leur profit toute la nutrition que le convalescent est susceptible de recevoir.

Or, ces principes ayant été posés de manière à être tout à fait indiscutables pour les ignorants, je ferai remarquer à mes lecteurs qu'Arthur, malade de sa cavalcade solitaire, du julep de M. de Massignac, de la nuit passée à la belle-étoile, de sa pénurie de vêtements, avait été, selon les règles de la médecine savante, attaqué dans la partie la plus vigoureuse et la plus vivace de son être, c'est-à-dire dans sa vanité. Elle avait été en quelques moments atteinte, envahie, abattue, annihilée, par l'invasion subite de la maladie ; mais lorsque le sommeil, ce remède admirable et universel, eut calmé la fièvre, supprimé le principe morbide et rétabli les forces perdues de l'individu, la partie affectée se réconforta, se releva, se rengraissa, et notre héros se réveilla fort disposé à se croire, à se dire l'homme le plus spirituel, le plus habile et le plus séduisant des six parties du monde, sans compter celles que quelqu'un découvrira un jour pour que l'Angleterre s'en empare.

Hé ! comment diable ne voulez-vous pas qu'Arthur fût dans l'intime persuasion de sa valeur incommensurable, lorsqu'il se sentait l'objet d'une curiosité et d'un intérêt universels. Sans doute, des accidents déplorables étaient venus détruire l'impression soudaine, impérieuse, enchanteresse, qu'il produisait sur tout le monde ; mais ce n'était point sa faute, et il demeurait très-convaincu que du moment qu'il serait livré à lui-même, il lui faudrait à peine se montrer pour obtenir tous les succès et dans tous les genres.

Comment, nous dira-t-on, à son réveil, le marquis eut toutes ces pensées, et, qui plus est, tous ces oublis ! il se remit dans sa sottise par sa propre force ! Mais vous nous peignez là un Hercule ou un Samson, qui n'appartenait qu'aux époques fabuleuses ou indiscutables de l'histoire.

Il y a même des gens qui prétendent que je ne prouve rien, parce qu'au lieu de mettre en scène un homme ordinaire, j'ai choisi. Hé ! mon Dieu, l'homme ordinaire aurait fait des sottises ordinaires, ce qui n'eût pas prouvé davantage que de voir un sot faire les sottises d'un sot, ce qui est toujours plus amusant, ne fût-ce que par l'excès.

Ne me faites donc pas ainsi une mauvaise querelle : non, le héros de ce livre

ne revint pas de lui-même et de plein saut dans sa bonne opinion de lui-même; il lui fallut des auxiliaires; il éprouva même des hésitations; mais tout fut vaincu comme vous allez voir.

Au moment où il s'éveilla dans le soyeux appartement que Fouriou lui avait organisé comme par enchantement, il lui fallut bien comparer les vingt-quatre heures qu'il venait de passer dans un lit chaud, douillet, abrité, avec son nocturne séjour dans le bois de Verrières; et à moins d'être l'ennemi déclaré de ce pauvre marquis, vous reconnaîtrez comme lui que le lit valait mieux.

A son réveil dans le bois, il se trouva nu et morfondu; à son réveil dans son lit, il fut enveloppé par son valet de chambre dans une robe de chambre d'un brocard splendide, chaude, satinée, matelassée, caressante. Dans le bois, il mourait de faim, et n'avait pas le sou; dans son hôtel, il trouva un excellent déjeuner tout prêt, et sur la table où lui fut servi ce déjeuner, une lettre de La Barlière qui lui annonçait qu'ayant fait établir son compte, il se trouvait lui devoir une somme de 15,000 francs pour solde d'intérêts échus, somme qu'il lui remettait en bons billets de banque, en attendant ses ordres pour l'emploi du capital de 500,000 francs, qui était dès à présent à sa disposition.

Ceci évidemment valait mieux que d'être sur une borne à tendre son chapeau à une duchesse qui, ne vous reconnaissant pas, vous jetterait quelques pièces de vingt sous; ceci était plus facile que de vivre comme un ouvrier du travail de ses mains, et de quelles mains! Arthur les regardait avec prédilection : des mains blanches, admirables, avec des ongles roses. Quel crime que de gâter de pareilles mains! Et puis, après tout, quelles étaient donc ces grandes infortunes dont il s'était si fort épouvanté? des accidents grotesques tout au plus, dont on rirait huit jours, dont il rirait tout le premier avec cette franchise qui arrête la moquerie par la facilité du sacrifice. Allons donc, il avait été fou, mais si bien fou que ce n'était pas une chose étonnante que Fouriou s'y fût laissé tromper, et lui eût parlé comme s'il l'eût été véritablement.

Mais, en vérité, vous avez beau dire, notre héros est plus que modeste, car il a bien d'autres raisons qu'il ne vous a pas dites d'être content de lui-même, et qu'il caresse du regard : voyez, je vous prie, sur sa table ces petits billets parfumés et ouverts; ce sont des billets de femme :

Un billet de madame de Massignac! — Oui, un billet de madame de Massignac!

— Et un billet de madame de Primarion! — Oui, un billet de madame de Primarion!

— Et un billet de mademoiselle de Ménarès! — Oui, un billet de mademoiselle de Ménarès!

Ah! diable!

Et pour preuve que je ne mens pas, les voici tous les trois textuellement :

« Monsieur,

« Voulez-vous m'aider à faire du bien, je le crois, j'en suis sûre : c'est dans huit jours qu'a lieu, à Tivoli, le bal annuel au profit des employés de l'ancienne liste civile. Voici dix billets de ce bal dont je suis une des patronesses, et auquel j'espère que vous assisterez. Tous ceux qui se souviennent y seront. Je suis, etc. »

Ce billet sera expliqué et commenté en temps et lieu; mais le voilà tel que le marquis le reçut, le lut et le comprit. Que voulait dire cette dernière phrase sinon vous y serez, et j'y serai aussi. N'était-ce pas un rendez-vous? et quel moyen plus ingénieux pouvait choisir une femme comme madame de Massignac, pour donner un rendez-vous, que cet appel à une bonne action.

Cette bonne action, notre ami la connaissait. Du temps de sa vieillesse, il avait mis son titre de chevalier ruiné en avant pour obtenir du roi Charles X une aumône qui lui avait été accordée annuellement, et son nom s'étant retrouvé dans les listes de l'ancienne maison du roi, il avait eu part à la distribution des secours obtenus par les bals du faubourg Saint-Germain.

Le marquis trouva plaisant de devenir un des plus forts souscripteurs de cette danse philantropique, grâce à laquelle il avait eu un jour de solennel régal tous les ans, et il demanda une plume et de l'encre pour répondre à la duchesse.

En attendant que son valet de chambre lui apportât un fin papier musqué et satiné, il lut le second billet :

« Monsieur,

« Dans le but d'améliorer la race chevaline en France, quelques amis de leur pays viennent d'établir un prix annuel de dix mille francs pour les poulains et pouliches de trois à quatre ans qui n'ont jamais couru. Ce prix est d'autant plus précieux, et a dû être porté à une somme très-forte, que nul cheval ayant couru une fois ne peut être représenté, ce qui doit forcer les éleveurs à présenter chaque année de nouveaux sujets. Nous avons compté sur le concours de tous les vrais amateurs, et j'étais tellement sûre du vôtre, que je vous ai inscrit pour une somme

de cinq cents francs. Je présiderai la réunion des souscripteurs demain à midi, au pavillon d'Ermenonville. Voici un billet de laisser-passer. Croyez, etc. Signé de Primarion. »

Le marquis sourit à la lecture de ce second billet et murmura doucement :

— Ah ! les femmes, les femmes, grandes dames ou financières, elles se ressemblent toutes ; leurs moyens de satisfaire leurs caprices changent seulement. Ah ! madame de Massignac est délicieuse !... quel charmant visage !... quelle grâce coquette et fine !... mais enfin madame de Primarion est fort belle, et j'irai.

Cependant le marquis rejeta le billet sur la table avec une certaine indifférence vaniteuse ; il voulait bien de madame de Primarion, et il se faisait de son amour une idée qui ne laissait pas que d'aiguillonner sa curiosité ; mais elle était à mille lieues de madame de Massignac. Quant au troisième billet, il n'était pas moins significatif :

« Monsieur, dans la position respective où nous ont mis mon tuteur et vos amis, il serait peut-être nécessaire que nous eussions une explication sérieuse. Si vous aviez l'obligeance de passer chez moi dans trois jours, je pourrais vous recevoir en l'absence de M. de Camballero. »

Le commencement de ce billet semblait convier le marquis à une affaire de celles qu'on appelle simplement affaire, c'est-à-dire qu'il y sera question d'intérêts sérieux. Les derniers mots, qui signalaient l'absence de M. de Camballero comme une circonstance propice, changeaient complétement le caractère de ce rendez-vous.

Le marquis ne put résister à cette troisième preuve de son inconcevable mérite vis-à-vis des femmes, et se leva pour se regarder un moment. Il était légèrement pâle et se parut plus distingué que la veille. Il comprenait déjà que la santé d'un jeune taureau, quand elle fleurit sur le visage, ne peut faire soupçonner ni émotions violentes de l'âme, ni fatigue des plaisirs.

Mais ce n'était pas tout que de triompher près des femmes, le marquis dut avoir la tête tout à fait tournée, lorsque parmi cette correspondance il trouva des invitations de M. et madame de Prussien, de M. et madame de Fairfandois, et, chose à laquelle rien ne pouvait le préparer, chose que rien ne justifiait, si ce n'est son importance politique, une invitation du ministre N..... à ses réceptions de chaque jeudi, et particulièrement au concert qu'il donnait le jour même.

C'en était trop pour Arthur, et son triomphe brillait d'un éclat d'autant plus vif qu'aucun souffle malfaisant ne venait en ternir la pureté. Il n'y avait pas le moindre billet de madame de Pimpani.

Cependant Arthur n'avait point revu l'illustre Fouriou, ou plutôt son charmant cousin le chevalier. Tout venait à point aux désirs du marquis, Léopold rentra au moment où Arthur pensait à lui.

— Ah ! tu es levé ? lui dit Léopold, tu es tout à fait remis. Je t'en fais mon compliment... Sévère, dit-il en sonnant, donnez-moi à déjeuner et défendez la porte à tout le monde, nous avons à nous entretenir d'affaires avec mon cousin.

On se rappelle l'indignation qu'éprouva Arthur la première fois qu'il fut tutoyé par le gamin. Soit qu'il ne voulût pas entamer une querelle à ce sujet au moment où il voulait avoir quelques renseignements de Léopold, soit qu'il n'y fît pas attention, soit plutôt qu'il fût subjugué par les façons, l'assurance et surtout le changement merveilleux de ce singulier personnage, il ne se récria point. D'ailleurs il ne pouvait y avoir aucune honte à être tutoyé par ce charmant jeune homme; depuis quarante-huit heures que le marquis ne l'avait vu, il lui parut encore plus changé que lorsqu'il avait quitté ses haillons pour l'habillement élégant d'un dandy. Ce qui avait d'abord paru à Arthur un aplomb impertinent, était devenu une aisance achevée. Ce bonjour avait été dit et cet ordre avait été donné avec une facilité qui ne sentait en rien le parvenu qui se pose, l'homme du ruisseau qui joue un rôle pour lequel il n'est pas fait.

L'ordre de Léopold ayant été exécuté, les deux cousins demeurèrent ensemble.

— Je suis bien aise que tu sois rentré, dit le marquis, pour que tu me mettes un peu au courant de mes affaires.

— Nos affaires sont fort distinctes, mon cher ami, lui dit Léopold; tu es incontestablement marquis de Mun, car tu possèdes l'extrait de mariage du feu marquis ton père, ton extrait de naissance en règle, tes titres et parchemins qui constatent ton identité. Il y a même mieux que cela, c'est que l'être que tu remplaces, s'occupant de choses fort dangereuses, prenait de faux noms dans toutes les villes et vis-à-vis de tous les gens avec lesquels il avait des rapports. On le connaissait surtout comme l'émissaire du marquis de Mun, ton prétendu père, plutôt que comme son fils, et il me paraît probable, d'après le portrait qui m'a été fait de cet émissaire, qu'ils ont vu sans s'en douter le véritable marquis de Mun. A l'exception de don Carlos en personne, et peut-être d'un ou deux chefs de sa bande, personne ne le connaît de vue, de façon que tu es pour ta part au-dessus de toute crainte, à moins de ces événements qui tombent sur vous comme des montagnes, et qui sont assez rares pour qu'on ne les redoute pas.

— C'est fort bien, dit Arthur; mais ces papiers que je possède suffisent peut-être à ma position, mais non pas à m'instruire de mille choses qu'il faut que je sache, et qui sont dans ceux que tu as conservés.

— Ces papiers, dit Fouriou, ont été entre toi et moi l'objet d'un pari; ce pari sera perdu d'ici à douze jours, puisqu'il y en a trois d'expirés sur le nombre de ceux que j'ai demandés, et je suis homme d'honneur. Je te les remettrai tous sans exception.

— C'est ce que tu pourrais faire tout de suite, dit Arthur, car je te jure que jamais tu ne sauras ni qui je suis, ni d'où je viens.

— J'en ai cependant déjà quelques soupçons, repartit Léopold avec ce regard et cette méchanceté démoniaque que le marquis lui avait vus dans son rêve, et qui le troubla.

— C'est ce que nous verrons en temps et lieu, dit Arthur pour dissimuler ce trouble superstitieux, que le gamin remarqua, sans toutefois en comprendre le motif. Tu avais à me parler d'affaires, as-tu dit?

— Oui, et cette fois c'est des miennes que nous allons parler.

Le marquis, que son sommeil avait cruellement bien rétabli, se rejeta d'un air d'ennui au fond de son fauteuil, et repartit avec un léger bâillement :

— Soit, je t'écoute.

— Tu es, grâce à moi, reprit Léopold en fronçant le sourcil, tout ce que tu peux être, riche et noble; mais moi je ne suis rien, je n'ai pas d'existence que je puisse prouver, et il m'en faut une.

— C'est une chose fort désirable, je le conçois, mais c'est une chose fort difficile à créer quand il n'y a rien sur quoi appuyer cette existence.

— Mon cher ami, reprit Fouriou, nous sommes parents, tu t'es avoué mon cousin, or, je suis issu de quelqu'un de ta famille; cette famille, tu la connais, tu connaissais le vieux chevalier; je me suis institué son héritier, son descendant, il faut que tu me renseignes à ce sujet.

— Mon cher cousin, la rage de faire la leçon aux autres te tourne la tête. Si je ne suis qu'un aventurier à qui tu as procuré un nom et une fortune par hasard, comment veux-tu que je connaisse cette famille dans laquelle je suis un intrus?

— Je veux que tu la connaisses, parce que tu la connais, parce que tu connais trop bien toutes les familles nobles du pays des Mun, pour ne pas connaître celle-là comme les autres; parce que, sans t'en apercevoir, tu as donné au duc de Massignac des renseignements sur les Mun qui prouvent que tu sais leur généalogie sur le bout du doigt; parce qu'enfin tu dois être de cette famille, non point comme marquis de Mun, mais à un autre titre, parce que tu en as le visage, la voix, les manières, si bien que le duc a dit que lorsqu'il t'avait vu il lui avait semblé reconnaître le chevalier de Mun dans son beau temps de la jeunesse, et il a ajouté qu'après ta mésaventure, il ne doutait pas, au ridicule que tu t'étais donné, que le chevalier de Mun ne fût pour quelque chose dans ta naissance; et que par lui ou par un de ses descendants, il avait dû te transmettre sa présomption, sa sottise et sa vanité.

— Drôle! s'écria Arthur.

— Marquis! reprit Léopold avec son expression cruelle, dans une heure il n'y aura plus de marquis de Mun, si tu ne trouves pas moyen de faire un chevalier de Mun. Le vieux gueux dont tu dois être un arrière-bâtard ou peut-être mieux, a été marié, il a laissé un fils ou il a dû en laisser un. Ce fils a été ou doit être, il a dû se marier et laisser un fils, ainsi de suite, jusqu'à ce que je sois né en 1814. C'est la date qui m'est nécessaire pour mes affaires personnelles. Ton grand tort, marquis, c'est de perdre ton temps en discussions inutiles; il faut que cela soit ou que tu ne sois plus rien. Cherche donc, invente, trouve.

— Et quand je t'établirais une filiation, mon cher, quand je te trouverais un père jusqu'à l'époque dont tu me parles, comment établirais-tu que tu es son fils? Que le hasard m'ait mieux servi que toi, c'est possible, mais j'ai des actes et tu n'en as pas.

— Que ceci ne te mette pas en peine, mon vieux, lui dit Léopold en reprenant un peu le ton canaille qui déplaisait tant au marquis.

Mais cette fois ce fut encore plus le mot que la manière dont il fut prononcé. « Mon vieux », avait dit Fouriou, « mon vieux; » n'était-ce pas un commencement de cette vérité que Léopold s'était engagé à découvrir. Le trouble d'Arthur ne

parut pas frapper Fouriou; mais il n'en examinait pas moins le visage du marquis, comme quelqu'un qui dit une chose qui a une portée cachée.

— Eh bien, tu ne réponds rien, tu ne te rappelles rien? dit Fouriou.

Le marquis voulut prendre sa revanche, et repartit :

— Au contraire, je me rappelle une histoire qui peut te donner un père; reste à savoir si tu voudras l'accepter?

— Tu es somme toute le fils d'un voleur, lui dit Fouriou, et je ne vois pas que cela te fasse grand tort. Je m'arrangerai pour que les vices et les crimes de mon père ne me nuisent pas... Va toujours.

Cela dit, le gamin s'étendit dans son fauteuil, et il alluma son cigare.

— Pouah! dit le marquis, tu vas me faire vomir!

— Ici, c'est sans inconvénient; d'ailleurs cela t'habituera. Je t'écoute.

CHAPITRE XXVI.

Une Famille.

— Il faut te dire, répliqua le marquis, que le chevalier de Mun épousa une certaine demoiselle de Melanire, qui lui apporta une assez grande fortune. Voici en quelques mots l'histoire de ta bisaïeule :

Elle était d'une grande beauté et douée d'une voix qui passait pour la plus belle de son temps; indépendamment de cela, elle avait un talent remarquable sur le clavecin.

C'était la fille d'un pauvre gentilhomme de Paris, vivant fort obscurément dans une pauvre rue du Marais, lorsque misère et obscurité disparurent tout à coup, grâce à une aventure assez singulière.

A côté de chez la belle Melanire, demeurait une grisette encore plus belle que la demoiselle, avec laquelle celle-ci était liée, la pauvreté lui ayant fait oublier ce qu'elle se devait. Radegonde de Melanire ne quittait jamais la maison; son père était à son sujet d'une sévérité excessive, et lorsqu'il l'accompagnait tous les dimanches à la messe, il la surveillait de si près, que malgré tous ses désirs elle n'avait pu lier un commerce d'œillades ou de lettres avec aucun des jeunes marchands du Marais qui fréquentaient l'église Saint-Louis. La grisette, au contraire, orpheline qu'elle était et obligée de travailler pour vivre, sortait tous les jours pour porter à ses pratiques les ouvrages d'aiguille qu'elle faisait pour elles; et elle avait grand'peine à se défendre de la poursuite des galants de toute sorte qui l'obsédaient sans cesse.

Il en était résulté qu'avec leurs goûts particuliers, la grisette enviait l'esclavage de la demoiselle, et la demoiselle la liberté sans cesse attaquée de la grisette. Or, il paraît que la résistance de cette fille qu'on appelait Olympe lui avait donné une certaine réputation d'originalité qui parvint jusqu'aux oreilles de Louis XV. On lui fit dire que le roi désirait lui parler, et on lui signifia de se tenir prête à être enlevée un certain soir, vers huit heures, au moment où elle sortirait de chez elle. Or, voilà notre Olympe qui s'en va tout en pleurs raconter cette histoire à

Radegonde, dont ce bonheur blessa l'orgueil. Cependant, la petite sotte faisait la mijaurée, pleurait, se lamentait, parlait de s'aller jeter à la rivière, de je ne sais quelles folies enfin. Mademoiselle de Melanire, au lieu de chercher à la consoler, l'effrayait de toutes sortes de pronostics fâcheux : à l'entendre, le roi, après avoir abusé de ses victimes, les faisait plonger vivantes dans des cachots souterrains, où elles mouraient à tout jamais oubliées. Radegonde, qui savait son monde, malgré la terrible surveillance de son père, ne croyait pas un mot de ces histoires absurdes, mais elle les répétait pour épouvanter Olympe, et en combien de circonstances n'en a-t-on pas fait plus, contre ce pauvre roi qu'on a représenté comme un Sardanapale, et qui n'était qu'un homme ennuyé qui aimait assez les petites filles! Cependant Radegonde fit si bien que la grisette fut prise d'une telle peur qu'elle accepta les propositions que lui fit mademoiselle de Melanire pour la sauver. Ces propositions n'étaient rien moins que d'emprunter à Olympe son habit le plus fringant et de sortir à sa place, et, par conséquent, de se laisser enlever pour elle. En sa qualité de demoiselle noble, mademoiselle de Melanire devait nécessairement échapper aux dangers qui menaçaient la pauvre couturière. Le roi n'oserait entreprendre contre elle ce qu'il n'eût pas hésité à accomplir vis-à-vis d'une grisette. Ce dévouement parut à Olympe d'une si sublime amitié qu'elle ne voulait point s'y rendre, et parlait toujours de se noyer au préalable. Mais Radegonde ayant déclaré qu'alors elle irait de même au rendez-vous pour reprocher au roi sa basse cruauté, Olympe céda et habilla mademoiselle de Melanire. La grisette la para tout en pleurant, et en s'étonnant aussi beaucoup du soin que la victime mettait à sa toilette. Ce soin fut si long et si minutieux que l'heure de l'enlèvement arriva comme Radegonde attachait la dernière épingle. Aussitôt elle descendit dans la rue, un mouchoir sur les yeux, et elle se laissa saisir et emporter dans un carrosse qui roula avec rapidité vers le château de Fontainebleau où le roi était alors.

Lorsque le limier qui avait annoncé au roi un gibier superfin reconnut son erreur, il fut sur le point de battre la malheureuse enlevée; mais ayant reconnu qu'elle valait l'autre pour le moins, il se rassura. Cependant le roi s'attendait à une blonde, et on allait lui servir une brune. Il fallait parer au premier moment : on dissimula avec art les cheveux; et comme le visage était blanc, les yeux admirables, les dents délicieuses, on espéra que cela ferait passer la couleur.

La belle fut donc laissée dans un boudoir, où bientôt entra Sa Majesté. Il était aimable, bonhomme au fond, et eut bientôt triomphé de la vertu de l'infortunée grisette; mais ce triomphe dont il ne douta point lui coûta cher. Il croyait avoir satisfait un caprice; il se trouva s'être donné une maîtresse qui le menaça, lui fit peur d'un suicide, d'un scandale public, de soufflets à la maîtresse en titre; il fallut transiger, et cette transaction, tout au profit de Radegonde, lui constitua je ne sais plus quel privilége sur la vente des blés qui faillit révolutionner la France, mais qui fit de mademoiselle de Melanire un des plus riches partis de France.

Le vieux père mourut de chagrin de l'inconduite de sa fille; mais celle-ci lui fit élever un superbe tombeau qui lui valut l'estime de tout le monde.

Ce fut lorsqu'elle était déjà riche à millions qu'elle se laissa prendre de passion pour le beau chevalier de Mun qui avait dérangé sa fortune par ses admirables

folies. Le chevalier arrivait des cours du Nord ; il fut de son côté séduit, enlevé, surpris, épousé, et se trouva père le lendemain d'un bel enfant de trois ans, qu'un ordre secret du roi le pria de reconnaître, sous peine d'une Bastille éternelle, à cause de je ne sais quel commerce de monnaie bâtarde qu'avait entrepris le chevalier dans un moment de détresse.

Il fallut bien obéir, et cet enfant sera si tu veux ton grand-père.

— Ma foi, dit Fouriou, c'est plus que je n'osais attendre : descendre d'un roi, de quelque côté que ce soit, ça me va ; il y a quelque chose à faire avec ça.

— Comme il te plaira. Tu comprends cependant que forcé de céder à la nécessité, je ne voulus point garder cet enfant près de moi.

A peine avait-il laissé échapper ce *lapsus linguæ* qu'Arthur fut épouvanté de sa bêtise ; mais il fut plus épouvanté encore de ce que M. son cousin ne parut nullement surpris de cette manière de parler, à la première personne, comme dit M. Lhomond. Il supposa, à l'impassibilité du visage de Léopold, que celui-ci n'y avait pas fait la moindre attention, et il continua ainsi :

Le chevalier éloigna cet enfant de lui, mais il avait bien fallu le reconnaître, et quoi qu'en eût M. de Mun, il fallut souffrir que ce prétendu fils portât le nom de comte de Mulgrave, qui était celui des fils aînés de la famille.

— Le comte de Mulgrave ! s'écria tout à coup Léopold Fouriou avec un intérêt extraordinaire ; quel âge pourrait-il avoir aujourd'hui ?

— Mais, soixante-dix ans environ, mon bon ami, s'il avait vécu, mais il fut tué dans l'émigration, dans un duel, pour avoir volé au jeu les deux derniers louis de son meilleur ami. Il laissa un fils qui hérita de son titre et de sa pauvreté.

Tandis que le chevalier de Mun, resté en France, ignorait jusqu'à l'existence de ce petit-fils, celui-ci, qui était aussi comte de Mulgrave, fut ramassé par une pauvre femme qui avait suivi ses maîtres dans l'émigration. Tout cela se passait vers 95, et le chevalier, qui avait de même émigré, l'apprit par hasard ; mais il ne pouvait pardonner au petit-fils la naissance illégitime de son père, et il ne voulut point se charger de ce marmot. Voilà, mon cher ami, le seul père que je puisse te proposer ; mais avant que tu l'acceptes, il est juste que je te dise que cet homme fut condamné, en 1819, comme faussaire, sous le nom de Bruant, et que l'on ne découvrit qui il était que parce que, dans un recours en grâce qu'il présenta au roi Louis XVIII, il s'arma de son nom et de son titre pour obtenir sa commisération ; j'en fus informé par les journaux du temps ; mais je me gardai bien de réclamer. Ce Bruant a-t-il laissé un fils ? je ne sais.

— Il en a laissé un, dit Léopold, j'en suis sûr,... et ce fils c'est moi.

— C'est une affaire que je te permets d'arranger à ta gloire, si tu peux y parvenir.

Comme si Léopold Fouriou eût été un magicien, il tira de sa poche un portefeuille crasseux, horrible, puant ; il en fit sortir un papier non moins sale et non moins puant, et montra au marquis l'extrait d'une célébration de mariage entre le nommé Joseph-Barthélémi Bruant, se qualifiant comte de Mulgrave, et Magdelaine Bonnin.

Arthur faillit tomber de son haut.

Était-ce une illusion ? ou bien ce gamin qui était devant lui était-il véritablement

le petit-fils de ce fils qui n'était pas le sien, mais qui était son héritier légitime.

Il ferma les yeux comme pour dissiper la vision qui le trompait; mais en les rouvrant il revit le gamin et le papier, et alors, ne pouvant s'imaginer que le hasard eût produit cette rencontre inouie, il lui dit :

— Tu savais donc déjà cette histoire que tu avais déjà fabriqué ce papier?

— Ce papier est bon, est légal, est pur de toute fabrication illicite, dit le gamin. Je n'étais pas ici lorsque mon père fut injustement condamné, et ma mère mourut en couches; ce n'est donc que ma vieille grand'mère qui pouvait m'éclairer. Je pris ses histoires pour des contes en l'air, et je me cachais dans mon nom de Fouriou pour éviter la triste célébrité que mon père avait donnée à celui de Bruant; mais du moment que Bruant n'était qu'un faux nom, je reprends mon titre de comte de Mulgrave; or, comme ce titre de comte de Mulgrave n'était qu'en attendant celui de chevalier de Mun, celui-ci m'appartient de droit.

— Mais le chevalier n'est pas mort, et tu dois rester comte de Mulgrave, fils d'un galérien.

— Ah! il n'est pas mort, s'écria Fouriou, tu sais donc où il est, toi? tu ne l'as donc pas tué, car il n'a disparu que du jour où tu as été trouvé dans sa chambre. Ce pauvre vieillard... Si je m'étais douté que c'était mon bisaïeul, je lui aurais moins souvent volé son tabac, et je n'aurais pas brouillé sa serrure en essayant de l'ouvrir.

— Mauvais drôle, c'était donc toi qui me faisais ces méchants tours?

— A toi?

— A lui, veux-je dire.

— C'était moi qui, ne le connaissant pas, ne sachant qui il était, le trouvais un vieux podagre égoïste qui ne m'aurait pas donné un liard pour avoir des billes; mais, du moment qu'il est de ma famille, je l'honore, je le respecte, je le bénis; je veux le ravoir, et tu me le rendras, marquis, il faut que tu me le rendes, ou bien nous allons recommencer les poursuites judiciaires. Ah! je suis chevalier de Mun! qui es-tu, toi, faquin qui portes un nom si noble et qui le compromets si indignement? Toi, marquis de Mun? mais c'est moi qui le suis, qui dois l'être; à moi les 500,000 francs de La Barlière; à moi la duchesse de Ménarès; à moi tout... A la porte le voleur! l'intrigant! le drôle qui n'est rien! A genoux! drôle... à genoux!... je te livre à la maréchaussée!

Le gamin était ivre; il dansait, il se roulait, il se tordait de joie, tandis qu'Arthur confondu, anéanti, brisé, cherchait en vain une idée, un mot, une défense quelconque contre le gamin qui lui prenait tout.

Cependant Fouriou se calma, et le voyant ainsi abattu, il lui dit :

— Eh bien! qu'as-tu? la chose n'est-elle pas merveilleuse? que peux-tu désirer de mieux? et maintenant qu'il est bien constaté que je suis ce que je suis, qui es-tu, toi? Allons, voyons, un peu de franchise; ose me dire la vérité : serais-tu mon oncle ou un de mes cousins, car tu es le descendant naturel de mon bisaïeul, aussi sûr que je suis son descendant selon la loi; parle, et alors plus d'inimitiés et de défiances, d'opposition dans nos projets; tu es posé marquis de Mun, je te laisse marquis de Mun; mais il faut être franc : qui es-tu? d'où viens tu?... songe que j'ai en main le texte de ton rôle. Allons, marquis, un aveu loyal, franc, sincère.

— C'est impossible, dit Arthur d'un ton sombre, c'est impossible! je ne puis! jamais!... jamais!...

— C'est donc bien effroyable?... dit le gamin en s'approchant du marquis. Ne sommes-nous pas de la même famille? car je ne doute pas de ta parenté avec le vieux chevalier : ton étrange ressemblance avec lui, ta connaissance exacte de tout ce qui le concerne le prouvent suffisamment. S'il vit, eh bien! nous lui viendrons en aide;... s'il est mort, que Dieu fasse paix à sa cendre!... mais tu me connais, je veux te connaître...

Le marquis se leva d'un air désespéré, en s'écriant :

— Jamais!... jamais!... je ne puis pas!... Écoute, toi qui es le descendant de cet exécrable roi qui a jeté sur ma vie le malheur, la honte, qui m'a empêché d'aimer mes enfants, ou plutôt qui m'a réduit à ne pas en avoir avec la femme qu'il avait déshonorée, ne me demande rien,... je ne puis rien te dire;... sois chevalier de Mun si tu veux; mais je ne veux plus être marquis de Mun; je ne veux plus être rien; je te cède mes droits, mon titre, tout... Je veux mourir, comme j'aurais dû mourir quand cet infâme Bazilius est venu me proposer cet affreux marché...

Arthur était hors de lui; il parlait sans voir de quel air le gamin l'examinait. Celui-ci le laissa dire, et prenant tout à coup un air bonhomme il lui dit doucement :

— Allons, voyons, ne t'emporte pas; il en sera ce que tu voudras; je ne te demanderai rien; mais tu ne seras pas assez fou pour abandonner une position faite, acquise, incontestable, et que je ne laisserai pas plus longtemps douteuse en te cachant les papiers que je possède; mais aussi tu me rendras un service :

— Lequel? dit Arthur, dont les pensées si troublées se remirent un peu à cette déclaration du gamin.

— Le vieux chevalier a habité à côté de moi; le chevalier a pu me reconnaître, attester la vérité de l'assertion de ce Bruant, comte de Mulgrave : tu as absolument son écriture, sa signature; tu en as fait preuve chez le vieux Landurde; fais-moi, signe-moi une déclaration, et je te promets ces papiers en question.

— Un faux! s'écria Arthur avec indignation.

— Comment, drôle, reprit Fouriou, tu en as déjà fait un pour avoir une centaine d'écus, et tu hésiterais pour ta fortune! car c'est ta fortune, je t'en préviens. Comprends-moi bien : je ne veux rien de tes cinq cent mille francs chez La Barlière; je te laisse tout; mais il me faut cette déclaration.

— C'est une fatalité, s'écria Arthur!... le sort le veut ainsi!... je le ferai... D'ailleurs, est-ce un faux? on peut le dire, mais Dieu sait bien le contraire.

Le gamin ne s'arrêta point à cet appel à Dieu, et lui présenta une feuille de papier timbré, en dictant à Arthur la déclaration suivante :

« Moi, chevalier de Mun, etc., etc.,... sur mon lit de mort, je déclare que le nommé Bruant, comte de Mulgrave, était véritablement le fils de ce comte de Mulgrave, mon fils aîné, mort à Potsdam; que ce nommé Bruant a épousé, à ma connaissance, la nommée Magdelaine Bonnin, et que c'est de ce mariage qu'est né l'enfant qui a été élevé par la femme Fouriou. »

Arthur signa cet écrit et le remit au gamin, qui s'écria :

— Maintenant je suis chevalier de Mun, grâce à toi et à ces papiers que j'ai trouvés parmi ceux qui t'appartiennent, marquis ; car il est bon de te dire que tu étais chargé par ton père de chercher, de découvrir et de rendre au fils de ce nommé Bruant son nom et ses titres qu'il ignorait, et qu'il ignorera toujours. Ton père avait reçu cet acte de célébration de mariage du comte, qu'il avait rencontré au bagne de Toulon ; il était accompagné de l'extrait de naissance de ce fils, qui sans doute aura été porté aux Enfants-Trouvés.

— C'était donc un conte que tu me faisais !

— Allons donc, marquis, me crois-tu assez bête pour m'être adressé à toi si j'avais eu la moindre chance d'être comte par moi tout seul ? Seulement, comme ton prétendu père écrivait à son fils, qui devait savoir l'histoire de sa famille, il ne lui expliquait point d'où venait et à qui tenait ce comte de Mulgrave. Maintenant que je le sais, j'ai ce qui me manquait, un nom, une famille et une position. Je suis autant que toi, et je suis toujours ton maître, car ces papiers me restent.

— Et ces papiers, tu me les as promis, et tu me les donneras, car il ne peut y avoir un chevalier de Mun sans un marquis de Mun.

— Je ne dis pas non ; mais tu es marquis de Mun, et tu le seras sans rien savoir que ce que je voudrai bien te dire. Et maintenant, adieu, va à tes affaires, je vais aux miennes.

CHAPITRE XXVI.

Amour éveillé.

Le marquis, demeuré seul, se trouva plus honteux qu'il ne l'avait encore été de la façon dont il s'était laissé jouer par Fouriou; il voulut encore réfléchir, mais à la seconde minute il trouva qu'il avait beau faire, et que toutes ses réflexions ne l'amenaient qu'à faire ses sottises plus péniblement que lorsqu'il se laissait aller. Il se décida à ne plus penser à rien et à marcher intrépidement devant lui; il prit son bonnet, le jeta au plafond et se mit à crier :

— Au diable la prévoyance, l'expérience et toutes les règles en vertu desquelles on fait de la bonne conduite! advienne que pourra, je me laisserai aller au hasard. J'ai eu ma bonne part de la vie humaine, je l'ai épuisée, et, par une faveur de je ne sais quelle puissance, je puis recommencer, et je cherche à user de ma vie en peureux, en la défendant comme un avare défend son trésor; allons, la dissipation de tout, du corps, du cœur et de l'or sied à la jeunesse.

On eût dit que l'accusation de folie qui avait été portée contre Arthur prenait un caractère de vérité: il y avait dans son regard une sorte de vertige furieux; il tournait et sautait dans la chambre, lorsque la porte s'ouvrit et madame de Pimpani entra.

Jamais cette visite n'eût été agréable pour Arthur, mais elle eût pu arriver moins malheureusement pour lui. Assurément il avait déjà manqué aux convenances, mais ce n'avait pas été de parti pris, il pouvait volontiers n'en accuser que son ignorance; mais c'en était fait, le sort venait d'en être jeté, les ménagements étaient mis de côté: ce savoir du monde sur lequel il avait tant compté ne l'ayant pas servi comme il l'entendait, il le mettait bas comme un masque inutile et se décidait à mener sa vie à visage découvert.

— Bonjour, ami, lui dit la marquise en entrant et en se débarrassant de son châle et de son chapeau, avec ce laisser-aller qui annonce qu'une femme se croit un peu chez elle.

Arthur la considéra d'un regard rapide, la toisa, et, après une grimace clandestine, lui répondit :

— Je présente à madame la marquise l'hommage de mes respects.

Madame de Pimpani s'était assise, et reprit, sans remarquer le ton cérémonieux d'Arthur et en lui tendant la main :

— Vous êtes tout à fait remis, à ce que je vois, j'en suis charmée, car nous pourrons causer un moment de nos affaires.

Ce mot eût dû prêter un peu de sérieux à Arthur; mais il était dans cet état d'exaspération où l'on fait des sottises en les voyant, et précisément parce qu'on les voit.

— Des affaires? Madame! des affaires? s'écria-t-il; que cela vous intéresse, je le conçois, car on pense d'autant plus à l'avenir qu'on en a moins devant soi; mais à mon âge, Madame, les affaires sont la chose la plus horriblement ennuyeuse; d'ailleurs, s'en occuper à vingt ans serait une folie : il ne faut pas tout

absorber dans le commencement; que resterait-il à l'humanité à cinquante ans, si elle ne se gardait pas les affaires pour cette époque de la vie?

La marquise considéra Arthur de ce même regard que La Barlière avait attaché sur lui, regard où s'était montré d'abord un éclair de colère, et où se peignait ensuite une sorte d'inquiétude.

— Les affaires dont j'ai à vous parler, Arthur, reprit madame de Pimpani, sont de votre âge: il s'agit de votre mariage avec mademoiselle de Ménarès.

— Vous l'avez rompu, dit Arthur en s'enveloppant négligemment dans sa robe de chambre.

— Non, lui dit sèchement la marquise; mais si vous continuez à agir comme vous faites, vous le rendrez impossible.

— Impossible! répéta le marquis avec une stupéfaction à laquelle la marquise se trompa un moment. Elle crut que l'annonce de cette possible impossibilité épouvantait Arthur, ou bien que cela lui semblait une injure à ses droits; mais ce n'était point là le sentiment de notre héros. Ce mot impossible dans la bouche de madame de Pimpani, et amené comme il l'avait été, voulait dire: « Ce sera votre faute, et votre faute à vous tout seul, si ce mariage ne réussit pas. » Elle consentait donc à ce qu'il réussît, elle y prêterait peut-être les mains; qui sait si elle ne venait pas pour y aider?

— Oui, répondit madame de Pimpani; je ne sais quel malin esprit travaille la duchesse, mais elle ne cesse de vous accabler d'épigrammes. Ce n'est pas que chez nous autres femmes ce soit un signe certain de haine, souvent nos plus cruelles moqueries s'attachent à l'homme qui a le tort de ne pas assez faire attention à nous; mais je crois remarquer dans l'antipathie de Josèpha autre chose que la colère d'être abandonnée: faites-y donc attention.

« Ma foi, se dit Arthur, ceci est vrai, la vieille marquise parle très-sensément d'une affaire très-sérieuse; mais je serais un butor de m'y refuser; allons dans son sens et flattons-la un peu. »

— Je comptais vous demander la permission d'aller lui présenter mes respects.

— Je vous sais bon gré de cette discrétion, Arthur; mais tâchez de me connaître mieux que vous ne me connaissez encore. Je puis aimer votre amour, en être fière et heureuse; mais m'en armer pour rompre vos projets d'avenir, pour perdre votre fortune, fermer votre carrière, non, non, soyez-en certain, ce n'est pas ainsi que j'aime.

Arthur, ravi, prit la main de madame de Pimpani et la baisa en lui disant doucement:

— Aussi bonne que charmante.

— Il faut que vous épousiez dona Josèpha, reprit la marquise en mettant son fauteuil bras à bras de celui d'Arthur; c'est une fortune colossale, c'est une position immense... et croyez-moi, Arthur, je serais heureuse de vous l'avoir donnée, dussiez-vous m'oublier.

— Ah! jamais! fit Arthur que les millions de piastres fortes cordonnées de la duchesse de Ménarès rendaient d'une tendresse excessive pour la marquise.

— Du moins, reprit madame de Pimpani en se laissant doucement entraîner vers Arthur, aurai-je votre reconnaissance: c'est un sentiment bien froid, bien

pauvre pour un cœur comme le mien ; mais je n'en veux pas davantage.

— En quelque position que je sois, dit Arthur, ce sera toujours l'amour...

— Prenez garde, Arthur, dit la marquise, on peut venir...

— Vous avez raison, dit le marquis en se reculant un peu trop vivement.

Mais le pauvre garçon était entre deux pinces de fin acier trempé à un feu trop tenace pour y échapper si facilement. La marquise se leva, poussa les verroux, abattit les épais rideaux de soie des croisées, et amena un clair-obscur rosé qui jeta sur elle un reflet plein de grâce.

Nous l'avons assez dit, et nos lecteurs doivent se le rappeler, à condition que son visage resterait dans une demi-teinte fort rembrunie, la marquise était un trompe-l'œil admirable : finesse de taille, mollesse d'allure, elle avait tout; mais ce qu'elle avait surtout aux yeux d'Arthur, c'étaient les millions de dona Josèpha à sa disposition ; ces millions restaient également radieux et étincelants dans la pénombre dont s'enveloppait madame de Pimpani, tandis que ses cinquante ans se voilaient doucement ; elle revint près d'Arthur, qui eût bien voulu être jeune et jeter au vent les affaires ; mais hélas ! sa vie passée lui avait laissé la cupidité de la vieillesse, sans lui donner l'adresse de la satisfaire à son gré. Un véritable homme de vingt ans eût percé de ses regards cette obscurité où s'enveloppait la chauve-souris du rêve du marquis, il n'eût point vu ces millions fascinateurs. Arthur ferma les yeux, et sentit la marquise s'asseoir sur ses genoux.

— Et maintenant que nous sommes seuls, ami, voyons, faisons nos projets. Tu vas voir dona Josèpha après-demain ; j'éloignerai Camballero, et tu pourras causer avec elle.

— Oui, mon amour, lui dit Arthur.

— C'est une Espagnole ardente, reprit madame de Pimpani; mais elle a un sentiment de sa grandesse qui ne te permettrait pas d'agir avec elle comme tu l'as fait avec moi, comme tu le fais, méchant!

Arthur ne répondit pas, et madame de Pimpani continua :

— Parle-lui d'amour, elle est fort vaniteuse, et tu es un de ces hommes que toutes les femmes aimeront dès que tu le voudras.

Le marquis trouva que madame de Pimpani était une femme d'un goût parfait; il avait commencé une spéculation sans conscience, mais la marquise ajouta :

— Oh! qui ne t'aimerait, Arthur! toi si beau, si jeune, si spirituel.

Et notre héros fut de bonne foi.

Il y a une grande distinction à faire entre les femmes de l'âge de madame de Pimpani qui s'occupent d'amour. Les unes, par je ne sais quel singulier et faux calcul, se rajeunissent de manières, de tenue, de voix, de regard, à mesure qu'elles vieillissent. A trente ans, à trente-six ans, elles étaient de franches coquettes, donnant et recevant l'amour comme il convient à une personne qui sait parfaitement ce que c'est; mais une fois la quarantaine passée, elles prennent des airs presque innocents, désolés; jamais vierge n'a été troublée dans son ignorance de seize ans avec plus de soupirs que ces vétéranes dans leur retraite quarantenaire. Jamais séducteur qui égare l'inexpérience d'une jeune fille ne commet un plus grand crime que celui qui ramène ces veuves désolées dans les sentiers déjà parcourus.

Ce sont les mêmes larmes, les mêmes désespoirs, les mêmes repentirs, ce sont surtout les mêmes exigences, et bien d'autres encore. Celles-là sont devenues assez communes depuis l'invasion des sentiments incompris. Tout le charme de l'amour se trouvant dans quelque chose qui n'a pas de nom, on doit aisément concevoir que ce quelque chose peut appartenir à tous les corps. Celles-là ont ceci d'horrible, qu'elles ne se donnent pour être aimées que la peine de s'attacher à vous comme le lierre à l'ormeau, et d'absorber le malheureux qui s'y laisse prendre; à la longue, elles le crétinisent, et il leur appartient comme l'ormeau au lierre qui l'étouffa.

Il y en a d'autres qui, comme madame de Pimpani, comptent très-bien avec elles-mêmes, qui aiment le plaisir avec loyauté, consentant à l'acheter après se l'être fait payer. Elles savent que cinquante ans sont cinquante ans, mais elles savent aussi toutes les ressources matérielles et morales que possède une femme qui a soin d'elle-même, qui n'exige pas trop, qui n'impose rien, qui prend au hasard, qui rend au droit; elles savent surtout que la flatterie est un charme auquel les plus spirituels et les plus sots se laissent prendre; que tout l'art consiste à s'adresser au bon endroit, c'est-à-dire à la prétention; car c'est surtout par ce qu'ils n'ont pas, bien plus que par ce qu'ils ont, qu'on flatte les hommes; n'avait-elle pas dit à Arthur qu'il était spirituel.

Ces femmes se sacrifient, se soumettent, se prêtent à toutes les humeurs, sans cris, sans larmes, mais avec une certaine distinction qui les sauve de l'humiliation. Ces femmes ne veulent pas une passion, elles veulent un plaisir, et il est bien rare qu'elles ne gardent pas pour amis ceux qu'elles ont reconnu comme souverains. Elles sont franches dans leurs désirs, et lorsqu'elles trouvent un homme

assez spirituel pour les comprendre, elles le remercient de ce qu'il veut bien être pour elles et lui en tiennent compte; elles lui montrent si bien qu'elles en sont reconnaissantes, qu'il faut qu'un homme ait bien peu de générosité pour ne pas leur rendre quelquefois le bonheur passager qu'elles paient de tant de dévouement. Et puis comme elles sont sincères avec elles-mêmes, elles ne sont point gênantes, elles ne se constituent pas dans un empire absolu et sans partage, et au besoin on les trouve dans des embarras d'affaires, comme des hommes à qui on peut tout dire.

Madame de Pimpani tenait beaucoup de cette dernière femme; elle ne faisait ni l'innocente ni la surprise, mais elle avait une portion de vanité qui la rendait fort despote, et c'est peut-être à ce besoin de commandement qu'était dû le choix de Camballero et de l'autre. Mais tout celâ avait fléchi devant la belle jeunesse d'Arthur, et pour lui elle se sentait devenir humble et flatteuse.

Arthur, malgré son expérience, était si charmé de cet empire qu'il le prenait pour du bonheur.

Mais pendant que nous faisons ces réflexions, la journée s'était écoulée et le véritable crépuscule commençait à s'étendre, non plus dans la chambre d'Arthur, mais dans la nature entière. La marquise annonça qu'elle allait se retirer enivrée de

Tant d'amour
En un jour,

comme disent les opéra-comiques, si enivrée qu'elle était bien décidée à faire d'Arthur un duc de Ménarès par reconnaissance, mais à l'étrangler s'il se détournait de la rousse duchesse pour quelque autre que ce fût.

Elle lui demanda où il comptait passer la soirée, et le marquis lui fit part de l'invitation du ministre N.... Cela parut fort étonner la marquise, qui se mit à réfléchir, et qui lui dit :

— Que peut-il vous vouloir?

— Je l'ignore.

— Comptez-vous y aller?

— Sans doute.

— Oui, oui, fit la marquise, allez-y; mais soyez encore plus circonspect avec lui que vous ne l'avez été avec le vieux duc; le comte de N.... est un homme rusé, adroit, rompu à toutes les roueries, mais trop sûr de son mérite. Laissez-le vous faire ses propositions, résistez un peu, cédez ensuite; soyez un peu femme enfin, et il se laissera aller à vous dire tout ce qu'il attend de vous. Demandez alors un jour de réflexion, mais demandez-le en homme qui sauve les apparences de sa défaite; le temps de tirer les verroux et de fermer les rideaux, dit madame de Pimpani en riant, et vous me viendrez consulter. Nous verrons alors où ils veulent en venir, car il y a dans tout ceci une machination que je ne puis comprendre, et nous prendrons nos mesures en conséquence.

Avant qu'Arthur eût pu remercier la marquise de sa bonne volonté, elle s'était enveloppée de son châle et s'était furtivement glissée hors de la chambre, tandis que le marquis s'écriait comme malgré lui :

— Le diable m'emporte! je crois que j'aime cette femme!

A peine avait-il laissé échapper cette exclamation plus véridique que l'on ne pense, et que bien des jeunes gens expliqueraient, s'ils étaient plus francs qu'on n'ose l'être à cet âge, qu'il se rendormit.

CHAPITRE XXVII.

Un salon politique.

Le soir venu, il se fit habiller, et ayant dit à son valet de chambre que c'était pour aller chez un ministre, il fut très-surpris d'apprendre que ce n'était pas la peine de se parer pour si peu, à moins qu'il n'y eût bal ou concert, auquel cas la toilette devenait indispensable, par égard pour les invités, mais non point pour l'Amphitryon. Sans en savoir la raison précise, ce garçon était le reflet du monde et de sa manière de voir. Qu'est-ce de notre temps qu'un ministre? un homme fort puissant, à ce qu'on dit, parce que ce nom n'est pas encore complétement dépouillé de son ancienne signification; mais en réalité, dans les affaires, c'est l'homme le plus embarrassé de liens insupportables. Et ce qu'il y a de plus fâcheux pour ces géants du pouvoir, c'est que leur esclavage leur est imputé à despotisme. Sur cent places qu'ils donnent, et qui leur sont imputées à passion personnelle, à corruption, à népotisme, à injustice, à méconnaissance des droits acquis, il n'y en a pas deux dont ils aient eu la libre disposition. N'y a-t-il pas à toutes les faces d'un ministre pour le tirailler, le circonvenir, le presser, le forcer, l'aveugler; à gauche, la chambre des députés; à droite, la chambre des pairs; en avant, ce qu'on appelle la cour; en arrière, ce qui est aussi puissant que ces trois pouvoirs ensemble, les bureaux, cette officine où se préparent les actes ministériels, les bureaux où tout est impossible quand cela n'est pas selon leur volonté.

Il y a tel ministre qui n'a jamais pu avoir un rapport sur une affaire à laquelle il s'intéressait; le rapport fait se perdait, se retrouvait, s'égarait, se retrouvait encore, rapport qui ne disait rien que les difficultés de l'affaire. Le ministre en ordonnait un autre, dans un sens dicté d'avance; après deux mois de temps perdu, celui-ci était rédigé sur l'heure; mais la remise était toujours faite à temps inopportun. Cela fait, on a vu des chefs de division presser les travaux de tous leurs bureaux, et les entasser en masse sur le pupitre ministériel avec le fameux rapport qui restait bien sur le bureau, mais qui était enterré sous des montagnes d'affaires qui demandaient la plus prompte solution, et qui, la veille, eussent pu attendre six mois. Si enfin le ministre, se fâchant tout à fait, demandait, exigeait le fameux rapport, on le tirait de dessous mille paperasses; on lui montrait qu'il était obéi; que, s'il n'avait pas pris plus tôt une décision, c'était sa faute; qu'il était un tant soit peu brouillon. Et si le ministre prenait la décision en marge du rapport, encore fallait-il l'exécuter, et pour rédiger l'ordonnance, c'étaient un mois, deux mois, six mois, toute une vie ministérielle s'il le fallait. Il y a un fait que nous pouvons affirmer comme le connaissant personnellement, c'est qu'un

ministre ayant voulu récompenser les talents d'un administrateur qui déplaisait aux bureaux par cela même qu'il avait des talents, se fit apporter en cachette des têtes de lettres et des imprimés d'une de ses divisions; il rédigea de sa propre main l'ordonnance et la commission, et l'expédia à la poste par son valet de chambre, n'osant la confier à un huissier ou à un garçon de bureau.

Il y en a bien peu, s'il y en a, qui aient résisté pendant six mois à cette force qui agit comme les forces mécaniques par une transmission inaperçue de la force motrice qu'on ne voit pas toujours.

Ces pauvres ministres, ils ont aussi les députés, ces missionnaires de la province à Paris, race abâtardie, descendue partie des parlements, tracassière, formaliste, bavarde, étroite, usurpatrice comme eux; partie de l'assemblée constituante, ayant une rage de constituer à tout propos, de déclarer à tout propos les droits souverains des nations, de protester contre la tyrannie des prêtres et des rois, philosophe voltairienne qui a poussé cet esprit novateur du dix-huitième siècle jusqu'à ne plus être qu'un râbachage insupportable.

D'autres, et en petit nombre, se font assez d'illusions sur eux-mêmes, pour se croire destinés à modifier les destinées du pays; mais le plus grand nombre sait très-bien qu'il n'est député que pour faire ses propres affaires, et l'affaire de ceux qui, pouvant le nommer député, lui garderont le moyen de faire ces mêmes propres affaires.

Ce sont là, après les bureaux, les plus insupportables grugeurs d'un ministre : ils en veulent à sa peau, à sa moelle, à ses os et à ses cheveux; ils le tirent, le harcèlent, le flattent, l'injurient, le menacent, lui montrent leur voix comme un macaron aux enfants, la tendant, la retirant, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu tout ce qu'ils veulent obtenir.

Quant à la pairie, c'est la même tactique, si ce n'est qu'elle est moins active, attendu que la vieillesse a moins de vigueur dans ses membres; elle a aussi plus de dignité et sait mieux attendre. Chez le député, il y a du solliciteur insolent; chez le pair, du patronage qui s'incline.

Quant à la cour,... voilà.

Pauvre cour, fort à plaindre en vérité, qu'on envie comme si elle était..... et qui.....

Mais notre héros, je crois, doit y aller incessamment; attendons la visite, et entrons avec lui dans le salon du ministre N....

Un salon de ministre, comme le ministre, appartient à un certain nombre d'individus, les sentiments personnels du maître de la maison ne sont pour rien dans le choix qu'il peut faire de ses invités, lorsqu'il y a invités : car dans les jours de réception habituelle, c'est à vrai dire une bourse, ou, si l'on veut, une halle ouverte à tous venants, pourvu qu'ils aient un habit : je ne dis pas un habit propre : les droits incontestables de certains honorables députés à être admis, ayant fait prévaloir la tolérance de l'habit sale, celui-ci se trouve avoir acquis droit de bourgeoisie dans les salons ministériels. Dans ces jours-là, le salon appartient à qui veut, car s'il arrive que l'huissier proclame quelque nom profondément inconnu au ministre, celui-ci se gardera bien de demander à l'intrus qui il est et d'où il vient. Une pareille question pourrait par hasard s'adresser à quelque notabilité

départementale dont l'orgueil ne pardonnerait pas son ignorance à l'infortuné secrétaire d'état. Si bien que si demain il plaisait au premier Durand, au premier Martin, au premier Lefebvre venu, d'aller chez tous les ministres, il y serait parfaitement reçu.

Or, quand notre héros arriva chez le ministre, ignorant à quelles réceptions celui-ci était condamné, il s'attendit à voir dans le salon tous les grands noms et toutes les illustrations réelles de la France. L'effet qu'il produisit en entrant fut remarquable : sa taille élevée, sa beauté, son titre de marquis, appelèrent sur lui les regards bienveillants des femmes et l'inspection des hommes. Le comte de N.... le reçut avec un empressement prodigieux ; il le présenta lui-même à sa femme, avec un clignement d'yeux qui voulait dire :

« Ceci mérite d'être un peu séduit. »

La ministresse fut charmante pour Arthur ; elle lui donna près de deux minutes, ce qui parut une immensité aux hommes et aux femmes. Les hommes qui purent savoir que le marquis de Mun était un carliste y virent une trahison du comte de N... ; un député libéral, célèbre par sa persévérance à dire toujours la même chose contre tous les ministres, demanda si ce ne pouvait pas être un motif d'interpellations pour une prochaine séance.

Les femmes, qui étaient forcées d'avouer que la ministresse était encore belle, prétendirent que c'était une coquetterie.

Cependant Arthur se trouvait fort dépaysé, et regardait s'il ne trouverait personne qui lui vînt en aide, quand sa bonne fortune lui fit apparaître Ribaud.

L'empressement que celui-ci mit à le saluer déplut cependant au marquis : il lui sembla que le critique avait hâte de venir regarder en face le héros des mésaventures de la course ; Arthur se trompa ; Ribaud l'aborda avec un air de parfait oubli de tout ce qui s'était passé, et le marquis lui dit :

— Vous êtes donc partout, mon cher Ribaud?

— Partout où vous êtes, du moins, dit le critique.

— Mais moi je n'ai rien à faire qu'à me promener, tandis que vous dont on cite les immenses travaux...

— Eh! mais, je travaille plus que vous ne pensez quand je suis dans le monde.

— Je comprends, vous observez.

— C'est un métier de dupe, j'écoute. Sans cela, où voudriez-vous que je pusse apprendre les anecdotes courantes, les mots du jour, qui font tout l'intérêt de mes articles du journal *la*.....

— Je vous croyais au journal *le*.....

— Oui, officiellement ; là, je signe ; dans l'autre, je ne signe pas.

— Ils sont fort opposés d'opinion, je crois.

— C'est pour cela que je les ai choisis. Voyez-vous, mon cher marquis, tout homme a contre toutes choses une assez grande quantité de fiel dans le cœur : lorsqu'on ne travaille qu'à un journal, on peut bien épancher tout ce qu'on a de bile contre les gens qui sont les ennemis de ce journal ; mais il faut se taire sur ceux qui partagent ou soutiennent son opinion : je ne saurais vous dire combien cela fait mal au cœur d'être obligé de se taire sur des vices ou des ridi-

cules qui vous crèvent les yeux, car on les connaît d'autant mieux que ceux qui en sont affectés se livrent davantage à vous qui êtes de leur intimité. J'avoue que ma conscience se révolterait d'un silence par trop complaisant, et je fais justice de tout le monde : des uns, en audience solennelle, et les portes ouvertes; des autres, à huis clos, et sans qu'on connaisse la main qui punit.

Le marquis n'écoutait pas avec une attention suffisante les théories de Ribaud sur la conscience et la justice, car il écoutait avec un étonnement sans cesse croissant la voix de l'huissier qui annonçait les invités d'un ton monotone et fatigué, comme quelqu'un à qui ce métier est habituel depuis longues années. Ce qui causait la surprise d'Arthur, c'était de n'avoir entendu, depuis quelques minutes qu'il était chez le ministre, que des noms comme ceux-ci :

Monsieur et madame Durand, monsieur et madame Simon, monsieur et madame Bourgeois, monsieur et madame Dupré, Dulong, Dubois, Duval ; une série de noms qui ne répondaient à aucune idée ni à aucun souvenir.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? dit-il à Ribaud.

— Tout ça, ce sont les députés de la France : médecins, avocats, notaires, banquiers fort illustres dans leur arrondissement, et qu'il vous est très-permis de ne pas connaître ; mais en voici un dont, malgré son nom bourgeois, la célébrité a dû vous arriver si vous avez lu les journaux depuis quelques années.

— Fort peu, dit le marquis à tout hasard. Quel est ce monsieur ?

— C'est maître Rissolit, un ex-chef de l'opposition, un avocat passant pour avoir du talent. J'ai été clerc dans son cabinet, et cet homme avait dès lors une façon d'être qui l'a suivi dans toute sa carrière. Lorsqu'il revenait du palais, s'il passait devant nous qui lui coupions les morceaux d'une affaire de manière à ce qu'il n'eût plus qu'à la mâcher, et qu'en passant il nous dît quelque mot dur et désobligeant...

— C'est qu'il avait perdu sa cause.

— Du tout, c'est qu'il l'avait gagnée. Cet homme qui a de l'esprit s'enivre d'un succès avec une facilité qui tient du prodige, comme il s'abat du moindre revers. Ainsi, lorsqu'il avait perdu un procès, il devenait familier, aimable, flatteur, et je l'ai surpris à me demander des nouvelles de mon portier qui s'était cassé la jambe trois mois avant. Comme politique, il n'a eu de stable que l'instabilité de son opposition ; trouvant sans cesse mauvais ce qui se faisait, même quand il avait dit que c'était bon à faire quand cela ne se faisait pas; envieux de toutes les réputations, ayant soif du pouvoir dont il n'a jamais pu avoir la moindre parcelle à sa disposition; il est mécontent, c'est son rôle, sa vie, son être. On l'a cru un moment un homme d'affaires, mais il s'est trouvé mal mesuré, et s'est mis en tête d'être un gouvernant; il a des théories de politique extérieure, qui n'ont d'autre tort que d'être toujours impraticables à l'heure et au jour qu'il les propose. Cet homme rêve toutes les nuits qu'il est ministre, et se réveille tous les matins avec la rage de ne l'être pas.

Le marquis écoutait Ribaud de toutes ses oreilles; il regardait les femmes du coin de l'œil.

En ce moment, on annonça monsieur et madame Ragoutois.

— Et celui-ci? dit le marquis.

— Ragoutois, c'est encore une célébrité : c'est l'ennemi mortel de Rissolit, quoiqu'ils soient du même parti.

— Bah!

— Non que Ragoutois déteste Rissolit, Ragoutois a une trop haute idée de son incontestable supériorité pour haïr ce pauvre Rissolit; mais Rissolit, qui a de l'esprit et qui trouve que Ragoutois n'en a pas, et il a raison, Rissolit qui, à part l'opportunité, a une certaine teinture des affaires et qui trouve que Ragoutois n'y entend rien (et il a raison), Rissolit qui a un langage clair, rapide et doué d'une certaine allure piquante, et qui trouve que Ragoutois est une espèce de grosse caisse qui tinte, retentit, et qui arrive à faire sur la chambre l'effet d'un coup de canon chargé à poudre, Rissolit déteste Ragoutois de l'effet qu'il fait sans le mériter.

— Et la femme? dit le marquis.

—Madame Ragoutois? Vous m'en demandez plus que le public n'en sait, et plus qu'on n'a osé encore lui en dire ; mais, entre nous, on prétend que la grosse caisse politique devient chez lui un modeste tambourin dont la femme joue avec une entière liberté, qui va, dit on, aussi jusqu'à le frapper du bout des doigts. Elle est vertueuse et jalouse, ce qui est le signe certain d'un malheur profond pour l'homme soumis à ces deux vices sociaux.

Aussi, voyez quelle sévère résignation il y a sur le visage de cet homme; comme il paraît attendre, les yeux fixés au plafond, le grand et bel avenir qu'il prépare à la France; comme la plèbe lui sait bon gré de cette forte patience dont elle espère monts et merveilles. Que cet aspect évangélique et grave a séduit d'honnêtes libéraux, sans qu'ils se soient doutés un moment que ce regard perdu dans l'espace n'est qu'un regard qui n'ose se fixer sur des objets terrestres et féminins, de peur que sa femme ne batte une aubade à son retour.

Du reste, elle l'a mieux servi qu'il ne pense : haineuse et jalouse comme elle l'est, elle l'a retiré, par crainte des femmes, de tous les tripotages politiques où il se serait assurément compromis, attendu qu'il est de sa nature lourd et maladroit.

Le bonhomme s'imagine avoir fait tout seul sa position, et en tire la vanité excessive qui lui fait considérer Rissolit comme un brouillon. A quelque chose une mauvaise femme est bonne ; car, croyez-moi, la femme est toujours bonne à quelque chose, et en voici une qui entre qui en est une preuve flagrante.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est madame Chose.

— Madame Chose?

— Eh! oui, la fameuse madame Chose, reprit Ribaud; vous n'en êtes pas resté à ce point extrême d'ignorance des affaires politiques de ne pas savoir ce que c'est que madame Chose?

— Je le sais peut-être, mais ce nom ne m'est pas assez bien demeuré dans la tête pour que je le rajuste à des événements que je sais sans doute.

— C'est que vous n'en savez pas un mot, reprit Ribaud; quand on a entendu parler de madame Chose, on ne l'oublie pas, on ne saurait l'oublier.

— Va donc pour que je n'en ai jamais entendu parler.

— D'abord vous remarquerez que madame Chose n'est pas jeune, qu'elle n'est pas belle, et je puis ajouter qu'elle n'est pas spirituelle.

— De ces trois choses, deux sont incontestables pour qui a des yeux, et la dernière est trop de votre compétence pour que je la mette en doute.

Un petit bout de flatterie ne gâte jamais rien, et Ribaud, qui s'ennuyait fort de ne parler qu'au marquis tout seul, fut amadoué et s'abandonna.

— Madame Chose, dit-il, date de quinze ans au moins. Je ne puis dire qu'elle ait prévu tout le parti qu'elle devait tirer du rôle qu'elle a joué, mais à voir la manière dont sont arrivés tous les hommes dont elle s'est fait la patronne, il faut croire qu'elle les avait mieux jugés que nous.

Elle ouvrit sous la restauration un boudoir politique, où elle reçut à bras ouverts quiconque venait faire chez elle de l'opposition au gouvernement d'alors; elle tâta la valeur de tous ceux qui se présentèrent, et je ne puis dire à quelle balance elle les pesa; mais, lorsqu'elle s'arrêta au plus bavard, au plus vain, au plus laid et au plus suffisant de la bande, il y eut une espèce de haro parmi tous les prétendants; mais elle laissa crier, et, comme les sorcières de Macbeth, elle dit au pauvre hère qu'elle avait choisi : « Tu seras roi. »

Elle le secoua dans sa paresse méridionale, mit en œuvre les instincts quêteurs dont il était doué, la mémoire facile qu'il avait, une certaine faculté de coordonner les événements, de faire des systèmes avec des idées contradictoires ; elle lui fit mettre sur tout cela ce style à figures hyperboliques, à expressions d'une gasconnade ampoulée qui poussent naturellement en Provence, et, le libéralisme aidant, elle en fit un des plus célèbres historiens et publicistes du siècle actuel.

— Mais, reprit le marquis à qui les jugements de Ribaud paraissaient d'une outrecuidance cruelle, savez-vous que de notre temps on faisait un homme de génie avec un pareil assemblage de défauts ?

— De votre temps ? dit le critique.

— Vous savez bien, dit le marquis à qui les erreurs de date dans son propre compte devenaient moins embarrassantes à mesure qu'elles étaient plus fréquentes, vous savez bien que je suis d'un demi-siècle en arrière, que je ne suis pas du tout du vôtre, car ce que vous m'avez raconté de madame Chose est tout à fait nouveau pour moi.

— C'est que je ne vous en ai dit que ce qui est innocent, et ce dont le monde s'est par conséquent fort peu occupé; reste la partie scandaleuse, qui est toujours la plus connue.

— Vous êtes un habile conteur, dit le marquis, vous gardez les bons morceaux pour les derniers. Eh bien ! madame Chose?

— Ma foi, je suis fort embarrassé de vous le dire après votre compliment, car si on a fait un scandale de son histoire ce n'est pas qu'elle ait rien de très-original, cela se fait tous les jours et partout sans qu'on crie à la corruption et à l'immoralité.

— Mais qu'est-ce donc?

— Bien peu de chose à une autre époque, mais cela est devenu énorme dans la nôtre. Ce monsieur que vous voyez là avec sa figure d'oiseau de proie nocturne, après avoir été le protégé intime de madame Chose, son œuvre et sa création, s'est trouvé des velléités de liberté et d'ambition solitaire; on prétend qu'alors madame Chose lui aurait jeté au cœur (car il a un cœur) mademoiselle Chose

dont il a fait sa femme, et voilà la partie vulgaire de l'affaire. Mais ce qui est devenu une énormité, c'est que dans de très-hauts salons on a ouvert les deux battants au gendre et à sa femme, mais que la belle-mère a été répudiée avec une

insistance profondément religieuse. Madame Chose, qui en a vu bien d'autres, a patienté, et, armée de son gendre, elle en a fait un colosse politique, et qui s'est montré digne de l'espoir qu'elle avait fondé sur lui. Mais tous les mérites du gendre n'ont pu effacer les démérites de madame Chose, et les portes supérieures sont restées fermées. Alors ma foi la rage l'a prise et elle s'est posée (toujours dans la personne de son gendre) en antagoniste décidée des hauts salons récalcitrants, et maintenant le gendre, après avoir été accusé de vol, de concussion, de trahison, de tout ce dont on peut accuser un homme politique, est devenu l'idole, le dieu, le sauveur de l'opposition, qui chante des *Te Deum* pour son retour aux saines doctrines, tandis que c'est toujours madame Chose qui tient la ficelle du pantin.

CHAPITRE XXIX.

Suite du salon.

Lorsque Ribaud eut fini sa tirade, notre héros prit un air capable :

— Je connais votre homme, dit Arthur qui se rappela avoir eu occasion d'entendre lire un journal ou deux dans les dernières années de sa vie, c'est un homme qui fait son chemin en trahissant qui l'a aimé.

— Excepté madame Chose, reprit Ribaud, et deux ou trois aides de camp qu'il a colloqués de manière à n'avoir plus rien à leur donner, attendu que ce qu'il déteste le plus au monde ce sont les vieux souvenirs, excepté toujours madame Chose.

— A qui donne-t-il donc la main?

— A un de ses anciens ennemis dont il s'est fait un séide. Et c'est dans cette combinaison qu'a surtout brillé le génie de madame Chose. Celui à qui il donne la main, et qui est aussi noble que notre gendre est bourgeois, était d'une phalange qui passait pour savante en politique, et qui, malgré le petit nombre de ses soldats, était une force à cause de son union et de sa discipline.

Il est vrai que le maître est un homme rigide, sévère, de mœurs froides, de désintéressement complet et d'ambition dévorante. Il voulait du pouvoir, en demandait beaucoup, en prenait plus, mais il en donnait sans regret à qui le servait et l'aimait. Tant que l'enthousiasme de la lutte a duré, tant que le siége a été ouvert, la phalange a été indissoluble, mais une fois la place envahie, chacun a voulu jouir un peu de sa peine. Ce n'est pas tout que d'être puissant, encore faut-il s'amuser et se réjouir un peu. Or, le maître se ressent de son ancien métier de maître d'école, il ne permet pas que ses disciples s'émancipent à avoir des idées personnelles ; au lieu de leur laisser un peu la bride sur le cou, il les retenait à grands coups de sentences, et les voulait laisser des écoliers après les avoir élevés pour être des hommes. Ceux-ci furent mécontents. Madame Chose, qui détestait cet homme comme s'il eût été une honnête femme, prit admirablement l'occasion aux cheveux ; elle appela du salon puritain, glacé, orné de chaises à dossier droit, de son ennemi, les prosélytes de celui-ci, et elle les reçut dans un salon joyeux, plein de tapis à divans moelleux. Dans l'un il y avait une parole souveraine qu'il fallait écouter avec respect, dans l'autre régnait un babil délicieux qui admettait toutes les idées et les applaudissait. Dans le premier la pensée sérieuse pesait sur tout, même sur les questions les plus frivoles, quand par hasard elles s'y glissaient, dans l'autre la moquerie s'attaquait à tout, même au sacré. Enfin, on avait peur ici, là-bas on ne redoutait personne, pas même... Dieu ; la femme ne comptait pour rien chez le maître, on en fleurit l'auditoire de chez madame Chose. Nos jeunes disciples n'y résistèrent pas, quelques-uns faillirent au serment d'obéissance, et la bande fut désorganisée.

Ce n'est pas par le nombre de séides qu'elle a enlevés au maître que madame Chose l'a blessé, c'est en montrant que son autorité est un lien dont il est facile de s'affranchir, et en le démonétisant moralement.

D'un autre côté, le maître avait trop oublié qu'il est des choses qu'on ne doit même pas dire à son bonnet de nuit. Avec beaucoup des qualités de Louis XI, il lui manque celle-là. Il en arriva que les petits émancipés, tancés par trop verte-

ment, se sont permis des révélations, et il y a scandale. La France remercie avec un unanime transport ces charmants déserteurs, et se garde bien de s'imaginer que tout cela est l'œuvre de madame Chose, œuvre accomplie avec une persévérance qui mettra tout bonnement l'état en danger, seulement parce qu'une certaine porte, qui s'est ouverte à bien des saletés, à bien des vilenies, à plus d'une courtisane, à des voleurs de tous étages, n'a pas voulu laisser passer madame Chose.

— Est-ce que vous appelez cela de la politique?

— Ma foi, dit Ribaud, je suis comme Figaro, je la crois bien cousine-germaine de l'intrigue. Il y a cependant des sots qui y croient ou qui croient croire. Tenez, en voici deux ensemble.

— Ces deux messieurs?

— Oui, ces deux-là, ces deux vieillards. L'un, qui a failli être guillotiné et dont toute la famille l'a été en 93, et l'autre qui a fait guillotiner tout ce qu'il a pu inventer de guillotinable. Voilà deux hommes qui croient à la politique sincèrement.

— Ce sont des exceptions qui doivent disparaître tous les jours, dit le marquis à qui les souvenirs révolutionnaires ne plaisaient point. Parlez-moi des jeunes gens, des espérances du pays.

— Pardieu! fit Ribaud, en voici deux qui entrent d'un pas égal, qui s'inclinent d'un même salut et qui se toisent d'un même regard.

— Deux hommes de mérite?

— Pour eux, sans doute... mais pour moi, ce sont les deux gaillards les plus assommants des quatre cent cinquante-neuf hommes d'élite de la France. Non-seulement ça parle, mais ça écrit; et ce n'est pas comme un bon petit journaliste, au jour le jour, au vent de la question du moment, jetant sa mauvaise humeur sur le fait courant et n'y pensant plus vingt-quatre heures après. Ces deux gaillards s'attaquent à la façon sociale; ils organisent l'homme, ils font des systèmes pour son bonheur, établis sur des raisonnements mathématiques; ils descendent dans les profondeurs de l'existence des sociétés, pour en montrer la pourriture et y appliquer ensuite un baume qu'ils ont rapporté d'Amérique ou d'ailleurs. Nous avions les organisateurs militaires, administratifs, les inventeurs de prisons, les associateurs d'intérêts matériels, voici les socialistes. Certes, ils ont du mérite, et on ferait avec leurs systèmes d'excellents gouvernements, à condition qu'ils bâtiraient leur édifice avec des corps morts. Mais ces hommes, qui prétendent organiser l'homme, ont tout étudié, excepté la matière première, l'homme lui-même: matière qui grandit, qui désire, qui agit, qui pense, qui veut, qui veut surtout et toujours ce qu'elle n'a pas; matière de lave ici et de glace là-bas; matière pesante dans un climat et légère dans l'autre, matière molle ou dure, matière animale enfin, qui pousse en vertu d'elle-même, se groupe en vertu de ses besoins, se constitue par ses aptitudes, et qu'on peut émonder et diriger, mais non pas tailler comme un if en tour ou en échec.

Arthur écoutait toujours Ribaud, mais avec une attention distraite, car il venait d'entrer dans le salon une femme dont l'aspect l'avait bouleversé; cette femme n'était rien moins que la duchesse de Massignac. Ribaud, dans l'enthousiasme où il était de sa propre définition, ne l'avait pas aperçue, et il dut être fort étonné de voir le marquis lui échapper tout à coup pour sortir du

grand salon et aller se réfugier dans un coin assez obscur d'un petit boudoir.

Notre héros n'y était pas depuis cinq minutes à délibérer avec lui-même s'il devait rester ou partir, s'il lui fallait affronter le danger d'une salutation ou l'esquiver, en n'ayant point l'air de voir, lorsqu'il fut surpris dans son incertitude par le ministre. Le piano résonnait et les grands artistes qui devaient se faire entendre étaient arrivés. L'Excellence était libre et elle put s'occuper d'autres affaires que de la réception de gens, dont les uns étaient ses amis à de bien dures conditions et les autres ses ennemis, quoi qu'il pût faire.

— Je viens vous remercier, Monsieur, lui dit-il, d'avoir bien voulu accepter mon invitation.

— C'était pour moi, arrivé depuis peu à Paris, fort inconnu que je suis, un honneur dont je vous aurais déjà rendu grâce, si je ne vous avais vu si occupé; car je ne sais ce qui m'a pu valoir cette attention.

— C'est que vous ne nous êtes pas si inconnu que vous voulez bien le dire, monsieur le marquis; nous avons l'œil sur vous.

— Sur moi! dit Arthur fort alarmé et qui rêvait déjà une arrestation à la Condé sur le seuil d'une salle de bal.

— Oui, et franchement cela ne doit pas vous étonner; mais nous avons trop vécu pour ne pas savoir ce qu'il faut pardonner aux enthousiasmes de la jeunesse, à des sentiments généreux dans leurs principes... et puis, vous n'étiez pas libre; (car nous savons tout) une obéissance aveugle aux volontés de votre père... cela se conçoit: avec l'éducation que vous avez reçue, avec les gens qui vous entouraient, il était difficile d'échapper à l'entraînement; mais vous êtes libre maintenant, et votre séjour à Paris, quand les armées carlistes vont tenter un dernier effort, nous prouve que vous ne voulez plus vous mêler à des combats sans gloire, et que tant de cruautés ont déshonorés.

— Monsieur le comte, dit Arthur, je ne me crois coupable d'aucun crime envers mon pays, et je suis incapable d'une trahison vis-à-vis de qui que ce soit.

—Vous êtes innocent si vous voulez et... si nous voulons, monsieur le marquis; et dans l'espoir de vous voir ce soir, je me suis muni de la dernière lettre que vous avez écrite en Allemagne pour y annoncer la mort de monsieur votre père...

— Quelle lettre? dit Arthur en pâlissant.

— Que vous disiez à des exilés; qu'en perdant en votre père un serviteur dévoué ils en retrouveront un dans son fils; ce sont des phrases qui se pardonnent et qui ne peuvent vous compromettre, puisque la lettre n'est pas arrivée à sa destination; mais calculer le nombre d'hommes qu'on pourrait appeler à une insurrection, proposer une organisation, désigner des chefs, établir des souscriptions, cela peut beaucoup ressembler à un crime si je livrais cette missive à un procureur du roi.

— Monsieur le comte, dit Arthur dans un trouble extrême, abuser d'une correspondance privée, c'est une indignité...

— Vous y mettez par trop de mauvaise grâce, monsieur le marquis, dit le comte d'un air sévère, le courrier qui a été surpris par vous en franchissant la frontière, ce courrier à qui vous avez enlevé ses dépêches que vous avez livrées vous-même à don Carlos, ce courrier au besoin pourrait déposer que vous ne trouvez pas cette manière d'agir aussi indigne quand elle doit vous profiter.

Pendant que le ministre parlait, M. de Mun murmurait en lui-même les épithètes d'animal, de butor, d'imbécile; à qui les adressait-il? au ministre? Non, certes, et il n'y avait pas de quoi. A lui-même? il avait eu de meilleures occasions, et il ne s'était pas rendu cette justice : il les adressait au malheureux dont il avait pris la place, et qui l'avait si sottement compromis par la stupide exaspération de ses opinions

« Que diable, se disait le marquis, allait-il faire dans cette bagarre? En vérité, on n'est pas bête comme ça. »

Cependant le ton qu'avait pris le ministre demandait une réponse prompte et décisive, Arthur s'en tira par une question.

— Enfin, monsieur le comte, lui dit-il, que voulez-vous de moi?

— C'est fort clair. Vous avez été choisi pour épouser mademoiselle de Ménarès : il est de notre intérêt, il est nécessaire que sa main et sa fortune n'appartiennent qu'à un homme qui ne puisse pas nous porter ombrage. Cet homme, vous pouvez l'être, et nous vous y aiderons; mais pour cela il nous faut des garanties.

— Qu'appelez-vous des garanties?

Ici se renouvela pour Arthur la scène que Fouriou avait devinée comme ayant eu lieu entre le comte et M. de Trobanowski; mais la garantie fut différente.

— Non-seulement, dit le ministre, tout le passé sera mis au néant, mais nous ne sommes pas gens à méconnaître ce que vous valez, monsieur le marquis. Donnez-nous occasion, et cela vous est facile, de vous faire une position d'une réalisation prochaine, et c'est un engagement que je prends avec vous. Un nom comme le vôtre serait d'un bon effet dans la liste des agents diplomatiques, et votre jeunesse vous permet de commencer par des emplois, non pas subalternes, mais secondaires. Un secrétaire d'ambassade, quand cette ambassade est auprès d'une grande puissance, a la route ouverte pour arriver à tout. Mais c'est déjà un poste trop élevé pour que nous puissions en disposer pour un homme qui n'y a aucun droit.

— Si je ne les ai pas ces droits, monsieur le comte, dit Arthur, il serait difficile de me les créer aussi rapidement que vous pouvez le croire.

— Vous ne voulez pas me comprendre, monsieur le marquis, dit le ministre en souriant; votre correspondance me prouve que vous y mettez toujours de la mauvaise volonté. Certes, je ne sache pas un homme qui connaisse mieux que vous la question espagnole; dans l'exposé que vous en faites aux exilés d'Allemagne, vous en montrez le côté faible, vous démontrez l'impossibilité d'un succès pour don Carlos, par des raisons d'une force et d'une logique admirables; eh bien, ces raisons si solides, ces aperçus si pénétrants, cette prévision si sûre des événements, enlevez-en la conclusion où vous dites que c'est d'un autre côté que la branche aînée doit porter ses espérances; écrivez comme brochure politique tout ce que vous écriviez comme confidence, et au lieu de vous lancer dans des hypothèses pour une famille qui ne doit plus régner en France, dites et prouvez que nous ne pouvions agir autrement que nous ne l'avons fait; que cette cause est perdue et qu'elle entraîne la ruine de l'autre; précipitez par l'autorité qu'une pareille opinion émise par vous peut avoir sur des hommes encore aveuglés, précipitez, dis-je, un événement que vous-même reconnaissez inévitable, bien qu'en-

core éloigné; et ce service sera de nature à nous permettre de faire pour vous tout ce que nous désirons, tout ce que nous voulons, tout ce que vous méritez.

Cette fois, pendant que le ministre parlait, Arthur murmurait encore en lui-même quelques réflexions; mais elles n'étaient pas du même style, et avaient surtout quelque chose qui eût suffi à peindre le personnage, si on avait pu les deviner. Elles ne s'adressaient plus au belître qui l'avait si sottement compromis.

« Ah ça! il me paraît, se disait-il, que je suis un homme supérieur, un garçon d'un talent remarquable; à la bonne heure, ceci me va. »

L'infortuné marquis, qui ne voyait pas que ce rôle devenait à chaque instant plus impossible pour lui, répondit cependant avec une certaine aisance :

— Je ne parle pas de ce que je puis ou ne puis pas savoir d'une question à laquelle j'ai voué ma vie. Je ne veux pas rappeler ce que j'ai pu en écrire; mais, pour se produire en public, il faut un talent que je ne possède pas.

— Monsieur le marquis, lui dit le comte en riant, nous n'en sommes pas à nous faire des compliments littéraires, cela est fort indifférent à des hommes sérieux; mais vous pouvez être tranquille de ce côté : je connais beaucoup de gens, et de gens qui en vivent, qui voudraient avoir ce style animé, rapide, clair, logique, précis, et en même temps plein d'images puissantes, de mots heureux et qui peignent d'un trait. Et, tenez, ce gros Ribaud avec qui vous causiez tout à l'heure serait trop heureux de pouvoir signer une de vos lettres.

Une pensée foudroyante, lumineuse, complète comme la Minerve fille du cerveau de Jupiter, traversa l'esprit du marquis.

« Pardieu! se dit-il, si Ribaud peut être si fier de signer une de mes lettres, il peut bien écrire mes brochures, c'est un homme à toutes plumes; il se fera payer cher, mais il écrira; j'aurai les renseignements nécessaires de Fouriou. Voilà mon affaire bâclée : je me fais christino; je vais, comme le lui conseillait le père de celui pour qui je vis, je vais me tourner vers l'innocente Isabelle. Vivat!

— Monsieur le comte, dit alors Arthur en se levant, c'est une affaire conclue.

Le ministre lui serra la main, et repartit :

— Vous êtes fort avancé, à ce qu'on m'a dit, avec mademoiselle de Ménarès; on a déjà publié un ban, et vous avez obtenu une dispense pour le second.

Arthur ne comprit pas du tout; mais il s'imagina que les La Barlière avaient mené l'affaire au galop, sans le consulter; ce devait être l'œuvre de madame de Pimpani; il répondit donc :

— Mais j'ai hâte d'en finir.

— En ce cas, à quand la brochure?

— A trois jours.

— Vous êtes prodigieux! c'est bien.

Le marquis était aux anges; il venait d'assurer son mariage, de gagner une place, de se débarrasser d'un passé qu'il allait effacer de sa vie, et tout cela de lui-même, sans l'aide de personne; décidément, il était un homme de mérite; il était un être supérieur. Il en fut si convaincu, que, sans craindre madame de Massignac et ses souvenirs, il rentra dans le salon pour y chercher Ribaud, et faire son marché. Il était près de la duchesse, où il s'était glissé parmi les rangs des femmes, en vertu de ce privilége de manque de savoir-vivre que quelques hommes affectent, après avoir

bien calculé tous les petits avantages qu'on peut tirer de l'épithète de mal-appris.

A ce propos, il est bon de dire que le gros et gras Ribaud avait là-dessus un système admirable, qu'il joignait à ses autres habitudes; ce système, il l'avait inventé quand il était jeune, délicat, fluet, et, à ce qu'il disait, souffreteux. Il ne pouvait supporter la voiture en allant en arrière, de façon qu'à moins de vouloir le voir se pâmer, il fallait que femmes ou vieillards lui cédassent la bonne place; quand il avait froid, il était affecté de névralgies, qui ne lui permettaient pas de supporter une porte ou une croisée ouverte; quand il avait chaud, il était sujet à des étouffements qui exigeaient qu'on lui donnât de l'air; à table, il avait d'autres inventions hygiéniques pour se faire donner les bons morceaux; avec l'âge, cette constante attention à son propre bien-être avait pris le caractère d'un droit; une fois que son importance fut établie, cela devint tout à fait une tyrannie, à laquelle le monde se soumettait en murmurant, mais à laquelle il se soumettait. C'est une chose assez remarquable combien, en général, les masses, qu'on les appelle peuple, monde ou public, ont de lâcheté et de tyrannie tout à la fois: de l'homme qui s'impose comme une supériorité, qui s'empare d'une position comme d'un droit qu'on ne saurait lui contester, elles acceptent tout, jusqu'à ses vices; à celui qui les redoute (ces masses), qui les consulte, qui les respecte, qui les craint, elles font reproche du plus léger oubli, de la moindre faute, et elles le condamnent pour ce qui n'excite pas même leurs murmures vis-à-vis d'un autre.

Or, notre Ribaud était de ceux qui se permettaient, ou à qui l'on permettait, dans un salon, ce qu'on eût à peine souffert d'un vieillard; il s'était établi au premier rang des auditeurs, là où on avait établi pour les femmes les places d'élite, et il se carrait de tout son ventre près de madame de Massignac, qui n'en pouvait plus de sa conquête; car Ribaud lui avait déjà débité une demi-douzaine de colonnes de feuilletons dans l'oreille.

Arthur s'était mis dans une embrasure de porte qui faisait face à Ribaud et à la duchesse, et il s'épuisait en signes pour faire comprendre à celui-ci qu'il désirait lui parler. Ribaud, je crois l'avoir dit, avait à volonté la vue basse ou perçante, et il ne vit pas le moins du monde le manége du marquis.

Du reste, la théorie de la vue basse est assurément une des plus utiles que notre siècle ait inventées, et si j'avais une éducation à faire, je ne manquerais pas d'élever mon disciple à avoir la vue basse. Avec la vue basse, on peut éviter un créancier sans avoir l'air de le fuir; avec la vue basse, après avoir choisi à l'œil nu qui on veut aborder, on reconnaît ceux qu'on a élus au lorgnon qu'on a soin de ne diriger que sur eux; avec la vue basse, on ne voit point par terre le mouchoir d'une vieille femme, et on n'est pas obligé de le ramasser; avec la vue basse bien établie, on exerce un espionnage aussi terrible que celui des gens qui font les sourds. C'est une chose merveilleuse comme les vices de conformation profitent à l'homme dans notre société.

Cependant, les signes que Ribaud s'obstinait à ne pas voir avaient été remarqués par madame de Massignac et par beaucoup d'autres personnes qui s'étonnaient de cette étrange télégraphie. La duchesse, clouée sur son fauteuil, entre Ribaud qui faisait son plus bel esprit, et Arthur qui redoublait d'appels, était au supplice; elle les maudissait tous les deux intérieurement, et je voudrais bien

savoir de quelles épithètes elle gratifiait Arthur. Il y a des choses qu'une femme, et une femme élégante surtout, ne dit jamais; mais enfin, il faut bien qu'elle y pense, alors même qu'elle vivrait dans l'eau rose et dans les nuages, et il était difficile à la duchesse de n'y pas penser, vis-à-vis d'Arthur. De quel nom pouvait-elle l'appeler. Je donnerais cent louis pour le savoir.

Enfin, fatiguée de l'un et de l'autre, elle se débarrassa de tous les deux, et comme Arthur n'était pas un écrivain moqueur et redoutable, ce fut en le sacrifiant qu'elle se délivra de lui et surtout de Ribaud.

— Mon Dieu! Monsieur, dit-elle à celui-ci, allez donc au secours de ce pauvre jeune homme qui se tord là-bas pour vous appeler...

— De quel côté? fit Ribaud en se tournant précisément vers la porte opposée à celle où était Arthur.

Mais la duchesse désigna si bien la porte qu'il fallut bien la voir, et la prière d'en finir avec ce monsieur qui se tordait fut si péremptoire qu'il fallut bien y obéir : Ribaud se leva entre deux morceaux; mais il ne le fit pas sans avoir répondu au préalable :

— Vraiment oui; on dirait qu'il a encore la colique.

Ce mot acheva du même coup Arthur et Ribaud dans l'esprit de madame de Massignac. Il y a des aventures qui vous rendent un homme odieux parce qu'il y a tant de ridicule dans ces aventures qu'il en reste même pour ceux qui en ont été les spectateurs, et Amadise ne pardonna point à Ribaud d'avoir fait allusion à cette horrible scène.

Cependant celui-ci s'était rendu près du marquis, et lui avait demandé avec assez d'humeur ce qui le faisait ainsi grimacer depuis plus d'une heure à son sujet.

Le marquis était, comme de coutume, tellement ivre de son succès et de la combinaison par laquelle il avait assuré son avenir, qu'il ne prit pas garde au ton dont lui parla Ribaud, et qu'il lui répondit avec l'air le plus dégagé :

— Voulez-vous faire une bonne affaire, illustre écrivain ?

— Une de plus ou de moins dans le nombre m'est assez indifférente, dit Ribaud.

— Voyons, dit le marquis, que vendez-vous votre prose, la plus belle et la plus chère?

— Ma prose? dit Ribaud en fronçant les sourcils.

— Je vous la paie le double, le triple, de ce qu'elle vous rapporte ordinairement.

L'affaire parut bonne à Ribaud : le triple de ce qu'elle vaut, dit par un libraire ou par un éditeur de journal, cela se réduit à peu près à autant qu'à l'ordinaire, quand on a bien calculé toutes les concessions qu'on vous impose : mais le triple offert par un homme du monde, cela veut dire le décuple, quand on lui aura fait un compte comme nous en saurions tous faire.

— Cela dépend du fond de l'affaire, répliqua Ribaud.

— Je vais vous l'expliquer, lui dit le marquis, en l'entraînant dans le boudoir, où il venait de se vendre, et où il se croyait assez habile pour acheter.

La mémoire neuve du marquis était assez présente, et il répéta assez bien à Ribaud ce qui lui avait été demandé. Hélas ! il le répéta trop bien, car il n'omit pas même les éloges, et dit jusqu'à quel point il connaissait cette question, combien il était capable de la traiter, de la résoudre ; il laissa entendre que ce n'était

point le style qui lui manquait; mais, comme il fallait une raison pour qu'un homme si capable ne se chargeât pas d'un travail qui lui était si facile, il fut forcé d'ajouter qu'il avait promis la brochure dans trois jours : deux étaient pris par des rendez-vous délicieux et importants.

Il eût poussé la rage de parler de soi jusqu'à raconter à Ribaud le rendez-vous de madame de Primarion, s'il ne s'était rappelé tout à coup qu'il les avait vus revenir, le lendemain de la course, les meilleurs amis du monde. Ribaud pouvait bien accepter une bonne affaire ; mais il lui eût été impossible, à quelque prix qu'on la lui eût payée, de ne pas y glisser une méchanceté, si on lui en donnait l'occasion.

— Je conçois que si vous avez de pareils rendez-vous, dit-il à Arthur, vous n'ayez pas le temps de vous occuper de cette petite brochure, car vous faites les séances longues.

— Qu'est-ce à dire? fit Arthur.

— Mais, je me suis présenté aujourd'hui chez vous, à midi; Gustave y est allé à trois heures; Félix s'y est présenté à six, et on nous a fait à tous la même réponse, c'est que vous étiez enfermé avec une dame.

— Ah! ah! fit Arthur d'un air prodigieusement fat.

— Je comprendrais, reprit Ribaud, que la marquise soit dans l'extase; mais, mon cher, il faut faire feu qui dure; la marquise est une femme qui peut vous servir, et je comprends que vous y mettiez plus de bonne grâce qu'elle ne mérite; mais apprenez ceci, mon cher, c'est qu'il n'y a rien qui gâte les femmes comme la prodigalité.

— Il n'y a que les pauvres d'avares, dit Arthur d'un ton impertinent.

— C'est possible, mais je connais bien peu de fortunes capables de résister à un appétit de cinquante-deux ans.

Toute l'horreur du mot était dans le chiffre cinquante-deux, et Arthur fut obligé de se taire.

— Je suppose, lui dit Ribaud, que vous ne vous souciez pas de revoir les épreuves.

Le mot était un mystère pour le marquis.

— Non, non, dit-il.

— Eh bien! lui dit Ribaud, je me chargerai de l'impression, à vos frais; je mettrai cela en vente chez mon éditeur, à qui vous rembourserez les frais d'annonce, de réclame, et nous aurons paru dans quatre jours.

Notre ami Arthur accepta. Nous nous dispensons de dire le prix demandé. Nous espérons pouvoir fournir à nos lecteurs le mémoire de cette importante publication, rédigé par maître Ribaud; ce mémoire est plus éloquent, plus spirituel à lui tout seul que tout ce qu'on pourrait en raconter.

Arthur après avoir fini cette importante affaire pensa qu'il avait donné plus de temps qu'il n'en fallait à des choses graves, et se ressouvint de madame de Massignac. Son succès lui avait ôté toute crainte. D'ailleurs, ne lui avait-elle pas écrit, ne lui avait-elle pas, pour ainsi dire, donné un rendez-vous? tout cela n'eût-il pas existé, le marquis devait-il rester toujours, vis-à-vis d'une femme qu'il pouvait rencontrer chaque jour, dans la position d'un homme ridicule. Arthur se dit, se persuada, que c'était impossible, et voyant, auprès de madame de Massignac, le siége vide qu'avait laissé Ribaud, il pensa qu'il lui était bien permis, à lui marquis, de

faire ce qu'avait fait ce gros écrivain qu'il venait de prendre à sa solde. Il alla droit à la duchesse, qui fut bien forcée de lui rendre le salut qu'il lui fit, et s'asseyant assez librement auprès d'elle, il lui dit, d'une voix qui affecte le ton de la confidence :

— J'ai reçu, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me suis fait un devoir d'y répondre sur-le-champ.

— Quelle lettre, Monsieur? lui dit la duchesse d'un air aussi surpris que dédaigneux, tandis qu'elle ouvrait avec une impertinence sans égale un flacon de sels, qui attira l'attention de toutes les papilles nasales du voisinage, et qui fit l'effet du mot le plus spirituel, le plus fin, le plus méchant ; quelle lettre? répéta-t-elle, tandis que le marquis furieux entendait sourdre autour de lui des ricanements étouffés.

— Mais, lui dit-il, la lettre par laquelle vous m'envoyez dix billets de bal pour les anciens pensionnaires de la liste civile.

— Eh! mon Dieu! Monsieur, s'écria la duchesse, c'est une chose affreuse, ma femme de chambre, que je charge d'ordinaire de ces sottes commissions, a eu l'indiscrétion de vous comprendre sur la liste de mes amis; je vous demande mille pardons. Vous comprenez, Monsieur, je signe toutes ces circulaires sans trop m'occuper à qui elles sont adressées. Que d'excuses j'ai à vous faire! Veuillez envoyer chez moi tous ces billets, et mon intendant réglera cette erreur avec vous.

Ces paroles dites du ton le plus sec, le jeu du flacon recommença, et Arthur voua une haine immortelle à cette femme.

Il se retira immédiatement, et ne s'aperçut pas, tant sa fureur était grande, qu'il traversait une roulade de la plus célèbre cantatrice des Italiens, et qu'il excita une indignation générale. La partie dilettante de l'assemblée ne put s'imaginer que ce fût une simple action de maladroit, et fut de l'avis de la cantatrice, qui déclara après

le morceau à ses camarades, qui n'en doutèrent pas, que cet homme devait être l'amant de l'une de ses rivales, et que c'était un coup monté pour tuer son succès.

Elle était si furieuse et si désolée à la fois, qu'elle ne voulait pas absolument chanter son dernier air avec variations ; mais, à force de génuflexions du ministre, d'humbles prières de la comtesse, elle y consentit, mais après qu'il eut été bien constaté que le misérable interrupteur n'était plus dans le salon. On fit partout une recherche exacte, et bien en prit à M. le marquis de Mun de s'être esquivé, sans quoi il eût pu être mis à la porte, avec beaucoup de politesses sans doute, mais sans aucune espèce de pitié.

CHAPITRE XXX.

Gentilhommerie rococo.

Nous avons jusqu'à présent suivi la vie de notre héros pas à pas, et pour ainsi dire minute à minute, et nous serons encore forcés d'en faire autant pendant quelques jours.

On se rappelle que, le lendemain de ce jour, Arthur avait un rendez-vous au bois de Boulogne, où devait se tenir l'assemblée chevaline présidée par madame de Primarion. Il y avait pensé une bonne partie de la nuit, et malgré la leçon qu'il avait reçue la veille, il ne doutait pas que madame de Primarion ne lui eût gardé dans son cœur la place qu'il y avait conquise avant sa première chute, lorsqu'à l'heure où il dormait de son meilleur sommeil, son valet de chambre le vint éveiller en lui remettant deux cartes ; celle de Félix de La Barlière et celle du comte de Trobanowski. L'arrivée simultanée de ces deux messieurs dit assez à Arthur ce dont il s'agissait. Il se leva rapidement et se fit habiller. Ici nous retrouvons dans notre héros les qualités qu'il devait à son nom, à sa race, à ce qu'il avait appris dans toute sa vie : c'était un courage naturel, aisé, qui ne calculait jamais le danger et qui mettait une sorte de prétention à le considérer avec un sourire indifférent.

Le comte et Félix entrèrent la mine rogue et l'air tapageur ; mais Arthur les reçut avec une bonne grâce et un empressement qui eût dû les avertir que leurs façons étaient du plus mauvais goût.

— Il paraît que Monsieur, dit le comte de Trobanowski, ne se doute pas du motif de notre visite.

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, dit Arthur d'un air parfaitement poli, et je suis désolé que M. Félix de La Barlière se soit donné la peine de venir chez moi hier sans me trouver.

— Vous y étiez cependant, Monsieur, dit Félix.

— Oui, Monsieur, beaucoup trop occupé avec une personne de votre famille, dont je ne pouvais me débarrasser pour pouvoir vous recevoir.

— Félix, expliquez à monsieur ce que j'attends de lui, reprit le comte.

— Une rencontre sans doute, Monsieur, c'est facile à comprendre, et ce que vous désirez vous est accordé. Mais en vérité, vous me pardonnerez, je suppose, ce

sentiment de curiosité, je voudrais bien connaître vos droits à me la demander.

— Si j'en manquais, dit le comte avec un geste menaçant, je m'en créerais bien vite...

— Est-ce qu'on se bat à coups de poing en Pologne, Monsieur? je ne le savais pas; j'avais toujours entendu dire que le peuple polonais était fort renommé pour la noblesse de ses manières.

— Et pour la franchise de ses ressentiments.

— C'est précisément cette vertu que j'invoque, Monsieur, dit le marquis.

— Félix, dit le comte, expliquez sa conduite à monsieur, car je ne me sens pas le maître de choisir mes termes.

— La parole est à vous, monsieur de La Barlière, dit Arthur; je vous écoute.

— Monsieur le marquis, M. le comte de Trobanowski aime mademoiselle de Ménarès.

— C'est fort bien fait à lui.

— Mademoiselle de Ménarès aime M. de Trobanowski.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Vous le savez mieux que personne, puisque c'est chez vous qu'elle s'était réfugiée, quand elle a été découverte par M. de Camballero, et ramenée chez son tuteur. Elle avait fui la maison pour se réunir au comte; vous le savez.

— Je ne puis le nier. Après, Monsieur.

— Vous reconnaissez donc les droits de M. le comte?

— Ceci est une autre question.

— Sans doute pour vous, Monsieur, qui ne voyez dans ce mariage qu'une spé-

culation, s'écria le comte; car enfin, Monsieur, comment et en vertu de quel sentiment pouvez-vous épouser une femme qui a fait une pareille démarche pour un autre, si ce n'est pas par un motif d'avidité?

— Mais si je l'aime, Monsieur, dit le marquis.

— Sans la connaître! Vous plaisantez, je suppose?

— Toujours est-il, dit Félix qui reprit la parole en voyant le comte aborder les gros mots, toujours est-il que M. de Camballero avait compris que le mariage de mademoiselle de Ménarès avec le comte était devenu indispensable. (On doit se rappeler la combinaison ministérielle qui avait amené ce résultat.) Le consentement de M. de Camballero était acquis à M. de Trobanowski, lorsque vous avez paru.

— Ceci est possible, Monsieur.

— Je le dis, donc c'est vrai! s'écria le comte. Je ne veux pas qualifier les moyens que vous avez employés pour forcer la volonté du comte; mais, depuis ce jour, je n'ai pu obtenir de lui que des réponses évasives et je n'ai pu approcher de mademoiselle de Ménarès.

— Ah diable! fit Arthur, c'est fâcheux. Et c'est des refus de M. de Camballero et de l'interdiction qu'on vous a faite de la porte de mademoiselle de Ménarès, que vous venez me demander raison; c'est singulier.

— Vous refusez! s'écria le comte.

— On dirait que vous en avez envie, tant vous mettez souvent ce mot en avant, repartit Arthur. Non, Monsieur; je vous ai déjà dit que cela vous était accordé; mais je n'en trouve pas moins votre prétention ridicule.

— C'est ce que vous apprécierez mieux quand nous aurons mesuré nos épées.

— Vous avez choisi les armes, c'est un soin que vous m'épargnez; mais il est nécessaire que je prenne d'autres mesures que celle de votre épée, et je vous demande pour cela...

— Quelques jours encore sans doute, dit le comte.

— Assez, Monsieur, répondit le marquis, vous devenez par trop impertinent pour être véritablement brave. Vous êtes venu ici avec des armes et un témoin, je veux bien de vos armes, mais je ne puis pas vouloir de votre témoin; il est donc nécessaire que je m'en procure un le plus tôt possible.

— Pouvez-vous nous dire son nom? reprit Félix.

— Ce sera M. votre frère, si vous voulez bien me le permettre, dit le marquis.

— Cela n'est pas convenable, dit Félix.

— C'est un préambule d'arrangement, fit le comte.

— Comme je ne connais personne à Paris, dit le marquis, je n'ai plus que mon valet de chambre à offrir à M. de La Barlière.

— Monsieur! dit celui-ci d'un ton furieux.

— A qui diable en avez-vous, Messieurs? rien ne vous satisfait.

— Eh bien, va donc pour mon frère, dit le jeune républicain; il y a des cas où il faut savoir faire taire les sentiments les plus respectables de la nature.

— Eh mon Dieu! Monsieur, lui dit Arthur, vous regarderez notre combat le plus fraternellement du monde.

CHAPITRE XXXI.

Duel. — Intervention. — Rencontre au bois. — Coup de poing. — Amour protecteur.

Après avoir fait taire les sentiments naturels du jeune admirateur des deux Brutus, le marquis se mit à écrire sa lettre à Gustave, après s'être excusé avec un empressement et une grâce qui confondit ses ennemis. La lettre finie, il la donna au domestique, et dit au comte et à Félix :

— Messieurs, j'ai prié M. de La Barlière de venir déjeuner avec moi; voulez-vous être des nôtres, nous partirons immédiatement après pour le bois où j'ai un rendez-vous à midi, de façon que nous y soyons à onze heures : c'est la seule chose que je vous demande; car mon temps est pris et je n'ai juste de libre que ce qu'il me faut pour donner ou recevoir un coup d'épée.

— Monsieur, dit le comte d'un air furibond, je vous ai laissé achever jusqu'au bout, mais votre proposition est une insolence qui ajoute à la nécessité où je me vois de vous donner une leçon sévère.

—Vous auriez besoin d'en prendre une de savoir-vivre, Monsieur, lui dit le marquis; c'est donc quelque chose de bien étrange et de bien terrible pour vous qu'un duel, que vous mettiez tant de forfanterie à vous y préparer. Eh pardieu! Monsieur, on a toujours le temps de se couper la gorge quand on en a envie, et on n'est pas sûr de pouvoir déjeuner après; faites donc comme moi, et puis, ma foi! chacun pour soi et Dieu pour tous.

— Monsieur, dit le comte, quand je me bats, je ne déjeune jamais.

— Ni moi non plus, ajouta Félix avec une solennité pareille à celle d'un député de second ordre, comme M. S..... approuvant une déclaration de M. O..... B.....

— En ce cas, au revoir, Messieurs. Et, je vous prie, monsieur de La Barlière, où nous trouverons-nous?

— A la porte d'Auteuil.

— A la porte d'Auteuil, soit.

Le marquis, demeuré seul, se félicita de ce qui allait se passer.

« Aujourd'hui comme autrefois, se dit-il, un duel un peu éclatant pose toujours parfaitement un jeune homme, et celui-ci ne peut manquer de faire du bruit. »

Quand Gustave arriva, un peu plus accoutumé que les autres aux manières Louis XV du marquis, il ne s'étonna point de la façon dont celui-ci acceptait ce duel. Il ne s'étonna pas même de voir le marquis assez tranquille sur cette affaire. Il n'était pas encore de ceux qui s'imaginent que les gens d'une opinion opposée à la leur ne peuvent être braves. Félix, au contraire, était fort persuadé qu'un partisan de don Carlos était un intrigant et un lâche coquin.

Cependant Gustave raconta à Arthur comment il avait failli être surpris, au moment où il lisait sa lettre, par madame de Pimpani, qui voulait à toute force savoir ce qu'Arthur pouvait avoir à lui dire si matin.

— Ma foi, dit Gustave, je vous ai compromis; j'ai dit que vous étiez de notre club avec madame de Primarion.

—Et vous avez dit la vérité; je suis des vôtres. A propos de cela, mon cher Gustave, obligez-moi donc de remettre à madame de Primarion, en cas d'événement, les deux cents louis de son cheval et les vingt-cinq louis de ma souscription. Les voici.

— C'est bon, dit Gustave, je les porterai à votre compte.

— Comme il vous plaira.

Fouriou cependant n'avait pas encore paru, et le marquis trouvait que son cousin le chevalier menait une vie par trop dissipée. Léopold rentra comme le déjeuner allait commencer, et apprit le duel projeté. Il témoigna à son cousin la part très-vive qu'il y prenait, et lui jura qu'il ne le quitterait pas jusqu'à ce que cette grande affaire fût terminée.

Comme ils étaient tous trois à table, on sonna avec violence et on entendit une voix de femme, la voix de madame de Pimpani.

Arthur en devint rouge cerise; La Barlière en fit une moue fort ennuyée. On veut bien du ridicule d'une tante, mais pas à brûle-pourpoint et de cette force. Fouriou se proposa pour la forcer à se retirer.

Ce qu'ils se dirent, ce qui se discuta entre eux resta un mystère; mais il est probable que Léopold eut toutes les peines du monde à la persuader, car le déjeuner était fini quand madame de Pimpani se retira.

Ce qui donna à Gustave une idée sans égale du courage d'Arthur, c'est qu'il continua à manger pendant ce colloque menaçant.

Le déjeuner fini, on monta en calèche et on trouva à la porte d'Auteuil le fiacre de M. le comte de Trobanowski et de La Barlière, accompagné d'un médecin, ce qui est un signe de combat à mort.

Il fut crié par Fouriou au cocher de fiacre de suivre la voiture, et l'on s'enfonça dans le bois. Mais à l'endroit où l'on s'arrêta, endroit choisi par Léopold, au moment où les antagonistes descendaient de voiture, et où on apporta les armes, deux gendarmes se présentèrent et réclamèrent d'abord la remise des épées.

— La comédie devait avoir ce dénouement, dit le comte de Trobanowski. Je m'en doutais. Allons-nous-en, Félix; je vous l'avais dit, cela ne pouvait pas être autrement.

— Pardon, dit un des gendarmes, n'êtes-vous pas M. le comte de Trobanowski; en ce cas, Monsieur, je suis porteur contre vous d'un ordre d'arrestation.

— Que signifie...?

— Cela signifie que j'ai un ordre en règle, et que, si vous n'obéissez pas de bonne volonté, il faudra que j'use de force.

— Il ne manquait plus à toutes vos lâchetés que cette lâcheté-là, s'écria le comte en s'adressant à Arthur. Ce combat, prévenu une fois, eût pu se reprendre plus tard, vous l'avez rendu impossible en me faisant arrêter; car, je n'en doute pas, c'est à vous que je dois cette persécution.

Le brave comte de Trobanowski se trompait grandement; mais il faisait dans ce moment ce qui gâte tant de belles causes ; il faisait abus du courage malheureux.

A mon sens, une des meilleures positions de la vie, c'est l'infortune bien entendue. On ne peut s'imaginer quelle quantité d'immunités on acquiert grâce à l'infortune.

Un créancier vous demande de l'argent :

— On ne m'insulterait pas ainsi si je n'étais pas un pauvre exilé.

Une femme ne veut pas de vous pour amant :

— Les malheureux n'inspirent que la pitié.

Un gouvernement trouve mauvais que vous conspiriez contre lui :

— C'est une concession à la tyrannie d'un peuple rival dont je suis victime.

Le comte de Trobanowski abusait de son malheur pour insulter Arthur, qui protestait de son ignorance, qui voulait se battre contre Félix, contre les gendarmes, et qui menaçait de faire de la rébellion, lorsqu'un monsieur en redingote bleue, qui était resté pendant tout ce temps à quelque distance, se rapprocha en disant :

— Monsieur de Mun et monsieur de La Barlière, ne faisons pas tant de bruit : c'est par ordre supérieur que nous sommes ici, et nous vous prévenons qu'il y a des ordres qui pourraient vous concerner tous, si vous vous opposiez le moins du monde à l'exécution de la loi.

On connaît la frayeur instinctive d'Arthur pour la gendarmerie ; cette frayeur avait disparu un moment, tant les accusations du comte l'avaient indigné; mais lorsque la menace s'adressa directement à lui, il se trouva pris d'un froid mortel. Ajoutons à cela qu'il se souvint aussi de son entretien de la veille avec le ministre, et que la peur d'avoir à expier les crimes que son imbécile de prédécesseur avait faits, le calma immédiatement.

— Obéissons, Monsieur, dit-il tout à coup, obéissons, c'est le parti le plus sage.

Ce revirement soudain, après cette furieuse conspiration, fut d'un assez mauvais effet. Le comte jeta à Arthur un regard de souverain mépris; Félix lui lança un dédaigneux sourire, et Gustave baissa la tête en signe de confusion. Quant à Fouriou, il échangea avec l'agent de police un regard rapide, et demanda la permission de se retirer.

Le marquis, s'adressant alors à Gustave, lui dit :

— N'oubliez pas que je suis porteur de trop de secrets pour que je puisse braver impunément une arrestation.

Cette raison parut persuader un peu Gustave ; mais le comte de Trobanowski arrêté et Félix se retirèrent avec l'intime persuasion que la façon impertinente de les recevoir n'était due qu'à l'assurance d'un homme qui a un moyen tout prêt d'éviter un combat dont il a peur.

Tout devait tourner à mal pour notre héros, même ce qu'il avait de bon ; mais malheureusement, ce qu'il avait de bon était d'un style rococo, à la hauteur duquel notre époque n'est pas encore revenue.

Cependant Gustave ne l'abandonna pas, et comme ils avaient une bonne demi-heure devant eux, avant d'aller au pavillon d'Ermenonville, ils firent un tour de promenade à pied dans le bois.

Le marquis, furieux de la mauvaise tournure qu'avait prise cette affaire, qui devait, selon lui, le réhabiliter de ses mésaventures et le poser dans le monde, était assez silencieux, lorsqu'au détour d'une allée les deux promeneurs furent frappés par la grâce d'un tableau ravissant :

Sur un fauteuil, et exposée au soleil, était assise une jeune fille pâle, toussant péniblement, et pouvant à peine soulever ses longues paupières, légèrement brunies sans doute par l'insomnie.

Oh ! quel charme il y a dans cette teinte maladive de l'enveloppe de l'œil, lorsqu'elle encadre un regard bleu et chaste, et qu'elle est frangée de longs cils noirs. Ce qui, sur une figure aux traits haves et accusés, est une enseigne de l'ardeur des passions et des lassitudes de leurs emportements, devient une marque plaintive de douleur, de tristesse et de larmes.

En face de cette jeune fille si belle, une autre femme était posée avec la grâce touchante de la pitié qui sait secourir, et regardait avec l'intérêt attendri d'un cœur qui croit aux souffrances des autres.

Derrière le fauteuil, appuyé sur le dossier, un jeune homme contemplait la jeune fille avec une inquiétude contenue, et interrogeait du regard le visage de l'autre femme, comme pour lui demander un pronostic sur la santé de sa sœur, car le jeune homme n'était pas un amant : il y avait trop de peine et pas assez de désespoir dans son regard ; il y avait trop de résignation et pas assez d'égarement. Cet homme espérait encore que Dieu sauverait cette belle enfant : l'amant ne croit plus à Dieu quand il voit mourir ce qu'il aime ; il doute de tout et du Ciel ; il accuse plus qu'il n'implore ; il est plus prêt à mourir qu'à secourir : cet homme était un frère.

Or, ce groupe délicieux était composé de Méta, de Jean Bazilius ; et la dame qui était là était madame de Massignac.

— Où donc cet accident vous est-il arrivé, ma pauvre enfant ? lui disait la duchesse, avec la bonté qu'une femme d'un si haut rang peut avoir pour une femme, si belle qu'elle soit, lorsqu'elle est pauvre.

— A la course d'Antoni, Madame, où j'étais allée pour vendre des fleurs.

— A la course d'Antoni ! ah ! dit madame de Massignac, mais j'y étais, et je n'ai pas entendu parler de cet accident.

— La course était déjà partie, Madame.

— Et quel est le maladroit qui a commis cette brutalité?

— Il ne l'a pas fait volontairement, dit Méta.

— Sans cela, ce serait un crime, et s'il l'avait fait ainsi, dit Jean, tout marquis de Mun qu'il est...

— Le marquis de Mun! dit madame de Massignac... ah! vous le connaissez?...

— Oui et non, dit Jean.

— Silence, mon frère, dit Méta, pense à notre aïeul...

— C'est très-bien, dit Jean; mais il ignorait qu'il nous recommandait une espèce de fou... Cet homme qui, le jour de la course, était avec les plus beaux dandys de Paris, et qui le lendemain était assis en haillons sur une borne de la rue de la Tour-d'Auvergne.

— Le lendemain matin? dit madame de Massignac.... à l'entrée de la rue?

— C'est cela.

— C'est singulier, la figure de cet homme m'avait frappée. Et vous êtes sûr que c'était lui?...

— Si sûr, dit Jean...

— Mon frère se trompe, dit doucement Méta; sa colère contre M. de Mun lui a fait croire...

— Vous avez raison, mon enfant, ce ne pouvait être lui... Je l'ai vu hier chez le comte N....

— Ah! dit Méta d'un air triste, en regardant mieux madame de Massignac, en la regardant pour voir si elle était belle, et vous y étiez.... et vous étiez aussi à la course...

Sa voix s'affaiblit, et une larme tomba de ses yeux.

— Mais, qu'avez-vous, mon enfant? dit madame de Massignac.

— Rien, Madame, rien; vous l'avez vu: il avait l'air content, heureux, n'est-ce pas?

— Mais, depuis votre accident, il n'est pas allé s'informer de vous?

—Il n'a pas pu sans doute, Madame; lui-même a été poursuivi, blessé peut-être.

— Je vous ai dit que je l'avais vu hier soir, répondit madame de Massignac... Comment pouvez-vous excuser un homme dont je ne veux pas vous dire qu'il soit méchant, mais qui certainement est un sot de première qualité.

— Ah! il ne serait rien de mal, Madame, s'il était tombé dans de bonnes mains; mais un mauvais enfant l'a écarté de la maison, et il se perd sans doute...

Madame de Massignac se tut, et regarda Jean, qui baissa lentement la tête en signe d'affirmation; cela voulait dire:

« Hélas oui, Madame, elle l'aime. »

La duchesse haussa les épaules. Il lui prit fantaisie de raconter à Méta ce qui était arrivé à Arthur; mais elle avait trop de cœur pour ne pas comprendre que ce serait encore faire plus injure à Méta qu'à Arthur que de lui révéler cette histoire burlesque: elle se tut; mais comme si un attrait invincible l'eût appelée près de cette jeune fille, elle lui dit:

— Voulez-vous me permettre d'aller vous voir, ma belle enfant?

— Vous, Madame?

— Je suis riche, mais je suis seule, et peut-être pourrez-vous me consoler.

Cette femme avait toute la délicatesse des bons cœurs : elle demandait quand elle voulait donner. Méta la comprit cependant, et lui répondit doucement :

— Je vous remercie, Madame, mais je refuse.

— Pourquoi donc ?

Méta se pencha vers elle, et lui dit avec cet indicible sourire de cœur qui souffre :

— Si vous me disiez du mal de lui, je vous haïrais ; si vous m'en disiez du bien, je vous haïrais encore plus.

La duchesse, à son tour, la comprit, et lui dit :

— Eh bien ! nous ne parlerons pas de lui.

— A quoi bon venir, alors ?

Cet entretien avait lieu pendant qu'Arthur et Gustave, arrêtés au coin d'une allée, contemplaient ce groupe. Ils ne pouvaient entendre ce qui se disait ; mais ils étaient comme fascinés par le charme de ce tableau. Tout à coup Méta poussa un cri, en désignant du doigt l'endroit où était Arthur ; madame de Massignac se retourna, et Jean porta les yeux de ce côté ; La Barlière salua et regarda la mine que faisait Arthur ; il avait disparu si bien, que Jean et madame de Massignac ne le virent point.

— Ce n'est pas lui, dit Jean à sa sœur... Ah! pauvre tête ! pauvre cœur! elle le voit partout!

—Il y était, vous dis-je... il y était, et il s'est enfui en vous voyant.

— Oui, sans doute, reprit madame de Massignac, qui savait mieux que Jean que ce n'est pas en heurtant les erreurs d'un esprit affaibli qu'on le ramène à la vérité.

Elle fit vers La Barlière un de ces mouvements qui appellent un homme près d'une femme, et voyant qu'il l'avait comprise, elle lui dit :

— N'est-ce pas que monsieur de Mun était avec vous à l'instant même ?

—Oui, madame la duchesse, répondit-il, et il a disparu tout à coup, quand mademoiselle s'est retournée vers lui, comme s'il eût été frappé d'un effroi invincible.

— Y était-il véritablement ? dit Méta, qui, après cette parole de Gustave, eût voulu s'être trompée.

— Oui, véritablement, il y était, et si vous désirez le voir, je vais l'appeler ; dans peu d'instants, nous devons nous retrouver au pavillon d'Ermenonville.

La duchesse laissa voir un sourire de mépris, tandis que Méta disait en se levant avec effort :

— C'est inutile, Monsieur ; allons-nous-en, mon frère, allons-nous-en.

Jean prit le fauteuil, qu'il mit sur son épaule, et donna le bras à sa sœur. La bonté des pauvres a cela de supérieur qu'elle paie de sa personne et non pas de son argent.

— Quoi ! dit la duchesse, vous allez retourner ainsi à Paris ?

— Comme nous sommes venus, dit Jean.

— Non.... non, reprit madame de Massignac, ma voiture est là, je vais l'appeler.... vous y monterez.... je le veux, je vous en prie, mon enfant.

— Et mon frère, Madame, il reviendrait tout seul ?

— Mais il nous accompagnera ; je vous reconduirai chez vous.

— Et il faudra donc qu'il laisse ici notre fauteuil ?

— Je vous le ferai renvoyer, dit La Barlière ; il sera chez vous dans deux heures.

— Je me charge de tout, dit madame de Massignac.

— J'ai aussi ma voiture à deux pas, dit Gustave; elle peut se charger du fauteuil; elle suivra la vôtre, madame la duchesse; je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle, mais je connais madame de Massignac, et j'aurai fait une bonne journée si je puis être associé, pour si peu que ce soit, à une de ses bonnes actions.

Madame de Massignac s'inclina en signe de consentement, et Méta, poussée par Jean, et voulant lui épargner une peine, se remit sur son fauteuil, pendant que Gustave allait prévenir les gens de la duchesse et les siens.

Il rencontra Arthur, qui s'était tenu dans une allée écartée, d'où il avait pu voir que La Barlière avait causé longtemps avec la duchesse. Le marquis était on ne peut plus contrarié, et ne voulut pas le paraître.

— Est-ce que nous allons au pavillon d'Ermenonville?

— Je ne puis vous y accompagner, dit sèchement La Barlière en passant; je suis forcé d'accompagner madame de Massignac et cette jeune fille.

C'était à renverser une montagne qu'une pareille nouvelle : un La Barlière, un marchand d'argent, un usurier, accompagner la duchesse de Massignac!...

Mais déjà Gustave était bien loin, et le marquis le vit bientôt repasser avec les deux voitures; il vit Méta monter dans le riche équipage de madame de Massignac, et comme c'était un coupé, les choses s'arrangèrent pour que Jean montât dans la calèche de La Barlière avec celui-ci.

C'était donc vrai, La Barlière était admis à suivre madame de Massignac.

Arthur se sentit pris d'une profonde et sourde colère; aussi pourquoi s'était-il enfui? hé! que vouliez-vous qu'il allât faire en face de deux femmes dont l'une devait le tenir pour un brutal ignoble, et l'autre pour le plus ridicule des hommes? devait-il s'exposer aux injures de Jean, et cela en présence de La Barlière, qui l'eût assurément suivi s'il se fût avancé vers Méta?

En vérité, le marquis ne manquait pas de beaucoup de bonnes raisons pour justifier sa conduite, et il faut que nous reconnaissions qu'il n'avait pas toujours tort.

Qui pouvait prévoir aussi que la duchesse de Massignac s'associerait à un La Barlière? que Méta, Méta surtout, que ce même La Barlière avait poursuivie et insultée au quai aux Fleurs, ne le reconnaîtrait pas, et qu'il ne serait pas repoussé et dénoncé par elle? Arthur fut indigné de leur conduite à tous, et indigné de la colère qu'elle lui inspirait; il secoua donc cette sotte préoccupation, et se rendit au pavillon d'Ermenonville.

On pourrait croire que c'est un parti pris par nous d'accumuler sur la tête de notre principal personnage les mésaventures, les accidents fâcheux, les infortunes; on nous dira peut-être que nous le faisons par trop niais pour un homme qui a si longtemps vécu : à cela nous répondrons que nous avons pris ce personnage comme l'histoire nous l'a donné, et que nous écrirons sa vie telle qu'elle s'est passée. Il est bien certain que si c'eût été un homme d'esprit, intelligent, capable, laborieux, modeste, tout ce qui lui est arrivé ne lui serait pas arrivé; mais pour que tout cela ne lui arrivât pas, il n'eût pas été nécessaire qu'il eût quatre-vingt-quinze ans d'expérience.

N'entend-on pas crier à tout venant : Si vieillesse pouvait! comme si d'avoir vécu

cela devait nécessairement donner toutes les vertus ou toutes les habiletés. Folie, vraie folie humaine ! Quand la nature vous a donné un égoïste et un sot, l'infortune le travaillerait cent ans, qu'elle n'y changerait rien ; un sot portera toujours des sottises comme un prunier des prunes ; un égoïste se considérera toujours avant tout le monde, comme un arbre ira toujours au soleil pour se chauffer.

Est-ce à dire que nous prétendons que l'éducation soit nulle, et l'expérience une utopie ? non certes, mais éduquer est un mot qui veut dire conduire, et il faut que l'éducation soit infligée dès les premières années ; aux mauvais naturels, il faut une main de fer pour les maintenir quand ils sont encore flexibles, et c'est à quoi notre époque manque essentiellement.

Nous qui démoralisons, dit-on, la société parce que nous lui disons qu'elle a sa bonne part d'immoralité, nous lui crions de toutes nos forces : Élevez autrement vos enfants que vous ne le faites ; ne les mêlez pas si jeunes à la vie sociale, dont ils ne prennent, en vertu de leurs passions, que les mauvais côtés ; astreignez leur jeunesse à des travaux plus réguliers, et mettez-leur comme but la bonne réputation ; que ce soit une jouissance au-dessus de toutes les autres.

Quant à l'expérience, celle des choses du monde est une science qui tient bien plus à la capacité qu'à l'âge des individus ; quant à cette régularité que la vieillesse amène le plus souvent, et qu'on appelle l'expérience, elle n'est guère à notre sens que la disparition des passions, qui n'entraînent plus parce qu'elles ne sollicitent plus. La vieillesse ne sait-elle pas, ne doit-elle pas avoir appris que l'avarice est un vice comme la dissipation, et n'y court-elle pas avec fureur parce que c'est sa seule passion possible. Qu'on fasse des honnêtes jeunes gens par l'éducation, ils seront d'honnêtes vieillards.

Notre héros avait beaucoup vu, beaucoup éprouvé ; il avait été bien souvent déçu ; mais tout cela ne lui servait de rien parce qu'il manquait de ce principe de probité qui ne veut rien que ce qui lui est légitimement acquis. Otez-lui son faux titre de marquis de Mun ; faites-en le compagnon de Jean Bazilius, gagnant honnêtement son pain de tous les jours, et tout ce qui lui arrive de fâcheux n'aura plus lieu. Et cependant si quelqu'un pouvait jouer ce rôle, c'était Arthur : il était beau, il était noble ; il savait bien des choses ; mais sa première faute pesait sur toutes les actions de sa vie.

Vous oubliez, me dira-t-on, qu'à côté de lui Fouriou réussit. Hé ! mon Dieu ! voilà le malheur actuel, c'est le succès des vives intelligences sans probité ; on les envie, on les prône ; on les montre comme exemples à la jeunesse : hélas ! il est facile à tout le monde d'être fripon ; mais tout le monde ne peut pas avoir un esprit supérieur, quoique tout le monde se persuade aisément qu'il en est doué ; de là tant d'existences compromises, tant d'années perdues. Un honnête homme médiocre est un homme respectable, et ce devrait être la majorité ; mais un fripon médiocre est pire qu'un fripon intelligent ; il ne sert à personne, pas même à lui-même.

Or, notre héros était cet homme sans probité, sans cœur et sans esprit ; aussi voyez comme tout lui venait à mal.

Il se dirigea vers le pavillon d'Ermenonville seul et à pied ; on était arrivé déjà, et il s'attendait à être reçu au moins pour cinq cents francs ; mais, au moment où

il parut, chacun se détourna ; on le regarda un peu par-dessus l'épaule, et quand il alla s'asseoir, madame de Primarion lui dit avec une assurance qui ne pouvait être permise qu'à une femme :

— Mon Dieu, monsieur le marquis, je suis désolée de ce qui arrive ; mais la lettre qui vous a été adressée a été maladroitement mise à votre adresse : je ne me serais pas permis de disposer si légèrement de votre bourse, et je ne vous crois pas un goût assez vif pour les chevaux que vous soyez très-empressé de prendre part à nos souscriptions.

Il eût fallu être plus sot encore que ne l'était Arthur pour ne pas comprendre toute l'insolence de cette réception.

— Vous avez raison, Madame, lui dit-il, et je ne suis venu que pour m'acquitter d'une dette envers vous : il s'agit des deux cents louis que vous m'avez vendu le mauvais cheval qui m'a jeté par terre.

— Si vous contestez sa valeur, Monsieur, nous prendrons des arbitres.

— Madame, je la conteste si peu, que mon banquier, M. de La Barlière, s'est chargé de vous remettre ces fonds.

Madame de Primarion se mordit les lèvres pour une raison que nous saurons plus tard, et repartit :

— Ce n'était pas alors la peine de venir !

— Je ne pouvais prévoir les erreurs de vos adresses, et je ne pouvais m'exposer à manquer de politesse envers vous, et l'on ne nous élève pas, dans les provinces, à répondre à ce qu'on peut croire une politesse par une grossièreté : voilà pourquoi je suis venu, Madame, et maintenant, permettez-moi de me retirer, après avoir un peu examiné ce salon, attendu qu'il n'est pas non plus dans nos mœurs d'accepter une impertinence gratuite.

— Et que voulez-vous y voir, Monsieur? dit un des assistants.

— Je voudrais savoir si M. de Primarion ou M. Ribaud sont ici. Je ne nomme que ces deux-là parce que je ne sais pas le nom de ceux qui peuvent encore avoir des droits à soutenir les façons par trop cavalières de Madame.

Douze défenseurs se présentèrent, tandis que deux femmes de l'allure de madame de Primarion la retenaient de tous leurs efforts.

— C'est beaucoup pour un jour, dit Arthur ; mais avec le temps, on vient à bout de tout.

— Est-ce que les agents de police de M. le marquis sont encore dans le bois? dit un des assistants.

— Diable ! fit Arthur, on est sur ce pied-là ici : je vois à quoi je dois l'accueil que j'y ai trouvé ; mais je voudrais bien savoir à qui : ce doit être à M. Félix de La Barlière, n'est-ce pas, Messieurs?

Il avait raison ; Félix avait été rencontré à la sortie du bois par quelques amis, et avait raconté l'histoire du duel à sa façon.

— A qui que ce soit que nous devions cette opinion, Monsieur, nous la tenons pour vraie, et moi d'abord, je suis prêt à la soutenir.

— Et à qui aurais-je l'honneur d'avoir à faire?

— Je suis le vicomte de N...., Monsieur.

— Le fils du ministre?

— En personne.

Arthur se mordit les lèvres.

— J'ai avec monsieur votre père, dit-il, des relations qui me feraient désirer un autre adversaire.

— Mais moi qui me trouve personnellement insulté par vos façons impudentes, je n'en veux pas d'autre que vous.

— A votre aise, Monsieur, dit le marquis.

— Il nous faut des armes.

— Ah! Messieurs, dit Arthur se posant, vous qui êtes les rois de la mode, vous devriez ramener le temps où tout gentilhomme portait son épée au côté; alors on n'avait pas besoin de tous ces apprêts qui amènent souvent des arrangements.

— Ou des arrestations, dit le jeune vicomte.

— Voici des épées, Messieurs, dit un des jeunes gens qui était sorti.

— Eh bien! s'écria Arthur, fermez les portes, le salon est grand; nous serons sûrs qu'il n'y aura pas d'indiscrets.

— Devant une femme, Monsieur? dit le vicomte.

— Oh! madame est de force à voir un pareil combat; d'ailleurs elle peut se retirer. Quant à moi, Messieurs, comme je ne puis prévoir ce qui peut arriver à deux pas de cette maison; comme la surveillance toute politique dont je suis l'objet peut m'avoir suivi jusqu'à la porte de ce pavillon, et que je ne veux pas des charmants commentaires que vous pourriez faire, je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez rendu raison de votre accueil.

— Monsieur le marquis, lui dit le vicomte, en ce moment, vous venez de prononcer un mot qui, je l'espère, n'aura pas besoin d'explication pour être compris comme je le comprends, mais qui ne me permet plus de me battre avec vous. Vous êtes sous le poids d'une surveillance politique; sans le savoir précisément, je puis aisément le croire; cette surveillance est dans les attributions de mon père; quelque droiture qu'il porte dans l'accomplissement de ses devoirs, je pourrais craindre que l'événement de ce combat ne vous exposât à des sévérités qui seraient justifiées par la loi, mais qui ne vous atteindraient que parce que j'aurais succombé. La partie n'est plus égale entre nous; je ne l'accepte plus.

— Vous me ravissez, Monsieur, dit le marquis d'un ton supérieur; j'attends maintenant que d'autres se présentent.

— Il ne se présentera que moi, dit aussitôt madame de Primarion, qui s'était échappée des mains qui la retenaient; c'est moi que vous avez insultée, et je vous demande raison.

Arthur la regarda en lui riant au nez.

— Monsieur, s'écria madame de Primarion, qui tenait une cravache en la pliant avec une colère convulsive; je vous dis que vous me rendrez raison de vos insultes.

— Allons donc, fit Arthur en se détournant légèrement.

Mais il n'avait pas fait un mouvement qu'un coup de cravache, vigoureusement appliqué, lui coupa la figure. La gravité de l'insulte, la douleur, l'imprévu, transportèrent le marquis d'une fureur inouïe et avant que rien pût l'arrêter, la main était levée, et un soufflet tombé de toute la force que pouvait prêter à la vigueur

naturelle du marquis la colère aveugle qui l'emportait, renversa à ses pieds madame de Primarion.

Ce fut un cri d'horreur et de dégoût unanime. Quelque affreuse que fût l'insulte, elle partait d'une femme, et le marquis avait frappé une femme, il l'avait frappée comme un portefaix. Une voix se fit entendre.

— Messieurs, ne touchez pas à cet homme.

Celui qui parlait ainsi ouvrit une fenêtre et cria une demi-douzaine de noms. Cinq ou six cochers et valets montèrent.

— Jetez ce misérable à la porte, dit la voix.

— Vous êtes tous des lâches, s'écria le marquis furieux, pendant qu'on relevait et qu'on emmenait madame de Primarion; vous avez tous attendu, excepté ce noble jeune homme, qu'une femme se présentât pour soutenir vos impertinences. Elle l'a fait comme une poissarde, je l'ai punie comme une poissarde ; et maintenant vous appelez vos valets, canailles moins canailles que vous; et il y a ici des épées. Qui de vous osera en prendre une, je l'attends,... je l'attends, s'écria Arthur en s'emparant violemment d'une des armes.

— Messieurs, il faut avoir pitié des fous furieux, dit un de ces messieurs.

— Mais vous avez tous peur, leur cria le marquis.

Comme il allait arriver cependant que les antagonistes d'Arthur allaient reconnaître que jusqu'à ce moment le bon rôle n'avait pas été pour eux, à l'exception de l'horrible soufflet donné à madame de Primarion, une femme éperdue se précipita dans l'assemblée : quelle était cette femme ? celle qui avait fait prévenir le ministre des projets de duel du marquis et de M. de Trobanowski, lequel n'ayant pas su réussir dans la mission qui lui avait été donnée, était tombé dans les disgrâces de Son Excellence ; celle dont la voiture avait suivi de loin celle des combattants pour s'assurer de l'exécution des mesures de protection dont elle avait entouré son amour; celle qui, ayant vu le marquis se diriger vers le pavillon, l'y avait alors suivi par jalousie, et qui, ayant entendu l'effroyable désordre qui avait éclaté, et l'ordre jeté aux valets par la fenêtre, était montée, saisie d'une crainte effroyable. C'était madame de Pimpani enfin.

Elle se précipita vers Arthur avec une foule de cris, mais avec une grande précaution pour sa toilette.

— Oh! oh! s'écria un plaisant, ceci tombe de la tragédie dans la farce. Voilà une protection à laquelle nous ne nous attendions pas. — Une mère qui se dévoue pour son fils sans doute. — Pour son petit-fils, etc., etc.

Quelqu'un s'avisa de rire, et tout le monde se mit à rire.

Arthur rugissait, mais madame de Pimpani l'enlaçait dans ses bras ; il lui eût certes donné avec joie, pour s'en débarrasser, le soufflet qu'il avait si bien appliqué à madame de Primarion ; mais deux en un jour c'était trop.

Tous les jeunes gens présents examinaient ce débat, le lorgnon à l'œil. Enfin, l'un d'eux prit sa carte, et la jetant par terre :

— Voici mon adresse, Monsieur; quand il vous plaira, vous me trouverez.

Tous les autres en firent autant, et en une minute Arthur se trouva seul avec madame de Pimpani. Il voulut ramasser les cartes : madame de Pimpani dit à un de ses domestiques de s'en charger; Arthur le laissa faire, et alors il fallut bien qu'il expliquât comment les choses s'étaient passées. Tout le tort de cette scène revenait à Félix de La Barlière; mais Félix de La Barlière était le favori de madame de Pimpani, et au premier mot où il parla de se couper la gorge avec lui, elle commença une série de syncopes qui effrayèrent Arthur, qui dans ce moment n'avait aucune envie de la délacer.

— Après tout, se dit-il en lui-même, je me rattraperai sur les autres, et il consentit à revenir à Paris, bien résolu à se battre avec tous ceux qui étaient là un instant avant. En descendant de voiture, il demanda au domestique les cartes qu'il avait dû ramasser ; mais celui-ci lui répondit qu'il les avait remises à madame de Pimpani. Arthur les lui demanda.

— Jamais! lui dit-elle, jamais...

— Mais vous me déshonorez, Madame, lui dit-il.

— J'aimerais mieux mourir que de vous exposer à un pareil danger, et d'ailleurs si quelqu'un de ces messieurs est jaloux de venger le juste soufflet donné par vous à madame de Primarion, il peut venir, car ils vous connaissent tous, si vous ne les connaissez pas.

« J'ai un moyen de les retrouver, dit Arthur en lui-même, et il n'insista pas davantage »

Tout cela avait fait gagner au marquis quatre heures environ, et madame de Pimpani l'avertit de ne pas oublier qu'il dînait ce jour-là chez elle.

— Veuillez m'en dispenser, dit-il.

— Je veux vous raccommoder avec Félix, lui dit-elle; d'ailleurs dona Josèpha viendra passer la soirée avec nous; il faut que y paraissiez.

Arthur promit, mais avec le projet bien arrêté de ne pas tenir parole, mais presque aussitôt il se trouva pris par un prétexte qui le rendit encore plus soucieux.

— Vous ne m'avez pas raconté votre visite chez le ministre, dit la marquise, et il faut que nous en parlions.

Arthur se résolut alors à ne pas assister au dîner, mais d'aller chez madame de Pimpani dans la soirée. De cette façon il alliait la nécessité d'une conférence avec elle, la convenance d'une entrevue avec dona Josèpha, et la possibilité d'exécuter le projet qu'il avait fait.

Au moment où nous allons le raconter, on nous demandera peut-être compte de la bonne foi d'Arthur, qui n'hésitait pas à croire que madame de Pimpani voulût bien l'aider dans son mariage. En ce cas, il faut dire que si Arthur avait eu personnellement besoin de répondre à cette question, il eût pu citer l'exemple de madame Chose, dont l'histoire lui avait été racontée par Ribaud. D'une autre part, ce n'est pas une contradiction si rare que celle de femmes très-jalouses qui marient leurs amants à des femmes laides et désagréables, plutôt que de se voir abandonnées pour une maîtresse fraîche et jolie. Mais il ne faut pas oublier que madame de Pimpani était intéressée à plus d'un titre dans cette combinaison matrimoniale. Ne fallait-il pas faire accepter les comptes de la maison La Barlière, et notre héros n'était-il pas taillé mieux qu'aucun autre pour cette mission importante. Il ne faut donc pas s'étonner que son projet fût réel et ses efforts sincères.

Mais est-il vrai que notre marquis crût à cette sincérité? Eh! mon Dieu! n'a-t-il pas cru jusqu'à présent tout ce qu'on a voulu, et faut-il lui faire un reproche d'avoir eu foi par hasard en la vérité. On la lui faisait payer assez cher, juste ciel! pour qu'il n'en doutât pas.

Cependant six heures étaient déjà arrivées lorsque notre Arthur, cravaté, boutonné, éperonné, le chapeau sur l'oreille, de l'or et des cartes de visite en poche, prit la route du café de Paris. C'était le moment où, selon lui, les jeunes gens de la fashion, ceux surtout avec lesquels il s'était rencontré le matin, devaient se rendre vers ce centre de leurs entretiens et de leurs festins.

Arthur était sorti de chez lui, comme on doit bien le penser, avec le parti pris de chercher querelle au premier de ses antagonistes qu'il rencontrerait; mais comme il ne les avait vus qu'une fois, et dans un si stupide moment de désordre qu'il n'avait pu les examiner, il ne se rappelait bien certainement le visage d'aucun d'eux. Il en résulta que, de peur de se tromper, il s'arrêtait devant tous ceux dont la figure ou la tournure lui rappelait quelque peu ceux qu'il cherchait, et qu'il les dévisageait avec une curiosité qui pouvait passer pour de l'insolence: les premiers s'en étonnèrent et revinrent sur leurs pas pour savoir s'ils devaient se fâcher ou non, et voyant qu'il en faisait autant à tout le monde, ils se disaient entre eux:

— Voici un monsieur qui cherche sans doute quelqu'un; en tous cas, nous allons voir si ce regard insolent s'adresse à nous.

Ils repassèrent, et voyant qu'Arthur, qui les reconnaissait pour les avoir examinés, détournait d'eux ses regards, ils répétaient:

— Décidément voici un monsieur qui cherche quelqu'un pour le tuer. Ça peut être curieux; restons pour voir ce qui en arrivera.

Ceci fut dit peu à peu de groupe en groupe, on en informa les nouveaux arrivants, et bientôt il se forma devant la porte du café de Paris une masse curieuse devant laquelle Arthur, qui s'imagina que c'était toujours ainsi, se promenait d'un pas tragique et menaçant. Cela devenait infiniment ridicule, sans que le marquis s'en aperçût. Aucun de ceux qui l'avait remarqué ne se souciant de prendre la place de la victime que cet homme attendait, on ne le regardait qu'à la dérobée. Cependant l'heure avançait, et Arthur n'avait encore retrouvé nul de ses ennemis. Il supposa qu'ils avaient pu entrer dans le café à la mode par une autre porte, et y pénétra. Mais le café, comme le boulevart, était vide de ceux que cherchait Arthur. Les lâches! se disait-il, on dirait qu'ils ont compris que je viendrais ici. Cependant on regardait aux carreaux; les curieux ne consentaient pas à avoir

perdu une heure d'attende sans jouir de la moindre querelle. D'ailleurs le marquis recommençait toujours son même manége; la porte ne s'ouvrait pas une fois qu'il ne se levât, qu'il n'examinât l'individu qui entrait et qu'il ne se rassît après avoir reconnu que c'était encore une fausse espérance. Les façons d'Arthur firent dans les salons le même effet que sur le boulevard, et on finit par le regarder à peu près comme une bête curieuse.

On se demanda qui il était, et l'un des habitués glissa dans l'oreille d'un autre :

— C'est ce marquis qui est venu déjeuner avec La Barlière ; il m'en a parlé hier; il paraît que par suite d'une blessure qu'il a reçue à la tête, il est un peu timbré.

Cela calma un peu la mauvaise humeur de quelques jeunes gens à qui les façons du marquis commençaient beaucoup à déplaire. Le maître de la maison fut informé de cette nouvelle et un garçon fut mis en vedette à la porte pour dire à tous ceux qui entraient : « Qu'on les priait de ne pas se fâcher s'ils remarquaient un jeune homme qui les regarderait d'un air outrageant; que c'était un fou et qu'on allait tâcher de le faire sortir. » En conséquence Arthur n'avait pas plutôt commandé un plat, qu'il était servi avec une rapidité merveilleuse, et qu'on lui demandait s'il désirait encore quelque chose. Arthur, tout entier à son projet de duel, demandait un nouveau mets, et comme il ne mangeait pas, tant il avait de colère, il arriva bientôt que la table où il était fut encombrée d'une douzaine de plats, qui eussent suffi à la nourriture de six personnes. Un poulet entier, un canard, un faisan, des côtelettes, des perdreaux, tout cela était pour ainsi dire entassé devant lui. A cette vue, il ne prenait envie à personne de douter de la folie de cet homme.

Cependant l'heure se passait et personne n'avait encore paru, lorsqu'une idée soudaine se présenta à Arthur. Au lieu d'attendre dans un lieu public l'arrivée très-incertaine des lions qui l'avaient insulté, ne pouvait-il pas retrouver leurs noms et leurs adresses par le vicomte de N..... le fils du ministre, qui était du nombre de ceux qu'il avait provoqués? n'avait-il pas encore mieux chez madame de Pimpani, et Gustave ne lui dirait-il pas tout ce qu'il désirait? Emporté par cette idée, le marquis se leva tout à coup, prit sa canne et son chapeau et s'apprêta à sortir.

— Monsieur oublie la carte, dit le garçon en lui présentant un total de 117 fr. pour un dîner auquel il n'avait pas touché. Arthur paya, et jetant un louis au garçon, il lui dit à haute voix :

— Vous direz à tous ceux qui viendront dîner ici que le marquis de Mun y est resté deux heures à les attendre.

Et sur ce mot, il sortit.

— C'est fâcheux qu'un si beau garçon et d'un si grand nom soit fou.

— C'est le résultat d'un coup de sabre à la tête.

Et la conversation s'engagea sur les folies résultant de blessures à la tête, et M. de Mun fut reconnu fou d'une blessure à la tête. Pendant ce temps, le marquis se rendait chez madame de Pimpani, botté, éperonné comme il était. Le pauvre diable ne savait pas en quel style il venait d'être travaillé de ce côté.

Or, on doit se rappeler que maître Ribaud était à la soirée du ministre, et qu'à ladite soirée, Arthur avait acheté au célèbre écrivain une brochure qui devait dé-

montrer souverainement l'impossibilité du succès de la cause carliste. Maître Ribaud n'était pas homme à négliger une bonne affaire, à moins qu'il n'en trouvât une meilleure. Après avoir considéré celle que lui avait proposée M. de Mun, il trouva qu'elle était bonne, et qu'elle pourrait devenir meilleure. Écrire quelques généralités à la portée de tous les esprits, émettre des assertions et prononcer des jugements qui recevraient une autorité assez grande de la signature du juge, qui devait passer pour très-compétent, et pour cela toucher une somme de dix mille francs, c'était une excellente affaire; mais ne rien écrire du tout et toucher quinze mille francs, c'était une affaire encore meilleure, et c'est ce qui avait fait réfléchir Ribaud. Enfin cet aspect de l'opération ayant été bien et dûment considéré par l'illustre écrivain, il décida que c'était ainsi qu'il fallait la conclure. En conséquence, il se rendit chez madame de Pimpani, et procéda en forme.

Peut-être nos lecteurs seront-ils charmés d'apprendre comment une pareille affaire peut se proposer. Je vais leur en montrer un exemple; non que de celui-là on puisse porter un jugement sur les autres : aucunement. La manière de la présenter diffère essentiellement, selon les individus, quoique l'affaire reste la même au fond.

Je parle donc de ce qui devait être, Ribaud et madame de Pimpani étant donnés. Le critique arriva de bonne heure, et fit prier madame la marquise de lui donner une audience fort pressée et fort importante.

Celle-ci, qui le connaissait de longue main, le reçut dans un véritable état d'appréhension. Sa première pensée fut de se demander ce que pourrait lui coûter cette solennelle entrevue, et, comme elle avait l'expérience de Ribaud, elle fit ce qu'on pourrait appeler la part au feu; elle tira du fond secret et doublé de pur acier d'un riche et élégant secrétaire, trois billets de banque qu'elle serait censée trouver sous sa main. Elle s'attendait à voir Ribaud entrer d'un air dolent et profondément désespéré, mais sa tranquillité l'étonna et lui fit peur.

— Pardon, lui dit-il, de vous avoir dérangée, mais j'ai une question assez grave à vous faire, et un avis fort important à vous donner.

— Je vous écoute, mon cher Ribaud, fit madame de Pimpani en lui envoyant son meilleur sourire, comme si Ribaud eût été homme à le prendre pour un à-compte.

— Dites-moi, et ceci entre nous, avez-vous des renseignements certains sur la fortune de M. de Mun?

— Qu'entendez-vous par des renseignements certains? dit la marquise, dont ce nom éveilla l'attention.

— Vous me comprenez très-bien, dit Ribaud; est-ce un homme ayant une fortune assurée et avec lequel on puisse traiter sans crainte?

— Est-ce que le marquis de Mun fait des affaires? dit madame de Pimpani.

— Il peut en faire une très-belle, à ce que je crois; mais il ne faut pas pour cela que ce soit un intrigant subalterne qui n'ait ni sou ni maille, qui vive beaucoup de crédit, peut-être un peu d'amour, et qui demeurera sec comme un coureur de roulette le jour où on le quittera.

Cet animal de Ribaud avait l'art d'insulter les gens à l'endroit sensible. Ainsi, lorsqu'il dit qu'Arthur vivait un peu d'amour, la marquise comprit qu'on attri-

buait à ses libéralités le train élégant de notre héros. Elle avait trop beau jeu à écraser l'épigramme cachée de Ribaud pour n'y pas manquer. C'était un triomphe beaucoup trop flatteur d'avoir un amant jeune, beau, et très-riche, pour ne pas se laisser prendre à en montrer la preuve incontestable. Aussi la marquise s'empressa-t-elle de répondre :

— Mais, si vous voulez consulter mon frère sur la fortune de M. de Mun, je crois qu'il pourra vous montrer le nom du marquis crédité sur nos livres d'une somme de cinq ou six cent mille francs.

Le Ribaud, qui sentait la ruine prochaine d'une maison comme un corbeau sent la mort prochaine d'un malade, ne trouva pas, au fond du cœur, que cette inscription au grand livre des La Barlière fût une preuve convaincante de fortune, mais il l'accepta comme telle, et s'empressa de répondre d'un ton ravi :

— En ce cas, les dix mille francs qu'il m'offre sont chose dont vous pouvez me répondre.

Ribaud s'inclina après cette phrase, comme un homme qui a tout dit et qui va se retirer; mais il avait trop bien jeté cette dernière phrase pour que la question toute naturelle qu'elle appelait n'arrivât point.

— Peut-on vous demander à quel propos M. de Mun vous a promis dix mille francs ?

— Ah! mon Dieu! c'est une affaire que nous avons conclue ensemble chez M. de N..... et qui fait grand plaisir au ministre.

— Est-ce un secret?

— Cela devrait en être un; mais je crois que le marquis ne met pas beaucoup d'amour-propre à passer pour un écrivain; je crois que son grand but est d'épouser mademoiselle de Ménarès et de se raccommoder avec le gouvernement; et parce que vous saurez que c'est moi qui aurai écrit sa brochure contre la cause de don Carlos, cela ne l'empêchera pas d'y arriver.

Il y avait un monde de révélations menaçantes dans cette phrase. Madame de Pimpani en pâlit et Ribaud se frotta les mains en pensée. Les questions arrivèrent en foule, et Ribaud y répondit avec la franchise du méchant qui s'est assuré que chaque parole qu'il dit fait du mal à quelqu'un. Enfin, quand la question fut bien éclaircie, madame de Pimpani finit par s'écrier :

— Et vous, Ribaud, vous aiderez M. de Mun dans cette indigne trahison?

— Si ce n'est moi, ce sera un autre, et je vous avoue que dix mille francs, que j'eusse fort méprisés il y a un mois, me sont nécessaires aujourd'hui.

Madame de Pimpani réfléchit en examinant Ribaud. En moins d'une minute, elle refit dans sa tête la scène telle qu'elle eût dû se jouer :

« J'ai dix mille francs à gagner en aidant votre protégé à vous trahir; donnez-moi mieux et je le trahirai pour vous. »

Voilà l'extrait essentiel de tout ce qui venait d'être dit.

En femme de cœur elle prit bravement son parti sans marchander.

— Ribaud, lui dit-elle, si vous êtes gêné, j'ai quinze mille francs à votre service, et ce n'est pas pour une pareille somme que je vous laisserais abandonner une cause à laquelle vous êtes voué en secret; mais il faut nous servir.

— Vous savez si je suis un de vos fidèles.

— Non-seulement il ne faut pas que vous fassiez la brochure; il ne faut pas non plus qu'un autre la fasse. Vous verrez le marquis ici ce soir; dites-lui que vous avez commencé. Traînez-le ainsi de jour en jour; demandez des renseignements qui vous manquent; promettez toujours pour le lendemain, et comme vous n'aurez rien reçu, vous serez toujours le maître de vous désister du marché le jour où cela sera nécessaire. Quand nous en serons là, M. de Mun pourra faire écrire ses brochures par qui il voudra, nous n'aurons plus rien à craindre de lui.

Le marché fut conclu, et l'on attendit M. le marquis de Mun pour avoir raison de son infâme conduite. On s'étonnera peut-être que madame de Pimpani prît aussi résolument son parti à l'endroit d'un amant si héroïque que notre Arthur; mais il y avait beaucoup de coffre-fort dans l'âme de la marquise, et elle était assez supérieure pour comprendre que c'était de ce côté que se trouvait encore son plus grand charme. Ce qui perdit tout à fait Arthur dans l'esprit de son amante, c'est qu'elle ne put le croire aussi bête qu'il était, et qu'elle se persuada que son arrangement avec le ministre était le résultat d'une ruse infernale, dont l'amour qu'il lui avait été témoigné était un moyen. La pensée d'avoir profité de cet amour et de ne pas s'être laissé tromper sourit délicieusement à madame de Pimpani. Il était si charmant de pouvoir dire à ce beau marquis de Mun, si adroit, si fin, si traître : Vous avez été mon très-humble serviteur, vous avez partagé la couronne de Charles Loupon, et, par-dessus le marché, je vous ai mis à la porte, tant vous valez moins que mon beau laquais...

Ce parti bien arrêté, madame de Pimpani, au lieu de descendre au salon, fit demander si M. Léopold de Mun était arrivé et le fit prier de monter chez elle. La marquise avait deviné le petit bonhomme dans ce qu'il montrait, c'est-à-dire dans son assiduité à faire la cour à mademoiselle de Ménarès. Quant à supposer qu'il eût d'autres prétentions que de faire les yeux doux jusqu'au mariage, sauf à mieux faire après, elle n'en avait pas la moindre idée.

Fouriou entra chez la marquise, et jugea du premier coup d'œil que le jour de la grande bataille était arrivé. Grâce aux La Barlière, il savait tout ce qui était arrivé au bois, et, en rentrant chez lui pour s'habiller, il avait appris que le marquis était sorti en costume de provocateur. Léopold était en conséquence passé sur le boulevart et y avait vu le manége du marquis. Ce qu'il ignorait, c'était la combinaison Ribaud, et, par conséquent, ce qui donnait à la marquise cet air pincé et colère qu'il remarqua en entrant.

— Monsieur de Mun, lui dit la marquise, seriez-vous bien aise de vous marier?

Devant cette question, le génie de Fouriou hésita. Toute sa vie, tout son avenir était dans le ton dont il ferait sa réponse. Il comprit qu'on voulait faire de lui l'instrument d'une vengeance; mais fallait-il se laisser prendre, enlever, violenter comme un pauvre enfant qui obéit en aveugle, sauf à montrer les dents quand il serait dans la place? ou bien devait-il, dès cet instant, montrer qu'il savait ce qu'on voulait, et que ce n'était pas comme dupe, mais comme maître, qu'il se mêlait à cette affaire. Cette hésitation ne fut pas longue. Le gamin comprit l'immense faute qu'il commettrait à se laisser passer un seul moment pour un instrument subalterne. Quand on sort de la misère et de l'obscurité pour tromper le monde entier, ce n'est qu'à la condition de paraître fort qu'on peut y arriver. Le

choix de Fouriou fut donc bientôt fait, et il répondit à madame de Pimpani :

— Oui, Madame, il est dans mes intentions de me marier prochainement.

— Avez-vous donc des vues arrêtées? lui dit madame de Pimpani.

— Une femme de votre perspicacité, Madame, ne peut sérieusement me faire une pareille question.

— C'est-à-dire, répliqua la marquise en regardant Léopold d'un air colère, que vos assiduités près de mademoiselle de Ménarès.....

— Ont obtenu assez de succès, dit le gamin, pour que je sois assuré de son consentement, de celui de M. de Camballero...

— Vous avez oublié le mien, Monsieur, dit la marquise, qui n'admettait pas qu'on pût avoir voulu faire sans elle ce qui la servait admirablement.

— Non, Madame, lui répondit gracieusement Fouriou, et j'attendais qu'il fût libre de tout engagement pour le solliciter?

— Qui vous faisait donc prévoir que je pusse retirer ma parole quand je l'avais donnée, Monsieur?

— Un secret qu'il ne m'était pas permis de révéler, mais qui, malgré tous mes efforts, devait tôt ou tard se faire jour.

— Quel secret?

— Épargnez à un parent le chagrin de vous le dire. Votre bienveillance pour mon malheureux cousin n'a pu vous empêcher de voir de quel malheur il est frappé.

— Quoi! s'écria madame de Pimpani en ouvrant de grands yeux, cette plaisanterie de Gustave, qui prétend qu'Arthur a des moments d'absence.....

— C'est une triste réalité, Madame; sa maladie a cela d'étrange qu'elle est assez intermittente pour que ceux qui ne le voient pas sans cesse puissent être très-longtemps sans s'en apercevoir.

— Il est vrai que je lui ai trouvé quelquefois des idées assez singulières; mais enfin en quoi consiste sa folie?

— En deux choses également extraordinaires, Madame : dans l'oubli profond de sa propre vie, et dans l'appropriation qu'il s'est faite de la vie d'un de nos parents.

— Vous avez raison, Gustave m'en a dit quelques mots.

— Vous n'ignorez pas que j'ai été forcé de le ramener l'autre jour chez lui, après l'avoir rencontré en guenilles et mendiant dans les rues de Paris.

— C'est donc vrai! s'écria madame de Pimpani... Gustave (quel admirable rapporteur que Gustave!) prétendait que la duchesse de Massignac disait l'avoir reconnu assis sur une borne.

— C'est vrai, dit Fouriou.

— Et cependant il vient de faire avec le ministre N..... et Ribaud un arrangement qui annonce un homme plus perfide qu'insensé.

— C'est un des priviléges de la folie d'apporter dans certaines choses une adresse inouie; et, sans connaître l'arrangement qu'il a pu faire avec le ministre, je crois pouvoir vous renseigner à ce sujet, attendu que je l'ai vu préoccupé d'une idée qu'il a peut-être voulu mettre à exécution.

— Quelle idée?

— Il s'est mis en tête, dit Fouriou, que vous ne vouliez lui faire épouser mademoiselle de Ménarès que pour obtenir de lui une acceptation très-bénévole des

comptes de M. de Camballero, comptes que M. de Camballero établirait comme vous le jugeriez convenable.

Madame de Pimpani pâlit et s'écria :

— Il paraît, décidément, qu'il est fou.

— Sans doute, dit Fouriou; car, bien qu'une majeure partie de la fortune de mademoiselle de Ménarès ait été absorbée par la défense de la cause légitime en Espagne, cette perte, qu'il vous est facile de justifier vis-à-vis d'un mari qui reconnaîtrait loyalement l'emploi secret qui en a été fait, laissait encore plus d'un million et demi à mademoiselle de Ménarès, en inscriptions sur le grand-livre, et cette fortune, que le marquis ne devait jamais espérer, eût dû lui paraître suffisante pour qu'il ne pensât pas à vous demander compte du reste. En même temps ne devait-il pas penser que vous forcer à des comptes publics, c'était dénoncer au gouvernement espagnol à quoi toute cette fortune avait servi, et le pousser à confisquer tout ce qui peut encore appartenir en Espagne à mademoiselle de Ménarès, acte qui serait fort juste, car il y aurait une sorte de niaiserie au pouvoir de laisser à ses ennemis, quand il peut les leur enlever, les moyens de le renverser. J'ai essayé de lui faire comprendre que ce n'était qu'en acceptant comme il le devait la position telle que vous la lui feriez qu'il pourrait se montrer digne de vos bontés, il n'a rien voulu entendre.

— De façon, lui dit madame de Pimpani, que si vous étiez à sa place.....

— A sa place, dit Fouriou, je vous dirais :

Une somme de six millions vous a été remise. Sur ces six millions, il y en a quatre dont il serait difficile de rendre compte, puisqu'ils ont été donnés; tenez le surplus à ma disposition, et je reconnaîtrai avoir reçu la somme entière de vos mains. Si, plus tard, on demande au mari de mademoiselle de Ménarès compte de l'emploi de la fortune qu'il a reçue, il s'arrangera soit pour la reconstituer, soit pour accuser des dépenses qui l'auraient réduite.

— Chevalier, lui dit la marquise, vous êtes un homme, et votre cousin n'est qu'un idiot.

— Un fou, Madame, dit Léopold en riant, et qui vous a prouvé qu'il avait des moments lucides.

— Mais qu'allons-nous faire quand il va venir dîner?

— Et d'abord il ne viendra pas dîner, reprit Fouriou.

Et il raconta à la marquise où il avait laissé Arthur, et à quel exercice il se livrait devant le café de Paris.

— Et cela finira, je le crains, par quelque esclandre qui apprendra la vérité à tout Paris.

— C'est dommage, fit madame de Pimpani; si jeune, si beau....

Fouriou regarda la marquise en clignant des yeux; si elle avait eu dix ans de moins, l'idée de jouer le marquis jusqu'à bout l'eût emporté..... mais il se contenta de dire :

— Il est à plaindre.

— N'y pensons plus... l'heure de dîner approche.... il ne faut pas qu'on nous attende trop longtemps... nous causerons de tout cela à fond dans la soirée. Mais si le marquis vient....

— Oh ! s'il vient, je crois qu'il faut aborder franchement la question, s'il a l'air de soupçonner la moindre chose.

— Mais il peut se porter à des extravagances....

— Cela est très-probable.

— Ne vaudrait-il pas mieux que cela eût lieu après votre mariage?

— Comptez-vous pouvoir le lui cacher jusque là? non, sans doute. Alors il peut l'apprendre hors de notre présence, et faire telle chose qui pourrait nous entraver jusqu'à ce qu'on ait reconnu que c'était l'acte d'un fou, tandis que, surpris par cette nouvelle inattendue, il éclatera et retombera nécessairement dans sa manie habituelle.

— Mais quelle est-elle?

— Oh! de dire qu'il n'est pas le marquis de Mun, que je ne suis pas le chevalier de Mun, comme il a fait déjà, et comme vingt témoins que je connais pourraient l'attester.

— C'est bien, dit madame de Pimpani; nous allons prévenir mon frère, Félix et Gustave, et nous mettre en mesure de réprimer sa fureur si elle devenait dangereuse.

Or, il était neuf heures du soir lorsque notre héros se décida à aller chez madame de Pimpani. Son apparition dans le salon en bottes, en éperons, en tenue de cheval, frappa tout le monde, et les La Barlière échangèrent entre eux un regard significatif. Le marquis vit l'effet qu'il produisait, et s'avançant vers madame de Pimpani, il lui dit de manière à être entendu :

— Vous m'excuserez de me présenter ainsi chez vous, Madame; et quand je vous aurai dit la raison qui m'a empêché de venir dîner, vous ne m'en voudrez pas...

— Vous êtes tout excusé, lui dit madame de Pimpani.

— Certainement, dit Gustave; nous savons où vous avez été.

— Et j'espère, Monsieur, lui dit Arthur, que vous serez assez bon pour m'épargner la peine d'y retourner, en me donnant les adresses des personnes avec qui je me suis rencontré ce matin au pavillon d'Armenonville.

— Vous oubliez, lui dit Gustave, que je ne vous y ai pas accompagné, et que, sur cent jeunes gens qui font partie du club, je ne puis deviner quels étaient ceux qui se trouvaient présents.

— Il faudra donc, Madame, dit Arthur avec une colère mal déguisée et en se tournant vers madame de Pimpani, il faudra donc que je m'adresse à vous pour savoir ces noms.

— Mon cher marquis, dit Fouriou en s'approchant, je me charge, moi, de vous procurer tous ces noms, et vous les aurez ce soir même; mais ne troublez pas, je vous en supplie, par la fâcheuse prévision d'une rencontre qui peut être fatale à quelqu'un, la joie que nous éprouvons tous et que vous partagerez quand vous en aurez appris la cause.

— De quoi s'agit-il? dit Arthur.

— Veuillez lui apprendre mon bonheur, Madame, dit Léopold à madame de Pimpani, puisque c'est à vous que je le dois.

— Madame est bonne pour tout le monde, à ce que je vois, dit Arthur; qu'arrive-t-il donc de si heureux à mon cousin le chevalier?

— Il a obtenu, dit madame de Pimpani, le consentement de M. de Camballero à son mariage avec mademoiselle de Ménarès.

On sentait que la marquise était épouvantée de ce qu'elle disait, car sa voix tremblait pendant qu'elle parlait ainsi; mais la pensée d'Arthur était si éloignée d'une pareille possibilité, qu'il crut avoir mal entendu, et qu'il reprit :

— Vous parlez du consentement de M. de Camballero à un mariage?.... mais à quel mariage?

— A celui du chevalier de Mun et de mademoiselle de Ménarès.

Notre homme n'était marquis que depuis huit jours, et il avait été chevalier durant quatre-vingts ans; il y eut confusion dans son esprit, et il répondit en baisant la main de madame de Pimpani :

— Et c'est à vous, sans doute, que je dois ce consentement. Mais c'est celui de mademoiselle de Ménarès qu'il me faut surtout obtenir, ajouta-t-il en allant vers elle....

Chacun se fit des signes qui voulaient dire :

« Bien ! voilà la tête qui déménage. »

— Est-il vrai, Madame, dit Arthur en s'adressant à dona Josèpha, que vous ayez consenti à un bonheur auquel il m'était si peu permis d'aspirer?

— En vérité, monsieur le marquis, dit dona Josèpha, je suis ravie d'apprendre que l'affection que vous portez à votre cousin le chevalier est si tendre, que ce qu'il appelle son bonheur soit considéré par vous comme vous appartenant.

— Pardon, Mademoiselle, dit le marquis, me trompé-je?... il s'agissait donc de votre mariage avec cet enfant?

— Oui, Monsieur, dit M. de Camballero.

— C'est impossible, monsieur le comte, fit le marquis.

— Mais, Monsieur !...

— Connaissez-vous ce petit jeune homme?

— C'est le chevalier de Mun, je suppose.

Arthur haussa les épaules.

— Pauvres fous que vous êtes !... mais c'est un petit malheureux que j'ai ramassé dans la boue.

— N'est-ce pas vous qui nous l'avez présenté comme votre cousin ?

Le marquis se remit.

— Vous avez raison, Monsieur, dit le marquis, et j'approuve fort votre conduite. Je vous fais mon compliment à tous, à vous aussi, madame la marquise, et si mon cousin le chevalier veut être assez bon pour me donner les noms et les adresses que je suis venu chercher ici, je ne troublerai pas plus longtemps la joie universelle par mes sombres préoccupations.

Cette modération inattendue frappa de stupeur tous ceux qui s'attendaient à l'explosion d'une folie furieuse. Fouriou craignit que sa cause ne fût perdue et s'empressa de dire à Arthur qu'il était prêt à le suivre. Il lui restait la chance de faire tuer le marquis par un de ses adversaires, et il n'avait rien de plus pressé que de le mettre en présence de l'un d'eux. Il quitta donc le salon avec Arthur, et passa dans un cabinet où il pouvait écrire. Mais à peine y furent-ils seuls qu'Arthur saisit Fouriou par le bras et lui dit :

— Dupe de toi, dupe du monde entier, dupe de l'enfer, je me vengerai du moins de quelqu'un! Fouriou, je te tiens! Renard si habile, tu es dans un piége de fer... Tu vas écrire là que tu es un misérable escroc, le dernier des mendiants, que tu renonces à mademoiselle de Ménarès, ou, sans plus attendre, sans autre forme de procès, sans craindre ce qui peut m'arriver, je te tue!...

— Et l'on te guillotinera.

— Que m'importe? mieux vaut mourir, que de vivre comme je le fais.... mieux vaut rendre à l'enfer sa victime maintenant que plus tard... Tu t'es joué de moi, il faut que je me venge d'une façon ou d'autre. Écris, ou je t'étrangle! Oh! tu es adroit, tu es habile, tu es rusé... mais je suis fort, et je te tiens!

— Eh bien! donc, dit Fouriou, je vais écrire; dicte.

Il s'assit devant une table, toujours tenu par le marquis.

— « Je reconnais que je ne suis pas le chevalier de Mun... »

— C'est écrit.

— « Que j'ai usurpé ce nom... »

— « Et qu'il appartient à un autre qui vit... »

— Dis aussi que je ne suis pas le marquis de Mun... je ne veux plus l'être, car c'est moi qui suis le vrai chevalier de Mun; c'est moi... entends-tu, misérable? Et Arthur se mit à secouer Fouriou d'une façon terrible.

— Laisse-moi donc écrire, dit Fouriou.

— Oh! tu ne m'échapperas pas! dit le marquis, qui ne lâcha point le gamin.

Fouriou continua d'écrire, et le marquis s'étant emparé du papier, dit aussitôt :

— Maintenant, tu peux aller faire ta cour à mademoiselle de Ménarès; fais afficher tes bans, si tu l'oses.

— C'est ce que je vais faire, dit le gamin tranquillement.

— Signe d'abord ce papier.

— De quel nom?

— Du tien.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas d'autre que Léopold de Mun.

— Misérable! s'écria le marquis, tu veux donc que je t'étrangle?

Le gamin fit un saut pour échapper à l'étreinte d'Arthur, mais il ne put y réussir, et le marquis exaspéré s'écria :

— Allons! il vaut mieux en finir tout d'un coup; et il prit le gamin à la gorge.

En ce moment, un bruit se fit entendre, et une gueule de pistolet parut au bout du nez du marquis, qui, dans un premier mouvement de terreur, lâcha Fouriou.

— On m'avait bien dit que vous étiez fou, dit madame de Primarion, qui tenait les armes fatales, mais j'étais venue ici pour m'en assurer; sans cela, vous et moi nous nous serions mesurés ce soir même, car je ne laisse à personne à réparer les injures qui me sont faites.

— Qu'est-ce à dire? fit Arthur; encore vous, Madame!

— Oui, moi! mais prenez garde, ne bougez pas, ou je vous fais sauter la cervelle. Tout fou que vous êtes, vous comprenez bien cela.

— Ah! c'en est trop! s'écria le marquis en saisissant le pistolet, qui partit dans ce mouvement, et dont la balle alla briser une glace.

A ce bruit, on accourut de tous côtés, et l'on trouva maître Arthur luttant avec Fouriou et madame de Primarion. Loupon se jeta sur lui; en moins d'une minute, il fut terrassé, lié, emporté, revêtu d'une camisole de force et on l'attachait sur son lit par les quatre membres.

Récapitulons :

La scène du passage Radziwill. — La scène de la rue Saint-Nicolas. — La scène du quai aux fleurs. — La scène de la course. — La scène chez M. de Massignac. — La scène sur la borne. — La scène du pavillon d'Armenonville. — La scène présente. — La rage de parler à la première personne des temps passés, etc., etc.

Faut-il s'étonner si après tout cela, passé en moins d'une semaine, notre ami était déclaré fou, et expédié chez le docteur Blanche, tandis que Fouriou, chevalier de Mun, épousait solennellement mademoiselle de Ménarès?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXXII.

La Maison des Fous.

Réfléchissons! Voilà mon héros dans une maison de fous. O sagesse des nations! que tu as inventé une admirable exclamation, lorsque tu t'es écriée : SI JEUNESSE SAVAIT! SI VIEILLESSE POUVAIT! C'est une accusation contre la Divinité. Eh bien! s'il plaisait à Dieu de t'écouter et donner, soit au jeune homme l'expérience du vieillard, soit au vieillard la puissance du jeune homme, le monde serait un composé de monstres sans pitié d'une part, et de victimes de l'autre.

Que ce jeune homme aux ardents désirs, à la passion dévorante, possède la ruse, la patience, l'expérience de la vieillesse; qu'il en ait l'égoïsme habile; qu'il ait en mépris, pour les avoir vu méconnaître en mille façons, le respect que l'on doit à la sainteté du mariage, l'obéissance du fils pour le père; qu'il ne croie à l'invulnérabilité d'aucune vertu, et bientôt ce sera un don Juan féroce, semant de toutes parts le déshonneur, la révolte, le crime au besoin. Et supposez qu'il rencontre une jeune fille ayant aussi cette triste science de la vie (qui montre à tant de femmes que les plus honnêtes ne sont pas les plus heureuses, les plus considérées, et qu'elles sont toujours les plus pauvres) et que deux êtres pareils se rencontrent, et vous aurez l'assemblage le plus cruel, le plus lâche, le plus inique, le plus infâme de la terre. Cela se voit quelquefois; mais, en ce cas, ce sont des exceptions que la société exècre. Si cela s'étendait à tout le genre humain, nous ne serions bientôt plus qu'un assemblage de bêtes féroces.

C'est en vertu de sa faiblesse morale et physique que l'homme est un animal sociable. Si, comme la plupart des autres créatures de Dieu, il avait apporté avec lui toute la science dont il est capable, tout ce qu'il lui faut d'habileté pour pourvoir à ses besoins; comme le loup, le renard ou le tigre, la société n'existerait pas; car, il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont pas les forts qui se réunissent, ce sont les faibles.

Eh bien! il faut le dire, à force de civilisation, nous arrivons à la bête féroce. L'éducation qu'on donne de nos jours à l'homme, les principes qu'on lui inculque, cette science hâtive qu'on lui jette dans la tête, ces prétendus droits dont on le décore, le poussent à penser que seul il se suffit à lui-même. Aussi voyez quels progrès a faits l'égoïsme, et surtout ce nouvel égoïsme si empreint d'un caractère particulier, qu'on lui a inventé un nouveau nom et qu'on l'a appelé *individualisme*. La création de ce mot n'est pas, autant que voudra bien le dire quelque académicien, une prétention de la néologie actuelle : ce mot répond à un tintement social nouveau, comme le mot rail répond à une chose de nouvelle invention.

Ces réflexions, dont je fais précéder la seconde partie de ce livre, ont un but : c'est de m'excuser de ne pas avoir suivi la route que mon sujet semblait nécessairement me tracer. Oui, vraiment, en remettant dans l'existence actuelle un homme qui avait vécu au milieu de la corruption des dernières années de Louis XV, nourri de cet imprudent philosophisme de la fin du dernier siècle, ayant passé à travers cette époque impitoyable de la révolution où la vie de l'homme était tombée en si grand mépris que bourreaux et victimes y regardaient à peine, un homme, enfin, comme le marquis de Mun, j'aurais pu sans doute le mener plus logiquement à tous les crimes plutôt qu'à toutes les stupidités ; mais j'ai préféré le ridicule et la sottise au crime. D'ailleurs nous ne manquons pas de journaux pour raconter périodiquement le grand art avec lequel on vole, on assassine, on tue. Il me semblait plus nécessaire de raconter comment se meut dans une suite perpétuelle de petites lâchetés, de grandes infamies, comment se mêle et se divise ce monde où nous vivons, dans tout ce qui échappe à la loi écrite, au crime défini, au délit prévu par le code d'instruction criminelle. J'ai cherché ma conclusion dans les mésaveutures de mon héros. J'ai voulu mettre le rire à la place de l'horreur. Je n'ai peut-être pas réussi, mais tel a été mon but. Et maintenant revenons à notre récit.

Bien souvent on a dit qu'il fallait à un homme une tête bien fortement organisée pour résister à la présence constante de la folie. Est-ce une tête fortement organisée qui est le meilleur préservatif contre cette contagion, qui gagne la pensée et l'égare?

Si l'on veut supposer qu'il existe des hommes dont le sens est incorruptible, dont la froide raison distingue partout la vérité, s'en donne la certitude, et la garde sans que rien puisse l'ébranler au milieu de tous les témoignages qui peuvent la faire douter d'elle-même ; s'il y a des esprits de cet acier, nous devons convenir que ceux-là peuvent impunément habiter une maison de fous. Mais ces esprits-là sont bien rares, et peut-être ne faudrait-il pas exposer à cette épreuve des hommes qui passent pour supérieurs. En effet, presque toujours les qualités les plus éminentes de l'esprit ont amené les hommes au doute, sur la vérité extérieure. Si ce doute, dans l'épreuve dont nous parlons, vient jamais à s'appliquer à eux-mêmes, c'en est fait, l'acier a reçu sa première tache de rouille, et bientôt il sera complétement dévoré. Je ne parle pas des gens à imagination ; ceux-là sont la proie de toutes les craintes et de tous les doutes ; ils n'y tiendraient pas vingt-quatre heures.

Si donc il y a des esprits qui puissent mieux que d'autres résister à de pareilles atteintes, ce ne sont pas ceux qui vont curieusement chercher au dehors des témoignages pour se juger ; ce sont les esprits que la nature a doués d'une foi inébranlable et aveugle en eux-mêmes, dont les idées ou les opinions, ne voulant rien apprendre, ne peuvent se modifier. Exposés à mille mécomptes dans le monde, ils seront supérieurs aux hommes que l'activité morale égare, dans une épreuve où la stabilité de leur bonne opinion pour leur propre personne deviendra aux yeux du vulgaire une puissance de raison admirable.

En conséquence de ces principes, dont les physiologistes de toutes les époques

et de toutes les écoles doivent reconnaître la vérité, notre héros était de ces natures qui peuvent mieux que d'autres résister aux atteintes de la folie. Le doute, s'il se présente un moment à leur esprit, est bientôt repoussé comme une injure qu'ils se font. La folie, cette misère effroyable de l'humanité, peut-elle être le partage d'une si supérieure nature? Cela n'est pas possible; ce serait folie de le croire; aussi ne le croient-ils pas, et ne deviennent-ils pas fous.

Cependant il arrive que cette certitude de leur bonne santé leur donne quelquefois aux yeux de la science l'aspect de véritables insensés. En effet, la manière dont on les traite les pousse à des colères qui sont qualifiées de fureur. Par cela même qu'ils ont plus de raison de s'irriter, on les croit plus privés de raison parce qu'ils s'irritent; moins ils ont besoin de douches, plus on leur en donne; et pour peu qu'on croie au principe médical (*similia similibus*) qu'on guérit les maladies par ce qui les produit, le médecin rend nécessairement fous ceux qu'il eût guéris s'ils l'avaient été.

Heureusement que notre héros tomba dans les mains d'un homme qui, ayant une réputation faite, n'avait pas besoin de guérir à tout propos, et qui se donnait le temps d'étudier ses malades, de les suivre dans leurs habitudes, de les observer dans leurs démarches, de les écouter, et de rechercher le point de départ de l'affection cérébrale qu'il voulait combattre (1). Le docteur Metrasipot était un gaillard qui savait trop bien ce que rapporte un bon fou pour en faire tout de suite un homme raisonnable.

Or, lorsqu'on lui livra M. le marquis de Mun, aux appointements de huit cents francs par mois pour ne pas le guérir, M. Metrasipot ne voulut point mentir à la qualification qu'il se donnait lui-même dans ses annonces imprimées, il voulut rester l'espoir et la consolation des familles, et il ne s'occupa point autrement de son nouveau pensionnaire, si ce n'est pour lui assigner un gardien, une chambre et un régime. La chambre était au premier, meublée toute en fer; le gardien était un homme de quarante ans, ancien athlète des théâtres forains des environs de Paris, sujet précieux en ce qu'il pouvait recevoir trente coups de poing d'un fou furieux sans que cela lui effleurât la peau. Il se nommait Robert Nois. Comme il valait à lui seul dix hommes de force moyenne, il avait pris pour nom d'athlète celui de Phalanstère, qui lui était resté. Quant au régime, l'ordonnance portait :

« Peu de pain,
« Peu de vin,
« Peu de viande,
« Peu de poisson,
« Peu de légumes,
« Peu de fruits,

(1) Dans la livraison précédente, on a imprimé en toutes lettres le nom du docteur Blanche; je connais depuis long-temps M. Blanche, je l'aime, je l'estime, et la célébrité de son nom l'a amené sous ma plume, pour ainsi dire à mon insu. Je déclare donc que tout ce qui suit ne s'adresse nullement à lui, ni à sa maison, qui est un asile précieux pour beaucoup de malheureux. On a déjà trop cherché dans ce livre un recueil de personnalités, pour que je veuille qu'on puisse l'accuser d'avoir tourné en ridicule un homme qui mérite l'estime de tous et la reconnaissance d'un grand nombre.

« Point de gibier,

« Beaucoup d'eau. »

Ceci, comme on peut le voir, rentrait dans l'un des fameux systèmes qui ont divisé le monde médical. C'était ce qu'on appelle de la médecine expectante.

J'aime beaucoup les médecins et la médecine. Dès que j'ai le moindre bobo : à moi, je vous prie, docteur! à moi toute la Faculté! Je suis dans mon lit, je vous appartiens. Faut-il me saigner, voici mes quatre membres; faut-il me purger, j'absorberai tout ce que vous voudrez et comme vous voudrez; vous avez tout droit sur mon corps; je ne regimbe à rien; faites, taillez, coupez, rognez, tranchez; je me livre tout entier à vous.

Et deux fois en ma vie la médecine empressée et savante m'a arraché à la mort qui me tenait par le bout du doigt. Et voyez cependant comme la nature humaine est mauvaise. A peine arrive-t-il que je me porte bien, que voilà que je taquine médecin et médecine, que je m'ingénie à les trouver en défaut. Et Dieu sait que je m'en moquerais impitoyablement si j'avais un tant soit peu du génie de Molière ou de Lesage.

Heureusement que je ne suis qu'un pauvre romancier du XIXe siècle, de cette race bâtarde qui, selon la critique, n'a ni sens, ni style, ni esprit, ni moralité. Je suis de cette tourbe de feuilletonistes qui improvisent des livres; livres mauvais parce qu'ils sont improvisés, à ce que nous assurent ceux qui n'en font ni vite ni lentement. Par conséquent, je suis incapable d'une bonne plaisanterie, et par suite de l'abandon des docteurs, car j'aime à croire que la Faculté ne garde rancune qu'au génie. Que l'on me pardonne donc le docteur Metrasipot et son ordonnance, que du reste je déclare véritable.

Ladite ordonnance eût pu faire beaucoup de mal à une nature plus délicate que celle d'Arthur; en débilitant l'estomac, elle eût exalté la sensibilité nerveuse et amené des accidents à la suite desquels la folie fût infailliblement arrivée. Mais Arthur était à l'abri du résultat fâcheux que pouvait produire une diète si bien entendue que celle du docteur Metrasipot, et le peu qu'on lui donna lui profita si bien, qu'il n'y parut pas sensiblement; car, ainsi que le dit le docte Brillat-Savarin : « On ne vit pas de ce qu'on mange, mais de ce qu'on digère. »

Le premier jour, notre ami fit ce que font les véritables fous; il prétendit qu'il avait toute sa raison. A mon sens, c'est la chose la plus effroyable à entendre que le récit que vous fait un fou des persécutions dont il est la victime; il vous explique souvent avec une suite si parfaite, avec un détail si précis, avec une appréciation si nette, les raisons et les instincts en vertu desquels une famille l'a fait disparaître du monde, que vous demeurez dans le doute, et que vous vous demandez si ce n'est pas là une victime d'une de ces obscures machinations que les assises révèlent de loin en loin à la société étonnée.

Mais ce doute, cette incertitude, cessent bientôt pour le visiteur lui-même; quelque chose d'inattendu, d'intempestif, vient tout à coup révéler la folie; et en voyant recommencer sans cesse la même doléance, on s'accoutume vite à ne pas y croire. Si cet endurcissement est facile pour l'indifférent, combien ne doit-il pas être enraciné dans le médecin (j'entends le médecin Metrasipot).

Aussi Arthur eut-il beau faire ses meilleurs discours, dire ce qu'il avait de plus convaincant dans son éloquence, il ne persuada que lui-même qu'il n'était point fou. Mais comme rien ne pouvait altérer en lui la supériorité incontestable de sa sottise, il se persuada en même temps que Metrasipot était persuadé de la présence réelle de sa raison, et que s'il paraissait n'y pas croire, c'était parce qu'il était le complice de Fouriou et de La Barlière. Hélas! le brave homme n'y connaissait rien.

La nuit porte conseil, dit-on. Je voudrais bien savoir comment. Est-ce lorsqu'on dort, que le sang se calme et que l'agitation s'éteint; qu'on s'éveille plus apte à la discussion? Est-ce lorsqu'on ne dort pas, et que seul vis-à-vis de soi-même on ose se conseiller de ne pas écouter ses mauvais sentiments? A vrai dire, je ne sais par lequel de ces deux procédés la nuit porte conseil. Toujours est-il que cela arrive, et, en preuve de la vérité irrécusable de ce principe, nous dirons qu'après la première nuit passée dans la maison du docteur Metrasipot, Arthur changea de batteries, ne voulut plus convaincre le docteur par la lucidité de ses raisonnements, et son gardien par la vigueur de ses poings. Il se résigna, et demanda timidement la permission de se lever. Cette permission lui fut accordée grâce à Phalanstère, qui répondit qu'à la moindre tentative de violence il le soumettrait en un tour de main.

A ce moment il faut que je fasse part au lecteur d'une observation médicale qui me semble une des choses les plus merveilleuses de la nature, si l'observation est vraie. Si jamais il arrive qu'un médecin parcoure ce livre, et qu'il arrive par hasard à ces lignes, je l'adjure de bien faire attention à ce que je vais écrire. Le fait une fois constaté, il doit en sortir une révolution physiologique pour peu que l'homme entre les mains duquel cette observation tombera ait un peu d'imagination et une plume à son service.

Voici le fait.

Étant allé visiter une maison de fous, plusieurs vinrent à moi et m'adressèrent la parole. Ceci est fort simple; mais j'étais accompagné d'un fou qui était arrivé le matin même dans la maison, et personne ne lui parla, quoique sa folie fût si singulière qu'il avait longtemps vécu dans le monde sans que personne la devinât.

Je ne puis dire à quel propos je remarquai cette différence entre l'accueil qu'on nous faisait, mais je le fis observer au docteur qui dirigeait la maison.

— Ne vous en étonnez pas, me dit-il, jamais les fous ne se parlent entre eux.

Dans les diverses salles que j'eus à parcourir, je reconnus la vérité de ce fait, et maintenant, je le demande sérieusement à la science, n'y a-t-il pas là un mystère bien étrange?

Lorsque l'homme doué de toute sa raison, l'homme savant, l'homme à qui ses études spéciales et son expérience ne devraient laisser aucun doute, hésite longtemps avant de décider qu'un autre homme est fou, quel est cet instinct, ce sens interne que la folie éveille et qui reconnaît si précisément dans autrui le mal dont elle n'a pas conscience en soi? Quelle en est la raison? La savez-vous, ô science? Probablement vous ne la savez pas, auquel cas nous savons, nous, quelle sera votre réponse. Vous nierez le fait, comme vous niez le somnambu-

lisme, par cela seul que vous n'avez pas encore trouvé moyen de l'expliquer.

Il ne faut pas croire, du reste, que ce fait nous soit nécessaire pour faire notre histoire. Ainsi, que les confidences que reçut Arthur vinssent de ce que les fous le sentaient raisonnable, ou de ce qu'ils lui parlaient comme à un confrère, cela nous importe peu. Ce qui nous est nécessaire, c'est que les confidences aient été faites.

Or, comme on avait permis à notre héros de se promener dans le vaste jardin de l'établissement, il alla, avec ce qu'il croyait une adresse rare, se promener le lo g des murs pour en mesurer la hauteur; mais ils étaient assez élevés pour qu'on ne pût les gravir sans aide et sans appui, et il ne vit pas la moindre trace de treillage, pas une ombre d'échelle; les arbres même avaient été coupés et élagués à une distance de plus de six pieds, de façon à ce qu'ils ne pussent point servir d'auxiliaires à une tentative de fuite.

Soit que Phalanstère sût que M. Arthur de Mun était un fou de famille (*id est* un homme dont on s'est débarrassé), soit qu'il pensât qu'un bon avertissement est toujours bon, il apprit amicalement au marquis que les murs, qui avaient dix pieds du côté du jardin, en avaient vingt du côté de la campagne, et qu'à l'impossibilité de les gravir se joignait l'impossibilité encore plus grande de les descendre. Mais notre héros avait été le contemporain de Latude, du baron de Trenk, des bastilles royales, et il n'était pas homme à se laisser épouvanter par quelque vingt pieds de plus ou de moins, comme ferait un prisonnier d'état de la monarchie constitutionnelle. Il ne répondit donc pas à Phalanstère, comme s'il ne l'avait pas compris, ce qui persuada le gardien que le captif avait le projet bien arrêté de s'évader. Il le surveilla donc d'un peu plus près, si bien qu'Arthur se demanda s'il ne devait pas faire semblant d'être fou pour lui inspirer un peu de confiance.

Il se mit donc à rire d'un air hébêté et à faire deux ou trois gambades. Phalanstère recula de deux pas, retroussa ses manches, et tira un bout de corde de sa poche; le marquis se calma immédiatement. Cette peur parfaitement naturelle, jointe à cette démonstration étudiée, persuadèrent à Phalanstère ou qu'Arthur était véritablement fou ou qu'il le devenait.

Je vous dis que, lorsqu'on est déclaré fou, on ferait les calculs de Laplace ou on prononcerait les discours de Bossuet, que cela ne servirait qu'à prouver plus péremptoirement qu'on a perdu la raison.

La conviction de Phalanstère une fois bien établie, il en résulta une combinaison qui sans cela ne se serait point présentée à cet esprit méditatif. Ledit gardien, en raison d'une idée qui le préoccupait depuis longtemps, conduisit le marquis vers une grotte cachée par de grands arbres, et la lui indiqua comme une retraite délicieuse et propre à la rêverie. Arthur craignit d'abord que ce ne fût un piége, et en voyant les rochers artificiels accumulés dans un angle obscur du jardin, il pensa que cela pouvait servir d'entrée à quelque antre sauvage, où une grille énorme allait se fermer derrière lui; une fois en cage, une issue souterraine s'ouvrait, il s'y engageait imprudemment, et il allait tomber dans quelque funèbre *in pace* où il restait à jamais enseveli, si même on n'aidait pas à l'œuvre lente de la faim pour le faire complétement disparaître du monde. Ce petit roman

trotta si vite dans la tête d'Arthur, qu'à quelques pas de la grotte il s'arrêta tout net en disant :

— Je ne veux pas aller là.

Or, comme ce désir de fou ne pouvait ou ne devait préjudicier en rien au plan de Phalanstère, il ne poussa point brutalement son malade dans la caverne, mais, après avoir réfléchi un moment, il se mit à chanter d'une voix féroce et enrouée le refrain d'une de ces fugitives romances qui ne tiennent à la terre ni par une mélodie arrêtée ni par le sens précis des paroles, quelque chose de vague et de douteux comme une vapeur. Voici ce refrain ineffable que je livre aux commentaires des Saumaises sensibles et amoureux :

« Ta présence est ma vie,
« Ton bonheur mon espoir!
« Que ton âme m'envie,
« L'heure où je viens te voir. »

Il me paraît que ceci avait un sens quelconque pour quelqu'un, car à peine Phalanstère eut-il fini sa chanson, qu'une femme parut à l'entrée de la grotte. Son œil inquiet semblait chercher celui qui avait chanté ce délicieux refrain; elle aperçut à la fois le marquis et son gardien. La chanson allait assez bien au marquis, de façon que la dame le salua, et s'étant approchée avec une grâce charmante, elle lui dit :

— Permettez-moi, Monsieur, de vous remercier de la peine que vous avez prise de venir jusqu'ici ; mais puisque Paul vous a appris le signal de reconnaissance il a dû sans doute vous remettre une lettre pour moi.

Si j'ai donné à mes lecteurs une idée suffisante de mon héros, et si en même temps je leur dis que la femme qui lui adressa ces paroles était d'une beauté admirable, accompagnée de ce grand air qui ne saurait se définir, mais qui est un titre à être traitée comme une femme d'un haut rang, on se persuadera facilement qu'Arthur perdit tout à fait la terreur qu'il avait éprouvée à l'aspect de la caverne postiche, où il s'imaginait qu'on avait voulu l'enterrer tout vivant.

D'un autre côté, si l'on se demande pourquoi le digne Phalanstère avait mis tant de persévérance à la réunion d'Arthur et de cette belle personne, nous serons forcé de leur répondre qu'une idée bizarre avait passé par la tête dudit Phalanstère. Cet homme s'était imaginé que rien au monde ne serait plus curieux que les amours de deux fous, et depuis longtemps il avait cherché à en réunir deux dans les conditions les plus favorables à une passion décidée ; mais toutes ses tentatives avaient échoué, et il commençait à perdre toute espérance, lorsqu'on amena Arthur. La jeunesse, la beauté, la force de l'individu lui parurent de nature à être impressionnées par la beauté, la jeunesse et la grâce de Clarisse Stillar, et c'est ce qui amena cette rencontre habilement préparée.

Comme il l'avait prévu, le marquis fut frappé d'admiration à la vue de la fille, et il lui répondit avec une bienveillance empressée :

— Je crains que vous ne vous trompiez, Madame ; je n'ai point l'honneur de connaître M. Paul, et je suis ici par hasard.

— Ah ! lui dit la belle Clarisse, vous êtes un de ces visiteurs curieux qui viennent regarder sans pitié les malheureux privés de raison qui habitent cette maison, et qui, s'ils rencontrent une pauvre femme que la haine d'une famille puissante a fait enfermer, s'en détournent sans oser croire à son malheur, de peur d'être obligés de la secourir.

A tous les attraits dont la nature l'avait ornée (phrase de roman), la belle fille joignait une de ces voix graves qui ont à elles seules un pouvoir indicible sur ceux qui les entendent. Arthur ne put se défendre d'une émotion inconnue, et il répondit à voix basse :

— Ce n'est pas moi que vous pouvez trouver indifférent à un pareil malheur, puisque moi-même je suis victime d'une persécution semblable.

Il croyait avoir fait la meilleure réponse possible pour s'attirer la confiance de la folle ; mais à l'instant même elle jeta sur lui un long regard de pitié, et s'éloigna la tête basse en disant :

— Pauvre jeune homme, il est comme les autres, il ne se croit pas fou.

Ainsi pour elle la preuve de la folie d'un autre était d'avoir de son sort la même opinion qu'elle-même avait du sien. Cependant, avant de s'éloigner, elle le regarda avec une attention qui plut à Phalanstère, et elle dit à celui-ci :

— Quelle est la folie de ce malheureux ?

Phalanstère, tout à son idée, lui répondit au hasard :

— Il est fou par amour.

Comme Arthur, il s'imaginait avoir trouvé une réponse qui pourrait intéresser l'âme sensible de Clarisse, mais il ne réussit pas mieux que le marquis.

— Un homme fou par amour! répondit-elle avec un accent de mépris. Pauvre tête alors et pauvre cœur.

Remarquez que cette femme était devenue folle par suite d'un amour contrarié ; aussi ajouta-t-elle comme un commentaire explicatif de ce singulier sentiment :

— Aimer est une force qui sauve du péril de la folie ceux qui ont un cœur digne de sentir un pareil sentiment. Si je n'aimais pas Paul, je serais devenue folle vingt fois depuis que je suis dans cette maison. Mais la pensée de le revoir me donne le pouvoir de résister à toutes vos persécutions. Si cet homme est devenu fou par amour, c'est qu'il n'aimait pas.

— C'est de désespoir que j'aurais dû dire, reprit Phalanstère qui voulait intéresser la folle au marquis. Il a vu mourir la femme qu'il aimait.

A ce mot, la folle se mit à rire aux éclats :

— Et il l'a vue morte dans son lit, n'est-ce pas? et on lui a fait toucher ses mains froides et son visage pâle et décharné, en lui disant : « Tu vois bien qu'elle est morte. » Pauvre sot, et il l'a cru. C'est comme moi, on m'a joué cette comédie pour me guérir de mon amour; mais j'aimais Paul véritablement, moi, et je ne me suis point laissé tromper par cette fausse apparence. Phalanstère, tâche de faire que je ne rencontre plus cet homme; je le méprise.

Phalanstère fit la grimace, et, déçu encore dans son espérance, il s'approcha du marquis pendant que Clarisse s'éloignait, et lui dit brusquement :

— Allons, Monsieur, il est temps de rentrer chez vous, votre heure de promenade est passée.

— Je vous suis, dit Arthur, bien décidé à ralentir la surveillance de son gardien par l'apparence d'une soumission complète; mais ne pourriez-vous pas me dire quelle est cette femme?

— C'est une folle par amour, dit Phalanstère, à qui l'idée revint qu'il tirerait peut-être meilleur parti du marquis que de Clarisse; et il paraît que tous les médecins ont déclaré que si elle pouvait devenir amoureuse d'un autre que de celui qui est mort, elle serait tout de suite guérie.

— C'est singulier, dit le marquis; et comme il pensait que la flatterie, même celle d'un fou, est toujours flatteuse, il ajouta : — Mais vous qui êtes un homme de bon sens et qui paraissez vous connaître parfaitement à ces sortes de maladies, qu'en pensez-vous?

La flatterie ne fit rien; mais Phalanstère, qui gardait toujours son projet, répondit :

— Ma foi, j'ai souvent pensé que si j'étais un beau et élégant jeune homme, comme vous, par exemple, j'aurais voulu me faire aimer de cette pauvre fille, rien que pour la guérir.

Cette insinuation arriva juste à son adresse, et M. le marquis de Mun pensa, comme Phalanstère, que ce serait un trait fort honorable dans sa vie que de sauver l'infortunée qu'il venait de rencontrer. Mais cette pensée se produisit par

une de ces questions qui eussent prouvé à tout autre qu'à un homme habitué à garder des fous que celui qui la faisait avait toute la lucidité de sa raison.

— Appartient-elle à une famille honorable, dit Arthur, et ses parents sont-ils riches?

— Son père est un gros propriétaire de bois et de forges du département de la Nièvre, dit Phalanstère.

— A-t-elle des frères ou des sœurs?

— Non, dit Phalanstère, elle est fille unique.

— En ce cas, c'est une riche héritière.

— Bon, murmura Phalanstère, voilà sa folie qui le reprend. Il est drôle d'avoir une rage d'héritières comme ça.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la maison, et ils allaient y rentrer, lorsqu'un homme en sortit en courant, et heurta rudement Arthur.

— Faites donc attention, butor, lui dit le marquis.

Mais le fou le regarda avec un air de malice cruelle, et tirant de son gilet un petit morceau de bois qu'il tenait comme un poignard, il tourna autour d'Arthur comme un chien autour d'une proie dont il redoute la griffe, en lui disant :

— Ah! murmurait-il, te voilà, vieux gueux de notaire... ah! ah! ah! je vais t'apprendre à faire faire aux vieilles femmes des testaments pour déshériter les neveux.

— Allons, allons, lui cria Phalanstère d'une voix impérieuse, laissez ce jeune homme tranquille; vous voyez bien que ce n'est pas votre notaire, puisqu'il n'a pas vingt-cinq ans, et que celui qui a aidé à vous dépouiller en a au moins soixante.

— Misérable, lui répondit le fou, est-ce que tu t'imagines qu'on peut tromper un homme comme moi? C'est vrai qu'il s'est rajeuni, le vieux drôle, et qu'il a maintenant la figure d'un jeune homme; mais je le reconnaîtrais entre mille millions... c'est lui.

Et comme un chat sauvage il s'élança sur Arthur, lui porta un coup de son morceau de bois, et s'enfuit.

— Je l'ai tué. Je l'ai puni. Qu'on me guillotine. Je suis vengé!... Le notaire est mort.

Arthur avait éprouvé une assez vive douleur du coup que lui avait porté le fou, et il avait dit à Phalanstère :

— C'est très-bien qu'on me tienne ici enfermé, mais je vous préviens que si ce gaillard-là recommence, je lui casse les reins.

— Et d'abord, lui dit Phalanstère, il ne recommencera pas. Vous êtes un homme mort pour lui: il vous a tué; c'est une affaire finie; et on le laisse libre, parce que voilà tout le mal qu'il fait; mais ceux qui sont assez méchants pour casser les reins à quelqu'un, on les attache par les quatre membres, et on ne les laisse pas promener.

Cet avertissement fit son effet sur la raison entière du marquis, comme il eût pu faire son effet sur la raison altérée d'un fou. Il se promit d'être sage. C'était beaucoup pour lui. Et il entra avec Phalanstère dans une salle où se trouvaien

une douzaine des compagnons avec lesquels il était destiné à vivre. Mais malgré lui, l'aspect de ces hommes, solitairement occupés chacun à la pensée qui les dominait, fit une fâcheuse impression sur le marquis, et il demanda à se retirer dans sa chambre.

Un homme d'une trentaine d'années, l'ayant entendu, s'approcha de lui.

— En vérité, Monsieur, je ne m'étonne pas, dit-il, qu'une pareille société vous déplaise. C'est un tas de malheureux, sortis je ne sais d'où, qui se donnent l'air de gens du monde. Si vous voulez bien me faire l'honneur de monter chez moi, nous serons à l'abri des criailleries de ces espèces.

Diable! se dit M. de Mun, ceci doit être quelque gentilhomme à qui son malheur n'a pas ôté la pensée de sa dignité. Je sais qu'on peut quelquefois obtenir d'un fou des renseignements excellents. Je vais causer avec celui-ci.

— Hélas! Monsieur, lui dit-il, je ne suis pas libre d'accepter votre proposition. Sans cela, je m'y rendrais avec empressement.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— A M. le marquis de Mun.

— Bonne famille, Monsieur, lui repartit son interlocuteur. Veuillez me permettre de ne pas vous dire mon nom. Il suffirait que quelqu'un de ces misérables l'entendît, pour aller le livrer au gouvernement, et ma tête tomberait bien vite. Louis-Philippe la demanderait, tous les souverains étrangers se réuniraient à lui; et Dieu, qui m'a prédit l'heure de ma restauration, la leur accorderait.

Il baissa la voix, en ajoutant :

— Je suis Napoléon II. Vous comprenez que cela suffit pour que je ne puisse vous en dire davantage.

Cette confidence détruisit l'intérêt que ce monsieur avait inspiré à Arthur, et il allait se retirer, lorsque la belle Clarisse passa devant une des fenêtres du salon où ils se trouvaient, et salua Arthur.

— Vous connaissez cette malheureuse? lui dit le Napoléon.

— Je l'ai vue ici, pour la première fois.

— C'est une femme qui a beaucoup souffert, et pour qui je veux faire quelque chose. Dès que j'aurai reconquis mon trône, je la nommerai supérieure de mon institution de la Légion-d'Honneur.

— On m'a dit qu'elle était folle.

— Elle l'est en effet, comme tous ceux qui sont ici, et auxquels je destine les plus belles places; mais tout cela changera le jour de mon couronnement. Il me suffira de les regarder pour les guérir. Car j'ai l'air fascinateur et le regard d'aigle de mon père; mais, de peur qu'on ne me reconnaisse, j'en voile l'éclat. Tenez, si je voulais regarder ce mur en face, il s'écroulerait à l'instant même. J'ai la foudre dans les yeux, comme mon père. Vous avez dû lire ça dans toutes les histoires contemporaines. Mais mon heure n'est pas venue, et je m'absorbe en moi-même.

— C'est fort bien fait à vous, sire, et pour vous être si vivement intéressé à toutes ces personnes, vous avez dû prendre sur leur compte des renseignements précis.

— Je les ai interrogés, et j'ai dévoilé la vérité dans leurs réponses incohérentes.

— Je le crois, et vous seul en étiez capable..... Mais quelle est, je vous prie, l'histoire de cette belle personne, que vous appelez, je crois, mademoiselle Clarisse Stillar.

— Si vous êtes curieux de la connaître, je vous dirai ce qu'elle est. D'ailleurs, cela me va de fondre les partis qui divisent mon empire, en associant les grands noms et les grandes fortunes. Mais retirons-nous à l'écart. Il est inutile que tous ces gens entendent une histoire qu'ils ne sont pas capables de comprendre.

Ils sortirent ensemble, et Phalanstère, qui savait par expérience que le Napoléon II était d'une raison parfaite, du moment qu'il ne s'agissait plus de sa couronne et de son empire, les suivit à distance; et pendant qu'ils allaient s'asseoir à l'ombre de quelques arbres, il s'étendit sous un buisson de lilas, et s'endormit de ce sommeil propre aux gens de son état, et qui a toujours une oreille et un œil ouverts. Voici maintenant le récit que Napoléon II fit au marquis de Mun.

Histoire de la Folle.

Il y a à peu près trois ans, un jeune homme, nommé Paul Destrames, était enfermé pour dettes dans la prison de Clichy. Il y vivait depuis un an environ, et n'avait pu trouver aucun moyen d'en sortir, malgré l'immense fortune de son père, et quoiqu'il ne fût relancé que pour une misérable somme de cent trente mille francs. Ce qui l'avait empêché de trouver cette somme, c'est que son père avait déclaré qu'il ne lui laisserait absolument aucune fortune. Cette résolution, M. Destrames le père avait commencé à la mettre à exécution, en vendant tous les biens fonciers dont il était propriétaire, et les convertissait en capitaux mobiles dont on ignorait complétement l'usage. On parlait de placements en rentes

viagères qui porteraient à quatre cent mille francs de revenu une fortune de près de deux cent mille livres de rente pour le père ; et personne ne doutait qu'il ne tînt la promesse qu'il avait faite.

Pour s'expliquer cette rigueur d'un père vis-à-vis de son fils, on en avait recherché les causes, et on avait fini par apprendre que c'était à la suite d'une violente discussion à propos de sa mère, que le jeune Destrames avait été menacé d'une déshérence complète.

Madame Destrames avait été une des beautés les plus célèbres de l'Empire. C'était la fille d'un vieux gentilhomme, que son père avait vendue en mariage à un caprice de Destrames. Cet homme, déjà immensément riche et immensément avare, avait cela de particulier que, lorsqu'un caprice s'emparait de lui, il jetait l'argent et l'or par poignées pour le satisfaire. Mais une fois le caprice passé, il prenait en haine la chose qui lui avait coûté si cher, et on l'a vu faire abattre un cheval qui lui avait coûté dix mille écus, pour ne pas dépenser trente sous par jour pour sa nourriture.

Malheureusement, il en fut pour madame Destrames comme il en était pour toutes choses.

Après avoir reconnu au père une pension de douze mille francs de rente, à la fille un douaire d'un million, il prit en haine la femme qui lui avait coûté si cher, et il la laissa ce qu'on appelle littéralement mourir de faim. La pauvre madame Destrames avait une misérable chambre dans l'hôtel de son mari, et il était défendu à aucun domestique de la servir. Elle était forcée d'aller chercher sa nourriture à la desserte des gens de la maison ; mais pas un d'eux n'eût osé lui offrir quelque chose. Ils laissaient traîner du vin et ce qu'ils avaient de meilleur ; mais si l'un d'eux eût osé adresser la parole à la malheureuse, il eût été immédiatement chassé. M. Destrames entendait la cruauté à merveille. Sûr qu'il se trouverait parmi ses domestiques des hommes que le désir de garder leur place n'empêcherait pas de secourir cette pauvre femme, il avait d'avance corrompu tous ces bons sentiments. Ainsi, il avait assuré cent louis de gages à tel valet de pied qui ne valait pas six cents francs, et ainsi de suite. De façon que, pour ces pauvres gens, ce n'était pas une place, comme ils eussent pu en retrouver une, qu'ils eussent perdue, en prenant le parti de madame Destrames, c'était une fortune.

Cependant toutes ces précautions échouèrent contre le dévouement d'une pauvre laveuse de vaisselle, chargée de nettoyer la cuisine. Lorsque les domestiques en chef s'étaient retirés dans leurs appartements, car ils étaient tous logés dans de véritables appartements, madame Destrames se risquait d'ordinaire, vers le milieu de la nuit, à aller dérober ce qu'il lui fallait pour vivre, et ce fut dans une de ces excursions qu'elle rencontra Mariette.

Celle-ci croyait, comme presque tous les domestiques, que madame Destrames était frappée de folie ; mais sa pitié ne calcula pas si la femme qu'elle voyait souffrir avait ou n'avait pas sa raison.

Dans son grossier bon sens, elle se dit que, folle ou non, la femme d'un homme qui avait deux cent mille livres de rente ne devait pas être ainsi aban-

donnée. Elle la servit en secret, déroba pour elle non-seulement des vivres, mais encore du linge et tout ce qui lui était nécessaire.

Mais un soir qu'elle était malade, elle alla chercher un médecin, l'introduisit dans l'hôtel, et le conduisit près de madame Destrames. Celle-ci, en voyant pour la première fois, depuis quatre ans, un homme capable de la comprendre, lui raconta la manière dont elle était traitée. Il faut vous dire que le père de madame Destrames était mort, et qu'elle était tout à fait sans famille.

Comme vous devez bien le penser, le médecin fut d'abord très-indigné; et le lendemain, il entrait chez M. Destrames, et lui déclarait, avec une énergie tout à fait honorable, que le secret de sa cruauté serait divulgué, à moins qu'il ne consentît à faire ce qu'il devait. Il lui déclara que lui-même se chargerait de prévenir les magistrats, si un notable changement n'était pas apporté dans la destinée de madame Destrames. Enfin, il fut si pressant, si impératif, qu'il sortit avec une pension de six mille francs, prix du silence qu'il garderait. Et madame Destrames, qui attendait avec anxiété le résultat des promesses que lui avait faites le généreux docteur, n'entendit plus parler de lui.

Seulement, lorsqu'elle retourna furtivement dans les offices, elle ne trouva plus la pauvre Mariette qui avait été inaccessible à six cents francs de gages, et qui avait été arrêtée comme voleuse. La pauvre fille faisait blanchir sur ses gages le linge qu'elle donnait à madame Destrames; et des draps de lit, trouvés dans sa chambre, avaient motivé son arrestation.

Je ne vous ai pas dit, mais vous avez deviné que madame Destrames avait eu un fils. Ce fils était né pendant la première année de son mariage, pendant que le caprice de M. Destrames durait encore. Aux tourments que lui infligea plus tard son mari, il joignit celui de la priver de la vue de son enfant.

La maritorne avait compris les douleurs de cette mère, elle s'était informée dans quel endroit était l'enfant, elle avait appris le nom du pensionnat où on le faisait élever, et elle avait osé aller dire au maître de la pension de l'amener le dimanche suivant à l'hôtel, sachant que M. Destrames devait en être absent ce jour-là. Ce fut dans l'intervalle qui sépara cette visite de celle du docteur, que Mariette fut arrêtée, et madame Destrames ne vit point son fils. Cette dernière déception la frappa si rudement, qu'elle devint très-sérieusement malade, et que les domestiques s'aperçurent que, depuis deux nuits, rien n'avait été emporté de la cuisine. L'un d'eux osa en prévenir son maître qui lui dit :

— Si madame a besoin de quelque chose, elle vous sonnera.

Ceci passe toute croyance, Monsieur, mais ceci est vrai. Cependant M. Destrames envoya un de ses affidés près de sa femme, elle était mourante de maladie et de faim. On fit appeler le médecin pensionné. Je ne dis pas qu'il aida la nature et la douleur, mais il était déjà trop tard pour les combattre, et huit jours après madame Destrames était morte.

Jamais plus magnifique convoi ne conduisit à sa dernière demeure un être plus misérable; jamais plus beau tombeau ne couvrit les restes d'une pauvre femme morte de privations.

Tout parut parler de l'amour insensé que M. Destrames avait gardé à sa femme

folle, et de la magnificence de sa douleur. Malheureusement pour lui il voulut se servir de cette douleur, jouer le désespoir et paraître renoncer au monde pour s'enfermer dans la solitude. Il mit tous ses domestiques à la porte. Il ne s'était pas passé huit jours après cette exécution générale, que mille bruits bouillonnaient sourdement dans tous les salons de Paris. On n'osait pas trop parler haut, parce que personne ne voulait dire la source de ce qu'il savait. Celui-ci le tenait de son nouveau valet de pied qui l'avait confié à son valet de chambre ; dans d'autres maisons cela avait pris le chemin de la cuisine, dans d'autres celui de l'écurie ; mais enfin, de façon ou d'autre, cela était arrivé dans les salons.

Ce fut au moment où tous ces bruits commençaient à sourdre tout bas qu'arriva le procès de Mariette.

Mariette, accusée, se défendit en disant la vérité, et, dans sa langue rude et grossière, fit un si touchant récit des douleurs de madame Destrames que la *Gazette des Tribunaux* y vit le sujet d'un de ces romans si intéressants qu'elle publie sous le couvert de la Cour d'assises ou de la police correctionnelle.

Les bruits qui travaillaient M. Destrames n'étaient pas encore arrivés au palais, et Mariette fut condamnée. Mais l'article de la *Gazette des Tribunaux* arriva dans les salons et y rencontra les bruits latents qui y murmuraient. L'éclair jaillit du choc de ces deux puissances chargées d'accusation, comme les nuages le sont d'électricité, et l'orage s'alluma. Un homme à qui M. Destrames avait refusé de prêter de l'argent, poussa Mariette à appeler de la condamnation ; il lui donna un avocat, lui apprit l'art d'assigner les témoins, et l'affaire recommença.

Le jour où elle se jugea, la Cour des appels était plus encombrée que s'il se fût agi d'une illustre coupable. Mariette était devenue une héroïne à laquelle s'intéressèrent les plus belles dames, et dans cette fameuse séance M. Destrames fut traîné dans la boue par l'avocat de l'accusée et dénoncé par tous ses anciens domestiques. Il est même probable que sans le docteur, qui avait fait les conditions de manière à faire toujours craindre sa parole, le résultat de cette séance eût produit une enquête judiciaire contre M. Destrames.

Mais le docteur déclara qu'il avait donné ses soins à madame Destrames et qu'il y avait chez elle une monomanie de solitude si décidée que c'était par suite de la colère qu'elle avait éprouvée en rencontrant Mariette dans les offices qu'elle était tombée malade et qu'elle était morte.

Cependant il n'y avait point matière, grâce à cette déposition, à rechercher M. Destrames, mais la cour le condamna autant qu'elle le pouvait en absolvant Mariette. Dès ce moment ce fut un homme perdu, anéanti. Il fut traité et il se traita lui-même comme une bête fauve, vivant seul dans un coin de son vaste hôtel.

Quant à son fils qu'il avait aimé jusque-là, il commença à le prendre en haine. Mais comme cet homme était aussi lâche que cruel, il n'osa pas faire de mal à l'enfant. Il savait que l'œil de la justice était ouvert sur lui, en conséquence il affecta une somme de quatre mille francs par an à son éducation, et le livra à un maître de pension qui, heureusement pour Paul, se trouva un fort honnête homme.

Il en résulta que le jeune Destrames reçut une fort bonne éducation, qu'il fit

des études distinguées, et qu'à vingt ans il était bon musicien et peignait agréablement. Mais durant tout ce temps il ne vit jamais son père que le jour de l'an.

Vous devez comprendre que cette conduite, comparée à celle des autres pères de famille, dut être sévèrement jugée par Paul, qui enviait les fréquentes sorties de ses camarades. Quelques-uns lui rapportèrent de chez leurs parents l'histoire de sa mère qu'on y avait contée devant eux, lorsque par hasard ils avaient eux-mêmes dit dans quel abandon Paul était laissé par son père. Il en arriva qu'à l'âge où il sortit de sa pension, Paul avait pour sa mère morte un souvenir religieux et qui tenait de la superstition, et pour son père une antipathie qu'il ne dissimulait point.

M. Destrames parut ravi des dispositions de son fils à se faire rendre des comptes sévères dès que sa majorité fut arrivée; en lui rendant des comptes exacts, il se débarrassait de toute responsabilité à son égard. En effet il donna à son fils cinq cent mille francs et le laissa livré à son inexpérience et à ses passions. Quant à Paul, en voyant son père agir envers lui avec une loyauté et un empressement dont il ne le croyait pas capable, il n'osa lui parler de sa mère. Les cinq cent mille francs disparurent bientôt, et ce fut lorsqu'ils étaient déjà dépensés que Paul eut recours à son père. Il le trouva inflexible. Enfin, menacé par ses créanciers, il osa avoir une explication, et ce fut après cette explication que M. Destrames prit la résolution que je vous ai dite.

Trois jours après, Paul était dans la prison de Clichy et M. Destrames commençait à dénaturer sa fortune.

Cela durait depuis six mois, et Paul se demandait quel serait son avenir grevé de deux cent mille francs de dettes. Enfin, après cinq ans perdus dans une prison, Paul commençait à méditer un suicide, lorsque une lettre, arrivée à la geôle, à sept heures du matin, lui apprit que son père était mort dans la nuit, d'une attaque d'apoplexie foudroyante et que ses créanciers avaient fait mettre les scellés partout. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette nouvelle ne jeta pas un profond désespoir dans l'âme de Paul, mais elle y mit une très-vive inquiétude. Malgré lui, il espérait que son père reviendrait un jour à des sentiments plus humains; et cette espérance était détruite sans qu'il sût si M. Destrames n'avait pas complétement assuré sa deshérence.

Toutes les précautions avaient été prises par cet honorable père, mais la rapidité de la mort avait tout rendu inutile. Les coupons de rentes au porteur destinés à être remis à des tiers de la main à la main, les liasses de billets de banque destinées à un placement à fonds perdu, tout cela fut englobé sous les scellés, et Paul, au moment où il se croyait ruiné pour jamais, se trouva possesseur d'une fortune de près de six millions de capital.

Paul n'était point un homme d'une nature méchante ni perverse, mais il avait des boutades de débauche furieuse, et il donna un bal splendide dans l'hôtel de son père, le jour où il sortit de prison, trois jours après sa mort. Cela fit scandale; le monde, qui avait été pour lui, l'abandonna, et il se trouva repoussé de tous côtés. On fut trop sévère.

Un seul ami qui l'eût averti de l'inconvenance cruelle de son action eût pu le

ramener dans la bonne voie, mais il ne trouva que des amis prêts à le pousser à la dissipation la plus effrénée. Heureusement pour lui, et pour s'épargner les soins de gérer sa fortune, il la remit aux mains de M. Stillar, banquier, qui trouva moyen de la lui conserver intacte.

Mais M. Stillar, qui voulait bien se charger des écus de M. Paul Destrames, évita le plus qu'il put sa personne, de façon qu'à l'exception de quelques hommes de bonne famille, sinon de bonne compagnie, Paul ne vivait guère qu'au milieu de ce que Paris renferme de plus fantastique en fait de joueurs, de libertins, de dîneurs, de soupeurs, et de femmes de mauvaise vie. C'était continuellement chez lui des banquets, des bals, des fêtes dont la licence et la richesse étaient en renom, et bientôt Paul Destrames eut une réputation colossale de forcené viveur.

Parmi les propriétés que son père n'avait pas eu le temps de vendre, il y avait une petite maison de campagne située à Sénart, et dans laquelle Paul s'était établi durant le second été qui suivit la mort de son père. Cette maison avait été habitée par madame Destrames, et, jusqu'à ce moment, le souvenir du long malheur de sa mère l'avait protégée contre la présence des orgies nocturnes dont il avait fait retentir l'hôtel de son père. Mais ses camarades trouvaient que tant qu'il resterait une piété quelconque dans le cœur de celui qu'ils voulaient dévorer, ils ne seraient point parfaitement maîtres de lui, et ils firent si bien que, l'été suivant on établit à la Martinière le siége des banquets nocturnes et des plaisirs de toute sorte.

Or, un jour de juillet, il y avait grande fête chez Paul Destrames; une quinzaine d'hommes et autant de femmes étaient venus pour y passer deux ou trois jours. La plupart étaient associés de façon à ce que le nombre des chambres pût se compter une pour deux. Cependant quelques-uns de ces messieurs étaient à l'état de postulants, et il leur avait fallu se contenter de quelques cabinets assez mal meublés, sauf à se mieux pourvoir auprès des dames qui étaient à l'état de résistance.

Cet arrangement avait été considéré comme un manque d'hospitalité, attendu qu'il restait un appartement considérable et complétement inoccupé. Cet appartement était celui de madame Destrames, que Paul n'avait voulu ouvrir à personne. Ce fut une grande rumeur par tout le château que ce reste de bégueulerie de Paul, et ce fut un complot général des femmes pour le lui arracher. Quelques hommes, des plus philosophes de la bande, indignés de la conduite de Paul, poussèrent l'abnégation jusqu'à permettre à leurs maîtresses une transcendante infidélité, mais à la condition qu'elle serait commise dans ledit appartement. Les unes, fortes de leur liberté, les autres fortes de cette permission, d'autres encore plus fortes de ce qu'elles n'avaient ni liberté ni permission, se préparèrent à l'attaque, et toute la troupe se fût crue déshonorée si la première nuit s'était passée sans lever le *scellé maternel*, comme elles l'avaient appelé.

La journée s'était passée dans la forêt, en chasse, en promenades, encour ses à cheval, pendant lesquelles les amazones s'étaient offertes à Paul avec une facilité qui avait peu tenté un homme habitué à voir fléchir les résistances devant ses

billets de banque. Cependant, parmi celles qui avaient juré de vaincre les ridicules préjugés de Paris, se trouvait une fille appelée Laura.

Comme cette Laura jouera un certain rôle dans cette histoire, il est nécessaire que je vous la fasse connaître, à moins que vous ne la connaissiez, car il y a peu de jeunes gens de votre âge qui ne connaissent Laura, du moins de réputation.

— Je n'en ai aucune idée, reprit Arthur; j'arrive de province.

— Imaginez-vous, lui répondit le conteur, une fille de vingt-deux ans, d'une taille élevée, et se ployant, non pas comme un jonc, mais comme une corde. Cette fille longue, maigre, plate en ses appas, était renommée pour l'étrange flexibilité et la force herculéenne de son corps. Ses amies, qui ne connaissaient pas son origine, prétendaient qu'elle avait été danseuse de corde; mais la grâce immaculée de ses pieds et les formes élégantes de ses mains attestaient qu'elle n'avait point souffert les tortures de la corde et du balancier. Elle était assez belle de visage, mais d'une beauté sauvage; de grands yeux bleu-ardoise, enfouis sous d'épais sourcils blonds, lui donnaient un regard presque farouche quand elle était irritée; enfin, une légère moustache blonde couronnait ses lèvres, qui s'ouvraient sur des dents d'un éclat menaçant; une forêt de cheveux blond-cuivré ajoutait à cet étrange ensemble quelque chose de fauve et de redoutable. Quand elle était dans ses joies, c'était une chose effrayante de la voir courir, bondir, se plier, se détendre en poussant des éclats de rire inouis; à ces moments son œil s'allumait, ses lèvres se relevaient avec un tremblement nerveux, si bien que ses compagnes s'écriaient :

— Prends garde à Laura, elle va te mordre!

Elle appartenait à un riche Anglais, vieillard de soixante-douze ans, dont elle ne parlait jamais, et sur lequel elle ne permettait pas qu'on fît la moindre plaisanterie lorsque par hasard quelqu'un osait en parler devant elle.

Le marquis de Wittermale donnait à cette femme plus d'argent qu'il ne lui en eût fallu pour avoir un grand train de maison; cependant elle habitait un assez chétif appartement, et ses toilettes n'avaient rien qui pût la ruiner. On la disait avare, et elle ne l'était pas; seulement elle n'éprouvait pas ces besoins de vanité qui dévorent les autres femmes; ce que Laura avait besoin de dépenser, c'était une surabondance excessive de force, de sensations, de désirs. Beaucoup d'hommes pouvaient se vanter de l'avoir possédée, et pas un seul d'en avoir été aimé; encore faut-il dire que la plupart de ceux à qui elle avait accordé ses faveurs avaient été ses amants d'un jour tout au plus; mais tous parlaient d'elle avec une sorte d'effroi et d'enthousiasme.

Ils inventaient les figures les plus saugrenues pour parler d'elle. C'est pour elle qu'a été inventé le nom de *Panthère*, qu'on donne improprement à certaines femmes de l'Opéra. Elle en avait, dit-on, l'effrayante souplesse, la férocité et les sourds rugissements.

Mais cette Laura, qui se donnait à tout et à tous restait inabordable à toutes les demandes lorsqu'elles ne lui plaisaient pas; ni tendresse, ni soins, ni flatteries, ni monceaux d'or ne l'eussent séduite ou réduite. Rien n'y faisait, ni beauté, ni esprit, ni rang. A celui qui lui plaisait en une minute, elle appartenait tout entière en

une heure; à celui qui ne lui plaisait pas, jamais, et à aucune condition.

Du reste il était difficile de déterminer les causes qui décidaient les choix de Laura; tantôt c'était la bauté physique, tantôt la laideur. De même, une haute distinction dans l'élégance, ou une réputation célèbre dans les débauches et même dans le crime, avaient été pour elle des attraits auxquels elle n'avait pas résisté. Il arrivait aussi qu'en un jour donné, une circonstance prêtait un charme particulier à l'homme qu'elle avait longtemps dédaigné, et alors rien ne lui coûtait pour posséder cet homme; elle le suivait et le rencontrait partout; elle jetait sur lui ce regard sauvage, armé d'un magnétisme si puissant qu'on ne pouvait le rencontrer sans frissonner, et qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait vu. Puis elle amenait les plus rebelles à ramper à ses genoux, et à une heure voulue, à l'heure qu'elle avait marquée pour son triomphe, elle les emportait dans ses bras, et les rejetait tout tremblants, tout épuisés, et ivres de ses caresses qu'ils ne devaient plus ressentir.

Or, Paul avait voulu Laura, et Laura n'avait point voulu de Paul. Mais le jour où le complot fut tramé pour tuer dans l'âme du jeune débauché le dernier respect qui l'attachait encore aux choses respectables, Laura changea d'opinion sur Paul; ce qu'elle avait refusé à toutes ses instances, elle se promit de le lui donner; et par une bizarrerie digne de cette fille étrange, ce ne fut point pour pervertir la dernière pensée honnête de Paul, mais pour l'y maintenir.

Elle commença donc sa séduction. On était dans la forêt; la chasse était lancée, et, au moment où Paul passait près de Laura en courant au galop et en accompagnant la célèbre Latone, une autre fille d'une beauté parfaite, Laura lui dit :

— Paul, tu es beau aujourd'hui.

Mais Paul était trop habitué aux mœurs de Laura pour n'avoir pas compris que l'heure de son triomphe était arrivée, et il avait décidé que le comble du triomphe c'était d'être désiré par Laura et de ne pas lui céder.

Il la regarda en ricanant par-dessus l'épaule, et lui repartit :

— Ça te passera comme cela m'est passé.

Laura le devina, mais à son tour elle trouva plus de désir en se voyant rebutée, et se précipitant à la poursuite de Paul, elle l'atteignit pendant qu'il galopait à bride-abattue, elle se pencha à son oreille, et, de cette voix stridente et âcre qui vibrait, elle lui dit :

— Paul, Paul, viens. Je voudrais m'enfuir avec toi sur un orage et tomber dans un désert pour y rester une heure avec toi et avec l'immensité de la solitude autour de nous, afin que rien ne pût t'enlever à mon amour.

Ceci est assez fou, n'est-ce pas? mais la voix de cette femme avait quelque chose de frissonnant et d'éperdu, son haleine exhalait la volupté, son œil baisait pour ainsi dire les yeux de Paul d'un regard ivre d'amour.

— Non, s'écria Paul qui se sentit pris du vertige commun; non, dit-il en éperonnant son cheval.

Laura lança le sien :

— Tu vois bien que tu viens, Paul, lui dit-elle tout bas.

Paul se mit à courir comme si la mort le pressait ; Laura courut aussi vite, et se penchant encore plus près de lui, elle répéta :

— Paul, je t'aime.

Paul ramassa tout son courage, retint son cheval le plus brusquement qu'il put, et la laissa passer.

Laura continua sa route, disparut, et l'on entendit dans le bois comme les sauvages hurlements d'une lionne à qui l'on a ravi ses petits.

Paul retourna vers Latone, qui s'arma de cette espèce d'enlèvement pour se faire prier. Son rôle devenait plus facile ; et les autres ayant compris qu'en elle seule était l'espoir du succès, on le laissa aux mains de sa préférée.

Elle sut le refuser assez bien pour se faire désirer, et lui montrer assez bien qu'il pourrait tout obtenir, pour qu'il espérât. Latone n'avait jamais appartenu qu'à des hommes de haute naissance ; c'était quelque chose d'être le premier roturier qui fût entré dans son lit ; c'était surtout beaucoup pour Paul d'humilier Laura. Il s'attacha donc à Latone, et le jeu des adversaires était très-sérieusement engagé quand on rentra au château. Laura arriva plus tard que personne. Elle était calmée, mais à l'altération de ses traits on pouvait voir que ce n'était que par un rude combat contre elle-même qu'elle avait pu arriver à se dominer complétement. Toutefois on ne voyait dans ses traits ni dépit ni orgueil blessé, et, contre son ordinaire, elle paraissait d'une tristesse grave et sévère.

Paul, animé à la défaite de Latone, et plus encore peut-être à l'humiliation de

Laura, poursuivit l'aristocratique Latone avec une ardeur telle, qu'avant le commencement du souper elle lui dit :

— Oui, peut-être, mais à une condition.

— Laquelle?

— Je vous la dirai après souper.

Cette réponse, malgré tout l'attrait que pouvait prêter à cette beauté le grand art de la faire valoir, cette réponse, dis-je, prouve que Latone croyait avoir besoin du secours de l'ivresse et de l'entraînement aveugle de l'orgie pour vaincre les scrupules de Paul; elle eût même craint de lui faire d'avance la condition qu'elle mettait à ses faveurs, de peur que Destrames, prévenu de ce qu'on voulait lui demander, ne se défendît contre les moyens de toute nature qu'on pourrait employer pour le faire succomber.

Cependant, bien décidé à tout accorder, il s'approcha de Laura et lui dit :

— Ne trouves-tu pas Latone d'une admirable beauté ce soir?

— Latone est toujours belle, dit Laura froidement; mais il n'y a pas de femme si belle que cela vaille une infamie.

— Bah! dit Paul en riant, tu trouves que c'est une infamie de te la préférer?

— Pauvre fou, lui dit Laura, tu me préfères à elle, et si je n'étais pas là, tu ne te donnerais pas la moitié de la peine que tu te donnes pour l'avoir.

— Cependant, reprit Paul d'un ton piqué, si j'avais voulu tout à l'heure...

— Oh! tout à l'heure, dit Laura, je croyais encore que tu pourrais comprendre la différence qu'il y a entre une bonne fille qui se donne et une...

— Et une femme qui se vend, dit Paul en ricanant.

— Tu es un sot, Paul, lui dit-elle; Latone a refusé plus d'argent que tu ne lui en donnerais, de gens qui valaient mieux que toi, car tu calcules assez passablement bien le prix de revient de tes caprices. Elle ne te coûtera pas un sou, ell te coûtera ce qui te reste d'honneur.

— Tu es furieuse, Laura, dit Paul, évidemment furieuse, et tu m'injuries. Je calcule mes caprices, ma belle; je ne sais si je les calcule, mais je ne les ai jamais marchandés.

— Tu es si riche que tu paies cher sans que cela te gêne. Mais, crois-moi, si j'étais à vendre, je préférerais l'homme qui me donnerait sa dernière pièce de cent sous à celui qui m'offrirait son premier billet de banque.

— Et c'est pour cela sans doute que tu te jetais tout à l'heure à ma tête?

Laura regarda Paul de cet œil où tous les sentiments prenaient quelque chose de sauvage, et lui répondit :

— Paul, quoi qu'il arrive, à minuit la porte de ma chambre sera ouverte; si tu y viens, tu feras une bonne action.

— Pour toi, ma belle, lui dit Paul.

— Pour toi, malheureux, lui répondit Laura. Mais tiens, vois déjà Latone qui prend ses airs irrités de ce que tu causes si longtemps avec moi. Retourne près d'elle, mais souviens-toi seulement de ce que je viens de te dire.

L'heure du souper arriva, et presque en même temps un orage qui toute la journée avait grondé sourdement à l'horizon, commença à éclater; c'était un bel

accompagnement à l'orgie. Vous ne savez pas peut-être, jeune homme, ce qu'il y a d'excitant dans cette colère de la nature. Les prêtres et les moralistes ont fait d'immenses diatribes pour dire que c'est un sentiment impie et satanique qu donne à l'homme qui entend gronder la foudre cette ardente excitation.

Pour ma part, je n'en crois rien ; mais je crois que l'orage doit nécessairement abattre ou animer ceux qui sont soumis à son influence. Quand les nerfs sont trop frêles, ils restent comme brisés et rompus dans cette atmosphère électrique ; mais lorsqu'ils sont assez sensibles et assez robustes pour supporter ce contact fulminant, on en éprouve une sorte de délire admirable qui fait bondir l'âme, l'esprit, les sens. L'homme est beau dans l'orage ; voyez le marin : quelle ivresse d'intrépidité s'empare de lui quand le vent passe comme un cheval emporté, quand la foudre éclate en feux et en roulements ! C'est l'électricité qui fait tout cela ; il n'y a pas du tout d'impiété.

Or Laura était de ces organisations fortes et sensibles qui vibrent et résistent comme l'acier ; elle se donna toute à l'orgie. Les mots lui venaient comme l'éclair au ciel ; les rires, les cris, comme le tonnerre.

— Elle s'étourdit ! disait-on. Et cependant on essayait de la suivre, et chacun alors jetait aussi son esprit, ses rires, ses cris, dans l'orgie. Le vin ruisselait, les verres tombaient brisés, et Latone, tout entière à sa pensée, employait près de Paul ces séductions que les femmes d'un autre monde n'osent se permettre pour exciter l'amour d'un homme, et que plus tard elles poussent plus loin que les filles les plus perdues pour retenir l'amour qui menace de les quitter.

Et en vérité, mon cher Monsieur, je ne sais pourquoi on fait un si grand mépris de ces façons de séduction. Un œil qui se voile et qui languit, une épaule qui se découvre, des lèvres qui frémissent et appellent le baiser, certes tout cela peut enflammer les sens d'un homme, rendre ses désirs plus impatients, et faire taire la raison. Mais cette séduction n'a qu'une heure de durée, n'a de danger que celui que peut enfanter une minute d'irréflexion ; mais la femme qui, au lieu de cela, veut séduire l'âme et non le corps, qui excite des désirs avides, pervertit les idées du devoir, et soumet l'esprit d'un homme à des tentations funestes, celle-là, fût-elle chaste comme la vierge Diane, me semble mille fois plus coupable et plus odieuse.

Aussi s'étonne-t-on de trouver quelquefois des femmes de mauvaise vie pleines de bons sentiments au sujet de la famille et de la probité ; c'est que l'esprit est resté pur dans un corps perverti. Mais il n'en est pas de même quand l'intérieur est empoisonné, tout devient corrompu en peu de temps.

Pardonnez-moi cette digression, Monsieur ; je reviens à mon récit.

Voilà donc Latone jouant de la prunelle, se plaignant d'une chaleur qui lui ordonne impérieusement d'écarter les plis d'un fichu trop croisé ; voilà qu'en cherchant une meilleure position son genou rencontre le genou de Paul, et ne cherche pas à se retirer ; et voilà que celui-ci lui parle la voix haletante, le corps frémissant, et qu'il lui dit tout bas, ivre de vin et de désirs :

— Latone, je donnerais l'enfer et le ciel et tout ce que vous me demanderez, pour une heure d'entretien avec vous cette nuit.

— Laissez-moi, Paul, car je serais peut-être assez folle pour y consentir, et je serais perdue si on le savait.

— On ne le saura pas, dit Paul, dont tout le monde riait sans qu'il s'en aperçût.

— Et comment ne le saura-t-on pas?

— J'entrerai secrètement chez vous.

— Non, non, la porte de votre appartement est trop éloignée de la mienne, et on nous surveille; il n'y aurait qu'un moyen.

— Lequel?

— A côté de chez moi il y a une grande porte verte, ce me semble. Je m'y glisserai. Donnez-m'en la clef.

Et elle passa sa main sous la table, et prit la main de Paul comme pour prendre la clef. Il tressaillit, mais par un dernier effort il répondit :

— Savez-vous quel est cet appartement?

Laura hésita, et répondit :

— Non.

Cette fille avait admirablement répondu pour réussir; elle avait humilié sa victoire pour la rendre plus certaine. Si elle eût dit : Oui! peut-être Paul eût deviné la vérité, et se fût refusé à être le jouet d'une sorte de pari. Mais avec ce : non! il se dit que Latone avait choisi cette chambre comme une autre, et que le sacrilége n'existait pas, par cela même qu'il n'était pas une condition de la chute.

— Eh bien! dit-il, soit! vous aurez la clef dans cinq minutes.

— Paul, dit Latone, je suis folle, en vérité.... mais il y a si longtemps que je t'aime.

Elle donnait un dernier coup de marteau pour mieux s'assurer de la mauvaise résolution qu'elle avait fait pénétrer dans le cœur de Paul.

Cependant le festin s'était peu à peu monté à un ton d'orgie, et en même temps l'orage éclatait au dehors avec une violence qui avait fini par se faire jour à travers les cris, les chants et le choc des verres de la compagnie bruyante et buvante; et à l'instant où Paul promit la clef, un coup de tonnerre qui fit crier les fenêtres et grincer les vitres suspendit un moment cette bacchanale, et jeta pendant une minute un silence de terreur au milieu de la joyeuse bande.

CHAPITRE XXXIV.

Suite du précédent.

Paul, qui ne passait ni pour poltron ni pour superstitieux, devint pâle et se sentit saisi d'un froid mortel. Son esprit ne pouvait pas admettre que ce coup de tonnerre, arrivé juste au moment où il consentait à une sorte de sacrilége, fût un avertissement providentiel; mais ce que l'esprit se refuse à croire, l'homme le subit et l'éprouve malgré lui par un sens qu'il n'est pas souvent le maître de pervertir autant qu'il le voudrait. Latone fut aussi épouvantée que Paul, mais ce ne fut pas d'une terreur morale, comme lui. De tous ceux qui étaient présents, Laura fut la seule qui jeta un regard de mépris superbe sur cette table tremblante, et avant que personne se fût remis de sa première stupéfaction, elle s'écria :

— Est-ce que les morts sortent de leur tombe pour venir souper avec nous?

Ce mot fut comme un coup d'éperon donné aux mauvaises résolutions de Paul.

Il lui dessinait son rôle de don Juan luttant avec la colère du ciel, et il répondit la voix encore tremblante, mais l'esprit déjà révolté.

— Que les morts viennent! ils seront bien reçus.

Cette sotte bravade n'était pas achevée, qu'on entendit tout à coup des cris perçants partis de la route, sur le bord de laquelle la maison était construite. Les domestiques sortirent pour voir ce qui se passait, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils rapportaient au milieu de la salle du festin une jeune fille évanouie.

Le feu de l'éclair, le fracas du tonnerre avaient épouvanté les chevaux, qui s'étaient brusquement jetés contre une borne et avaient renversé la voiture. Le cocher paraissait mortellement blessé, et on avait tiré la jeune fille évanouie du fond de la voiture.

L'un des terribles viveurs qui se trouvaient là était médecin, et, s'armant d'un couteau, il coupa en peu d'instants les lacets, les cordons, qui retenaient les vêtements de cette jeune fille, de façon que ses épaules étaient nues pendant qu'on lui faisait respirer des sels.

Une des convives de cet aimable repas s'approcha, et après avoir contemplé la jeune fille elle se mit à crier par-dessus l'épaule :

— Dites donc, vous autres, en voilà des appas numéro un.

Tous les yeux se tournèrent avec une avidité sauvage vers ce beau corps évanoui, et alors commença un examen effrayant. Quelques-unes de ces femmes les plus curieuses, c'étaient des femmes, voulurent porter la main sur cette peau blanche et fine; mais Laura se jetant au-devant d'elles, s'écria :

— Monsieur Paul Destrames, laisserez-vous insulter chez vous une malheureuse femme mourante?

— Eh bien, dit Paul, qu'on la porte dans une chambre, et que le docteur la soigne.

— Il n'y a pas de chambre de libre, dit un domestique.

— Tu mens, dit Laura; il y a l'ancienne chambre de la mère de ton maître.

Paul s'était avancé pour voir celle qui était ainsi protégée par Laura. Il y avait dans ces vêtements en désordre, dans ce visage comme frappé de mort, mais sur lequel n'avait passé aucune passion, dans la pureté intacte de ces formes si belles et si suaves, une preuve irrécusable que c'était là quelque jeune fille d'un monde élevé, et sans doute de mœurs vierges. La dernière étincelle d'honnête pudeur qu'il avait encore en lui éclaira tout à coup le cœur de Destrames, et il dit rapidement : — Oui, oui; portez-la dans la chambre de ma mère.

— Merci, Paul, lui dit Laura.

Tandis que Latone, qui s'était approchée, lui dit tout bas : — En ce cas, jamais.

— Eh bien, dit Laura tout bas à Paul, quand tu voudras.

C'était miraculeux que ce duel de deux filles se jetant à un homme, l'une pour le salir, l'autre pour le sauver.

Prenant elle-même la jeune fille dans ses bras, avec le docteur, elle l'enleva, se fit ouvrir cette chambre, et déposa la pauvre évanouie sur un divan, pendant qu'on préparait un lit. Le docteur était resté avec Laura et la malade, et une femme de charge qui arrangeait la chambre. Bientôt l'inconnue donna quelques

signes de son retour à la vie, et on la coucha dans un état de faiblesse accablante et presque de délire, tant avait été violente l'émotion qu'elle avait éprouvée.

Le docteur quitta la chambre pour aller soigner le cocher qui n'était pas revenu à lui, et l'on avait relevé la voiture; mais on n'avait pu s'emparer des chevaux, qui ayant brisé le timon en éclats s'étaient échappés.

Cependant, cet accident avait complétement arrêté l'essor de l'orgie, et malgré les efforts de quelques-uns des plus intrépides, le souper languissait, quoique le docteur eût pris soin de venir rassurer la société sur le sort de la jeune personne.

Latone furieuse regardait Paul avec un regard de souverain mépris, et celui-ci, revenu de son bon premier mouvement, cherchait à regagner le terrain qu'il avait perdu; mais Latone restait inabordable. Je ne puis dire si Paul n'eût pas poussé jusqu'à la dernière folie les sacrifices que Latone eût pu exiger de lui, si les plaisanteries dont il était l'objet ne l'eussent enfin averti de la vérité. Il reconnut pourquoi il avait trouvé si facile cette haute fille jusque là inaccessible, et en se rappelant les paroles de Laura avant le souper, en les mettant à côté de ce qu'elle venait de faire et de lui dire, il se demanda par quel intérêt cette Laura avait voulu se mettre entre lui et l'infamie qu'on voulait lui faire commettre, et cette réflexion l'amena à faire sur sa propre vie un retour, dont il semblait que ce ne dût pas être le moment.

Mais ce n'est pas une chose sans exemple que le remords se soit fait jour dans le cœur de l'homme égaré, à l'instant où il semble être arrivé à l'étouffer pour jamais, et de même il nous arrive quelquefois par ceux-là qui paraissent le plus incapables de l'appeler. « Suis-je donc au-dessous de cette frénétique dévergondée? se dit-il: car elle a eu plus de respect que moi pour mes souvenirs, plus de respect pour l'innocence d'une jeune fille inconnue, un sentiment plus naturel des simples devoirs de l'hospitalité la plus vulgaire. »

En se disant cela, Paul chercha Laura, et ne la voyant pas, il demanda à un domestique ce qu'elle était devenue; on lui répondit qu'elle était demeurée près de la malade pour la soigner. A cette réponse, toute la table se mit à rire et à pousser des bravos furieux. Une même idée avait frappé toute cette bande de libertins éhontés, et ce fut à qui rirait avec fureur de Laura garde-malade, de Laura sœur de charité, de Laura faisant sans doute de touchantes prédications à l'intéressante blessée, priant au pied de son lit, etc., etc.

Il y a un certain monde où l'odieux des suppositions tient lieu d'esprit, et une fois que la conversation fut sur ce ton, elle ne s'arrêta plus. Paul voulut défendre Laura, mais il fut hué. Si le vice déteste la vertu chez les gens qui en ont l'habitude, il exècre encore plus les bons sentiments qui se rencontrent par hasard chez ceux qui lui appartiennent d'ordinaire.

Paul alarmé de cette clameur de haro contre Laura, et revenu à des idées d'hospitalité plus graves, voulut savoir ce qui en était; il leva le festin, et gagna furtivement l'appartement où on avait déposé la blessée. Le cocher, quoique revenu à lui, n'avait pu donner encore de renseignements sur ce qu'était sa maîtresse, et Paul désirait l'apprendre.

Au moment où il pénétra dans l'appartement assez doucement pour pouvoir

surprendre Laura, il la vit debout près du lit et donnant à la malade quelques cuillerées d'une boisson ordonnée par le docteur.

Aussitôt une voix faible murmura doucement :

— Où suis-je, Madame, et que m'est-il arrivé?

— Rien de bien grave, Mademoiselle; votre voiture a versé, vous vous êtes évanouie et l'on vous a transportée ici.

— Et où suis-je?

Laura hésita et répondit : — Dans une maison où aucun soin ne vous manquera jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans votre famille.

— Je suis sans doute chez vous, Madame?

— Non, Mademoiselle; mais ne vous fatiguez pas ainsi à parler.

— Un seul mot encore... Jacques le cocher?

— Il est beaucoup plus grièvement blessé que vous, mais il a été soigné avec une égale attention.

— Avez-vous eu l'obligeance de faire prévenir ma famille?

— Pardon, Mademoiselle, lui dit Laura, mais on n'a pu interroger votre cocher; vous-même, jusqu'à ce moment, vous avez à peine pu prononcer quelques paroles, sans doute M. Destrames ignore encore qui vous êtes.

—M. Destrames! s'écria la jeune fille en se relevant sur son séant, je suis chez M. Destrames?

— Oui, Mademoiselle.

— Mon Dieu, reprit la blessée, d'un air effrayé et en joignant les mains, qui êtes-vous donc, Madame?

Laura ne répondit pas et reprit après un moment de silence :

— Vous connaissez M. Paul Destrames?

— Non... oh! non... dit la blessée en regardant avec terreur autour d'elle, je ne le connais pas, mais mon père le connaît... mon père qui ne permettrait pas qu'on m'insulte...

Elle s'arrêta et dit tout à coup...

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fait prévenir ma famille?

— Je vous ai déjà dit que rien n'avait pu nous apprendre votre nom... et, si vous vouliez bien me le dire, je ferais avertir sur-le-champ monsieur votre père, qui pourrait venir vous chercher.

La malade parut se rassurer un peu. Laura lui dit doucement :

— Veuillez me dire votre nom?

On eût dit que cette jeune fille craignait de prononcer son nom innocent dans cette maison perdue, et elle répondit : — Mon père s'appelle M. Stillar.

— M. Stillar! fit Laura avec un mouvement d'effroi, vous êtes la fille de M. Stillar?

— Notre maison est à une lieue d'ici, à gauche.

— On doit connaître ici la maison de M. Stillar, Mademoiselle : je vais avertir M. Destrames pour qu'il donne des ordres afin qu'on aille prévenir votre famille.

— Oh! merci, Madame, merci, et il enverra tout de suite, n'est-ce pas?

— Sur-le-champ, Mademoiselle, il enverra sur-le-champ.

Puis elle ajouta :

— M. Destrames est moins méchant qu'on ne vous l'a dit peut-être.

— Il ne viendra pas, n'est-ce pas? il ne va pas venir!

— M. Destrames sait trop bien les convenances pour se présenter ici sans votre permission. Je vais aller le prévenir.

— Vous sortez?... reprit Clarisse Stillar, avec une nouvelle épouvante. Oh ne me laissez pas seule, Madame, appelez... mais ne me laissez pas seule, je vous en supplie...

— Mais que craignez-vous donc?

— Si M. Destrames ou quelques-unes de ces femmes indignes qui sont toujours chez lui, venaient ici, oh! Madame, j'en mourrais de frayeur!

Paul entendait tout cela et n'était pas du tout charmé de la terreur qu'il inspirait à mademoiselle Stillar (car cette terreur n'avait pas la poésie de la craiute que peut inspirer un Lovelace ou un don Juan, c'était à peu près celle que l'on a d'un portefaix ivre); Paul, dis-je, ne fut pas fâché de voir Laura forcée de se défendre à son tour, et s'attendait à quelque réponse aigre et inconvenante. Mais il fut très-étonné d'entendre Laura répondre du ton le plus calme :

— Ne craignez rien, Mademoiselle, il n'est pas homme à permettre qu'aucune personne capable de vous manquer de respect vienne près de vous. Vous êtes ici dans la chambre qu'occupait jadis sa mère et qui ne s'est jamais ouverte que pour vous, et ce pieux souvenir vous protégerait, quand même votre position ne vous protégerait pas. D'ailleurs, si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai près de vous.

— Oh oui, Madame, revenez le plus tôt possible, dit Clarisse.

Paul, curieux d'observer ce qui allait arriver, et fort surpris du langage et des façons de Laura, la laissa passer dans le petit salon non éclairé où il se tenait caché et regarda ensuite par la porte ouverte ce que ferait la jeune fille. Elle tenait les mains jointes sur sa poitrine, et un léger murmure échappé de ses lèvres lui apprit qu'elle priait.

Presque au même instant il entendit confusément, au rez-de-chaussée, le bruit de voix qui se disputaient, et bientôt il entendit ces voix approcher tandis que Laura criait avec emportement : — Mais où est-il donc?... Paul... Paul...

Ce bruit commençait à gravir l'escalier, et il entendit d'un autre côté la voix de Clarisse murmurer avec effroi : — Oh! mon dieu, qu'est cela?

Il quitta aussitôt l'appartement, et, descendant comme s'il était sorti de chez lui... il courut vers l'escalier.

— Messieurs, s'écria-t-il, vous oubliez qu'il y a quelqu'un de malade ici et qu'il n'est pas convenable de faire un pareil vacarme.

— Personne ne l'oublierait ici, reprit Laura, si vous ne l'eussiez vous-même oublié, Paul! Cette jeune personne est la fille de M. Stillar : envoyez-le prévenir pour qu'on vienne la chercher, car plus tôt elle partira, mieux cela vaudra.

— Diable! fit Paul, que cette réprimande publique avait irrité, tu prends un grand intérêt à la vertu de cette jeune fille.

— Tu te trompes, Paul, reprit Laura qui le tutoyait au hasard, comme beaucoup d'autres, sans autre raison que l'excessive liberté de langage qu'on se permettait avec elle. — Tu te trompes, reprit-elle, la vertu de cette jeune fille n'a rien à craindre ici; vous ne pourriez y attenter que par la violence, et vous avez tous trop peur des galères pour le faire. Mais si elle recevait la moindre insulte dans la maison, Paul, tu serais deshonoré, et c'est à quoi je pense.

On cria, on hurla, mais Laura s'échappa et retourna dans l'appartement où était Clarisse; puis elle en ferma toutes les portes, du moins toutes celles qui donnaient à l'intérieur. Paul fut honni au milieu des rires et des cris, pour s'être laissé morigéner par Laura, et toute cette bande, ne voulant pas abandonner si tôt la partie, retourna dans les salons où s'organisèrent des tables de jeu.

Destrames écrivit un mot à M. Stillar, fit partir un de ses domestiques à cheval et retourna dans le salon; il était triste, soucieux, et si préoccupé qu'il ne remarqua point à son arrivée une sorte de conciliabule tenu dans un coin du salon.

On y tramait une réception pour M. Stillar; on se promettait de rire aux dépens du gros banquier, on voulait forcer Paul à rompre tout à fait avec ce monde qui eût pu l'empêcher d'être aussi complétement dévoré qu'il devait l'être. Donc pour ne pas alarmer Destrames sur ces projets cachés, on prit un air plus calme. On parla bientôt de se retirer chacun chez soi, et les joueurs seuls demeurèrent dans le salon. Ils proposèrent à Destrames une partie de wisth, mais celui-ci refusa et remonta immédiatement chez lui.

aul demeurait dans l'appartement de son père, et cet appartement avait intérieurement une porte de communication avec celui où se trouvait Clarisse. Paul était surtout curieux d'écouter Laura. La honte de la vie qu'il menait le gagnait avec une singulière rapidité, et certes il eût fait tout ce qui était convenable pour protéger Clarisse, mais il éprouvait une sorte d'humiliation à être ramené à de meilleurs sentiments par une fille aussi perdue que Laura. Cependant elle l'avait défendu vis-à-vis de mademoiselle Stillar, elle avait parlé de lui de manière à atténuer la peur qu'il inspirait à cette jeune fille. Était-ce un projet arrêté? était-ce un caprice du moment? c'est ce que Paul voulut savoir, et c'est pour cela qu'il se glissa de nouveau dans un cabinet attenant à la chambre où se trouvaient Clarisse et Laura.

Il craignit d'être arrivé trop tard, car un profond silence régnait dans la chambre. Il chercha à voir et ne put y parvenir d'abord, mais enfin, s'étant glissé doucement jusqu'à la porte, il vit mademoiselle Stillar qui paraissait dormir tandis que Laura, à genoux au pied du lit, la tête enfoncée dans les couvertures, semblait en proie à une vive agitation. Au moment où il allait essayer de pénétrer tout à fait dans la chambre, il entendit Clarisse s'agiter doucement et dire :

— Quelle heure est-il, Madame?

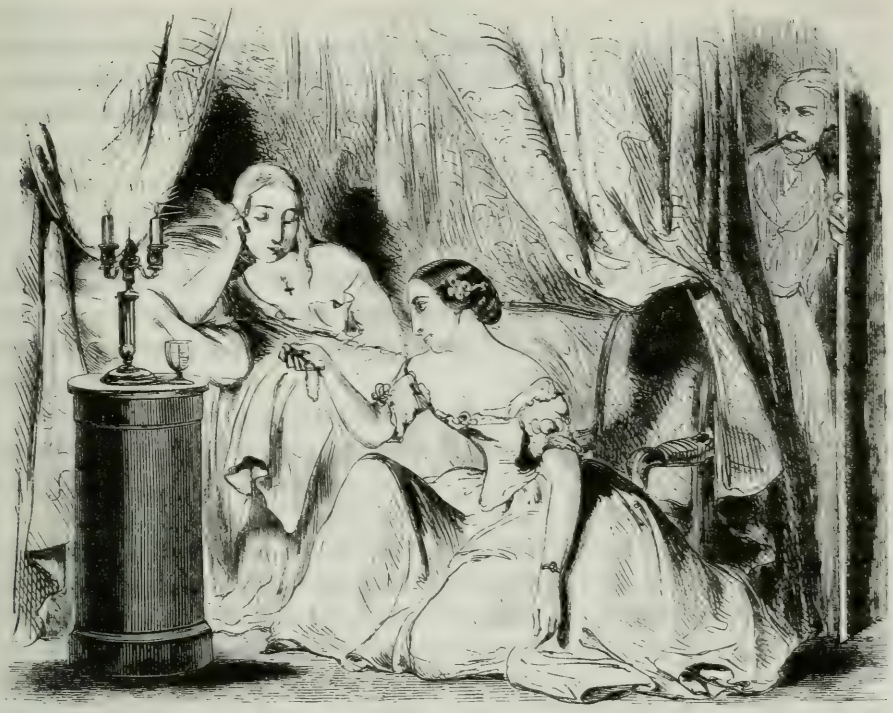
Laura tira de sa ceinture une de ces montres grandes comme l'ongle, qui semblent des chefs-d'œuvre de mécanique à l'usage des fées.

— Il est minuit et demi, Mademoiselle, lui dit-elle.

— Oh! le charmant bijou! reprit la jeune fille, permettez que je le voie.

Laura le lui remit.

— Où avez-vous trouvé une montre pareille, dites-le moi, je vous en prie, pour que je m'en achète une?



— Ce n'est pas une montre française, et vous en chercheriez vainement une semblable; mais puisque celle-ci paraît vous plaire, permettez-moi de vous l'offrir.

— Excusez-moi du sot désir que j'ai montré, Madame, reprit Clarisse toute confuse; je ne puis ni ne veux accepter.

— Je suppose, lui dit Laura, que la valeur de ce bijou n'entre pour rien dans votre refus, car, à un certain degré de fortune, c'est peu de chose que ce qui se paie avec quelque argent; il n'est précieux que par sa rareté. C'est pour cela que je vous prie de l'accepter.

— Merci, Madame, lui dit Clarisse, cette rareté même lui prête une grande valeur indépendamment de toute autre, et ce serait vouloir abuser d'un mot qui m'est échappé que d'insister pour me faire accepter ce bijou.

— Eh bien! lui dit Laura, je vais calmer votre scrupule. Cette montre vous plaît et cette croix que vous portez me fait envie, faisons un échange... ce sera un souvenir entre nous.

Clarisse voulut résister, mais Laura y mit tant de bonne grâce, tant d'empressement, que la jeune fille céda.

— Où diable veut-elle en venir avec cette jeune fille? se dit Paul.

— Pourquoi me demandiez-vous l'heure, Mademoiselle?

— Pour savoir si ma mère pourrait être bientôt avertie, car elle doit être cruellement inquiète de ne pas m'avoir vu arriver, me sachant partie.

— Pardon, dit Laura, mais comment se fait-il qu'on vous laisse ainsi voyager seule?

— Oh! mon Dieu, ce n'est pas un voyage. J'étais allée ce matin à Retz chez ma grand'mère et je devais la ramener ce soir. Elle s'est trouvée indisposée et a voulu à toute force que je retourne à la maison, car maman m'avait bien fait promettre de revenir.

— Madame votre mère connaît sans doute M. Destrames?

— Je ne sais pas : mais j'en ai entendu parler à mon père.

— Et qu'en disait-il?

— Il y a un an, il paraissait encore le plaindre; mais depuis qu'il est venu s'établir ici, il dit, et je ne sais comment il l'entend, que c'est un homme perdu.

— Pas encore, Mademoiselle, dit Laura, pas encore, et peut-être êtes-vous venue assez à temps pour le sauver?

— Moi? Madame, lui dit Clarisse.

— Vous... oui, vous. Mais, tenez, voulez-vous me permettre de vous demander une grâce?

— Assurément!

— Si jamais M. Destrames, qui sans doute se croira obligé d'aller s'informer de votre santé; si, dis-je, il se présente jamais dans votre maison, ne l'accueillez pas comme un homme perdu. Les gens du monde sont plus souvent coupables des derniers égarements d'un homme que ceux qui ont excité ses premières fautes. Tout homme bien né a dans le cœur une heure de repentir ou de honte qui le ramène dans les chemins d'où il n'aurait jamais dû sortir. Si le monde, au lieu de le recevoir avec des airs de dédain et de mépris, au lieu de lui imposer une sorte de pénitence humiliante, ne lui demandait pas un compte si rigoureux de son passé et ne l'abaissait pas sous le poids des fautes qu'il a commises, peut-être beaucoup de ceux qui se perdent à tout jamais reviendraient-ils à une meilleure conduite.

— Je ne sais s'il en serait ainsi pour M. Destrames, répliqua Clarisse, mais il me paraîtrait souverainement injuste qu'on traitât également bien celui qui a bien fait et celui qui n'a que de mauvaises actions dans sa vie.

— Pourquoi donc, Mademoiselle, dit subitement Laura, vous a-t-on enseigné que l'indulgence et le pardon des injures sont des vertus? Est-ce pour les renier au jour où l'on pourrait en faire une utile application?

— Vous avez peut-être raison, Madame, répondit Clarisse d'un ton craintif, mais je ne crois pas que l'accueil que je puis faire à M. Destrames, si par hasard je le rencontrais jamais, puisse avoir sur lui l'influence que vous supposez. D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire : si de bons conseils pouvaient le ramener, il me semble que, d'après ce que vous m'avez dit, il eût dû en recevoir de vous, qui eussent dû suffire à sa conversion.

— Mademoiselle, repartit Laura d'un ton confus et chagrin, ce ne sont pas des conseils qu'on donne à un homme comme M. Destrames; il sait aussi bien que

personne où est la bonne et la mauvaise conduite, car il n'y a que les innocents qui pèchent par ignorance. Mais ce qu'il faudrait à M. Paul, ce serait une espérance; ce serait de reprendre confiance en lui-même; ce serait un sentiment qu'une personne comme vous pourrait seule lui inspirer.

Clarisse comprit sans doute ce que voulait lui dire Laura, car elle ne répondit pas, et, après un moment d'attente, elle lui dit :

— Laissons ce sujet, Madame; si ma mère juge à propos de recevoir M. Destrames, je serai avec lui comme elle me l'ordonnera; voilà tout..... Ce n'est pas l'hospitalité qu'il m'a accordée, et que j'eusse trouvée chez le premier paysan venu, qui peut devenir pour moi une obligation bien impérieuse. Si donc, Madame, j'emporte un bon souvenir de cette maison, ce sera celui de vos attentions délicates pour moi; ce sera celui de l'empressement avec lequel vous défendez vos amis : je n'en veux pas d'autre, et, si vous voulez être tout à fait excellente pour moi, ne me parlez plus de M. Destrames. Je voudrais pouvoir oublier que je suis entrée dans cette maison.

Laura se tut, et se demanda comment cette jeune fille ne s'étonnait pas de la voir, elle, dans cette maison, et, curieuse à l'excès de toute sensation même pénible, elle reprit après un assez long silence :

— Oubliez que vous êtes entrée dans cette maison, Mademoiselle, et tâchez de ne vous souvenir de personne. M. Destrames, et si je prononce son nom, ce n'est que pour répéter ce que vous en avez dit, M. Destrames vous a accordé l'hospitalité comme l'eût fait un paysan; je vous ai servie, Mademoiselle, comme l'eût fait une servante : quelques louis à M. Destrames et quelques pièces de monnaie à moi, et nous serons payés ce que nous valons.

— Oh! Madame, Madame, s'écria Clarisse confuse, en quoi ai-je pu mériter de vous le reproche d'une pareille dureté?

— Mais enfin, Mademoiselle, lui dit Laura, vous qui éprouvez une si vive horreur à la pensée d'être entrée dans cette maison, vous ne pouvez qu'avoir encore plus d'horreur d'une femme qui s'y trouve.

Clarisse parut moins interdite de ce qu'avait dit Laura que celle-ci ne s'y attendait, quoiqu'elle fût évidemment embarrassée ; cependant elle reprit bientôt après : — Je vous connais, Madame.

— Vous me connaissez! s'écria Laura avec une sorte d'épouvante.

— Oui, Madame; souvent je vous ai vue à l'Opéra, et souvent aussi j'ai entendu parler de vous.

— De moi, Mademoiselle? Et qu'en disait-on?

— Je ne sais si je dois vous le répéter.

— Osez, osez, lui dit Laura en reprenant l'accent sauvage de sa voix.

— C'est ma mère à qui je l'ai entendu dire, reprit timidement Clarisse.

— Eh bien, que disait votre mère?... reprit Laura en respirant péniblement.

— Si j'étais forcée de fuir, je confierais ma fortune à Laura ; si elle me promettait de la protéger, je lui confierais ma fille... mais si j'étais homme...

— Assez, assez..... dit Laura en éclatant en larmes..... je sais ce qu'elle a pu ajouter. Bonne et sainte Stéphanie, reprit-elle..,

Les sanglots l'étouffaient. Elle se leva du siége qu'elle occupait près du lit de Clarisse, se jeta sur un divan, contraignant à peine une douleur qui semblait prête à la briser, et elle murmura avec un transport désespéré :

— Oh! si je pouvais être une honnête femme!...

Ces mots, que Clarisse n'entendit pas, étaient à peine prononcés, que l'on entendit, à l'étage inférieur, un tapage horrible, et en même temps des chœurs d'hommes et de femmes chantant à tue-tête :

Honneur! honneur;
A monseigneur,
Gloire et bonheur, etc., etc.

Puis les portes s'ouvrirent, et un moment de silence s'établit... Mais presque aussitôt les cris recommencèrent, et le chœur reprit :

Heureuse mère!
Ton enfant...
T'attend.
Ran tan plan.

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à la chambre, mais le bruit, les chants, les cris se firent entendre. — Oh! s'écria Laura comme inspirée, si c'était votre mère...

Et elle sortit comme une lionne de la chambre.

En effet, c'était madame Stillar qui venait chercher sa fille, et qui avait à peine mis le pied dans l'antichambre qu'elle fut accueillie par les vociférations de cette bande de forcenés.

Paul comprit la crainte de Laura, et il hésita un moment. L'insulte était faite, et, quoi qu'il pût tenter pour la réparer, il l'avait laissée commettre, et c'était assez pour le déshonorer. Paul était un de ces malheureux pusillanimes et entêtés qui se laissent aller à la force des faits accomplis, et qui ensuite y persévèrent avec un aveuglement qu'ils prennent pour du caractère.

Cependant il s'épouvanta de sa lâcheté, et, oubliant qu'il s'était tenu caché jusque-là, il traversa rapidement la chambre où était Clarisse, qui poussa un cri en le voyant, et il s'élança dans la salle à manger, où était déjà Laura couvrant, pour ainsi dire, madame Stellar de son corps, tandis que les autres femmes couvraient madame Stellar de quolibets accompagnés des gestes les plus grossiers. Cet aspect donna tout à coup à Paul la résolution qui lui avait manquée jusque-là... Il se mit à son tour entre toutes ces furies et Laura, et s'écria d'une voix tonnante :

— Messieurs... Messieurs.., ici...

Parmi les hommes qui se tenaient en arrière, quelques-uns s'échappèrent en riant, d'autres s'avancèrent, les plus déshonorés, d'un air de bravade,

— Ceux qui se cachent comme ceux qui se montrent, s'écria Paul, sont tous également des lâches.

Quelques-uns marchèrent sur Paul.

— Je vous préviens, leur dit-il, que je considère le moindre geste de la part d'étrangers chez moi comme une tentative d'assassinat, et que je fais tirer sur vous par mes domestiques, comme sur une bande de brigands. Demain je traiterai comme des hommes d'honneur ceux qui voudront venir me rendre compte de

leur conduite, ou me demander compte de la mienne. Quant à présent, je vous chasse tous de chez moi.

— A une pareille heure! Par un temps si affreux! s'écria Latone.

— Il est ivre ou fou, dit un de ces messieurs.

— Ivre ou fou, repartit Paul exaspéré, si l'un de vous est encore ici dans un quart d'heure, je le fais chasser à coups de fouet.

— Monsieur Paul Destrames, dit l'un des convives, ceci vous coûtera cher.

— Pas un mot, s'écria Paul en sonnant violemment, pas un mot ce soir; demain je serai à Paris. Je vous le répète, dans un quart d'heure vous serez chassés comme des chiens.

Paul était pâle, ses yeux étaient injectés de sang; et les plus prudents, jugeant qu'une résistance quelconque pourrait le pousser à un crime ou à une folie, s'écrièrent: — Partons, partons. A demain, monsieur Destrames.

Tout le monde se retira, et l'on ordonna que les voitures de ceux qui en avaient amené au château fussent immédiatement attelées. Paul demeura seul.

En effet, pendant que cette scène se passait, Laura avait entraîné madame Stillar, et celle-ci, la tête perdue, épouvantée de l'idée que sa fille était demeurée une partie de la nuit dans cette maison, jeta un manteau sur les épaules de sa fille, l'emmena à moitié nue jusqu'à sa voiture qui l'attendait à la grille, et repartit si rapidement que personne ne s'était aperçu de sa disparition.

Paul, demeuré seul et encore tout ému de la violente scène qu'il venait de faire, laissa se passer quelques minutes afin de se remettre un peu, et pensa qu'il devait aller faire à madame Stellar des excuses qui pouvaient être aussi humbles que possibles après la réparation presque exagérée qu'il avait faite. Dans ce but, il monta dans l'appartement où il la croyait encore, et le trouva vide.

Madame Stellar était partie sans qu'il pût s'expliquer avec elle, sans peut-être avoir été témoin de la démonstration qu'il avait faite pour la protéger. Il pouvait donc en résulter qu'il resterait vis-à-vis d'elle accusé de l'avoir laissé injurier de la façon la plus indigne, et exposé cependant à la vengeance que ceux qu'il appelait une heure avant ses amis voudraient tirer de lui.

Cette pensée n'irrita point la colère qu'il avait ressentie, mais lui inspira ce qu'on appelle de l'humeur quand cette disposition demeure à un degré assez calme, mais qui voudrait un autre nom lorsqu'elle arrive à une sorte de rage mécontente, brusque, et qui prend tout à mal.

C'est sous l'influence d'un pareil sentiment que Paul sortit de l'appartement de sa mère, fermant les portes à les briser, et serrant les poings de colère. Il allait rentrer chez lui, lorsqu'en traversant un couloir il rencontra d'abord Latone qui descendait et qui lui dit d'un ton insolent: — Adieu, monsieur Paul. Quand vous épouserez mademoiselle Stillar, n'oubliez pas de m'inviter à la messe.

La plaisanterie était assez bête pour que Paul dédaignât d'y répondre; mais Latone, furieuse de ce silence, ajouta:

— Sans doute Laura sera la première demoiselle de la noce... et je désire être la seconde.

Paul ne répondit pas davantage, mais il se souvint de Laura. Il allait se rendre

chez elle, lorsque les portes des diverses chambres qui donnaient sur ce long corridor s'ouvrirent successivement : chacun partait. Paul ne voulut pas avoir l'air d'éviter ceux qu'il avait si insolemment chassés; il demeura donc debout immobile à l'angle de l'escalier, les bras croisés, la tête insolemment penchée sur l épaule, répondant négligemment à tous les adieux menaçants qu'on lui adressait par ces seuls mots :

— Demain, Messieurs, nous aurons le temps de causer à notre aise.

De cette façon il put compter avec plus de sang-froid le nombre d'ennemis contre lesquels sa vie était engagée, car ce devait être un duel contre tous ceux qu'il avait traités avec ce mépris et cette brutalité; il en avait déjà compté neuf, lorsque l'un d'eux s'arrêta devant lui :

— Monsieur Destrames, lui dit-il, je n'étais ni de ceux qui ont comploté l'insulte faite à madame Stillar, ni de ceux qui l'ont si brutement *exécutée;* songez bien que je ne me battrai avec vous que parce que vous avez indistinctement chassé tous ceux qui étaient dans votre maison. Vis-à-vis des autres, vous êtes l'insulté : envers moi, vous êtes le provocateur, et...

— Et vous vous réservez le droit de choisir les armes, n'est-ce pas, Monsieur? c'est là que vous vouliez en venir, n'est-ce pas, Monsieur? dit Paul. Pauvre spadassin que celui qui n'a de courage que l'épée à la main, parce qu'il se croit un habile tireur!

— Monsieur, c'est une nouvelle insulte, reprit l'autre.

— Monsieur, c'est pour vous assurer mieux que vous ne l'aviez le droit de choisir vos armes, dit Paul en ricanant.

— Vous ne serez peut-être pas si plaisant sur le terrain, reprit le duelliste.

Quelques-uns de ceux qui sortaient s'étaient arrêtés pour écouter cette discussion.

— Messieurs, leur dit Paul en se tournant vers eux, pour tous les dîners que je vous ai donnés et tous les piques-niques dont j'ai seul fait les frais, j'espère qu'il y en aura un de vous assez reconnaissant pour me tuer avant que je n'arrive à ce duel. Ce serait le comble de l'ignominie que de mourir de sa main.

Un autre, qui avait honte de ce qui s'était passé, lui répondit tristement :

— Paul, c'est une affaire déshonorante pour nous tous... et le sang qui sera versé ne lavera pas la honte.

— Tant pis pour vous, Messieurs. Du reste, si tu veux me tuer, Jules, j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre.

Le sentiment qui s'était emparé de Paul lorsqu'il avait trouvée vide la chambre où il croyait rencontrer madame Stellar avait pris, à mesure qu'il avait vu pour ainsi dire passer devant lui les chances de la mort, une exaltation sauvage et un délire frénétique.

— A demain la mort, se disait-il; mais cette nuit me reste, cette nuit sera marquée par quelque chose de furieux. Si je mettais le feu à mon château, se disait-il, si je me brûlais sur ses ruines comme Sardanapale, on m'arrêterait peut-être, et je ne veux pas fuir devant ce tas de bravaches... Enfer et ciel! murmurait-il en cherchant dans ces mots une inspiration pour faire quelque chose de diabolique. Je ne veux pourtant pas me faire tuer ainsi sans laisser de moi un souvenir qui ébranle Paris durant quelques jours.

Peut-être que si quelque expédient se fût présenté à Paul dans ce moment de frénésie, la pensée et la discussion de ce qu'il voulait faire l'aurait peut-être calmé; mais l'impossibilité où il était de faire quelque chose d'une extravagance supérieure l'irrita encore, et il se mit à dire :

— Oh! cette fille que le hasard a jetée ici, si je la tenais, je la renverrais demain à sa famille, déshonorée, souillée, perdue, morte.

Dans les transports de cette rage indicible, il se cramponna aux barreaux de la rampe de l'escalier qu'il n'avait pas quitté, et se mit à crier :

— Oh! je tuerais quelqu'un... je tuerais...

— Tu pourras tuer tout ce que tu voudras demain, lui dit Laura qui était seule debout devant lui.

— Laura! cria-t-il, Laura!... Ah! pardieu, je tiens mon démon ou ma victime... Tu vas me dire...

— Entrons chez toi, lui dit Laura; nous y serons à l'abri des domestiques qui pourraient te troubler dans le dessein que tu médites.

Cette façon d'être de Laura, la douceur avec laquelle elle parla à Paul, n'avaient sans doute d'autre but que de lui faire quitter cette place; elle réussit, et il la suivit.

Elle l'entraîna dans la chambre de sa mère, ferma soigneusement toutes les portes derrière elle, jeta pour ainsi dire Paul sur un fauteuil et lui dit brusquement.

— Maintenant, dis-moi ce que tu veux faire.

Paul se releva tout à coup, il regarda alternativement Laura et ce lit que venait de quitter cette pure et jeune fille; le lit de sa mère, cet asile qu'il n'avait pas encore déshonoré, et il se dit si ce ne serait pas une digne couronne à toutes ses folles orgies que la profanation du lit maternel encore tout chaud de la fièvre d'une belle et pure enfant. Il prit Laura par la main, et sans lui adresser une parole, il voulut l'entraîner vers l'alcôve. Laura le repoussa avec cette vigueur qui pouvait lutter contre les efforts de l'homme le plus déterminé et lui dit en souriant dédaigneusement :

— Tu es fou, Paul, c'est trop ou ce n'est pas assez.

— Tu as raison, repartit Paul, ce n'est pas assez.

Il se laissa alors retomber sur le siége qu'il venait de quitter, et pressant avec fureur sa tête entre ses mains, il s'écria :

— Mais, que faire, mon Dieu, que faire?...

— Écoute-moi, lui dit Laura, je vais te dire ce que j'ai fait, moi, pour satisfaire une vengeance, et tu jugeras après de ce que tu dois entreprendre pour la tienne.

Paul Destrames haussa les épaules et repartit :

— O mon Dieu, je sais ce que tu vas me conter, quelque femme dont tu as perdu la vie, quelque homme que tu auras poussée à sa ruine, quelque infamie de fille publique; je n'en veux pas.

— Paul, répliqua Laura, ce qui a suffi à la vengeance de Laura, née marquise de Nassusse, peut suffire à M. Paul Destrames, fils d'un financier, qui n'a pas été banqueroutier par cela seul qu'il était avare.

Paul avait de trop bonnes raisons de haïr et de mépriser son père pour relever l'injure qui venait d'être faite à sa mémoire; d'ailleurs il avait été frappé d'une véritable surprise en entendant Laura se déclarer marquise de Nassusse.

— Toi, lui dit-il, tu es une fille noble, une femme de grande naissance, et tu as pu descendre à ce que tu es maintenant!

— Oui, repartit Laura d'un ton ironique, mais je me suis vengée. Oui, je vis dans la fange, mais tout une famille vit dans le désespoir, la misère et la honte pour m'avoir insultée. Oui, je souffre les tortures de l'enfer, mais personne ne le sait, et j'éclabousse en passant le déshonneur, la pauvreté et le désespoir que j'ai créés toute seule. Je me suis vengée, comme on se venge quand on est fort, en mettant le pied jusqu'à la cheville dans la boue, le bras jusqu'au coude dans le sang; si tu veux savoir mon histoire je vais te la conter; tu en profiteras pour m'imiter ou peut-être pour renoncer à tes projets.

— Jamais, jamais, s'écria Paul épouvanté de ce qu'allait lui dire Laura, mais qui, par vanité, voulait paraître à la hauteur de cette sauvage énergie ; jamais, jamais, répéta-t-il, je ne renoncerai à ma vengeance : dis-moi la tienne, pour que j'en invente une encore plus cruelle.

Laura baissa un moment la tête, une émotion douloureuse parut la dominer tout à coup, et elle reprit plus doucement :

— Paul, tu es un enfant et un fou, personne ne t'a encore fait de mal...

— Et ce soir, s'écria Paul en frappant du poing sur le bras de son fauteuil.

— Ce soir même, reprit Laura, personne ne t'a fait le mal qui ne se répare jamais...

— Ne m'ont-ils pas déshonoré! s'écria Paul, et n'est-ce pas là un mal irréparable!

Laura secoua la tête avec une expression de douleur profonde.

— Tu jugeras, dit-elle, la différence qu'il y a entre ce que tu as subi et ce que j'ai supporté, et tu verras si tu as le droit de faire ce que j'ai fait...

Laura se pencha vers Paul, et de cette voix ferme et décidée dont elle parlait d'ordinaire, elle commença son récit en attachant sur Destrames son regard ferme et résolu :

— Je suis née orpheline, mon père était mort depuis six mois quand ma mère accoucha, et ma mère n'entendit pas le premier cri que je poussai lorsque je naquis. On me donna pour tuteur le frère aîné de mon père, le duc de Nassusse, et on exclut du conseil de famille qui devait surveiller sa tutelle presque tous les membres de la famille de ma mère, qui était une Laferre, et qui par conséquent appartenait à une des familles les plus riches de France; déjà tu dois le comprendre, Paul, il y avait un complot formé contre l'enfant qui venait de naître.

Laura serra les poings et leva les yeux au ciel.

— La belle-mère jalouse, s'écriait-elle, les collatéraux avides, qui tuent l'enfant dont ils convoitent l'héritage, n'emporteraient pas les honneurs de la cour d'assises et de la renommée du crime, si la justice pouvait pénétrer dans le secret de ces familles qui préparent dès le berceau la corruption, le déshonneur et la ruine d'un enfant. Il faut que je te raconte tout, tout, parce que, à la fin de cette histoire, il faut qu'il y ait un pacte entre nous. Si tu veux me comprendre, Paul, ce sera une bonne chose.

Laura tira de son sein la croix que lui avait donnée Clarisse en échange de sa montre, et reprit plus doucement :

— Mon Dieu, si c'est possible, faites que cela soit.

Elle reprit sa première posture, le corps penché vers Paul, les yeux fixés sur lui, les deux mains appuyées sur ses genoux.

— J'étais née, dit-elle, on me donna une nourrice, une bonne et excellente nourrice, car il fallait que je vécusse : ils n'auraient recueilli de ma mort qu'une partie de ma fortune, et il leur fallait toute ma fortune. Chez cette nourrice, je restai jusqu'à l'âge de dix ans : c'était en Normandie, à Trouville; c'est là que, libre

sur la plage, les pieds nus, la tête nue, le plus souvent couchant et dormant dans le bateau de mon père nourricier, j'acquis cette force physique et ce courage à braver les dangers qui épouvantent d'ordinaire les autres femmes, et dont on m'a fait un ridicule et un reproche. Bien des fois j'ai suivi le vieux Mathieu dans ses expéditions de pêche, j'ai vu chavirer son bateau, et j'ai regagné la rive à la nage avec lui, le jour même où ses deux fils sont morts à côté de nous en manquant de force pour nous suivre.

Il paraît que la marche que l'on avait marquée à ma vie avait été réglée d'avance, car quand j'eus dix ans accomplis, une voiture vint me prendre, on m'emmena sans me dire où l'on voulait me conduire, et trois jours après j'étais enfermée dans un pensionnat du faubourg du Roule, moi sauvage aux pieds et aux mains nus, bien chaussée et bien gantée, moi pauvre fille ignorante, criarde et volontaire, au milieu d'un troupeau de belles petites demoiselles, bien pincées, bien lacées, parlant doux et sachant mentir. Certes, ce n'est pas là un crime, n'est-ce pas? mais enfin il devait résulter de cette façon d'agir envers moi, de ce contraste auquel on me soumettait si brusquemment, que je serais un objet de risée pour tout le monde, et par suite ou que j'accepterais toutes les injures, ce qui devait faire de moi un cœur tremblant, lâche et bas, ou bien que je me révolterais, ce qui ferait de moi une fille sans frein, désobéissante et qu'on avait toujours le droit de punir. Tu vois ce que je suis, je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai été. Le pre-

mier jour de mon arrivée, je brisai tous les meubles de la chambre où l'on m'avait enfermée, et le troisième jour, je n'avais pas encore touché ni au pain ni à l'eau que l'on avait mis à côté de moi; je n'ai pas le temps de te dire, et cela t'intéresserait fort peu, toutes les scènes folles des premiers mois qui marquèrent mon entrée dans le pensionnat de madame d'Herbaut. Mais ce qui peut t'intéresser peut-être dans la position où tu te trouves aujourd'hui, c'est d'apprendre comment j'ai connu Stéphanie, devenue plus tard madame de Stellar; cette même femme qu'on vient d'insulter ici d'une façon si odieuse.

— Oui, oui, dit Paul, je sais que tu la connaissais, je sais qu'elle a même pour toi une sorte d'estime...

— Ah, tu nous a écoutées, dit Laura, eh bien, ça m'épargnera la peine de te dire comment est née cette amitié qui a survécu dans mon cœur à l'opprobre de ma vie et dans le sien à la rigidité de sa vertu.

— Non, je veux tout savoir, dit Paul que ce récit intéressait vivement.

— Tu as raison, reprit Laura, c'est une leçon, elle peut décider de ta vie, et je te dirai le bien, comme j'étais résolue à te dire le mal.

Laura mêlait à son récit une pantomime qui lui prêtait un singulier attrait; un homme moins préoccupé que Destrames eût deviné d'avance ce qu'elle allait dire, car l'expression de sa physionomie s'animait de la pensée qui lui venait à l'esprit, et qui se révélait tout entière dans les rapides mouvements de ses traits. Ainsi, après les paroles qu'elle venait de prononcer, Laura se laissa gagner par une préoccupation profonde; mais ce qui n'eût paru qu'un sentiment de douce mélancolie sur un visage d'une nature calme, prit l'accent d'un regret puissant sur cette figure ardente.

— Eh bien, lui dit Destrames, parleras-tu?...

— Paul, lui dit Laura en lui prenant la main sans le regarder, pendant qu'elle lui montrait du doigt un coin du salon, comme si elle y voyait ce dont elle allait parler; en décrivant des lignes dans le vide comme si elle dessinait les personnages qu'elle voyait; — Paul, reprit-elle, imagine-toi, une belle jeune fille toute petite, toute pâle, toute souffrante; elle s'était assise au soleil sur un méchant banc de bois et sous un vieux acacia-boule, tout jaune, tout dépouillé, tout triste. Cette chétive enfant sous cet arbre chétif; cette pâle figure sous ce feuillage jaune, cela avait un aspect pauvre, mourant, et qui faisait peine à voir.

Depuis trois semaines que j'étais dans le pensionnat de madame d'Herbaut, je n'avais pas encore vu cette camarade, et, comme j'étais d'ordinaire la plus alerte à quitter la salle d'étude, je fus la première à l'apercevoir dans la vaste cour où nous passions l'heure de nos récréations. J'étais svelte, bondissante et légère, appelant mes compagnes à lutter, lorsqu'à l'aspect de cette enfant qui semblait geler sous un soleil ardent, je fus soudainement prise au cœur d'un froid et d'une pitié que je ne puis expliquer, et je ne sais pourquoi, je me sentis souffrir de cette douleur; il y avait déjà une part de mon âme qui appartenait à cet être qui m'était inconnu une minute avant; je m'avançai tout à fait près de la pauvre malade et je me mis à la regarder en pleurant : pourquoi? je n'en sais rien. O mon Dieu, reprit Laura, sais-je pourquoi j'ai fait tout ce que j'ai fait?

Vois-tu, Paul, il n'y a qu'une minute en moi pour le bien comme pour le mal dans ma vie;... ainsi à cette minute-là, si je dis : Je veux bien, c'est pour toujours; c'est fini : je deviendrai un chien, une esclave, une servante; si au contraire je dis : Je ne veux pas, il n'y a plus rien pour moi... on se tuerait que ça me serait égal... c'est fini... eh bien à cette minute je me dis en pleurant et en me parlant : —Oh! que je l'aimerai... Et je l'ai aimée...

Laura poussa un profond soupir; sa physionomie reprit tout à coup son âcreté ordinaire, et elle continua d'une voix sèche et vibrante.

—Mais ça ne devait pas se passer comme ça; toutes les belles petites demoiselles qui venaient après moi n'eurent pas plutôt aperçu la petite malade, qu'elles se mirent à crier en s'acheminant autour d'elle comme des roquets après un pauvre en guenilles...

—Tiens... tiens... c'est Stéphanie... c'est la poitrinaire... tiens, est-elle pâle!... oh! la belle Stéphanie est-elle maigre!...

Je m'étais instinctivement retournée contre toute cette troupe comme pour défendre la malade.

—Tiens, reprit-on, la paysanne qui pleure la poitrinaire...

Je regardai Stéphanie, elle avait caché sa tête dans ses mains et je voyais, à ses haut le corps, qu'elle sanglotait violemment.

Je ne comprenais pas l'injure qui lui causait cette douleur et je m'écriai :

— Pourquoi est-ce que vous l'appelez poitrinaire...

— Tiens, parce qu'elle l'est...

— Et qu'est-ce que ça veut dire?...

— Ça veut dire que je vais bientôt mourir, répondit alors la pauvre enfant en relevant doucement la tête et en me regardant avec une envie curieuse et désolée.

Laura serra les dents : à ce moment son œil fauve et jaune devint rouge et luisant, et elle s'écria :

—Oh! j'ai éprouvé dans ma vie de saintes envies de tenir et de tordre dans leurs gorges les langues méchantes qui filtrent leur venin sur la vie des autres; mais celle-là a été une des plus terribles. Sans rien dire, sans crier gare, je m'élançai sur celles qui étaient le plus près de moi, je leur arrachai le visage avec mes ongles, je leur tirai les cheveux, je les battis, j'en aurais tué une si on ne m'avait arrêtée.

La sous-maîtresse, qui me fit attacher par le concierge de la maison, me conduisit devant madame d'Herbaut, et le visage en feu, les bras au ciel, se mit à dire :

— Madame, il est impossible de garder mademoiselle de Nassusse dans la maison : ce ne sont plus des fautes, ce sont des crimes... tout à l'heure, je viens de lui arracher mademoiselle D*** qu'elle voulait assassiner.

Madame d'Herbaut me regarda fièrement et me dit :

— Est-ce vrai, Mademoiselle ?...

— C'est vrai, lui dis-je, je l'ai battue...

— Mais, reprit la sous-maîtresse, elle l'eût étranglée...

— C'est vrai, repris-je...

— Oui, Madame, elle l'eût tuée, fit la sous-maîtresse, et si je n'étais arrivée à temps pour empêcher cette horrible action...

— Il y en a eu une autre plus horrible, dis-je, que vous n'avez pas empêchée.

— Et laquelle? dit madame d'Herbaut qui ne me quittait pas des yeux et qui m'observait avec une singulière curiosité.

— Elle n'a pas empêché toutes vos racailles de demoiselles à pantalons brodés et à belles robes, d'appeler la pauvre petite poitrinaire...

— Ce n'est qu'un mot, dit la sous-maîtresse, en haussant les épaules...

— Et si ce mot tue cette pauvre fille! m'écriai-je avec un accent de colère qui fit pâlir la sous-maîtresse; allez, allez, ça lui est entré plus avant dans le cœur que mes ongles dans la peau de vos belles demoiselles...

Madame d'Herbaut ne prononça point une parole et fit signe à une servante qui nous avait suivie de m'emmener. La servante savait sans doute mieux que moi ce que cela voulait dire, car elle n'eut pas plutôt franchi la porte qu'elle me fit signe de garder le silence et me dit :

— Elle va en avoir un de savon...

En effet, à peine étions-nous arrêtées que j'entendis madame d'Herbaut s'écrier :

— Cette petite fille abandonnée et perdue a plus de cœur que vous... Comment, vous avez permis qu'on traitât ainsi cette pauvre mademoiselle Raballe, cette chère Stéphanie...

— Mais, Madame, reprit la sous-maîtresse d'un ton aigre-doux, je n'ai pas entendu un mot de tout ça...

— Vous l'avez si bien entendu que vous avez dit : Ce n'est qu'un mot...

— Je l'ai dit, c'est vrai, mais je répondais à cette méchante fille; quant au mot, je ne l'ai pas entendu, je suis même sûre qu'il n'a pas été dit.

— Et qui peut vous le faire croire? dit madame d'Herbaut...

— Mademoiselle de Nassusse a montré, depuis qu'elle est ici, assez de mauvaises qualités pour que nous puissions croire qu'elle sait aussi bien mentir que battre ses camarades et briser des meubles.

— Je ne sais, dit madame d'Herbaut, si cette pauvre enfant est aussi méchante qu'on le dit, mais je suis assurée qu'elle n'a pas menti en cette circonstance.

— Mais, Madame, fit encore la sous-maîtresse, qu'on nommait mademoiselle Rose Clairambault, c'est extraordinaire qu'en cette circonstance, et pour une petite personne qui, au su de toute la maison, est une véritable dévergondée, vous me traitiez comme vous le faites, et vous preniez parti pour elle contre moi.

—Mademoiselle, repartit madame d'Herbant d'une voix sévère, je n'ignore pas que, lors de votre dernière sortie, vous avez été appelée chez M. le duc de Nassusse. Je comprends quelles peuvent être les instructions que vous y avez reçues; mais je vous préviens que je ne souffrirai jamais qu'aucune tyrannie du genre de celle qu'on a pu vous conseiller soit exercée dans ma maison.

Un assez long silence suivit cette admonestation. Je crus que c'était fini; mais j'entendis bientôt la voix de mademoiselle Clairambault qui murmurait sourde-

ment et qui cependant semblait prendre par degrés une certaine assurance.

— Madame, fit-elle d'abord en grommelant entre ses dents, cette sévérité envers les autres est sans doute permise ; mais pour en user si fièrement il faudrait peut-être soi-même n'avoir pas à craindre des reproches plus graves.

Sans doute l'expression de la physionomie de madame d'Herbaut était comme une réponse aux paroles de mademoiselle Clairambault, car celle-ci semblait répliquer, quoique nous n'eussions pas entendu une parole.

— Oui, oui, dit-elle, Madame, c'est comme je vous le dis... Il faut ne pas être ce que vous êtes pour vous montrer si dure envers les autres; et je n'aurais qu'un mot à dire pour que le riche pensionnat de madame d'Herbaut...

Je ne puis vous dire quelle puissance le regard ou le geste de mademoiselle Clairambault pouvait ajouter à ses accusations ; mais madame d'Herbaut ne répondit rien, et la sous-maîtresse, profitant de son avantage, continua avec encore plus d'acrimonie.

— On peut bien morigéner comme elle mérite une élève qui jusqu'à présent n'a montré que les plus mauvaises dispositions, sans encourir les réprimandes de personne, et surtout les remontrances d'une femme qui a fait disparaître...

— Taisez-vous, malheureuse! s'écria madame d'Herbaut. Sortez! sortez !

— Pas avant d'avoir obtenu ce que je veux.

— Et que voulez-vous?

— La direction absolue de l'éducation de mademoiselle de Nassusse.

— C'est affreux ! s'écria madame d'Herbaut... mais vous l'aurez. Cependant, je ne veux pas...

— Oh ! reprit mademoiselle de Clairambault, je ne tiens pas le moins du monde à ce qui est d'apparence. Je ne vous braverai jamais, et je ne m'amuserai pas à faire croire que vous êtes dans ma dépendance. Vous pourrez même vous montrer très-sèche envers moi; seulement, je vous dirai d'avance ce que vous aurez à me commander.

Madame d'Herbaut ne répliqua point; mais nous entendîmes mademoiselle Clairambault s'approcher de la porte, et la servante m'emmena dans une autre pièce. Nous y étions à peine, que mademoiselle Clairambault y parut.

— Je viens de prendre les ordres de madame, me dit-elle; on va vous mettre au cachot, et vous y resterez au pain et à l'eau.

La servante me regarda et fut prête à prendre ma défense ; je l'arrêtai en disant froidement à mademoiselle Clairambault :

— Je n'en ai pas eu autant tous les jours, et j'ai passé bien des heures à fond de cale où il faisait plus froid et plus humide que dans votre cachot.

Cette réponse fit hausser les épaules à la servante, qui me laissa entre les mains de mademoiselle Clairambault, comme indigne d'être protégée par elle. La sous-maîtresse m'emmena dans un petit bâtiment qui était complétement séparé de la maison, et auquel on n'arrivait qu'en traversant la partie du jardin qui nous était réservée. En passant, je remarquai que Stéphanie n'était plus dans la cour. L'émotion que lui avait causée la scène qui s'était passée l'avait rendue plus malade, et on avait été obligé de l'emporter. Si tu avais aimé quelqu'un ou quelque

chose dans la vie, Paul, je chercherais à t'expliquer ce qui se passa alors en moi.

Destrames fronça le sourcil à cette parole de Laura ; il sembla considérer son passé et s'irriter du vide qu'il y trouvait, et qui justifiait les paroles qu'on venait de lui dire ; mais Laura reprit tout à coup :

— Non, je me trompe, tu as aimé quelqu'un, tu as aimé la mémoire de ta mère, du moins pendant quelque temps. La pensée des maux qu'elle a soufferts te l'a rendue tout à coup précieuse et respectable ; cet amour n'est pas tout à fait brisé, c'est le dernier fil par lequel tu tiens encore au bon monde, car il y en a un de bon ; eh bien, ce sentiment qui t'a dominé, cette affection du fort pour le faible, s'empara de moi soudainement et avec la violence qui a toujours accompagné mes amitiés et mes haines. Je me pris à aimer cette jeune et belle fille qui se mourait et qu'on insultait, et je me laissai aller à l'idée que je la ferais vivre.

Laura s'arrêta ; deux grosses larmes vinrent mouiller ses yeux brûlés, et l'ardeur de son regard, noyé dans ces pleurs, leur donna une expression de sublime douleur ; puis elle reprit avec une exaltation pieuse :

— Elle vit, mon Dieu ! elle vit ; et crois-moi, Paul, elle me le doit... C'est une bonne œuvre qui me sera comptée un jour. J'ai gardé la vie à une âme pure et sainte, j'ai sauvé de la mort l'enfant innocent qui est devenue une sainte et digne femme... Tiens, Paul, cela me fait mal et bien d'y penser... Mal, car j'aurais pu être ainsi ! bien, car elle parlera pour moi au jour...

Laura s'arrêta brusquement, et s'écria avec un rire forcé :

— Bah ! je suis folle... tout à fait folle... Va, Paul, ne me regarde pas d'un air étonné... Si j'ai fait ce bien-là, j'ai beaucoup fait de mal aussi... Enfin, où en étais-je ? au moment où on m'enferma dans le petit pavillon séparé pour me mettre au cachot.

Paul était pensif ; mais il ne voulut pas montrer l'émotion qui le dominait, et il répéta machinalement les derniers mots de Laura :

— On vous mit au cachot...

— On se sert d'ordinaire de gros mots pour épouvanter les enfants, cependant, si on pense que l'endroit où l'on me jeta était destiné à punir des jeunes filles accoutumées d'ailleurs à toutes les douces commodités de la vie, le mot de cachot n'était pas exagéré. Quant à moi, qui avais plus vécu dans la misère d'une cabane que dans le luxe du pensionnat, je trouvai ma nouvelle habitation très-comfortable, jusqu'au moment où je m'aperçus que la fenêtre était murée à six pieds au-dessus du sol.

A ce moment Laura s'interrompit tout à coup, et, suivant le caprice de son esprit bizarre, elle s'écria :

— Les hommes qui font des lois sont stupides ; ils ont donné au dernier degré des châtiments du soleil et de l'espace. J'ai vu le Mont-Saint-Michel et ses affreuses cellules, j'ai vu le bagne de Toulon avec son horizon et son soleil ; mettez-moi une chaîne aux pieds et à la ceinture, et laissez-moi l'air et le ciel ! Je te dis que ces gens-là sont des imbéciles. Tiens, je ne puis te dire quel poids m'abattit tout

à coup lorsque je me vis sans soleil et sans horizon. Je me mis à pleurer. Oh ! que c'est bon de pouvoir pleurer, Paul ! les larmes qui tombent sur une douleur aride qui brûle le cœur, sont un bienfait du ciel qui redonne la vie, la fraîcheur et l'action à la pensée inerte et mourante. Et pourtant il y a des gens qui, lorsqu'on pleure devant eux, font tout pour arrêter vos larmes. Cela les gêne sans doute de voir pleurer. Oh ! si tu as jamais une femme que tu aimes, et que tu la voies pleurer, ne la poursuis pas au milieu de ses larmes, laisse son cœur se rafraîchir à leur douce rosée, et puis viens après pour la consoler : tu pourras la guérir alors. J'ai bien souffert, moi, Paul, j'ai souffert des tortures qu'aucune autre femme n'a pu sentir... Eh bien ! tant que j'ai pleuré, je n'ai pas été tout à fait méchante ; c'est le jour où la vengeance a tari les larmes dans mon cœur et dans mes yeux, que tous les germes du bien sont morts en moi, desséchés et dévorés à tout jamais. Regarde-moi. Je vis de fièvre et je mourrai jeune, parce que je ne pleure plus.

Un profond soupir s'échappa de la bouche de Laura, et elle reprit :

— Je pleurai longtemps, sans autre raison que de ne pas pouvoir sortir, mais je ne fis pas ce que j'avais fait la première fois qu'on m'avait enfermée dans une chambre : je ne brisai pas tout. Toute la force de mon caractère se tourna du côté de la résignation, et c'était un bon commencement.

Paul avait la tête appuyée sur une main, et son regard fixé sur le sol semblait poursuivre une idée lointaine.

— Je t'ennuie, Paul ? lui dit Laura.

— Non, parle, parle, je t'écoute, reprit Paul ; moi aussi j'ai été jeté dans un collége, sans que personne vînt m'y voir et m'y consoler... Tu me rappelles que j'ai beaucoup pleuré aussi... et nous sommes arrivés tous deux au mal par l'abandon... En sortirons-nous ?

Laura lui tendit la main, et lui dit avec effusion :

— Tu en sortiras, Paul, toi, tu en sortiras...

— Et toi ?

— Moi ? reprit Laura avec une expression effrayante, je suis marquée au front ; je sais ce qui me reste... mais toi...

Il sembla que l'espèce de regret qui venait de s'emparer de Destrames lui parut une faiblesse, car il reprit aussitôt d'un ton violent :

— Parle-moi, dis-moi ton histoire... Je veux savoir comment tu t'es vengée.

Laura comprit que le cœur qu'elle voulait remuer n'était pas encore prêt pour certains sentiments, et comme si elle eût été l'esclave soumise de ce jeune homme, qu'elle avait tant de fois et si impitoyablement raillé, elle reprit en souriant :

— Tu as bien souffert, je le crois ; mais il y a des choses qu'on ne devrait pas compter dans ses souffrances, parce que cela les rend ridicules ; mais je veux tout te dire. Cela me fait du bien de revenir sur mon passé.

— Dis... dit tout ce que tu voudras, dit Paul, nous avons la nuit devant nous... ce n'est que demain que je déciderai de nous tous.

— Eh bien, reprit Laura d'un ton de bonhomie, tu sais que je ne suis pas une

de ces petites femmes bégueules qui vivent d'une côte de poulet et d'une bouchée de pain de gruau; quand j'étais enfant, c'était bien pis, on m'avait appelée le *gouffre* au pensionnat, tant je mangeais avec avidité. L'heure vint où la faim me prit, et, comme on me l'avait annoncé, on ne me donna que du pain et de l'eau. Cela m'eût suffi si on m'avait laissé faire comme à Trouville, où le pain ne se mesurait pas ; mais je fus si légèrement rationnée, que véritablement, lorsque la chute du jour arriva, je souffrais horriblement de la faim. Cependant je ne voulais point me plaindre, et je ne demandai rien. Je me crus assez forte pour résister à ce besoin, qui chez moi était véritablement impérieux, et déjà tout était calme et retiré dans le pensionnat que je souffrais des angoisses cruelles.

J'essayai de dormir et je me couchai, mais je ne pus parvenir à dompter cette nature avide que le ciel m'a faite pour tous mes droits, et je me roulais avec rage sur mon lit, lorsque j'entendis une voix d'ange qui m'appelait doucement en dehors. Je n'avais jamais entendu la voix de Stéphanie que le matin même de ce jour, je ne l'avais entendue que lorsqu'elle m'avait dit avec des larmes et des sanglots qu'elle allait mourir, et je la reconnus à son premier accent.

— C'est moi, me dit-elle, Stéphanie...

— Je souffre bien, lui dis-je.

— Tu as faim, n'est-ce pas, Laura? me dit-elle ; je t'ai apporté à manger.

Pourquoi cette jeune fille malade, chétive, dont la vie s'en allait sans que rien pût éveiller en elle l'appétit perdu, le goût éteint, avait-elle compris que je devais souffrir de la faim? Je n'en sais rien, elle n'en savait rien non plus; car longtemps après, lorsque je lui demandai comment elle avait compris que je devais avoir faim, elle me dit :

— Je ne sais pas, mais j'y ai tout de suite pensé.

Mais ce n'était rien que d'avoir conçu ce projet, il fallait l'exécuter. Je n'avais qu'un tabouret trop peu élevé pour me permettre d'atteindre à l'imposte laissée ouverte au-dessus de ma tête. Je ne pouvais traîner mon lit jusque-là. Stéphanie se chargea de tout... Je l'entendis s'éloigner, puis revenir. Dans le silence de la nuit, j'entendis crier le sable du jardin : elle traînait quelque chose après elle..... quelque chose de bien lourd, car elle s'arrêtait de temps en tems, et le bruit de sa respiration péniblement oppressée arrivait jusqu'à moi. Je lui criai de s'arrêter; mais elle se rapprocha de l'imposte, et me dit tout bas à travers la serrure :

— Ne t'impatiente pas, je vais mettre l'échelle à la fenêtre; mais il faudra casser un carreau.

— Je ne puis pas y arriver, lui répondis-je.

— Je le casserai, me dit Stéphanie d'une voix sèche et rapide, comme si elle s'imposait une action coupable.

Un moment après, en effet, j'entendis une échelle s'appuyer au mur, et bientôt le carreau se cassa. Alors Stéphanie me passa du pain qui vint tomber à mes pieds et quelques bribes de viande que je dévorai avec gloutonnerie. La nuit était sombre, et elle ne pouvait me voir ; cependant elle était restée en haut de son échelle, m'écoutant manger.

— Merci, lui disais-je de temps en temps; j'avais bien faim.

Elle ne me répondit pas, mais lorsque j'eus fini, elle me dit :

— Je n'en ai plus; mais demain je t'en apporterai davantage.

— Demain! mais on me laissera donc ici demain?

— Tu en as pour huit jours, me dit-elle.

— Pour huit jours! m'écriai-je avec fureur.

— Sois patiente, me dit Stéphanie; nous nous aimerons bien après.

Je ne répondis rien, mais j'étais vaincue. Cette enfant venait de me jeter une espérance et une foi dans l'âme. C'était assez pour me faire supporter ma captivité. Comment cela a-t-il été ainsi? d'où était née cette obéissance à un mot d'une enfant que je n'aurais peut-être pas reconnue si je l'avais rencontrée hors de cette maison? J'y ai souvent rêvé, et j'ai quelquefois pensé que nous avions une âme née le même jour et à la même heure; qu'elles étaient d'une essence pareille, également destinées au bien; mais l'une est tombée dans un corps faible, à qui le repos était un besoin, et l'autre dans un corps de fer et de feu, que rien n'a encore lassé ni satisfait.

Paul regarda Laura avec un sourire d'une expression équivoque, et Laura reprit aussitôt :

— Va, crois-moi, Paul, ce n'est pas le bonheur qui m'a éprouvée et qui eût pu user ma vie. Ce que j'ai souffert est affreux, si affreux que je recule à chaque instant devant la pensée de te le raconter, que je m'arrête à des souvenirs moins cruels pour me préparer à repasser à travers cette époque, qui est pour moi

comme une fournaise que j'ai franchie et où j'ai laissé mes cheveux blonds, la pureté intacte de ma blanche peau. C'est vrai, ce que je te dis là, Paul; je suis sortie de cette épouvantable épreuve, comme une femme d'un feu qui ne l'eût pas tuée. J'en suis sortie l'âme brûlée, couturée, hideuse, racornie... Oh! les infâmes! les infâmes!...

Laura frappa du poing sur le bras du fauteuil pendant quelques instants, comme si ce geste continuait à dire les confuses exclamations qui grondaient dans sa poitrine, et qu'elle retenait à grand' peine; enfin, il sembla que toute cette colère se fût exhalée, et elle reprit d'un air moins emporté :

— Tiens, Paul, ne me regarde pas ainsi que tu viens de le faire; ne me parle pas en pensant au présent; non, écoute-moi plutôt, et tâche de me faire oublier ce que je suis; car il est des souvenirs si purs et si blancs dans ma vie, que je n'y oserais plus toucher, si je regardais combien j'ai sali mes mains.

— Va donc, lui dit Paul; mais ne remarques-tu pas que c'est toi qui t'arrêtes à chaque moment pour te plaindre ou maudire.

— Tu as raison, reprit Laura. Je continue, et je passe sur ces premières années... et pourtant ç'a été là toute l'histoire de ma vie; ç'a été à cette époque que mon âme a été perdue à côté de ce qui devait la sauver... Oui, oui... il faut que je te dise tout cela pour t'apprendre qu'il y a dans la vie d'horribles et affreux secrets, dont vous autres, les libertins les plus éhontés de l'époque, vous n'avez aucune idée, qui vous feraient frémir si on vous les proposait, vous qui achetez des jeunes filles à la misère, des femmes honnêtes à leur désir de briller; mais vous êtes d'honnêtes gens, vous, pauvres fous qui quelquefois courbez la tête devant les austères aspects de la vertu; car enfin vous promenez au bois des femmes perdues comme moi; vous les faites plus belles et plus riches que vos sœurs... Quelquefois l'un de vous parvient à duper l'usurier ou le fournisseur qui le volent d'ordinaire. C'est un duel avec le monde et les forts et les habiles du monde; mais vous chasseriez de vos orgies les plus frénétiques, de vos nuits les plus souillées, des êtres qui auraient passé de longues années de leur vie à corrompre l'âme, le corps, l'esprit d'un enfant ignorant; car telle avait été la mission donnée par mon tuteur à mademoiselle Clairambault. Imagine-toi, Paul, une fille de onze ans, grande, forte, développée, hardie, à qui cette femme insinuait tous les jours les plus mauvaises idées; car écoute bien, je ne sais où j'en suis, tant cela me trouble... mon récit me fait peur... et je rougis de parler devant toi.

— Allons, allons, lui dit Paul, calme-toi; tu me disais comment on t'avait mise au cachot, et comment la petite Stéphanie était venue t'y apporter à manger.

— Oui oui, répondit Laura, tu as raison. Eh bien, comme mademoiselle Clairambault fut fidèle à mon châtiment, de même Stéphanie resta fidèle à mes privations. Elle vint toutes les nuits, la pauvre enfant, malade et faible comme elle était, m'apporter sa ration de pain qu'elle cachait soigneusement jusque-là.

Dans ce moment Laura prit un air plus sérieux, et suivant dans ses bizarres écarts la vive imagination qui la guidait, elle continua d'un ton plus calme.

— Mon Dieu, que la vie est triste, et que c'est une fatale et cruelle chose que de chercher à en pénétrer le mystère. As-tu jamais songé à cela, Paul? t'es-tu

jamais demandé si l'enfance avait l'instinct du bien, et si c'était le contact et l'exemple du monde qui corrompait la naïveté de la nature? ou bien est-ce que l'on naît avec des désirs et des besoins égoïstes et qu'il faut une éducation sévère et ferme pour les réprimer et les diriger? Cela t'étonne de m'entendre parler comme je le fais; mais ç'a été souvent là un sujet de réflexions profondes pour moi. Comprends-tu cette enfant, ma Stéphanie, qui, pour un mot dit avec colère contre ceux qui la blessèrent, se prend d'affection, de pitié pour moi; qui domine sa crainte, sa faiblesse pour me secourir, et qui m'aime tout à coup. Aussi l'aimai-je bien, moi, et quand je devins libre, ce fut entre nous une affection, une tendresse que rien ne peut dire. Bien des fois, lorsque les devoirs qu'on m'imposait irritaient mon impatience, Stéphanie venait s'asseoir près de moi et me priait en pleurant d'obéir. Alors j'étudiais; mais ce qui était facile aux autres, parce qu'on avait accoutumé leur esprit à l'étude, était pour moi un dédale où je me perdais sans cesse. Alors, furieuse à la fois de la nécessité qu'il me fallait subir et de mon impuissance à faire ce que tout le monde faisait aisément, je voulais déchirer mes livres, brûler mes cahiers, je trépignais de colère; mais Stéphanie venait, je la vois encore, plus âgée que moi, mais si frêle, si petite, si mince, qu'il semblait qu'un souffle dût la renverser; elle s'asseyait sur mes genoux mon livre dans ses mains, et elle me l'expliquait d'une voix si douce, si suppliante, si amie, que je l'écoutais rien que pour l'entendre. Comment faisait-elle? comment ce que la parole du maître m'avait laissé obscur et inintelligible pénétrait-il doucement dans mon esprit lorsque sa parole me l'apportait? je ne puis te l'expliquer; mais c'était ainsi. C'était un empire, un charme inouï. Mon esprit rebelle s'ouvrait à sa voix comme mon caractère de fer pliait sous sa volonté, et j'apprenais tout ce qu'elle savait; que veux-tu que je te dise: je pensais en elle comme je souffrais en elle; cette enfant semblait avoir la garde de mon âme et de mon esprit. Le jour où ils me l'ont prise je n'ai plus rien aimé ni rien compris.

— Oui, dit Paul, je comprends l'amitié que tu avais pour elle; mais d'où vient sa préférence pour toi?

— De ce qui lui rendait ses autres camarades odieuses. C'était ma force, ma santé, mon courage, je puis le dire, qu'elle aimait en moi. J'ai bien étudié ce sentiment, et je ne puis te l'expliquer que par l'amour que les femmes craintives ont presque toujours pour les hommes décidés et hardis. C'est ce sentiment qui a fait les belles passions de la chevalerie et les succès des uniformes de l'empire. Eh bien, dans notre amour d'enfants, j'étais, moi, pour Stéphanie, le chevalier, le brave, l'amant ou le mari au bras duquel la femme la plus timide se promène la tête haute sans craindre un regard ou une parole qui l'insulte. Mademoiselle de Nassusse, avant mon arrivée chez madame d'Herbin, était la *momie* (c'était le nom qu'on lui avait donné), et la cruauté de toutes les petites filles du pensionnat tirait de ce nom les plus cruelles plaisanteries. La lâcheté de l'enfance est horrible: parce qu'elle était faible, il n'y avait sorte de méchants tours qu'on ne lui fît, de piéges indignes où on ne cherchât à la faire tomber, et ceci physiquement, de façon à blesser, à tuer ce pauvre corps si frêle, si délicat. Une fois que j'eus déclaré qu'il n'en serait pas ainsi, une fois que, fort peu respectueuse des bonnes

façons de ces chères petites demoiselles, j'eus déchiré leurs robes et marqué mes ongles dans leurs joues, tout cela cessa ; il m'en coûta quelques semaines de prison et de peines, mais il n'en fut plus question au bout de trois mois, Stéphanie devint forte de ma force.

— Je comprends maintenant, dit Paul, cette affection mutuelle, car elle fut tranquille du moins sous ta protection.

— Bien plus, dit Laura avec exaltation. Tiens, Paul, je voudrais être un homme, un savant ; il me semble que j'aurais découvert quelque chose dans le monde des idées et des rapports de la nature. Je t'ai dit que Stéphanie devint forte de ma force ; eh bien, ce fait est à la fois moralement et physiquement vrai, soit que, se sentant plus à l'aise dans la vie, sa nature se développât, soit, et je le crois, que de même que je recevais un peu de cette intelligence qui rayonnait autour d'elle, elle absorbât un peu de cette force et de cette santé qui surabondait en moi, toujours est-il que dans moins de six mois, Stéphanie n'était plus l'enfant souffreteux et délabré que j'avais trouvé ; elle grandissait, se développait, toujours frêle et un peu penchée, mais sûre de la vie, sans inquiétude sur elle-même, comme quelqu'un qui, peu riche de son propre fonds, a près de lui la bourse toujours ouverte et toujours inépuisable d'un ami.

Paul fit un geste d'incrédulité.

— Tu souris, Paul, dit Laura ; c'était si vrai, cependant, que plusieurs fois la haine de mademoiselle Clairambault voulut nous séparer, et à chaque fois Stéphanie retomba dans son marasme, dans son atonie ; si bien que sa famille me prit alors sous sa protection et me demanda pour compagne de Stéphanie. C'est alors que commença pour moi la plus étrange existence qu'ait jamais subie aucune femme. Mademoiselle Clairambault avait juré de me perdre, et au risque d'entraîner Stéphanie dans ma chute elle commença son œuvre infernale.

Le grand Napoléon II en était là de son récit, lorsque la cloche qui appelait les frères à rentrer chacun dans sa cellule résonna... Il fallut se séparer, Arthur en fut même vivement contrarié, il s'était malgré lui intéressé à ce récit. La brutalité des passions qui s'y trouvaient racontées avait remué la seule partie sensible de cet homme, en qui la matière seule s'était rajeunie... Phalanstère le reconduisit à sa chambre, et Arthur plus résigné se laissa enfermer, se promettant bien de se montrer sage afin d'obtenir la liberté qui pourrait lui amener son salut. Au milieu des réflexions que lui suggéra sa solitude, il se rappela qu'il avait un conseiller qu'il n'avait pas consulté depuis longtemps, et il appela son ombre.

Comme cela se pratique dans toutes les maisons d'aliénés, on avait laissé le marquis sans lumière, de façon qu'il ne sut pas tout d'abord si son ombre était près de lui, et il l'appela une seconde fois...

Il n'obtint pas de réponse.

— De par l'enfer ! s'écria-t-il aussitôt, veux-tu me répondre ? es-tu là ?

Une voix douce et flutée, une voix bien différente de cette voix stridente et railleuse qui lui avait dit tant de fois de poignantes vérités, lui répondit :

— Que me veux-tu ?

Ce n'était pas la voix d'une femme et ce n'était pas celle d'un homme.

Arthur s'imagina que son ombre avait pris cette manière plus douce de lui parler.

— Je veux savoir comment je pourrais sortir de cette maison.

— Tu en sortiras le jour où la fée aux belles mains viendra tous vous délivrer.

— Qu'est-ce que c'est que ca, la fée aux belles mains? dit Arthur, qui reconnut que c'était une voix étrangère qui lui parlait.

— Tu vas le savoir, lui répondit-on aussitôt; c'était la femme qui a pris en pitié la gloire mourante, le génie qui s'éteignait, la couronne qui s'effeuillait... Voici le récit de sa première apparition que je te prie de lire, et quand tu l'auras lu, tu me plaindras.

Arthur entendit qu'on poussait quelque chose sous la porte qui séparait sa chambre de celle qu'occupait sans doute ce jeune homme; et il murmura :

— Au diable ce faiseur d'histoire ; c'est quelque poëte à qui la vanité a troublé le cerveau.

Aussitôt la voix qu'il avait appelée lui dit à l'oreille :

— Lis.

C'était son ombre.

— Et de quoi peut me servir une pareille histoire?

— Lis, répondit son ombre.

— Y trouverai-je un moyen de m'évader d'ici?

— Lis...

— Lis... lis... Mais cette lecture me sera-t-elle profitable en quelque chose...?

— Lis...

Arthur impatienté se mit à dire avec violence :

— Et comment veux-tu que je lise au plus profond de l'obscurité ?

— Ah bah! dit sa compagne... tu m'appelles l'expérience et tu m'as toujours vue comme une ombre. Je veux te montrer une fois que je suis aussi une lumière.

Aussitôt un point lumineux, qui semblait être au-dessus du front d'Arthur, comme les flammes que les peintres représentent sur la tête des génies et des sylphes, éclaira doucement sa chambre. Le marquis eût voulu voir ce point lumineux, mais il marchait avec lui, se levait et se baissait avec lui, tournant avec lui, et comme on n'a pas l'habitude de laisser des glaces dans l'appartement des fous, il ne put voir ni la forme ni la couleur de cette étoile qui brillait à son front. En même temps une sorte de doute s'empara de lui, avec ce doute une sorte d'obéissance résignée dont il ne put se rendre compte, et il prit le manuscrit passé sous la porte. Ce manuscrit était d'une écriture posée et calme, mais il était horriblement sale. Il avait été lu bien souvent. Arthur n'avait jamais aimé beaucoup à lire, et ce n'était pas à l'étude des livres qu'il avait fatigué son intelligence ; mais ce jour-là et sous l'empire de la nouvelle intelligence qui le guidait, il se sentit pris du désir de connaître ce qu'il considérait comme la confidence d'un fou, et voici ce qu'il lut :

CHAPITRE XXXV.

La Fée aux belles mains.

ENVOI.

Madame,

Vous m'avez entendu parler un jour de la Fée aux belles mains, et vous avez voulu savoir quelle est cette fée, dont il n'est point parlé dans les légendes poétiques d'autrefois. Maintenant que je vous ai dit que ce nom appartenait à une femme de notre époque et de notre monde, vous voulez encore savoir comment lui a été donné ce nom. Prenez garde, vous avez fait à ce sujet des rêves jeunes comme vous, beaux comme vous; vous avez imaginé des aventures merveilleuses et presque héroïques; vous avez vu, j'en suis sûr, au fond de quelque obscure vallée, un vieux manoir gothique qu'on a oublié de détruire; vous avez fait apparaître, à l'une de ses hautes fenêtres, quelque blanche jeune fille doucement appuyée sur la rampe de pierre, et, au pied de la tour, un beau jeune homme qui passe et qui soupire. Cela posé, un vieux château, une jeune fille et un beau jeune homme, quel délicieux roman vous avez dû faire, Madame, car voilà où est le roman éternellement vrai et éternellement nouveau, il est dans la beauté et la jeunesse, à qui le ciel a donné l'amour. Et comme cette sombre vallée aux flancs couverts de bois centenaires, comme ce vieux manoir tout sculpté de riches arabesques, comme ce ruisseau qui court au fond de votre vallée, comme ces noirs rochers où est appuyé votre vieux manoir, comme cette magnifique nature, que vous créez d'une pensée ainsi que Dieu fit la lumière d'un mot, comme tout fait un cadre admirable à votre beau roman. Tenez, croyez-moi, Madame, gardez votre rêve auquel je vous ai vue sourire quelquefois; gardez-le précieusement comme une croyance, je vous en prie à genoux; respectez les illusions de votre jeunesse, cette richesse si vite épuisée; ne demandez jamais à ceux qui vous aiment la pauvre et triste vérité. Si vaine que soit la chimère que vous vous êtes faite, elle vous plaît, elle vous amuse, elle est parfois la compagne de vos heures de solitude, gardez-la; ce n'est qu'une ombre et une fantaisie, je le sais, gardez-la; vous ne savez pas encore que le bonheur est un de ces rêves d'enfant que vous faites encore; vivez avec ces douces créations mystérieuses et voilées: ce sont les anges que Dieu met au chevet du berceau des enfants, pour leur donner les songes heureux qui les font sourire dans leur gracieux sommeil; ce sont les suaves visions qui font rêver les belles jeunes filles avant qu'elles n'aiment. Restez dans ce monde charmant qui vous appartient et où vous avez tout créé à votre image; ne cherchez pas à savoir trop tôt ce que la vie vous apprendra cruellement; et puisque ce nom de la Fée aux belles mains vous a été une occasion de belles rêveries, ne cherchez pas à me faire la véritable histoire de cette fée inconnue.

Mais, Madame, et faites-moi grâce pour cette vieille plaisanterie, Dieu n'a pas voulu que les filles d'Ève pussent habiter toujours le paradis où vous êtes encore, il leur a transmis l'héritage de cette curiosité qui a appris la douleur à la femme et il vous faut absolument ce récit : il vous désenchantera, je vous en préviens; vous le trouverez bien vide et bien triste, mais il vous le faut, vous le voulez !... Fuyez donc vieux manoir, sombre vallée, bois centenaires, frais abris, retraites, mystérieuses; venez, Madame, venez et regardez, je vous prie, dans cette allée poudreuse et brûlée du bois de Boulogne, voilà où commence cette pauvre histoire, que vous regretterez de savoir, quand vous saurez comment elle a fini; car, Madame, la foi dans la douleur est une illusion quelquefois aussi douce, aussi nécessaire au cœur que la croyance au bonheur, et je ne voudrais vous en enlever aucune.

C'était il y a moins d'un an et sur un des bancs qui bordent la route qui va de la porte Maillot à Boulogne, il y avait un jeune homme assis. Son visage était pâle, et le noir d'ébène de sa longue barbe rendait cette pâleur presque effrayante; ses épais sourcils, contractés douloureusement, marquaient sur son front élevé une ride profonde, sa bouche entr'ouverte aspirait péniblement l'air brûlant et immobile de midi, ses mains blanches et décharnées étaient croisées sur ses genoux, son corps semblait brisé, sa tête tombait sur sa poitrine, toute sa force paraissait éteinte : une seule chose vivait en lui; c'était son regard. Il était arrêté sur la terre blanche de la route, une flamme fixe et dévorante y brûlait.

Que pouvait donc regarder cet homme sur cette poussière inerte? Sans doute sa vie perdue, ses espérances éteintes, son avenir désolé, toute cette sombre vision du malheur accompli qui vient s'asseoir implacablement dans la solitude de ceux qui souffrent, et qui absorbe durant des heures leur âme et leurs regards.

Le jour était brûlant, la route déserte, et la préoccupation de ce jeune homme eût duré longtemps sans doute, si tout à coup un léger bruit ne lui eût fait tourner la tête. Il vit venir une calèche cheminant au pas et rasant les arbres du bord de la route pour s'abriter sous leur ombre. Une femme était assise au fond de cette calèche, du côté où il se trouvait, de façon qu'il ne pouvait voir son visage, et que cette femme ne devait pas l'avoir aperçu.

Il suivit d'un regard indifférent la marche de cette voiture, jusqu'à ce qu'elle passât devant lui. Alors il lui sembla qu'un éclair, parti de la calèche, vint brûler ses yeux, et il regarda attentivement. La femme, qui semblait y dormir, tant elle était immobile, avait posé sa main nue sur le bord supérieur de la portière.

Un large cercle d'émail noir, dans lequel étaient enchâssés un à un de magnifiques diamants, à une petite distance les uns des autres, entourait le poignet comme une ceinture constellée; une chaîne noire de même et ornée à chaque anneau d'un diamant pareil, partait du bracelet et se rattachait à une bague noire aussi et brillante aussi de diamants.

C'était le scintillement de ce bijou magnifique, mais triste, qui avait frappé Joseph Lemoine, car notre héros s'appelait Joseph Lemoine. Sans y penser il laissa ses yeux s'arrêter sur ce bracelet étrange dont les feux jouaient au soleil; puis tout à coup il se leva et s'approcha vivement de la voiture, il venait seulement de remarquer la main qui portait ce bijou.

Joseph Lemoine était peintre et cela suffit à expliquer l'espèce d'extase dont il fut saisi à ce moment. Cette main, ainsi posée ou plutôt oubliée sur le bord de cette voiture, avait une grâce indicible, les doigts longs, fuselés et légèrement infléchis à la première phalange, attestaient la souplesse de cette main qui devait pour ainsi dire rouler et se fondre dans la main qui l'eût vivement pressée, l'ongle rose et étroit se détachait sur une peau d'une blancheur ferme et vive, c'était la carnation suave d'un enfant, et Joseph jamais n'avait vu ligne plus pure et plus élégante, plus correcte et plus flexible, que celle qui rattachait cette main admirable au bras perdu sous les plis d'une mantille de dentelle.

Il en demeura ravi, et par un mouvement machinal, il se mit à marcher du côté de la calèche, les yeux attachés à cette main qui l'emmenait comme si elle l'eût tenu par le cœur.

Il cheminait ainsi doucement, tout ému d'admiration, et sans que personne le vît, car les deux domestiques étaient assis l'un près de l'autre sur le siége, et la belle dame, comment ne devait-elle pas être belle avec une pareille main? la belle dame, dis-je, gardait son immobilité. Ce fut en suivant ainsi pas à pas la marche de la voiture, que Joseph s'aperçut cependant que ce repos apparent n'était pas si profond qu'il le pensait; de temps en temps une légère contraction agitait cette main charmante qui se crispait insensiblement en s'appuyant douloureusement sur la soie; alors le sang, chassé par cette pression, quittait l'extrémité des doigts, l'ongle devenait blanc, on eût dit que cette main pâlissait; il sembla à Joseph Lemoine que cette femme devait horriblement souffrir.

Ce joyau noir et étincelant prit un sens pour le peintre : il s'imagina une douleur fièrement portée, et il fut pris d'une singulière pitié.

Il allait ainsi triste pour elle, lui qui avait le droit de ne l'être que pour lui seul, lorsque tout à coup une enfant, presque en haillons, sortit d'une contre-allée, s'élança vers la voiture et se mit à crier :

— Ma belle dame, prenez mon bouquet de violettes.

Et sans attendre de réponse, elle jeta son bouquet dans la voiture.

La main se retira vivement après avoir fait un geste, comme pour repousser les fleurs de l'enfant, un sourd gémissement se fit entendre, et à l'instant, comme si les chevaux eussent obéi à ce cri de douleur, la voiture partit avec rapidité et laissa la jeune fille et Joseph se regardant d'un air stupéfait.

— Elle a emporté mon bouquet, cette dame, dit l'enfant d'un air désolé.

Joseph fut sur le point de lui répondre avec une égale tristesse :

— Elle a aussi emporté sa main.

Cette main, par je ne sais quel charme indicible, s'était comme appuyée sur son cœur et l'avait ranimé. Ne riez pas de cela, Madame, si vous saviez combien il faut peu à l'homme qui souffre pour le consoler ou pour lui faire mal. Joseph

redevint plus triste qu'il n'était, il demeura immobile tandis que l'enfant répétait avec impatience :

— Mon bouquet... mon pauvre bouquet.

Joseph comprit le chagrin de l'enfant : en effet, durant cette journée, ce bouquet devait être offert vingt fois et payé vingt fois ; maintenant la mendicité est obligée de se cacher sous des fleurs pour échapper aux gendarmes. Le jeune peintre donna quelques pièces de monnaie à l'enfant, qui les compta d'un air étonné : elle parut hésiter à les prendre, regarda Joseph avec une attention triste et lui dit doucement :

— Vous êtes le peintre de la chapelle de Boulogne?

— Oui.

— Ah ! bien merci, fit l'enfant avec un sourire mélancolique...

Et tout aussitôt elle s'échappa en lui envoyant un léger signe de tête, et se perdit dans le bois où elle alla cueillir de nouvelles fleurs.

Joseph Lemoine eût peut-être couru après l'enfant, mais il venait d'apercevoir par terre un papier qui, sans doute, s'était échappé de cette main qu'il avait si pieusement contemplée ; il le ramassa et chercha la voiture des yeux. Elle s'était arrêtée à quelque distance ; le valet de pied avait quitté le siége et accourait de son côté. Par un mouvement machinal, Joseph cacha le papier qu'il venait de

ramasser ; le domestique s'arrêta à quelques pas, regardant tout autour de lui, et dit à Joseph :

— Savez-vous où est la mendiante qui a jeté le bouquet ?

— Elle est dans le bois.

— Ah ! ma foi, dit le domestique, en remettant dans sa poche une bourse qu'il tenait à la main, tant pis pour elle.

Il allait s'éloigner, lorsque Joseph le rappelant, lui dit :

— Je crois que voici une lettre qui est tombée de la voiture.

Le domestique prit un air courroucé et insolent, et tourna le dos à Joseph, en lui disant :

— Madame ne reçoit pas de lettres, l'ami.

En quelques pas il fut retourné à la voiture ; la femme qui l'occupait, penchée en avant, avait probablement suivi avec attention cette scène des yeux. Joseph, honteux de garder le papier qu'il avait ramassé, le montra de loin avec un signe. L'inconnue se rejeta vivement dans le fond de la calèche, qui partit avec une rapidité extrême, et Joseph demeura seul.

Il y a dans la vie des sensations qu'il est presque impossible d'expliquer ; il y a des choses qui pénètrent si rapidement jusqu'à l'âme, qu'on doute qu'elles aient frappé nos sens. Quand cette voiture, quand cette enfant, quand cette main eurent disparu, Joseph se demanda s'il n'avait pas rêvé tout ce qu'il venait de voir, et ce ne fut que lorsqu'il eut reporté les yeux sur ce papier qu'il tenait encore, qu'il murmura tout bas :

— Oui, c'est bien vrai.

Il retourna lentement à son banc pour s'y rasseoir, son corps reprit l'attitude triste et brisée qu'il avait d'abord, mais son regard ne se perdait plus incertain sur la poussière de la route ; il s'attachait à ce billet, et sa pensée inquiète se disait :

— Qu'y a-t-il là, mon Dieu?... Si c'était le secret de cette femme?... Et quelle est cette femme, qui vient seule dans ce bois, à l'heure où il n'y vient que ceux qui espèrent n'y rencontrer personne et y trouver quelqu'un ?...

Était-ce l'impatience et non pas la douleur qui l'agitait ainsi ? allait-elle à un rendez-vous ou espérait-elle une rencontre? Cette main posée sur le bord de la voiture était peut-être un signal. Oh ! alors !...

Alors Joseph froissa violemment le papier dans ses doigts et fut sur le point de le déchirer. A notre tour de demander pourquoi il se faisait toutes ces questions, pourquoi il s'irritait ainsi... que lui importait cette femme qu'il n'avait même pas vue. En vérité, je ne sais comment vous expliquer cela ; mais ceux qui marchent dans la douleur, comme les voyageurs qui traversent le désert, si par hasard ils rencontrent quelque doux fantôme plein de grâce, quelque source limpide voilée de verts feuillages, bien certains que ce ne sera pour eux qu'un moment bien passager d'oubli et de repos, ils s'arrêtent cependant, l'un à cette douce vision, l'autre à cette onde si pure ; celui-ci plonge son front brûlant dans la fraîche fontaine, celui-là rafraîchit son cœur dans une douce pensée ; et s'il arrive alors

qu'au fond du cristal de l'eau dort quelque hideux serpent, que sous la douce apparence d'un ange bat un cœur empoisonné, alors c'est pour l'un et pour l'autre une déception cruelle, une tristesse désespérée pour quelque chose qu'ils n'attendaient pas, c'est vrai, mais qui les a horriblement trompés. Montrer une espérance au cœur qui souffre, une eau limpide à la bouche qui a soif, et la leur enlever aussitôt, c'est un de ces jeux de la destinée qui crée des souffrances dans la douleur.

Cependant Joseph retomba dans son immobilité après ce moment violent. A ses premières pensées pleines d'un singulier tumulte avaient succédé de tristes réflexions; sa curiosité était passée, il eût voulu pouvoir rendre ce billet, et il avait déjà pensé qu'il n'avait pas le droit de le lire. Il se leva pour regarder s'il ne verrait pas la voiture revenir, lorsqu'il aperçut à l'extrémité de l'allée un cavalier accourir à toute bride, debout sur ses étriers; il jetait à droite et à gauche des regards qui semblaient vouloir percer le feuillage; enfin il arriva à quelques pas de Joseph et arrêta sans ménagement son cheval couvert d'écume et frissonnant d'ardeur.

— As-tu vu passer une calèche brune, doublée de soie cerise, avec deux domestiques en livrée vert et or?...

C'était bien celle qui venait de passer. Joseph examina celui qui lui avait si familièrement adressé cette question; c'était un homme de trente ans, d'une beauté vulgaire, fastueusement élégant, suant la santé et la suffisance, et il lui répondit :

— La calèche est tournée dans l'allée qui mène à Madrid.

Le cavalier repartit sans le remercier, et Joseph Lemoine déchira le billet avec un sourire d'amer dédain et reprit le chemin de Boulogne, en se disant :

— Voilà donc celui qu'elle attendait.

CHAPITRE XXXVI.

Huit jours s'étaient passés, et durant cette semaine, Joseph n'avait pas quitté la petite chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée d'une maison de ce village. Rien ne lui était arrivé cependant qui dût le retenir ainsi, quoique une chose bien étrange l'occupât tous les jours. Chaque matin à son réveil, il trouvait sur le bord de sa croisée un bouquet de violettes qu'on lui glissait soigneusement entre les lames de sa persienne.

D'où lui venait ce bouquet et comment se faisait-il que, si quelqu'un avait deviné l'amour qu'il avait pour ces humbles fleurs, ce ne fût que du jour où il avait rencontré dans le bois cette femme mystérieuse ? Si Joseph eût bien voulu savoir d'où lui venait cette offrande de tous les jours, il lui eût suffi de guetter durant toute une nuit, pour découvrir la main qui posait ces fleurs sur sa fenêtre ; mais

Joseph avait tant souffert, le jour de sa rencontre avec l'inconnue, à l'aspect du cavalier qui la poursuivait, qu'il craignait de détruire encore une fois une douce illusion par une triste réalité.

— C'est quelqu'un qui me plaint, se disait-il, voilà ce que j'en veux savoir ; mon Dieu, si je découvrais d'où me vient cette pitié et pourquoi elle me vient, je la repousserais peut-être ; peut-être me faudrait-il arracher de mon cœur la seule fleur qui embaume encore les derniers jours de ma vie !

Joseph avait donc bien souffert pour penser ainsi ; oui, il avait beaucoup souffert de ce qui cependant est l'histoire de presque tous les hommes. Jeune, beau, tout rayonnant d'un juste espoir de la gloire, il avait donné son âme et sa vie à une femme, il lui avait dédié toutes ses œuvres, il avait mis à ses pieds tous ses succès, il lui avait voué tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il devait faire. Durant quelques années, elle avait été le but et la récompense de ses travaux ; son sourire lui valait tous les applaudissements du monde. Il en était arrivé à ce point, qu'il vivait de la vie de cette femme ; esclave ardent de ses volontés, épiant tous ses désirs, suivant ses moindres caprices, heureux d'elle, souffrant d'elle, et dans cette puissante union, n'ayant gardé que son génie et lui ayant remis son âme.

Puis il vint un jour où il passa dans la vie de Joseph un homme presque pareil au cavalier qu'il avait rencontré dans le bois. Cet homme était riche, cet homme savait semer l'or sous toutes les formes de la séduction ; et huit jours après qu'il fut entré dans l'atelier de Joseph, cet atelier se trouva désert, et la femme pour qui le peintre avait fait ce temple, où il l'adorait, cette femme fuyait en Italie, et Joseph, frappé au cœur, commençait à mourir de cette maladie qui ne tue que ceux qui savent aimer !... Alors, il était venu à Boulogne pour échapper aux consolations de ses amis ; car c'est une triste chose que les consolations de ce monde, et il n'a rien trouvé de plus ingénieux que de calomnier la vie pour rendre la douleur supportable. Ainsi, qu'un ami ou qu'une maîtresse vous trompe, à quoi bon s'en affliger, tous les amis et toutes les maîtresses ne sont-ils pas faits de même ? Il semble que la nature humaine soit si méchante, que la souffrance d'un autre soit un baume à votre douleur ; car à celui qui perd son enfant ou sa mère frappés par la mort, on se hâte de dire : Consolez-vous, il y en a un autre qui a perdu le même jour son enfant et sa mère.

Joseph avait demandé à ses amis de le laisser triste, mais ils ne le voulaient pas, ils voulaient qu'il fût joyeux, comme ils l'étaient ; et Joseph eut le courage de les satisfaire durant quelque temps. Il allait si aisément partout où on l'appelait, il riait si bien du rire du monde, il s'asseyait si résolument à une table joyeuse, il livrait si bien ses nuits aux jeux et à la danse, que ses amis ne s'en occupèrent plus et se dirent : Il est guéri. Ce jour-là il se sentit mort, et voulut se garder le droit de souffrir à son aise ; ce jour-là, il se retira à Boulogne. Là, isolé, il lui prit un nouveau chagrin, celui de mourir sans avoir dit à quelqu'un tout le secret de son âme ; peut-être se trompait-il par sa résignation, car celui qui demande une consolation pour mourir est bien près de l'accepter pour vivre ; mais il regarda vainement autour de lui, personne ne put le comprendre ; ce fut sous le déses-

poir de cette solitude, que le jeune peintre, habitué aux railleries incrédules de l'atelier, alla furtivement un soir s'agenouiller dans la petite église du village ; il pria longtemps ; il était plus fort lorsqu'il se releva. Il lui sembla tout à coup que le ciel venait de lui envoyer une singulière inspiration : il était en face du mur blanc et nu d'une étroite chapelle ; il lui sembla voir sur ce mur le Christ pardonnant à Madeleine prosternée aux pieds du Seigneur en élevant vers lui ses mains suppliantes. Joseph se frappa le front et s'écria tout haut :

— Oui, je mettrai ce tableau où je l'ai vu.

Le lendemain, il avait demandé et obtenu la permission de peindre cette chapelle, et voilà pourquoi la petite mendiante l'avait reconnu pour celui qu'on appelait *le peintre de la chapelle de Boulogne.*

A l'époque où commence ce récit, il y avait un mois que Joseph avait entrepris ce tableau. La curiosité avait été grande d'abord, aussi travaillait-il toujours entouré d'enfants curieux, de vieillards désœuvrés ; mais cette curiosité s'était calmée peu à peu, et, depuis huit jours qu'il n'avait pas paru dans l'église, on avait presque oublié l'œuvre et l'artiste. Un jour qu'il se leva moins faible de corps, après avoir ouvert sa fenêtre, il prit machinalement le bouquet qui s'y trouvait tous les matins et l'examina plus attentivement ; les fleurs étaient plus pâles et leur parfum moins suave.

— Les violettes s'en vont déjà, murmura Joseph.

Et sa pensée continua :

— Et moi, je m'en vais aussi, et l'œuvre que j'ai promise à Dieu ne sera pas achevée. Il prit sa boîte et ses couleurs et gagna furtivement l'église pour pouvoir y travailler sans être dérangé. Avant d'arriver à sa chapelle, il s'arrêta devant l'autel, la tête inclinée sur sa poitrine, et pour la première fois il envoya à Dieu ces tristes pensées :

— Mon Dieu, vous ne pouvez donc pas consoler ceux qui souffrent?

Dans la naïveté de sa foi nouvelle, il s'imaginait que Dieu allait lui répondre par quelque espoir soudain, par quelque révélation inattendue ; tout resta muet en lui et il regagna sa chapelle, plus triste et plus désespéré qu'il n'avait été jamais. Là, une nouvelle déception l'attendait encore : il regarda cette peinture qu'il n'avait pas vue depuis huit jours, et ce tableau qu'il avait aimé comme une œuvre heureusement inspirée ; il le trouva froid, triste, misérable. Cette Madeleine agenouillée manquait de désespoir ; et ses mains qu'elle levait vers le Seigneur... ces mains... où donc Joseph avait-il pris de pareilles mains?... Comment, lui, le peintre distingué, qu'on vantait pour l'élégante pureté de son dessin, comment avait-il pu peindre des mains pareilles? Elles lui parurent grossières, laides, vulgaires, et il resta immobile à les regarder, en pensant à cette main céleste qui avait passé devant lui. Il se mit à l'étudier dans son souvenir, il se rappela sa grâce flexible, la fluide harmonie de ses lignes, sa douce et suave couleur blanche et rose à la fois, où le sang anime la peau de ce reflet gracieux que donne la soie à la blanche mousseline qui la recouvre.

Il prit tout à coup ses pinceaux et se mit à dessiner ces mains si parfaites dont il croyait le modèle gravé dans sa mémoire ; mais tous ses efforts furent

vains; c'était mieux qu'il n'avait fait, mais ce n'était pas ce qu'il avait vu.

Dans un moment de dépit, il rejeta ses pinceaux et se détourna du tableau qui échappait pour ainsi dire à sa volonté. A cet instant, et lorsqu'il allait l'abandonner peut-être pour toujours, il aperçut à quelques pas de lui une femme agenouillée, ses coudes appuyés sur une chaise, la tête cachée entre ses bras, ses mains jointes en avant de sa tête. Les mains étaient bien celles qu'il cherchait, celles qu'il rêvait, et il n'avait pas eu besoin de voir l'anneau constellé, qu'elles n'avaient pas quitté, pour les reconnaître aussitôt. Cette femme était immobile dans son attitude de prière, comme il l'avait vue immobile dans la rêverie qui la préoccupait lorsqu'elle avait passé devant lui.

Joseph leva les yeux au ciel, il lui sembla qu'il allait voir un ange lui sourire et lui dire d'une voix qu'il entendrait seul :

— Dieu t'a envoyé le modèle que tu cherches.

L'extase où était plongé Joseph eut-elle la puissance de lui montrer ce qu'il

avait espéré voir, je ne saurais vous le dire ; mais comme s'il eût reçu cet avertissement et cette permission du ciel, il ramassa doucement ses pinceaux et se mit à peindre les mains posées ainsi devant lui. Il fut pris de ce sublime vertige d'inspiration qui donne à l'artiste le pouvoir de créer en quelques minutes l'œuvre qui demande souvent des jours entiers au labeur plus calme de son talent. Comme si Dieu eût mené son pinceau, comme s'il eût choisi ses couleurs, ces mains sortirent rapidement de ce mur si ingrat tout à l'henre ; ces mains dans toute leur magnifique perfection ; ces mains avec leur splendide ornement, avec tous ces diamants enchâssés de noir, étrange emblème des jours éclatants de la Madeleine, offerts en holocauste au Seigneur, tout entourés du deuil de son repentir.

Et tout à coup, comme si une intelligence secrète eût rayonné entre l'artiste et le modèle, cette femme se leva quand l'œuvre fut achevée, et se détournant sans jeter un regard du côté de Joseph, le visage couvert d'un long voile, le corps enveloppé d'un long manteau, elle s'éloigna doucement sans que son pas léger fît murmurer du moindre bruit la voûte sonore du temple ; puis elle disparut sans que Joseph pensât à la suivre ; mais à peine était-elle sortie, qu'il se précipita à la place qu'elle venait de quitter : il y trouva un bouquet de violettes pareil au sien, passé comme le sien, mais qui, réchauffé par la main brûlante qui l'avait longtemps pressé, exhalait un parfum pénétrant. Joseph prit ce bouquet, le porta à ses lèvres, et comme si ce parfum l'enivrait tout à coup, il chancela, tomba à genoux et s'écria en éclatant en larmes :

— O mon Dieu, ne pouvez-vous pas me faire vivre?

CHAPITRE XXXVII.

D'où lui venait ce regret? pourquoi Joseph, si désespéré quelques heures avant cette rencontre, avait-il demandé à Dieu, d'abord la consolation, ensuite la vie? Est-ce que quelque espérance avait brillé à ses yeux comme une étoile? est-ce que, dans le désert où il marchait, il avait aperçu à l'horizon un autre asile que la tombe? Pourquoi ce désir si vif et si soudain après un désespoir si profond et une résignation si arrêtée. C'est qu'on ne meurt pas jeune et tout rempli de la puissance d'un grand avenir, sans qu'il nous vienne au cœur des regrets de cette vie perdue, le remords de l'abandon qu'on fait de cette gloire qui vous souriait de loin. Et puis, au moment où Joseph se désespérait de ne pouvoir donner à son œuvre la perfection de son rêve, cette femme qui s'était posée sous son regard lui avait paru comme envoyée du ciel : et à la promptitude avec laquelle la bonté divine lui avait répondu dès qu'il l'avait implorée, il se sentait coupable de l'avoir méconnue, il se sentait un lâche de ne pas avoir lutté une heure contre le désespoir, cet extrême malheur dont nous sauve la religion.

Était-ce bien là l'exacte pensée de Joseph...? aurait-il pu rendre compte avec cette précision de ce revirement soudain qui s'était opéré en lui? Non certes ; mais

entré dans cette église avec la résolution de mourir, il en sortit l'âme toute pleine de l'ardeur de vivre.

Comme il en franchissait le seuil, il vit une mendiante comptant dans son giron quelques pièces d'or qu'elle venait de retirer d'une bourse négligemment jetée à terre à côté d'elle. Quelle autre main que la main céleste qu'il aimait déjà comme le signe mystérieux qui lui montrait une nouvelle route, quelle autre main, disons-nous, avait pu donner tout cet or à la pauvreté de cette femme ? et ne semblait-il pas aussi qu'il avait fallu la suave délicatesse de ses doigts charmants, pour ouvrer si précieusement la bourse oubliée sur le sol ?

C'est dans les cœurs malades que naissent d'ordinaire ces vives fantaisies qui deviennent quelquefois une passion, et que les indifférents appellent des caprices de fou. Joseph voulut avoir cette bourse, il la ramassa et demanda à la mendiante le prix qu'elle en voulait. A cette question, l'odieuse mégère leva sur lui son œil fauve et tout enflammé d'une joie avide. — C'est une chose particulière que lorsque le sort envoie à ceux qui ne le méritent pas une de ces fortunes qui devrait les satisfaire, le seul sentiment qu'elle leur inspire c'est un désir féroce d'avoir

davantage. L'or est comme les liqueurs brûlantes, qui altèrent d'autant plus qu'on en boit davantage.

— J'en veux vingt-cinq louis, répondit cette femme.

Joseph était de ces hommes qui n'ont jamais calculé le prix d'un caprice, surtout quand il ne leur était pas personnel. Il avait fait dans ce genre pour la femme qu'il avait aimée des folies devenues célèbres par leur faste et leur promptitude. Mais le sentiment qui agitait cette mendiante était si hideux qu'il répugnait à Joseph de le satisfaire ; et puis, Madame, il ne faut pas que je sois trop fier pour mon héros, vingt-cinq louis, c'était presque tout ce qui lui restait pour mourir, maintenant qu'il ne demandait plus à son travail un luxe qu'il ne pouvait plus partager avec personne.

Il regarda une dernière fois cette bourse si élégante et, sans essayer de l'obtenir à un autre prix qu'à celui qu'on lui avait demandé, il s'éloigna rapidement. Il l'eût payée d'une part des derniers jours qui lui restaient à vivre, sortant des belles mains qui l'avaient tenue, et qui l'avaient peut-être faite, mais la main sordide qui l'avait touchée semblait l'avoir flétrie et il ne la désirait plus.

En traversant la place de l'église, il aperçut sa petite mendiante du bois, qui l'observait attentivement et qui s'enfuit dès qu'elle se vit reconnue. Cet aspect inspira à Joseph une pensée consolante et cruelle à la fois ; il se ressouvint du bouquet qu'il avait payé à cette enfant et des adieux pleins de reconnaissance qu'elle lui avait envoyés.

Voilà, pensa-t-il tout à coup, voilà la main sans doute qui dépose sur ma fenêtre le bouquet que j'y trouve chaque matin ; la reconnaissance n'est donc pas morte dans tous les cœurs ; il semble qu'elle devienne plus douce et plus pure quand elle se trouve dans le cœur d'une enfant qui commence la vie et qui n'oublie pas celui qui l'achève. Mais si c'est elle, ce n'est donc pas...

Je m'arrête comme Joseph s'arrêta lui-même ; en effet, je ne saurais créer un mot pour dire ce qu'il n'avait jamais espéré ou rêvé et ce qui cependant avait cent fois préoccupé son esprit. Ombre légère et insaisissable, parfum rapide et à peine senti, pensée fugitive et inappréciable, qui avait effleuré son âme d'un doute vague et aussitôt effacé. Jamais il ne s'était dit : C'est peut-être cette femme mystérieuse qui m'envoie ces fleurs... il n'eût pas osé le croire, et cependant il souffrit d'être assuré que ce n'était pas elle.

Il rentra chez lui, et après ce délire d'un moment qui l'avait élevé jusqu'au désir de vivre il retomba plus avant dans son désespoir et dans l'abandon de lui-même, si bien que, lorsqu'il se leva le lendemain, il hésita à ouvrir sa fenêtre, presque fâché d'y rencontrer encore ces fleurs qu'il n'aimait plus.

Mais quelle ne fut pas sa surprise en prenant le bouquet, de le voir lié au pied par la bourse qu'il avait désirée la veille.

Joseph à cet aspect demeura interdit : puisqu'il avait tant souffert d'avoir perdu l'ombre d'illusion qu'il avait la veille, il aurait dû être heureux de ce qu'elle devenait une réalité ou du moins une espérance ; il n'en fut pourtant pas ainsi. C'est le secret des malheureux et il faut que je vous l'apprenne, Madame, pour que vous n'accusiez pas souvent ceux pour qui vous êtes bonne et qui ne vous sem-

bleraient pas assez reconnaissants. Le cœur de l'homme se fait volontiers à ce qui l'occupe chaque jour, la souffrance devient en lui une habitude, et il peut arriver que lorsque le bonheur se présente à lui, il ne l'accueille que comme un hôte inconnu dont il se défie.

Que la première rencontre du bois et celle de l'église eussent glissé un rayon passager de soleil dans l'ombre douloureuse où vivait Joseph, c'était peut-être l'effet d'un hasard auquel il avait souri; mais le don de cette bourse venait d'une volonté qui s'adressait directement à lui. Quel était le but de cette volonté? pourquoi cherchait-elle à pénétrer dans le mystère de cette vie où il n'y avait que solitude et douleur? quel sentiment pouvait guider la femme qui agissait ainsi?... La pitié... Hélas, la pitié est un sentiment que l'homme demande et qui le blesse quand il l'obtient.

La véritable force pour supporter la douleur, quand on a le cœur fier, c'est d'en souffrir sans consolation. Et puis, n'était-ce pas peut-être un sentiment bien plus vulgaire encore, n'était-ce pas la curiosité? oui, une curiosité d'autant plus vive qu'elle s'adresse à des existences exceptionnelles, à celle des artistes par exemple. Il semble au monde que ces âmes qui vivent d'autres pensées doivent vivre d'autres sentiments. On s'en enquiert comme des mœurs étrangères d'un pays lointain, et on cherche souvent à y pénétrer violemment ou furtivement, sans respect pour l'asile sacré où le malheur s'enferme.

Cette curiosité appartient surtout aux gens d'un monde assez élevé pour se croire affranchi, vis-à-vis de ceux qu'ils regardent comme des inférieurs, des égards qu'ils se doivent entre eux. A ce titre cette femme pouvait être inspirée par un sentiment pareil. Le peu qu'il en avait vu attestait en elle les habitudes d'une grande fortune; et Joseph était de cette religion de l'art qui attribue à l'élégance des mains une origine aristocratique.

J'explique autant que je le peux le premier sentiment d'effroi qui saisit le jeune peintre lorsqu'il vit cette bourse. Il voulut un moment se persuader que l'enfant qui la lui avait vu désirer, avait pu se la procurer ou la dérober pour lui; mais il sembla comprendre qu'il cherchait à se tromper lui-même. Il prit d'une main craintive le bouquet et la bourse et les examina. Le bouquet n'avait plus ni parfum ni couleur; la bourse était ouvrée comme une dentelle sur laquelle couraient des lignes d'acier enchâssant au milieu d'une arabesque gracieuse ces deux mots : « Ayez pitié! » Il les regarda longtemps... — Ayez pitié! murmura-t-il tout bas; comment ce mot, qui devrait être le cri de mon âme, est-il celui de cette femme? souffrirait-elle aussi? serait-ce une sœur de ma misère?

CHAPITRE XXXVIII.

Cette supposition changea si rapidement le sentiment qui s'était d'abord emparé du cœur de Joseph, qu'il pressa cette bourse sur ses lèvres, avec le transport d'un homme à qui vient un gage d'affection sincère et éprouvée. Et tout aussitôt, redoutant les retours cruels de son âme; ne voulant pas discuter avc lui-même la joie qu'il avait ressentie, il courut à l'église. L'élan qui l'y poussa était parti de son cœur, de son cœur tel qu'il était autrefois quand il aimait et qu'il croyait. Il emporta ses pinceaux, il alla travailler à son tableau, Il retrouva sa verve passée, et comme s'il eût pensé que celle qui avait écrit sur la bourse : « ayez pitié, » dût trouver une réponse dans son œuvre, il imprima sur le front du Christ ce sublime pardon devant lequel il n'y a pas de fautes irrémissibles.

Joseph travailla longtemps et travailla bien; il était si fier, si joyeux, qu'un vieux prêtre qui le connaissait, l'ayant vu dans l'église, lui dit en souriant :

— Allons, monsieur Lemoine, je suis charmé de vous voir mieux portant et plus heureux... la journée est bonne pour tout le monde, à ce qu'il paraît.

— Vraiment? lui dit Joseph, que vous est-il arrivé d'heureux à vous?

Ce n'est là qu'un mot qui semble sans portée, et il renfermait cependant tout un aveu. Que vous est-il arrivé d'heureux à vous? avait dit Joseph; il lui était donc arrivé quelque chose d'heureux à lui.

— Mais, repartit le prêtre, c'est du bonheur pour beaucoup de gens... c'est une bourse de mille écus pour les pauvres qui a été remise chez moi ce matin, pour les pauvres de la paroisse.

Les pinceaux de Joseph lui échappèrent des mains... il devint pâle, et dit d'une voix altérée et avec un tremblement fatal :

— Et quelle est l'opulente bienfaitrice qui vous a fait une si riche aumône?

Le prêtre ne remarqua pas que Joseph attribuait sans raison ce don à une femme, il ne vit pas sa pâleur soudaine et il lui répondit en s'éloignant :

— C'est une personne inconnue qui nous a fait cette noble charité; mais vous la connaissez sans doute mieux que moi, car voilà bien.. oui, voilà la main qui tenait cette bourse, dit le prêtre en examinant le tableau..... et s'il est vrai que le modèle.....

Il soupira et reprit doucement :

— Qu'il lui soit beaucoup pardonné.

— Une aumône, s'écria Joseph, une charité!... il chercha sur son cœur la bourse qu'il y avait placée, et pendant que le prêtre s'éloignait, il la jeta violemment à terre.

Ce ne fut qu'au moment où il allait la broyer sous ses pieds, qu'il se souvint qu'elle était vide.

Il tomba assis sur une chaise, et cachant sa tête dans ses mains il se laissa aller à une sorte de désespoir sans raison; il voyait bien qu'on ne lui avait pas fait l'in-

jure à laquelle il avait cru dans un moment de folie ; mais alors pourquoi ce présent? que lui voulait-on? pourquoi s'occuper de lui? que ne le laissait-on mourir dans son coin solitaire? Ce n'était pas assez pour le ramener à la vie, et c'était troubler par des angoisses la souffrance résignée à laquelle il s'était voué.

Durant le temps qu'il demeura ainsi absorbé dans ses pensées, il se retraça son passé tout entier et arriva à cette fatale conclusion : que la vie lui était devenue tout à fait impossible et qu'il fallait en finir aussi ; lorsqu'il se releva, il était calme et fort. Il venait de décider de lui-même. Son regard était plein d'une assurance sombre, et ses mouvements, d'ordinaire agités par un tressaillement nerveux, avaient une tranquillité inaccoutumée. Il reprit la bourse et la remit sur son cœur. Toutefois il n'osa, en quittant sa chapelle, ni regarder son œuvre, ni lever les yeux sur l'autel devant lequel il passa rapidement. Il marchait la tête baissée et ne la releva qu'à un bruit léger. Il crut voir disparaître derrière une porte latérale les plis légers d'une robe... mais il n'eût pu assurer que ce ne fût pas une illusion. D'ailleurs, il lui importait peu à ce moment de savoir la vérité ; son parti était irrévocablement fixé. La journée était assez avancée; mais Joseph, contre son ordinaire, ne voulut pas rentrer tout de suite chez lui, et il se mit à suivre lentement le bord de l'eau qui fait face à la grande allée du parc de Saint-Cloud qui mène à Sèvres.

Certes, ce n'est point là un de ces paysages heureux qui inspirent de poétiques pensées, mais toutes les choses de ce monde s'ennoblissent de je ne sais quel charme indicible, lorsqu'on les regarde à travers la pensée de la mort. Le brin d'herbe qui naît comme celui qui meurt, vous sont une triste leçon : celui-là parce qu'il semble l'emblème d'un sort qui ne sera pas le vôtre, celui-ci parce qu'il vous dit ce que vous serez bientôt.

Joseph s'assit sur le bord de la rivière et regarda passer quelques barques dont l'une portait une troupe de joyeux jeunes gens chantant de gaies chansons. Joseph reconnut la voix de quelques-uns de ses camarades d'atelier qui avaient pris la vie en plaisir; il se leva pour s'éloigner; au même instant, une voix brusque dit, à quelques pas de lui :

— Ma foi, c'est bienheureux!

Joseph se retourna et aperçut le cavalier qui l'avait si singulièrement interrogé au bois. A toute autre époque de la vie et dans toute autre circonstance, la rencontre d'un homme pareil à celui-là eût déplu à Joseph, mais il se fût éloigné sans en rien témoigner ; mais dans la disposition d'esprit où il se trouvait, l'aspect de ce bélâtre impudent l'anima d'une colère étrange. Il trouva injuste et insolent à cet homme d'être là lorsqu'il y était lui-même, de vivre lorsqu'il allait mourir, et sans penser que les paroles qu'il avait prononcées pussent s'adresser à lui..... il lui dit en le regardant d'un œil étincelant :

— Et qu'est-ce donc que vous trouvez si heureux?

— Que vous me fassiez le plaisir de quitter la place de vous-même, repartit le cavalier avec cette négligence impertinente qui n'a nul souci de la portée de ses paroles, car celui qui les dit se croit assez fort pour en répondre partout et toujours.

Joseph s'approcha de ce monsieur et reprit d'un ton dont la résolution calme étonna la vaniteuse forfanterie de l'inconnu :

— Ce qui veut dire que si je ne l'avais pas fait de moi-même, vous m'y eussiez forcé peut-être?

Le cavalier se mordit les lèvres, une pâleur soudaine donna à sa physionomie une expression presque féroce; mais il répondit d'une voix dont il était resté le maître avec un léger accent d'ironie :

— Je vous en aurais d'abord prié, Monsieur, et...

Il s'arrêta en considérant Joseph : une expression de pitié dédaigneuse pour celui qui lui parlait se montra sur le visage de cet homme, il semblait qu'il eût honte de s'attaquer à un si pauvre et si faible adversaire, et il ajouta avec une politesse affectée :

— Et vous m'eussiez peut-être rendu ce service, si je vous avais dit que j'attends ici quelqu'un.

Ce mot rappela à Joseph l'aventure du bois.... le rendez-vous qu'il avait supposé et qui se renouvelait sans doute à l'endroit où ils se trouvaient. Cette pensée exaspéra Joseph, et par cela même qu'il crut que cet homme disait vrai, que la femme mystérieuse qu'il avait poursuivie l'attendait peut-être, il lui dit avec une fureur qui tenait du vertige :

— Vous mentez! elle ne vous attend pas.

L'homme à qui s'adressait cette parole insensée, se recula d'un pas et examina Joseph avec un rare sang-froid. Puis, après l'avoir regardé sans que rien trahît le sentiment qui l'agitait :

— Ah! c'en est donc là?...

L'inconnu reprit en lui remettant une carte :

— Voici mon nom, le comte de Brière, et où voulez-vous que j'envoie mes témoins, Monsieur, et chez qui faut-il que je les envoie?...

Lemoine lui dit son nom et lui enseigna la maison qu'il habitait.

Le cavalier salua et partit. Joseph resta seul. Un duel au lieu d'un suicide, c'était une chance pour lui; et cependant Joseph eut presque peur; non pas peur de mourir, mais peur de ne pas tuer cet homme. Jamais une pareille sensation n'avait agité l'âme du jeune peintre. Il se sentit pris d'une férocité inconnue et il se dit à lui-même : Que je le tue et je mourrai content.

Était-ce là la seule joie que pût ressentir encore ce cœur désespéré? et comment lui était-elle venue? lui-même n'eût pu se l'expliquer. Hélas! c'est que Joseph s'était trompé lui-même sur son désespoir; c'est que la violence de sa douleur l'avait peut-être abusé sur sa durée; c'est que, pareil à ceux qui, après s'être précipités dans un torrent, sentent leur vertige s'évanouir à ce contact glacé, luttent contre la mort qu'ils avaient cherchée et se rattachent au brin d'herbe qui les retient, au moment où ils sentaient le courant les emporter. C'est que Joseph peut-être, animé de cet instinct de la vie qui est plus fort que toute la volonté, avait saisi, sans y penser, le fil qui pouvait le ramener au bord et qu'il s'irritait jusqu'à la fureur contre la main implacable qui le repoussait dans sa résolution.

L'inconnu s'était éloigné et Joseph fut saisi d'un nouveau transport de colère,

lorsqu'en reprenant sa route il vit s'ouvrir la petite porte d'un parc et une femme en sortir furtivement. C'était elle... Cet homme n'avait donc point menti. Joseph s'arrêta, car elle venait de son côté. Son cœur se serra comme s'il allait mourir. Je vais donc la voir, se dit-il. Un espoir lui vint dans sa douleur, c'est que cette femme pouvait être laide. Pourquoi cela? Si elle est laide, ce ne sera pas mon rêve, pensa-t-il, je n'aurai pas été trompé...

Elle venait vite et la tête basse, ce ne fut qu'à quelques pas de Joseph qu'elle l'aperçut. A l'instant même elle ramena sur son visage le voile rejeté sur son chapeau et continua à marcher. Tout à coup elle s'arrêta et parut tressaillir. Évidemment ce n'était qu'en ce moment qu'elle avait reconnu Joseph. Il la regardait d'un œil dévorant, mais le voile était épais. Pendant les quelques secondes que dura ce moment d'arrêt, les plus tumultueux mouvements agitèrent le cœur de Joseph: il lui prit envie de se jeter à genoux devant elle et de lui demander grâce; il voulut la prier de lui montrer son visage, il pensa aussi qu'il était en droit d'exiger d'elle une explication; mais comme il arrive toujours aux gens qui sentent avec violence, de tous les sentiments qui l'agitèrent il choisit le plus mauvais et il lui dit d'une voix amère :

— Il est trop tard, Madame, il n'est plus là...

Sans qu'il pût deviner quel effet avait pu produire cette parole sur celle à qui elle était adressée, il vit sa tête s'incliner doucement, elle le salua et passa devant lui en appuyant son voile sur son visage de cette main si belle qu'elle semblait lui montrer comme un souvenir entre eux.

Joseph s'inclina aussi devant elle. Toute sa colère était passée et un regret profond s'était emparé de lui.

J'ai insulté cette femme, se dit-il, et de quel droit! Elle m'a pris pour un pauvre fou malade, et elle a cherché à consoler ma folie, et peut-être n'est-elle pour rien dans tout ce que je vois. Et voilà que, sans la connaître, sur un soupçon qui n'a pas d'autre base que mes suppositions, je l'accuse, je l'outrage... Oui... oui, se dit-il, je suis fou, de cette folie méchante qu'on décore du nom de malheur pour en excuser les cruelles lâchetés.

Joseph se méprisa pour la parole qu'il venait de dire et voulut en demander pardon....., et sans calculer combien cette démarche était encore plus inconvenante qu'une parole qu'elle pouvait n'avoir pas comprise, il marcha sur les pas de l'inconnue, mais elle avançait avec une telle rapidité, qu'il ne pouvait l'atteindre sans avoir l'air de la poursuivre. Il gagnait donc à peine quelques pas sur elle, lorsqu'il vit tout à coup reparaître celui dont il avait appelé le défi; et ce qu'il avait fait fut justifié à ce moment. L'inconnue s'arrêta à l'aspect de cet homme, revint vivement sur ses pas, arriva jusqu'à Joseph, et sans prononcer une parole passa son bras sous le sien, la tête toujours enveloppée de son voile, et elle l'entraîna rapidement.

— Ne craignez rien, Madame, lui dit Joseph avec un accent inspiré et fier, ne craignez rien.

A ce moment il avait le courage et la force qui bravent les dangers les plus terribles. Elle ne répondait pas cependant, mais il sentait sa main s'appuyer sur son

bras et le presser convulsivement. Sa voix n'eût pu implorer sa protection avec plus d'éloquence et il la rassura encore; mais alors elle courba la tête et se cacha le visage.

Ils arrivèrent en peu d'instants à la porte restée entr'ouverte, elle se précipita dans le parc. Joseph s'arrêta sur le seuil. Elle se retourna vivement, et Joseph comprit que cette femme était en proie à une lutte violente... elle fit un pas comme pour venir à lui, puis un geste comme pour l'appeler. Joseph la salua et lui dit :

— N'avez-vous plus besoin de moi, Madame?...

Elle lui fit un signe d'impatience douloureux, comme pour lui commander de se taire, et tirant sa main de la mantille qui l'enveloppait, elle la lui tendit.

Joseph la saisit avec transport et l'attira pour la baiser... mais une sorte d'enchantement l'arrêta. Cette main était pour lui comme un symbole sacré qu'il craignit de profaner; et il demeura la tête inclinée, l'œil fixé sur cette main divine qui posait dans la sienne et qu'il n'osait pas même presser.

L'inconnue la retira lentement. A ce moment, Joseph fit un mouvement pour la retenir; mais, prompte comme l'éclair, elle arracha la bague qui ornait son doigt, brisa la chaîne qui la retenait à son bracelet, posa cette bague dans la main de Joseph et s'échappa dans les allées du parc.

Joseph demeura confondu de cette action étrange et du silence que cette femme avait gardé. Il contemplait cette bague comme s'il eût tenu dans sa main quelque chose à l'existence de laquelle on se refuse à croire... puis enfin il la prit, l'examina. Un mot était gravé dans l'intérieur de l'anneau. Ce mot était : « *J'espère.* »

Dans la disposition d'esprit où il était, Joseph crut trouver une sorte de liaison entre ce mot et celui qui était écrit sur la bourse : « *Ayez pitié* » avait été comme le premier cri de ce cœur désolé; et lorsqu'il avait pour ainsi dire répondu à cette prière, elle disait : J'espère. Joseph n'eut pas le temps de poursuivre cette fantaisie bizarre de son esprit, car l'homme avec lequel il devait se battre le lendemain était arrivé près de lui.

Joseph le regarda avec une assurance dédaigneuse, mais il ne lui parla point : celui-ci lui fit un signe, Joseph le suivit à quelques pas de la porte.

—Monsieur, lui dit cet homme, un hasard singulier m'a éclairé sur vos relations avec la personne que vous venez de quitter; ces relations sont loin d'être celles que je supposais. Dans cette circonstance, et lorsqu'il n'y a entre honnêtes gens que des mots mal compris, j'ai pensé qu'il était de la plus vulgaire loyauté de venir dire à un homme : j'ai eu tort, et de le prier d'oublier ce qui s'était passé.

Cette démarche avait un caractère de franchise qui embarrassa Joseph. Ce n'était pas la haine qu'il avait un moment ressentie contre cet homme qui l'empêchait d'agréer ses paroles, c'était l'espèce de mission protectrice qu'il avait pour ainsi dire acceptée. Emporté par une sorte d'esprit chevaleresque, il lui sembla que finir cette lutte par une conciliation amiable serait tout au moins ridicule, et il repartit avec une hauteur qui n'était point dans ses habitudes :

— Je ne vous fais point juge de mes relations avec cette dame, Monsieur, et il m'importe peu qu'elles vous aient déplu d'abord et qu'elles vous conviennent

maintenant. La seule chose dont je veuille m'occuper, c'est que votre poursuite lui déplaît et que je saurai l'en affranchir.

— A quel titre, Monsieur, lui dit son antagoniste, vous faites-vous le défenseur de cette beauté merveilleuse?

— Elle est belle, n'est-ce pas? s'écria Joseph oubliant tout à coup sa querelle à cette parole.

Le comte sourit et lui dit d'un rire quasi paternel :

— Allons, folle tête de peintre, laissons là ce donquichotisme sans raison, ne vous faites pas le défenseur d'une femme que vous ne connaissez pas, car vous me demandez si elle est belle. Oui, elle est belle, belle comme les anges... mais...

— Mais... reprit Joseph avec anxiété.

Le comte secoua la tête.

— Que vous importe? d'ailleurs c'est son secret et son désespoir... Je ne puis rien vous dire à ce sujet, j'étais venu pour vous demander si vous vouliez oublier ce qui s'est dit entre nous; le voulez-vous?

Joseph était dans un état affreux... Ce mot : elle est belle, mais... lui avait fait entrevoir les suppositions les plus cruelles. Il sentait une angoisse indicible à la pensée de se faire, comme l'avait dit cet homme, le Don Quichotte de quelque femme perdue; d'un autre côté il ne pouvait se résoudre à abandonner le rôle qu'il s'était imposé. Il hésita à répondre; mais un de ces arguments qui décident souvent de la destinée des hommes détermina sa volonté.

— Eh bien! se dit-il, ce sera une déception de plus.

Et sans autre réflexion, il répondit au comte :

— J'attendrai vos témoins demain, Monsieur.

CHAPITRE XXXIX.

Ce fut une nuit affreuse pour Joseph. Le doute, un doute affreux s'empara de lui; il accepta toutes les accusations qu'il lui suggéra contre cette femme; mais, par une de ces obstinations qui n'appartiennent qu'aux cœurs ulcérés, plus il se donnait de bonnes raisons pour abandonner la cause, plus il s'acharnait à vouloir se battre; il se disait avec une douloureuse forfanterie :

— J'ai perdu ma vie pour une misérable femme qui m'a trompé, je me ferai tuer pour une femme peut-être encore plus misérable. Eh bien! ce sera finir comme j'ai commencé.

Jamais résolution ne fut plus arrêtée que celle de Joseph; la vie lui était devenue insupportable, peut-être moins à cause de ses premières douleurs qu'à cause du trouble qui le tourmentait depuis quelques jours. Déjà la mort lui semblait lente à venir et il espérait la rencontrer dans un combat où l'allure de son adversaire semblait lui assurer un avantage presque certain.

— Assez, se disait-il, assez de ces tourments horribles, de ce doute qui ronge

avec des morsures de feu. Ce serait l'éternelle destinée de ma vie quand même je rencontrerais un ange sur ma route. J'ai trop souffert pour croire, il vaut mieux mourir. Il écrivit toute la nuit, le matin venu il prépara ses armes et attendit.

Deux officiers se présentèrent chez lui, Joseph les pria de lui servir aussi de témoins, le lieu du combat fut désigné. Il fallait pour s'y rendre passer devant la petite porte du parc ; Joseph hésita à prendre ce chemin, mais avec la résolution de ne point s'y engager, il s'y trouva en peu d'instants. Il arriva lentement jusqu'à la petite porte, et comme si celle pour qui il allait mourir eût deviné sa pensée, il vit la porte entr'ouverte, et presque aussitôt cette main, cette main charmante, lui fit un signe et l'appela. Joseph avait encore quelques minutes de libres, il courut dans le parc et fut assez étonné de voir cette femme toujours voilée en fermer la porte. Il voulut se récrier, mais un signe, un signe de cette main merveilleuse lui imposa silence. Comment expliquer ce caprice de l'esprit ou du cœur? mais à ce moment Joseph craignit de voir se dévoiler le visage de celle pour qui il allait jouer sa vie ; il craignait encore une désillusion et il se disait dans la bizarre fantaisie de ses dernières pensées : Je voudrais mourir en emportant la croyance en quelque chose de parfait, ne fût-ce que la main d'une femme. Mais cette main s'était déjà emparée de la sienne et elle l'entraînait doucement. Joseph la suivit en se disant encore qu'il avait assez de temps pour se rendre sur le lieu du combat; il se dit cela tout le temps qu'elle marcha devant lui en le conduisant par de sombres allées vers un pavillon caché sous un vaste abri de tilleuls séculaires, si bien que lorsqu'il arriva à ce pavillon c'était précisément l'heure où il eut dû être à son rendez-vous.

Une fois là, l'inconnue fit signe à Joseph de s'asseoir, et lui montrant d'un geste rapide le côté où se trouvait l'endroit où devait avoir lieu le combat, elle secoua lentement la tête comme pour lui dire : Vous n'irez pas.

Ce fut moins le sens de cette pantomime que la pantomime elle-même qui étonna Joseph.

— Quoi, Madame? murmura-t-il avec une hésitation pleine de pitié.

La mystérieuse beauté ne le laissa point achever, et sa main doucement portée à son oreille d'abord, puis à sa bouche, la première fois avec un signe affirmatif, la seconde en signe de négation, vint lui dire qu'elle l'entendait, mais qu'elle ne pouvait lui répondre.

— Ah! mon Dieu, s'écria Joseph, est-ce là ce qu'il voulait dire, lorsqu'il me disait que vous étiez belle, mais...

L'inconnue appuya son voile sur son visage, et un signe de tête affirma pour ainsi dire la parole de Joseph.

— Mais quels droits a-t-il donc sur vous, Madame?

Elle lui tendit la main et lui montra le bracelet et la chaîne qui y étaient encore. Joseph ne parut pas comprendre, et cette main s'agita avec impatience.

— Est-ce votre mari? dit Joseph en hésitant.

La main répondit non.

— Est-ce donc...

Il n'eut pas le courage d'achever, d'ailleurs elle ne lui en donna pas le temps, sa main sembla repousser l'idée qui se présentait à l'esprit de Joseph.

Il garda le silence, elle frappa du pied avec impatience et lui montra le doigt d'où elle avait arraché l'anneau qu'elle avait remis à Joseph.

— C'était un fiancé, lui dit le peintre comme inspiré par ce signe.

Il avait deviné juste... Elle semblait attendre qu'il continuât à lui expliquer sa propre existence, et il poursuivit :

— Et vous ne l'aimez plus?

Sa main répondit : Je ne l'aime plus.

Un frisson brûlant passa dans le cœur de Joseph, et il reprit d'une voix haletante et brisée et les yeux baissés :

— Depuis quand?

Elle posa la main sur le front de Joseph, et releva doucement sa tête comme pour joindre ses regards aux siens.

— Depuis... dit-il d'une voix tremblante; cela voulait dire : depuis le jour où je vous ai rencontré.

Elle posa sa main comme elle était le jour où elle l'avait oubliée sur le bord de sa voiture.

Cela voulait dire clairement depuis le jour où je vous ai rencontré !...

Joseph pâlit, et attacha sur elle ses regards pleins d'une anxiété dévorante :

— Et maintenant? reprit-il.....

Elle appuya sa main sur son cœur.

— Vous m'aimez! s'écria Joseph.

Elle l'affirma en levant la main au ciel; mais aussitôt, la mettant sur le cœur de Joseph puis la balançant doucement, elle sembla lui dire :

— Mais vous, vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas, dites-vous? fit Joseph.

Elle porta sa main du cœur de Joseph à ses yeux creusés par les larmes, et secoua tristement la tête; il comprit qu'elle lui disait :

— Vous avez trop souffert pour aimer encore.

— Oh! mais, lui dit Joseph, si je rencontrais un cœur plein d'indulgence...

Elle montra le sien.

— Un cœur franc et loyal, reprit-il...

Elle parut attester le ciel de cette main si pure dont il suivait avec amour tous les mouvements.

— Oh! je l'aimerais! s'écria Joseph.

Elle prit la main du peintre, et la plaçant sur son cœur elle l'y serra avec un mouvement convulsif. A cette étreinte, Joseph s'écria :

— Eh bien, qui que vous soyez, vous qui m'avez rendu l'espérance, la vie, car je veux vivre maintenant... je vous aime, oui, je vous aime.

A cette parole, l'inconnue laissa échapper un cri joyeux, et, retirant son voile, montra au peintre la plus noble beauté qu'il eût jamais vue.

Il tomba à genoux devant elle, et presque aussitôt une porte s'ouvrit, et plu-

sieurs personnes parmi lesquelles se trouvaient l'adversaire de Joseph et quelques-uns de ses amis entrèrent rapidement.

— Monseigneur, dit l'inconnue, j'ai gagné mon pari : je vous ai dit qu'il m'aimerait sans voir mon visage et sans que je lui dise une seule parole,

— C'est juste, Madame, dit le comte.

— Un pari! s'écria Joseph en se relevant pâle et furieux; j'ai été le jouet d'un pari!... Ah! Messieurs, c'est une injure dont chacun de vous me rendra compte.

— Et moi la première, lui dit l'inconnue en le retenant. Le jour où, sur l'ordre de mon père mourant, j'attachai ce bracelet à mon bras en signe de fiançailles, je me réservai le droit de le rompre le jour où j'aurais trouvé un homme qui sans me connaître me donnât son amour et sa vie; vous avez fait tout cela, et à tout cela j'avais d'avance répondu par ces paroles gravées sur ce signe de mon esclavage que je brise tout à fait.

Elle détacha son bracelet et le présenta à Joseph. L'anneau portait le mot : *J'espère*, et sur le bracelet se trouvait le mot : *J'aime*.

— Mais qui êtes-vous donc, Madame? s'écria Joseph.

Le nom de cette femme lui fut dit par un de ses amis de l'honneur duquel il ne pouvait douter. Ce nom, qui appartient à une des plus nobles et des plus riches fa-

milles de la Hongrie, la contrée la plus féconde de l'Europe en familles riches et nobles, ce nom, je ne puis vous le dire, et nous-mêmes, les amis du grand artiste, nous n'avons jamais appelé la femme qui l'a sauvé que la *Fée aux belles mains*... Et maintenant son nom restera un mystère pour le monde entier, maintenant que la jalousie des confrères de Joseph Lemoine a reconnu que ce n'était point par suite d'un pari, mais entraînée par un sentiment d'admiration exaltée, que la Fée aux belles mains avait tout fait pour arracher Joseph au désespoir aveugle qui s'était emparé de lui.

Peut-on le croire (et dans un siècle comme le nôtre, est-ce une chose qui puisse durer longtemps encore)? aujourd'hui Joseph Lemoine est enfermé comme fou dans une maison de santé.

Oui, les amis de Joseph qui avaient été présents à cette scène d'amour si touchante, furieux de ce que la Fée ne leur avait pas accordé un seul regard, se précipitèrent tout à coup sur lui, l'arrêtèrent et l'emportèrent malgré son héroïque résistance et les cris de la Fée inconsolable.

Qui que ce soit qui lise cette histoire, qu'il aille à Boulogne, qu'il suive les indications de cette déplorable histoire, et qu'il avertisse la belle des belles du malheur de Joseph, et son avenir, sa fortune, seront assurés pas la munificence de la princesse..... mais j'ai juré de taire son nom.

Nous l'avons déjà dit, Arthur n'aimait pas considérablement la lecture. Il y a dans le livre le plus frivole des choses qui, pour être seulement lues et comprises, demandent un certain emploi de l'intelligence, et la fainéantise de l'esprit est un vice bien autrement insurmontable que la fainéantise du corps; et cependant notre marquis avait lu le manuscrit jusqu'au bout; puis une fois qu'il avait été achevé, il s'était endormi l'esprit bercé des plus douces espérances.

Qu'avait-il donc trouvé de si saisissant dans ce récit pour qu'il se condamnât à une pareille application? Il avait trouvé ce romanesque, cet impossible, qui assure un éternel succès aux fantaisies de l'esprit. Il y avait trouvé une de ces aventures dont le lecteur serait heureux d'être le héros; une de ces fortunes subites qui ne demandent aucune peine et dont l'imagination rêve la possibilité. C'est l'histoire des rois épousant des bergères, histoire qui intéressera éternellement la foule tant qu'on voudra la lui raconter. Pour ma part, je trouve que ce qui manque surtout à notre littérature pour qu'elle descende dans la classe populaire, c'est qu'elle ne lui offre pas assez souvent de ces chances où le pauvre devient riche en une heure. Les vaudevillistes qui ont tué les oncles d'Amérique, et les législateurs qui ont supprimé la loterie, ont porté un coup terrible au bonheur du peuple. Le parent disparu depuis trente ans (et toutes les familles en ont un), ce parent et le quaterne étaient les deux plus forts appuis de la patience du pauvre; avec ces deux espérances il vivait du lendemain jusqu'au jour qui ne devait plus

en avoir; mais aujourd'hui que lui reste-t-il? la caisse d'épargne et le vol, deux vices sous deux formes différentes.

Mais pour en revenir à Arthur et à l'histoire qu'il venait de lire, nous devons avouer à nos lecteurs qu'il s'y était complu de toute son âme. En effet, il se l'était appliquée non pas dans les détails, mais dans son fond; il s'était vu l'objet des enthousiasmes soudains de quelque reine exilée, et il s'était fait un avenir galonné de tous les millions qu'on peut emporter d'un pays ruiné parce qu'on le ruine.

Notre héros se leva donc le lendemain, fort gai et fort satisfait, en se promettant bien que le jour où il obtiendrait sa liberté il chercherait la Fée aux belles mains, et lui rendrait son Joseph Lemoine, toutefois après lui avoir montré combien un marquis est supérieur à un peintre, en la prenant pour dame d'honneur de la reine qu'il devait rencontrer.

Arthur était dans le ravissement, mais au moment où il se livrait à ces doux calculs de bienfaisance souveraine, voilà que tout à coup un homme maigre, l'œil creux et pleureur, le nez en pied de marmite, les cheveux couchés en arrière, la lèvre tremblante, se précipite dans la chambre du marquis, la parcourt avec rapidité et arrive près de la table sur laquelle Arthur avait déposé le manuscrit. Il s'en empare avec rage et s'écrie: « Ah! on veut encore me la voler celle-là..... non, non.

Il se retourne violemment vers Arthur, et lui dit:

— Ah! c'est toi, misérable académicien, qui veux ainsi me dépouiller... c'en est trop..... J'ai fait déjà la gloire de Lamartine, d'Hugo, celle de Chateaubriand et de Lamennais, et tu veux que je te fasse la tienne; et tu aurais la croix de la Légion-d'Honneur, une pension de six mille francs, tu serais académicien, pair de France, ministre, et moi je languirais dans l'obscurité et la misère!... Non, ce ne sera pas.

A ces mots, il s'élança sur le marquis, dont la vigueur supérieure eut bientôt réduit son adversaire à l'impuissance; cependant la lutte, si courte qu'elle fût, avait fait assez de bruit pour attirer du monde. Phalanstère parut, et selon l'habitude d'une impartiale justice, il se mit à frapper sur les deux antagonistes. Cette fois Arthur, plein de son innocence, se révolta contre Phalanstère, et malgré la force de l'ex-Alcide, il allait le rosser, lorsque le fou qui l'avait appelé académicien se jeta à ses jambes et le renversa.

Alors il se mit à rire aux éclats en criant d'une voix âcre et triomphante:

— Il est tombé, il devait tomber! un misérable sans talent, sans instruction, un sot, un imbécile!

Pendant ce temps, Phalanstère continuait à appliquer à Arthur son système calmant, si bien qu'à la quatrième dose, ou pour mieux dire au quatrième coup de poing, le marquis se tint parfaitement tranquille. Heureusement pour Arthur que le directeur de la maison passait par là, et qu'il ordonna à Phalanstère de cesser son traitement. Le marquis voulut lui expliquer ce qui lui était arrivé, mais l'honnête médecin, fort peu soucieux d'entendre les doléances d'un fou sur un fou, lui ordonna impérieusement de se taire, et rappela à Phalanstère que c'était l'heure de faire promener son malade.

Arthur, à qui tout changement de lieu offrait une espérance de s'évader, se laissa conduire dehors ; à peine fut-il dans la cour commune qu'il rencontra le fou au manuscrit, qui se mit à lui faire les cornes ; il lui prit fantaisie de le rosser mais presqu'au même instant une voix connue d'Arthur lui dit :

— Ah ! vous avez donc affaire à ce drôle...

— C'est-à-dire qu'il m'a passé un manuscrit sous la porte, et que je l'ai lu.

— Et il vous a accusé d'avoir voulu voler son idée.

— Mais qu'est-ce donc que ce monsieur ?

— Ça ? c'est un homme de lettres qui a fait douze mélodrames refusés à tous les théâtres de Paris ; si le lendemain du jour où il avait lu une de ces honteuses élucubrations se jouait une pièce nouvelle, notre homme s'écriait aussitôt qu'on lui avait volé son idée de la veille. On avait beau lui représenter qu'on n'avait pu avoir le temps de faire en douze heures une pièce avec son sujet de la veille, il ne se départait de son idée. Enfin, il a si bien fait que, furieux des refus qu'il éprouvait et des succès de ses confrères, il en est devenu fou.

— Ce doit être une folie facile à guérir, reprit Arthur avec un air de dédain car.....

Son interlocuteur ne lui laissa point le temps de donner la raison par laquelle il voulait appuyer cette opinion, et répliqua :

— C'est une folie incurable, car elle part de la vanité.

Il y a un vieux proverbe parfaitement vrai dans le sens qu'on lui prête, mais parfaitement stupide dans son expression ; ce proverbe dit : qu'il ne faut point parler de corde devant les pendus, c'est-à-dire qu'il ne faut pas parler de corde devant ceux qui méritent d'être pendus, car les pendus ne causent plus guère. Donc Arthur, à qui la vanité ne manquait pas, se trouva blessé de la phrase de son interlocuteur, qui n'était autre que le Napoléon II qui avait raconté la veille l'histoire de Laura, et il lui dit d'un ton suffisant :

— Mais la vanité de ce malheureux n'est point si extraordinaire, ce que j'ai lu de lui...

— Ah ! fit le Napoléon II, l'histoire de la Fée aux belles mains...

— J'ai trouvé cela assez bien imaginé...

— Bien imaginé, mais ce n'est point de lui...

— Vraiment...

— C'est la folie d'un autre fou, mon cher...

— Comment ? dit Arthur...

— Le voilà là-bas, répliqua le conteur. C'est du reste le même principe qui a envoyé ce malheureux dans cette maison ; c'est un malheureux rapin qui s'est aussi posé parmi les génies inconnus, et qui ayant rencontré un jour une blanchisseuse de Boulogne dans sa charrette, s'est bâti la belle histoire qu'il a racontée mot à mot à son confrère littéraire, lequel l'a écrite comme vous l'avez lue ; mais tout cela c'est vanité... vanité... vanité... car la vanité, c'est le point de départ de toutes les folies...

— Mais qui diable êtes-vous donc, vous qui vous croyez Napoléon II ? lui dit Arthur avec colère...

— Taisez-vous, malheureux, et ne prononcez pas si haut ce nom redouté, ce nom qui doit accomplir l'œuvre immense de la monarchie universelle.

Arthur alla s'asseoir sur un banc, la tête dans ses mains; le fou narrateur le suivit : le marquis vit passer au loin la belle mademoiselle Stellen, il se souvint du commencement de l'histoire qui lui avait été racontée et la rappela à M. Napoléon II. Mais celui-ci eut l'air de ne pas le comprendre. Arthur, sans autre dessein que d'amener son interlocuteur à ce récit, le questionna doucement; mais cette idée était absente de la tête du fou, et il désespérait de la lui rappeler lorsqu'en ce moment un homme d'une soixantaine d'années passa devant eux : il avait la figure hâve, les cheveux hérissés; il regardait à chaque instant derrière lui comme s'il avait peur d'être poursuivi. Arthur, pour *flatter la manie* du Napoléon, lui demanda quel était ce malheureux,

— Ça, c'est le fou sans nom.

— Serait-ce un de ces abandonnés qui n'ont jamais pu connaître leur famille et qui, frappés de folie dès leur enfance, ont vécu sans que jamais personne les ait appelés du nom de fils ou de frère?

— Non, c'est le comte Armand de Blossac.

— C'est un beau nom.

Tout à coup Napoléon II eut l'air de se souvenir d'une chose extraordinaire et il se mit à rire aux éclats.

— Qu'est-ce donc? lui dit Arthur.

— Pardieu! votre réflexion vient de me remettre en mémoire l'histoire de cet homme.

— Quelle réflexion?

— Ne m'avez-vous pas dit que le nom d'Armand de Blossac était un beau nom?

— Sans doute.

— Eh bien c'est parce que cet homme portait ce beau nom, ou plutôt c'est parce que ce beau nom lui a toujours échappé, que cet homme est devenu fou.

— On le lui a donc disputé?

—Ecoutez-moi, car ceci est assez difficile à comprendre.

Le lecteur trouvera dans le chapitre suivant ce que Napoléon II raconta au marquis.

CHAPITRE XL.

Aventures de M. le comte de Blossac.

Cet homme est né en 1780; il était le fils aîné du comte de Blossac qui était attaché à la maison du comte d'Artois. Il avait donc quinze ans à peu près quand commença la révolution; il était fils unique et l'aîné de deux sœurs dont l'une avait cinq ans à cette époque et la dernière deux ans à peine. Le comte de Blossac, grâce aux qualités qu'on exige d'un gentilhomme qui a une belle tournure, un grand air, la jambe admirable, le visage charmant et les mains blanches; le comte de Blossac, dis-je, était complétement ruiné en 1778. Il avait alors vingt-cinq ans. C'était un homme de tête, incapable de se laisser gagner de vitesse par des huissiers, quelle que soit l'habileté avec laquelle ces messieurs lancent une affaire, et le jour même où le comte allait être arrêté, il était marié avec mademoiselle Françoise Calligogne qui lui apportait un million en dot.

Le comte se mit en mesure de le manger; mais le contrat avait été fait de telle sorte que le capital demeura inattaquable, et qu'en 1790 le comte était prodigieusement plus endetté qu'à l'époque de son mariage. Il résulta de cette position, que M. le comte de Blossac trouva de son honneur d'émigrer, et que sa femme trouva de son intérêt de rester en France.

Le comte avait de la tête, ai-je dit, mais il avait aussi du cœur, et, en face de sa misère et de son exil, il fit un retour sur lui-même, dépouilla ses vieilles habitudes de dissipation et se dit qu'il était temps pour lui d'être un homme d'honneur.

On a tort de médire du malheur, il n'y a guère que lui qui fait les gens qui valent quelque chose. Le bonheur a corrompu plus d'âmes que l'infortune : être heureux, c'est vivre en soi; souffrir, c'est vivre dans les autres.

Je ne veux pas dire pour cela que M. de Blossac devint tout à coup un homme sentimental et plein d'une tendre charité pour son prochain; mais enfin il se créa des devoirs, se donna un autre but que la satisfaction de ses désirs, et se fit bientôt remarquer parmi ceux qui portèrent leur misère avec noblesse, sans honte et sans ostentation.

Pour ma part, je méprise l'homme qui se drape dans ses guenilles, mais je trouve de la dignité à celui qui brosse ses haillons.

Bientôt l'occasion se rencontra de dorer cette misère d'un éclat qui sied à toutes les fortunes, ce fut celui d'un courage à toute épreuve, d'un dévouement complet à la cause qu'il avait adoptée : en peu de mois le comte de Blossac prit l'avantage sur tous ceux qui l'avaient suivi ou précédé dans l'émigration, et on ne parlait plus guère de lui qu'en disant : le brave Blossac. Il était donné en exemple à tous quand il y avait quelque entreprise périlleuse à tenter, mais on ne le comparait à personne quand elle était achevée, car il s'y était montré le plus hardi, le plus habile et le plus heureux.

Pendant ce temps, son fils vivait près de sa mère, qui donnait des témoignages si authentiques de son amour pour la république et ses libertés, que le bruit en arriva jusqu'à son mari. Il dédaigna de combattre des opinions si vivement exprimées et se contenta de lui redemander ses enfants.

La citoyenne de Blossac, toujours par amour des institutions républicaines, s'était éprise d'une grande passion pour ses filles, qui eussent été déshéritées avant la révolution, et d'une singulière antipathie pour son fils Armand qui eût pu les déshériter. Elle ne lui pardonna pas d'avoir eu la chance d'être riche aux dépens de ses sœurs. Aussi garda-t-elle avec elle ses deux filles et renvoya-t-elle Armand à son père.

Armand avait à peu près quinze ans à cette époque. Il avait un peu de toutes les distinctions de son père, mais il avait aussi de la nature vulgaire de mademoiselle Calligogne. Supposons un beau portrait de Vandik réparé par M. Joseph Lemoine.

Napoléon II rit de cette épigramme, et continua :

Mais ce qu'il avait particulièrement reçu du ciel en partage, c'était un immense désir d'être quelque chose, désir immense en effet, car il remplissait si bien tout son être qu'il n'avait pas laissé de place à la faculté de devenir ce quelque chose. Armand fut ravi de joie en apprenant qu'il allait retourner près de son père : ce qu'il est, se dit-il, je le serai, et on dira : le brave Blossac et le célèbre Blossac.

Quoique le comte eût reconnu, dès le premier moment qu'il vit monsieur son fils, combien la nature des Calligogne avait déteint sur la race des Blossac, il présenta son fils à ses amis comme s'il eût fondé sur lui la plus belle espérance. Ce fut dans une espèce de banquet que cette présentation eut lieu : le comte était resté joyeux buveur et vigoureux convive; son fils, qui était venu pour l'imiter en toute chose, pensa qu'il devait suivre son exemple; mais il n'eut même pas la chance de se faire remarquer par les excès auxquels il se livra ; il ne sut pas même se griser d'une manière un peu élégante ou querelleuse, et au milieu du banquet il dormait comme un cuistre impotent. Quelqu'un demanda quel était ce mauvais ivrogne, et il lui fut répondu d'une manière directe, avec un accent de pitié :

— C'est le fils du brave Blossac.

Ce mot si simple fut répété à tous ceux qui firent la même question, et le souper n'était pas fini que le fils du brave Blossac passait pour un garçon fort mal-appris.

On revint bientôt de cette opinion, mais je ne puis dire par quelle fatalité Armand se trouva baptisé à partir de ce jour. Ainsi, ayant été rencontré par le prince qui s'informa de ce nouveau-venu, on lui répondit :

— C'est le fils du brave Blossac.

Un des amis du comte, qui voulait faire recevoir Armand chez une des femmes les plus distinguées de la ville, ne put inventer de meilleure recommandation pour son protégé que de dire, comme tout le monde, qu'il était le fils du brave Blossac.

Partout où il allait, cette célébrité paternelle montait à côté de lui et l'enve-

loppait si bien qu'il disparaissait sous son éclat. En ce temps-là, Armand eût donné beaucoup pour qu'on l'eût appelé seulement le petit Blossac. Enfin la fortune sembla venir à son aide en le laissant l'unique héritier de ce grand nom. Le comte fut tué dans une affaire où il se montra plus que jamais digne du surnom qui lui avait été donné, et il fallut qu'Armand songeât à sa vie qui avait été jusque-là à la charge de son père. Il adressa une pétition au prince qui commandait l'armée, et la fit apostiller par tous ceux qui avaient été les amis du comte; mais nulle de ces apostilles, et il y en avait plus de vingt, ne manquait de porter quelqu'une des phrases suivantes : N'oubliez pas le fils du brave Blossac... Le fils du brave Blossac mérite l'intérêt de Votre Altesse... Votre Altesse doit protéger le fils du brave Blossac.... Vous ne devez pas laisser ce jeune homme à l'abandon, n'eût-il d'autre titre que d'être le fils du brave Blossac.....

Il semble que le prince voulût mettre le sceau à ce baptême universel, car il écrivit de sa main au bas de la pétition :

« Accordé au fils du brave Blossac. »

Ce que le prince avait pu accorder n'était pas de nature à retenir Armand dans une position où il comptait pour si peu : il sollicita une mission pour s'éloigner de l'armée et pouvoir plus aisément rentrer en France, et partit, muni d'une certaine quantité de lettres de recommandation. Il est inutile de dire qu'on ne pensa pas un moment à recommander M. le comte Armand de Blossac ; mais personne ne manqua de solliciter un bon accueil pour le fils du brave Blossac.

Ce fut cependant le temps le plus heureux de la vie d'Armand ; son nom lui revenait par ricochet, mais enfin il lui revenait. Il n'en fut pas tout à fait de même lorsqu'il eut accompli son projet et qu'il fut rentré en France après un an de pérégrinations. Sa mère s'était mariée, toujours par amour de la république, au célèbre Barton, l'un des plus horribles gredins de la Montagne. Quand ce terrible citoyen vit arriver son beau-fils, il se demanda s'il ne pouvait pas se donner un petit air de Brutus en le faisant guillotiner comme émigré rentré. Heureusement la citoyenne Barton lui démontra que ce n'était pas la peine de faire tant de vertu pour un beau-fils. On lui permit de vivre, mais à la condition qu'on ne parlerait plus du nom de Blossac, et notre héros fut présenté à toutes les sociétés républicaines, sous le titre assez bizarre de beau-fils du célèbre Barton. Au club où le mari de sa mère le forçait à aller, un savetier qui présidait l'assemblée ne manquait jamais de dire :

— J'accorde la parole au beau-fils du célèbre Barton.

Il n'avait pas d'autre titre social, et ce nom de : « beau-fils du célèbre Barton » tintait incessamment à ses oreilles. Une fois peut-être en sa vie ce nom ne lui fut-il pas donné complétement, car, étant devenu amoureux d'une jeune fille et ayant osé lui demander sa main, elle lui répondit : Je ne serai jamais la femme du beau-fils de *l'horrible* Barton.

Le désespoir d'Armand l'eût peut-être, à cette époque, poussé à quelque affreuse résolution, mais les temps devenaient meilleurs : déjà les émigrés rentraient insensiblement, et Armand voyait s'élever, dans un avenir prochain, le jour où il se nommerait enfin le comte de Blossac.

Cependant l'aînée de ses sœurs était arrivée à être une fort belle personne. Le Directoire venait de léguer au Consulat ses salons, où les femmes faisaient assaut de beauté en demandant à la mode grecque le droit de prouver le plus possible qu'elles étaient belles : madame Barton, dont la fortune était restée debout, commençait à être aussi embarrassée que monsieur son fils du nom célèbre qu'elle portait; elle se jeta à corps perdu dans ces salons; mais comme elle n'était plus d'âge et qu'elle n'avait jamais été de tournure à y être remarquée, elle s'y fit accompagner par son fils qu'elle appelait le plus possible le comte de Blossac, et par sa fille que tout le monde appela, dès qu'elle parut, la belle Olympia.

Aujourd'hui, on enseigne aux jeunes filles à toucher du piano ou à faire des aquarelles, ce qui ennuie beaucoup les voisins et ce qui gâte beaucoup de papier blanc. A cette époque on leur enseignait à danser. La gavotte régnait presque autant que Bonaparte. C'était une frénésie, une adoration, et dans plus d'une circonstance, une gavotte bien dansée a tenu lieu de beauté à quelques femmes, et ce qui est bien plus, leur a tenu lieu de dot.

Olympia excellait à danser la gavotte, mais il lui fallait un partner, un partner qui ne lui manquât jamais et qui cependant ne pût la compromettre. Armand était juste ce partner : on lui fit donner des lecons, on le dressa, et on le fit arriver à ce point de médiocrité qui servait toute la supériorité de sa sœur, sans jamais appeler l'attention sur lui.

— *Qué qui* danse avec la belle Olympia? disait du bout des dents un incroyable.

— Mais c'est.... comment l'appelle-t-on?... Il a deux ou trois noms, répondait un second incroyable; enfin, c'est son frère.

— Il faudrait avoir ce frère ici à souper, car sa sœur me paraît délicieuse et véritablement adorable.

Et l'incroyable se met à courir le salon, en demandant à tout le monde :

— Quelqu'un veut-il me présenter au frère de la belle Olympia? J'ai un terrible amour pour le frère de la belle Olympia!

Si bien que l'incroyable arrive jusqu'à ce frère tant désiré, et, fier de sa nouvelle connaissance, il lui demande la permission de le présenter à son tour aux femmes les plus merveilleuses de Paris; et pour donner à cette connaissance un aspect dont il pût tirer vanité, notre incroyable ne manquait jamais de dire :

— Permettez-moi de vous présenter monsieur..... monsieur..... le frère de la belle Olympia...

Nous ne pouvons pas dire que le surnom en resta à Armand. On ne l'appelait pas le frère de la belle Olympia, comme on l'avait appelé le fils du brave Blossac, et le beau-fils du célèbre Barton, mais il n'en disparaissait pas moins dans la gloire de sa sœur.

— Amenez-nous votre frère! Aurons-nous votre frère? Ne venez pas sans votre frère!....

Et puis, lorsqu'elle avait cédé à ces invitations, on accueillait le frère avec un charmant sourire et ces paroles inévitables :

— Que vous êtes aimable d'avoir accompagné votre sœur! Quand on a une

sœur aussi charmante, on fait bien de la suivre partout! Si j'avais une pareille sœur, j'en serais bien fier! Quelle sœur, quelle adorable sœur!

Armand prit sa sœur en exécration, et il commença à se demander sérieusement s'il était destiné à ne pas être autre chose que le parent de quelqu'un. Il prit un grand parti; il résolut de se marier, et, pour échapper à toute espèce de dénomination usurpatrice, il chercha un beau-père obscur et une femme parfaitement incapable d'aucune espèce de célébrité. Il rencontra ce beau-père dans la rue Saint-Denis, sous le nom de M. Jacques Durant, et sa femme au même endroit, sous le nom de mademoiselle Marie Durant. D'un autre côté, il se décida à rompre complétement avec toutes les connaissances qu'il devait à monsieur son beau-père, le célèbre Barton, et avec le monde où l'avaient entraîné sa mère et la belle Olympia.

La société aristocratique commençait à se reconstituer, Armand avait un nom qui devait l'y faire admettre de plain-pied, et, dès qu'il fut marié, il alla faire des visites dans ce monde qui devait être le sien; mais, malgré la terrible leçon qu'il venait de recevoir, ou plutôt à cause de cette leçon, ce monde éprouvait le besoin de se maintenir dans son intacte pureté, et il discutait très-sérieusement les titres de ceux qui voulaient être admis.

Armand attendait impatiemment les invitations qu'il avait sollicitées, et, ne les voyant pas venir, il s'adressa à une vieille parente dont il avait imploré le patronage; il en reçut le lendemain le billet suivant :

« — Mon cher cousin, ma maison et celle de mes amis seront toujours ouvertes à l'héritier des Blossac, mais ni moi ni personne ne recevrons jamais le gendre de M. Jacques Durant. »

Armand se trouva mal. Le fils de cette cousine, désolé de la sécheresse de la réponse de sa mère, vint quelques heures après pour l'excuser et ne trouva rien de mieux à lui dire :

— Quelle idée aussi d'épouser mamzelle Durand, de devenir le mari de mamzelle Marie Durant, de vous faire le gendre de M. Jacques Durant?

Le mot resta, et comme toute la noblesse rentrait peu à peu de l'émigration et que l'on recherchait partout ceux qu'on y avait connus, beaucoup des anciens camarades d'Armand demandaient pourquoi ils ne le rencontraient nulle part.

— Que diable voulez-vous que nous en fassions? c'est le gendre de M. Jacques Durant.

Armand fut sur le point de consulter pour savoir si le nom de son beau-père n'était pas un motif suffisant de divorce : il en fit une maladie; on lui ordonna l'air de la campagne, et il partit pour la Normandie, où son beau-père avait une terre magnifique et une filature qui occupait un village tout entier de plus de quinze cents individus.

Comme on doit bien le penser, M. Jacques Durant était le souverain du pays. Rien n'y pouvait prendre place à côté de lui, et l'infortuné eut le malheur d'entendre tonner autour de lui cette effroyable dénomination qui l'avait chassé de Paris. Seulement, dans la capitale on disait :

— C'est le gendre de M. Jacques Durant...

Et en Normandie, on disait :

— C'est le gendre à M. Jacques Durant.

Armand commençait à tourner à l'imbécillité ; heureusement que sa femme et son beau-père se noyèrent dans la Seine en faisant une partie de plaisir, et il se trouva seul en présence de lui-même et du nom qui lui avait toujours échappé.

Pendant ce temps les événements avaient marché ; l'empire avait cessé d'être et la restauration était venue. Depuis deux ou trois ans la plus jeune sœur de notre héros avait épousé un des plus riches manufacturiers de l'une des villes du Midi. Armand, brouillé avec sa famille, n'avait pas assisté à ce mariage ; il avait refusé d'approcher ce beau-frère sous un prétexte quelconque. Celui-ci considérait M. de Blossac comme un imbécile, et avait déclaré qu'il ne voulait jamais le voir.

Cela durait ainsi lorsque, au commencement de 1814, M. Faber, qui était le maire de la ville qu'il habitait, ne craignit pas de prendre parti avant tout le monde pour la cause des Bourbons et ouvrit les portes de la cité qu'il administrait à l'un des princes de la famille royale.

De son côté Armand, fatigué de ne rien être, fut un des premiers à se présenter au château des Tuileries, et obtint immédiatement une place de préfet. On se souvient que, pendant la première année de la Restauration, la presse demeura libre et le *Moniteur* n'avait pas annoncé la nomination de M. de Blossac à une préfecture, que le *Constitutionnel*, le journal influent de l'époque, demandait quels étaient les titres de M. de Blossac à cette faveur, et que le *Nain Jaune*, le journal spirituel de l'époque, répondait :

— Parbleu, c'est le beau-frère de M. Faber.

Le surlendemain, le *Constitutionnel* demandait d'un ton grave et irrité, si le titre de beau-frère de M. Faber pouvait prévaloir sur les services rendus au pays.

— Qu'est-ce que c'est que d'être le beau-frère de M. Faber ? Qu'y a-t-il de commun entre une préfecture et le beau-frère de M. Faber ?

La guerre à ce sujet fut cruelle et mordante entre tous les journaux de toutes les opinions. Cette fois, le baptême fut sacramentel et universel à la fois ; toute la France s'occupa pendant quinze jours du beau-frère de M. Faber.

Armand nia son beau-frère, Armand donna sa démission, Armand se battit contre trois libéraux, en tua un, et la famille de la victime eut l'infamie de faire écrire sur sa tombe :

— Tué par le beau-frère de M. Faber.

La vie était devenue impossible à Armand ; il possédait dans la Champagne une propriété assez considérable où il se retira pour y finir ses jours loin de tous ceux qui avaient si cruellement usurpé sa personnalité. Enfin il y trouva le repos et le nom qu'il cherchait depuis si longtemps ; on commençait à l'appeler M. de Blossac.

Il en fut si ravi qu'il voulut faire partager, encore une fois, ce nom à une femme qui, du moins cette fois, ne pourrait l'effacer ni par elle, ni par les siens.

Il y avait dans le village qu'il habitait, une jeune orpheline appelée Julie. C'était une enfant qui avait été abandonnée pendant la Révolution et élevée par la charité d'une vieille dame qui lui avait laissé une petite fortune. Elle ne savait elle-même où elle était née et à qui elle appartenait.

Point d'antécédents, point de famille, point d'alliance; peu d'esprit, peu de beauté, une taille moyenne, des cheveux d'un brun douteux, des pieds raisonnables, des mains seulement propres; enfin une de ces médiocrités absolues en toutes choses qui devait rassurer entièrement les terreurs de M. le comte de Blossac.

Il triompha : il semblait que cette femme ne pût lui apporter aucun des malheurs dont l'avait accablé sa famille; et Armand, joyeux et presque consolé, voyait approcher avec satisfaction le moment où il allait devenir père.

Il aimait beaucoup sa femme, sa femme qui s'appelait madame la comtesse de Blossac, comme il s'appelait le comte de Blossac. Elle devint grosse. Le comte vit luire le jour où on dirait : « Voilà les enfants du comte de Blossac. » Dans cet espoir il ne voulut pas laisser sa femme dans une campagne assez déserte et privée des soins que réclamait son état, et il l'emmena dans la ville voisine.

Il était temps, car madame de Blossac accoucha dix jours après son arrivée. Mais, justice du ciel! destinée atroce! malédiction inévitable! elle accoucha de quatre jumeaux.

Le fait fut consigné dans le journal du département; il fut répété dans les journaux de Paris, et fut reproduit dans tous les journaux de la province. Il fut discuté à l'Académie de médecine, et le rapporteur, croyant faire acte de bon goût, au lieu de nommer M. de Blossac, eut la maladresse de commencer son discours, en disant :

— Le père des quatre jumeaux...

Pendant deux heures qu'il parla, il ne l'appela pas autrement que : le père des quatre jumeaux.

Ce dernier coup frappa si violemment l'esprit de l'infortuné Blossac, que ce fut lui-même qui s'enfonça à tout jamais dans le malheur qu'il avait voulu éviter. Pareil à ces taureaux qui, après avoir longtemps combattu, étourdis, brisés, furieux, se précipitent en aveugles sous les coups qui doivent les frapper, Armand, dans un mouvement de rage indicible, écrivit au journal qui avait rapporté le discours du célèbre professeur :

« Je ne suis pas le père des quatre jumeaux, je suis le comte de Blossac. »

Ce journal tomba entre les mains de sa femme, qui, indignée de cette insulte, voulut en recevoir une éclatante réparation : elle pria, conjura, menaça, s'emporta et fit si bien enfin, que le malheureux Armand fut obligé d'écrire lui-même à ce journal :

« Je suis le père des quatre jumeaux. »

La France accueillit cette déclaration comme sincère; l'Académie de Paris fit part de cette nouvelle à toutes les sociétés savantes du continent, et le nom de « père des quatre jumeaux » devint européen.

A cette dernière infortune, la tête de Blossac se dérangea tout à fait ; il devint pour lui-même une espèce d'être multiple, autour duquel dansaient une foule de Sosies qui avaient sa ressemblance, sa figure, son âge, et qui le tourmentaient incessamment.

Enfin, il fut arrêté un jour l'épée à la main, le dos appuyé à une muraille : il ferraillait contre le vide en criant :

« A toi, le fils du brave Blossac! Viens, viens, misérable beau-fils du célèbre Barton!! Bien, j'ai tué le frère de la belle Olympia! Ah! tu mourras, indigne gendre de Jacques Durant! Victoire! le beau-frère de Faber expire! Victoire!! Et à nous deux maintenant, le père des quatre jumeaux! »

Il paraît que c'est le seul qu'il n'ait point pu exterminer, et c'est lui qu'il fuyait sans doute tout à l'heure d'un air si épouvanté.

Du reste, si vous l'interrogiez, si vous lui demandiez son nom, ou si vous le prononciez devant lui, il serait homme à vous étrangler sur place. C'est pourquoi,

comme il est fort doux à part cette circonstance, et que le directeur de cette maison serait fâché de le traiter avec sévérité, on n'a révélé son véritable nom à personne, et peu à peu les gardiens, pour le désigner, se sont habitués à l'appeler : *Le fou sans nom*, car il était écrit sans doute que ce malheureux serait voué jusqu'à sa mort à l'infortune qui avait accompagné toute sa vie.

CHAPITRE XLI.

Napoléon II. — Politique.

Après ce récit, Arthur allait quitter la place, lorsque le narrateur l'arrêta par le pan de son habit, et lui dit tout aussitôt :

— Vous voyez où mène la vanité.

— Encore ! dit Arthur. Que diable la vanité a-t-elle à faire en cette affaire?

— Comment ! lui dit le Napoléon II, vous ne comprenez pas? Mais c'est une affreuse vanité que de vouloir porter son nom, quand on n'a pas la force nécessaire pour lui garder l'éclat que lui ont gagné nos ancêtres. Tenez, par exemple, on m'a dit qu'il était arrivé depuis peu de jours, dans cette maison, un certain marquis de Mun, qui eût dû s'appeler Dupont ou Bernard, qui eût dû avoir enfin un de ces noms qui n'obligent à rien. Eh bien, il a eu la vanité de vouloir être quelque chose, et il est devenu fou de n'avoir pu être rien.

— Pardieu, lui dit Arthur, vous qui savez les histoires de tous les fous de cette maison, je serais assez curieux de savoir quelle est la folie de celui-là.

— C'est un désir qu'il me sera facile de satisfaire, lui répondit son interlocuteur, lorsque je l'aurai vu et interrogé.

— Vous ne le connaissez donc pas? lui dit Arthur.

— Je ne l'ai pas encore vu, et tout le monde ignore qu'il soit ici.

— Mais comment l'avez-vous appris?

— C'est un secret que je vous dirai en temps et lieu. Mais voici le moment où je vais aller présider le conseil de mes ministres; ce soir, j'aurai été informé par eux de ce que vous désirez savoir, et je vous le raconterai.

Cet incident donna à Arthur l'espoir d'apprendre par quelle intrigue il avait été mis dans la maison du docteur Métrasipot; car, tout en reconnaissant que l'homme qui s'entretenait avec lui avait perdu la raison, il reconnaissait que ses récits semblaient pleins de vérité.

Du reste ce n'est pas une chose tellement extraordinaire qu'Arthur ne la sût pas, que l'existence de ces fous qui gardent la raison la plus lucide sur tout ce qui ne touche pas à l'objet qui a porté le trouble dans leur cerveau. En conséquence, il espéra apprendre de lui le conte qu'on avait dû inventer pour justifier son emprisonnement. Par des moyens qu'il ne comprenait pas, il paraissait cer-

tain que ce fou était instruit de tous les secrets de la maison. Arthur se résolut donc à le ménager; c'est-à-dire à le laisser divaguer à son aise, et à saisir le moment où il lui plairait de revenir à sa propre histoire. Dans l'espoir que cette fantaisie pourrait lui arriver immédiatement, il suivit notre conteur, qui s'était rapidement dirigé vers une allée déserte du jardin, l'oreille penchée en avant, les mains derrière le dos, dans l'attitude consacrée à tous les Napoléons possibles. Il le vit s'asseoir sur un banc. Napoléon II salua, comme s'il avait été entouré d'un conseil nombreux, et il dit de cette voix brève et rapide que Marco Saint-Hilaire a rendue si illustre :

— Messieurs, nous allons donc nous occuper des grands intérêts de l'état ; vous avez tous compris ma pensée. Mon père a conquis le monde par le glaive, moi je veux le conquérir par la paix. Je sais combien cela me sera difficile; je sais que j'ai encore des nations voisines qui sont assez barbares pour avoir des préjugés d'honneur, d'indépendance et d'intérêts nationaux; je sais que pour ne pas rallumer, avec ces puissances arriérées, les guerres formidables sous lesquelles mon père a succombé, je sais, dis-je, que j'aurai beaucoup à souffrir. On m'insultera, on me jouera, on me crachera au visage; mais je laisserai faire, comme Jésus-Christ, parce que mon but est aussi élevé que le sien. Pour vous je ne suis qu'un homme, pour la postérité je serai un Dieu.

— Parbleu, reprit Arthur, ce gaillard, qui accuse les autres d'être devenus fous par vanité, pourrait bien s'appliquer à lui-même la phrase qu'il jetait si rudement au nez des autres.

Il est possible qu'Arthur, tout plein de l'admirable réflexion qu'il venait de faire, l'eût exprimée tout haut, afin de ne pas perdre la moindre parcelle de la plus petite idée qui lui venait à l'esprit, lorsqu'il fut tout à coup interrompu par l'arrivée de la belle Clarisse Stillar, qui le heurta si vivement, emportée qu'elle était par un rapide mouvement de valse, qu'Arthur laissa échapper un juron fort peu galant; mais elle ne l'entendit pas sans doute, car elle lui dit aussitôt :

— Que faites-vous ici, occupé à jouer dans une salle basse, pendant que nous dansons dans les salons de mon père?

La folle se retourna vers Napoléon II, et lui dit d'un ton plein de colère :

— Allez-vous en! Comment a-t-on pu vous laisser sortir de votre loge, misérable, vous qui avez fait mourir de chagrin la femme qui vous aimait?

Napoléon II se mit à rire aux éclats, puis, se retournant vers Arthur, il l'apostropha dans ces termes :

— Monsieur le ministre de l'intérieur, les maisons de fous sont sous votre surveillance ; comment se fait-il qu'elles ne soient pas mieux tenues? Je vous avais cependant donné des ordres exprès à ce sujet, et cependant je rencontre tous les jours dans les rues de la capitale des hommes que je vous avais signalés pour que vous les fissiez enfermer comme incurables. Les avocats qui se croient des orateurs, les gens de lettres qui parlent de la postérité, les médecins qui s'imaginent avoir guéri les malades, les ministres qui croient à la probité de leurs chefs de divisions, les philantropes qui s'imaginent qu'on corrige les voleurs et les filles publiques, les maris qui parlent de l'honneur de leur femme, les pères qui pensent

que leurs enfants attendent leur mort avec patience, les femmes de quarante ans qui croient qu'on les aime, les capitalistes qui prennent des actions, les lecteurs de tous les journaux de toutes les opinions et qui se portent garants de la sincérité de ceux qui les écrivent, les habitués des restaurants qui croient manger du chevreuil et boire du vin de Champagne, les fumeurs à qui on a persuadé que la Havane existe, les amis qui endossent les lettres de change de leurs camarades, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc. : tous ces gens-là sont des fous, archifous, et j'entends qu'on en purge immédiatement mes états.

La belle Clarisse se mit à rire de son côté, et Napoléon II reprit avec violence :

— Cette femme surtout, je vous l'avais recommandée, car vous savez que j'ai pitié d'elle; je vous ai raconté son histoire, et je vous ai dit comment et pourquoi elle est devenue folle.

— C'est-à-dire, reprit Arthur, que vous avez commencé à me raconter l'histoire d'une certaine Laura.

A peine Arthur avait-il prononcé ce nom, que la belle Clarisse poussa un cri et tomba dans des convulsions si affreuses, qu'Arthur en fut épouvanté.

Quelques gardiens accoururent et l'emportèrent, pendant que Napoléon II disait au marquis :

— Comment, malheureux, avez-vous pu prononcer ce nom devant elle? Je vous ai pourtant dit que ce nom sonnait à son oreille comme un horrible souvenir. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous révélerai pas les secrets de M. de Mun, car je les sais maintenant, mon conseil des ministres vient de me les apprendre.

Arthur n'avait pas lieu d'être très-convaincu de ce que Napoléon II avait pu apprendre dans cette séance, et il lui répondit :

— Je vous avoue que ce que vous pouvez savoir du marquis de Mun, et surtout ce que vous en avez pu apprendre depuis un moment, m'intéresse fort peu; car je suppose que cela se réduit à bien peu de chose.

— Monsieur, répliqua Napoléon II d'un ton d'empereur, je suis sûr de Fouriou. Fouriou ne m'a jamais trompé, et tout ce qu'il vient de me dire, doit être la plus exacte vérité.

Ce nom ne produisit pas tout à fait sur Arthur un effet aussi violent que le nom de Laura produisit sur mademoiselle Stillar; mais il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comment, vous connaissez ce misérable drôle?

— Parlez avec plus de respect de mon président du conseil. Vous ne savez donc pas que Fouriou, c'est l'esprit du siècle incarné, comme M. de Mun est la sottise du siècle incarnée?

— Comme Votre Majesté est la folie incarnée, dit Arthur s'imaginant faire de l'esprit.

Napoléon II regarda Arthur de travers et lui dit :

— Je voulais cependant le sauver, votre marquis de Mun, et j'aurais pu vous en donner les moyens; mais vous oublieriez les conseils que je vous aurais prié de lui rapporter, comme vous avez oublié ce que je vous ai raconté de cette malheureuse.

Quoi qu'il en eût, notre marquis se trouvait si abandonné, qu'il réfléchit que Napoléon II était encore sa seule espérance, et qu'il répondit en s'excusant :

— Non, Sire, je n'ai point oublié cette histoire; seulement Votre Majesté doit se rappeler qu'elle l'a interrompue au moment où Laura révélait à Paul Destrames son amitié pour Stéphanie, comment elle l'avait protégée de sa force, comment celle-ci l'avait éclairée de son intelligence; et Votre Majesté en est restée au moment où Laura disait que mademoiselle Clairambault avait juré de la perdre, au risque d'entraîner sa jeune amie dans sa chute.

— Vous avez raison, dit Napoléon II en réfléchissant.

— Et si je me rappelle bien les termes dont vous vous êtes servi, Laura disait :

« C'est alors que commence pour moi la plus étrange existence qu'ait jamais subie aucune femme. »

— C'est vrai, dit encore le fou en réfléchissant de nouveau.

— Et cette existence quelle était-elle? dit Arthur.

— Monsieur, dit tout à coup Napoléon II, il y a une réforme immense à faire dans l'éducation des jeunes filles. Oui, oui, ajouta-t-il avec une espèce de tremblement convulsif, il me semble encore entendre la voix de Laura lorsqu'elle me dit..... ou plutôt lorsqu'elle dit à Paul Destrames, qui est mort :

« Écoute, et toi qui es un homme n'aie pas peur de ce que je vais te raconter. »

CHAPITRE XLII.

Suite de l'histoire de la Folle.

Toutes les fois que Laura reprenait son récit interrompu, elle attachait sur Paul Destrames ce regard ardent et fauve dont je vous ai parlé, comme si elle eût voulu par avance chercher en lui l'endroit par où elle pourrait faire pénétrer dans son esprit les étranges idées qu'elle avait à lui révéler.

Ainsi fit-elle encore à ce moment ; puis, après un instant de silence, pendant lequel sa respiration devint plus haletante, elle reprit d'une voix vibrante :

—La nature vous a faits les rois de la création, dites-vous, et cependant il n'est pas un homme qui eût résisté ni de cœur, ni d'esprit, ni de corps, aux ardentes et perpétuelles lubricités auxquelles cette femme m'initia, moi enfant, moi qui semblais n'avoir pas assez de toutes mes forces pour les jeux turbulents auxquels je me livrais.

Je ne peux pas, je ne veux pas te montrer cela en détail, Paul; mais imagine-toi qu'à toutes les heures du jour, les regards, les propos, les moindres mouvements de cette femme étaient un appel à des passions effrénées; qu'à toutes les heures de la nuit elle se glissait près de moi... Que t'importe tout cela, Paul? Tu as trop vécu avec nous autres les filles de la rue et de l'orgie, pour ne pas savoir l'histoire de toutes ces dépravations de pensionnat qui ont jeté tant de femmes au vice.

Tu dois me connaître assez, et tu n'as qu'à me regarder encore pour comprendre qu'il ne fallait pas que cette haleine impure soufflât longtemps sur moi pour y allumer des désirs insatiables; mais ce que tu ne sais pas, ce que tu ne peux pas comprendre, ce qui doit te paraître inoui, c'est le désespoir que j'éprouve aujourd'hui de cette enfance flétrie et qui ne m'a pas laissé de jeunesse.

Je n'ai pas vingt-cinq ans, je suis déjà vieille dans les passions de la débauche, je suis arrivée à l'abus de tous les excès sans avoir eu ni dans le cœur ni dans le corps une heure d'amour timide et pudique : si bien que la première fois qu'un homme m'a touchée de ses lèvres, cela n'a été nouveau pour moi que parce que cela ne m'a pas émue.

Tiens, Paul, reprit Laura en se frappant la poitrine de son poing fermé, je sens

bien que je ne portais pas là un de ces amours candides et sereins qui font le bonheur d'une ame calme et aimante ; mais j'aurais trouvé une de ces passions qui animent, qui emportent, qui poussent aux plus hautes destinées, un homme ambitieux et fort; jaurais trouvé un dévouement qui n'eût pas seulement sacrifié à son amour toutes les joies qui nous viennent du monde, mais qui lui eût sacrifié la plus violente exigence de sa nature : pour l'amour de l'homme qui m'eût donné sa vie et dont la pensée eût peut-être absorbé toutes les facultés, j'aurais fait comme si j'étais née de glace. Car, vois-tu bien, Paul, le cœur brûle encore plus en moi que les sens, et j'aurais donné à celui que j'aurais aimé plus que la femme qui se donne, je me serais refusée à lui et à tous. —

Paul regardait Laura avec un singulier étonnement; mais, comme il n'est donné à aucun homme d'admettre aisément des idées qui dérangent l'opinion qu'il s'est faite d'une femme, Paul sourit d'un air d'incrédulité, et Laura reprit aussitôt :

— Tu ne me crois pas, Paul, et cependant le sacrifice qu'il ne m'a pas été donné de faire à celui qui eût été mon maître, je l'ai fait au seul être que j'aie aimé de cette affection qui n'a pas de nom, qui n'est pas de l'amour, qui n'est pas de l'amitié, et qui cependant vit tout entière de la vie de l'être qui l'inspire.

Ce sacrifice, je le fis à Stéphanie. Tu souris encore, Paul, parce que tu vois tout ce que je raconte avec les yeux de la raillerie libertine où tu vis. Comprends-tu que j'étais la proie de mademoiselle de Clairambault, que je haïssais et que j'appelais cependant quelquefois, car, à mon tour, j'étais devenue ce qu'elle était? Comprends-tu qu'au milieu de mes belles compagnes, dont quelques-unes, devenues de grandes dames, n'oseraient pas me regarder en face, j'aie toujours respecté cette enfant faible et maladive, qui m'appartenait, pour ainsi dire, corps et âme, et cela parce que je l'aimais, elle? —

Laura soupira avec un triste sourire et continua :

— Ne t'étonnes-tu pas que j'aie été la gardienne la plus sévère de l'innocence de cette enfant, moi dépravée qui dépravais les autres? C'est qu'il faut que tu le comprennes enfin, Paul: il y a dans le cœur de tout être vivant un saint amour qui s'attache tôt ou tard à un être privilégié, et cela t'expliquera peut-être un jour pourquoi tant de femmes perdues ont si purement élevé leur fille. Cela doit t'expliquer aussi pourquoi, lorsque Stéphanie a été une femme du monde, une femme mariée, à qui on a pu faire honte de son affection pour moi, à qui on a pu dire tout ce que j'étais, et à qui je l'ai avoué; cela peut t'expliquer, dis-je, pourquoi elle a gardé en moi cette confiance qui lui a fait dire dans un moment d'entraînement, qu'elle me confierait sa fille, bien sûre qu'elle me serait sacrée, comme elle-même me l'a été. —

Laura considéra Paul et sembla examiner l'effet de son récit sur lui... Mais il semblait plus curieux de ce qui lui restait à apprendre que de ce qu'il avait appris. Elle continua donc en disant :

— Mais ce n'est pas pour te dire mon amitié avec madame Stillar, ni pour justifier ma conduite de ce soir, que je te raconte cette histoire ; c'est pour t'apprendre comment je me suis vengée de l'homme qui m'a ainsi jetée au vice, car mademoiselle Clairambault n'était que l'agent infâme des projets de M. Nassusse.

Enfant malingre et faible, il m'avait reléguée sur une grève brutale, espérant que le froid, le manque de soins, pourraient me tuer et lui rendre cette fortune qu'il n'avait pu m'arracher. Plus tard, il voulut achever l'œuvre de ce lâche assassinat par la dépravation. Il n'y réussit pas, car j'étais née de fer et j'arrivai à l'âge où il n'était pas décent de me laisser dans une pension, moi, opulente héritière des Lafère; j'arrivai, dis-je, à cet âge, maigre, pâle, presque livide, mais forte et formée comme tu me vois : j'avais alors dix-sept ans.

Depuis longtemps Stéphanie avait quitté sa pension; mais elle avait continué à me voir, et tu dois comprendre qu'elle ignora complétement ce que j'étais. Mademoiselle Clairambault et M. de Nassusse seuls eussent pu dire la vérité; mais ils avaient trop d'intérêt à la taire. Il fallut même un événement bien extraordinaire pour que je l'apprisse, et peut-être n'en eussé-je jamais été informée sans la sale avarice de mon tuteur, qui refusa de payer à la sous-maîtresse le prix de ses

ignobles services, parce qu'elle n'avait pas réussi. Mais je dois te dire bien des choses encore avant d'arriver à cette effroyable découverte.

Lorsque mon tuteur me retira de pension, il me donna, dans son hôtel, un appartement séparé, qui cependant, aux yeux de tout le monde, avait l'air de dépendre parfaitement du sien et se trouver sous sa surveillance. Il avait ses escaliers particuliers, et ouvrait sur le jardin et sur la rue, en même temps qu'on y entrait par les grands appartements qu'il occupait. Cet arrangement me fut présenté comme un accident sans conséquence de la disposition intérieure de la maison, attendu que ces deux portes devaient rester complétement condamnées. En habile homme qu'il était, mon oncle avait compté sur les mauvais conseils qu'on devait me donner et sur ma nature impétueuse pour ouvrir ces deux portes le jour où on m'aurait mis dans la nécessité d'en faire usage.

C'était mademoiselle Clairambault qui était chargée de cette mission. Elle m'avait demandé la permission de venir me voir, et, malgré la répulsion qu'elle m'inspirait, elle avait trop de droits sur moi pour que je pusse la lui refuser. —

Destrames laissa échapper un mouvement d'impatience, et Laura lui dit :

— Je t'ennuie, Paul, et tu cherches sans doute à quoi peut tendre cette confidence; il y a eu cependant une phrase de mon récit que je pensais que tu aurais remarquée...

— Une phrase! lui dit Paul en ricanant; je trouve que tu en as fait beaucoup trop pour me dire ce que je savais de toi...

Laura regarda Paul avec un triste mépris et lui dit :

— En ce cas, je pourrais me dispenser de continuer, car si tu n'as pas compris ce que j'ai eu de sainte affection pour une enfant, tu ne comprendras pas non plus ce que j'ai eu d'implacable vengeance contre un autre enfant.

— Mais c'est un exemple de vengeance que je te demande, lui dit Paul... Laisse là toutes les folies furieuses de ta jeunesse, et dis-moi de qui et comment tu t'es vengée.

— Eh bien donc! dit Laura d'une voix sombre, et ses yeux étincelants de l'horreur du souvenir qu'elle évoquait, tu as raison, il faut en finir, car chaque parole que je prononce m'est amère à la bouche, et je me fais sans doute un mal inutile en remuant toutes ces fanges où je me suis plongée.

— Pas de phrases surtout, dit Paul.

Laura haussa les épaules et repartit :

— Pauvre sot et pauvre fou, qui né riche, beau, et avec cette intelligence facile qui donne aux hommes médiocres un semblant de supériorité; pauvre niais, qui as été la dupe de tout le monde, ne viens pas me donner de leçons, à moi. Voyons, voyons, ne fronce pas les sourcils : tu ne me tueras pas parce que je te dis la vérité. Je n'ai pas peur de toi.

— Parle donc, lui dit Paul avec impatience.

— Eh bien! reprit Laura, tu dois deviner aisément que mademoiselle Clairambault eut bientôt recommencé dans une nouvelle existence les désordres qu'elle avait jetés dans ma vie passée. On fermait les yeux sur des choses que tout le monde voyait : on voulait le scandale, il arriva. Je fus surprise avec... Mais le nom de

celui à qui cette fille me donna t'importe peu... Je fus surprise, et mon tuteur me chassa de sa maison. C'est alors que mademoiselle Clairambault, fatiguée de l'horrible mission qu'on lui avait donnée, en demanda le prix. On le lui refusa. Elle eut l'impudence de réclamer les honoraires de ses ignobles services devant les tribunaux.

— Et un pareil procès n'a pas eu un retentissement qui soit arrivé jusqu'à moi?

— C'est que, grâce au pouvoir de la famille de Nassusse, mademoiselle Clairambault fut arrêtée; je ne sais quelle vieille histoire on retrouva sur son compte; mais on la fit condamner à huis-clos.

— Tu es folle, ma fille, on ne condamne personne à huis-clos dans le siècle où nous vivons, dit Destrames d'un ton suffisant.

— Le huis-clos existe aussi bien à notre époque qu'au temps de la féodalité, lorsqu'on a acheté les trois ou quatre journaux qui racontent les faits judiciaires et auxquels les autres se fient pour les raconter à leur tour. Mais tu ne sais donc pas le pouvoir de l'or, toi qui en possèdes tant? On fait parler et on fait taire le monde entier avec de l'argent; seulement le grand art est de savoir s'en servir. Si j'étais le pouvoir, je voudrais avoir tout ce qui a une langue et une plume avec la moitié de ce qu'on dépense à payer des écouteurs aux portes.

— Tu crois donc le monde bien vénal? dit Destrames.

— Tout est à vendre, dit Laura; mais il est difficile d'acheter, et en cela les Nassusse firent merveille; ils étouffèrent cette plainte, et, ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce fut avec ma fortune qu'ils firent cette affaire; mais ils ne purent empêcher que j'en fusse instruite, car mademoiselle Clairambault, furieuse de ce qui lui était arrivé, me raconta la vérité. Alors il se fit un terrible retour en moi, et si tu es capable de profiter du récit que je te fais, c'est le moment de m'écouter avec attention, car c'est à ce moment que je décidai de ma vie.

— Va toujours, je t'écoute, lui dit Paul.

— Eh bien! reprit Laura, à ce moment, je me demandai si la plus noble vengeance que je pusse tirer des misérables qui m'avaient perdue, n'était pas de réformer tout à coup ma vie, de montrer au monde l'exemple d'une austérité inconnue... Tu ris toujours, Paul: tu n'as donc rien de sérieux et d'honnête dans le cœur...! Tu me railles en toi-même, parce que ce n'est pas le parti que j'ai pris et que tu juges que l'autre ne fut qu'une de ces folles pensées qui passent furtivement dans l'esprit... Non, Paul, tu te trompes; ce fut un long débat avec moi-même..... Ce fut une lutte..... Car je demeurai près d'un mois incertaine, un mois entier! et entourée comme je l'étais, sollicitée par ceux qui avaient été les compagnons de ma vie, il me fallait une grande force pour résister si longtemps; et je puis le dire, ce ne fut point à d'autres qu'à moi-même que je cédai. Je me dis, et j'eus raison de me le dire, qu'il y a des choses irréparables dans le monde comme il est fait maintenant. C'est à peine s'il a assez de foi pour croire à la vertu qui n'a jamais failli; comment pourrait-il croire au repentir? Et puis, ce siècle qui a la prétention d'avoir tout refait, a laissé par terre tout ce qu'a détruit le siècle précédent.

Laura avait une de ces vives imaginations qui peuvent aborder toutes les ques-

tions lorsque le hasard les jette au courant de leurs idées personnelles ; aussi, abandonnant encore une fois son récit pour se laisser aller à la discussion qui s'offrait, elle reprit :

— Au compte des philosophes modernes, l'homme n'a jamais eu qu'un besoin et un droit, c'est d'être libre. Pour ma part, je trouve cela sublime, mais à la condition qu'on définira la liberté autrement que ne le font ces gaillards-là. Pour eux et pour vous tous, les méchants adeptes de cette école étroite et sotte, la liberté c'est le droit d'écrire de mauvais journaux contre le gouvernement et les prêtres. Étendez-la de deux pouces plus loin, osez aborder les questions d'organisation sociale, les questions de morale, que dis-je, les questions purement littéraires et artistiques, vous trouverez tous ces héritiers du libéralisme plus despotes, plus timides, plus arriérés que les partisans les plus ardents du pouvoir absolu. Et puis, qu'est-ce que cette époque qui se dit en progrès et qui laisse la société sans asile ? Ô faiseurs de moralisation humaine, qui vous croyez bien avancés, vous organisez des maisons de détention plus spacieuses et plus aérées que celles d'autrefois, et vous ne vous occupez pas d'empêcher qu'elles ne soient toujours trop étroites pour le crime qui se multiplie ! Pleins de sollicitude pour le vice et sans précautions pour l'innocence, vous n'avez plus ni religion ni famille, et vous vous croyez des législateurs sociaux parce que vous bâtissez des égouts avec la pierre des temples que vous avez démolis !

Paul regarda Laura avec étonnement, et il n'était pas tellement en dehors des idées spéculatives qui agitent notre époque que cette phrase ne l'étonnât ; mais il fallait être d'une plus forte trempe qu'il ne l'était pour prendre au sérieux des paroles sorties de la bouche de Laura. Quelle que fût en réalité la valeur de ce qu'elle avait dit, il y a une chose incontestable, c'est que la vérité n'est pas assez puissante par elle-même pour se passer de l'autorité personnelle de celui qui la proclame. Aussi Paul s'empressa-t-il de répondre :

— A quoi diable vas-tu penser, ma pauvre fille, de t'occuper de ces choses-là...

— Pourquoi je m'en suis occupée, Paul ? répondit Laura avec le triste et dédaigneux sourire qui lui venait aux lèvres quand elle se trouvait sérieusement émue : parce qu'au moment où je cherchais un refuge au malheur que je m'étais fait, je n'en trouvai nulle part autour de moi. Oui, crois-moi, Paul, si à cette heure il eût existé un couvent, si sévère qu'il pût être, où je pusse aller enfermer ma honte, j'y serais allée... Et entends-moi bien quand je te parle d'un couvent : je ne veux pas dire ces maisons prétendues religieuses qui se recrutent parmi les classes infimes et grossières de la société ; mais un couvent noble où pût entrer une fille de bonne maison. Ne ris pas, Paul : ce n'est pas le cilice, ce n'est pas l'abstinence, ce n'est pas la veille et la prière qui rendent les institutions religieuses de notre temps impossibles aux femmes du monde... ; c'est l'ordre d'idées et les habitudes de l'esprit qui y règnent. On peut plus qu'on ne le croit macérer son corps et se réduire aux aliments les plus grossiers... ; mais se rabaisser à la trivialité, à la sottise, à l'ignorance de ces populations de lavandières et de repasseuses, c'est ce que je n'ai pas voulu.

— Cela ne m'étonne pas, dit Paul en riant.

— Tu es toujours le même, reprit Laura avec dégoût, et j'ai peur de prendre une peine inutile en te racontant mon histoire.

— N'y a-t-il pas une vengeance au bout? dit Paul; voilà ce que j'attends.

— Eh bien! cette vengeance, apprends-la donc, dit Laura rapidement, et puisses-tu la comprendre! Mon oncle, M. de Nassusse, n'avait voulu ma perte que pour avoir ma fortune; ma fortune, il ne l'avait désirée que pour la transmettre à son fils Annibal. Il aimait ce fils; il en était fier... et avait raison. Il était beau, brave, spirituel, charmant; il était généreux et bon.

— Et tu l'as...

— Tais-toi, dit Laura d'un ton sombre; ce que j'ai fait il m'avait donné le droit de le faire... Tu penses, n'est-ce pas, que je l'ai poussé à faire quelque folie éclatante, à commettre quelque crime déshonorant? Oh non!...; il y a un remède à de pareils malheurs, et d'ailleurs il pouvait m'échapper le jour où j'aurais cru ma victoire assurée!... Non, j'ai été plus cruelle dans ma vengeance; cette noble nature, je ne l'ai point égarée, je l'ai abrutie de jour en jour, d'excès en excès, d'orgie en orgie; j'ai tari cette intelligence supérieure, j'ai éteint ce cœur ardent, j'ai usé cette jeunesse puissante. Tu as dû remarquer quelquefois dans les avant-scènes des petits théâtres un tout jeune homme, le corps chancelant et la tête agitée d'un mouvement convulsif, les bras pendants, le rire hébété, l'œil mort..

— Oui, et il m'a toujours fait horreur, dit Paul.

— Eh bien! reprit Laura d'un ton farouche, c'est mon œuvre; voilà comme je le ramenai un jour à son père; car je le lui ramenai moi-même après l'avoir emporté dans un voyage en Italie.

— Et il ne t'a pas tuée? s'écria Destrames.

— On n'a pas la lâcheté de faire le mal qu'il m'avait fait, pour avoir, au jour de son châtiment, le courage de tuer celui qui se venge : mais si les méchants étaient braves, le monde ne vivrait pas un demi-siècle. Que ceci te serve de leçon, mais n'oublie pas ce que je te dis : si tu rencontres jamais un homme cruel, sois sûr que c'est un lâche. Ne te laisse point intimider par ses rodomontades; il peut les pousser jusqu'à braver la mort : un lâche qui a un nom se battra en duel, et a une chance pour être impunément méchant toute sa vie s'il tue son ennemi; et il y a des hommes qui calculent assez bien pour jouer une fois ce jeu-là; mais regarde-le bien en face du danger... il aura peur...; regarde-le mieux s'il succombe, et tu le verras pâlir et pleurer en face de la mort. Non, M. de Nassusse ne me tua point, mais il se vengea à sa façon : il me fit interdire, il me ravit ma fortune, il acheva l'œuvre de ma perte tant qu'il put... Mais cet espoir de vengeance lui échappa; il s'était imaginé que la honte me ferait trembler, mais j'allai au devant de tout ce qu'il pouvait faire contre moi, en affichant les vices avec une impudeur qui l'épouvanta. Si bien, que ce fut lui qui vint me demander à genoux de cesser le scandale de ma vie. Je ne l'ai point voulu, et il a été forcé de quitter Paris, emportant avec lui l'administration de ma fortune et gardant au fond d'une chambre reculée l'idiot dont il est le père, après avoir épuisé les ressources de toutes les médecines possibles pour ramener cette raison éteinte, pour relever à la dignité de la créature humaine cette brute sale et honteuse. Lui seul le visite,

lui seul le sert, lui seul ose l'aborder. C'est un horrible supplice que le sien.....

— C'est une ignoble saleté, dit Destrames en se levant. Si c'est à cela que devait aboutir ce récit, tu aurais pu t'en dispenser... Abrutir un enfant, tu appelles cela une vengeance! Je m'attendais à quelque chose de fort, d'éclatant, à quelque chose capable d'exciter l'étonnement de tout Paris... ; mais ce que tu viens de me dire est tout juste une obscénité méchante, voilà tout.

Laura regarda Paul froidement, et lui répondit sans paraître blessée de ses paroles :

— Décidément, tu es bien l'homme vulgaire dans toute la force du terme; l'homme qui n'a en lui ni pensée, ni courage, ni orgueil. Ta vie est dans les autres : tu as eu tes vices pour eux comme tu auras des qualités pour eux, s'il arrive que tu te corriges... Je te pardonne donc de ne pas m'avoir comprise, moi qui me suis vengée pour moi seule, et par moi seule!

Paul haussa les épaules; et Laura continua :

— En effet, tu n'as été atteint que dans ta vanité, et c'est probablement sur la vanité des autres que tu chercheras à te venger; et une pareille vengeance demande de l'éclat, de la publicité.... Seulement ce que tu as à faire est difficile à inventer. Une série de duels, cela n'a rien de bien nouveau, surtout pour toi, qui n'a pas en ce genre une réputation à te faire.

— Tu as raison, dit Destrames, et cependant elle est inévitable.

— Parbleu ! dit Laura, ce serait une chose pour le moins originale que de les refuser; tu as recueilli de la vie que tu as menée le droit de le faire sans que personne t'accuse de lâcheté, et ce serait singulier.

Paul parut écouter cette proposition comme une chose qui ne lui déplaisait pas : mais sa grossière vanité de bravache l'emporta aussitôt, et il repartit :

— Non.... Je ne refuserais à personne le plaisir de se couper la gorge avec moi.

Il s'arrêta et réfléchit, puis il dit :

— Mais je me poserai de façon à prouver que j'ai les habitudes que je veux.

— Et peut-on savoir ce que tu as inventé à ce sujet? lui dit Laura...

— Je te le dirai demain, répliqua Paul... Quant à présent, je te déclare que le sommeil me gagne, et que je n'ai d'autre envie que d'aller me coucher.

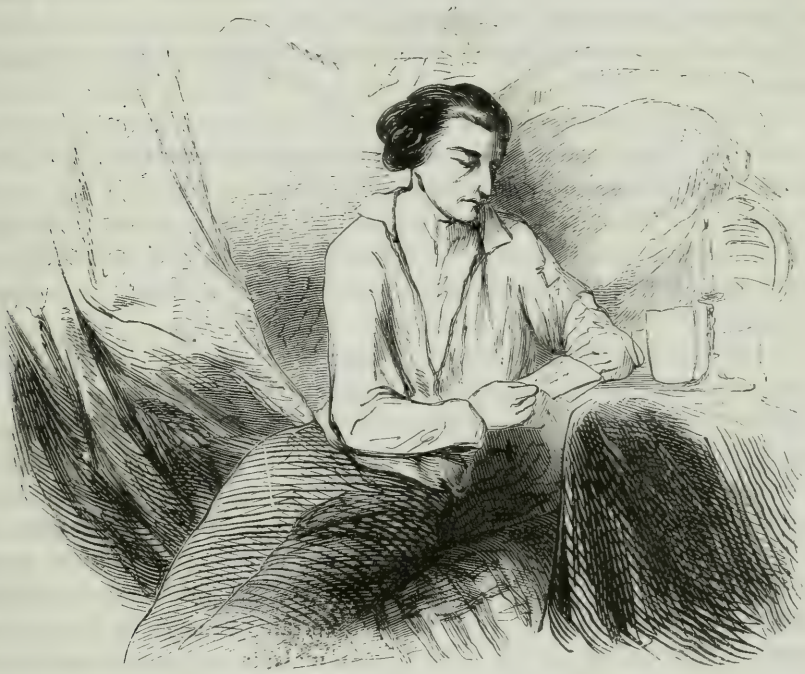
— Va donc, lui dit Laura, satisfaite d'avoir empêché Paul de commettre, sous l'empire de sa colère, l'une de ces folies irréparables dont aucun homme ne se relève. Le récit qu'elle avait fait à Paul n'eût-il atteint que ce but, elle s'en fût applaudie... Elle accompagna Paul jusque dans sa chambre, et se retira ensuite dans la sienne, sans que Destrames lui montrât un de ces désirs qui avaient paru l'emporter durant toute la journée.

CHAPITRE XLIII.

Histoire de la Folle.

Le lendemain, Paul à son lever trouva près de lui une lettre ainsi conçue :

« Paul, tu es le seul homme au monde qui m'aies fait désirer d'être aimée, « car je t'ai aimé. Je t'ai aimé pour ta faiblesse, pour tes emportements et ta « déraison ; mais j'ai voulu te mieux connaître. J'ai profité de la scène qui s'est « passée hier, pour savoir ce que tu étais au fond ; eh bien, écoute-moi bien, et



« agis en conséquence. Rien n'a de racines en toi, pas même le vice ; tu en as la « vanité, mais tu l'as mesuré à ce dont tu es capable, c'est-à-dire à bien peu de « chose. Pour avoir eu la franchise de te dire ce qui est l'histoire de mille autres « femmes, je t'ai fait peur, et tu me considères comme un monstre. Et cependant « tu as fait plus, Paul, que moi ; seulement moi j'ai fait, et on t'a fait faire. C'est « pour cela que je veux te donner un conseil d'amie. A moins que tu ne veuilles « te ruiner tout à fait d'argent, d'esprit, de corps, de considération, réforme-toi ; « marie-toi. Tu t'ouvriras ainsi l'avenir des médiocrités intelligentes ; si tu le veux « tu deviendras député, peut-être ministre, mais tu ne seras jamais ni un grand

« libertin, ni un parfait honnête homme : tu n'es pas de force. Tu ne me reverras « plus, à moins que ta funeste vanité ne te pousse à tenter une chose que tu es « incapable d'accomplir. Je ne te le dirai pas, ce serait t'inspirer le désir de la « faire ; mais je te préviens que si ton mauvais génie te donnait cette pensée, tu « me trouverais à ton encontre. Adieu. »

Ce billet fit hausser les épaules à Destrames. En effet, il avait déjà perdu le souvenir des confidences de Laura, en ce sens du moins qu'il n'y attachait pas la moindre importance ; d'un autre côté, il n'avait pas oublié le terrible engagement qu'il avait pris vis-à-vis de ses convives de la veille, et il partit pour Paris afin d'accomplir le projet qu'il avait médité.

— Enfin ! dit Arthur à ce moment, enfin nous voilà, je suppose, arrivé à l'histoire de mademoiselle Stillar, car jusqu'à présent vous m'avez beaucoup parlé de M. Destrames, surtout de cette horrible fille que vous appelez Laura, et point du tout de cette belle personne qui se promène mélancoliquement dans cette maison.

— Mon petit Monsieur, lui dit Napoléon II en toisant Arthur d'un regard superbe, est-ce que vous avez l'habitude de donner des leçons de cette espèce à ceux qui vous prennent sous leur protection ?

Le premier mouvement d'Arthur fut pour une réponse analogue à cette impertinente interpellation ; mais il eut le bonheur de penser qu'il avait affaire à un fou, et qu'il perdrait son temps à disputer avec lui. Il se contenta en conséquence de répondre :

— Je me garderais bien de vouloir donner des leçons à un homme de votre importance, à un homme dont la protection peut me mener si loin....

Les idées des hommes à tête ardente se déduisent les unes des autres avec une telle rapidité, qu'il leur suffit souvent d'une minute de distraction du sujet qui les occupait, pour qu'ils se trouvent à mille lieues de la pensée sur laquelle vous les avez quittés. Chez les fous, cela doit procéder ainsi ; car, quelle que puisse être l'immensité qui sépare l'homme raisonnable de l'insensé, il est difficile de supposer que la machine pensante ne garde pas une marche propre à sa construction. Assurément il y a désordre, parce qu'il y a certains rouages de la mécanique morale qui manquent ou qui sont altérés ; mais le mouvement doit être le même.

Quoi qu'il en soit, et comme nous n'avons aucune envie d'entreprendre ici une discussion métaphysique, nous ne chercherons pas à expliquer comment la pensée de Napoléon II se trouva tout à coup tout à fait en dehors et de l'histoire qu'il racontait d'abord, et de l'observation qui lui avait été faite, et de ce qu'il avait répondu. La figure de ce Napoléon II s'attrista tout à coup, et il reprit en serrant la main à Arthur :

— Mon enfant, n'aimez jamais : on souffre trop, et on fait trop souffrir. Clarisse n'est pas la seule qui soit ici folle d'un désespoir amoureux ; il y en a une autre plus belle, plus charmante qu'elle....

— L'avons-nous rencontrée ?

— Non... non, reprit le fou; celle-là, on ne la voit pas; on la tient enfermée... mais je devinerai bien où elle est....

— Et, reprit Arthur, quel intérêt y prenez-vous donc?

— Mais vous imaginez-vous que je me sois enfermé dans cette maison pour autre chose que pour la découvrir?...

Le fou se mit à rire aux éclats: Arthur cherchait sur sa physionomie un peu de cette expression amère et sauvage qui passe pour le caractère du rire des insensés; le fou riait tout bonnement, seulement il riait avec excès...

— De qui riez-vous donc ainsi? lui dit Arthur.

— Moi, répondit-il en regardant tout à coup le marquis d'un air sérieux... je ris... je ne suis pas une idée.

Lorsque les auteurs de drames ou de romans mettent en scène des fous, ils choisissent d'ordinaire les fous dévergondés, au visage hâve, à la parole désordonnée, à la physionomie agitée convulsivement.

Il est certain que la première impression que vous produisent de pareils fous est pénible et triste... mais on s'y accoutume vite. D'ailleurs, tous ces symptômes extérieurs vous avertissent sans cesse de l'absence de la raison; mais ils ne vous donnent pas ce sentiment de terreur glacée que vous inspirent les insensés dont la personne est calme, la parole tranquille, le visage serein; qui gardent une tenue paisible, qui s'expriment sans contorsions. Si ceux-là gardent également une certaine régularité dans l'ordre de leurs idées, une convenance complète dans leurs expressions, l'homme le mieux averti se laisse aller à les écouter et à leur répondre; il oublie sans s'en apercevoir à quel homme il a affaire; puis lorsque cet homme lui échappe tout à coup, il se trouve pris à l'improviste; il cherche à le ressaisir, et l'interpelle jusqu'à ce que la mémoire lui revienne. Alors il est bien difficile qu'il ne se laisse pas aller à de cruelles réflexions sur cette longue apparence de raison qui l'a trompé! Par cela même qu'elle est restée presque entière, il semble en comprendre mieux toute la fragilité lorsqu'elle manque. C'est à ces moments, c'est en présence de pareils fous que l'homme raisonnable peut douter de lui... En effet, il se sent le maître de ses idées sur toutes choses... comme cet homme l'était tout à l'heure... ne peut-il avoir, comme lui, un moment où la raison l'abandonne aussi? Et si cet homme se trouve avoir dans sa vie une aventure aussi fantastique que celle de notre marquis, si d'un autre côté il sait fort bien qu'il est renfermé comme fou dans une maison de fous, on conçoit qu'il lui prenne des doutes désespérants sur ce qu'il est lui-même.

C'est ce qui arriva à Arthur en voyant ce narrateur si précis d'une histoire si bizarre perdre tout à coup le fil de ses idées, si bien ordonnées tout à l'heure; et il murmura tout à coup:

— Mon Dieu! serais-je donc fou comme ce malheureux?...

— Fou... moi?.. dit le Napoléon II en riant; ah! je voudrais l'être... je le voudrais... je voudrais qu'ils m'eussent dit la vérité... je voudrais qu'elle fût morte, car la mort est toujours un bienfait.... Mais comprenez donc, Monsieur, que la mort c'est la fin... la fin, entendez-vous... plus rien après...

En disant ces paroles le fou se mit à pleurer....

— Et plus rien! dit-il tristement; comment il n'y a plus rien d'elle qui vive! pas un atome de ce que j'ai tant aimé..... rien qui, lorsque je me sens seul et désespéré, me plaigne de mon désespoir, et murmure à mon âme cette parole de Dieu : Attendre et espérer... Non... non, elle n'est pas morte... puisque je vis... elle est ici; elle est folle.... On ne vit pas sans âme, et je lui avais donné la mienne; je lui avais donné tout, moi... tout... eh bien! si elle était morte, je serais mort... N'est-ce pas que c'est vrai cela, Monsieur? n'est-ce pas que puisque je vis elle ne peut pas être morte?...

Comme il parlait ainsi, la belle Clarisse passa près d'eux, et lui cria d'une voix âcre et moqueuse :

— Tu l'as tuée, Sterny, tu l'as tuée... J'étais à son enterrement; je l'ai vue étendue sous son voile blanc, ta belle Lise...

— Ce n'est pas vrai, elle est devenue folle, cria l'insensé; folle comme tu l'es toi-même parce que Destrames t'a trompée...

— Paul ne m'a point trompée, reprit Clarisse avec fureur... On a voulu me persuader qu'il était mort... mais ce n'est pas vrai, et il viendra me chercher; tandis que toi, misérable, tu as tué un ange de la terre...

— Oh! la folle... la folle!... dit Sterny en riant convulsivement.

— Folle, moi! dit Clarisse en s'adressant à Arthur... Écoute, je vais te raconter l'histoire de cet homme.

A cette parole le fou devint pâle, une contraction violente serra sa gorge; il parut prêt à suffoquer. Arthur voulut lui porter secours; mais Clarisse le retint en lui disant :

— Laisse-le, il ne mérite aucune pitié... Écoute-moi, je vais te dire ce qu'il est; mais suis-moi, car il est sans cesse à écouter tout ce qui se dit, à regarder tout ce qui se fait, dans l'espoir d'apprendre où est la pauvre Lise... Mais elle est morte; il l'a tuée...

Arthur suivit Clarisse dans la grotte, à l'entrée de laquelle il l'avait vue pour la première fois, et voici ce qu'elle lui raconta (1) :

. . . . . .

Le lendemain, à peine Arthur fut-il hors de sa chambre, que Napoléon II vint à lui d'un air empressé, et lui dit :

— Pardieu! mon cher, puisque vous êtes curieux d'apprendre des nouvelles de ce marquis de Mun, qui est enfermé ici, je dois vous dire que je suis en mesure de vous en apprendre quelque chose.

— Vraiment! dit le marquis; parlez donc, car je suis bien curieux de savoir ce que vous savez...

— Je ne suis pas encore assez bien informé, dit le Napoléon II, mais dans quelques jours j'aurai tout appris...

(1) Nous avons été obligé de raconter ici cette interruption pour que nos lecteurs sachent comment le marquis apprit l'histoire de Napoléon II. Mais cette histoire formant un tout complétement séparé, nous l'avons renvoyée à la fin de ce volume, ne voulant pas, d'un autre côté, interrompre encore l'histoire de la belle Clarisse.

— Mais comment pouvez-vous être si bien instruit de tout ce qui se passe ici? lui dit Arthur.

— Est-ce donc pour rien que j'ai un ministre de la police? dit le fou...

Arthur eut honte de l'attention qu'il portait à un pareil interlocuteur, et voulut s'éloigner...

— Où allez-vous donc, sans ma permission? lui dit l'empereur.

— Mais je suis las d'entendre les contes à dormir debout que vous me faites.

— Ah ça, reprit le Napoléon II, est-ce que vous croyez aux calomnies de la folle qui vous a parlé hier?...

— Moi! fit Arthur...

— Oh! elle vous a dit que j'étais fou... je vois ça d'ici... et vous l'avez crue... Est-ce que vous êtes aussi niais que le marquis de Mun, à qui la Pimpani et Fouriou ont fait croire des histoires si extravagantes?...

Il suffit de ces deux noms pour rappeler toute l'attention d'Arthur.

— Comment! s'écria-t-il, vous connaissez la Pimpani?...

— Non, je suis fou! dit le Napoléon II.

— Mais dites-moi donc l'histoire du marquis de Mun...

— Je ne puis te la conter que lorsque je t'aurai dit celle de cette femme, qui m'appelle fou; et tu verras alors auquel de nous deux il faut croire.

L'espoir d'entendre raconter son histoire calma le marquis, et Napoléon reprit ainsi :

CHAPITRE XLIV.

Suite de l'histoire de la Folle.

— Vous êtes d'un monde à connaître tout ce qu'il y a à Paris de plus élégant; ainsi vous savez qu'il existe des associations qui s'appellent cercles, ou clubs, selon qu'ils sont hantés par des bourgeois ou des gens qui prétendent ne pas l'être.

— Oui, oui, dit Arthur, qui avait pris quelque idée des clubs modernes dans ses conversations avec Labarlière.

— Mais, reprit le Napoléon II, à moins d'un hasard extraordinaire, vous ne pouvez pas connaître le club des Mangeurs.

— Le club des Mangeurs! fit Arthur d'un air capable... il me semble que ce doit être quelque association de gourmands...

— Il est certain que vous ne savez pas ce qui en est, dit le Napoléon II; que vous n'y entendez rien. Si vous aviez une idée du club des Mangeurs, vous n'en parleriez pas ainsi.

— Mais il me semble que le nom...

— Et, reprit le Napoléon II, depuis quand est-ce que les noms veulent dire quelque chose? Ce club s'appelle le club des Mangeurs, comme le parti étroit, avare, mesquin et ignorant qui fait de l'opposition s'appelle le parti libéral, comme le cercle carliste du quai Malaquais s'appelle le cercle agricole.

— Mais il me semble, dit Arthur en répétant avec affectation cette tournure de phrase, il me semble que lorsqu'on fonde une association dans un but quelconque, on peut lui donner un nom qui en dise le but?

— A moins qu'on ne veuille lui en donner un qui le déguise. D'ailleurs, le nom de club des Mangeurs a été donné à cette association par le hasard, car l'idée en est venue dans une noble orgie.

A ce mot de noble orgie Arthur se mit à rire.

— Oui, lui dit Napoléon, c'était une noble orgie; car il y a une manière de boire avec excès qui n'appartient qu'aux gens bien nés. Nous étions quatorze, et Destrasmes était des nôtres...

— Ah! fit Arthur, vous en étiez.

Le Napoléon II s'arrêta et réfléchit; le fil des idées qu'il suivait en racontant les aventures de Destrames, l'avait ramené à un souvenir personnel de sa véritable vie.

— Oui, dit-il, j'y étais... Pourquoi donc y étais-je?...

Il se frappa le front, et reprit:

— Comment se fait-il que je fusse là?... Hélas! j'ai été tant de fois dans la nécessité de me cacher, que j'avais pris un faux nom... Oui, je me rappelle, on m'appelait alors le comte de Sterny.

Si nous avons rapporté ces paroles du fou, c'est qu'elles constituent un fait commun, et cependant très-étrange; c'est l'art avec lequel les fous cherchent à expliquer ce qui, dans leurs paroles, peut être en contradiction avec l'idée dominante qui est leur folie. Le nôtre continua rapidement, comme pour entraîner l'attention d'Arthur vers d'autres idées:

— Nous étions quatorze, qui avions bu de quoi griser soixante clercs de notaire; nous étions assez légèrement avinés pour que la conversation eût été indiscrète. Cependant elle n'avait roulé que sur des femmes qu'on peut nommer sans les compromettre plus qu'elles ne le sont par leurs propres aveux, lorsqu'il arriva qu'un de nous, qui n'avait pas l'habitude de ces sortes de conquêtes, poussé par le dépit de n'avoir aucune folie à raconter, s'oublia jusqu'à dire le nom d'une femme qui l'avait aimé, et qu'il n'eût dû prononcer qu'avec le plus profond respect.

Arthur se mit encore à rire en écoutant cette distinction; le Napoléon II le regarda sévèrement:

— Qu'est-ce donc qui vous prend, mon cher monsieur?

— Mais, lui dit le marquis, je comprends très-bien qu'on ne doit pas nommer certaines femmes; mais je ne comprends pas qu'elles méritent un si profond respect, si elles ont fait comme celles qu'il est permis de nommer.

Le fou secoua doucement la tête, et repartit:

— Il est possible que vous ne compreniez pas cela, vous... mais moi je le sens.

il y a des femmes dont les fautes sont pures, dont les faiblesses sont respectables....

Arthur se mit à ricaner, et le fou reprit :

— Mais ne parlons plus de cela, je vous en prie ; ce serait une horrible histoire à vous raconter, si je voulais vous la faire comprendre...

Arthur avait assez de l'histoire de Clarisse ; il ne voulut pas engager son conteur sur un nouveau terrain, et il lui dit aussitôt :

— Je l'écouterai avec plaisir, lorsque vous m'aurez raconté la fin de l'histoire de Clarisse, et celle du marquis de Mun...

— Oui, oui, dit Napoléon .. Mais, où en étais-je donc ?...

— A l'indiscrétion d'un des membres du club des Mangeurs...

— C'est vrai, et je me rappelle qu'à ce nom ce fut un cri général d'indignation parmi tous les convives. C'était un garçon résolu, auquel il avait fallu je ne sais quelle lubie pour le faire broncher ; il se leva, et nous dit :

— Je viens de faire une lâcheté et une infamie, et je m'en accuse... mais le mal sera moins grand si j'ai parlé devant des gens d'honneur.

On haussa les épaules, et il reprit :

— Je ne vous dirai pas que je me couperai la gorge avec vous tous, les uns après les autres, si ce nom sort d'ici... ce serait une mesure qui vous ferait parler comme des pies-borgnes ; mais comme je ne peux pas rester sous le coup de la lâcheté que je viens de faire..... je vous demande à genoux votre parole d'honneur de me garder le secret, et je m'engage à me battre contre treize des plus méchants de Paris..., et cela quand vous voudrez, et pour quelque querelle que ce soit. Mais aussi vous vous rendrez solidaires du silence les uns des autres.

La proposition parut si originale, et celui qui la faisait était d'un courage si éprouvé, qu'elle fut accueillie comme une réparation suffisante de sa sottise, et célébrée par une foule de toasts. L'engagement fut pris de part et d'autre, et on se donna rendez-vous pour la semaine suivante, à pareil jour. Ce fut dans cette séance que l'un des mangeurs fit la proposition d'une association où tout serait dit, et où tout resterait comme le secret des associés. La proposition passa ; les confidences furent faites..., et le jour où elles furent achevées, ces quatorze hommes se trouvèrent liés les uns aux autres par des liens de fer. Ce n'étaient pas de malhonnêtes gens, Monsieur, et cependant la société est ainsi faite, tout ce qui s'accomplit dans l'ombre est si effroyable, que par le seul fait de tous ces aveux mutuels, chacun de ces associés tenait l'honneur et la vie des autres dans sa main. On s'aperçut trop tard de cette imprudence, et l'on essaya de réparer autant que possible le mal qui avait été fait. L'existence de chacun fut enchaînée par des liens de fer ; il ne pouvait avoir une nouvelle maîtresse, vider une querelle, faire un voyage, sans que tous les autres en fussent informés. Ce qui lui était surtout interdit, sous peine de mort, c'était de se marier sans l'aveu unanime des Mangeurs.

— Bah ! fit Arthur, le mariage vous eût cependant offert un excellent moyen de vengeance, dans le cas où il eût manqué à ses serments.

— Mon bon ami, dit Napoléon, c'est une vengeance à la possibilité de laquelle les maris ne croient jamais. Je ne sais comment cela arrive ; mais si j'étais marié, cela m'arriverait probablement comme aux autres, car pas un de mes amis ne l'a manqué, et il y en avait dans le nombre qui valaient mieux que moi. Du moment qu'un homme se marie, Dieu lui envoie la conviction qu'il ne lui sera pas fait ce qu'il a fait aux autres. C'est là ce qui m'a toujours fait considérer le mariage comme une institution d'origine céleste ; car si ce n'était que l'homme qui l'eût inventé, il n'aurait pu donner à ceux qui y sont soumis ces graces d'état qu'il accorde à certaines infirmités.

Arthur considérait attentivement notre fou, qui débitait sa morale de l'air le plus persuadé, lorsque celui-ci se mit à lui rire au nez, en lui disant :

— Vous devez être marié ; vous avez trop l'air de me croire pour ne pas l'être....

Puis il reprit :

— La question, du reste, fut agitée longtemps avant qu'on admît la défense et le châtiment, et on n'avait pas eu à s'occuper de son application, car aucun de nous n'avait encore demandé à se marier, lorsque Destrames arriva de sa maison de campagne, et nous fit convoquer pour une affaire pressante. Par hasard, nous étions tous présents, et peu d'entre nous étaient disposés en faveur de Destrames. Après avoir débuté d'une façon assez élégante, il était descendu peu à peu à une existence livrée à des filles et à des escrocs. On l'écouta très-froidement lorsqu'il raconta ce qui s'était passé la veille chez lui. Il s'attendait sans doute à ce que l'on battît des mains lorsqu'il nous apprendrait sa décision de se mesurer avec tous ceux qui se trouvaient dans sa maison, au moment de l'insulte faite à Melle Stillar. Mais on le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre, et il eut beau prendre son air le plus assuré, il était cruellement troublé, lorsqu'il nous annonça que son projet était de réparer tout à fait l'injure faite à Melle Stillar, en l'épousant. Un éclat de rire universel accueillit cette présomptueuse prétention, et l'on fut sur le point de dire à M. Destrames qu'il était bien le maître de se battre avec qui il voudrait et de se marier avec Melle Stillar, si la famille voulait bien de lui. Quelqu'un même en fit la proposition ; mais un d'entre nous se leva : c'était le baron de Formy, un petit bonhomme haut comme ma botte, joli comme un chérubin, brave comme quatre, doux comme un enfant, blond, rose, frais.

— Messieurs, nous dit-il, l'affaire de Destrames est grave, et le sentiment qui le pousse est bon. Probablement il a reconnu aujourd'hui combien il avait eu tort de se lier avec les espèces d'hommes dont il avait fait sa société. Je ne parle pas des femmes, elles sont ce qu'on veut qu'elles soient, et avec d'autres galants que ceux qui les accompagnaient, pas une de ces drôlesses n'eût su dire un mot sur Melle Stillar. Donc, Messieurs, nous ne pouvons pas, lorsque Destrames revient à nous, nous ne pouvons pas l'abandonner en lui laissant la responsabilité entière de cette affaire, sans lui donner un avis ou lui tracer une règle de conduite. Je propose donc qu'il soit décidé qu'il ne se battra qu'avec l'un de ses convives, au choix des autres.

Cela semblait assez raisonnable, et sans trop penser à Destrames, nous prîmes cette décision pour faire plaisir à Formy, que nous aimions tous.

— Je comprends, dit le marquis, que vous puissiez disposer ainsi de la volonté de Paul; mais cela pouvait dépendre également de celle de ses adversaires.

— Vous croyez? repartit le Napoléon II en souriant. Mon cher Monsieur, douze hommes bien décidés à faire trouver excellente l'opinion qu'ils ont adoptée, y sont bientôt arrivés. Le soir même, dans quatre ou cinq salons, au foyer de l'Opéra, au Café de Paris, l'aventure de Destrames était racontée par nous tous; on y ajoutait que quelques amis de Paul avaient décidé de la manière dont l'affaire devait se vider. Là-dessus on se récriait sur la sagesse de la décision. L'homme est le plus parfait des moutons de Panurge, surtout à propos des affaires qui ne l'intéressent guère. Ainsi, le lendemain tout Paris trouvait que Destrames faisait beaucoup d'honneur à ses convives d'en accepter un pour adversaire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En effet, la décision relative aux provocations que Destrames pouvait accepter étant prise, Formy passa à la permission que celui-ci demandait de se marier, et déclara s'y opposer formellement. On s'attendait à ce que Formy appuyât son opinion par des raisons d'intérêt relatives à la société. D'ailleurs, la première permission à accorder était un précédent que personne ne voulait établir, surtout lorsqu'il s'agissait d'un Destrames. On fut donc sur le point d'interrompre Formy par un assentiment unanime et contre lequel Paul n'eût eu rien à dire, attendu que, d'après nos règlements, celui qu'on jugeait ne pouvait prendre part à la discussion, lorsque Formy, élevant la voix, s'écria :

— Ne vous empressez pas de m'approuver, attendu que si je propose de refuser cette permission à Destrames, c'est parce que je la demande pour moi.

— Comment, s'écria-t-on de toutes parts, toi aussi tu veux te marier!

— Oui, répondit Formy, et c'est Melle Stillar que je veux épouser.

Un murmure général accueillit cette déclaration : on se récria sur la prétention de Formy, de se servir de l'autorité de la société pour se débarrasser d'un rival, et l'un de nous somma Formy de répondre à ce sujet.

— J'ai fait ma proposition, dit-il; c'est à vous de décider.

— La décision est bien facile, répondit quelqu'un, c'est de le permettre à tous les deux ou de le défendre à tous les deux.

— Ce que je désire, fit Destrames, c'est qu'on nous le permette à tous deux; mais à une condition, c'est que nous serons vis-à-vis l'un de l'autre comme si nous n'appartenions pas à cette association; c'est que si dans notre lutte il arrive de cette rencontre que l'un de nous deux se croie obligé de demander à l'autre raison de sa conduite, nous ne soyons point obligés à venir vous rendre compte de nos motifs.

On se tourna vers Formy, comme pour lui demander si cet arrangement lui allait. Il se contenta de répondre :

— J'ai fait ma proposition..... Je demande qu'il soit défendu à Destrames de se marier.

Cette ténacité, qui se renfermait dans une proposition si singulièrement per-

sonnelle, étonna tout le monde. On pressa Formy de s'expliquer plus catégoriquement ; mais il ne sortit pas de la phrase sèche et nette qu'il avait déjà répétée deux fois. Malgré notre amitié pour Formy, et le peu d'intérêt que nous avions pour Destrames, nous crûmes devoir accorder à Paul la permission qu'il demandait, et nous allions voter sur ce qu'il fallait défendre ou permettre à Formy, lorsqu'il se leva pâle de colère.

— Vous venez de permettre à cet homme d'épouser Melle Stillar, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin : ce que vous décideriez à propos de moi serait inutile. Je n'y obéirai pas. Je ne fais plus partie de votre association. Je vous renie et je vous méprise.

Formy était un garçon d'un si bon esprit et d'une nature si loyale, qu'avant de demander raison d'un pareil propos, nous nous regardâmes tous. Est-il fou? murmura-t-on tout bas. Destrames lui-même se leva et s'écria :

— Un moment! si quelqu'un peut demander raison de sa conduite à Formy, c'est moi... et moi seul... Mais avant tout, je le prie de me répondre, et je suis à ses ordres, quelle que soit sa réponse. J'ai dit toutes les raisons de ma conduite, Formy a-t-il dit toutes les raisons de la sienne? Est-ce de sa seule volonté qu'il est venu s'opposer à ma demande?

Formy pâlit à cette question.

— Répondez, Formy, reprit Paul. N'êtes-vous pas ici pour satisfaire à un ordre qui vous a été donné ou à une prière qui vous a été faite?

Formy baissa les yeux, et finit par répondre : — Je suis ici, parce qu'il me plaît d'y être ; et je romps avec vous, parce que, moi dont la vie peut être montrée à tous sans que j'aie à rougir d'un seul acte honteux, je suis descendu jusqu'à me mettre en rivalité avec le dernier des drôles, et que vous avez prononcé en sa faveur ; parce que, moi à qui chacun de vous protestait de son estime, vous m'avez préféré un homme qui a fait coucher la dernière des filles perdues dans le lit de sa mère; parce que je vous vois accorder, pour ainsi dire, la vie d'une jeune personne qui est un ange de pudeur et de bonté, et que j'aime avec respect depuis longtemps, à un malheureux qui ne la connaît que depuis hier, et par les insultes qu'elle a reçues chez lui.... parce que ce serait la lâcheté la plus inouie que d'obéir à une pareille décision. Voilà pourquoi je romps mes liens avec vous.

L'affaire envisagée de ce côté donnait raison à Formy, et moi qui aimais cet enfant, je m'empressai de dire, dans l'espoir d'arranger cette querelle intestine :

— Pourquoi ne pas avoir dit dès l'abord ce que tu viens de reprocher à Destrames ?

— Et ce qui est faux, dit celui-ci.... Je déclare devant Dieu et par ma mère morte, que Formy en a menti.

— Quoi! s'écria celui-ci, pâle de fureur : voudras-tu nous faire croire que tu as passé toute une nuit avec Laura dans cette chambre.....

— Avec Laura, dit Destrames; de qui le sais-tu?

— Peu t'importe....

— Eh bien! oui, je suis resté toute cette nuit avec Laura; mais je jure que ce dont Formy m'accuse n'est pas vrai.

— Que s'est-il donc passé, lui demanda-t-on de tous côtés?

Ce fut alors que Destrames nous dit à peu près l'histoire bizarre de Laura.... Formy l'écoutait en le dévorant des yeux. Destrames nous présenta le billet de Laura, et nous fûmes tous de son avis lorsqu'il prétendit que la dernière phrase de ce billet et la menace qu'elle contenait devaient avoir pour objet le dessein de Destrames d'épouser Mlle Stillar, dessein qu'il avait sans doute laissé deviner. Cela étant admis, il était fort simple d'admettre que Formy fût l'exécuteur des volontés de cette Laura. On l'interrogea à ce sujet, mais il refusa de répondre et se renferma dans sa résolution de ne pas obéir aux ordres de l'association. Enfin l'un de nous, irrité de ce fol entêtement, lui rappela que c'était engager avec chacun de nous une lutte qui devait finir par la mort.

— Croyez-vous que je l'aie oublié? nous dit-il... Mais j'accepte, et vous pouvez cependant dormir en repos: je ne veux plus vous appartenir, mais vos secrets mourront avec moi.

Là-dessus il se retira et nous laissa fort embarrassés de ce que nous avions à faire. C'était pour nous un dédale inextricable. En effet, si Formy obéissait à Laura, ce devait être parce qu'il était son amant, et alors comment voulait-il épouser Mlle Stillar? Cela se contredisait trop clairement. D'un autre côté, comment avait-il été informé des projets de Destrames, si ce n'était par elle? Indépendamment de tout cela, nous nous trouvions, pour la première fois, en présence d'un des membres de l'association refusant d'obéir.... Ce n'était pas le danger d'un duel personnel à chacun de nous qui nous arrêtait. C'était, au contraire, cet espèce d'assassinat inévitable qu'il nous fallait commettre; car il y avait à parier que l'un de nous tuerait Formy. On n'osa prendre de décision à ce sujet, la question fut remise au surlendemain; mais il fut décidé que l'un de nous se rendrait près de Laura, pour tâcher de savoir ce qu'on n'avait pu arracher à Formy. Ce fut moi que le sort désigna.

Le Napoléon II se posa à ce moment comme un homme à qui vient d'arriver une de ces idées supérieures qui méritent l'attention la plus profonde.

— Monsieur, reprit-il, lorsque j'ai vu Laura, j'ai compris une grande partie du secret de notre littérature moderne. Laura, la folle Laura, dévergondée, sauvage, lubrique, calme, triviale jusqu'à l'ordure dans ses paroles, et quelquefois la poussant jusqu'à l'éloquence, ne reconnaissant aucune loi, mais maintenue par des instincts généreux, se coiffant de ces vices et en faisant gloire, par opposition au vice craintif et hypocrite des femmes du monde; Laura, dis-je, me parut la muse inconnue et innommée qui représente le mieux l'esprit de la plupart de nos auteurs.

Je compris en même temps quelle puissante séduction ces étranges contrastes pouvaient exercer. Vous ne pouvez vous figurer le singulier effet qu'elle produisit sur moi lorsque je la vis pour la première fois. Elle était dans une vaste chambre tendue de satin à raies noires et oranges. Un tapis turc aux vives couleurs contrastait désagréablement avec la tenture. Des meubles d'un luxe inoui, chargés de

ciselures et couverts d'étoffes splendides, étaient entassés pêle-mêle dans cette vaste pièce, chacun d'une époque différente, chacun jurant avec les autres pour la forme et les couleurs. On m'avait annoncé chez elle, sans venir s'informer si elle voulait bien me recevoir; de façon que, lorsque j'entrai, je la trouvai couchée sur un fauteuil, les pieds posés, deçà delà, chacun sur une chaise. A côté d'elle, sur un tabouret, un épagneul de la plus grande beauté; sur une petite

table, une pipe turque qui venait d'être achevée; un verre de Venise, dans lequel il restait quelques gouttes de madère, qui lui avait été servi dans une burette de Bohême, admirablement montée. D'une main elle tenait un long bâton d'ébène à griffe d'ivoire, avec lequel elle se grattait l'épaule, et tenait de l'autre main un journal dont elle lisait l'article politique. Elle se leva à mon nom et fit signe qu'on m'avançât un siége.

Malgré ce que Destrames nous avait dit de Laura, ou plutôt à cause de ce qu'il nous avait dit, j'avais assez légèrement accepté la mission qui m'avait été donnée, m'imaginant que Laura était une courtisane un peu plus hardie et un peu plus spirituelle qu'une autre, mais avec laquelle je serais assez vite à mon aise et que je ferais parler comme je le voudrais. Toutefois, le regard qu'elle attacha sur moi me frappa; en effet, il était grave et plein de hauteur, sans aucun mélange de cette audacieuse impertinence qui est la première force de ces espèces de filles.

Cependant je n'étais pas homme à me laisser intimider pour si peu ; et pour éviter la phrase inévitable :

« A quel motif dois-je l'honneur de votre visite ? »

je m'empressai de commencer l'entretien par la phrase correspondante et également bête :

— Madame, vous êtes sans doute surprise de ma visite ?

— J'ai bien entendu, me dit-elle; vous êtes M. de Sterny?

— Oui, Madame.

Elle me sourit avec une expression de bonne grâce dont je ne puis vous exprimer le charme, et elle me dit :

— C'est tout à fait l'idée que je m'étais faite de vous. Je vous connais beaucoup, reprit-elle en riant : posez donc votre chapeau, nous allons déjeuner ensemble.

Elle sonna avant que j'eusse pu répondre, et dit vivement :

— Apportez une table à deux couverts, et servez.

Je fus dépassé par cette aisance, stupéfait de cette manière, et cependant il n'y avait rien dans toute sa personne qui révélât une envie de profiter de l'occasion pour s'emparer de moi ; il y avait la familiarité que peut avoir une vieille femme pour le fils qu'une vieille amie lui aurait recommandé.

Tout le monde a le savoir-vivre des sots, c'est-à-dire celui qui l'apprend; celui qui, dans une position donnée, vous enseigne une conduite convenable; mais il est des cas où il faut savoir improviser la convenance, ce qui est beaucoup plus difficile que d'improviser le plus beau discours. Je me trouvai dans cette obligation, et je réussis assez bien.

— Soit, Madame, lui dis-je en m'asseyant près d'elle, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Je m'en doute ; et comme je ne me soucie pas plus que vous de jouer à visage découvert une scène de bal masqué, je pense que vous venez pour me parler de l'affaire de Léon Formy.

— C'est vrai, lui dis-je en prenant malgré moi un air sérieux ; car je ne pus m'empêcher de penser que Léon avait dû parler de notre association à Laura, et qu'il avait ainsi encouru la chance d'un combat à mort avec chacun d'entre nous. C'est vrai; mais quelle raison avez-vous de croire que je sois venu pour vous en parler ?

Laura parut très-étonnée du sérieux avec lequel je la regardais, et sans transition elle sauta à pieds joints dans ma pensée, et me dit :

— C'est donc une chose réelle que la société des Mangeurs? ce n'est pas une plaisanterie pour épouvanter Formy ?

Avouer que Formy avait dit vrai, c'était confirmer son indiscrétion, sans savoir jusqu'où elle pouvait aller; c'était, par conséquent, faire moi-même la faute qu'il avait commise. Je me trouvai tout à fait embarrassé et je cherchais une réponse évasive, que Laura avait déjà repris, d'un ton alarmé :

— C'est vrai, il n'y a plus de doute, cette sotte institution existe ; vous en êtes, ainsi que Paul Destrames.

Elle s'arrêta tout à coup, et me prit la main.

— Vous êtes un homme d'honneur, je vous comprends ; mais enfin, supposez que je n'aie pas voulu vous recevoir, que je n'aie rien dit, vous n'auriez rien à répéter à vos amis, vous n'auriez rien à décider contre Formy....

— Mais je ne puis pas faire que je n'aie entendu ce que vous avez dit, et je ne puis pas mentir en disant que vous ne m'avez rien appris.

Je venais précisément de faire ce que j'avais voulu éviter une seconde auparavant : Laura était si sincèrement alarmée qu'elle ne s'en aperçut pas.

— Allons donc, me dit-elle, vous êtes un homme trop grave et trop sérieux pour vous croire lié par des serments faits dans l'ivresse.... Vous vous mettrez du parti de Formy.

Je m'étais aperçu, pour ma part, de la bêtise que j'avais laissé échapper ; et comprenant que si je laissais l'entretien prendre cette allure, j'en aurais bientôt plus dit que Formy lui-même, je coupai court à toutes ces questions en disant à Laura :

— Nous parlerons de cela tout à l'heure ; mais il faut que vous me disiez complétement quelles relations il y a entre vous et Formy et entre Formy et Melle Stillar.

— Formy est amoureux de Melle Stillar, et je l'ai averti qu'il pourrait bien passer par la tête de Paul Destrames de l'épouser.

— Voilà tout ? lui dis-je.

— Dans quel but venez-vous me demander mon secret ? reprit-elle.

Je réfléchis, et à mon tour lui prenant la main, je lui dis :

— Quel que soit le danger qui le menace, je suis du parti de Formy et je veux le sauver.

— Je vous crois, me dit-elle, et je veux tout vous dire. Formy a été mon amant.... un caprice de jeune tête. Il est si bon, si naïf, si amoureux, que je n'ai pas voulu le refuser.... Il s'imagine qu'il m'a quittée.... Je m'en suis débarrassée en un mois.... Je lui ai fait peur ; mais il m'a gardée pour son amie, et un hasard a fait que cette amitié est devenue entre nous une obligation qui le fait obéir à tout ce que je puis vouloir. Eh bien ! oui, je lui ai demandé, pour prix de ce que j'ai fait, d'empêcher à tout prix le mariage de Melle Stillar.

— Mais, lui dis-je, il ne la connaît donc pas, ou du moins il n'en est pas amoureux ?

— Il la connaît et il la trouve fort à son gré ; mais vous connaissez le peu de fortune du baron et l'immense richesse de Melle Stillar. Formy n'avait aucun espoir de l'obtenir, et il se distrayait de son amour par beaucoup d'aventures parmi lesquelles j'ai compté. Il en est résulté que lorsque je lui ai parlé du projet probable de Paul, il en a pris légèrement son parti. Mais lorsqu'au dépit que lui causait le projet de Paul, j'ai ajouté l'espérance de le faire arriver, Formy a pris l'affaire à cœur, et c'est alors qu'il m'a dit : « Par Dieu, il serait plaisant que ce fût pour cela qu'il eût convoqué une séance des Mangeurs ! » J'ai voulu savoir ce que cela signifiait.

Laura s'interrompit et se mit à marcher rapidement dans la chambre, en me disant :

— Tenez, il y a des heures où je ne vaux pas la dernière des caillettes bavardes et curieuses que je méprise souverainement : j'ai voulu savoir ce que c'était que la société des Mangeurs. Quelle sotte fantaisie, d'abord, et ensuite quelle méchante rage j'ai poussée. Je n'aurais employé, pour satisfaire ce caprice, que toutes les grimaces avec lesquelles on trompe les plus fins; je ne me serais même servie, pour le faire obéir, que de l'empire que me donnait sur lui la promesse que je lui avais faite de lui faire épouser Me^lle Stillar, que je n'eusse pas été indigne comme je l'ai été. Je ne puis vous dire quelle envie obstinée m'a prise de savoir ce secret qu'il me cachait avec obstination. Mais je l'ai menacé du secret que je possède et il m'a obéi, le pauvre garçon ! Il a généreusement joué sa vie pour me faire taire.... J'ai été bête et méchante.... Et voyez, ajouta Laura, comme la nature humaine est mauvaise : par cela même que j'avais mal fait en lui arrachant son secret, j'ai voulu diminuer la portée de la confidence pour diminuer la portée de ma mauvaise action ; je me suis moquée de cette prétendue association de francs-juges... Et je me suis si bien persuadé que tout cela n'était qu'une plaisanterie, que je vous en ai parlé sans y attacher une importance bien grande.

Laura s'arrêta encore une fois, et se plaçant devant moi, elle me dit :

— Mais, vous ne me répondez pas, il y a donc quelque chose de vrai dans tout cela ?

Je ne voulais en aucune façon répondre à ce que Laura me demandait; je me contentai de lui dire :

— Pouvez-vous me dire le secret grave par lequel vous avez pu faire parler Formy ?

— Puisqu'il a risqué sa vie pour me le faire garder, il doit m'être défendu de vous le dire, me répondit Laura.

— M'avez-vous compris? lui dis-je. J'aime Formy, je veux le sauver ; mais il faut que je sache s'il le mérite.

Laura réfléchit, et se mit à rire.

— Non, non, dit-elle, il n'est pas possible qu'il se trouve dans notre siècle quatorze ou quinze fous capables de former une société comme celle-là.... Vous voulez vous moquer de moi.

Je connaissais fort peu cette fille, et l'embarras dans lequel je m'étais mis croissait à chaque instant. En effet, nous causions déjà comme si j'avais avoué l'existence de la société, puisqu'elle disait que je me moquais d'elle de vouloir lui faire croire à son existence. Je pris un grand parti, et me levai en lui disant :

— Vous avez raison, tout cela est une plaisanterie, et il est inutile de vous occuper plus longtemps de cette sottise.

J'allais me retirer, lorsque Laura, dont l'esprit procédait par sauts et par bonds, m'arrêta, en me disant d'un ton sérieux :

— C'est une plaisanterie, je veux bien le croire ; mais souvenez-vous bien de ce que je vous dis : s'il arrive mal à Formy, il sera cruellement vengé !

— Pensez-vous qu'une menace puisse épouvanter ceux qui voudraient le punir, s'ils le jugeaient convenable?

Laura reprit, en me regardant avec un sourire charmant :

— Pourquoi me parlez-vous avec ces phrases toutes faites qui n'ont pas le moindre sens? Vous savez bien qu'une menace, lorsqu'elle est faite sérieusement, peut arrêter de très-mauvais projets, surtout lorsqu'elle est faite par une femme comme moi.

— Vous savez aussi qu'une menace, lui dis-je, peut pousser au mal devant lequel on eût peut-être reculé.

— Vous n'en êtes pas là, je suppose, me dit Laura; car c'est le fait d'un esprit étroit, et presque toujours d'un caractère timide.

— Comment! vous supposez que je serais assez faible pour avoir peur d'une menace ?

— Et, reprit Laura en m'interrompant, je vous crois assez fort pour ne pas la braver. Oui, mon cher, dit-elle en s'appuyant sur mon bras, il est fort ennuyeux pour un homme comme vous de croire qu'une mauvaise drôlesse comme moi lui en veut et est bien décidée à lui faire du mal. Mais si nous voulions, nous autres filles perdues, ajouta-t-elle avec un accent cruel, nous vous ferions tous trembler. Allez donc faire la cour à une femme du monde, et huit jours après, nous aurons lancé vingt anecdotes à la perdre et à vous déchirer le cœur ; nous l'insulterons à votre bras, dans sa loge au théâtre, au bois dans sa voiture ; car il suffit pour cela d'un regard et d'un mot dont vous ne pourrez pas nous demander compte. Que me feriez-vous, mon bon ami, si demain, à la sortie des Italiens, je disais tout haut, sous le péristyle, quand vous passerez avec Mme de.....

« Tenez, voilà Sterny avec sa maîtresse!... »

— Qu'allez-vous dire ?

— Allons, reprit-elle, voilà que vous pâlissez et que vous me regardez d'un air furieux..... Eh bien, vous voyez donc que je suis bien plus redoutable que l'homme que vous pouvez souffleter et tuer.

— Mais, lui dis-je, vous devez avoir près de vous quelqu'un à qui on pourrait demander compte?

— Et si j'étais de ces femmes qui n'aiment rien, qui sacrifieraient leur amant à leur vengeance?

Je voulus sortir de cette interminable discussion, et je dis à Laura :

— Je vois que vous avez assez d'esprit pour réparer une parole maladroite; mais vous devez comprendre que j'agirai absolument comme si je n'avais pas entendu la menace que vous venez de me faire.

— Non, repartit Laura, vous n'agirez pas comme si je ne savais rien. Vous n'oserez plus; car, demain, je puis nommer tout haut tous ceux qui pourraient chercher querelle à Formy, et vous hésiteriez, Messieurs, à commencer cette série de duels qui seraient alors considérés comme un assassinat.

Je voulus interrompre Laura; elle reprit, avec emportement :

— C'est par une mauvaise action que j'ai forcé Formy à parler, et je ne reculerai devant aucune infamie pour le sauver ou le venger.

Cette fille me semblait si bizarre, que je l'écoutais avec une sorte de plaisir... Elle me regarda encore, et, comme si la même pensée ne pouvait lui rester une minute dans la tête, elle me montra un siége, se plaça en face de moi, me prit les deux mains et me dit :

— Me trouvez-vous belle ?

La question était si inattendue et si directe, que je ne pus m'empêcher de rire. Laura vit mon hésitation, et reprit avec vivacité :

— Allons donc, soyez franc ; ne pouvez-vous me dire la vérité ?

— Ma foi, lui répondis-je en riant, laissez-moi vous regarder un peu.

— Voyez, me dit-elle en se jetant au fond de son fauteuil et en se croisant les bras.

On ne saurait dire que cette femme fût belle ; mais l'éclat cuivré de ses yeux, son front élevé, ses épais sourcils, ses lèvres mobiles et fulminantes, l'émail azuré de ses dents, le tour hardi de son visage, tout cela.... Mais pourquoi vouloir expliquer ce qui est indéfinissable? Cette femme n'était pas belle ; elle était bien plus que belle : elle charmait comme la panthère charme sa proie qui frémit sous son regard dès qu'elle l'a subi. Je l'avoue, je fermai les yeux pour échapper aux rayons fauves de cette ardente prunelle, et je dis à Laura :

— Vous deviez bien être la femme dont nous a parlé Paul Destrames !

— Le lâche ! me dit-elle, vous a-t-il donc raconté ce que je lui ai confié ?

Je le lui assurai, et je me trouvais presque heureux que l'attention de Laura se fût portée sur une autre pensée que celle qui l'avait fait m'interroger sur sa beauté. Mais après avoir laissé échapper un sourire de mépris, elle me dit :

— Eh bien, me trouvez-vous belle ?

— Je comprends aisément qu'on vous aime, lui dis-je en m'inclinant.

— Il paraît décidé que vous ne voulez pas être franc avec moi. Vous me trouvez laide. N'en parlons plus.

— Vous m'avez mal compris, m'écriai-je.

— Qu'importe, après tout, dit-elle en m'interrompant, quoique j'eusse été charmée de vous plaire.

— A moi? lui dis-je.

— A vous, reprit-elle.... oui, à vous, parce que je vous sais un homme d'un goût fort indépendant.... Parbleu, je sais bien que je ne suis pas belle à la manière dont on enseigne la beauté dans les écoles académiques.... Mais enfin, il y a des gens pour qui je suis belle, car ils m'aiment.

— Il me semble que je vous ai dit que cela me paraissait facile.

— Est-ce ainsi que vous l'entendiez?.... En ce cas, c'est moi qui ai été une sotte.

Elle se mit à me rire au nez, et reprit :

— Et seriez-vous de ceux qui m'aimeraient ?

Cette fois, je regardai bien Laura en face et avec attention. Sa physionomie était tout autre ; il y avait un calme, une force, une dignité singulière..... Je

ne sais quelle inspiration soudaine m'emporta. Je lui tendis la main, et je lui répondis :

— Oui, je vous aimerais comme une amie.

— Merci, me dit-elle en m'embrassant sur le front....

Elle s'assit sur mes genoux, et une larme vint à ses yeux.

— Pourquoi pleurez-vous, Laura? lui dis-je.

— Parce que je suis malheureuse.... parce que vous ne pouvez pas m'aimer autrement.

Je me tus; elle appuya sa main sur mon front et plongea, pour ainsi dire, son regard dans mes yeux.

— Vous m'aimerez, n'est-ce pas? me dit-elle; et si l'on vous dit jamais : « Laura a fait une infamie ! » vous direz : Ce n'est pas vrai. Oh! reprit-elle, avec un triste sourire, vous me comprenez, je l'espère?... Tant qu'on dira : « Laura a un amant, dix amants, Laura s'est vendue, Laura s'est donnée, Laura... » que sais-je, mon Dieu!.... laissez dire.... ce sera peut-être vrai. Mais si l'on dit : « Laura a menti, Laura a calomnié, Laura a abusé de son empire pour faire commettre une méchante action, » dites que ce n'est pas vrai.

Je vous le dis, cette femme avait un charme inoui; elle dominait ceux dont elle voulait s'emparer, par quelque endroit qu'elle les attaquât. Séduit par cette étrange franchise, je lui répondis :

— Je vous le jure, et je suis assuré que vous ne me ferez pas mentir.

— A la bonne heure! C'est bien, me dit-elle. Vous êtes beau et vous êtes bon. Vous seriez heureux si vous n'aviez pas peur de votre cœur....

— Qu'entendez-vous par là? lui dis-je.

— Ah! mon enfant, reprit Laura en quittant mes genoux et en se rejetant dans son fauteuil, nous vivons dans un monde qui est le plus détestable que je sache. De tous ceux que j'y vois vous êtes le plus indépendant, peut-être, par votre fortune, votre nom et votre caractère; et cependant, vous n'auriez pas le courage de vos passions.

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous n'oseriez pas être amoureux de moi ou d'une petite fille de la rue Saint-Denis.

Ce rapprochement me fit rire.

— Réfléchissez, reprit-elle, et dites vrai... Je suppose qu'une folle passion vous prît pour Laura, la dévergondée, la folle, la fille qu'on montre du doigt, ou vous fuiriez pour m'échapper, ou vous vous cacheriez bien soigneusement. Non, non, dussiez-vous en souffrir jusqu'à la mort, vous ne ravaleriez pas l'homme élégant des plus élégants salons, celui qui est l'objet des attentions des plus belles et des plus gracieuses nobles dames de Paris, à être l'amant de celle qui a appartenu à qui l'a voulue. Je vous le dis, Sterny, vous pourriez dire : « J'ai voulu une fois de cette fille, » comme il pourrait vous prendre fantaisie d'un animal curieux; mais si vous m'aimiez, vous en deviendriez fou de honte.

Laura avait pénétré trop juste dans mes sentiments pour ne pas m'embarrasser beaucoup, et je lui dis :

— Vous vous moquez, Laura.... C'est vous ravaler trop bas.

— Sterny, reprit-elle vivement, voilà cependant le beau côté de votre caractère. C'est par là que de tous les jeunes gens que vous voyez, vous êtes le plus considéré. Mais voici le revers de la médaille.

— Vraiment!

— Oui. Si vous rencontriez une jeune enfant bien timide, bien modeste, bien pure, mais cachée dans quelque arrière-boutique d'un père ridicule; quand vous reconnaîtriez en elle le principe de toutes les bonnes vertus (et je dis bonnes vertus, car à mon sens il y en a de bien mauvaises); quand vous reconnaîtriez en elle la finesse de l'esprit, la délicatesse du cœur, la virginité de l'âme; si tout cela manquait de cette grâce supérieure digne de votre air; si vous craigniez d'entendre demander d'où sort cette inconnue; si, enfin, elle devait trembler, rougir, balbutier, s'embarrasser et vous embarrasser le jour où, pour la première fois, vous la feriez entrer dans un salon de grands noms, votre bonheur, votre avenir, votre amour fût-il en elle, vous n'oseriez peut-être pas l'avouer hautement et en être fier.

— Pour cela, lui dis-je, vous vous trompez.

— Je le souhaite, me dit-elle; c'est pour cela que je vous disais : N'ayez pas peur de votre cœur; il vaut mieux que votre esprit, ou plutôt que l'esprit que vous vous êtes fait.

— Mais, savez-vous, lui dis-je, que vous êtes une femme adorable, et que, malgré ce que vous dites, je pourrais fort bien devenir amoureux de vous.

— Non, dit-elle, vous êtes trop sérieux pour m'aimer; d'ailleurs, je ne le voudrais pas.

— Cependant, lui dis-je, il est difficile de vous avoir connue sans désirer....

— Oh! me dit-elle en me faisant une moue charmante, vous gâtez votre bon mouvement de tout à l'heure. Me désirer pour une semaine, pour un jour, pour une heure, peut-être; ce n'est pas bien. Est-ce une femme de plus que vous voulez? Il y en a mille qui valent mieux que moi et dont vous pourrez plus aisément tirer vanité.

— Mais, repris-je, emporté par le charme extrême de cette femme, si ce désir était, si puissant, si vrai....

Elle sourit et me dit en riant :

— Ah mon Dieu! je vous dirais oui, si j'en croyais un mot, et surtout si vous me dites la même chose quand nous aurons causé raison une heure ensemble. Avez-vous une heure à me donner?

— Toute la journée!

— Déjeunons, reprit-elle. Nous nous servirons, ou plutôt je vous servirai. Mais, revenons.....

Nous nous assîmes en face l'un de l'autre, et elle renvoya les domestiques qui avaient apporté la table.

— Revenons à l'affaire de Formy, me dit-elle..... Soyez franc, dites-moi ce qui s'est passé.... Mon Dieu, je sais bien que me parler de votre horrible club c'est faire le crime qu'a fait Formy; mais, entre nous, vous devez trouver ces

liens insupportables, et puisque déjà ils sont prêts à se briser, aidez-y un peu et tout cela n'aura été qu'un jeu que vous oublierez tous.

— Eh bien, Laura, supposez que cette association existe, supposez que le serment de punir, de punir de mort quiconque révélerait son existence, soit pris au sérieux, ne fût-ce que par la difficulté de se dire en face les uns aux autres: « A la première occasion où nos engagements menacent de devenir graves et peuvent offrir quelque danger, voulez-vous que ce n'ait été qu'une sotte plaisanterie ? » Supposez, dis-je, que les autres, comme moi, reculent devant l'idée d'une si ridicule issue à une si solennelle entreprise, et cela précisément parce que cette issue serait amenée par la décision menaçante de l'un d'entre nous.... Raisonnez, enfin, comme si tout cela était vrai, et dites-moi comment je puis tirer Formy de ce mauvais pas.

— Mais, d'abord, me dit-elle, qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Supposez, repris-je encore, que j'y sois venu comme l'envoyé de l'association, pour tâcher de découvrir ce que Formy a pu vous dire.

— C'est un fort vilain métier que vous auriez fait là.

Elle avait raison, et je ne pus m'empêcher de rougir. Elle reprit :

— Continuez vos suppositions, et peut-être trouverai-je un moyen de vous tirer tous d'embarras. Voyons, répondez-moi, dans quel esprit êtes-vous venu ici ?

Je la regardai sans la comprendre.

— Comment vous êtes-vous imaginé que vous me feriez parler ?

Je me trouvai fort embarrassé de répondre.

— Vous ne pouvez pas me le dire dit-elle, en fronçant le sourcil.

— Cela vous importe peu.

— C'est là toute la question.

J'hésitai encore..... Laura sourit amèrement, son œil sembla me dévorer..... On eût dit que cette femme avait la faculté que l'on attribue aux somnambules de voir à travers tous les obstacles; elle se leva, mit la main dans la poche de côté de mon habit et y prit vivement mon portefeuille.

— Voyons, dit-elle en essayant de donner à sa voix un accent railleur, voyons à combien vous m'aviez estimée?

Elle tira trois billets de banque du portefeuille. Elle devint pâle, et une expression de désespoir et de honte parut sur son visage. Elle sonna, un domestique parut.

— Voilà pour vous, lui dit-elle.

Le domestique les prit sans paraître étonné, et sortit.

— Je vous appartiens me dit Laura d'un ton amer..... C'était sans doute le prix fixé ?.... Je ne veux pas vous voler.

— Et si ce n'était pas cela ?

— C'était cela, me dit-elle en me confondant de son regard.

— C'est possible, lui répondis-je en essayant de me dégager de cette influence qui me pesait. Mais il est possible aussi, ajoutai-je, que le prix me parût maintenant.....

— Trop élevé, me dit-elle en me foudroyant de ses regards.

Elle s'élança à son secrétaire, l'ouvrit, et me jeta trois billets.

— Merci, lui dis-je en sonnant :

Le domestique reparut.

— Tenez, lui dis-je, voilà pour vous.

Il prit les seconds mille écus avec un flegme admirable et sortit. J'étais furieux, Laura se mit à rire aux éclats.

— Savez-vous, me dit-elle, que nous sommes deux niais stupides?..... Voilà un drôle qui vient de recevoir en deux minutes de quoi faire vivre deux familles entières pendant un an, et cela parce que je suis fâchée et vous aussi.... Avouez que la vanité est une aussi sotte conseillère que la colère.

Je ne suis pas de ceux dont les sentiments se revirent avec une telle facilité. Laura s'aperçut que ma mauvaise humeur tenait encore.

— Monsieur, me dit-elle avec une moue toute triste, je suis bien fâchée de vous avoir blessé... Mais enfin, reprit-elle en riant doucement, il me semble que je paie les pots cassés aussi cher que vous?.... Et d'ailleurs, fit-elle en se penchant vers moi, s'il le faut, le marché tient, je suis à toi quand tu voudras... et...

Elle se prit à rire comme une folle.

Et c'est moi qui, en définitive, reprit-elle enfin, c'est moi qui aurai payé six mille francs à mon domestique le plaisir de vous avoir.... Pardieu, c'est joli!... C'est.... Ah! fit-elle en s'interrompant tout à coup : vous êtes encore soucieux?.....

Elle prit un air sérieux, et son regard se porta sur son secrétaire.

— Vous allez me dire une horrible impertinence! m'écriai-je.

— Soyez donc raisonnable.

— Eh bien, soit, lui dis-je: continuez ce que vous aviez à me dire.

— Eh bien donc! reprit-elle en haussant les épaules, vous êtes venu ici en vous disant : « Laura est une fille qu'on achète plus cher qu'une autre... » quoique vous m'ayez estimée bien peu.

— Qui sait? lui dis-je avec une fatuité si exagérée qu'elle la comprit, peut-être vous aurais-je donné le portefeuille.

— Qu'a-t-il donc de si précieux?

— Il y a mon portrait.

— Je le garde, s'écria-t-elle.... Vous me le donnez, n'est-ce pas? reprit-elle du ton calin d'un enfant.... Il faut bien me dédommager.

— Tout ce que vous voudrez.

— En ce cas, me dit-elle, finissons-en.... Vous serez venu chez moi, vous aurez réussi ou non, comme vous l'entendrez; réussi à tout.... excepté à me faire parler.

— Nous ne nous comprenons pas, mon enfant, lui dis-je. Voici ce qui s'est passé.

Et, entraîné par les façons étranges de cette femme, je lui racontai tout ce qui s'était passé dans la séance du club. Elle m'écoutait avec attention. Lorsque j'eus fini, elle resta un moment silencieuse, puis elle me dit:

— Je ne vous demande qu'une chose. C'est la faveur d'amener vos confrères du club à ne décider l'affaire de Formy que dans huit jours.

— Je crois que c'est une chose facile à obtenir, lui dis-je; mais quel est votre projet?

— Revenez déjeuner ici dans huit jours, me dit-elle, et vous verrez ce que peut une femme qui veut.

— Je ne doute pas de votre pouvoir, lui répondis-je; mais aux regards souriants qui éclatent dans vos yeux, je prévois....

— Oh! me dit-elle, ne me dites rien, ne devancez rien, vous tueriez tout le plaisir que je puis avoir à faire ce coup de maître.

— Comme il vous plaira, lui dis-je; je ne prévois rien, et je vous jure de jouer la surprise.

— A propos, me dit-elle en me tendant mon portefeuille, j'aime à obtenir

ce que je désire, mais je ne voudrais pas garder ce que vous pourriez regretter de m'avoir donné.

— Pourquoi pensez-vous que je puisse le regretter ?

— Bah ! me dit-elle en riant, si je vous mettais dans ma collection, peut-être en seriez-vous furieux ?

— Votre collection ?

— Oui... Ce n'est pas nous autres femmes qui, d'ordinaire, faisons de pareilles choses.... mais je m'en suis fait le droit.

— Mais je ne vois pas à quel titre je pourrais y entrer?... Car enfin....

Laura se mit à rire, et me dit :

— C'est un titre que je vous donnerai quand je voudrai.

— Qui sait? lui dis-je d'un air fat....

— Si je m'en vantais, je ferais ce que vous faites tous, Messieurs.

Cette femme avait les idées les plus folles et s'y abandonnait tout à coup avec une vivacité extrême.

— Ah ! s'écria-t-elle, si quelque vieille femme bien laide avait de l'esprit, elle se donnerait la joie de venger les jeunes et belles femmes de vos infâmes fatuités. Quant à moi, je vous le jure, lorsque je serai tout à fait laide et décrépite, je m'amuserai à me donner les plus beaux jeunes gens. Il sera fort singulier de vous forcer à vous défendre des prétentions des femmes. Je garde votre portrait, je me vanterai de vous et je serai curieuse de voir la mine que vous ferez

Je la quittai sur cette folle idée, ne supposant pas qu'elle pût y donner la moindre suite, et j'attendis l'effet de sa promesse.

Comme nous en étions convenus, je demandai huit jours à mes associés pour me permettre de leur donner les renseignements qu'ils m'avaient demandés, et je remarquai que ce délai me fut accordé, par la plupart de mes collègues, avec des sourires railleurs, et qui, selon moi, s'adressaient sans doute à la confiance avec laquelle j'avais accepté la mission dont on m'avait chargé et à laquelle je n'avais pas réussi.

A cette époque j'étais occupé d'intérêts assez vifs, de façon que, rassuré sur le sort de Formy pendant les huit jours de délai que j'avais obtenus, j'attendis, pour m'occuper davantage de cette affaire, le déjeuner auquel j'étais convié. Il me fut d'ailleurs rappelé par un billet signé Laura.

CHAPITRE XLV.

Treize à table.

Le Napoléon II suspendit son récit, et regardant Arthur en face, il lui dit :

— Faites-moi le plaisir, Monsieur, de bien remarquer la portée de la confidence que je vais vous faire.

— Bah !....

— Oui, Monsieur, ceci est une chose énorme et qui peut vous être une immense leçon, si vous en profitez.

— C'est ce que j'essaierai de faire, dit le marquis en souriant sottement.

— Oui, oui, dit le fou, ce fut une scène extraordinaire, quelque chose d'inouï, qui fut presque aussi effrayant pour nous que cette sublime scène de Lucrèce Borgia, de Victor Hugo, où on jette à la face de la bâtarde papale tous ses horribles crimes : seulement ce n'était pas une bande d'hommes accablant une femme de reproches et de mépris ; c'était une femme frappant une foule d'hommes au visage.

— Je vous écoute, dit Arthur, qui hâtait de tous ses efforts la fin de ce récit pour arriver à sa propre histoire.

— Lorsque j'arrivai, reprit le narrateur, on m'introduisit dans un salon où on

me laissa seul. Laura vint m'y trouver ; elle était singulièrement vêtue, elle portait une robe noire toute garnie de feuillages verts ; sa coiffure se composait de

feuilles de lierre en velours parsemées de diamants, ses bras étaient nus, et dans un de ses brusques mouvements, je vis qu'elle avait aussi les pieds nus ; elle avait un air d'exaltation sérieuse.

— Sterny, me dit-elle vivement, j'ai fait une tentative bien audacieuse ; aujourd'hui je vais en savoir le résultat. Je n'ai qu'un mot à vous dire : Je vous ai trouvé bon et aimable pour moi, ne craignez rien, la lave s'arrêtera à vous.

— Quelle scène? lui dis-je.

— Vous allez voir, me dit-elle : on va sonner tout à l'heure, ouvrez cette porte et entrez.

— Mais, lui dis-je, ne pouvez-vous me dire ce qui va arriver? Puis-je vous aider?

— Ne me demandez rien, il me faut toute ma force pour exécuter ce qu'il me reste à faire.

Un léger bruit se fit entendre et elle s'enfuit rapidement.

Un moment après, on vint m'avertir que le déjeuner était servi. Je passai dans une immense salle à manger, toute tendue de drap vert orné de lauriers d'or. Elle était éclairée d'une multitude de bougies ; mais malgré leur éclat, la salle me parut sombre, et je ne pus distinguer d'abord qui s'y trouvait ; mais au bout de quelques instans je reconnus tous mes collègues, et je pus remarquer, à la manière dont ils se regardaient, qu'ils étaient tous également surpris de se trouver réunis. Un seul d'entre nous manquait à cette réunion : c'était Formy. Je m'étais douté que ce singulier festin ne pouvait avoir lieu que pour le sauver du péril où Laura elle-même l'avait engagé. Son absence me confirma dans cette supposition ; mais chacun de ceux qui étaient là présents semblait si occupé de ce qui le concernait, que nul n'en fit l'observation dès l'abord. Il y eut pourtant un moment où chacun fut obligé de s'en apercevoir.

— Asseyez-vous, Messieurs, dit Laura. Je ne me mets pas à votre table, je vous regarderai déjeuner.

On se récria. Quelques-uns d'entre nous essayèrent de faire de l'esprit ; mais sans que j'en puisse comprendre la raison, tout le monde était dans un véritable état d'anxiété. Moi-même, malgré ce que Laura venait de me dire, je ne savais pas si je n'étais pas, comme les autres, l'objet d'une mystification ; car elle pouvait avoir persuadé à chacun de nous qu'il était à l'abri du tour infâme qu'elle voulait jouer aux autres.

— Comment! s'écria enfin Berbois, un beau garçon, vous ne voulez pas nous faire l'honneur de votre compagnie?

— Non, dit Laura d'un ton sombre, le nombre est compté et le proverbe est vrai.... Vous êtes treize, et il y en aura un de vous qui mourra avant que l'année s'accomplisse. Asseyez-vous, Messieurs.

Nous étions tous des hommes à qui un pareil préjugé paraissait bien plus que puéril, car il nous paraissait bourgeois. Mais, soit l'étrangeté de la scène, soit l'impression que cette femme produisait sur chacun des acteurs de cette rencontre, il y eut un moment d'hésitation.

— Avez-vous peur? nous dit Laura.

— Asseyons-nous, repartit Destrames :

Et nous prîmes place d'un mouvement unanime.

— Eh! de la gaieté! s'écria Destrames.

Ce garçon était d'assez mauvaise compagnie, et il avait pris dans le langage de son monde une expression triviale qui, dans cette occasion, prit une signification étonnante.

— Oui, cria Destrames, et rions à mort!

— A mort, le mot est juste, dit Laura en lui versant à boire.

Elle était en face de moi, et je ne puis vous dire quelle fut l'expression cruelle du regard qu'elle attacha sur Destrames; elle m'épouvanta tellement, que je me levai presque comme pour arrêter la main de Paul, au moment où il porta son verre à ses lèvres.

Laura me regarda avec surprise; et prenant le verre de Destrames, elle l'acheva; en me disant d'un ton railleur en contrefaisant l'accent de Mlle Georges :

— Ce n'est point du vin de Syracuse, Messeigneurs!

On rit de ma frayeur et de la plaisanterie; mais le rire était forcé, et il était facile de comprendre qu'un pareil festin ne dût finir que dans la tristesse ou l'orgie la plus effrénée.

La table était complétement servie et il n'y avait pas de domestiques. Quelqu'un demanda une assiette, Laura la lui présenta immédiatement. On voulut se récrier encore....

— Vous n'aurez pas d'autre servante que moi, dit-elle.

On voulut encore plaisanter, mais on fit plus de bruit que d'esprit. Chacun était étonné, mais aucun de nous n'eût voulu montrer son alarme. Cependant on mangeait ou buvait machinalement, et il semblait que sous l'action du vin la première impression produite par l'imprévu et l'extraordinaire de cette réunion allât s'effaçant. On avait plus de liberté dans la parole, et quelques mots d'une vraie gaieté avaient été lancés. Laura examinait l'air des convives sans paraître alarmée de voir s'amoindrir ainsi l'effet qu'elle avait d'abord produit. Elle avait donc, pensais-je, un moyen de ramener tous ces hommes à la terreur qui les a saisis dès l'abord, et peut-être ne les y laissait-elle échapper un moment, que pour les y replonger plus cruellement. Peut-être plus qu'un autre j'étais demeuré sérieux, et les plus déterminés commençaient à m'attaquer sur ma taciturnité, lorsque Laura s'écria :

— Ne vous attaquez pas les uns les autres, Messieurs; vous aurez assez à faire de vous défendre bientôt tous ensemble contre un adversaire plus fort que vous ne pensez.

— Voyons ce terrible adversaire! s'écria-t-on de tous côtés.

— Vous le voyez, dit Laura avec un calme parfait.

On répondit par des bravos et des trépignements qui voulaient être enthousiastes et qui ne furent que bruyants. Au milieu de cette hilarité tapageuse, des regards furtifs s'échangèrent d'un bout de la table à l'autre, personne ne confiant ses craintes à personne, chacun cherchant à deviner sur le visage des autres de quels sentiments ils étaient agités.

— Eh bien! dit Paul, quand commençons-nous la guerre?

— Avant cela, lui répondit Laura, j'ai une santé à vous proposer. J'aime à croire qu'aucun de vous ne refusera de me faire raison.

On promit à Laura de lui tenir tête. Elle prit sur une étagère un broc en bois cerclé d'argent, et donna à chacun une coupe pleine de vin d'Aï crêmant; elle s'en versa à son tour, et levant sa coupe elle nous dit :

— Messieurs, je porte la santé d'un absent, je porte la santé de Formy.

Cela avait été fait fort naturellement, sans qu'on pût remarquer que Laura attachât une intention à ce nom. Cependant chacun de nous suspendit sa coupe au bord de ses lèvres, et ces mêmes regards rapides et furtifs coururent autour de la table pour voir ce que chacun ferait. Cette fois encore Paul, donna l'exemple et posa sa coupe en disant :

— Je ne bois pas à la santé d'un homme dont je me déclare ici l'ennemi mortel.

Laura s'inclina doucement devant Destrames, en lui disant :

— Soit, Paul, je vous comprends. Mais vous autres? dit-elle en se tournant vers nous.

Tout le monde avait imité Paul Destrames. Les coupes restèrent sur la table

— Me refusez-vous tous?... Et, comme Paul, êtes-vous donc tous les ennemis mortels de Formy?....

Quelqu'un se leva et répondit :

— Eh bien! oui, nous sommes tous ici les ennemis de Formy.

— Que vous a-t-il fait? dit Laura.

— C'est ce qu'il est inutile de vous dire, répondit-on.

— C'est ce que je sais parfaitement, repartit Laura, et il me semble que votre réunion ici et son absence eussent dû vous avertir, dès l'abord, du sujet dont je voulais vous parler.

L'embarras que j'avais éprouvé lors de ma première entrevue avec Laura gagna tout le monde, et personne cette fois ne prit la parole et n'essaya de se porter fort pour tout le monde. Laura continua et reprit :

— Tenez, vous êtes ici treize hommes qui vous battriez contre le premier venu, au risque de tuer quelque chose qui vaut mieux que vous, si ce premier venu avait eu l'air de douter un moment de votre courage et de votre exacte loyauté, et cependant vous avez tous manqué à un serment fait sur l'honneur, un serment à l'accomplissement duquel vous aviez engagé votre vie.

Ce fut cette fois un grotesque spectacle que celui de ces treize hommes se regardant les uns les autres et paraissant se demander sérieusement si Laura disait vrai, chacun laissant pour ainsi dire échapper un aveu tacite de son indiscrétion.

Laura parcourut le cercle d'un regard dédaigneux, et s'écria :

— Bah! le temps des beaux drames est passé.... Vous êtes treize hommes, de ceux que le monde appelle des lions, et qui vous êtes surnommés les Mangeurs, comme pour dire que vous alliez tout dévorer. Et voilà qu'une femme vous dit que vous avez menti à votre parole, et vous baissez le nez sans lui rien répondre. Mais une assemblée de ribauds m'eût égorgée sur place; une réunion de raffinés, si bien nés qu'ils fussent, m'eût encloîtrée, et il n'y eût pas eu un méchant souper des roués dégénérés de la régence qui n'eût voulu fouetter la fille qui leur eût parlé ainsi; mais les lions et les mangeurs sont gens plus prudents : ils avalent l'insulte et la gardent.

— Doucement, doucement.... fit l'un de nous, on trouverait aisément moyen de te faire taire, si on ne méprisait tes paroles.

— Allons! allons! reprit Laura, ne discutons pas là-dessus; vous n'êtes pas de taille à vous jouer à moi, Messieurs. Seulement, puisque je vous tiens, je vous dis en face à tous, pour tous et pour chacun, que je vous défends de vous occuper des affaires du petit Formy. Je vous préviens aussi que votre club des mangeurs est dissous par mon autorité privée, et que si un acte, si imperceptible qu'il soit, m'en révèle l'existence, je vous condamne tous au pilori.

J'avoue que l'outrecuidance de Laura me semblait si extravagante, que je me sentis pris de l'envie de me fâcher; mais je vis la figure de mes compagnons prendre une expression si penaude, que je dus croire que Laura avait en main de quoi réaliser les menaces qu'elle faisait. Cependant, cette scène ne pouvait se prolonger longtemps, et je me levai.

— Jouons cartes sur table, Messieurs, leur dis-je, afin que Madame fasse à chacun de nous la part qu'il mérite. Formy lui a révélé l'existence de notre société, et j'avoue que dans l'entretien que j'ai eu avec Madame, soit maladresse de ma part, soit toute autre cause, j'ai peut-être laissé échapper la vérité, et j'ai confirmé les aveux de Formy: donc, il n'y a plus à vrai dire un seul coupable, il y en a deux.

— Il y en a quatorze, dit Laura; vous avez tous avoué ce que vous aviez juré, sur l'honneur, de ne jamais révéler.

— Eh bien! dit l'un de nous, qu'il n'en soit plus parlé; c'était une plaisanterie commencée dans une orgie et qui finira dans une orgie.

Cette solution allait parfaitement à tout le monde et elle fut accueillie par d'unanimes bravos. Laura regarda toute la réunion d'un air triste et dédaigneux, et dit en se frappant le front:

— Sur mon âme! il n'y a plus de poésie, ni de grandes choses dans notre époque.... Voilà huit jours entiers que je travaille à faire une magnifique scène de mélodrame, et voilà que moi-même, lorsque je suis en face du dénouement que j'ai préparé avec tant de peine, je recule à l'idée de l'accomplir.

— Mais, quelle scène et quel dénouement? lui dis-je..... Voyons, racontez-nous cela, Laura.

— Sois bonne fille, lui dit Destrames; nous sommes gens à rire d'un bon tour bien joué.

— Paul, lui dit Laura en le dévorant du regard, il n'y a pas de rire entre nous, tu marches dans la voie que je t'avais défendu de suivre.... tu y périras. Quant à vous autres, allez, je vous laisse libres, maintenant que j'ai sauvé Formy.

— Mais vous l'aimez donc bien ce Formy, que vous ayez tant fait pour le sauver?

— Tant fait? dit l'un de nous...

— Ma foi, répondit celui qui avait parlé le premier..... c'est beaucoup que de nous avoir tous séduits en huit jours, de nous avoir arraché à tous notre secret et de nous avoir amenés tous ici à la même heure... Pourquoi?.. Car moi, je le déclare, j'y venais pour être.... pour être heureux....

— Et moi aussi....

— Et moi aussi....

Ce mot fut répété par tout le monde, et tout aussitôt il y en a un qui s'écrie:

— Voilà huit jours que j'attends....

Et un autre lui répond:

— En voilà quatre....

Et un autre encore:

— En voilà deux....

Et tous, les uns après les autres, de dire la date du jour où Laura avait entrepris de les séduire.... Tous riant cette fois d'une véritable gaîté.

— Mais par qui a-t-elle commencé?

— Oui! oui! quel est celui à qui elle s'est adressée le premier comme au plus redoutable?

— C'est moi! fit quelqu'un.

— Ne vous disputez pas sur la préséance que j'ai pu accorder à l'un de vous, dit Laura dédaigneusement, j'ai suivi l'ordre alphabétique.

Ceci excita un rire homérique qui dura assez longtemps, mais qui ne couvrit pas assez la voix de Laura pour que je n'entendisse pas ce mot prononcé avec une sorte de désespoir :

— Oh ! les misérables !

On s'arrêta, et elle reprit :

— Les voilà tous riant de leur infamie, de leur petitesse, de leur lâcheté !... et demain si l'un d'eux se marie, si j'en rencontre un avec sa sœur, ils détourneront les yeux avec dégoût, et si leur femme ou leur sœur leur demande ce que c'est que cette femme qu'ils évitent de regarder, il n'y aura pas assez de mépris dans leur bouche pour en parler.

— Ah ça! s'écria Paul, vas-tu refaire la morale?.... Il faut que chacun dans ce monde porte la peine de ce qu'il a été.

— Et porterez-vous la peine de ce que vous avez été, vous autres? dit Laura, dont le visage s'assombrit. — Est-il un de vous qui, le jour de son mariage, ne demande à celle qu'il honorera de son nom, la virginité de son âme et celle de son corps? Et que lui donnera-t-il en retour? Un cœur qui aura eu toutes les convulsions de la passion pour quelque femme sans mœurs; un corps livré aux baisers des courtisanes les plus honteuses. Et vous aurez la prétention d'être le seul qu'aimera votre femme, quand elle n'aura pas été la seule que vous ayez aimée! Mais pour cette prétention seulement vous mériteriez d'être châtiés!

Laura s'arrêta et reprit :

— Heureusement, vous le serez tous....

— Quoi ? s'écria l'un de nous.

Elle prononça le mot et continua :

— Oui, oui, c'est un décret de la Providence! Les honnêtes femmes vengent les filles publiques des mépris de leurs amants. Quand ces messieurs sont devenus leurs maris, elles les trompent tant qu'elles peuvent. C'est justice.

— Allons, s'écria l'un de nous, le dépit te fait dire des niaiseries, Laura...

— Vrai, reprit-elle; et voilà ce qu'il y a d'admirable dans cette vie: c'est que la même providence veut que pas un de vous ne craigne que ce malheur lui arrive. Vous marcherez tous à l'hyménée le front haut et serein, comme s'il n'y avait pas place pour tout ce que vos épouses voudront y planter; et cependant ce n'est pas faute d'avertissements... Car, ajouta-t-elle en nous regardant avec une gaieté malicieuse, il n'est pas un de vous qui ne sache de très-pres que c'est un danger inévitable.

— Comment cela ?...

— Voyons, dit Laura, voulez-vous que nous tournions en vaudeville ce que j'avais voulu pousser au drame.

— Très-volontiers, lui dit-on.

— Après tout, ce sera une chose tout à fait en harmonie avec les habitudes de

l'époque... où tout le monde parle dans la vie avec l'intention d'être sérieux et finit par devenir grotesque.

— Parlez donc, lui dit-on de tous côtés.

— Eh bien, mes maîtres, lorsque j'ai voulu sauver Formy, je me suis mis en tête de vous séduire tous, de vous surprendre le secret de votre association, et en outre de vous forcer à me faire quelque petite confidence qui me rendît maîtresse de votre silence, et pas un n'a échappé au piége. Eh bien, dans mon premier plan, je voulais raconter sérieusement à tous ensemble ce que vous m'aviez raconté chacun en particulier. C'est pour cela que j'avais fait préparer cette salle lugubre, c'est pour cela que je m'étais vêtue du costume de pythonisse. Mais dès l'abord tout mon projet m'a paru ridicule : quel diable de drame voulez-vous qu'on soutienne avec des gants jaunes et des bottes vernies?... Si l'un de ceux dont j'aurais révélé l'infamie eût voulu me tuer, il aurait été forcé de prendre un couteau de table, et encore ont-ils le bout rond... C'eût été stupide, au lieu que si vous voulez, nous pouvons rire entre nous de ces menus récits dont je voulais vous menacer.

— Ma foi, je crois, dit l'un des convives, que ce ne serait amusant pour personne, et pour ma part, je vous dispense de ce récit.

Ce fut l'avis unanime, et Laura reprit :

— Ainsi donc il n'y a pas un de vous qui consente à entendre raconter tout haut devant d'autres hommes ce qu'il a dit à une femme qu'il méprise, et vous oserez après cela vous regarder en face dans le monde, dans ce que vous appelez le monde honnête, celui où il ne m'est pas permis d'entrer.

— Assez de toutes ces morales, dit Destrames, qui était déjà à moitié ivre ; je te permets pour ma part de raconter tout ce que tu voudras. — Et je déclare que quiconque n'accordera pas la même permission est un imbécile, ajouta-t-il.

— Je ne l'accorde pas, m'écriai-je... et pour ma part je déclare que si, entraînés par votre séduction, l'un de nous ou nous tous nous avons laissé échapper des secrets qui n'auraient pas dû être dits, la prière que je vous adresse de ne pas les divulguer, vous prouve que chacun de nous garde encore assez de pudeur pour se repentir d'un moment de faiblesse qu'il n'eût pas eu envers tout autre.

Laura me regarda avec une bonne grâce charmante.

— Vous êtes bon et généreux, me dit-elle... vous êtes peut-être le seul contre lequel je n'aurais rien à dire, et vous êtes le seul qui imploriez mon silence... Cela me fait mieux voir la lâcheté et l'orgueil des autres qui, après avoir fait le mal, n'ont pas le courage de l'avouer.

— Eh bien, dit un autre, à qui le vin avait aussi enlevé la dernière retenue, parle ; ce que j'ai dit, je permets qu'on le répète.

Je ne puis dire quelle frénésie s'empara tout à coup de tous ces jeunes gens. Fatigués d'être insultés par une femme, ils préférèrent pousser la faute qu'ils avaient commise jusqu'à l'impudeur, et tous s'écrièrent en chœur :

— Eh bien, parle Laure... parle donc...

A ce moment elle se recula de la table et prenant un air solennel, elle s'écria :

— Je vous ai donc amenés tous jusque-là de me demander vous-mêmes de proclamer votre honte... Pauvres sots, méchantes marionnettes que j'ai fait jouer les unes après les autres comme j'ai voulu et que je viens de faire jouer toutes ensemble à ma guise... écoutez... écoutez!...

A ce moment, et comme par un coup de baguette magique, toute lumière cessa, et nous fûmes plongés dans une obscurité profonde; tout le monde se leva en tumulte, on voulut courir aux portes, mais on se heurtait violemment les uns contre les autres; quelques-uns firent le tour de la pièce, mais ils ne pouvaient retrouver l'endroit des portes. Enfin on se calma et nous entendîmes tout à coup la voix de Laura qui semblait planer au-dessus de nous.

— J'ai voulu, dit-elle, vous sauver d'une dernière honte. Je n'ai pas voulu que chacun de vous fût un moment en proie aux regards moqueurs des autres, pendant que je raconterai son infamie. Écoutez-moi donc tous en silence, sans cela je ne garderais pas ce dernier ménagement.

— Éclaire-nous, que nous te voyions, lui répondit-on de toutes parts.

— Cela viendra, dit Laura, attendez.

A ce moment le fou s'arrêta et dit à Arthur :

— Vous devez être curieux d'apprendre ce que Laura raconta alors à chacun de nous, car c'est là toute la moralité de cette longue histoire.

— En vérité, dit Arthur, je crains de vous fatiguer et je crains que treize histoires successives...

— Oh! reprit Napoléon II, cela marche plus vite que vous ne pensez : Laura n'était pas de l'école de nos feuilletonistes qui étendent leur récit sur cent colonnes d'un journal, comme on ferait d'un pot de confitures sur cent tartines de pain; elle fut rapide et concise, je ferai comme elle. Seulement je me dispenserai de vous dire les noms, et comme elle suivit l'ordre alphabétique dans ses récits, je désignerai suffisamment ceux à qui elle s'adressa et les désignant par les lettres A, B, C, D, etc.

CHAPITRE XLII.

Confidences.

Donc Laura reprit bientôt :

— A... ta sœur a vingt-sept ans, elle s'est mariée à dix-huit, avec un homme qu'elle a choisi; qu'elle a épousé contre la volonté de ton père et de ta mère. Tu commençais alors dans la vie et tu te mis du parti de ta sœur; tu lâchas même à ce sujet une énorme sottise, tu dis que ce serait une tyrannie absurde de ne pas céder à une sincère et sérieuse passion. Tu ne savais pas encore, pauvre sot, que la fille qui est capable de briser l'autorité paternelle pour faire un mari

de son amant, brisera bientôt l'autorité de son mari, pour faire un amant du premier bélâtre qui lui plaira. Un an n'était point passé qu'elle épouvantait le monde de son effronterie : ce fut au point que son mari refusa de la conduire dans les salons ; alors tu te fis son protecteur, parce que l'amant de ta sœur te faisait entrer dans la diplomatie et t'attachait quatre ou cinq rubans à la boutonnière... Ton beau-frère furieux voulut tenter une séparation... Mais comme tu es le meilleur élève de Grisier, tu le menaças de lui couper la gorge et il eut peur. C'est ce que tu as appelé protéger l'honneur de ta sœur. Ainsi, grâce à cet adultère protégé par toi, ton beau-frère passe pour un faquin, et tu es cité comme un modèle d'honneur... tu n'es au fond qu'un bourreau à gants jaunes et plus brave qu'un lâche.

— Cette fille est folle de lui, dit A..... en riant, à qui prétend-elle faire croire qu'un homme raconte de pareilles choses?

— A ceux qui m'en ont dit de plus odieuses ; seulement, il y a façon de les demander et façon de les dire. Un pareil fait peut bien s'habiller de belles paroles, puisque tout le monde y a vu de beaux sentiments ; mais en vérité ce n'est pas la peine de te révolter ; demande plutôt à B...

— Est-ce que nous ne ferons pas taire cette drôlesse ? dit B...

— Ma foi, chacun son tour, dit A...

— A la bonne heure, fit Laure, tu n'es pas le plus infâme, B..., quoique tu le sois plus que A... En effet, tu entres en maître chez ta mère, tu la trouves dans les bras de ton oncle, du frère de ton père, qui te suivait. Tu fais semblant de fermer gauchement la porte et de ne pouvoir la rouvrir que lorsque ton oncle est parti ; ceci n'est pas mal... Mais le lendemain tu étais nanti d'une bonne partie de la fortune de ton oncle, que tu avais effrontément forcé à te la donner. Il y a entre ton action et celle de A... l'immense différence d'avoir spéculé sur l'inconduite de ta mère au lieu de ta sœur, et d'avoir menacé un vieillard au lieu d'un homme jeune, et d'avoir vendu ton silence pour de l'argent au lieu de le vendre pour des honneurs..... Tout cela est plus vil de cent pour cent, et cependant on t'honore pour le respect apparent que tu veux bien garder encore pour une mère coupable.

— C'est un petit recueil d'anecdotes agréables que Laura a appris par cœur et qu'elle tient à débiter : voyons, dit C..., va vite, car ce n'est pas très-amusant.

— Tu as peut-être raison C..., repartit Laura, car c'est toujours la même chose... du vice, et du vice dont on fait une vertu. Une catin qui l'est tout haut, est une catin... Une autre catin qui ajoute à cela d'être hypocrite, passe pour honnête, et pour peu qu'elle y ajoute un troisième vice, la calomnie, elle devient une femme de mœurs sévères ; et pour peu encore qu'elle sacrifie quelqu'une qui n'ait fait pas autre chose qu'elle, elle sera une femme vertueuse : d'où je conclus que la vertu selon le monde n'est que le total de certains vices.

Du reste, C... doit en savoir quelque chose, lui dont la mère a un appartement clandestin dans le passage Saint-Roch, admirable issue de l'église à la mode, où l'on entre d'un côté pour entendre la messe et d'où l'on sort par une autre issue pour aller célébrer dans un réduit ignoré le saint sacrifice de

l'amour avec un amant qu'on ne connaît pas dans le monde! Qui oserait médire de ta mère, C...? quel œil assez vigilant a pénétré dans sa conduite, et comment supposer qu'une femme qui a de pareilles habitudes chasserait de son salon une pauvre femme bien maladroite qui s'avise d'aller dîner, tête à tête à Versailles, dans un des petits cabinets de l'hôtel des Réservoirs, où par hasard elle rencontre monsieur ton père qui s'y trouvait avec une fille de l'Opéra, et, qui épouvanté de la déconsidération qu'une femme pareille peut jeter sur la sienne va charitablement avertir celle-ci de cette rencontre, laquelle comme je l'ai dit la chasse pompeusement de chez elle? Aussi madame ta mère est-elle dame de charité patronesse des orphelines de toute sorte; aussi la cour a-t-elle intrigué pour vaincre son opposition carliste, et a-t-on fait son mari pair de France pour honorer la vertu dans le siècle de perdition où nous sommes.

Laura laisse échapper un rire aigre et ajoute :

— Eh bien, m'as-tu entendu, C...?

— Moi, fit celui-ci en laissant échapper un long bâillement : ma foi, non, je m'étais endormi.

— Peste! dit Laura; alors tu rêvais probablement que tu me conduisais à l'appartement secret de ta mère que tu as découvert en la suivant pas à pas; appartement dont tu possèdes une double clef.

— Mais cette fille a des inventions atroces! s'écria C...

— Ah! fit Laura, je ne récite plus par cœur des aventures ignobles apprises dans un recueil scandaleux... Voilà maintenant que j'invente... Non, mes maîtres, non, je ne suis pas si folle que cela; je n'avais pas plus inventé les histoires d'A, B, C, que je n'ai inventé celle de D...

— Ah! c'est à moi, fit celui-ci qui affichait résolument le vice, et dont l'impudeur soutenue par une fortune colossale avait imposé aux hommes les plus sévères.

— En vérité, monsieur, reprit le Napoléon II en s'interrompant encore, l'homme est d'une lâcheté désespérante, il ne demande qu'un prétexte pour se dispenser d'être rigoureusement juste avec les hommes qu'il redoute. Ainsi tel qui trahit les plus vieilles amitiés, qui compromet sans pitié les affections les plus dévouées, qui jette ses amis dans l'embarras, les abandonne dans l'infortune, et leur fait tout le mal possible dans leur bonheur; cet homme, pour peu qu'il soit jovial, qu'il affecte une certaine facilité de propos sur son propre compte, qu'il paraisse s'étonner du mal qu'on lui reproche comme d'une chose qui lui est parfaitement inconnue; cet homme, s'il a quelque pouvoir, a un nom tout prêt à l'encan dans la bouche des gens qui le craignent.

C'est un étourdi, un enfant gâté, un bon garçon qui n'y voit pas plus loin que son nez.

De quelque manière qu'on s'y prenne on lui trouve une excuse.

Ce n'était pas là l'histoire de D... Celui-ci avait offert aux consciences timorées qui craignent d'accepter le vice, et qui ont encore bien plus peur de le condamner; cet homme avait offert à ce monde une échappatoire tout à fait

commode. Grâce à quelques folies qui n'étaient pas même spirituelles, il s'était posé en homme original. Ainsi, il avait acheté à un fiacre stationné près du Champ-de-Mars, une rosse de trente-six francs, et il avait offert de la faire courir contre les chevaux les plus renommés en tenant tous les paris qui se présentaient; il en est résulté contre toutes les règles du turff une course de huit chevaux engagés chacun pour une assez forte somme, et comme la Providence est plus souvent qu'on ne le pense du parti des sots, sur huit concurrents trois seulement étaient arrivés au but avant la rosse de D..., car il était arrivé aux cinq autres de ces accidents qui les avaient mis hors de lutte. L'un avait jeté son jockey par terre et lui avait enfoncé deux côtes; un autre avait franchi les cordes et n'avait pas voulu rentrer, etc., etc., de façon que D... avait encore gagné près de mille louis à cette folie.

En outre de cela il couchait dans une bière, il avait fait venir un eunuque de Constantinople pour en faire le valet de chambre de sa maîtresse.

Avec tout cela il s'était posé en original de premier ordre; il était de ces hommes qu'on nomme excentriques; et par cela seul qu'il osait être hautement en dehors des habitudes communes, on l'avait laissé se placer en dehors des mœurs et des lois de tout le monde.

— Parle donc, cria-t-il à Laura : pour ma part je ne demande pas mieux. Que prouveras-tu? c'est que je fais tout haut ce que d'autres font tout bas; c'est qu'il ne faut pas demander aux enfants les vertus dont ils n'ont jamais vu que les faux semblants autour d'eux; c'est enfin que j'ai mieux vu et plus tôt la société que les autres. Ce n'est pas un crime, c'est une justification que je désire... Parle donc, je t'écoute et j'invite tous les autres à t'écouter.

Ce que je vous disais tout à l'heure relativement à l'excuse que les hommes s'empressent d'accepter pour les vices des autres, dit le Napoléon II, s'accomplit à ce moment en faveur de leurs propres vices. La raison que D... avait trouvé pour expliquer l'impudeur de sa vie, fut saisie avec fureur par tout le monde, et on s'écria de tous côtés.

— D... a raison.

— Nous ne faisons pas plus mal que n'ont fait nos pères.

— Et nos enfants feront plus mal que nous.

— C'est l'histoire de toutes les familles.

— Eh bien, oui, c'est vrai, s'écria D..., et qu'y aurait-il de si inouï, quand je t'aurais raconté que mon père avait séduit ma sœur qui n'en est pas moins très-bien mariée?

— Et quand je serais le fils du confesseur de ma mère? dit E...

— Et quand j'aurais avoué que je ne connais pas une honnête femme dans ma famille, composée de six tantes et de cinq sœurs? s'écria F...

Et chacun de se raconter alors des infamies domestiques de sa maison. Le cœur me levait de dégoût... Le vacarme était au comble.

— Allons, parle donc, s'écria-t-on de tous côtés; pardieu! tu n'apprendras rien de nouveau à aucun de nous. Nous savons la vie sur le bout du doigt et nous avons l'avantage de n'être pas dupes, voilà tout.

Arthur écoutait le narrateur et le regardait d'un air fort surpris.

Celui-ci continua en répétant les propos des convives de cet étrange festin.

— Eh! mon dieu, c'est l'esprit du siècle...

— Chacun pour soi et Dieu pour personne, attendu que nous n'y croyons plus.

— La fortune à tout prix, parce que c'est le grand pouvoir de l'époque.

— Le mépris de tous les préjugés, sottement décorés du nom de principes.

— La satisfaction de tous les désirs présents, le dédain et l'oubli de tous les bonheurs passés.

— Voilà la vie, la vie digne d'une société intelligente et forte.

Et quel âge avaient les hommes qui parlaient ainsi, dit Arthur.

Mais, reprit le fou, les uns vingt-cinq ans, les autres trente, les plus jeunes vingt-deux ans.

Et tous étaient aussi avancés que cela dans la démoralisation?

Oui... certes, dit le Napoléon II.

A ce compte, reprit Arthur, ce n'est pas la peine d'avoir vécu quatre-vingt-quinze ans, pour être moins cuirassé contre tous les bons sentiments que tous ces messieurs qui avaient à peine commencé la vie.

Le Napoléon II regarda Arthur en face, et lui dit:

Est-ce que vous savez l'histoire du marquis de Mun...?

Non, reprit celui-ci avec vivacité, mais je serais ravi de l'apprendre.

Chaque chose viendra à son point, mon cher Monsieur, attendez...

Arthur fit un signe d'impatience.

Vous n'avez pas longtemps à attendre l'histoire de Laura, et par conséquent celle de la belle Clarisse, il en faut bientôt finir... D'ailleurs elle porte en elle un enseignement que vous goûterez, je l'espère, car il montre combien nous sommes tous punis tôt ou tard par où nous avons péché.

Arthur, qui voyait s'approcher insensiblement le moment où il pourrait être éclairé sur son propre compte, se résigna à écouter, et le Napoléon II reprit:

— Le bruit des voix ne me permettait pas de juger si Laura était encore présente, car eût-elle parlé, il eût été impossible de l'entendre au milieu de ce furieux bacchanal... A ce moment une porte s'ouvrit et nous laissa voir le salon éclairé.

Monsieur, dit le Napoléon II, c'est une chose que j'ai vue et que je puis vous affirmer... L'effet que produisit le grand jour fut inouï.., car, vous me comprenez bien, ce n'était pas un salon éclairé par des bougies, par ce jour factice qui s'arrête pour ainsi dire à la surface des choses et qui ne pénètre pas jusqu'au cœur, comme la lumière du ciel. Le salon avait de grandes croisées ouvertes jusqu'en bas et donnant sur la cour de l'hôtel, dans laquelle étaient rangés tous les équipages des convives. Il y avait dans le salon un immense laquais qui se mit à crier:

— Les voitures de ces messieurs sont prêtes.

Mais personne ne bougea. Pas un de ceux qui venaient d'étaler leurs vices avec tant de forfaiture, n'osa passer le premier pour aborder ce grand jour qui eût rayonné sur sa honte.

Le domestique répéta ce qu'il avait dit.

En même temps les glaces à coulisses qui avaient recouvert les portes et les croisées de la salle à manger, glissèrent dans leurs panneaux et nous fûmes pris entre deux jours comme des couards entre deux feux. Laura ne paraissait point, et l'énorme laquais répéta pour la troisième fois : Faut-il faire avancer les voitures de ces messieurs?

J'étais aussi honteux que les autres, plus honteux peut-être; car, n'ayant fait aucun aveu à Laura et ne m'étant pas mêlé aux ignobles criailleries des autres, je me trouvais cependant avoir assisté à cette infernale réunion, et si jamais il en transpirait quelque chose dans le public, c'était assez d'y avoir été pour être déshonoré.

Je sortis le premier, et l'exemple une fois donné, chacun me suivit; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que personne ne se pressa, que nul ne proféra une menace contre Laura. Paul Destrames seul en se retirant voulut protester contre l'injonction qui lui avait été faite par Laura, et il cria d'une voix retentissante à son cocher :

— Chez M. Stillar.

Le fou suspendit un moment sa narration, et dit à Arthur :

Eh bien, Monsieur, que pensez-vous de cela? que pensez-vous d'une association d'hommes, tous braves, c'est vrai, tous jeunes et par conséquent capables de violences extrêmes; tous riches, et, grâce à cela, pouvant compter sur une impunité à peu près assurée, et qui ne tentèrent rien contre une femme perdue qui les avait ainsi traités? Jamais aucune parole ne fut échangée à ce sujet entre eux; à la première réunion indiquée pour le club des Mangeurs, il n'arriva personne. Chacun le sut le lendemain du propriétaire du rocher de Cancale, où le dîner commandé se trouva sans un seul convive.

Arthur ne répondit pas, et le fou continua :

— Comment! Monsieur, cela ne vous étonne pas? Cela ne vous semble pas une puissance étrange que celle qui a dissous une société comme la nôtre?

Je n'y vois rien de bien extraordinaire, répondit enfin Arthur.

En vérité, repartit le Napoléon II d'un ton railleur. Eh bien! pourriez-vous me dire ce que vous auriez fait à notre place?

Arthur ne répondit rien, et son interlocuteur reprit :

Il faut l'avouer, Monsieur, la vengeance manque d'arme à notre époque, ou bien elle est obligée de se ravaler au scandale et à la calomnie; et s'il arrive que ceux à qui elle doit s'adresser soient au-dessus de la honte par cela même qu'ils sont au-dessous d'elle, il faut garder l'insulte comme nous la gardâmes tous.

Eh! mon Dieu, dit Arthur, vous l'avez gardée parce que vous l'aviez méritée.

Le Napoléon II regarda Arthur d'un air fort surpris.

Je ne croyais pas, Monsieur, qu'un homme comme vous, lui dit-il, pût m'obliger à lui faire la réponse vulgaire que mérite votre observation. C'est qu'il n'y a que la vérité qui offense, et que, par conséquent, ce n'est que de la vérité qu'on se venge. Ce que cette histoire que je viens de vous raconter vous prouve, Monsieur, c'est que dans le monde tel qu'il est maintenant, ce qu'il y a de plus puissant, parmi les hommes comme parmi les femmes, c'est le vice qui a toute

honte bue; mais ce n'est point pour vous faire de cette morale que j'ai entrepris de vous raconter l'histoire de la belle Clarisse, c'est pour vous montrer jusqu'à quel degré d'inconséquence la vanité peut conduire la meilleure nature.

CHAPITRE XLVII.

Suite.

— Comme je vous l'ai dit, en sortant de chez Laura, Destrames s'était fait conduire chez M. Stillar.

Durant les huit jours qui avaient séparé la scène du château de notre réunion chez Laura, Destrames avait commencé à mettre à exécution le projet qu'il avait conçu; sous prétexte d'aller demander des nouvelles de Clarisse, il s'était présenté chez son père, qui d'abord avait refusé de le recevoir; mais comme il y avait entre eux des intérêts d'argent auxquels le banquier ne pouvait se soustraire, Paul Destrames avait pris ce prétexte pour lui demander un rendez-vous. Paul en avait profité avec une habileté plus grande qu'on n'eût dû le supposer, car cette habileté avait consisté en une comédie qui avait affecté les allures d'une extrême franchise.

Napoléon II prit un petit air de supériorité, et dit à Arthur :

— Monsieur, vous ne me paraissez pas assez fort sur les aphorismes vulgaires pour que je ne doive pas vous apprendre qu'il n'y a pas de meilleur mensonge que la vérité. Ainsi, supposez que Paul Destrames eût prétendu cacher à M. Stillar l'indignité de la scène qui avait eu lieu chez lui; supposez qu'il eût cherché à l'excuser, certes il eût été très-mal venu auprès de l'honnête et rigide banquier. Mais il y a des hommes qui ne veulent pas croire aux faiblesses humaines et qui n'admettant point d'excuse aux folies de la jeunesse, sont par le seul fait de cette rigidité religieuse, portés nécessairement à croire aux vertus qu'enseigne la religion.

Comprenez-moi bien, Monsieur, je vous prie, dit le fou d'un ton pédant. Un homme du monde, de mœurs faciles et élégantes, eût accepté des explications que Paul Destrames eût pu lui donner; mais il se fût bien gardé de croire à l'immense repentir que celui-ci montra à M. Stillar et auquel celui-ci en sa qualité de dévot se laissa prendre.

Imaginez-vous le débauché de la veille arrivant d'un air triste et désolé, et disant à M. Stillar, les yeux humblement baissés et la voix tremblante :

— Monsieur, je sais trop qu'il n'y a rien au monde qui puisse me faire pardonner l'insulte qui a été faite chez moi à votre femme et à votre fille; c'est à peine si les quelques duels que j'ai soutenus (Paul s'était battu contre trois des convives et les avait grièvement blessés), c'est à peine si les duels que j'ai soutenus sont une satisfaction suffisante pour l'injure qui m'est personnelle; il en résulte que vous n'avez obtenu et que je ne puis vous offrir aucune réparation digne de vous;

cependant vous avez été mon père, l'ami de ma mère, et je dois à sa mémoire de vous faire ma confession, si inutile qu'elle soit.

M. Stillar, bien que fort étonné du ton modeste et contrit de Paul, voulut se soustraire à l'explication que celui-ci lui offrait encore. Destrames ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur, lui dit-il à la première parole de refus de M. Stillar, vous êtes le seul homme à qui je puisse confier ma résolution, et qui puissiez me donner à ce sujet les conseils nécessaires pour la mener à bonne fin. Je ne vous parlerai que de ce qui peut avoir rapport aux affaires dont vous êtes chargé, trop persuadé que je suis que vous ne voulez pas vous en occuper autrement.

M. Stillar répondit par une simple inclination de tête, et Destrames reprit aussitôt :

— Je veux réformer ma maison, payer toutes mes dettes, liquider ma fortune, et réduire mes dépenses aux revenus, sans doute fort minimes, que mes folies m'ont laissés.

— Monsieur, répondit le banquier, la fortune que vous a laissée Monsieur votre père était telle, que toutes les folies que vous avez pu faire n'ont pu y porter atteinte. Vos revenus sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier ; vous êtes le maître de ne rien changer à votre existence.

Paul Destrames garda un moment le silence, et parut hésiter devant la gravité de ce qu'il avait à dire ; un air de tristesse se répandit sur son visage, et il reprit d'une voix très-émue :

— Le temps des miracles est passé, Monsieur, et dans notre siècle d'incrédulité on serait mal venu à raconter l'histoire de saint Paul, qui, surpris par la voix du Seigneur, « *tombe persécuteur et se relève apôtre.* » Cependant il peut arriver à l'homme le plus égaré une circonstance inattendue qui l'avertisse de son erreur ; il peut arriver qu'une lumière venue du ciel l'éclaire dans la nuit où il se perd. Tenez, croyez-moi, Monsieur, continua Destrames avec une sorte de brusquerie, le mal n'est pas une chose si bonne à faire que ceux qui y sont plongés le plus avant n'en souffrent quelquefois ; mais ils ne savent comment échapper à l'habitude prise, et puis il leur manque le plus souvent quelque chose qui les avertisse plus clairement de leur mauvaise conduite que le vague malaise qu'ils en éprouvent, que les reproches que les trois quarts se font à eux-mêmes. Ainsi, Monsieur, l'arrivée de votre fille dans ma maison....

M. Stillar se leva à cette phrase, comme s'il n'eût pas voulu que le nom de sa fille pût être prononcé entre lui et un homme comme Destrames. Mais celui-ci le prévint, et lui dit :

— Vous m'entendrez, Monsieur ; car, si ce n'est pas mon droit de parler, c'est votre devoir de m'écouter lorsque je me défends.

Cette phrase vide de sens eut plus de succès qu'une bonne raison, car M. Stillar lui demanda ce qu'il voulait dire, et Destrames continua, au lieu de lui répondre, comme s'il avait émis une vérité incontestable :

— Oui, Monsieur, lorsque votre fille est entrée dans ma maison, l'apparition de cet ange de pureté au milieu de cette lugubre débauche, m'en montra soudainement toute l'horreur, lorsque sa mère la suivit et qu'elle fut insultée par les indignes compagnons de mes folies, lorsque la vertu, l'innocence furent outragées, devant moi, dans ma maison, par des hommes dont la plupart sont mes obligés, par des filles qu'un agent de police faisait trembler, et que je ne pus les protéger ni l'une ni l'autre, j'ai compris tout à coup que j'avais mis ma vie bien bas que je ne pusse pas garantir un moment et dans ma maison l'hôte que le hasard m'envoyait des horribles propos des misérables qui s'en étaient emparés.

— Si vous l'avez compris ainsi, répondit M. Stillar, vous avez dû, en effet, cruellement souffrir.

— Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, dit Paul, ou plutôt je ne veux pas donner au sentiment qui m'est entré dans le cœur une explication qui me soit avantageuse, et peut-être avez-vous raison : ce n'est que l'orgueil qui s'est révolté à ce moment ; mais soit qu'il ait seul parlé, soit qu'un peu de repentir se soit mêlé à la révolution qui s'est opérée en moi : à l'instant même, sans lutte et sans combats, comme entraîné par une conviction invincible, je me suis dit que je ne serais pas une heure de plus l'homme que j'avais été durant de longues années. A ce moment même, Monsieur, ajouta-t-il d'une voix plus animée, je suis heureux d'apprendre que ma fortune soit restée assez intacte pour qu'on ne puisse pas dire que c'est la crainte de la pauvreté qui m'a fait agir.

— Monsieur Destrames, répliqua le banquier d'un ton plus doux, c'est encore là de l'orgueil.

— Eh ! mon Dieu, lui dit Paul, ne me rendez donc pas la vertu inabordable, et

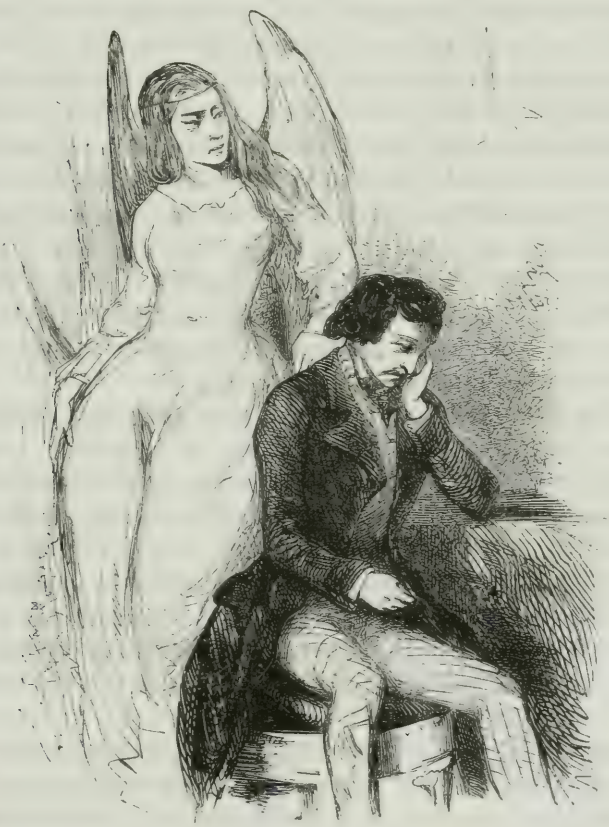
dites-moi bien franchement si dans le fond de votre âme vous n'êtes pas très-fier d'être le plus honnête homme de Paris?

Monsieur, fit le Napoléon II en secouant la tête, la petite histoire de Destrames était assez bien bâtie, et vous voyez qu'il avait réussi à se faire assez bien écouter; mais ce dernier trait consomma l'œuvre. Un homme d'esprit n'eût pas osé le hasarder; les hommes d'esprit s'imaginent toujours qu'on les comprendra. La flatterie est le génie des sots; ils l'emploient avec une audace qui ne peut se comparer qu'à celle avec laquelle mon père, le grand Napoléon, attaquait les armées et les mettait en déroute. Cette attaque soudaine contre M. Stillar eut le succès des grands mouvements stratégiques de feu mon père. Tous les griefs de M. Stillar furent emportés d'un seul coup; il oublia les reproches qu'il avait vingt fois proférés contre Paul Destrames, et il lui tendit la main en lui disant :

— Voyons, Paul, est-ce bien vrai ce que vous me dites là?

Destrames était en veine; il ne s'abaissa point à de vulgaires protestations sur la sincérité de ses résolutions, et il répondit d'un ton très-franc :

— Ce que je vous dis est vrai; je suis honteux, je suis las de la vie que je mène :



je me sens autre chose dans la tête et dans le cœur, et je ne crains pas de retomber dans les folies auxquelles je veux m'arracher, car j'en serais sorti peut-être par le suicide, tant j'en étais dégoûté. Quelque chose est arrivé, un hasard, une lumière, une étoile, un ange, votre fille, qui est venue enfin me montrer une autre issue. Pourquoi vous étonneriez-vous que je l'eusse choisie? car j'ai le droit d'espérer que l'avenir n'est pas complétement fermé pour moi; et ne fût-ce que parmi ceux qui n'auront point connu ma jeunesse, fût-ce dans une ville de province, fût-ce hors de France, je reprendrai la place que je n'aurais jamais dû perdre.

— Et vous la reprendrez ici, lui dit M. Stillar avec effusion, car, je ne vous le cache pas, Paul, je suis heureux de vous entendre parler ainsi; quoiqu'à vrai dire je regrette cruellement ce qui s'est passé dans votre maison; mais n'en parlons plus, et souvenez-vous que toutes les fois que vous voudrez bien venir me voir, je vous recevrai avec plaisir.

Destrames crut avoir partie gagnée; mais le correctif arriva presque aussitôt, et M. Stillar ajouta :

— Vous me trouverez toujours dans mon cabinet de midi à deux heures.

Paul s'éloigna assez désappointé de cette restriction; mais il comprit, après un moment de réflexion, que c'était déjà beaucoup que d'avoir ramené M. Stillar.

Quel que fût le succès qu'il avait obtenu dans cette première entrevue, il est douteux que Destrames eût poussé plus loin son entreprise s'il n'eût été servi par une parole de la femme qui s'était faite son ennemie quelques heures après l'avoir prononcée. Cette parole, c'est Laura qui l'avait dite, cette fille bizarre, ce compendium indigeste de toutes les mauvaises et de toutes les bonnes pensées de notre époque, cette fille qui, comme je vous le disais, semblait être véritablement l'incarnation de toutes les folies de la littérature moderne, cette fille qui étalait le vice en parlant vertu, et qui s'absolvait du mal qu'elle faisait en dévoilant le mal que faisaient les autres. Vous devez vous le rappeler; chaste et pure un moment par caprice, elle avait dit à mademoiselle Stillar :

— Si Paul cherche à se présenter jamais chez vous, ne le repoussez pas; il ne faut pas que les honnêtes gens se fassent les complices du mal par la rigueur qu'ils montrent à ceux qui veulent revenir vers eux.

Or, madame Stillar avait demandé à sa fille ce qui s'était passé entre elle et Laura pendant que celle-ci l'avait veillée. Clara lui avait répété ce mot, et, lorsque M. Stillar vint raconter à sa femme l'entretien qu'il avait eu avec Paul, il la trouva beaucoup plus disposée qu'il ne l'avait pensé à accueillir les excuses de Destrames.

— Mais, dit Arthur en interrompant le narrateur, il me semble que Laura eût dû avertir madame Stillar de l'indignité de Paul, si véritablement elle avait pour cette femme l'affection dont elle s'était vantée; elle devait également le faire si elle aimait ce Paul comme elle avait paru le dire dans la lettre qu'elle lui avait écrite.

— Mon cher Monsieur, répliqua le Napoléon II, vous êtes comme ces mauvais lecteurs de romans qui veulent toujours savoir la raison de ce qu'on vient de leur raconter avant que l'auteur ait fini sa phrase. Qui vous a dit que Laura n'ait pas

averti madame Stillar, et que celle-ci ait tenu compte de ce conseil ; qui vous a dit que Laura n'eût pas changé d'avis, ou qu'une circonstance indépendante de sa volonté ne l'eût pas empêchée de prémunir son amie contre les projets de Destrames ; en un mot, Monsieur, faites-moi l'amitié de supprimer vos observations et de vouloir bien m'écouter jusqu'au bout.

Arthur, toujours dans l'espérance d'arriver à sa propre histoire, se résigna à ne plus interrompre le narrateur, celui-ci continua :

— Eh bien, Monsieur, ce ne fut ni la faute de Laura, ni la faute de madame Destrames ; ce fut la faute de la belle Clarisse ; et cette faute, mon cher Monsieur, vint de sa vanité, car, Monsieur, c'est le vice qui fait faire le plus de sottises au monde.

Clarisse avait entendu l'explication que M. Stillar avait donnée à sa femme relativement à Paul, et immédiatement sa vanité de femme s'était montée à un degré d'exaltation vraiment curieux. Clarisse avait pris au sérieux les paroles de Destrames ; l'étoile, la lumière, l'ange qui était venu le tirer de sa nuit, elle s'était imaginée être tout cela.

Les critiques de l'époque, gens prodigieusement spirituels à leur avis, ont inventé depuis quelques années l'amour chrétien et l'amour païen. Pour ma part, j'avoue que je n'y ai jamais compris grand'chose ; mais il me semble que s'il y a au monde un amour chrétien, c'est celui qui s'adresse aux gens comme Destrames, aux indignes, aux perdus, aux coupables. L'amour chrétien, s'il y en a un, doit avoir sa base dans le christianisme ; or, qu'indique la base du christianisme ? c'est le salut du pécheur : donc la femme qui aime un mauvais garnement comme Destrames dans l'intention de le sauver, aime de l'amour le plus chrétien.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Arthur, que c'était la vanité qui avait poussé mademoiselle Stillar à aimer Destrames.

—Eh ! Monsieur, quelle plus grande vanité y a-t-il au monde que de se donner des missions ? Monsieur, Monsieur, continua le fou en frappant la terre du pied avec une fureur extrême ; il y a une chose qui me donne d'horribles attaques de nerfs toutes les fois que j'en rencontre l'ombre. Parmi ces choses je mets en première ligne les missionnaires, c'est-à-dire tous ces faquins gonflés d'eux-mêmes qui disent :

« Moi, j'ai mission de réformer la poésie. »

« Ma mission, c'est de surveiller les écarts du pouvoir. »

« J'ai choisi la mission d'enseigner aux peuples l'amour du travail. »

Le peuple anglais est le peuple le plus missionnaire de la terre. Dans la Grande-Bretagne, il y a des missionnaires qui prêchent aux manouvriers la charte que Jean signa avec les grands feudataires ; il y a des missionnaires qui prêchent en faveur de la bière contre le wiskey ; d'autres qui prêchent en faveur de l'eau contre la bière ; on m'a parlé d'un propriétaire de filature de laine qui vient d'engager trois révérends pour prêcher en faveur de la flanelle. On aura incessamment des meetings en faveur du cirage siccatif. L'annonce est usée ; la réclame n'existe plus..... Le missionnaire va les remplacer.

— Cela sera drôle, dit Arthur en riant.

— Heureusement, reprit le Napoléon II, que moi, qui suis prédestiné par Dieu à la réforme du genre humain, je mettrai un frein à tout ce *missionnage* en supprimant tous les missionnaires.

— Ah! se dit Arthur, voilà la meilleure preuve de la folie de cet homme; il tonne contre tous ceux qui ont à un minime degré la prétention qu'il pousse jusqu'à la démence.

Pauvre Arthur, qui ne savait pas que la meilleure preuve de raison que pût donner le Napoléon II, c'était d'être précisément comme sont tous les hommes qu'on nomme raisonnables! Heureusement pour notre marquis, il parvint à retenir cette exclamation, et le narrateur put reprendre :

— Oui, Monsieur, ce fut l'idée de ramener le dissolu Destrames à une vie régulière et honnête qui séduisit mademoiselle Stillar; car ce ne fut pas assurément lui qui la séduisit, elle succomba au roman qu'elle se fit elle-même; il suffit à Paul de laisser agir cette jeune et chaude imagination; tout lui profitait dans cette singulière passion où l'on peut dire que sa personne n'entrait presque pour rien. Lorsqu'il semblait parfaitement corrigé, Clarisse triomphait, et sa joie était un aveu pour Destrames; lorsque, ennuyé de la comédie qu'il jouait, il paraissait avoir des désirs de retour vers ses anciennes passions, elle s'avançait si imprudemment pour le retenir que c'était encore pis.

Mais cela n'eût pas suffi cependant, Monsieur, si la volonté de madame Stillar eût été opposée à Destrames, et si elle eût écouté les conseils de Laura; mais, par un aveuglement inouï, cette femme crut davantage à Paul qu'à Laura. Destrames lui montra le dernier billet de Laura, ce billet où elle lui disait qu'il était le seul homme qu'elle avait eu la fantaisie d'aimer, et il persuada à madame Stillar que c'était un sentiment de dépit et de jalousie.

— Cela me semble une raison assez plausible, dit Arthur qui ne put s'empêcher de lâcher une observation critique.

— Cette raison ne pouvait aller qu'à une sotte, répondit le Napoléon II d'un ton sentencieux; il faut une intelligence avancée jusqu'à la corruption pour comprendre des caractères comme celui de Laura, pour admettre une loyauté intacte au milieu des vices les plus effrontés. Malheureusement, dans cette vie chacun a un horizon d'idées au-delà duquel il ne voit pas; et si large que soit cet horizon, il a des bornes. Ainsi madame Stillar, qui eût pu croire à la sincérité de Laura, ne put pas se persuader que, du moment qu'elle s'était intéressée à Paul, elle pût être juste pour lui. Et puis, Monsieur, il y avait au bout de toutes ces raisons assez niaises que je viens de vous dire, une raison formidable.

Car, dit le Napoléon II en se dandinant d'un air supérieur, vous pensez bien que je suis entré trop avant dans l'observation du cœur humain pour m'être laissé leurrer à tous ces faux semblants de sentiments alambiqués, lesquels n'eussent pas tenu un quart d'heure contre un intérêt réel, mais qui devinrent les voiles dont on couvrit l'intérêt qui protégeait Paul.

Je suppose que vous l'avez deviné, Monsieur.

— Mais, dit Arthur, Paul était immensément riche... et...

— Il n'y avait pas besoin de le dire, puisque vous m'aviez compris, répondit le

Napoléon II ; oui, Monsieur, la fortune de M. Destrames était depuis longtemps le but des visées de M. Stillar, et il ne faut pas vous étonner alors du très-facile succès qu'il obtint. Ce qu'il en tira de vanité dépasse toute idée; il en était fou, et il touchait au moment de son mariage lorsqu'un des personnages de cette histoire, que j'ai négligé un peu, le petit Formy.....

— Ah! le petit Formy, dit Arthur.

— Oui, Monsieur, le petit Formy, dont je n'ai pas voulu vous raconter la résolution, amena le dénouement de cette histoire.

Revenons un peu sur nos pas, et sachez qu'il avait été informé de la scène qui s'était passée chez Laura. Mais sachez aussi que celle-ci avait exigé de lui un serment singulier. Elle avait promis son aide à Formy à une seule condition, c'est qu'il resterait vis-à-vis de Destrames dans des termes de rivalité pacifique.

— Mais il me semble, dit encore Arthur, qu'elle avait menacé Destrames ou de le tuer, ou de le faire tuer.

— Monsieur, fit le fou, connaissez-vous l'*Andromaque* de Racine?

— Mais oui, dit Arthur d'un air piqué et fier.

— Avez-vous jamais étudié l'admirable personnage d'Hermione?

— Sans doute, fit le marquis d'un ton moins assuré.

— Eh bien, Monsieur, c'est l'histoire de Laura; elle menaçait Paul de le tuer ou de le faire tuer, et elle l'eût défendu de tout son pouvoir.

— Mais elle l'aimait donc? fit le marquis.

— Ma foi, Monsieur, reprit le Napoléon II, vous m'embarrassez étrangement : après ce que cette fille avait dit de Paul Destrames, après ce qu'elle lui avait dit à lui-même, avec les idées qu'elle avait, idées abominables si vous voulez, mais qui du moins avaient de la hardiesse, de la hauteur et de l'imprévu, que cette fille aimât Paul, c'est ce que je ne conçois pas et c'est cependant la vérité. Elle en était folle... C'était une domination à laquelle elle eût voulu se soustraire à tout prix... Pour cela elle l'insultait, elle le fuyait, elle se le montrait sous les aspects les plus misérables, mais elle avait beau fuir, elle ne pouvait vivre sans l'espérance d'être la femme de cet homme... car, vous le dirai-je, elle n'aimait point Paul pour en faire un amant; à ce compte, elle l'eût possédé et usé depuis longtemps... Il lui avait passé par la tête d'en faire son mari; cette idée s'était, je ne sais comment, enracinée dans son cerveau, et, avec l'esprit absolu de cette fille, une fois que ce caprice fut devenu une volonté, il fallut qu'il s'accomplît.

Dans les premiers moments de l'admission de Paul chez le banquier, Laura, comme je vous l'ai dit, avait essayé d'armer sa famille contre lui, puis, voyant qu'elle n'avait point obtenu de succès de ce côté, elle avait lancé Formy. Or, voici ce qui arriva de ce garçon.

Pendant que Paul Destrames se laissait ramener au bien par la belle Clarisse, Formy jouait près d'elle ce rôle que les femmes rendent si honteux pour l'homme sur lequel elles sentent leur pouvoir.

Monsieur, reprit le Napoléon II en recommençant une de ces interruptions qui faisaient le désespoir d'Arthur, connaissez-vous quelque chose de plus horriblement féroce qu'une femme qui n'aime pas et qu'on aime? L'histoire des plus cruels

tyrans et des tortures qu'ils ont infligées à leurs victimes n'offre aucun exemple du sang-froid avec lequel une femme pétrit sous ses étreintes poignantes le cœur de l'homme qu'elle n'aime pas.

Formy, malheureusement pour lui, était posé comme l'ami de la maison, et il se trouvait avec Clarisse dans des termes de familiarité qui permettaient à Clarisse de laisser éclater ses sentiments devant lui.

Si Formy avait dit à mademoiselle Stillar qu'il l'aimait, et que, malgré le rejet de son amour, il eût persisté à la poursuivre, elle eût bien fait assurément de lui faire subir toutes les peines possibles; car, après la prétention d'être missionnaire, je n'en connais pas de plus insupportable que celle qui consiste à vouloir faire agréer un amour dont on ne se soucie pas.

Mais Formy était à la fois trop galant homme et trop fier pour dire son amour à une jeune fille qu'il voulait épouser, avant de savoir formellement si sa recherche serait agréée par les parents, et de savoir à peu près si Clarisse l'accepterait. Il s'était donc tenu sur une réserve qu'il croyait impénétrable; mais la belle Clarisse se savait aimée depuis longtemps, et, lorsque Destrames approcha, Formy fut cette misérable marionnette avec laquelle les femmes jouent leurs infâmes comédies.

Si Destrames était de mauvaise humeur ou froid, on souriait à Formy, et Formy ivre, radieux, fou, se fondait de joie. Mais si Destrames revenait triste et désolé, on était de glace avec Formy; on le raillait, on l'insultait, on le sacrifiait. Tenez, je l'ai vu, moi, le malheureux, pâle comme un cadavre sous les rires de Clarisse, abîmé, terrassé, tremblant d'un frisson de rage qu'il réprimait en lui; je l'ai vu se lever en chancelant du salon, le quitter, et tomber à la porte épuisé de colère et de douleur, et j'ai vu Clarisse, qui le voyait, qui le sentait, qui en était sûre, hausser les épaules, rire de ce désespoir et le tourner en ridicule.

— Et ce Formy ne la plantait pas là? s'écria Arthur.

— Non, Monsieur, fit le narrateur, non, il ne la planta point là, parce que l'amour est une puissance folle, aveugle, inouïe, qui abat tout courage, ôte toute dignité, parce que l'amour est un abrutissement quand il n'est pas une exaltation.

— Mais en ce cas, Monsieur, reprit Arthur, à supposer qu'on demeure sans force vis-à-vis de la femme qu'on aime, il ne doit pas en être ainsi envers un rival.

— Vous croyez cela, Monsieur, et vous avez raison; mais vous avez oublié que pour un homme de cœur et d'esprit, la plus grande humiliation, c'est d'avoir à demander à une lutte armée non pas le triomphe, mais la vengeance. Qu'est-ce que c'est que de tuer son rival, de faire un cadavre de cet homme qu'on aime? c'est un acte de boucher...

— Mais il me semble, dit Arthur...

— Il ne vous semble rien, dit le Napoléon II; ce que je vous dis est vrai... Tuer un rival n'est qu'un acte barbare, stupide. On met la lutte de l'amour à triompher, non pas à vrai dire d'un individu sur lui-même, comme si on luttait à qui sera le plus fort, mais c'est d'en triompher dans un autre; c'est de tuer, d'anéantir, d'effacer la passion qu'il méprise, c'est d'être véritablement plus fort que lui dans

cette puissance qu'il a sur un autre ; mais ce n'est pas en agissant sur lui qu'on est plus fort qu'un rival, c'est en agissant sur la femme qui l'aime. Qu'après l'avoir chassé de son cœur on le chasse de sa présence, et qu'au besoin on le tue comme un animal très-ennuyeux, cela est permis, voilà tout.

Ce que je viens de vous dire là, monsieur, tout homme qui a quelque conscience sérieuse de sa valeur l'éprouve malgré lui. Il a honte de se battre à coups d'épée avec un homme qui est censé lui faire du mal, parce qu'il est plus beau, plus aimable, plus spirituel que lui; car le mot plus aimé emporte toutes les qualités que je viens de vous dire. Voilà pourquoi Formy laissait la vie à Paul Destrames. Non que l'idée de s'en défaire ne lui eût vingt fois passé par la tête, mais il y répugnait comme à la plus sotte action du monde : et puis, Monsieur, ne vous rappelez-vous pas que Laura lui avait ordonné de respecter les jours de M. Destrames.

— C'est vrai, dit Arthur en ricanant, et probablement cette raison est la raison par excellence, comme l'espoir de M. Stillar fut la raison suprême qui assura le succès de Paul.

— Dieu vous a doué, Monsieur, répliqua le Napoléon II, d'un esprit qui est toujours à côté du vrai. Est-ce que par hasard vous seriez...

Il s'arrêta.

— Qui donc? fit le marquis...

— Ma foi, depuis qu'on m'a raconté l'histoire d'un certain monsieur, et que je vous écoute parler, je commence à croire que vous pourriez bien ne faire qu'une seule et même personne...

— Et quel est ce monsieur...

Heureusement pour le marquis le fou ne tenait pas autrement à ses idées (c'est-à-dire aux idées relatives à l'impression du moment), ou plutôt ses idées ne tenaient pas assez solidement dans sa tête pour qu'il les gardât longtemps; et au lieu de répondre à cette question il continua :

— Non, Monsieur, non, la défense de Laura n'eût point arrêté Formy et elle ne l'arrêta point lorsque vaincu dans sa lutte, méprisé, dédaigné, chassé, il ne lui resta plus d'autre espérance que de rendre le mal qu'il avait souffert. A ce moment suprême la folie de l'amour tourne à la folie de la haine ; c'est à ce moment qu'on assassine, qu'on empoisonne, qu'on commet tous ces crimes inouis qu'inspire l'envie : car la vraie jalousie n'existe plus, elle périt dans la chute de sa propre dignité. Ainsi, lorsque Formy apprit qu'on parlait sérieusement du mariage de Paul Destrames, il prit la résolution de se venger, et voici quelle fut cette vengeance. Ce fut, Monsieur, un drame épouvantable et dont il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler.

— Nous verrons bien, dit Arthur.

— Un soir, reprit le Napoléon II, dans le salon de M. Stillar, arriva Formy. Jamais il n'avait été mieux arrangé, plus coquet de sa petite personne, jamais il n'avait parlé d'une voix plus douce et plus flûtée, jamais il n'avait cligné les yeux d'un air plus fin et plus goguenard ; il accablait les hommes des plus aimables politesses, il était, auprès des femmes, d'une verve de mots gracieux qui me fit

trembler, car j'étais présent à cette scène. Quel homme charmant c'était, Monsieur, et comme il montrait jusqu'à quel point la gaieté peut être élégante et l'élégance vive et entraînante; enfin il était délicieux. Ce fut au point, que Clarisse en devint triste. La femme veut bien que l'homme qu'elle dédaigne brille à tous les yeux ; c'est si beau, selon les femmes, de compter pour esclave rebuté celui que tant d'autres prendraient pour maître adoré. Mais cette joie de la vanité féminine se trouble cependant si le succès de cet homme va si loin qu'il jette celui qu'elle préfère dans une ombre complète.

Clarisse fut si malheureuse qu'elle essaya l'arme qui lui avait toujours réussi; elle lança Paul à l'encontre de Formy, elle ramassa quelques mots médiocres et misérables pour les vanter, enfin elle amena un conflit que Formy cherchait depuis longtemps. Destrames s'y présenta avec cette énorme présomption de vainqueur qui donne quelquefois des chances de succès, parce qu'elle pousse à tout dire. La lutte fut pendant quelques moments brillante pour Destrames, mais Formy n'en semblait pas alarmé, il le vantait, lui souriait, faisait le modeste, puis revenant tout à coup il lui lançait les mots les plus piquants, les plus vifs. Enfin, après l'avoir peloté d'une façon merveilleuse, le petit Formy prit ses grands airs, et vous devez savoir qu'il n'y a rien de plus insolent au monde que les grands airs d'un petit homme; Formy repoussa du pied avec le plus profond dédain le jouet dont il venait de s'amuser.

Formy était fort distingué de sa personne, mais enfin toute sa baronnie date d'un décret impérial qui baronna bien des préfets qu'on envoyait en pays conquis pour faire croire aux Allemands qu'il y avait de la noblesse en France.

Le marquis regarda le Napoléon II d'un air fort stupéfait: en effet, il lui semblait singulier qu'il parlât ainsi des décrets de M. son père. Cela s'explique en ce qu'en ce moment le narrateur, se reportant dans le passé, rentrait malgré lui dans l'ordre d'idées qu'il avait alors, et dans ce temps-là il était le marquis de Sterny, fort dédaigneux de la noblesse impériale. Cependant le narrateur continua :

— Le petit baron traitait Destrames comme le dernier des faquins, si bien que cela finit par devenir assez vif pour que madame Stillar demandât la paix, car Clarisse était pâle de colère et de douleur à la fois. Formy devint de plus en plus cruel, il eut pitié, il se calma, et fit à madame Stillar les excuses les plus sanglantes pour Destrames; il le bafoua jusqu'à ce que Clarisse, brisée dans le cœur de son amant, finit par s'évanouir. Cela fut très-beau: Monsieur, il n'y eut pas un mot grossier, il n'y eut qu'un je ne sais quoi de supérieurement insolent et dédaigneux. Enfin je sortis avec Formy qui me fit un signe, et nous entrâmes dans sa voiture à la porte de l'hôtel, et Paul arriva presqu'au même instant; le rendez-vous fut pris pour le lendemain à midi. Paul voulait en finir sur-le-champ, et j'avoue que pour ma part, je trouvai qu'après avoir traité un homme comme l'avait fait Formy, il devait être à nos ordres et sur-le-champ; mais le petit baron tint bon et finit par donner pour raison qu'ayant des affaires très-embrouillées il désirait ce temps pour les arranger. Il fallut en passer par ce qu'il voulait. Ainsi Formy fixa le lieu du rendez-vous dans la forêt de Sénart, dans la maison d'un garde où nous avions établi un rendez-vous de chasse. Je proposai

à Formy d'aller le chercher le lendemain et de le conduire avec son second témoin qu'il m'avait désigné et qui était un de nos anciens du club des Mangeurs. Mais Formy n'accepta point et il me déclara qu'il se rendrait directement à la forêt de Sénart. Cela me parut assez extraordinaire, mais il y avait en lui une volonté si arrêtée qu'il fallut céder.

Je partis le lendemain, et en arrivant au rendez-vous de chasse je fus fort étonné de trouver tout le club des Mangeurs convoqué. Nous nous demandâmes ce que cela pouvait vouloir dire : Destrames arriva, et comme il en était convenu la veille avec moi, il avait choisi deux des nôtres. Formy m'avait prié d'obtenir cela de lui, et j'étais assuré que Paul ne s'y refuserait pas. Midi sonna et Formy ne parut point. Destrames portait la tête haute et affectait de s'essuyer le visage avec un magnifique mouchoir de femme ; le chiffre de mademoiselle Stillar brodé au coin nous apprit d'où il venait, et après quelques questions, il nous avoua qu'il lui avait été envoyé le matin même par Clarisse comme un palladium.

Il y a dans les sentiments du genre de ceux de Clarisse une exaltation qui croit de bonne foi à une influence supérieure lorsque le hasard donne raison à ces prétentions. Il en résulte les plus merveilleuses assurances et l'on se croit modestement un prédestiné. Cette confiance avait gagné Paul, et je vous avoue que jusqu'à un certain point elle me troublait, car c'est beaucoup dans une rencontre que d'avoir foi en son succès.

Cependant le temps se passait et Formy ne paraissait point. Nous tous, et moi plus que les autres, nous commencions à nous alarmer, non que personne doutât de son courage, mais on cherchait à savoir ce qui avait pu l'arrêter.

Il y avait peut-être à craindre que ce ne fussent des créanciers, car Formy n'en manquait pas. Destrames eut de l'esprit et défendit Formy d'une façon loyale. Il déclara qu'il l'attendrait toute la journée, et que s'il ne venait pas il se remettrait à ses ordres à tout autre jour et à toute autre heure, bien convaincu qu'il ne pouvait y avoir qu'une chose bien extraordinaire qui pût l'empêcher de venir.

Une heure se passa dans cette attente... Une heure pour un rendez-vous de duel était une éternité.

Tout à coup nous entendîmes le galop furieux d'un cheval, et nous vîmes Formy arriver à toute bride ; il était seul, sans domestique.

Il sauta à terre et monta en nous priant de le suivre dans une vaste salle où nous avions l'habitude de faire jadis des déjeuners assez célèbres par leur faste.

Formy était d'une pâleur mortelle et je remarquai qu'il y avait du sang sur ses manchettes. A peine monté il s'assit en disant :

— Un moment, messieurs, j'étouffe... j'étouffe...

Je défis son habit.

Sa chemise était ensanglantée.

— Vous êtes blessé ? lui dis-je.

— Non, me dit-il avec un sourire amer, non. Je ne suis pas blessé. Je lu donnai un verre d'eau qu'il but avec avidité, il tremblait de tout son corps, on pouvait supposer que la rapidité de sa course lui causait cette émotion : cepen-

dant ce sang, la parole brève et le regard troublé de Formy me faisaient trembler. Je me figurai quelque horrible malheur, mais je cherchais vainement ce que ce pouvait être.

Tout à coup Formy se lève, et comme s'il paraissait écouter au loin, il s'écria

— Il est temps maintenant.

Nous lui demandâmes de nous suivre.

—Messieurs, dit-il, tout doit se faire ici et vous devez en être tous témoins. Voici une lettre qui vous est adressée à tous et que vous devez lire quelle que soit l'issue de ce combat.

Il me la remit dans les mains.

Paul céda avec une bonne grâce parfaite à toutes les exigences de son adversaire.

Le combat devait avoir lieu à l'épée, et lorsque Destrames reçut son arme il s'enveloppa la main avec le mouchoir de la belle Clarisse ; il fit si bien que Formy l'aperçut; cela lui causa une émotion étonnante, et je l'entendis murmurer :

— Je devrais les laisser être heureux...

Mais à l'instant même il s'écria :

— Non... non... cela ne peut être ainsi... non, c'est elle qui m'a poussé dans cet abîme, ils m'y suivront tous.

Le combat commença. Destrames était brave, calme, leste et confiant; Formy était devenu comme une barre de fer, il semblait ne pas vouloir parer les coups que lui portait Paul. Mais son épée toujours dirigée sur la poitrine de son adversaire, l'arrêtait chaque fois que celui-ci voulait porter à fond; Formy était décidé à tuer, dût-il lui en coûter la vie. Destrames devina son intention, et finit par jouer un jeu que la main tremblante de Formy semblait devoir faire réussir ; il l'attaqua avec une rapidité inouie, prodiguant les feintes, faisant mille semblants de pauses sans buter au corps pour engager Formy de se départir de son immobilité. Mais Formy resta ferme. Enfin dans un moment où Paul put le croire ébloui et fatigué de ses attaques réitérées, il se fendit sur Formy ; mais celui-ci tendit la main et ce ne fut pour ainsi dire que lorsqu'il sentit la pointe de son épée sur la poitrine de Paul, qu'il se fendit à son tour. Paul, percé de part en part, se releva cependant, appuya la main sur son cœur, et nous dit :

— Adieu.

Puis il tomba mort.

Formy le regarda un moment, jeta son épée, courut vers la fenêtre, parut écouter, et s'écria :

— Il était temps.

Au même instant nous entendîmes une violente détonation, et Formy retomba dans la chambre, la tête fracassée. Il venait de se faire sauter la cervelle.

Nous avions eu à peine le temps de nous pencher sur ces deux cadavres et de les relever, que la maison fut envahie. On demanda Formy. Le commissaire accompagné d'agents de police entendit le récit que je lui fis de ce qui venait de se passer, et regardant le cadavre défiguré de Formy, il murmura à son tour :

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Nous voulûmes nous informer de ce qui avait amené ces messieurs à la poursuite de Formy, supposant que c'était un ordre pour empêcher le duel. Le commissaire de police nous dit :

— Je ne puis vous répondre; mais je crains que vous ne l'appreniez trop tôt.

Nous nous rappelâmes la lettre, et nous nous retirâmes dans une pièce adjacente pour la lire; elle ne contenait que ce peu de mots :

« Mes amis, pour me sauver, une femme exécrable avait surpris à chacun de « vous un secret, avec lequel elle pouvait le perdre; elle en possédait un qui me « concernait : pour vous et pour moi, je n'ai pas voulu que vous pussiez rester « dans cette honteuse dépendance. Je viens de tuer la femme qui pouvait vous « perdre. Adieu et pardonnez-moi. »

— Quoi, s'écria Arthur, il avait assassiné Laura!

— Oui, Monsieur, et voilà comment finit cette fille; voilà pourquoi la belle Clarisse Stillar est folle; elle ne veut pas croire que l'homme dont elle avait fait choix, sur lequel elle avait étendu sa protection délicate, d'ange, ait pu être tué, et cette vanité l'a rendue folle.

— C'est une catastrophe horrible, dit Arthur, mais enfin Formy se montra loyal en sauvant tous ses amis de l'indiscrétion de Laura.

— Ah! Monsieur, fit le Napoléon II, il y avait bien aussi son petit intérêt: attendu que Laura possédait des lettres de madame Formy, la mère, qui prouvaient que M. Formy fils n'était pas le fils de M. Formy père.

— Mais tout est donc égoïsme et vanité dans ce monde !

— Oui tout, Monsieur, dit le Napoléon II, et si vous voulez que je vous raconte maintenant l'histoire de M. de Mun, vous en aurez la preuve.

— Enfin, dit Arthur.

— Écoutez donc. Mais avant de vous dire quelle est la folie de M. de Mun...

— Je vous écoute.

— Imaginez-vous un petit monsieur, laid, rabougri, farci des lectures de romans, ayant passé toute sa vie à se nourrir des mémoires de la Dubarry, du vicomte de Tully, de Casanova ; s'étant monté l'imagination jusqu'à se croire le héros de toutes ses aventures passées et d'une foule d'autres qu'il inventait : cela alla si loin qu'il s'imagina avoir séduit je ne sais combien de femmes, avoir eu je ne sais combien d'aventures, si bien qu'il disait partout avoir vécu quatre-vingt-quinze ans. Cependant cette folie était si calme, qu'on le laissait libre ; lorsque tout à coup il lui passa par la tête l'idée inouie que voici : problablement la Peau de chagrin de Balzac, et Faust et toutes les fantastiques rêveries allemandes d'Offman l'avaient ensorcelé. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il imagina :

Arthur écouta, et le fou lui raconta ce qui suit :

AVIS AU LECTEUR.

Retournez à la première page de ce livre, c'est l'histoire de la folie du marquis de Mun, qui est mort dernièrement chez le docteur Metrasipat dans sa vingt-cinquième année, sans être plaint ni regretté de personne. Que la terre lui soit légère.

Nous aurions pu insérer dans ce dernier chapitre l'histoire de Napoléon II, qui fut racontée au marquis de Mun par la belle Clarisse. Nous avons cru devoir la rejeter à la fin de ce volume, pour ne pas interrompre le récit.

LE LION AMOUREUX.

CHAPITRE PREMIER.

Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburgh.

Mais quelle est cette autre chose? On en a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation ; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir?

Je ne puis vous le dire ; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans; car, de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or, le lion n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme ldisent les refrains du temps de l'Empire, une des choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux

que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète ; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passants, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale ; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorants de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansants ou chantants de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise; mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus comme autrefois aux filles entretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard dans le théâtre même quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre, s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

CHAPITRE II.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi ; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très-vif étonnement pour deux raisons majeures ; la première, c'est qu'il était habillé ; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

— Où diable allez-vous comme ça, Sterny ?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie ? dit l'interrogateur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent ; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

— Qui donc se marie ?

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

— Personne, Messieurs, personne ; c'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages: oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir!

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria:

— Où se fait-il, ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future..., rue Saint-Martin, à midi; il est midi un quart... Adieu!

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très-mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

— Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très-laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*...; pourtant cela pourrait être amusant; il y a de très-jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art: jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! Messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de rien; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour madame Michelin. Mais les bourgeoises d'aujourd'hui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerbeer en faveur du *Postillon de Longjumeau;* des bas-bleus qui lisent madame Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur; des artistes qui se font peindre par M. Dubuffe et qui enluminent des lithographies; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'âme! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau courtaud de boutique et qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui découpera à table, qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société.

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

CHAPITRE III.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là; il ne mettait donc aucune miportance à ce qu'il faisait, et entra chez M. Laloine, plumassier, sans parti pris d'avance d'être d'une façon ou de l'autre : c'est une commission qu'il faisait. Il arriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et vit que les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria :

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé!

— Lise!... dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine dirigé vers Léonce montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas encore seize ans et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien! veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.

Mais Sterny n'était point de cet avis; jamais il n'avait vu rien de plus charmant

que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très-clairement :

— J'étais sûre que ce serait un trouble-fête !

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec madame Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long ; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— Que pensez-vous, Monsieur, de la question des sucres ?

Sterny n'en avait aucune idée, mais il répondit froidement :

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin ; le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question, qui dura jusqu'à la mairie sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortége. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion : alors elle se retourna vivement en disant :

— Allons, dépêchons-nous!

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer; mais Léonce serra le bras, retint la main, et dit en souriant:

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, Monsieur, répondit Lise, mais je suis demoiselle d'honneur; je ne peux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot?

— Eh bien! le garçon d'honneur, c'est un droit...

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue:

— Si c'est comme ça, Monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouva à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale, Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire:

— C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier.

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de mademoiselle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement:

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour...

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah! que ce maire est ennuyeux! dit Lise, il se fait toujours attendre.

Léonce comprit qu'il réussissait peu; mais, assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grâce de ce cou flexible si doucement courbé; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se découragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante:

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat!

— Qui ça? dit Lise, monsieur le maire, est-ce que c'est un magistrat?

On a beau faire des constitutions très-admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées elles n'entrent pas dans les sentiments de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny

était un peu de cet avis; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler :

— Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, Monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle!... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui! fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua-t-elle en lui riant au nez; ce n'est pas vous qui en aurez à souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien?

— Qui ça? dit Lise d'un air tout étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre...

— Ah! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, Monsieur; je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

— Vous avez raison, il le sera.

— Ah! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

CHAPITRE IV.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent signé, ce fut le tour des témoins; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait?

Sterny restait tout intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche...

Léonce comprit; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant! Léonce y pensa et se dit :

Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentiments dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant.

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille ; mais tout en lui accordant de prime-abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée, par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées; il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidument, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment Léonce regarda Lise; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste, et lui dit :

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne?

— Et pourquoi ça? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un galop ravissant.

Lise rougit; mais cette fois, avec un embarras pénible, elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle balbutia à demi-voix :

— Oh! pardon, Monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre; le marche-pied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle, mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce; il se retira en disant vivement au valet de pied :

— Fermez et suivez les autres voitures, et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait madame Laloine.

— Eh bien! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui? demanda la prudente mère.

— Hélas! toute seule, Madame.

— Comment toute seule?...

— Oui, Madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah! fit madame Laloine; je ne sais pas ce qu'elle a; elle est toute ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce; il n'y a que deux places et je n'ai pas osé...

Madame Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

CHAPITRE V.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule, mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en se disant :

— Eh bah! qu'est-ce que ça me fait?

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accottent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle? ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny à qui elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme il passait devant elle.

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas; et puis, quand Léonce lui dit, en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte; et au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, Monsieur?

— M'ennuyer! et pourquoi?

— C'est que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs; mais vous allez être bientôt délivré.

CHAPITRE VI.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé; aussi répondit-il à Lise :

— Je n'éprouve aucun ennui, Mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore Lise fut vivement contrariée de s'être attirée cette admonestation faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre; car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix : elle était tout absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde donc!

Elle regarda et vit Léonce qui signait.

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle; une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

— Prends-moi dans ta voiture, maman! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens! viens! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

— Certes, je reviendrai pour le dîner et pour le bal.

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

— Ah! mon Dieu! j'ai perdu mon médaillon; mon Dieu! mon Dieu! je l'avais, j'en suis sûre!

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé à l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. de Sterny.

— Et pourquoi? lui dit sa mère; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas, mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette dont elle avait d'abord été si ravie n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

— Ah! mais non! je veux être gaie aujourd'hui.

Et, sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers? et, si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez lui, un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arrivait à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante!

CHAPITRE VII

Il serait difficile de dire tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès

scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin il en était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut sur le coussin de sa voiture une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut on le peut.

A ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : *Ce qu'on veut on le peut*; et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir!

— Pardieu! se dit-il, je voudrai et je pourrai!

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des moyens avec lesquels il avait réussi jusque-là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver tout autre chose.

Sur ces entrefaites il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très-chaudement sur l'inconstitutionnalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ-de-Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion.

A son aspect, le gros beau Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

— Eh bien?...

— Eh bien! j'ai perdu, repartit Aymar de Rabut, le lion artistique.

— Comment diable! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur? tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc? dit Sterny.

— Il s'agit, dit Lingart, que nous dînons au Rocher de Cancale, et que c'est Aymart de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc eu pari? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et

femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prouverait, clair comme deux et deux font quatre, que tu lui dois dix mille francs!

— Ah, bah! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très-clair que deux et deux font quatre?

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée :

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre?

— Ceci, mon cher, est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu! dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé; cela est, parce que...

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur :

— Eh bien! pourquoi cela est-il?

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

— Va commander notre dîner, et...

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant; car c'est Lingart qui paie.

— Comment ça? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aymar a gagné. Je retourne au dîner, et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre! dit Lingart.

A ce mot, la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit.

Et puis il dit :

— J'annule le pari.

— Pourquoi donc?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout à coup?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça? dit Lingart.

— Ah! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver, que deux et deux font quatre.

— Cependant vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah ça! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertation.

— Il s'exerce pour la Chambre des Députés, dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser 30,000 francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres, et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla d'une petite fille qui

s'était montrée la veille dans les coulisses de l'opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté, que Sterny avait lui-même fort applaudie: et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna tout au profit de Lise: qu'admirait-on, en effet, à côté de cette parfaite beauté? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté pour paraître petit, tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. La plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle; car le lion artistique Aymar s'écria au milieu de la conversation:

— Ah ça! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille?

— Oui, dit le gros beau, oui, jusques après ses débuts.

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très-particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'une fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'une enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva

à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne réussirait pas, qu'il se crut permis de tenter de réussir sans trop de scrupule.

Bientôt après, on le laissa ; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

CHAPITRE VIII.

L'amour est une belle passion pour les conteurs comme nous ; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai : passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur, à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être, et qui fut ; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'âme par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlants, de glacés qu'ils étaient ; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant follement en avant, puis reculant avec timidité ; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent, toutes vraies dans leurs plus grands écarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez-vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux...

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine, mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires. Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur? Vraiment oui, c'est Léonce de Sterny, un des plus furieux de sa bande ; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé ; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre madame Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crème pour voir si elle sera

bonne; voyez-le, se retournant tout à coup vers le mur lorsque entre un garçon, et paraissant très-occupé à admirer une vieille gravure d'Énée emportant son père Anchise; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

M. Laloine entre et veut inspecter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabout; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigue qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit! Il demande du tabac à M. Laloine, qui le trouve charmant; il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper, il l'envoie donner la main aux dames qui descendent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte; Prosper y court, c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade morale sur les cabinets particuliers.

A qui en a-t-il? que veut-il? Je vous le disais bien qu'en amour rien n'est vraïsemblable; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose, eh! pourquoi, mon Dieu! pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule. Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive; on se salue, on se parle, il faut faire servir; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, madame Laloine a dit très-gracieusement à Sterny :

— Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis?

Et celui-ci lui a répondu en regardant Lise :

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche, et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. de Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là-bas! lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très-surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté madame Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout à fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prendrait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

CHAPITRE IX.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution,

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin, Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillements très-significatifs. Mais Sterny fut impitoyable ; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

— De quoi parlez-vous donc, Messieurs ?

— De canne et de betterave, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah ! fit M. Laloine ; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris ; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

— En vérité, Monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle ; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très-volontiers, fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les homme ne sont plus galants ? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi je suis excusable... un papa... j'ai oublié, au lieu que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

Trouve donc de jolies choses, animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit :

— Vraiment, Mademoiselle, je suis bien malheureux !

— En quoi donc, Monsieur ?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, Monsieur ? dit Lise d'un air fort étonné.

— A vous, d'abord ce matin, en arrivant trop tard ; à la mairie, en n'ôtant pas mon gant ; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et...

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

— Et... ? lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

CHAPITRE X.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore ; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle ? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour penser à des projets de séduction ; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

— Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah ! mon Dieu, Monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle ; alors il ajouta assez impertinemment :

— Je ne crois pas.

— Ah ! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot.

Lise ne répondit pas.

— C'est un de vos parents ? dit Léonce.

— Non, Monsieur.

— C'est un de vos amis?

— Non, Monsieur.

— C'est donc celui de Prosper!

— Oui, Monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? Je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise, mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes M. le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être?

— Ah! Monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme? Comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux? Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir?

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

— Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh! Prosper me connaît depuis longtemps; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça un lion? dit Lise en riant.

— Oh! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

— Ah! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout à fait si mauvaise, mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi?

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien! je vous le dirai, si vous me dites, vous, pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot.

Léonce fut embarrassé, la réponse pouvait être décisive, il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise? — Qu'avez-vous donc, Mademoiselle?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis...

— Oh!... dit Léonce tout bas et tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, oh! ne me trahissez pas!

— Qu'est-ce donc? reprit-on encore.

— Oh! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant... une idée.

— Voyons, Lise! lui dit sa mère avec un froncement de sourcil portant avec lui tout un sermon.

— Eh! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, Monsieur?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et pourtant cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi?

— Oh! je le sais pourtant, dit Léonce, presque ému.

— Ah!... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi!

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous?

— Mais,... reprit Lise, je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz... Ah! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir.

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion ; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté, il commença et dit tout bas :

— C'est que ce matin...

— Tenez ! tenez ! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule ce monsieur, dit Léonce, très-contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule ! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis ?

Léonce vit sa faute ; il était redevenu lion à son insu ; et encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi ?

— Je lui en veux.

— Mais la raison ?

Léonce se mit à rire de lui-même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à table à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place ! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas ! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment, vous la prenez ?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaîté, je veux tout lui prendre ; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et je lui boirais son vin.

— Ah ! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas ?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaîté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterny tout bas ; je veux lui disputer la palme.

— Vrai !

— Vous allez voir !

M. Tirlot commença ; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine ;

2° Monsieur Laloine ;

3° Mademoiselle Laloine devenue madame Gobillou :

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants. M. Tirlot triomphait; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu ; il pouvait être ridicule même pour ces bourgeois; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

— Pardon, Messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot.

M. Tirlot s'inclina.

— Voyons! voyons ! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et madame Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu l'envie :

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et comme vous, quand on en a fait deux
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A monsieur et madame Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre ;

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire !

Oh ! lion, quelle honte ! un couplet improvisé à table, à une noce de patentés ! Lion, que vous êtes petit garçon ! pauvre lion.

Léonce n'eut pas le temps d'y penser ; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête ; madame Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

— C'est vrai, monsieur Tirlot, vous aviez oublié ma Lise !

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis, merci ! merci !

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Goubillou criait :

— Au salon ! au salon ! Il y a déjà du monde !

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit ; mais il sentit que sa main tremblait. Elle était confuse, embarrassée ; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet ? lui dit Léonce.

— Oh ! non, dit-elle doucement ; cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous ?

— Moi... Je le trouve très-joli, dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient dans le salon, que M. et madame Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai ? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi ?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié ; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête ? dit une fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne ?

— Qui sait ? dit Lise qui trouvait ses bonnes amies très-impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir le refuser.

— Ah ! ce n'est pas la peine, fit la laide ; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes ; et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse ?

— Non, Monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

CHAPITRE XI.

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'*excentrique* à ses habitudes. Le hasard en décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'inno-

cence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme, la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux; et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle?

— Oh! non, Monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au-delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise; mais... mais maman m'a permis de galoper?

— Ce sera donc un galop?

— Oui, dit Lise, le premier. Mais, d'ici-là vous danserez avec d'autres demoiselles?

— Avec vous seule!

— Avec ma sœur, au moins; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui il était heureux! heureux de quoi? d'avoir troublé cette petite fille! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale!

CHAPITRE XII.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux ; il n'aurait point su vous le dire, car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner, ni à la combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise ; mais malgré lui il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse ; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup-d'œil rapide et furtif.

Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui ; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il en eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise ; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

— Ah! ça, se dit-il, mais je fais l'enfant, je deviens fort ridicule; leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte! Ça n'est pas possible!

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion; il se compara à quelqu'un; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouvait que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisait plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

« Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique? » se dit-il.

« Ah! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expres-

sion de hauteur et de dédain, et la douce enfant l'ayant regardé à ce moment fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

— Eh bien! qu'avez-vous? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu?

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à madame Laloine, sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, Madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités. »

Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi?

Madame Laloine remercia Léonce, et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah! ils appartiennent à Mademoiselle? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, Monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle se disait :

« Est-ce que je suis folle? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa dans son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses lèvres tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve, et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis? sans doute, dit madame Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier?

— Oh! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas à ce que vous dites; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir peut-être?

— Ah oui! répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute?

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin?

— Nous ne dansons pas, Monsieur, dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

— Je vous ai offensée, Mademoiselle?

— Non, Monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous?

— Mais je ne pleure pas, Monsieur.

— Écoutez, Mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était bien loin de mon cœur.

Lise le regarda attentivement, et répondit avec un triste sourire :

— Oh! mon Dieu, tenez, Monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité?

— Ne me le demandez pas, Monsieur; dansons, je vous en prie; je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajoute-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

CHAPITRE XIII.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt, M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits; mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot. Je suis toute malade; j'ai le cœur oppressé... je souffre beaucoup. J'ai froid.

Sterny la regarda; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très-alarmée, et lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, oui, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Léonce s'adressant à M. Tirlot.

— Ah! mon Dieu! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer! se dit Léonce; et moi... qui sait? quand je la regardais avec cet

air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaiement à la joie d'un succès d'enfant. Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... ah! si je le pensais! C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes!

CHAPITRE XIV.

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, jurer, il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas; et s'étant approché de madame Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, Madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remerciements d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, Monsieur, lui dit madame Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie; car ce

n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour de petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, Madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna: elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait; il attacha ses yeux sur elle, Lise ne détourna pas les siens; il se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Madame Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

Adieu et merci!

Le lion partit; il était fou, bouleversé, stupide; il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux! pourquoi te traiter comme tu m'as traitée? pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie?

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser.

Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder; et pour faire de l'impertinence il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda: il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant :

— Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le soufflette. Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus ses cinq cents louis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

Je la verrai, je veux la voir; mais comment?

CHAPITRE XV.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à madame Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur, il devait faire une visite de politesse, mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église, mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce qu'eût fait un gentilhomme de Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante à l'abbé Dubois en pareille occasion ; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles.

— Allez-y, si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous ; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison.

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence, mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les hommes; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent d'ordinaire dans les églises, et, si dans notre France si peu religieuse, le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché; si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en puisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non-seulement pour lui, mais encore pour elle ; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle devait apporter au pied de l'autel ; il eût rougi de déflorer une seule des candides croyances de cette âme d'enfant ; et peut-être eût-il moins désiré son amour si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper, mais aller chez Prosper était aussi

peu convenable que d'aller chez M. Laloine : il n'avait rien à y faire, et certes l'on chercherait les motifs de ses visites ; et si on venait à les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien : peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue Saint-Denis ; il en fut

pour l'ennui qu'il y éprouva. C'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie. Quelle est mon espérance ? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise ; tout ce qui l'avait amusé et charmé autrefois ne faisait plus

que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidents, a tout à coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit; mais dans une heure de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ces ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son âme.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

— Prosper; s'écria Sterny! qu'il entre, faites entrer...

— Mais, monsieur le comte... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti! s'écria Sterny furieux; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti?...

— Mais, monsieur le comte... j'ai cru...

Sterny était furieux.

— Sot, animal, s'écria-t-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter... allez donc... allez donc...

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient, et il se sentit comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant :

— Nous ne sommes pas si impertinents qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâce à messieurs nos domestiques; mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis : c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté, je suis avec ma femme en visites de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure au chemin de fer de Saint-Germain, où nous faisons une partie.

— Ah ! dit Sterny, ces dames sont en bas... elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah ! monsieur le marquis, fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation assez hasardée.

— Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir... J'irai jusqu'à leur voiture. Venez.

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit; sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger, et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière de la remise, regardait cette belle voiture. En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et monté sur le marche-pied il salua madame Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible et dit à madame Laloine :

— Je n'ai pas voulu, Madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remerciements pour Prosper, et, si je n'avais craint de vous paraître importun, j'aurais été vous porter moi-même ceux de mon père.

— De votre père? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, Monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis; il m'a répondu en vous priant de vous offrir ses remerciements.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que M. et madame Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eût pas eu la force de lui parler; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, dit M. Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes? dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à monsieur et madame Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre; c'est à cinq minutes du chemin de fer.

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny. Heureusement que madame Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta

la première. M. Laloine descendit, mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

— Et mademoiselle Lise ?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, Monsieur, dit madame Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi ? répondit celui-ci d'un air renfrogné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Madame Laloine pensa que lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur : car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

— Mais vous alliez sortir, monsieur le marquis.

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps..... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle, le général R..., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir.

M. Laloine n'en demanda pas davantage ; quant à Lise, elle jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, mais trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé : Léonce avait fait entrer M. et madame Laloine ainsi que Lise dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de la suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les petites affiches que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presqu'une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny ; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide ; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis ; dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes ; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à M. et madame Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Madame Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements, mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine ; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée.

— Oui, oui, cela est très beau...

Au moment où madame Laloine montrait à Lise, non comme précieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix encore plus altérée :

— Oui, c'est très joli...

Madame Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

— Est-ce que tu souffres ?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah ! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'orange, s'il vous plaît, dit madame Laloine avec inquiétude. Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où il se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh ! pardon... pardon, lui dit madame Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

Madame Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit ; sa main tremblait. Elle le but, mais avant de le poser sur la table elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohême ; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'étaient un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

— C'est le chiffre de ma mère, Mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui ; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

— C'est étrange.

— Quoi donc ? lui dit madame Laloine.

— Tenez, leur dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère ; j'arrivai en France, le cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment !...

Madame Laloine se taisait, mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit madame Laloine.

— Trop jeune pour moi, Madame ; elle était si noble, si bonne, si belle ! Je veux vous montrer son portrait, il est là dans ma chambre. Venez, Madame, venez ; vous aussi, Mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle ?

— Ah ! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Sterny à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder, mais Lise resta devant celui de madame de Sterny; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint dans le salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait, mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même ; arrivé à une certaine tablette, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clé avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon.

— Et cette pantoufle ?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment, à vous? dit madame Laloine.

— Ah ! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah! dit madame Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon ? dit Lise en riant.

— Ah! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela ? dit M. Laloine.

— Ah! c'est assez difficile à dire; mais il y a une dizaine d'années j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait très-jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette; et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient dans le salon deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter; je m'habillai en femme, et en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, Mademoiselle, dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté des regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

— Que vous dirai-je? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle; j'arrive à l'Opéra, et m'étant fait poursuivre par quelques amis je me précipite tout à coup au bras de M. d'Auterres en lui disant :

— Protégez mon honneur !...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra; que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied, il ne voit rien, je me démène si bien que quelqu'un me heurte et je m'écrie:

— Ah! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau, il n'y avait pas moyen de ne pas regarder; M. d'Auterres voit la pantoufle, il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

— C'est impossible.

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

— Hélas! oui, c'est moi! reconduisez-moi chez ma mère; venez.

Il était si stupéfait, que ce fût moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit : nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau : C'est impossible. A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous... oui, c'est vous, Mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir : je cache ma confusion et mes

larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin, pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein ; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais, que voulez-vous dire ?

— Hélas ! reprit-il en me montrant, la voilà... C'est une imprudence, une grande imprudence ; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino ?

— Ah ! Madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère... Je n'ose vous dire...

— Mais qui êtes-vous donc ? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah ! reprit-elle, je ne suis pas si sévère, que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra...

— Léonce ! s'écria M. d'Auterres, votre fils !... Mais mademoiselle votre fille ?

— Elle est au salon.

M. d'Auterres éprouva un mouvement d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible ; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence ; mais le pauvre prétendu répétait toujours !

— Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait il, si petite...

— Mais ma fille ! Monsieur...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles ?

Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien, Monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la ; et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

— Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la redemandera.

Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et monsieur d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner ; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle.

Cependant le temps se passait et Lise tout à fait remise furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de petites affiches sur la table.

— Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant

à M. et madame Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être : et il leur dit en même temps :

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses? j'en ai une collection dans ce cabinet, veuillez y passer.

Il entra avec M. et madame Laloine, mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement, M. Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh! ceci est très-précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'empereur.

A ce nom, M. Laloine se redressa.

— A l'empereur! répéta-t-il? ah! vous êtes bien heureux!...

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup.

— Vous avez été militaire, monsieur Laloine?

— Oui, Monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien! Monsieur, un pareil objet, qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux; permettez que je vous offre cette tabatière?

— Ah! Monsieur, jamais... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais M. Lanoine accepta.

— Lise, Lise, s'écria-t-il en allant vers le salon; viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny.

Lise entra : elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de petites affiches était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda; à la dixième ligne de la page il y avait : MAISON DE CAMPAGNE A VENDRE A SAINT-GERMAIN..... Il resta frappé de bonheur; et comme il entendait revenir M. et madame Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces petites affiches? était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela, ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner? il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers madame Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

— Mais vous, Madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite?

Madame Laloine hésita, mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le refuser.

— Et, répéta-t-il d'un air dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement :

— Oh! merci, Monsieur, je ne veux rien... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif, qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh! dit M. Laloine, c'est trop de bonté, nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit madame Laloine, ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant de l'œil les petites affiches, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaieté, mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit; il se tut : et tirant de son sein les petites affiches, il les froissa dans ses mains et les jeta loin de lui. M. et madame Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement, mais Lise l'aperçut et en fut heureuse, mais sa gaieté s'envola et elle suivit plus attentivement les mouvements de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec M. et madame Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur et qui s'étudie à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi; il était si élégant, si gracieux, de cette façon il ne lui faisait plus peur; elle le trouvait naturel.

Enfin, M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience, et dit à Sterny :

— Nous vous avons dérangé : l'heure se passe et vous arriverez trop à tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, Madame, non, dit Léonce; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain, pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes ses adresses des maisons à louer dans les *Petites Affiches*.

Sterny la regarda, celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise et il s'écria :

— Mais, c'est vrai, j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Il le reprit, et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. M. et madame Laloine impatientés ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

— Vous avez été bien cruelle, de refuser un pauvre souvenir.

Elle se tut et parut très-émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

— Voici Prosper!

Il n'y avait plus à espérer..... mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria :

— Bon, j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelotte pendue à la cheminée, et revint, mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit madame Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelotte sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement, et, sans regarder, elle chercha la pelotte de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit; il se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur, et dit alors :

— Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer; Prosper nous suivra, et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et M. et madame Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper

suivait à grand'peine le fringant équipage du Lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

CHAPITRE XVI.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amies de la famille Laloine, virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchotta et l'on se dit tout bas :

— Ah! ça, est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas.

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider, ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain, voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui ; mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie, et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'autre.

Là-dessus il revint par un détour assez bien ménage et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva, Sterny descendit la rampe du débarcadère toujours discutant et argumentant contre M. Gurauflot (c'était le nom du sucrier) : et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations. Cependant M. Gurauflot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant :

— Bon, je manquerai mon rendez-vous.

— Hein! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

— C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignements qu'on prend dans les *Petites Affiches* sont si vagues ; maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurauflot, je connais un peu Saint-Germain : où est la maison que vous allez voir?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites Affiches.*

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt, c'est très-considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah! tant mieux!

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, Monsieur, qui me paraissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art on a tort, quoiqu'à vrai dire, Monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, Monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, Monsieur, par exemple.

— Ah! Monsieur.....

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue; on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'il était convenu que M. Gurauflot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute la journée libre, mais madame Laloine lui fit des adieux très formels et des remerciements empressés; et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise, Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui devait réussir de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir attendre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse, et au moment où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant, et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, Monsieur? lui dit M. Laloine.

— Et mon mari, Monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria madame Gurauflot.

— Mon Dieu, Madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager; elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour M. votre mari, dit Sterny à madame Gurauflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses.

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit madame Laloine s'écrier avec peur :

— Lise, Lise, ne va pas si vite !... Lise... Lise !...

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas, et revint du même train jusqu'auprès du groupe où elle aperçut Sterny qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Sterny se prit à crier tout à coup :

— Eh ! groom !

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit :

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée ! que ça : il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier? imbécile ! Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même, avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas, que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler, mais madame Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit :

— Ah! Monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées,

— Avec grand plaisir, lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que madame Gurauflot se mit à dire à M. Laloine :

— Je suis sûre que s'il venait avec nous il nous montrerait les beaux endroits de la forêt ; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter?

— Ah! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi? Ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit madame Gurauflot, je vais lui demander s'il veut être du piquenique.

M. Laloine arrêta madame Gurauflot avec des yeux courroucés, mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court à prendre pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, Madame, lui répondit-il; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine... Vraiment, madame Gurauflot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny; c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

M. Laloine prit un air de désolation, très contrarié de l'indiscrétion de madame Gurauflot.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny, c'est justice.

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner que de sottises accomplies en un jour! A quel métier était-il descendu peu à peu,

il avait sanglé l'âne de madame Gurauflot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui, il prit donc le parti définitif de se retirer : il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise, dit madame Laloine...

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers les bois.

Il arriva près de Lise, qui était très-paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau ; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers madame Laloine, il cria de loin :

— Ce n'est rien, Madame, c'est M. Tirlot qui est tombé.

Madame Laloine arriva presqu'au même instant, et toute effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

— Voyons, ma fille, descends de cheval ; ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman, dit Lise d'un air boudeur...

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père ; puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur :

— Ah ! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, Mademoiselle? je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'il me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit M. Laloine, qu'il était à côté de toi, et que je me fiais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais... et pour ne pas priver mademoiselle Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que M. Tirlot ne voudra pas remonter sur le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, Monsieur, dit Sterny.

M. Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache; l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya M. Victor sur le chemin.

— C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai? dit Tirlot..... Eh bien! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à madame Laloine, pour que votre marquis descendît la garde.

Le cheval était rétif, mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas félicité encore Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

— Ah! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, s'écria madame Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre; d'ailleurs elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaîté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

— Ah! mon Dieu, lui dit-elle dès qu'il fut près d'elle, nous avons eu de la peine.

Que répondre à cela? rien, il fallait en être heureux; mais pour en être heureux il fallait y croire, et cette enfant était si étrange, elle disait de ces mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la

valeur, puis elle parlait, elle agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il avait été autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise; et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il; est-ce moi qui vous ai déplu?

— Ah! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement?

— Oui, certes.

— Eh bien, monsieur Léonce, c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce, ce n'est pas convenable ce que vous faites.

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot, qui pour un homme comme lui était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais pas avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, Mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise elle reprit :

— Ah! comme vous entendez mal les choses: je ne dis pas que vous avez manqué de convenance vis-à-vis de moi, vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh! ne vous fâchez pas, mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouie.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes, ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh! que m'importe...

— Oh! ne dites pas cela...

— Mais que fais-je donc autrement que les autres?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience; au lieu que vous... ils voient bien que cela ne vous va pas... vous êtes bon... ah! oui, je le crois; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout

ce que vous pouvez... mais tenez... moi... moi... je n'aime pas à vous voir comme ça.

— C'est pourtant...

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt, confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah! je ne puis, lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise : *Ce qu'on veut, on le peut.*

— C'est bien, lui dit-il avec passion; et si j'avais ce talisman qui porte ce précepte de courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien, ce que vous me demandez, lui dit Lise en souriant; car si je vous le donnais il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser, Léonce ne sut répondre; elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et madame Laloine qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny.

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un moment, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale; c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque là. Presque tous parurent comme la foudre; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un *cerisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame *à âne*, car madame Gurauflot était près d'eux. Ils étaient si confondus, qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme, dans leur stupéfaction, Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avançait vers eux bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous, pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau... Nous vous avons attendu... vous ne viendrez pas au dîner sans doute... mille bonjours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amazone qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et tout en maîtrisant son cheval elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très-simple ; mais lorsque Sterny retourna près de Lise, qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, Monsieur, dit-elle aussitôt: comme cette femme m'a regardée !... laissez-moi, Monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord, mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde, mais il entendait la voix de M. et madame Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

Il imagina l'alarme de madame Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise ; il courut à toute bride pendant cinq minutes ; enfin au coin d'une allée il vit le cheval de Lise libre, il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise ! mademoiselle Lise !

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien ! Monsieur, me voilà.

— Oh ! reprit-il, que vous m'avez fait peur.

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée, mais son parti était pris et elle répondit :

— De quel côté est ma mère ?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval ?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entrecoupée... cette course m'a brisé le cœur.

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta en bas de son cheval et courut à elle.

— Oh ! mon Dieu !... c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il, oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise !...

— Non, ce n'est pas vous... j'ai eu tort... j'ai...

Et en prononçant ces paroles elle défaillit et fût tombée par terre si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence, et Lise tressaillit comme frappée par la foudre; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh! allons, allons! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient... je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais avant qu'ils fussent arrivés elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas?... je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut pas un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise, mais elle détournait la tête.

— Ah! je comprends, dit Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non... non, Monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens-là! sa société habituelle. Oh! pauvre Sterny!

— Mais alors pourquoi ne pas accepter? dit madame Gurauflot qui s'était éprise du beau Léonce.

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, Madame, reprit Sterny en s'inclinant; permettez que je me retire.

— Mais voilà la pluie qui va tomber, dit madame Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie !

— Merci, Madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu, Madame; j'ai l'honneur de vous saluer, Mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas, que, feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris; il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

CHAPITRE XVII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait; il n'en avait pas honte, mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et lâche.

Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, folie impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que

j'étais bien malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère ! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh! non! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps, je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur :

Ce qu'on veut on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis; mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave :

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plai-

santerie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres, n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine, elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? On dirait que vous avez peur!

— Ah! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

Sterny se pencha hors de la loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui causaient et paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire:

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse, mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci... je fais un esclandre... Vous connaissez cette femme?

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui est donc mademoiselle N.....? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien! avec son amant le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus.

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain : — Ce doit être la grisette de Saint-Germain.

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment; mais il fallait céder, il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensée il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles; comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura eu encore une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité, je deviens brute. »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille avec laquelle il s'était si bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisanes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié?

— Oh! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou; vous savez bien cette pauvre Lise?

— Eh bien! Lise?... s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte! dit Prosper; morte comme une sainte!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper; ce n'est pas possible... Morte! sans que je l'ai revue! morte...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté! dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— « Ce qu'on veut on le peut... excepté être aimée... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'un amour si pur, si inoui.

Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très-étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France; et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou s'ils l'avaient vu la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe. Ils ne se fussent pas trompés, car huit jours après il était dans la maison du docteur Metrasipot.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAP. Ier.—Le Passage Radzivill.—Deux Vieillards.—Comment se fait l'or.—Souvenirs d'Allemagne.—Esquisse d'une vie bien employée.—Miracle. 1

CHAP. II. — Bon sens et humanité du bon peuple. — Le gamin. — Le gendarme. — Commissaire de police. — L'anthropophage. — Manière de gagner sa journée. 13

CHAP. III. — Dissertation médico-légale. — Deux scélérats. — A quoi sert l'expérience. — Un premier défenseur de la veuve et de l'orphelin. 20

CHAP. IV. — Encore un défenseur de la veuve et de l'orphelin. — Nouveau personnage. — Le Chevalier transformé en marquis par un gamin. — Un juge d'instruction destiné à devenir garde-des-sceaux.—Fabrication de poudre.—L'ombre continue à être bête.—Divers moyens impossibles d'avoir à déjeuner sans argent. — Moyen du gamin. — Un métier non patenté. — Le marquis se loge dans une maison à aventures. 25

CHAP. V. — Quiproquos. — Une duchesse espagnole et un comte espagnol. — Première querelle avec l'ombre. — A quoi sert de souffler la chandelle. — La visite nocturne et ses suites. — On parle d'un comte polonais. 37

CHAP. VI. — Un banquier qui, au premier aspect, semble bonhomme. — Une marquise bourgeoise.—Alarmes du marquis. — Rencontre préméditée du gamin. . 42

CHAP. VII. — Destinée du marquis. Son passé. Son avenir. — Considérations sur la question espagnole, par Fouriou. — Les Ménarès. — Fidélité carliste. — Les habitués du théâtre du Palais-Royal. — L'habitué du quai aux Fleurs.—Un comte polonais. — Une comtesse polonaise. — Prétentions du gamin. — Premier récit de l'ombre 49

CHAP. VIII.—La baronne de Paimpadeuc. —Lucinde sa fille.—Art de rendre amoureux les enfants désobéissants.—Succès. —Apparition d'un vicomte et d'un commandeur. — A quoi sert de se griser. — A quoi sert d'écouter aux portes. — Résolution d'une femme sensée. . . . 61

CHAP. IX. — Suite du récit de l'ombre.— Le vicomte protège le chevalier. — La baronne s'alarme.—Le vicomte se prend à son jeu. — Conversation de tous les personnages. — La baronne revient au vicomte. — Le vicomte va à Lucinde. — Lucinde vient au vicomte.—Le chevalier reste seul. — Dénouement. — Réflexions du marquis. 73

CHAP. X. — Les vieilles Tuileries et les nouvelles. — Les vieux cabarets et les nouveaux restaurants. — Le Théâtre-Français. — Ses abords. — Commerce autorisé par le préfet de police. — Ses habitués. — Ses critiques. 85

CHAP. XI.—Aperçu d'un foyer de théâtre. 97

CHAP. XII.—L'illustre souper. 113

CHAP. XIII.—Contraste.—Honnête fille.— Honnête maison. — Honnêtes gens. — Fouriou revient.—Commencement d'infamies. 121

CHAP. XIV.—Découverte.—Présentation. — Commission. 133

CHAP. XV. — Petite consultation. — Une femme qui s'évanouit. — Intervention nouvelle de Fouriou.—Encore un fripon. —Deux fripons.—Trois fripons.—Combinaisons politiques. 145

CHAP. XVI.—Un autre monde. 157

CHAP. XVII. — Toujours les mêmes sot-

Pages.

tises. — Nouvelles sottises. 169

CHAP. XVIII. — Café de Paris. — Un industriel à la mode. — Un banquier d'aujourd'hui. 181

CHAP. XIX. — Les environs de Paris et le Parisien. — Antoni. — Nouveaux personnages. 187

CHAP. XX. — Une amazone. — Chute et rechute et rencontre. 139

CHAP. XXI. — Une femme comme il y en a peu. 205

CHAP. XXII. — La critique et le public. — Succès du marquis. — Simple histoire. — Dénouement imprévu. 217

CHAP. XXIII. — Le rêve. 229

CHAP. XXIV. — Le rêve finit à temps. — Repentir. — Bonne résolution. 243

CHAP. XXV. — Retour à la santé. — Correspondance. — Amours rêvés. 253

CHAP. XXVI. — Une famille. 259

CHAP. XXVII. — Amour éveillé. 263

CHAP. XXVIII. — Un salon politique. . . 270

CHAP. XXIX. — Suite du salon. 277

CHAP. XXX. — Gentilhomme rococo. . . 286

Pages.

CHAP. XXXI. — Duel. — Intervention. — Rencontre au bois. — Coup de poing. — Amour protecteur. 289

CHAP. XXXII. — La maison des fous. . . 313

CHAP. XXXIII. — Histoire de la folle. . 325

CHAP. XXXIV. — Suite du précédent. . 337

CHAP. XXXV. — La fée aux belles mains. 365

CHAP. XXXVI. 370

CHAP. XXXVII. 374

CHAP. XXXVIII. 378

CHAP. XXXIX. 383

CHAP. XL. — Aventures de M. le comte de Blossac. 391

CHAP. XLI. — Napoléon II. — Politique. . 399

CHAP. XLII. — Suite de l'histoire de la folle. 403

CHAP. XLIII. — Histoire de la folle. . . 411

CHAP. XLIV. — Suite de l'histoire de la folle. 415

CHAP. XLV. — Treize à table. 433

CHAP. XLVI. — Confidences. 442

CHAP. XLVII. — Suite. 449

LE LION AMOUREUX 463

FIN DE LA TABLE.

Pages.

[illegible] — Nouvelles [illegible] 167

Chap. XVIII. — Café de Paris. — Un [illegible] du monde. — L'[illegible] 182

Chap. XIX. — Les environs de Paris et les Parisiens. — Antony. — Nouveaux personnages. 197

Chap. XX. — Une ambassade. — Chute de [illegible] 212

Chap. XXI. — Une femme comme il y a [illegible] 228

Chap. XXII. — La critique et le public. — [illegible] du marquis. — [illegible] — Dénouement imprévu. 237

Chap. XXIII. — La grève. 253

Chap. XXIV. — Le [illegible] — [illegible] — Homme [illegible] 263

Chap. XXV. — [illegible] — [illegible] 283

Chap. XXVI. — [illegible] 295

Chap. XXVII. — [illegible] 304

Chap. XXVIII. — [illegible] 315

Chap. XXIX. — [illegible] 325

Chap. XXX. — Gentilhomme [illegible] 336

Pages.

Chap. XXXI. — [illegible] — Intervention. — [illegible] — Coup de poing. — [illegible] 348

Chap. XXXII. — [illegible] des fous. 361

Chap. XXXIII. — [illegible] la Folle. 373

Chap. XXXIV. — [illegible] 387

Chap. XXXV. — [illegible] 398

Chap. XXXVI. 411

Chap. XXXVII. 424

Chap. XXXVIII. 436

Chap. XXXIX. 448

Chap. XL. — [illegible] Blessac. 461

Chap. XLI. — Napoléon II. — [illegible] 476

Chap. XLII. — Suite de l'histoire [illegible] 488

Chap. XLIII. — Histoire de la folle. 501

Chap. XLIV. — Suite de l'histoire de la folle. 513

Chap. XLV. — Trente à table. 526

Chap. XLVI. — Conséquences. 538

Chap. XLVII. — Suite. 549

La Chap. [illegible] 561